N. VI
18/P

LES
FABLES
ÉGYPTIENNES
ET
GRECQUES.

TOME PREMIER.

LES FABLES ÉGYPTIENNES ET GRECQUES

Dévoilées & réduites au même principe,

AVEC

UNE EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES,

ET DE

LA GUERRE DE TROYE:

Par Dom ANTOINE-JOSEPH PERNETY, *Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur.*

Populum Fabulis pascebant Sacerdotes Ægyptii; ipsi autem sub nominibus Deorum patriorum philosophabantur. Orig. l. 1. contra Celsum.

TOME PREMIER.

Prix, 12 *liv. les* 2 *vol. rel.*

A PARIS,

Chez DELALAIN l'aîné, Libraire, rue Saint-Jacques, N°. 240.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

9026

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

LA Philoſophie conſidérée en général a pris naiſſance avec le monde, parce que de tout temps les hommes ont penſé, réfléchi, médité; de tout temps le grand ſpectacle de l'Univers a du les frapper d'admiration, & piquer leur curioſité naturelle. Né pour la ſociété, l'homme a cherché les moyens d'y vivre avec agrément & ſatisfaction; le bon ſens, l'humanité, la modeſtie, la politeſſe des mœurs, l'amour de cette ſociété, ont donc dû être les objets de ſon attention. Mais quelqu'admirable, quelque frappant qu'ait été pour lui le ſpectacle de l'Univers, quelqu'avantage qu'il ait cru pouvoir tirer de la ſociété, toutes ces choſes n'étoient pas lui. Ne dut-il pas ſentir, en ſe repliant ſur lui-même, que la conſervation de ſon être propre, n'étoit pas un objet moins intéreſſant; & penſeroit-on qu'il ſe ſoit oublié, pour ne s'occuper que de ce qui étoit autour de lui? Sujet à tant de viciſſitudes, en but à tant de maux; fait d'ailleurs pour jouir de tout ce qui l'environne, il a ſans doute cherché les moyens de prévenir ou de guérir ces maladies, pour conſerver plus long-temps une vie toujours prête à lui échapper. Il ne lui apas fallu méditer beaucoup pour concevoir & ſe convaincre que le principe qui conſtitue ſon corps & qui l'entretient, étoit auſſi celui qui devoit le conſerver dans ſa maniere

d'être. L'appétit naturel des alimens le lui indiquoit assez : mais il s'apperçut bientôt que ces alimens, aussi périssables que lui, à cause du mélange des parties hétérogenes qui les constituent, portoient dans son intérieur un principe de mort avec le principe de vie. Il fallut donc raisonner sur les êtres de l'Univers, méditer long-temps pour découvrir ce fruit de vie, capable de conduire l'homme presqu'à l'immortalité.

Ce n'étoit pas assez d'avoir apperçu ce trésor à travers l'enveloppe qui le couvre & le cache aux yeux du commun. Pour faire de ce fruit l'usage qu'on se proposoit, il étoit indispensable de le débarrasser de son écorce, & de l'avoir dans toute sa pureté primitive. On suivit la Nature de près ; on épia les procédés qu'elle emploie dans la formation des individus, & dans leur destruction. Non-seulement on connut que ce fruit de vie étoit la base de toutes ses générations, mais que tout se résolvoit enfin en ses propres principes.

On se mit donc en devoir d'imiter la Nature ; & sous un tel guide pouvoit-on ne pas réussir ? à quelle étendue de connoissances cette découverte ne conduisit-elle pas ? Quels prodiges n'étoit-on pas en état d'exécuter, quand on voyoit la Nature comme dans un miroir, & qu'on l'avoit à ses ordres ?

Peut-on douter que le desir de trouver un remede à tous les maux qui affligent l'humanité, &

d'étendre, s'il étoit poſſible, les bornes preſcrites à la durée de la vie, n'ait été le premier objet des ardentes recherches des hommes, & n'ait formé les premiers Philoſophes? Sa découverte dut flatter infiniment ſon inventeur, & lui faire rendre de grandes actions de graces à la Divinité pour une faveur ſi ſignalée. Mais il dut penſer en même temps que Dieu n'ayant pas donné cette connoiſſance à tous les hommes, il ne vouloit pas ſans doute qu'elle fût divulguée. Il fallut donc n'en faire participans que quelques amis; auſſi Hermès Triſmégiſte, ou trois fois grand, le premier de tous les Philoſophes connu avec diſtinction, ne le communiqua-t-il qu'à des gens d'élite, à des perſonnes dont il avoit éprouvé la prudence & la diſcrétion. Ceux-ci en firent part à d'autres de la même trempe, & cette découverte ſe répandit dans tout l'Univers. On vit les Druides chez les Gaulois, les Gymnoſophiſtes dans les Indes, les Mages en Perſe, les Chaldéens en Aſſyrie, Homere, Talès, Orphée, Pythagore, & pluſieurs autres Philoſophes de la Grece avoir une conformité de principes, & une connoiſſance preſqu'égale des plus rares ſecrets de la Nature. Mais cette connoiſſance privilégiée demeura toujours renfermée dans un cercle très-étroit de perſonnes, & l'on ne communiqua au reſte du monde que des rayons de cette ſource abondante de lumiere.

Cet agent, cette baſe de la Nature une fois connue, il ne fut pas difficile de l'employer ſuivant les circonſtances des temps & l'exigence des

cas. Les métaux, les pierres précieuſes entrerent dans les arrangemens de la ſociété, les uns par le beſoin qu'on en eut, les autres pour la commodité & l'agrément. Mais comme ces derniers acquirent un prix par leur beauté & leur éclat, & devinrent précieux par leur rareté, on fit uſage de ſes connoiſſances Philoſophiques pour les multiplier. On tranſmua les métaux imparfaits en or & en argent, on fabriqua des pierres précieuſes, & l'on garda le ſecret de ces tranſmutations avec le même ſcrupule que celui de la panacée univerſelle, tant parce qu'on ne pouvoit dévoiler l'un ſans faire connoître l'autre, que parce qu'on ſentoit parfaitement qu'il réſulteroit de ſa divulgation, des inconvéniens infinis pour la ſociété.

Mais comment pouvoir ſe communiquer d'âges en âges ces ſecrets admirables, & les tenir en même temps cachés au Public? Le faire par tradition orale, c'eût été riſquer d'en abolir juſqu'au ſouvenir; la mémoire eſt un meuble trop fragile pour qu'on puiſſe s'y fier. Les traditions de cette eſpèce s'obcurciſſent à meſure qu'elles s'éloignent de leur ſource, au point qu'il eſt impoſſible de débrouiller le chaos ténébreux, où l'objet & la matiere de ces traditions ſe trouvent enſevelis. Confier ces ſecrets à des tablettes en langues & en caracteres familiers, c'étoit s'expoſer à les voir publics par la négligence de ceux qui auroient pu les perdre, ou par l'indiſcrétion de ceux qui auroient pu les voler. Bien plus, il falloit ôter juſqu'au moindre ſoupçon, ſinon de l'exiſtence,

au moins de la connoiſſance de ces ſecrets. Il n'y avoit donc d'autre reſſource que celle des hiéroglyphes, des ſymboles, des allégories, des fables, &c. qui étant ſuſceptibles de pluſieurs explications différentes, pouvoient ſervir à donner le change, & à inſtruire les uns, pendant que les autres demeureroient dans l'ignorance. C'eſt le parti que prit Hermès, & après lui tous les Philoſophes Hermétiques du monde. Ils amuſoient le Peuple par des fables, dit Origene, & ces fables, avec les noms des Dieux du pays, ſervoient de voile à leur Philoſophie.

Ces hiéroglyphes, ces fables préſentoient aux yeux des Philoſophes, & de ceux qu'ils inſtruiſoient pour être initiés dans leurs myſteres, la théorie de leur Art ſacerdotal, & aux autres diverſes branches de la Philoſophie, que les Grecs puiſerent chez les Egyptiens.

Les uſages, les modes, les caracteres, quelquefois même la façon de penſer varient ſuivant les pays. Les Philoſophes des Indes, ceux de l'Europe inventerent des hiéroglyphes & des fables à leur fantaiſie, toujours cependant pour le même objet. On écrivit ſur cette matiere dans la ſuite des temps, mais dans un ſyſtême énigmatique; & ces ouvrages, quoique compoſés en langues connues, deviennent auſſi intelligibles que les hiéroglyphes mêmes. L'affectation d'y rappeler les fables anciennes, en a fait découvrir l'objet; & c'eſt ce qui m'a engagé à les expliquer

ſuivant leurs principes. On les trouve aſſez développés dans leurs livres, quand on veut les étudier avec une attention opiniâtre, & qu'on a aſſez de courage pour vouloir ſe donner la peine de les combiner, de les rapprocher les uns des autres. Ils n'indiquent la matiere de leur Art que par ſes propriétés, jamais par le nom propre ſous lequel elle eſt connue. Quant aux opérations requiſes pour la mettre en œuvre philoſophiquement, ils ne les ont pas cachées ſous le ſceau d'un ſecret impénétrable ; ils n'ont point fait de myſtere des couleurs ou ſignes démonſtratifs qui ſe ſuccedent dans tout le cours des opérations. C'eſt ce qui leur a fourni particulierement la matiere à imaginer, à feindre les perſonnages des Dieux & des Héros de la Fable, & les actions qu'on leur attribue ; on en jugera par la lecture de cet Ouvrage. Chaque chapitre eſt une eſpece de diſſertation, ce qui lui ôte beaucoup d'agrémens, & l'empêche d'être auſſi amuſant que la matiere ſembloit le porter. Je ne me ſuis pas propoſé d'écrire des fables, mais d'expliquer celles qui ſont connues. On verra dans le Diſcours préliminaire les raiſons qui m'ont déterminé à mettre en tête des principes généraux de Phyſique, & un Traité de Philoſophie Hermétique. Il étoit indiſpenſable de mettre par-là le Lecteur au fait de la marche, & du langage des Philoſophes, dès que je me propoſois de le faire entrer dans leurs idées. Il y verra les énigmes, les allégories, les métaphores dont leurs écrits fourmillent. S'il en deſire une explication plus détaillée, il peut avoir recours

au Dictionnaire Mytho-Hermétique, que j'ai mis au jour en même temps.

On demande si la Philosophie Hermétique est une science, un art, ou un pur être de raison? Le préjugé tient pour ce dernier; mais le préjugé ne fait pas preuve. Le Lecteur sans prévention se décidera après la lecture réfléchie de ce Traité, comme bon lui semblera. On peut sans honte risquer de se tromper avec tant de Savans, qui dans tous les temps ont combattu ce préjugé. N'auroit-on pas plus à rougir de combattre avec mépris la Philosophie Hermétique sans la connoître, que d'en admettre la possibilité si bien fondée sur la raison, & même l'existence sur les preuves rapportées par un si grand nombre d'Auteurs, dont la bonne foi n'est pas suspecte? Au moins ne peut-on raisonnablement contester que l'idée d'une médecine universelle, & celle de la transmutation des métaux, n'aient été assez flatteuses pour échauffer l'imagination d'un homme, & lui faire enfanter des fables pour expliquer ce qu'il en pensoit. Orphée, Homere, & les plus anciens Auteurs parlent d'une médecine qui guérit tous les maux; ils en font mention d'une maniere si positive, qu'ils ne laissent aucun doute sur son existence. Cette idée s'est perpétuée jusqu'à nous: les circonstances des fables se combinent, s'ajustent avec les couleurs, & les opérations dont parlent les Philosophes, s'expliquent même par-là d'une maniere plus vraisemblable que dans aucun autre système: qu'exi-

gera t-on de plus ? Sans doute une démonſtration ; c'eſt aux Philoſophes Hermétiques à prendre ce moyen de convaincre les incrédules ; & je ne le ſuis pas.

TABLE

DES LIVRES ET CHAPITRES

de la premiere Partie.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, pag. 1
Principes généraux de Phyſique, 45
De la premiere matiere, 51
De la Nature, 57
De la Lumiere & de ſes effets, 61 & 108
De l'Homme, 63
Des Elémens, 75
De la Terre, 79
De l'Eau, 81
De l'Air, 84
Du Feu, 86
Des opérations de la Nature, 95
Des manieres d'être générales des Mixtes, 98
De la différence qui ſe trouve entre les trois regnes de la Nature, 99
Le regne minéral, ibid.
Le Végétal, ibid.
L'Animal, 100
De l'ame des Mixtes, 101
De la génération & corruption des Mixtes, 104
De la conſervation des Mixtes, 115
De l'humide radical, 117
De l'harmonie de l'Univers, 120
Du Mouvement, 121
Traité de l'œuvre Hermétique, 124
Conſeils Philoſophiques, 126
Aphoriſmes de la vérité des Sciences, 128
De la Clef des Sciences, 129
Du Secret, ibid.
Des moyens pour parvenir au Secret, 130
Des Clefs de la Nature, 131

Des Principes métalliques, pag. 132
De la matiere du grand œuvre en général, 133
Des noms que les Anciens ont donné à leur matiere, 136
La Matiere eſt une & toute choſe, 140
La Clef de l'œuvre, 147
Définitions & propriétés du Mercure, 158
Du Vaſe de l'Art, & de celui de la Nature, 161
Noms donnés à ce vaſe par les Anciens, 162
Du Feu en général, 166
Du Feu Philoſophique, 168
Principes opératifs, 173
Principes opératifs en particulier, 178
La Calcination, ibid.
La Solution, 179
La Putréfaction, ibid.
La Fermentation, 180
Signes ou Principes démonſtratifs, 181
De l'Elixir, 192
Pratique de l'Elixir, ſuivant d'Eſpagnet, 195
Quinteſſence, 196
La Teinture, 197
La multiplication, 199
Des poids dans l'œuvre, 192
Régles générales très-inſtructives. 207
Vertus de la Médecine, 209
Des maladies des Métaux, 200
Du temps de la Pierre, 212
Concluſion, 214

Les Fables Egyptiennes, LIVRE I. *Introduction*, 215

CHAP. I. *Des Hiéroglyphes des Égyptiens*, 246
CHAP. II. *Des Dieux de l'Egypte*, 256
CHAP. III. *Hiſtoire d'Oſiris*, 267
CHAP. IV. *Hiſtoire d'Iſis*, 288
Inſcriptions d'Oſiris & d'Iſis, 299 & 300
CHAP. V. *Hiſtoire d'Horus*, 307
CHAP. VI. *Hiſtoire de Typhon*, 314

CHAP. VII. *Harpocrate*, pag. 324
CHAP. VIII. *Anubis*, 331
CHAP. IX. *Canope*, 335
Section seconde. *Rois d'Egypte, & Monumens élevés dans ce pays-là*, 342
Inscription de Simandius, 351
Section troisieme. *Des Animaux révérés en Egypte, & des Plantes hiéroglyphiques*, 367
CHAP. I. *Du Bœuf Apis*, ibid.
CHAP. II. *Du Chien & du Loup*, 381
CHAP. III. *Du Chat* ou *Ælurus*, 386
CHAP. IV. *Du Lion*, 388
CHAP. V. *Du Bouc*, 389
CHAP. VI. *De l'Ichneumon & du Crocodile*, 390
CHAP. VII. *Du Cynocéphale*, 392
CHAP. VIII. *Du Bélier*, 395
CHAP. IX. *De l'Aigle & de l'Epervier*, 397
CHAP. X. *De l'Ibis*, 402
CHAP. XI. *Du Lotus, & de la Feve d'Egypte*, 406
CHAP. XII. *Du Colocasia*, 409
CHAP. XIII. *Du Persea*, 410
CHAP. XIV. *Du Musa* ou *Amusa*, 415
Section quatrieme. *Des Colonies Egyptiennes*, 417

LIVRE II. *Des Allégories qui ont un rapport plus palpable avec l'Art Hermétique*, 435
CHAP. I. *De la conquête de la Toison d'or*, 437
Retour des Argonautes, 479
CHAP. II. *Enlévement des Pommes d'or du Jardin des Hespérides*, 495
CHAP. III. *Histoire d'Atalante*, 536
CHAP. IV. *La Biche aux cornes d'or*, 544
CHAP. V. *Midas*, 555
CHAP. VI. *De l'âge d'or*, 563
CHAP. VII. *Des Pluies d'or*, 571

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

PAGE 6, *ligne* 4, bout, *lisez* but.
20, *l.* 26, deſcipiunt, *l. deſpiciunt.*
33, *l.* dern. jactitaſſe, *l. jactitaſſe.*
52, *l.* 18, concentra, *l.* concentre.
Ibid. l. 19, raréfia, *l.* raréfie.
91, *l.* 14, certè, *l. certi.*
168, *l.* 5, expenſion, l. expanſion.
185, *l.* 11, exhuberante, *l.* exubérante.
236, *l.* 16 de la note, contingerent, *l. contingeret.*
335, *dern. l.* & elle en réſide, *l.* & en elle réſide.
346, *l.* 5 de la note, unamquemque, *l. unamquamque.*
373, *l.* 7 de la note, ſenſietis, *l. ſentietis.*
398, *l.* 13, ignita, *l. ignitæ.*
413, *l.* 30, on y trouvera, *l.* on n'y trouvera.

LES

LES FABLES ÉGYPTIENNES ET GRECQUES

Dévoilées & réduites au même principe, avec une explication des Hiéroglyphes, & de la guerre de Troye.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE grand nombre d'Auteurs qui ont écrit sur les Hiéroglyphes des Egyptiens, & sur les Fables auxquelles ils ont donné lieu, sont si contraires les uns aux autres, qu'on peut avec raison regarder leurs ouvrages comme de nouvelles Fables. Quelque bien imaginés, quelque bien concertés que

ſoient, au moins en apparence, les ſyſtêmes qu'ils ont formés, on en voit le peu de ſolidité à chaque pas qu'on y fait, quand on ne ſe laiſſe pas aveugler par le préjugé. Les uns y croient trouver l'hiſtoire réelle de ces temps éloignés, qu'ils appellent malgré cela les *temps fabuleux*. Les autres n'y apperçoivent que des principes de morale ; & il ne faut qu'ouvrir les yeux pour y voir par-tout des exemples capables de corrompre les mœurs. D'autres enfin, peu ſatisfaits de ces explications, ont puiſé les leurs dans la Phyſique. Je demande aux Phyſiciens Naturaliſtes de nos jours, s'ils ont lieu d'en être plus contens.

Les uns & les autres n'ayant pas réuſſi, il eſt naturel de penſer que le principe général ſur lequel ils ont établi leurs ſyſtêmes, ne fut jamais le vrai principe de ces fictions. Il en falloit un, au moyen duquel on pût expliquer tout, & juſqu'aux moindres circonſtances des faits rapportés, quelque bizarres, quelque incroyables, & quelque contradictoires qu'ils paroiſſent. Ce ſyſtême n'eſt pas nouveau, & je ſuis très-éloigné de vouloir m'en faire honneur ; je l'ai trouvé par lambeaux épars dans divers Auteurs, tant anciens que modernes ; leurs ouvrages ſont peu connus ou peu lus, parce que la ſcience qu'ils y traitent eſt la victime de l'ignorance & du préjugé. La plus grande grace qu'on croie devoir accorder à ceux qui la cultivent, ou qui en prennent la défenſe, eſt de les regarder comme des fous, au moins dignes des Petites-maiſons. Autrefois ils paſſoient pour les plus ſages des hommes ; mais la raiſon, quoique de tous les temps, n'eſt pas toujours la

maîtreſſe ; elle eſt obligée de ſuccomber ſous la tyrannie du préjugé & de la mode.

Ce ſyſtême eſt donc l'ouvrage de ces prétendus fous, aux yeux du plus grand nombre des modernes, c'eſt celui que je leur préſente ; mais ne dois-je pas craindre que mes preuves établies ſur les paroles de ces fous, ne faſſent regarder mes raiſonnemens comme ceux dont parle Horace ?

. . . . . *Iſti tabulæ fore librum*
Perſimilem, cujus velut ægri ſomnia, vanæ
Fingentur ſpecies : ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ.

Art. Poet.

Je m'attends bien à ne pas avoir l'approbation de ces génies vaſtes, ſublimes & pénétrans qui embraſſent tout, qui ſavent tout ſans avoir rien appris, qui diſputent de tout, & qui décident de tout ſans connoiſſance de cauſe. Ce n'eſt pas à de tels gens qu'on donne des leçons ; à eux appartient proprement le nom de *Sage*, bien mieux qu'aux Démocrite, aux Platon, aux Pythagore & aux autres Grecs qui furent en Egypte reſpirer l'air Hermétique, & y puiſerent la folie dont il eſt ici queſtion. Ce n'eſt pas pour des Sages de cette trempe qu'eſt fait cet ouvrage : cet air contagieux d'Egypte y eſt répandu par-tout ; ils y courroient les riſques d'en être infectés, comme les Géber, les Syneſius, les Moriens, les Arnaud de Villeneuve, les Raymond Lulle & tant d'autres, aſſez bons pour vouloir donner dans cette Philoſophie. A l'exemple de Diodore de Sicile, de Pline, de Suidas, & de nombre d'autres anciens

ils deviendroient peut-être assez crédules pour regarder cette science comme réelle, & pour en parler comme telle. Ils pourroient tomber dans le ridicule des Borrichius, des Kunckel, des Beccher, des Stalh, assez fous pour faire des traités qui la prouvent, & en prennent la défense.

Mais si l'exemple de ces hommes célebres fait quelque impression sur les esprits exempts de prévention, & vuides de préjugés à cet égard, il s'en trouvera sans doute d'assez sensés pour vouloir, comme eux, s'instruire d'une science, peu connue à la vérité, mais cultivée de tous les temps. L'ignorance orgueilleuse & la fatuité sont les seules capables de mépriser & de condamner sans connoissance de cause. Il n'y a pas cent ans que le nom seul d'Algebre éloignoit de l'étude de cette science, & révoltoit; celui de Géométrie eût été capable de donner des vapeurs à nos petits Maîtres scientifiques d'aujourd'hui. On s'est peu à peu familiarisé avec elles. Les termes barbares dont elles sont hérissées ne font plus peur; on les étudie, on les cultive; l'honneur a succédé à la répugnance, & je pourrois dire au mépris qu'on avoit pour elles.

La Philosophie Hermétique est encore en disgrace, & par là même en discrédit. Elle est pleine d'énigmes, & probablement ne sera pas de longtemps débarrassée de ces termes allégoriques & barbares dont si peu de personnes prennent le vrai sens. L'étude en est d'autant plus difficile, que les métaphores perpétuelles donnent le change à ceux qui s'imaginent entendre les Auteurs qui en traitent, à la premiere lecture qu'ils en font. Ces

Auteurs avertiſſent néanmoins qu'une ſcience telle que celle-là ne veut pas être traitée auſſi clairement que les autres, à cauſe des conſéquences funeſtes qui pourroient en réſulter pour la vie civile. Ils en font un myſtere, & un myſtere qu'ils s'étudient plus à obſcurcir qu'à développer. Auſſi recommandent-ils ſans ceſſe de ne pas les prendre à la lettre, d'étudier les loix & les procédés de la nature, de comparer les opérations dont ils parlent, avec les ſiennes, de n'admettre que celles que le Lecteur y trouvera conformes.

Aux métaphores, les Philoſophes Hermétiques ont ajouté les Emblêmes, les Hiéroglyphes, les Fables, & les Allégories, & ſe ſont rendus par ce moyen preſque inintelligibles à ceux qu'une longue étude & un travail opiniâtre n'ont pas initiés dans leurs myſteres. Ceux qui n'ont pas voulu ſe donner la peine de faire les efforts néceſſaires pour les développer, ou qui en ont fait d'inutiles, ont cru n'avoir rien de mieux à faire que de cacher leur ignorance à l'abri de la négative de la réalité de cette ſcience; ils ont affecté de n'avoir pour elle que du mépris; ils l'ont traitée de chimere & d'être de raiſon.

L'ambition & l'amour des richeſſes eſt le ſeul reſſort qui met en mouvement preſque tous ceux qui travaillent à s'inſtruire des procédés de cette ſcience; elle leur préſente des monts d'or en perſpective, & une ſanté longue & ſolide pour en jouir. Quels appas pour des cœurs attachés aux biens de ce monde! on s'empreſſe, on court pour parvenir à ce but; & comme on craint de n'y pas arriver aſſez tôt, on prend la premiere voie

qui paroît y conduire plus promptement, ſans vouloir ſe donner la peine de s'inſtruire ſuffiſamment du vrai chemin par lequel on y arrive. On marche donc, on avance, on ſe croit au bout ; mais comme on a marché en aveugle, on y trouve un précipice, on y tombe. On croit alors cacher la honte de ſa chûte, en diſant que ce prétendu but n'eſt qu'une ombre qu'on ne peut embraſſer ; on traite ſes guides de perfides ; on vient enfin à nier juſqu'à la poſſibilité même d'un effet, parce qu'on en ignore les cauſes. Quoi ! parce que les plus grands Naturaliſtes ont perdu leurs veilles & leurs travaux à vouloir découvrir quels procédés la Nature emploie pour former & organiſer le fœtus dans le ſein de ſa mere, pour faire germer & croître une plante, pour former les métaux dans la terre, auroit-on bonne grace à nier le fait ? regarderoit-on comme ſenſé un homme dont l'ignorance ſeroit le fondement de ſa négative ? On ne daigneroit même pas faire les frais de la moindre preuve pour l'en convaincre.

Mais des gens ſavans, des Artiſtes éclairés & habiles ont étudié toute leur vie, & ont travaillé ſans ceſſe pour y parvenir ; ils ſont morts à la peine : qu'en conclure ? que la choſe n'eſt pas réelle ? non. Depuis environ l'an 550 de la fondation de Rome, juſqu'à nos jours, les plus habiles gens avoient travaillé à imiter le fameux miroir ardent d'Archimede, avec lequel il brûla les vaiſſeaux des Romains dans le port de Syracuſe ; on n'avoit pu réuſſir, on traitoit le fait d'hiſtoire inventée à plaiſir, c'étoit une fable, & la fabrique même du miroir étoit impoſſible. M.

de Buffon s'aviſe de prendre un chemin plus ſimple que ceux qui l'avoient précédé ; il en vient à bout, on eſt ſurpris, on avoue enfin que la choſe eſt poſſible.

Concluons donc avec plus de raiſon, que ces ſavans, ces habiles Artiſtes faiſoient trop de fond ſur leurs prétendues connoiſſances. Au lieu de ſuivre les voies droites, ſimples & unies de la Nature, ils lui ſuppoſoient des ſubtilités qu'elle n'eut jamais. L'Art Hermétique eſt, diſent les Philoſophes, un myſtere caché à ceux qui ſe fient trop en leur propre ſavoir : c'eſt un don de Dieu, qui jette un œil favorable & propice ſur ceux qui ſont humbles, qui le craignent, qui mettent toute leur confiance en lui, & qui, comme Salomon, lui demandent avec inſtance & perſévérance cette ſageſſe, qui tient à ſa droite la ſanté (*a*), & les richeſſes à ſa gauche ; cette ſageſſe que les Philoſophes préferent à tous les honneurs, à tous les royaumes du monde, parce qu'elle eſt l'arbre de vie à ceux qui la poſſedent (*b*).

Tous les Philoſophes Hermétiques diſent que quoique le grand Œuvre ſoit une choſe naturelle, & dans ſa matiere, & dans ſes opérations, il s'y paſſe cependant des choſes ſi ſurprenantes, qu'elles élevent infiniment l'eſprit de l'homme vers l'Auteur de ſon être, qu'elles manifeſtent ſa ſageſſe & ſa gloire, qu'elles ſont beaucoup au deſſus de l'intelligence humaine, & que ceux-là ſeuls les comprennent, à qui Dieu daigne ouvrir

(*a*) Proverb. 3. v. 16.
(*b*) *Ibid.* v. 18.

les yeux. La preuve en eſt aſſez évidente par les bévues & le peu de réuſſite de tous ces Artiſtes fameux dans la Chymie vulgaire, qui, malgré toute leur adreſſe dans la main-d'œuvre, malgré toute leur prétendue ſcience de la Nature, ont perdu leurs peines, leur argent, & ſouvent leur ſanté dans la recherche de ce tréſor ineſtimable.

Combien de Beccher, de Homberg, de Boherrave, de Geofroy & tant d'autres ſavans Chymiſtes ont par leurs travaux infatigables forcé la Nature à leur découvrir quelques-uns de ſes ſecrets! Malgré toute leur attention à épier ſes procédés, à analyſer ſes productions, pour la prendre ſur le fait, ils ont preſque toujours échoué, parce qu'ils étoient les tyrans de cette Nature, & non ſes véritables imitateurs. Aſſez éclairés dans la Chymie vulgaire, & aſſez inſtruits de ſes procédés, mais aveugles dans la Chymie Hermétique, & entraînés par l'uſage, ils ont élevé des fourneaux ſublimatoires (*a*), calcinatoires, diſtillatoires; ils ont employé une infinité de vaſes & de creuſets inconnus à la ſimple Nature; ils ont appellé à leur ſecours le fratricide du feu naturel; comment avec des procédés ſi violens auroient-ils réuſſi? Ils ſont abſolument éloignés de ceux que ſuivent les Philoſophes Hermétiques. Si nous en croyons le Préſident d'Eſpagnet (*b*), « les Chymiſtes vulgaires ſe ſont accoutumés in-» ſenſiblement à s'éloigner de la voie ſimple de » la Nature, par leurs ſublimations, leurs diſtil-

(*a*) Novum lumen Chemicum. Tract. 1.

(*b*) Arcan. Herm. Philoſophiæ opus. Canone 6.

» lations, leurs ſolutions, leurs congélations, » leurs coagulations, par leurs différentes extrac- » tions d'eſprits & de teintures, & par quantité » d'autres opérations plus ſubtiles qu'utiles. Ils » ſont tombés dans des erreurs, qui ont été une » ſuite les unes des autres; ils ſont devenus les » bourreaux de cette Nature. Leur ſubtilité trop » laborieuſe, loin d'ouvrir leurs yeux à la lu- » miere de la vérité, pour voir les voies de la » Nature, y a été un obſtacle, qui l'a empêchée » de venir juſqu'à eux. Ils s'en ſont éloignés de » plus en plus. La ſeule eſpérance qui leur reſte, » eſt dans un guide fidele, qui diſſipe les téne- » bres de leur eſprit, & leur faſſe voir le ſoleil » dans toute ſa pureté.

» Avec un génie pénétrant, un eſprit ferme » & *patient*, un ardent déſir de la Philoſophie, » une grande connoiſſance de la véritable Phy- » ſique, un cœur pur, des mœurs integres, un » ſincere amour de Dieu & du prochain, tout » homme, quelque ignorant qu'il ſoit dans la » pratique de la Chymie vulgaire, peut avec » confiance entreprendre de devenir Philoſophe » imitateur de la Nature.

» Si Hermès, le vrai pere des Philoſophes, » dit le Coſmopolite (*a*), ſi le ſubtil Geber, » le profond Raymond Lulle, & tant d'autres » vrais & célebres Chymiſtes revenoient ſur la » terre, nos Chymiſtes vulgaires non ſeulement » ne voudroient pas les regarder comme leurs » maîtres, mais ils croiroient leur faire beau-

(*a*) Nov. lum. Chem. Tract. 1.

» coup de graces & d'honneur de les avouer » pour leurs diſciples. Il eſt vrai qu'ils ne ſau- » roient pas faire toutes ces diſtillations, ces » circulations, ces calcinations, ces ſublima- » tions, enfin toutes ces opérations innombra- » bles que les Chymiſtes ont imaginées pour avoir » mal entendu les livres des Philoſophes. »

Tous les vrais Adeptes parlent ſur le même ton, & s'ils diſent vrai, ſans prendre tant de peines, ſans employer tant de vaſes, ſans conſumer tant de charbons, ſans ruiner ſa bourſe & ſa ſanté, on peut travailler de concert avec la Nature, qui, aidée, ſe prêtera aux déſirs de l'Artiſte, & lui ouvrira libéralement ſes tréſors. Il apprendra d'elle, non pas à détruire les corps qu'elle produit, mais comment, avec quoi elle les compoſe, & en quoi ils ſe réſolvent. Elle leur montrera cette matiere, ce chaos que l'Etre ſuprême a développé, pour en former l'Univers. Ils verront la Nature comme dans un miroir, dont la réflexion leur manifeſtera la ſageſſe infinie du Créateur qui la dirige & la conduit dans toutes ſes opérations par une voie ſimple & unique, qui fait tout le myſtere du grand œuvre.

Mais cette choſe appelée pierre Philoſophale, Médecine univerſelle, Médecine dorée, exiſte-t-elle autant en réalité qu'en ſpéculation ? Comment, depuis tant de ſiecles, un ſi grand nombre de perſonnes, que le Ciel ſembloit avoir favoriſés d'une ſcience & d'une ſageſſe ſupérieure à celles du reſte des hommes, l'ont-ils cherchée en vain ? Mais d'un autre côté tant d'Hiſtoriens dignes de foi, tant de ſavans hommes en ont atteſté l'exiſ-

tence, & ont laiſſé par des écrits énigmatiques & allégoriques la maniere de la faire, qu'il n'eſt gueres poſſible d'en douter, quand on ſait adapter ces écrits aux principes de la Nature.

Les Philoſophes Hermétiques different abſolument des Philoſophes ou Phyſiciens ordinaires. Ces derniers n'ont point de ſyſtême aſſuré. Ils en inventent tous les jours, & le dernier ſemble n'être imaginé que pour contredire & détruire ceux qui l'ont précédé. Enfin, ſi l'un s'éleve & s'établit, ce n'eſt que ſur les ruines de ſon prédéceſſeur, & il ne ſubſiſte que juſqu'à ce qu'un nouveau vienne le culebuter, & ſe mettre à ſa place.

Les Philoſphes Hermétiques au contraire ſont tous d'accord entr'eux : pas un ne contredit les principes de l'autre. Celui qui écrivoit il y a trente ans, parle comme celui qui vivoit il y a deux mille ans. Ce qu'il y a même de ſingulier, c'eſt qu'ils ne ſe laſſent point de répéter cet axiome que l'Egliſe (*a*) adopte comme la marque la plus infaillible de la vérité dans ce qu'elle nous propoſe à croire : *Quod ubique, quod ab omnibus, & quod ſemper creditum eſt, id firmiſſimè credendum puta.* Voyez, diſent-ils, liſez, méditez les choſes qui ont été enſeignées dans tous les temps, & par tous les Philoſophes ; la vérité eſt renfermée dans les endroits où ils ſont tous d'accord.

Quelle apparence, en effet, que des gens qui ont vécu dans des ſiecles ſi éloignés, & dans des pays ſi différens pour la langue, & j'oſe le

(*a*) Vincent de Lerin. Commonit.

dire, pour la façon de penſer, s'accordent cependant tous dans un même point? Quoi! des Egyptiens, des Arabes, des Chinois, des Grecs, des Juifs, des Italiens, des Allemands, des Américains, des François, des Anglois, &c. ſeroient-ils donc convenus ſans ſe connoître, ſans s'entendre, ſans s'être communiqué particulierement leurs idées, de parler & d'écrire tous conformément d'une chimere, d'un être de raiſon? Sans faire entrer en ligne de compte tous les ouvrages compoſés ſur cette matiere, que l'hiſtoire (*a*) nous apprend avoir été brûlés par les ordres de Dioclétien, qui croyoit ôter par-là aux Egyptiens les moyens de faire de l'or, & les priver de ce ſecours pour ſoutenir la guerre contre lui, il nous en reſte encore un aſſez grand nombre dans toutes les langues du monde, pour juſtifier auprès des incrédules ce que je viens d'avancer. La ſeule Bibliotheque du Roi conſerve un nombre prodigieux de manuſcrits anciens & modernes, com-

(*a*) Poſtquam (inquit Paulus Diac. in vitâ Diocletiani) Achillem Ægyptiorum Ducem octomenſes in Alexandriâ Ægypti obſeſſum profligaſſet Diocletianus omnes Chymicæ artis libros diligenti ſtudio requiſitos conflagravit, ne reparatis opibus Romanis repugnarent. *Oroſius dit la même choſe*, ch. 16. l. 7. *Suidas au mot* Chemia *s'exprime ainſi:* Chemia eſt auri & argenti confectio, cujus libros Diocletianus perquiſitos exuſſit, eo quod Ægyptii res novas contrà Diocletianum moliti fuerant, duriter atque hoſtiliter eos tractavit. Quo tempore etiam libros de Chemiâ auri & argenti à veteribus conſcriptos conquiſivit & exuſſit, ne deinceps Ægyptiis divitiæ ex Arte illâ contingerent, nevè pecuniarum affluentiâ confiſi in poſterum Romanis rebellarent.

posés sur cette science dans differentes langues. Michel Maier disoit à ce sujet, dans une Epigramme que l'on trouve au commencement de son Traité, qui a pour titre *Symbola aureæ mensæ*:

Unum opus en priscis hæc usque ad tempora seclis
Consona diffusis gentibus ora dedit.

Qu'on lise Hermès Egyptien; Abraham, Isaac de Moiros Juifs, cités par Avicenne; Démocrite, Orphée, Aristote (*a*), Olympiodore, Héliodore (*b*), Etienne (*c*), & tant d'autres Grecs; Synesius, Théophile, Abugazal, &c. Africains; Avicenne (*d*), Rhasis, Geber, Artephius, Alphidius, Hamuel surnommé *Senior*, Rosinus, Arabes; Albert le Grand (*e*), Bernard Trevisan, Basile Valentin, Allemands; Alain (*f*) Isaac pere & fils, Pontanus, Flamands ou Hollandois; Arnaud de Villeneuve, Nicolas Flamel, Denis Zachaire, Christophe Parisien, Gui de Montanor, d'Espagnet François; Morien, Pierre Bon de Ferrare, l'Auteur anonyme du mariage du Soleil & de la Lune, Italiens. Raymond Lulle Majorquain; Roger Bacon (*g*) Hortulain, Jean

(*a*) De Secretis Secretorum.

(*b*) De rebus Chemicis ad Theodosium Imperatorem.

(*c*) De magnâ & sacrâ scientiâ, ad Heraclium Cæsarem?

(*d*) De re rectâ. Tractatulus Chemicus. Tractatus ad Assem Philosophum. De animâ artis.

(*e*) De Alchymiâ. Concordantia Philosophorum. De compositione compositi, &c.

(*f*) Liber Chemiæ.

(*g*) Speculum Alchemiæ.

Daſtin, Richard, George Riplée, Thomas Norton, Philalethe & le Coſmopolite Anglois ou Ecoſſois; enfin beaucoup d'Auteurs anonymes (*a*) de tous les pays & de divers ſiecles: on n'en trouvera pas un ſeul qui ait des principes différens des autres. Cette conformité d'idées & de principes ne forme-t elle pas au moins une préſomption, que ce qu'ils enſeignent a quelque choſe de réel & de vrai? Si toutes les Fables anciennes d'Homere, d'Orphée & des Egyptiens ne ſont que des allégories de cet Art, comme je prétends le prouver dans cet ouvrage, par le fond des Fables mêmes, par leur origine, & par la conformité qu'elles ont avec les allégories de preſque tous les Philoſophes, pourra-t-on ſe perſuader que l'objet de cette ſcience n'eſt qu'un vain fantôme, qui n'eut jamais d'exiſtence parmi les productions réelles de la Nature?

Mais ſi cette ſcience a un objet réel; ſi cet Art a exiſté, & qu'il faille en croire les Philoſophes ſur les choſes admirables qu'ils en rapportent, pourquoi eſt-elle ſi mépriſée, pourquoi ſi décriée, pourquoi ſi décréditée? Le voici: la pratique de cet Art n'a jamais été enſeignée clairement. Tous les Auteurs tant anciens que modernes qui en traitent, ne l'ont fait que ſous le voile des Hiéroglyphes, des Enigmes, des Allégories & des Fables; de maniere que ceux qui ont voulu les étudier, ont communément pris le change. De

(*a*) Turba Philoſophorum, ſeu Codex veritatis.
Clangor Buccinæ.
Scala Philoſophorum.
Aurora conſurgens.
Ludus puerorum.
Theſaurus Philoſophiæ, &c.

là s'eſt formée une eſpece de Secte, qui, pour avoir mal entendu & mal expliqué les écrits des Philoſophes, ont introduit une nouvelle Chymie, & ſe ſont imaginé qu'il n'y en avoit point de réelle que la leur. Nombre de gens ſe ſont rendus célebres dans cette derniere. Les uns, très-habiles ſuivant leurs principes; les autres, extrêmement adroits dans la pratique, & particulierement pour le tour de main requis pour la réuſſite de certaines opérations, ſe ſont réunis contre la Chymie Hermétique; ils ont écrit d'une maniere plus intelligible, & plus à la portée de tout le monde. Ils ont prouvé leurs ſentimens par des argumens ſpécieux; à force de faire ſouvent au haſard des mélanges de différentes matieres, & de les travailler à l'aveugle, ſans ſavoir ce qu'il en réſulteroit, ils ont vu naître des monſtres; & le même haſard qui les avoit produits, a ſervi de baſe & de fondement aux principes établis en conſéquence. Les mêmes mélanges réitérés, le même travail répété, ont donné préciſément le même réſultat; mais ils n'ont pas fait attention que ce réſultat étoit monſtrueux, & qu'il n'étoit analogue qu'aux productions monſtrueuſes de la Nature, & non à celles qui réſultent de ces procédés, quand elle ſe renferme dans les eſpeces particulieres à chaque regne. Toutes les fois qu'un âne couvre une jument, il en vient un animal monſtrueux appelé mulet; parce que la nature agit toujours de la même maniere quand on lui fournit les mêmes matieres, & qu'on la met dans le même cas d'agir, ſoit pour produire des monſtres, ſoit pour former des êtres conformes à leur

eſpece particuliere. Si les mulets nous venoient de quelque Iſle fort éloignée, où l'on garderoit un ſecret inviolable ſur leur naiſſance, nous ſerions certainement tentés de croire que ces animaux forment une eſpece particuliere, qui ſe multiplie à la maniere des autres. Nous ne ſoupçonnerions pas que ce fuſſent des monſtres. Nous ſommes affectés de la même façon par les réſultats de preſque toutes les opérations Chymiques ; & nous prenons des productions monſtrueuſes pour des productions faites dans l'ordre commun de la Nature. De ſorte qu'on pourroit dire de cette eſpece de Chymie, que c'eſt la ſcience de détruire méthodiquement les mixtes produits par la Nature, pour en former des monſtres, qui ont à peu près la même apparence & les mêmes propriétés que les mixtes naturels. En falloit-il davantage pour ſe concilier les ſuffrages du Public ? Prévenu & frappé par ces apparences trompeuſes ; inondé par des écrits ſubtilement raiſonnés ; fatigué par les invectives multipliées contre la Chymie Hermétique, inconnue même à ſes agreſſeurs, eſt-il ſurprenant qu'il la mepriſe ?

Baſile Valentin (*a*) compare les Chymiſtes aux Phariſiens, qui étoient en honneur & en autorité parmi le Public, à cauſe de leur extérieur affecté de religion & de piété. C'étoient, dit-il, des hypocrites attachés uniquement à la terre & à leurs intérêts ; mais qui abuſoient de la confiance & de la crédulité du peuple, qui ſe laiſſe

(*a*) Azot des Philoſophes.

ordinairement

ordinairement prendre aux apparences, parce qu'il n'a pas la vue assez perçante pour pénétrer jusqu'au dessous de l'écorce. Qu'on ne s'imagine cependant pas que par un tel discours je prétende nuire à la Chymie de nos jours. On a trouvé le moyen de la rendre utile; & l'on ne peut trop louer ceux qui en font une étude assidue. Les expériences curieuses que la plupart des Chymistes ont faites, ne peuvent que satisfaire le Public. La Médecine en retire tant d'avantages, que ce seroit être ennemi du bien des Peuples, que de la décrier. Elle n'a pas peu contribué aussi aux commodités de la vie, par les méthodes qu'elle a données pour perfectionner la Métallurgie, & quelques autres Arts. La porcelaine, la faïence, sont des fruits de la Chymie. Elle fournit des matieres pour les teintures, pour les verreries, &c. Mais parce que son utilité est reconnue, doit-on en conclure qu'elle est la seule & vraie Chymie? & faut-il pour cela rejeter & mépriser la Chymie Hermétique? Il est vrai qu'une infinité de gens se donnent pour Philosophes, & abusent de la crédulité des sots. Mais est-ce la faute de la science Hermétique? Les Philosophes ne crient-ils pas assez haut pour se faire entendre à tout le monde, & pour le prévenir contre les piéges que lui tendent ces sortes de gens? Il n'en est pas un qui ne dise que la matiere de cet Art est de vil prix, & même qu'elle ne coûte rien; que le feu, pour la travailler, ne coûte pas davantage; qu'il ne faut qu'un vase, ou tout au plus deux pour tout le cours de l'œu-

vre. Ecoutons d'Eſpagnet (*a*) : « L'œuvre (*b*) Phi-
» loſophique demande plus de temps & de travail
» que de dépenſes, car il en reſte très-peu à faire
» à celui qui a la matiere requiſe. Ceux qui de-
» mandent de grandes ſommes pour le mener
» à ſa fin, ont plus de confiance dans les richeſſes
» d'autrui, que dans la ſcience de cet Art. Que
» celui qui en eſt amateur ſe tienne donc ſur ſes
» gardes, & qu'il ne donne pas dans les piéges
» que lui tendent des fripons, qui en veulent à
» ſa bourſe dans le temps même qu'ils leur pro-
» mettent des monts d'or. Ils demandent le Soleil
» pour ſe conduire dans les opérations de cet Art,
» parce qu'ils n'y voient goute. » Il ne faut donc pas s'en prendre à la Chymie Hermétique, qui n'en eſt pas plus reſponſable que la probité l'eſt de la friponnerie. Un ruiſſeau peut être ſale, puant par les immondices qu'il ramaſſe dans ſon cours, ſans que ſa ſource en ſoit moins pure, moins belle & moins limpide.

Ce qui décrie encore la ſcience Hermétique, ſont ces bâtards de la Chymie vulgaire, connus ordinairement ſous les noms de ſouffleurs, & de chercheurs de pierre Philoſophale. Ce ſont des

(*a*) Can. 35.

(b) *In opere Philoſophico plus laboris & temporis quàm ſumptuum impenditur, nam convenientem materiam habenti parvæ ſuperſunt expenſæ ſuſtinendæ ; propterea qui magnam nummorum copiam præoccupantur, & arduam operis metam in ſumptibus ponunt, plus alienis opibus, quàm arti ſuæ confidunt. Caveat itaque à prædonibus illis nimiùm credulus tyro, nam dum aureos montes pollicentur, auro inſidiantur : anteambulonem ſolem poſtulant ; quia in tenebris ambulant.*

idolâtres de la Philoſophie Hermétique. Toutes les recettes qu'on leur propoſe, ſont pour eux autant de Dieu, devant lequel ils fléchiſſent le genou. Il ſe trouve un bon nombre de cette ſorte de gens très-bien inſtruits des opérations de la Chymie vulgaire ; ils ont même beaucoup d'adreſſe dans le tour de main ; mais ils ne ſont pas inſtruits des principes de la Philoſophie Hermétique, & ne réuſſiront jamais. D'autres ignorent juſqu'aux principes mêmes de la Chymie vulgaire, & ce ſont proprement les ſouffleurs. C'eſt à eux qu'il faut appliquer le proverbe : *Alchemia eſt ars, cujus initium laborare, medium mentiri, finis mendicare.*

La plupart des habiles Artiſtes dans la Chymie vulgaire ne nient pas la poſſibilité de la pierre Philoſophale ; le réſultat d'un grand nombre de leurs opérations la leur prouve aſſez clairement. Mais ils ſont eſclaves du reſpect humain ; ils n'oſeroient avouer publiquement qu'ils la reconnoiſſent poſſible, parce qu'ils craignent de s'expoſer à la riſée des ignorans, & des prétendus ſavans que le préjugé aveugle. En public ils en badinent comme bien d'autres, ou en parlent au moins avec tant d'indifférence, qu'on ne les ſoupçonne même pas de la regarder comme réelle, pendant que les eſſais qu'ils font dans le particulier tendent preſque tous à ſa recherche. Après avoir paſſé bien des années au milieu de leurs fourneaux ſans avoir réuſſi, leur vanité s'en trouve offenſée ; ils ont honte d'avoir échoué, & cherchent enſuite à s'en dédommager, ou à s'en venger en diſant du mal de la choſe dont ils n'ont

pu obtenir la poſſeſſion. C'étoient des gens qui n'avoient pas leurs ſemblables pour la théorie & la pratique de la Chymie ; ils s'étoient donnés pour tels ; ils l'avoient prouvé tant bien que mal ; mais à force de le dire ou de le faire dire par d'autres, on le croyoit comme eux. Que ſur la fin de leurs jours ils s'aviſent de décrier la Philoſophie Hermétique, on n'examinera pas s'ils le font à tort ; la réputation qu'ils s'étoient acquiſe, répond qu'ils ont droit de le faire, & l'on n'oſeroit ne pas leur applaudir. Oui, dit-on, ſi la choſe avoit été faiſable, elle n'eût pu échapper à la ſcience, à la pénétration & à l'adreſſe d'un auſſi habile homme. Ces impreſſions ſe fortifient inſenſiblement ; un ſecond, ne s'y étant pas mieux pris que le premier, a été fruſtré de ſon eſpérance & de ſes peines ; il joint ſa voix à celle des autres ; il crie même plus fort s'il le peut ; il ſe fait entendre ; la prévention ſe nourit, on vient enfin au point de dire avec eux que c'eſt une chimere, & qui plus eſt, on ſe le perſuade ſans connoiſſance de cauſe. Ceux à qui l'expérience a prouvé le contraire, contens de leur ſort, n'envient point les applaudiſſemens du peuple ignorant. *Sapientiam & doctrinam ſtulti* (a) *deſcipiunt.* Quelques-uns ont écrit pour le déſabuſer (*b*) ; il n'a pas voulu ſecouer le joug du préjugé, ils en ſont reſtés là.

Mais enfin en quoi conſiſte donc la différence qui ſe trouve entre la Chymie vulgaire & la

(*a*) Prov. c. 1.

(*b*) Beccher, Stalh, M. Potth, M. de Juſti dans ſes Mémoires, en prennent ouvertement la défenſe.

Chymie Hermétique ? La voici. La premiere eſt proprement l'art de détruire les compoſés que la Nature a faits ; & la ſeconde eſt l'art de travailler avec la Nature pour les perfectionner. La premiere met en uſage le tyran furieux & deſtructeur de la Nature : la ſeconde emploie ſon agent doux & benin. La Philoſophie Hermétique prend pour matiere de ſon travail les principes ſecondaires ou principiés des choſes, pour les conduire à la perfection dont ils ſont ſuſceptibles, par des voies & des procédés conformes à ceux de la Nature. La Chymie vulgaire prend les mixtes parvenus déjà au point de leur perfection, les décompoſe, & les détruit. Ceux qui ſeront curieux de voir un parallele plus étendu de ces deux Arts, peuvent avoir recours à l'ouvrage qu'un des grands antagoniſtes de la Philoſophie Hermétique, le P. Kircker Jéſuite, a compoſé, & que Manget a inſéré dans le premier volume de ſa *Bibliotheque de la Chymie curieuſe*. Les Philoſophes Hermétiques ne manquent gueres de marquer dans leurs ouvrages la différence de ces deux Arts. Mais la marque la plus infaillible à laquelle on puiſſe diſtinguer un Adepte d'avec un Chymiſte, eſt que l'Adepte, ſuivant ce qu'en diſent tous les Philoſophes, ne prend qu'une ſeule choſe, ou tout au plus deux de même nature, un ſeul vaſe ou deux au plus, & un ſeul fourneau pour conduire l'œuvre à ſa perfection ; le Chymiſte au contraire travaille ſur toutes ſortes de matieres indifféremment. C'eſt auſſi la pierre de touche à laquelle il faut éprouver ces fripons de ſouffleurs, qui en veulent à votre bourſe, qui

demandent de l'or pour en faire, & qui, au lieu d'une tranſmutation qu'ils vous promettent, ne font en effet qu'une tranſlation de l'or de votre bourſe dans la leur. Cette remarque ne regarde pas moins les ſouffleurs de bonne foi & de probité, qui croient être dans la bonne voie, & qui trompent les autres en ſe trompant eux-mêmes. Si cet ouvrage fait aſſez d'impreſſion ſur les eſprits pour perſuader la poſſibilité & la réalité de la Philoſophie Hermétique, Dieu veuille qu'il ſerve auſſi à déſabuſer ceux qui ont la manie de dépenſer leurs biens à ſouffler du charbon, à élever des fourneaux, à calciner, à ſublimer, à diſtiller, enfin à réduire tout à rien, c'eſt-à-dire, en cendre & en fumée. Les Adeptes ne courent point après l'or & l'argent. Morien en donna une grande preuve au Roi Calid. Celui-ci ayant trouvé beaucoup de livres qu traitoient de la ſcience Hermétique, & ne pouvant y rien comprendre, fit publier qu'il donneroit une grande récompenſe à celui qui les lui expliqueroit (*a*). L'appas de cette récompenſe y conduiſit un grand nombre de ſouffleurs. Morien, l'Hermite Morien ſortit alors de ſon déſert, attiré non par la récompenſe promiſe, mais par le deſir de manifeſter la puiſſance de Dieu, & combien il eſt admirable dans ſes œuvres. Il fut trouver Calid, & demanda, comme les autres, un lieu propre à travailler, afin de prouver par ſes œuvres la vérité de ſes paroles. Morien ayant fini ſes opérations, laiſſa la pierre parfaite dans un vaſe, autour

(*a*) Entretien du Roi Calid.

duquel il écrivit : *Ceux qui ont eux-mêmes tous ce qu'il leur faut, n'ont beſoin ni de récompenſe, ni du ſecours d'autrui.* Il délogea enſuite ſans dire mot, & retourna dans ſa ſolitude. Calid ayant trouvé ce vaſe, & lu l'écriture, ſentit bien ce qu'elle ſignifioit; & après avoir fait l'épreuve de la poudre, il chaſſa ou fit mourir tous ceux qui avoient voulu le tromper.

Les Philoſophes diſent donc avec raiſon que cette pierre eſt comme le centre & la ſource des vertus, puiſque ceux qui la poſſedent, mépriſent toutes les vanités du monde, la ſotte gloire, l'ambition; qu'ils ne font pas plus de cas de l'or, que du ſable & de la vile pouſſiere (*a*), & l'argent n'eſt pour eux que de la boue. La ſageſſe ſeule fait impreſſion ſur eux, l'envie, la jalouſie & les autres paſſions tumultueuſes n'excitent point de tempêtes dans leur cœur; ils n'ont d'autres deſirs que de vivre ſelon Dieu, d'autre ſatisfaction que de ſe rendre en ſecret utiles au prochain, & de pénétrer de plus en plus dans l'intérieur des ſecrets de la Nature.

La Philoſophie Hermétique eſt donc l'école de la piété & de la Religion. Ceux à qui Dieu en accorde la connoiſſance étoient déjà pieux, ou ils le deviennent (*b*). Tous les Philoſophes commencent leurs ouvrages par exiger de ceux qui les liſent, avec deſſein de pénétrer dans le ſanctuaire de la Nature, un cœur droit & un eſprit craignant Dieu : *Initium ſapientiæ, timor Domini*; un caractere compatiſſant, pour ſecourir les pau-

(*a*) Sapient. cap. 7.
(*b*) Flamel Hiéroglyp.

vres, une humilité profonde, & un deſſein formel de tout faire pour la gloire du Créateur, qui cache ſes ſecrets aux ſuperbes & aux faux ſages du monde, pour les manifeſter aux humbles (*a*).

Lorſque notre premier Pere entendit prononcer l'arrêt de mort pour punition de ſa déſobéiſſance, il entendit en même temps la promeſſe d'un Libérateur qui devoit ſauver tout le genre humain. Dieu tout miſéricordieux ne voulut pas permettre que le plus bel ouvrage de ſes mains périt abſolument. La même ſageſſe qui avoit diſpoſé avec tant de bonté le remede pour l'ame, n'oublia pas ſans doute d'en indiquer un contre les maux qui devoient affliger le corps. Mais comme tous les hommes ne mettent pas à profit les moyens de ſalut que Jéſus-Chriſt nous a mérités, & que Dieu offre à tous; de même tous les hommes ne ſavent pas uſer du remede propre à guérir les maux du corps, quoique la matiere dont ce remede ſe fait, ſoit vile, commune, & préſente à leurs yeux, qu'ils la voient ſans la connoître, & qu'ils l'emploient à d'autres uſages qu'à celui qui lui eſt véritablement propre (*b*). C'eſt ce qui prouve bien que c'eſt un don de Dieu, qui en favoriſe celui qu'il lui plaît. *Vir inſipiens non cognoſcet, & ſtultus non intelliget hæc.* Quoique Salomon, le plus ſage des hommes, nous diſe : *Altiſſimus de terra creavit medicinam : & poſuit Deus ſuper terram medicamentum quod ſapiens non deſpiciet* (c).

(*a*) Matth. c. 11.
(*b*) Baſile Valentin, Azot des Phil. & le Coſmopol.
(*c*) Eccl. c. 38.

C'eſt cette matiere que Dieu employa pour manifeſter ſa ſageſſe dans la compoſition de tous les êtres. Il l'anima du ſouffle de cet eſprit, qui étoit porté ſur les eaux, avant que ſa toute-puiſſance eût débrouillé le chaos de l'Univers. C'eſt elle qui eſt ſuſceptible de toutes les formes, & qui n'en a proprement aucune qui lui ſoit propre (*a*). Auſſi la plupart des Philoſophes comparent-ils la confection de leur pierre à la création de l'Univers. Il y avoit, dit l'Ecriture (*b*), un chaos confus, duquel aucun individu n'étoit diſtingué. Le globe terreſtre étoit ſubmergé dans les eaux: elles ſembloient contenir le Ciel, & renfermer dans leur ſein les ſemences de toutes choſes. Il n'y avoit point de lumiere, tout étoit dans les ténebres. La lumiere parut, elle les diſſipa, & les aſtres furent placés au firmament. L'œuvre Philoſophique eſt préciſément la même choſe. D'abord c'eſt un chaos ténébreux; tout y paroît tellement confus, qu'on ne peut rien diſtinguer ſéparément des principes qui compoſent la matiere de la pierre. Le Ciel des Philoſophes eſt plongé dans les eaux, les ténebres en couvrent toute la ſurface; la lumiere enfin s'en ſépare; la Lune & le Soleil ſe manifeſtent, & viennent répandre la joie dans le cœur de l'Artiſte, & la vie dans la matiere.

Ce chaos conſiſte dans le ſec & l'humide. Le ſec conſtitue la terre; l'humide eſt l'eau. Les ténebres ſont la couleur noire, que les Philoſophes appellent le noir plus noir que le noir même,

(*a*) Baſ. Val.
(*b*) Geneſ. c. 1.

nigrum nigro nigrius. C'eſt la nuit Philoſophique, & les ténebres palpables. La lumiere dans la création du monde parut avant le Soleil ; c'eſt cette blancheur tant déſirée de la matiere qui ſuccede à la couleur noire. Le Soleil paroît enfin de couleur orangée, dont le rouge ſe fortifie peu à peu juſqu'à la couleur rouge de pourpre : ce qui fait le complément du premier œuvre.

Le Créateur voulut enſuite mettre le ſceau à ſon ouvrage : il forma l'homme en le pétriſſant de terre, & d'une terre qui paroiſſoit inanimée : il lui inſpira un ſouffle de vie. Ce que Dieu fit alors à l'égard de l'homme, l'agent de la Nature, que quelques-uns nomment ſon *Archée* (*a*), le fait ſur la terre ou limon Philoſophique. Il la travaille par ſon action intérieure, & l'anime de maniere qu'elle commence à vivre, & à ſe fortifier de jour en jour juſqu'à ſa perfection. Morien (*b*) ayant remarqué cette analogie, a expliqué la confection du Magiſtere par une comparaiſon priſe de la création & de la génération de l'homme. Quelques-uns même prétendent qu'Hermès parle de la réſurrection des corps, dans ſon Pymandre, parce qu'il la conclut de ce qu'il voyoit ſe paſſer dans le progrès du Magiſtere. La même matiere qui avoit été pouſſée à un certain degré de perfection dans le premier œuvre, ſe diſſout & ſe putréfie ; ce qu'on peut très-bien appeler une mort, puiſque notre Sauveur l'a dit du grain que l'on ſeme (*c*), *niſi granum fru-*

(*a*) Paracelſe, Vanhelmont.
(*b*) Loc. cit.
(*c*) Flamel.

menti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet. Dans cette putréfaction, la matiere Philosophique devient une terre noire volatile, plus subtile qu'aucune autre poudre. Les Adeptes l'appellent même *cadavre* lorsqu'elle est dans cet état, & disent qu'elle en a l'odeur : non, dit Flamel (*a*), que l'Artiste sente une odeur puante, puisqu'elle se fait dans un vase scellé ; mais il juge qu'elle est telle par l'analogie de sa corruption avec celle des corps morts. Cette poudre ou cendre, que Morien dit qu'il ne faut pas mépriser, parce qu'elle doit revivre, & qu'elle renferme le diadême du Roi Philosophe, reprend en effet vigueur peu à peu, à mesure qu'elle sort des bras de la mort, c'est-à-dire, de la noirceur : elle se revivifie & prend un éclat plus brillant, un état d'incorruptibilité bien plus noble que celui qu'elle avoit avant sa putréfaction.

Lorsque les Egyptiens observerent cette métamorphose, ils en prirent occasion de feindre l'existence du Phénix, qu'ils disoient être un oiseau de couleur de pourpre, qui renaissoit de ses propres cendres. Mais cet oiseau absolument fabuleux, n'est autre que la pierre des Philosophes parvenue à la couleur de pourpre après sa putréfaction.

Plusieurs anciens Philosophes éclairés par ces effets admirables de la Nature en ont conclu avec Hermès, dont ils avoient puisé les principes en Egypte, qu'il y avoit une nouvelle vie après que la mort nous avoit ravi celle-ci. C'est ce

(*a*) Flamel.

qu'ils ont voulu prouver, quand ils ont parlé de la réſurrection des plantes de leurs propres cendres en d'autres plantes de même eſpece. On n'en trouve point qui ait parlé de Dieu & de l'homme avec tant d'élévation & de nobleſſe. Il explique même comment on peut dire des hommes qu'ils ſont des Dieux. *Ego dixi Dii eſtis, & filii excelſi omnes*, dit David; & Hermès (*a*): » L'ame, o Tat, eſt de la propre eſſence de » Dieu. Car Dieu a une eſſence, & telle qu'elle » puiſſe être, lui ſeul ſe connoît. L'ame n'eſt pas » une partie ſéparée de cette eſſence divine, » comme on ſépare une partie d'un tout maté- » riel; mais elle en eſt comme une effuſion; à » peu près comme la clarté du Soleil n'eſt pas » le Soleil même. Cette ame eſt un Dieu dans » les hommes; c'eſt pourquoi l'on dit des hom- » mes qu'ils ſont des Dieux, parce que ce qui » conſtitue proprement l'humanité confine avec » la Divinité. »

Quelles doivent donc être les connoiſſances de l'homme? eſt-il ſurprenant qu'éclairé par le Pere des lumieres, il pénetre juſques dans les replis les plus ſombres & les plus cachés de la Nature? qu'il en connoiſſe les propriétés, & qu'il ſache les mettre en uſage? Mais Dieu eſt maître de diſtribuer ſes dons comme il lui plaît. S'il a été aſſez bon pour établir un remede contre les maladies qui affligent l'humanité, il n'a pas jugé à propos de le faire connoître à tout le monde. Morien dit en conſéquence (*b*), « que le Ma-

(*a*) Pymand. c. 11.
(*b*) Entret. de Calid. & de Morien.

» giſtere n'eſt autre que le ſecret des ſecrets du
» Dieu très-haut, grand, ſage & créateur de
» tout ce qui exiſte; & que lui-même a révélé
» ce ſecret à ſes ſaints Prophetes, dont il a placé
» les ames dans ſon ſaint Paradis. »

Si ce ſecret eſt un don de Dieu, dira quelqu'un, il doit ſans doute être mis dans la claſſe des talens que Dieu confie, & que l'on ne doit pas enfouir. Si les Philoſophes ſont des gens ſi pieux, ſi charitables, pourquoi voit-on ſi peu de bonnes œuvres de leur part? Un ſeul Nicolas Flamel en France a bâti & doté des Egliſes & des Hôpitaux. Ces monumens ſubſiſtent encore aujourd'hui au milieu & à la vue de tout Paris. S'il y a d'autres Philoſophes, pourquoi ne ſuivent-ils pas un ſi bon exemple? pourquoi ne guériſſent-ils pas les malades? pourquoi ne relevent-ils pas des familles d'honnêtes gens que la miſere accable? Je réponds à cela, qu'on ne ſait pas tout le bien qui ſe fait en ſecret. On ne doit pas le faire en le publiant à ſon de trompe; la main gauche, ſelon le précepte de Jéſus-Chriſt notre Sauveur, ne doit pas ſavoir le bien que la droite fait. On a même ignoré juſqu'après la mort de Flamel qu'il étoit l'auteur unique de ces bonnes œuvres. Les figures hiéroglyphes qu'il fit placer dans les Charniers des Saints Innocens, ne préſentoient rien que de pieux & de conforme à la Religion. Il vivoit lui-même dans l'humilité, ſans faſte, & ſans donner le moindre ſoupçon du ſecret dont il étoit poſſeſſeur. D'ailleurs il pouvoit avoir dans ce temps-là des facilités que l'on n'a pas eues depuis long-temps pour faire ces bonnes œuvres.

Les Philoſophes ne ſont pas ſi communs que les Médecins. Ils ſont en très-petit nombre. Ils poſſedent le ſecret pour guérir toutes les maladies; ils ne manquent pas de bonne volonté pour faire du bien à tout le monde; mais ce monde eſt ſi pervers, qu'il eſt dangereux pour eux de le faire. Ils ne le peuvent ſans courir riſque de leur vie. Guériront-ils quelqu'un comme par miracle? on entendra s'élever un murmure parmi les Médecins & le Peuple; & ceux mêmes qui doutoient le plus de l'exiſtence du remede Philoſophique le ſoupçonneront alors exiſtant. On ſuivra cet homme; on obſervera ſes démarches; le bruit s'en répandra; des avares, des ambitieux le pourſuivront pour avoir ſon ſecret. Que pourra-t-il donc eſpérer, que des perſécutions, ou l'exil volontaire de ſa patrie?

Les exemples du Coſmopolite & de Philalethe en ſont une preuve bien convaincante. « Nous » ſommes, dit ce dernier (*a*), comme enve- » loppés dans la malédiction & les opprobres : » nous ne pouvons jouir tranquillement de la » ſociété de nos amis; quiconque nous déco- » vrira pour ce que nous ſommes, voudra ou » extorquer notre ſecret, ou machiner notre » perte, ſi nous le lui refuſons. Le monde eſt ſi » méchant & ſi pervers aujourd'hui, l'intérêt & » l'ambition dominent tellement les hommes, » que toutes leurs actions n'ont d'autre but. Vou- » lons-nous, comme les Apôtres, opérer des » œuvres de miſéricorde? on nous rend le mal

(*a*) Introit. Apert. c. 13.

» pour le bien. J'en ai fait l'épreuve depuis peu
» dans quelques lieux éloignés. J'ai guéri comme
» par miracle quelques moribonds abandonnés
» des Médecins, & pour éviter la perſécution,
» je me ſuis vu obligé plus d'une fois en pareil
» cas de changer de nom, d'habit, de me faire
» raſer les cheveux & la barbe, & de m'enfuir
» à la faveur de la nuit. » A quels dangers encore plus preſſans ne s'expoſeroit pas un Philoſophe qui feroit la tranſmutation ? quoique ſon deſſein ne fût que d'en faire uſage pour une vie fort ſimple, & pour en faire part à ceux qui ſont dans le beſoin. Cet or plus fin, & plus beau que l'or vulgaire, ſuivant ce qu'ils en diſent, ſera bientôt reconnu. Sur cet indice ſeul on ſoupçonnera le porteur, & peut-être de faire la fauſſe monnoie. Quelles affreuſes conſéquences n'auroit pas à craindre pour lui un Philoſophe chargé d'un tel ſoupçon ?

Je ſais qu'un bon nombre de Médecins n'exercent pas leur profeſſion, tant par des vues d'intérêt, que par envie de rendre ſervice au Public ; mais tous ne ſont pas dans ce cas-là. Les uns ſe réjouiront de voir faire du bien à leur prochain, d'autres ſeront mortifiés de ce qu'on les prive de l'occaſion de groſſir leurs revenus. La jalouſie ne manqueroit pas de s'emparer de leur cœur, & la vengeance tarderoit-elle à faire ſentir ſes effets ? La ſcience Hermétique ne s'apprend pas dans les écoles de Médecine, quoiqu'on ne puiſſe gueres douter qu'Hippocrate ne l'ait ſue, lorſqu'on peſe bien les expreſſions éparſes dans ſes ouvrages, & l'éloge qu'il fit de Démo-

crite aux Abdéritains, qui regardoient ce Philosophe comme devenu insensé, parce qu'au retour d'Egypte, il leur distribua presque tous les biens de patrimoine qui lui restoient, afin de vivre en Philosophe dans une petite maison de campagne éloignée du tumulte. Cette preuve seroit cependant bien insuffisante pour l'antiquité de la science Hermétique; mais il y en a tant d'autres, qu'il faut n'avoir pas lu les Auteurs anciens pour la nier. Que veut dire (*a*) Pindare, lorsqu'il débite que le plus grand des Dieux fit tomber dans la ville de Rhode une neige d'or, faite par l'art de Vulcain? Zosime Panopolite, Eusebe, & Synesius nous apprennent que cette science fut long-temps cultivée à Memphis en Egypte. Les uns & les autres citent les ouvrages d'Hermès. Plutarque (*b*) dit que l'ancienne Théologie des Grecs & des Barbares n'étoit qu'un discours de Physique caché sous le voile des Fables. Il essaye même de l'expliquer, en disant que par Latone ils entendoient, la nuit; par Junon, la terre; par Apollon, le soleil; & par Jupiter, la chaleur. Il ajoute peu après que les Egyptiens disoient qu'Osiris étoit le Soleil, Isis la Lune, Jupiter l'esprit universel répandu dans toute la Nature, & Vulcain le feu, &c. Manethon s'étend beaucoup là-dessus.

Origene (*c*) dit que les Egyptiens amusoient le peuple par des fables, & qu'ils cachoient leur Philosophie sous le voile des noms des Dieux

(*a*) Olymp. 6.
(*b*) Theolog. Physico Græcor.
(*c*) L. 1. contre Celse.

du

du pays. Coringius (*a*), malgré tout ce qu'il a écrit contre la Philoſophie Hermétique, s'eſt vu contraint par des preuves ſolides d'avouer que les Prêtres d'Egypte exerçoient l'art de faire de l'or, & que la Chymie y a pris naiſſance. Saint Clément d'Alexandrie fait dans ſes Stromates un grand éloge de ſix ouvrages d'Hermès ſur la Médecine. Diodore de Sicile parle aſſez au long (*b*) d'un ſecret qu'avoient les Rois d'Egypte pour tirer de l'or d'un marbre blanc qui ſe trouvoit ſur les frontieres de leur Empire. Strabon (*c*) fait auſſi mention d'une pierre noire dont on faiſoit beaucoup de mortiers à Memphis. On verra dans la ſuite de cet ouvrage, que cette pierre noire, ce marbre blanc & cet or n'étoient qu'allégoriques, pour ſignifier la pierre des Philoſophes parvenue à la couleur noire, que les mêmes Philoſophes ont appellé *mortier*, parce que la matiere ſe broye & ſe diſſout. Le marbre blanc étoit cette même matiere parvenue à la blancheur, appelée marbre, à cauſe de ſa fixité. L'or étoit l'or Philoſophique qui ſe tire & naît de cette blancheur, ou la pierre fixée au rouge : on trouvera ces explications plus détaillées dans le cours de cet ouvrage.

Philon Juif (*d*) rapporte que Moyſe avoit appris en Egypte l'Arithmétique, la Géométrie, la Muſique, & la *Philoſophie ſymbolique*, qui ne s'y écrivoit jamais que par des caracteres ſacrés,

(a) *Omninò tamen, & ipſe exiſtimo Ægyptiorum Hierophantas, omnium mortalium principes* χρυσοποιΐαν *factitaſſe, & ab his Chemiæ profluxiſſe exordia.*

(*b*) Antiq. l. 4. c. 2.

(*c*) Geogr. l. 17.

(*d*) Lib. 1. de vitâ Moſis.

l'Aſtronomie & les Mathématiques. S. Clément d'Alexandrie s'exprime dans les mêmes termes que Philon ; mais il ajoute la Médecine & la connoiſſance des Hyéroglyphes, que les Prêtres n'enſeignoient qu'aux enfans des Rois du pays & aux leurs propres (*a*).

Hermès fut le premier qui enſeigna toutes ces ſciences aux Egyptiens, ſuivant Diodore de Sicile (*b*), & Strabon (*c*). Le P. Kircker, quoique fort déchaîné contre la Philoſophie Hermétique, a prouvé lui-même (*d*) qu'elle étoit exercée en Egypte. On peut voir auſſi Diodore (Antiq. 1. c. 11.) & Julius Matern. Firmicus (lib. 3. c. 1. de Petoſiri & Nicepſo.) S. Clément d'Alexandrie (*e*) s'exprime ainſi à ce ſujet : Nous avons encore quarante-deux ouvrages d'Hermès très-utiles & très-néceſſaires. Trente-ſix de ces livres renferment toute la Philoſophie des Egyptiens ; & les autres ſix regardent la Médecine en par-

(a) *Cùm autem Moſes jam eſſet ætate grandior, Arithmeticam & Geometriam, Rhytmicam & Harmonicam, & præterea Medicinam ſimul & Muſicam ab iis (Ægyptiis) edoctus eſt, qui inter Ægyptios erant inſigniores; & præterea eam, quæ traditur per ſymbola & ſigna Philoſophiam, quam in litteris oſtendunt hieroglyphicis. Alium autem doctrinæ orbem tanquam puerum regium Græci eum docuêre in Ægypto, ut dicit Philo in vitâ Moſis. Didicit autem litteras Ægyptiorum, & rerum cœleſtium ſcientiam à Chaldeis & ab Ægyptiis. Unde in ejus geſtis dicitur eruditus fuiſſe in omni ſcientiâ Ægyptiorum. Clemens Alexand. l. 1. Strom.*

(*b*) Lib. 2. c. 1.

(*c*) Lib. 17.

(*d*) Œdyp. Ægypt. T. 2. p. 2.

(*e*) Strom. l. 6.

ticulier: l'un traite de la conſtruction du corps ou anatomie; le ſecond, des maladies; le troiſieme, des inſtrumens; le quatrieme, des médicamens; le cinquieme, des yeux; & le ſixieme, des maladies des femmes.

Homere avoit voyagé en Egypte (*a*), & y avoit appris bien des choſes dans la fréquentation qu'il eut avec les Prêtres de ce pays-là. On peut même dire que c'eſt-là qu'il puiſa ſes Fables. Il en donne de grandes preuves dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, & en particulier dans ſon Hymne III. à Mercure, où il dit que ce Dieu fut le premier qui inventa l'art du feu. πυρὸς δ' ἐπεμαίετο τέχνην. v. 108. & v. 111. Ἑρμῆς τοι πρώτιστα πυρηία, πῦρ τ' ἀνέδωκε. Homere parle même d'Hermès comme de l'auteur des richeſſes, & le nomme en conſéquence χρυσορράπις, δῶτορ ἐάων. C'eſt pour cela qu'il dit (*ibid.* v. 249.) qu'Apollon ayant été trouver Hermès pour avoir des nouvelles des bœufs qu'on lui avoit volés, il le vit couché dans ſon antre obſcur, plein de nectar, d'ambroiſie, d'or & d'argent, & d'habits de Nymphes rouges & blancs. Ce nectar, cette ambroiſie & ces habits de Nymphes ſeront expliqués dans le cours de cet ouvrage.

Eſdras, dans ſon quatrieme liv. chap. 8. s'exprime ainſi. *Quomodo interrogabis terram, & dicet tibi, quoniam dabit terram multam magis, unde fiat fictile, parvum autem pulverem unde aurum fit.*

Etienne de Byzance étoit ſi perſuadé qu'Her-

(*a*) Diod. de Sic. l. 1. c. 2.

mès étoit l'auteur de la Chymie, & en avoit une si grande idée, qu'il n'a pas fait difficulté de nommer l'Egypte même Ἑρμοχύμιος, & Vossius (de Idol.) a cru devoir corriger ce mot par celui Ἑρμοκήμιος. C'est sans doute ce qui avoit aussi engagé Homere à feindre que ces plantes *Moly* & *Nepenthes*, qui avoient tant de vertus, venoient d'Egypte. Pline (*a*) en rend témoignage en ces termes : *Homerus quidem primus doctrinarum & antiquitatis parens, multus alias in admiratione Circes, gloriam herbarum Ægypto tribuit. Herbas certè Ægyptias à Regis uxore traditas suæ Helenæ plurimas narrat, ac nobile illud nepenthes, oblivionem tristitiæ veniamque afferens, ab Helenâ utique omnibus mortalibus propinandum.*

Il est donc hors de doute que l'Art Chymique d'Hermès étoit connu chez les Egyptiens. Il n'est gueres moins constant que les Grecs qui voyagerent en Egypte, l'y apprirent, au moins quelques-uns; & que l'ayant appris sous des hiéroglyphes, ils l'enseignerent ensuite sous le voile des fables. Eustathius nous le donne assez à entendre dans son commentaire sur l'Iliade.

L'idée de faire de l'or par le secours de l'Art n'est donc pas nouvelle; outre les preuves que nous en avons données, Pline (*b*) le confirme par ce qu'il rapporte de Caligula. « L'amour & » l'avidité que Caïus Caligula avoit pour l'or, » engagerent ce Prince à travailler pour s'en » procurer. Il fit donc cuire, dit cet Auteur,

(*a*) Lib. 13. c. 2.
(*b*) Lib. 33. c. 4.

» une grande quantité d'orpiment, & réuſſit en » effet à faire de l'or excellent; mais en ſi pe- » tite quantité, qu'il y avoit beaucoup plus de » perte que de profit. » Caligula ſavoit donc qu'on pouvoit faire de l'or artificiellement; la Philoſophie Hermétique étoit donc connue.

Quant aux Arabes, perſonne ne doute que la Chymie Hermétique & la vulgaire n'aient été toujours en vigueur parmi eux. Outre qu'Albufaraius nous apprend (*a*) que les Arabes nous ont conſervé un grand nombre d'ouvrages des Chaldéens, des Egyptiens & des Grecs par les traductions qu'ils en avoient faites en leur langue; nous avons encore les écrits de Geber, d'Avicenne, d'Abudali, d'Alphidius, d'Alchindis & de beaucoup d'autres ſur ces matieres. On peut même dire que la Chymie s'eſt répandue dans toute l'Europe par leur moyen. Albert le Grand, Archevêque de Ratisbonne, eſt un des premiers connus depuis les Arabes. Entre les autres ouvrages pleins de ſcience & d'érudition ſur la Dialectique, les Mathématiques, la Phyſique, la Métaphyſique, la Théologie & la Médecine, on en trouve pluſieurs ſur la Chymie, dont l'un porte pour titre *de Alchymia*: on l'a farci dans la ſuite d'une infinité d'additions & de ſophiſtications. Le ſecond eſt intitulé, *de concordantia Philoſophorum*; le troiſieme, *de compoſitione compoſiti*. Il a fait auſſi un traité des minéraux, à la fin duquel il met un article particulier de la matiere des Philoſophes ſous le nom de *Electrum minerale*.

(*a*) Dynaſtiâ nonâ.

Dans le premier de ces Traités il dit : « L'envie » de m'inſtruire dans la Chymie Hermétique » m'a fait parcourir bien des Villes & des Pro- » vinces, viſiter les gens ſavans pour me mettre » au fait de cette ſcience. J'ai tranſcrit & étudié » avec beaucoup de ſoins & d'attention les li- » vres qui en traitent ; mais pendant long-temps » je n'ai point reconnu pour vrai ce qu'ils avan- » cent. J'étudiai de nouveau les livres pour & » contre, & je n'en pus tirer ni bien ni profit. » J'ai rencontré beaucoup de Chanoines tant » ſavans qu'ignorans dans la Phyſique, qui » ſe mêloient de cet Art, & qui y avoient fait » des dépenſes énormes ; malgré leurs peines, » leurs travaux & leur argent, ils n'avoient point » réuſſi. Mais tout cela ne me rebuta point ; je » me mis moi-même à travailler ; je fis de la » dépenſe ; je liſois, je veillois ; j'allois d'un » lieu à un autre, & je méditois ſans ceſſe ſur » ces paroles d'Avicenne : *Si la choſe eſt, com-* » *ment eſt-elle ? ſi elle n'eſt pas, comment n'eſt-* » *elle pas ?* Je travaillois donc ; j'étudiai avec » perſévérance, juſqu'à ce que je trouvai ce que » je cherchois. J'en ai l'obligation à la grace » du Saint-Eſprit qui m'éclaira, & non à ma » ſcience. » Il dit auſſi dans ſon Traité des minéraux (*a*) : « Il n'appartient pas aux Phy- » ſiciens de déterminer & de juger de la » tranſmutation des corps métalliques, & du » changement de l'un dans l'autre : c'eſt le » fait de l'Art, appelé Alchymie. Ce genre de » ſcience eſt très-bon & très-certain, parce

(*a*) Lib. 3. c. 1.

» qu'elle apprend à connoître chaque choſe par » ſa propre cauſe ; & il ne lui eſt pas difficile » de diſtinguer des choſes mêmes les parties ac- » cidentelles qui ne ſont pas de ſa nature. » Il ajoute enſuite dans le chapitre ſecond du même livre : « La premiere matiere des métaux eſt » un humide onctueux, ſubtil, incorporé, & » mêlé fortement avec une matiere terreſtre. » C'eſt parler en Philoſophe, & conformément à ce qu'ils en diſent tous, comme on le verra dans la ſuite.

Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle ſon diſciple, & Flamel parurent peu de temps après ; le nombre augmenta peu à peu, & cette ſcience ſe répandit dans tous les Royaumes de l'Europe. Dans le ſiecle dernier on vit le Coſmopolite, d'Eſpagnet, & le Philalethe, ſans doute qu'il y en avoit bien d'autres, & qu'il en exiſte encore aujourd'hui ; mais le nombre en eſt ſi petit, ou ils ſe trouvent tellement cachés, qu'on ne ſauroit les découvrir. C'eſt une grande preuve qu'ils ne cherchent pas la gloire du monde, ou du moins qu'ils craignent les effets de ſa perverſité. Ils ſe tiennent même dans le ſilence, tant du côté de la parole, que du côté des écrits. Ce n'eſt pas qu'il ne paroiſſe de temps en temps quelques ouvrages ſur cette matiere ; mais il ſuffit d'avoir lu & médité ceux des vrais Philoſophes, pour s'appercevoir bientôt qu'ils ne leur reſſemblent que par les termes barbares, & le ſtyle énigmatique, mais nullement pour le fond. Leurs Auteurs avoient lu de bons livres ; ils les citent aſſez ſouvent, mais ils le font ſi mal à

propos, qu'ils prouvent clairement, ou qu'ils ne les ont point médités, ou qu'ils l'ont fait de maniere à adapter les expreſſions des Philoſophes aux idées fauſſes que la prévention leur avoit miſes dans l'eſprit à l'égard des opérations & de la matiere, & non point en cherchant à rectifier leurs idées ſur celle des Auteurs qu'ils liſoient. Ces ouvrages des faux Philoſophes ſont en grand nombre; tout le monde a voulu ſe mêler d'écrire, & la plupart ſans doute pour trouver dans la bourſe du Libraire une reſſource qui leur manquoit d'ailleurs, ou du moins pour ſe faire un nom qu'ils ne méritent certainement pas. Un Auteur ſouhaitoit autrefois que quelque vrai Philoſophe eût aſſez de charité envers le Public pour publier une liſte de bons Auteurs dans ce genre de ſcience, afin d'ôter à un grand nombre de perſonnes la confiance avec laquelle ils liſent les mauvais qui les induiſent en erreur. Olaus Borrichius, Danois, fit imprimer en conſéquence, ſur la fin du ſiecle dernier, un ouvrage qui a pour titre: *Conſpectus Chymicorum celebriorum.* Il fait des articles ſéparés de chacun, & dit aſſez prudemment ce qu'il en penſe. Il exclut un grand nombre d'Auteurs de la claſſe des vrais Philoſophes: mais tous ceux qu'ils donnent pour vrais le ſont-ils en effet? d'ailleurs le nombre en eſt ſi grand, qu'on ne ſait leſquels choiſir préférablement à d'autres. On doit être par conſéquent fort embarraſſé quand on veut s'adonner à cette étude. J'aimerois donc mieux m'en tenir au ſage conſeil de d'Eſpagnet, qu'il donne en ces termes dans ſon *Arcanum Hermetica Philoſophia*

opus, can. 9. « Celui qui aime la vérité de cette » ſcience doit lire peu d'Auteurs; mais mar- » qués au bon coin. » Et can. 10. « Entre les » bons Auteurs qui traitent de cette Philoſophie » abſtraite, & de ce ſecret Phyſique, ceux qui » en ont parlé avec le plus d'eſprit, de ſolidité » & de vérité ſont, entre les anciens, Hermès (*a*) » & Morien Romain (*b*); entre les moder- » nes, Raymond Lulle, que j'eſtime & que je » conſidere plus que tous les autres, & Bernard, » Comte de la Marche-Tréviſanne, connu ſous » le nom du bon Tréviſan (*c*). Ce que le ſub- » tile Raymond Lulle a omis, les autres n'en » ont point fait mention. Il eſt donc bon de » lire, relire & méditer ſérieuſement ſon teſta- » ment ancien & ſon codicille, comme un legs » d'un prix ineſtimable, dont il nous a fait pré- » ſent; à ces deux ouvrages on joindra la lecture » de ſes deux pratiques (*d*). On y trouve tout » ce qu'on peut deſirer, particulierement la vé- » rité de la matiere, les degrés du feu, le ré- » gime au moyen duquel on parfait l'œuvre; » toutes choſes que les Anciens ſe ſont étudiés » de cacher avec plus de ſoins. Aucun autre n'a » parlé ſi clairement & ſi fidélement des cauſes » cachées des choſes, & des mouvemens ſecrets » de la Nature. Il n'a preſque rien dit de l'eau

(*a*) Table d'Emeraude, & les ſept chapitres.

(*b*) Entretien du Roi Calid & de Morien.

(*c*) La Philoſophie des Métaux, & ſa Lettre à Thomas de Boulogne.

(*d*) La plupart des autres livres de Raymond Lulle qui ne ſont pas cités ici ſont plus qu'inutiles.

» premiere & myſtérieuſe des Philoſophes ; mais » ce qu'il en dit eſt très-ſignificatif.

(*a*) » Quant à cette eau limpide recherchée » de tant de perſonnes, & trouvée de ſi peu, » quoiqu'elle ſoit préſente à tout le monde & » qu'il en fait uſage. Un noble Polonois (*b*), » homme d'eſprit & ſavant, a fait mention » de cette eau qui eſt la baſe de l'œuvre, » aſſez au long dans ſes Traités qui ont pour » titre : *Novum lumen Chemicum ; Parabola ; » Enigma ; de Sulfure.* Il en a parlé avec tant » de clarté, que celui qui en demanderoit da- » vantage, ne ſeroit pas capable d'être contenté » par d'autres. »

» Les Philoſophes, continue le même Au- » teur (*c*), s'expliquent plus volontiers & avec » plus d'énergie par un diſcours muet, c'eſt-à- » dire, par des figures allégoriques & énigma- » tiques, que par des écrits ; tels ſont, par exem- » ple, la table de Senior ; les peintures allégo- » riques du Roſaire ; celles d'Abraham Juif, » rapportées par Flamel, & celles de Flamel » même. De ce nombre ſont auſſi les emblêmes » de Michel Majer, qui y a renfermé, & comme » expliqué ſi clairement les myſteres des An- » ciens, qu'il n'eſt gueres poſſible de mettre la

(*a*) Can. 11.

(*b*) Le Coſmopolite. Lorſque d'Eſpagnet écrivoit cela, le Public n'étoit pas encore détrompé de ſon erreur, au ſujet de l'Auteur de ce livre, que Michel Sendivogius Polonois mit au jour ſous ſon nom, par anagramme ; mais on a reconnu depuis qu'il l'avoit eu en manuſcrit de la veuve du Coſmopolite.

(*c*) Can. 12.

» vérité devant les yeux avec plus de clarté. »

Tels ſont les ſeuls Auteurs loués par d'Eſpagnet, comme ſuffiſans ſans doute pour mettre au fait de la Philoſophie Hermétique, un homme qui veut s'y appliquer. Il dit qu'il ne faut pas ſe contenter de les lire une ou deux fois, mais dix fois & davantage ſans ſe rebuter ; qu'il faut le faire avec un cœur pur & détaché des embarras fatigans du ſiecle, avec un véritable & ferme propos de n'uſer de la connoiſſance de cette ſcience, que pour la gloire de Dieu & l'utilité du prochain, afin que Dieu puiſſe répandre ſes lumieres & ſa ſageſſe dans l'eſprit & le cœur ; parce que la ſageſſe, ſuivant que dit le Sage, n'habitera jamais dans un cœur impur & ſouillé de péchés.

D'Eſpagnet exige encore une grande connoiſſance de la Phyſique ; & c'eſt pour cet effet que j'en mettrai à la ſuite de ce Diſcours un traité abrégé qui en renfermera les principes généraux tirés des Philoſophes Hermétiques, que d'Eſpagnet a recueillis dans ſon Enchyridion. Le traité Hermétique qui eſt à la ſuite eſt abſolument néceſſaire pour diſpoſer le Lecteur à l'intelligence de cet ouvrage. J'y joindrai les citations des Philoſophes, pour faire voir qu'ils ſont tous d'accord ſur les mêmes points.

On ne ſauroit trop recommander l'étude de la Phyſique, parce qu'on y apprend à connoître les principes que la Nature emploie dans la compoſition & la formation des individus des trois regnes animal, végétal & minéral. Sans cette connoiſſance on travailleroit à l'aveugle,

& l'on prendroit pour former un corps, ce qui ne ſeroit propre qu'à en former un d'un genre ou d'une eſpece tout-à-fait différente de celui qu'on ſe propoſe. Car l'homme vient de l'homme, le bœuf du bœuf, la plante de ſa propre ſemence, & le métal de la ſienne. Celui qui chercheroit donc, hors de la nature métallique, l'art & le moyen de multiplier ou de perfectionner les métaux, ſeroit certainement dans l'erreur. Il faut cependant avouer que la Nature ne ſauroit par elle ſeule multiplier les métaux, comme le fait l'art Hermétique. Il eſt vrai que les métaux renferment dans leur centre cette propriété multiplicative; mais ce ſont des pommes cueillies avant leur maturité, ſuivant ce qu'en dit Flamel. Les corps ou métaux parfaits (Philoſophiques) contiennent cette ſemence plus parfaite & plus abondante; mais elle y eſt ſi opiniâtrément attachée, qu'il n'y a que la ſolution Hermétique qui puiſſe l'en tirer. Celui qui en a le ſecret, a celui du grand œuvre, ſi l'on en croit tous les Philoſophes. Il faut, pour y parvenir, connoître les agens que la Nature emploie pour réduire les mixtes à leurs principes; parce que chaque corps eſt compoſé de ce en quoi il ſe réſout naturellement. Les principes de Phyſique détaillés ci-après ſont très-propres à ſervir de flambeau pour éclairer les pas de celui qui voudra pénétrer dans le puits de Démocrite, & y découvrir la vérité cachée dans les ténebres les plus épaiſſes. Car ce puits n'eſt autre que les énigmes, les allégories, & les obſcurités répandues dans les ouvrages des Philoſo-

phes, qui ont appris des Egyptiens, comme Démocrite, à ne point dévoiler les secrets de la sagesse, dont il avoit été instruit par ses successeurs du pere de la vraie Philosophie.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PHYSIQUE,

Suivant la Philosophie Hermétique.

IL n'est pas donné à tous de pénétrer jusqu'au sanctuaire des secrets de la Nature : très-peu de gens savent le chemin qui y conduit. Les uns impatiens s'égarent en prenant des sentiers qui semblent en abréger la route ; les autres trouvent presque à chaque pas des carrefours qui les embarrassent, prennent à gauche, & vont au Tartare, au lieu de tenir la droite qui mene aux champs Elisées, parce qu'ils n'ont pas, comme Enée (*a*), une Sibylle pour guide. D'autres enfin ne pensent pas se tromper en suivant le chemin le plus battu & le plus fréquenté. Tous s'apperçoivent néanmoins, après de longues fatigues, que, loin d'être arrivés au but, ils ont ou passé à côté, ou lui ont tourné le dos.

Les erreurs ont leur source dans le préjugé, comme dans le défaut de lumieres & de solides instructions. La véritable route ne peut être que très-simple, puisqu'il n'y a rien de plus simple

(*a*) Eneid. l. 6.

que les opérations de la Nature. Mais quoique tracée par cette même Nature, elle eſt peu fréquentée ; & ceux mêmes qui y paſſent ſe font un devoir jaloux de cacher leurs traces avec des ronces & des épines. On n'y marche qu'à travers l'obſcurité des fables & des énigmes ; il eſt très-difficile de ne pas s'égarer, ſi un Ange tutélaire ne porte le flambeau devant nous.

Il faut donc connoître la Nature avant que de ſe mettre en devoir de l'imiter, & d'entreprendre de perfectionner ce qu'elle a laiſſé dans le chemin de la perfection. L'étude de la Phyſique nous donne cette connoiſſance ; non de cette Phyſique des Ecoles, qui n'apprend que la ſpéculation, & qui ne meuble la mémoire que de termes plus obſcurs, & moins intelligibles que la choſe même que l'on veut expliquer. Phyſique, qui prétendant nous définir clairement un corps, nous dit que c'eſt un compoſé de points ou de parties ; de points qui menés d'un endroit à un autre formeront des lignes ; ces lignes rapprochées, une ſurface ; de-là l'étendue & les autres dimenſions. De la réunion des parties réſultera un corps, & de leur déſunion, la diviſibilité à l'infini, ou, ſi l'on veut, à l'indéfini. Enfin, tant d'autres raiſonnemens de cette eſpece, peu capables de ſatisfaire un eſprit curieux de parvenir à une connoiſſance palpable & pratique des individus qui compoſent ce vaſte Univers. C'eſt à la Phyſique Chymique qu'il faut avoir recours. Elle eſt une ſcience pratique, fondée ſur une théorie, dont l'expérience prouve la vérité. Mais cette expérience eſt malheureuſement ſi rare, que

bien des gens en prennent occaſion de douter de ſon exiſtence.

En vain des Auteurs, gens d'eſprit, de génie, & très-ſavans dans d'autres parties, ont-ils voulu inventer des ſyſtêmes, pour nous repréſenter, par une deſcription fleurie, la formation & la naiſſance du monde. L'un s'eſt embarraſſé dans des tourbillons, dont le mouvement trop rapide l'a emporté : il s'eſt perdu avec eux. Sa premiere matiere, diviſée en matiere ſubtile, rameuſe & globuleuſe, ne nous a laiſſé qu'une vaine matiere à raiſonnemens ſubtils, ſans nous apprendre ce que c'eſt que l'eſſence des corps. Un autre, non moins ingénieux, s'eſt aviſé de ſoumettre tout au calcul, & a imaginé une attraction réciproque, qui pourroit tout au plus nous aider à rendre raiſon du mouvement actuel des corps, ſans nous donner aucune lumiere ſur les principes dont ils ſont compoſés. Il ſentoit très-bien que c'étoit faire revivre, ſous un nouveau nom, les qualités occultes des Péripatéticiens, bannies de l'école depuis long-temps ; auſſi n'a-t-il débité ſon attraction que comme une conjecture, que ſes ſectateurs ſe ſont fait un devoir de ſoutenir comme une choſe réelle.

La tête du troiſieme, frappée du même coup dont ſa prétendue comete heurta le Soleil, a laiſſé prendre à ſes idées des routes auſſi peu régulieres que celles qu'il fixe aux planetes, formées, ſelon lui, des parties ſéparées par ce choc du corps igné de l'Aſtre qui préſide au jour.

Les imaginations d'un Telliamed, & celles

d'autres Ecrivains ſemblables ſont des rêveries qui ne méritent que du mépris ou de l'indignation. Tous ceux enfin qui ont voulu s'écarter de ce que Moyſe nous a laiſſé dans la Geneſe, ſe ſont perdus dans leurs vains raiſonnemens.

Qu'on ne nous diſe pas que Moyſe n'a voulu faire que des Chrétiens, & non des Philoſophes. Inſtruit par la révélation de l'Auteur même de la Nature ; verſé d'ailleurs très-parfaitement dans toutes les ſciences des Egyptiens, les plus inſtruits & les plus éclairés dans toutes celles que nous cultivons, qui, mieux que lui, étoit en état de nous apprendre quelque choſe de certain ſur l'hiſtoire de l'Univers ?

Son ſyſtême, il eſt vrai, eſt très-propre à faire des Chrétiens ; mais cette qualité, qui manque à la plupart des autres, eſt-elle donc incompatible avec la vérité ? Tout y annonce la grandeur, la toute-puiſſance, & la ſageſſe du Créateur ; mais tout en même temps y manifeſte à nos yeux la créature telle qu'elle eſt. Dieu parla, & tout fut fait, *dixit, & facta ſunt* (*a*). C'étoit aſſez pour des Chrétiens, mais ce n'étoit pas aſſez pour des Philoſophes. Moyſe ajoute d'où ce monde a été tiré ; quel ordre il a plu à l'Etre ſuprême de mettre dans la formation de chaque regne de la Nature. Il fait plus : il déclare poſitivement quel eſt le principe de tout ce qui exiſte, & ce qui donne la vie & le mouvement à chaque individu. Pouvoit-il en dire davantage en ſi peu de paroles ? Exigeroit-on de lui qu'il eût décrit l'anatomie de toutes les parties de ces

(*a*) Gen. 1.

individus ?

individus? & quand il l'auroit fait, s'en feroit-on mieux rapporté à lui ? On veut examiner ; on le veut, parce qu'on doute : on doute par ignorance ; & ſur un tel fondement, quel ſyſtême peut-on élever, qui ne tombe bientôt en ruine ?

Le Sage ne pouvoit mieux déſigner cette eſpece d'Architectes, ces fabricateurs de ſyſtêmes, qu'en diſant que Dieu a livré l'Univers à leurs vains raiſonnemens (*a*). Diſons mieux : il n'eſt perſonne verſé dans la ſcience de la Nature, qui ne reconnoiſſe Moyſe pour un homme inſpiré de Dieu, pour un grand Philoſophe, & un vrai Phyſicien. Il a décrit la création du monde & de l'homme avec autant de vérité, que s'il y avoit aſſiſté en perſonne. Mais avouons en même temps que ſes écrits ſont ſi ſublimes, qu'ils ne ſont pas à la portée de tout le monde ; & que ceux qui le combattent, ne le font que parce qu'ils ne l'entendent pas, que les ténebres de leur ignorance les aveuglent, & que leurs ſyſtêmes ne ſont que des délires mal combinés d'une tête bouffie de vanité, & malade de trop de préſomption.

Rien de plus ſimple que la Phyſique. Son objet, quoique très-compoſé aux yeux des ignorans, n'a qu'un ſeul principe, mais diviſé en parties les unes plus ſubtiles que les autres. Les différentes proportions employées dans le mélange, la réunion & les combinaiſons des parties plus ſubtiles avec celles qui le ſont moins, forment

(*a*) Eccleſ. c. 3. v. 11.

tous les individus de la Nature. Et comme ces combinaiſons ſont preſque infinies, le nombre des mixtes l'eſt auſſi.

Dieu eſt un Etre éternel, une unité infinie, principe radical de tout : ſon eſſence eſt une immenſe lumiere, ſa puiſſance une toute-puiſſance, ſon deſir un bien parfait, ſa volonté abſolue un ouvrage accompli. A qui voudroit en ſavoir davantage, il ne reſte que l'étonnement, l'admiration, le ſilence, & un abyme impénétrable de gloire.

Avant la création il étoit comme replié en lui-même & ſe ſuffiſoit. Dans la création il accoucha, pour ainſi dire, & mit au jour ce grand ouvrage qu'il avoit conçu de toute éternité. Il ſe développa par une extenſion manifeſte de lui-même, & rendit actuellement matériel ce monde idéal, comme s'il eût voulu rendre palpable l'image de ſa Divinité. C'eſt ce qu'Hermès a voulu nous faire entendre lorſqu'il dit que Dieu changea de forme; qu'alors le monde fut manifeſté & changé en lumiere (*a*). Il paroît vraiſemblable que les Anciens entendoient quelque choſe d'approchant, par la naiſſance de Pallas, ſortie du cerveau de Jupiter avec le ſecours de Vulcain ou de la lumiere.

Non moins ſage dans ſes combinaiſons que puiſſant dans ſes opérations, le Créateur a mis un ſi bel ordre dans la maſſe organique de l'Univers, que les choſes ſupérieures ſont mêlées ſans confuſion avec les inférieures, & devien-

(*a*) Pymand. c. 1.

nent ſemblables par une certaine anologie. Les extrêmes ſe trouvent liés très-étroitement par un milieu inſenſible, ou un nœud ſecret de cet adorable ouvrier, de maniere que tout obéit de concert à la direction du Modérateur ſuprême, ſans que le lien des différentes parties puiſſe être rompu que par celui qui en a fait l'aſſemblage. Hermès avoit donc raiſon de dire (*a*) que ce qui eſt en bas eſt ſemblable à ce qui eſt en haut, pour parfaire toutes les choſes admirables que nous voyons.

De la premiere matiere.

Quelques Philoſophes ont ſuppoſé une matiere préexiſtante aux élémens; mais comme ils ne la connoiſſoient pas, ils n'en ont parlé que d'une maniere obſcure & très-embrouillée. Ariſtote, qui paroît avoir cru le monde éternel, parle cependant d'une premiere matiere univerſelle, ſans oſer néanmoins s'engager dans les détours ténébreux des idées qu'il en avoit. Il ne s'eſt exprimé à cet égard que d'une maniere fort ambiguë. Il la regardoit comme le principe de toutes les choſes ſenſibles, & ſemble vouloir inſinuer que les élémens ſe ſont formés par une eſpece d'antipathie ou de répugnance qui ſe trouvoit entre les parties de cette matiere (*b*). Il eût mieux philoſophé s'il n'y avoit vu qu'une ſympathie & un accord parfait; puiſqu'on ne voit aucune con-

(*a*) Tab. Smarag.
(*b*) De ortu & interitu, l. 2. c. 1. & 2.

tratiété dans les élémens mêmes, quoiqu'on penſe ordinairement que le feu eſt oppoſé à l'eau. On ne s'y tromperoit pas, ſi l'on faiſoit attention que cette oppoſition prétendue ne vient que de l'intention de leurs qualités, & de la différence de ſubtilité de leurs parties, puiſqu'il n'y a point d'eau ſans feu.

Thalès, Héraclite, Héſiode ont regardé l'eau comme la premiere matiere des choſes. Moyſe paroît dans la Geneſe (*a*) favoriſer ce ſentiment, en donnant les noms d'abyme & d'eau à cette premiere matiere; non qu'il entendît l'eau, élément que nous buvons, mais une eſpece de fumée, une vapeur humide, épaiſſe & ténébreuſe, qui ſe condenſe dans la ſuite plus ou moins, ſelon les choſes plus ou moins compactes qu'il a plu au Créateur d'en former. Ce brouillard, cette vapeur immenſe ſe concentra, s'épaiſſit, ou ſe raréfia en une eau univerſelle & chaotique, qui devint par-là le principe de tout pour le préſent & pour la ſuite (*b*).

Dans ſon commencement, cette eau étoit volatile, telle qu'un brouillard; la condenſation en fit une matiere plus ou moins fixe. Mais quelle que puiſſe être cette matiere, premier principe des choſes, elle fut créée dans des ténebres trop épaiſſes & trop obſcures, pour que l'eſprit humain puiſſe y voir clairement. L'Auteur ſeul de la Nature la connoît, & en vain les Théologiens & les Philoſophes voudroient-ils déterminer ce qu'elle étoit.

(*a*) C. 1. (*b*) Coſmop. Tract. 4.

Il eſt cependant très-vraiſemblable que cet abyme ténébreux, ce chaos étoit une matiere aqueuſe ou humide, comme plus propre & plus diſpoſée à être atténuée, raréfiée, condenſée, & ſervir par ces qualités à la conſtruction des Cieux & de la Terre.

L'Ecriture Sainte nomme cette maſſe informe tantôt terre vuide, & tantôt eau, quoiqu'elle ne fût actuellement ni l'une ni l'autre, mais ſeulement en puiſſance. Il ſeroit donc permis de conjecturer qu'elle pouvoit être à peu près comme une fumée, ou une vapeur épaiſſe & ténébreuſe, ſtupide & ſans mouvement, engourdie par une eſpece de froid, & ſans action; juſqu'à ce que la même parole qui créa cette vapeur, y infuſa un eſprit vivifiant, qui devint comme viſible & palpable par les effets qu'il y produiſit.

La ſéparation des eaux ſupérieures d'avec les inférieures, dont il eſt fait mention dans la Geneſe, ſemble s'être faite par une eſpece de ſublimation des parties les plus ſubtiles, & les plus ténues, d'avec celles qui l'étoient moins, à peu près comme dans une diſtillation où les eſprits montent & ſe ſéparent des parties les plus peſantes, plus terreſtres, & occupent le haut du vaſe, pendant que les plus groſſieres demeurent au fond.

Cette opération ne put ſe faire que par le ſecours de cet eſprit lumineux qui fut infuſé dans cette maſſe. Car la lumiere eſt un eſprit igné, qui, en agiſſant ſur cette vapeur, & dans elle, rendit quelques parties plus peſantes en les condenſant, & devenues opaques par leur adhéſion

plus étroite; cet esprit les chassa vers la région inférieure, où elles conservent les ténebres dans lesquelles elles étoient premierement ensevelies. Les parties plus ténues, & devenues homogenes de plus en plus par l'uniformité de leur ténuité & de leur pureté, furent élevées & poussées vers la région supérieure, où moins condensées elles laisserent un passage plus libre à la lumiere qui s'y manifesta dans toute sa splendeur.

Ce qui prouve que l'abyme ténébreux, le chaos, ou la premiere matiere du monde, étoit une masse aqueuse & humide, c'est qu'outre les raisons que nous avons rapportées, nous en avons une preuve assez palpable sous nos yeux. Le propre de l'eau est de couler, de fluer tant que la chaleur l'anime & l'entretient dans son état de fluidité. La continuité des corps, l'adhésion de leurs parties est due à l'humeur aqueuse. Elle est comme la colle ou la soudure qui réunit & lie les parties élémentaires des corps. Tant qu'elle n'en est point séparée entierement, ils conservent la solidité de leur masse. Mais si le feu vient à échauffer ces corps au-delà du degré nécessaire pour leur conservation dans leur maniere d'être actuelle, il chasse, raréfie cette humeur, la fait évaporer, & le corps se réduit en poudre, parce que le lien qui en réunissoit les parties n'y est plus.

La chaleur est le moyen & l'instrument que le feu emploie dans ses opérations; il produit même par son moyen deux effets qui paroissent opposés, mais qui sont très-conformes aux loix de la Nature, & qui nous représentent ce qui s'est passé dans le débrouillement du chaos. En

ſéparant la partie la plus ténue & la plus humide de la plus terreſtre, la chaleur ratéfie la premiere, & condenſe la ſeconde. Ainſi par la ſéparation des hétérogenes ſe fait la réunion des homogenes.

Nous ne voyons en effet dans le monde qu'une eau plus ou moins condenſée. Entre le Ciel & la Terre, tout eſt fumée, brouillards, vapeurs pouſſés du centre & de l'intérieur de la terre, & élevée au deſſus de ſa circonférence dans la partie que nous appelons air. La foibleſſe des organes de nos ſens ne nous permet pas de voir les vapeurs ſubtiles, ou émanations des corps céleſtes, que nous nommons influences, & ſe mêlent avec les vapeurs qui ſe ſubliment des corps ſublunaires. Il faut que les yeux de l'eſprit viennent au ſecours de la foibleſſe des yeux du corps.

En tout temps les corps tranſpirent une vapeur ſubtile, qui ſe manifeſte plus clairement en Eté. L'air échauffé ſublime les eaux en vapeurs, les pompe, les attire à lui. Lorſqu'après une pluie les rayons du Soleil dardent ſur la terre, on la voit fumer & s'exaler en vapeurs. Ces vapeurs voltigent dans l'air en forme de brouillards, lorſqu'elles ne s'élevent pas beaucoup au deſſus de la ſuperficie de la terre : mais quand elles montent juſqu'à la moyenne région, on les voit courir çà & là ſous la forme de nuées. Alors elles ſe réſolvent en pluie, en neige, en grêle, &c. & tombent pour retourner à leur origine.

L'ouvrier le ſent à ſa grande incommodité, quand il travaille avec action. L'homme oiſif

même l'éprouve dans les grandes chaleurs. Le corps tranſpire toujours, & les ſueurs qui ruiſſelent ſouvent le long du corps le manifeſtent aſſez.

Ceux qui ont donné dans les idées creuſes des Rabbins, ont cru qu'il avoit exiſté, avant cette premiere matiere, un certain principe plus ancien qu'elle, auquel ils ont donné fort improprement le nom d'*Hylé*. C'étoit moins un corps qu'une ombre immenſe, moins une choſe, qu'une image très-obſcure de la choſe, que l'on devroit plutôt nommer un fantôme ténébreux de l'Etre, une nuit très-noire, & la retraite ou le centre des ténebres, enfin une choſe qui n'exiſte qu'en puiſſance, & telle ſeulement qu'il ſeroit poſſible à l'eſprit humain de ſe l'imaginer dans un ſonge. Mais l'imagination même ne ſauroit nous le repréſenter autrement que comme un aveugle-né ſe repréſente la lumiere du Soleil. Ces ſectateurs du Rabbiniſme ont jugé à propos de dire que Dieu tira de ce premier principe un abyme ténébreux, informe comme la matiere prochaine des élémens & du monde. Mais enfin tout de concert nous annonce l'eau comme premiere matiere des choſes.

L'eſprit de Dieu qui étoit porté ſur les eaux (*a*), fut l'inſtrument dont le ſuprême Architecte du monde ſe ſervit pour donner la forme à l'Univers. Il répandit à l'inſtant la lumiere, réduiſit de puiſſance en acte les ſemences des choſes auparavant confuſes dans le chaos, & par une altération conſtante de coagulations & de réſolu-

(*a*) Gen. 1.

tions, il entretint tous les individus. Répandu dans toute la masse, il en anime chaque partie, & par une continuelle & secrete opération il donne le mouvement à chaque individu, selon le genre & l'espece auquel il l'a déterminé. C'est proprement l'ame du monde; & qui l'ignore ou le nie, ignore les loix de l'Univers.

De la Nature.

A ce premier moteur ou principe de génération & d'altération, s'en joint un second corporifié, auquel nous donnons le nom de *Nature*. L'œil de Dieu, toujours attentif à son ouvrage, est proprement la Nature même, & les loix qu'il a posées pour sa conservation, sont les causes de tout ce qui s'opere dans l'Univers. La Nature que nous venons d'appeler un second moteur corporifié, est une Nature secondaire, un serviteur fidele qui obéit exactement aux ordres de son maître (*a*), ou un instrument conduit par la main d'un ouvrier incapable de se tromper. Cette Nature ou cause seconde est un esprit universel, qui a une propriété vivifiante & fécondante de la lumiere créée dans le commencement, & communiquée à toutes les parties du macrocosme. Zoroastre avec Héraclite l'ont appelé un esprit igné, un feu invisible, & l'ame du monde. C'est de lui que parle Virgile, lorsqu'il dit (*b*): Dès le commencement un certain esprit igné fut

(*a*) Cosmopol. Tract. 2.
(*b*) Eneid. l. 6.

infuſé dans le ciel, la terre & la mer, la lune, & les aſtres Titaniens ou terreſtres (*a*). Cet eſprit leur donne la vie & les conſerve. Ame répandue dans tout le corps, elle donne le mouvement à toute la maſſe, & à chacune de ſes parties. De là ſont venues toutes les eſpeces d'êtres vivans, quadrupedes, oiſeaux, poiſſons. Cet eſprit igné eſt le principe de leur vigueur : ſon origine eſt céleſte, & il leur eſt communiqué par la ſemence qui les produit.

L'ordre qui regne dans l'Univers n'eſt qu'une ſuite développée des loix éternelles. Tous les mouvemens des différentes parties de ſa maſſe en dépendent. La Nature forme, altere & corrompt ſans ceſſe ; & ſon modérateur, préſent partout, répare continuellement les altérations de l'ouvrage.

On peut partager le monde en trois régions, la ſupérieure, la moyenne & l'inférieure. Les Philoſophes Hermétiques donnent à la premiere le nom d'*intelligible*, & diſent qu'elle eſt ſpirituelle, immortelle ou inaltérable ; c'eſt la plus parfaite.

La moyenne eſt appelée *céleſte*. Elle renferme les corps les moins imparfaits & une quantité d'eſprits (*b*). Cette région étant au milieu par-

(*a*) C'eſt-à-dire, les minéraux & les métaux, auxquels on a donné les noms de Planetes.

(*b*) Il faut remarquer que les Philoſophes n'entendent pas par ces eſprits, des eſprits immatériels ou eſprits angéliques, mais ſeulement des eſprits phyſiques, tels que l'eſprit igné répandu dans l'Univers. Telle eſt auſſi la ſpiritualité de leur région ſupérieure.

ticipe de la ſupérieure & de l'inférieure. Elle ſert comme de milieu pour réunir ces deux extrêmes, & comme de canal par où ſe communiquent ſans ceſſe à l'inférieure les eſprits vivifians qui en animent toutes les parties. Elle n'eſt ſujette qu'à des changemens périodiques.

L'inférieure ou élémentaire comprend tous les corps ſublunaires. Elle ne reçoit des deux autres les eſprits vivifians que pour les leur rendre. C'eſt pourquoi tout s'y altere, tout s'y corrompt, tout y meurt; il ne s'y fait point de génération qui ne ſoit précédée de corruption; & point de naiſſance, que la mort ne s'enſuive.

Chaque région eſt ſoumiſe, & dépend de celle qui lui eſt ſupérieure, mais elles agiſſent de concert. Le Créateur ſeul a le pouvoir d'anéantir les êtres, comme lui ſeul a eu le pouvoir de les tirer du néant. Les loix de la Nature ne permettent pas que ce qui porte le caractere d'être ou de ſubſtance, ſoit aſſujetti à l'anéantiſſement. Ce qui a fait dire à Hermès (*a*) que rien ne meurt dans ce monde, mais que tout paſſe d'une maniere d'être à une autre. Tout mixte eſt compoſé d'élémens, & ſe réſout enfin dans ces mêmes élémens, par une rotation continuelle de la Nature, comme l'a dit Lucrece:

Huic accedit uti quicque in ſua corpora rurſum
Diſſolvat natura; neque ad nihilum interimat res.

Il y eut donc dès le commencement deux principes, l'un lumineux, approchant beaucoup

(*a*) Pymand.

de la Nature ſpirituelle; l'autre tout corporel & ténébreux. Le premier pour être le principe de la lumiere, du mouvement & de la chaleur: le ſecond comme principe des ténebres, d'engourdiſſement & de froid (*a*). Celui-là actif & maſculin; celui-ci paſſif & féminin. Du premier vient le mouvement pour la génération dans notre monde élémentaire, & de la part du ſecond procéde l'altération, d'où la mort a pris commencement.

Tout mouvement ſe fait par raréfaction & condenſation (*b*). La chaleur, effet de la lumiere ſenſible ou inſenſible, eſt la cauſe de la raréfaction, & le froid produit le reſſerrement ou la condenſation. Toutes les générations, végétations & accrétions ne ſe font que par ces deux moyens; parce que ce ſont les deux premieres diſpoſitions dont les corps aient été affectés. La lumiere ne s'eſt répandue que par la raréfaction; & la condenſation, qui produit la denſité des corps, a ſeule arrêté le progrès de la lumiere, & conſervé les ténebres.

Lorſque Moyſe dit que Dieu créa le ciel & la terre, il ſemble avoir voulu parler des deux principes formel & matériel, ou actif & paſſif que nous avons expliqué, & il ne paroît pas avoir entendu par la terre, cette maſſe aride qui parut après que les eaux s'en furent ſéparées. Celle dont parle Moyſe eſt le principe matériel de tout ce qui exiſte, & comprend le globe terra-aque-aérien. L'autre n'a pris proprement ſon nom que de ſa ſéche-

(*a*) Coſmop. Tract. 1.
(*b*) Beccher, Phyſ. ſubt.

reſſe ; & pour la diſtinguer de l'amas des eaux, & *vocavit Deus aridam terram, congregationeſque aquarum maris* (a).

L'air, l'eau & la terre ne ſont qu'une même matiere plus ou moins ténue & ſubtiliſée, ſelon qu'elle eſt plus ou moins raréfiée. L'air, comme le plus proche du principe de raréfaction, eſt le plus ſubtil ; l'eau vient enſuite, & puis la terre.

Comme l'objet que je me propoſe en donnant ces principes abrégés de Phyſique, eſt ſeulement d'inſtruire ſur ce qui peut éclairer les amateurs de la Philoſophie Hermétique, je n'entrerai point dans le détail de la formation des aſtres & de leurs mouvemens.

De la lumiere, & de ſes effets.

La lumiere, après avoir agi ſur les parties de la maſſe ténébreuſe, qui lui étoient plus voiſines, & les avoir raréfiées plus ou moins à proportion de leur éloignement, pénétra enfin juſqu'au centre, pour l'animer dans ſon tout, la féconder, & lui faire produire tout ce que l'Univers préſente à nos yeux. Il plut alors à Dieu d'en fixer la ſource naturelle dans le Soleil, ſans cependant l'y ramaſſer toute entiere. Il ſemble que Dieu l'en ait voulu établir comme l'unique diſpenſateur, afin que la lumiere créée de Dieu unique, lumiere incréée, elle fût communiquée aux créatures par un ſeul, comme pour nous indiquer ſa premiere origine.

De ce flambeau lumineux tous les autres em-

(a) Geneſ. c. 1.

pruntent leur lumiere & l'éclat qu'ils réfléchiſſent ſur nous ; parce que leur matiere compacte produit à notre égard le même effet qu'une maſſe ſphérique polie, ou un miroir ſur lequel tombent les rayons du Soleil. Nous devons juger des corps céleſtes comme de la Lune, dans laquelle la vue ſeule nous découvre de la ſolidité, & une propriété commune aux corps terreſtres d'intercepter les rayons du Soleil, & de produire de l'ombre, ce qui ne convient qu'aux corps opaques. On ne doit pas en conclure que les Aſtres & les Planetes ne ſont pas des corps diaphanes ; puiſque les nuages, qui ne ſont que des vapeurs ou de l'eau, font également de l'ombre en interceptant les rayons ſolaires.

Quelques Philoſophes ont appelé le Soleil *ame du monde*, & l'ont ſuppoſé placé au milieu de l'univers, afin que comme d'un centre il lui fût plus facile de communiquer par-tout ſes bénignes influences. Avant que de les avoir reçues, la terre étoit comme dans une eſpece d'oiſiveté, ou comme une femelle ſans mâle. Si-tôt qu'elle en fut imprégnée, elle produiſit auſſi-tôt, non des ſimples végétaux comme auparavant, mais des êtres animés & vivans, des animaux de toutes ſortes d'eſpeces.

Les élémens furent donc auſſi le fruit de la lumiere ; & ayant tous un même principe, comment pourroient-ils, ſuivant l'opinion vulgaire, avoir entr'eux de l'antipathie & de la contrariété ? C'eſt de leurs union que ſont formés tous les corps ſelon leur eſpeces différentes ; & leur diverſité ne vient que du plus ou du moins de ce

que chaque élément fournit pour la compoſition de chaque mixte.

La premiere lumiere avoit jeté les ſemences des choſes dans les matrices qui étoient propres à chacune ; celle du Soleil les a comme fécondées, & fait germer. Chaque individu conſerve dans ſon intérieur une étincelle de cette lumiere qui réduit les ſemences de puiſſance en acte. Les eſprits des êtres vivans ſont des rayons de cette lumiere, & l'ame ſeule de l'homme eſt un rayon ou comme une émanation de la lumiere incréée. Dieu, cette lumiere éternelle, infinie, incompréhenſible, pouvoit-il ſe manifeſter au monde autrement que par la lumiere ; & faut-il s'étonner s'il a infuſé tant de beautés & de vertus dans ſon image, qu'il a formé lui-même, & dans laquelle il a établi ſon trône : *In ſole poſuit tabernaculum ſuum* (a).

De l'Homme.

Dieu en ſe corporifiant, pour ainſi dire, par la création du monde, ne crut pas que c'étoit aſſez d'avoir fait de ſi belles choſes ; il voulut y mettre le ſceau de ſa Divinité, & ſe manifeſter encore plus parfaitement par la formation de l'homme. Il le fit pour cet effet à ſon image & à celle du monde. Il lui donna une ame, un eſprit & un corps ; & de ces trois choſes réunies dans un même ſujet, il en conſtitua l'humanité.

Il compoſa ce corps d'un limon extrait de la

(a) Pſal. 18.

plus pure ſubſtance de tous les corps créés. Il tira ſon eſprit de tout ce qu'il y avoit de plus parfait dans la Nature, & il lui donna une ame faite par une eſpece d'extenſion de lui-même. C'eſt Hermès qui parle (*a*).

Le corps repréſente le monde ſublunaire, compoſé de terre & d'eau; c'eſt pour cela qu'il eſt compoſé de ſec & d'humide, ou d'os, de chair & de ſang.

L'eſprit infiniment plus ſubtil, tient comme le milieu entre l'ame & le corps, & leur ſert comme de lien pour les unir, parce qu'on ne peut joindre deux extrêmes que par un milieu. C'eſt lui qui par ſa vertu ignée vivifie & meut le corps ſous la conduite de l'ame, dont il eſt le miniſtre; quelquefois rebelle à ſes ordres, il ſuit ſes propres fantaiſies & ſon penchant. Il repréſente le firmament, dont les parties conſtituantes ſont infiniment plus ſubtiles que celles de la terre & de l'eau. L'ame enfin eſt l'image de Dieu même, & le flambeau de l'homme.

Le corps tire ſa nourriture de la plus pure ſubſtance des trois regnes de la Nature, qui paſſent ſucceſſivement de l'un dans l'autre pour aboutir à l'homme, qui en eſt la fin, le com-

(*a*) Mens, ô Tat, ex propriâ eſſentia Dei eſt aliqua ſiquidem eſt Dei eſſentia. Qualiſcumque tamen ille ſit, hæc ipſum ſola abſolutè novit. Mens itaque ab eſſentiæ Dei habitu non eſt præciſa. Quin etiam velut diffuſa, ſolis ſplendoris inſtar. Hæc autem mens in hominibus quidem Deus eſt; eâ de causâ homines dii ſunt, ac ipſorum humanitas divinitati eſt confinis.

Pymand. cap. 11.

plément

plément & l'abrégé. Ayant été fait de terre & d'eau, il ne peut se nourrir que d'une maniere analogue, c'est-à-dire, d'eau & de terre, & ne sauroit manquer de s'y résoudre.

L'esprit se nourrit de l'esprit de l'Univers, & de la quintessence de tout ce qui le constitue, parce qu'il en a été fait. L'ame enfin de l'homme s'entretient de la lumiere divine dont elle tire son origine.

La conservation du corps est confiée à l'esprit. Il travaille les alimens grossiers que nous prenons des végétaux & des animaux, dans les laboratoires pratiqués dans l'intérieur du corps. Il y sépare le pur de l'impur, il garde & distribue dans les vaisseaux déférens la quintessence analogue à celle dont le corps a été fait, soit pour en augmenter le volume, soit pour l'entretenir; renvoie & rejette l'impur & l'hétérogene par les voies destinées à cet usage.

C'est là le véritable archée de la Nature, que Van Helmont (*a*) suppose placé à l'orifice de l'estomac; mais dont il ne paroît pas avoir eu une idée nette, puisqu'il en a parlé d'une maniere si embrouillée, qu'il s'est rendu presque inintelligible.

Cet archée est un principe igné, principe de chaleur, de mouvement & de vie, qui anime le corps, & conserve sa maniere d'être autant de temps que la foiblesse de ses organes le permet. Il se nourrit des principes analogues à lui-même qu'il attire sans cesse par la respiration : c'est

(*a*) Traité des malad.

pourquoi la mort ſuccede à la vie, preſque auſſitôt que la reſpiration eſt interceptée.

Le corps eſt par lui-même un principe de mort, analogue à cette maſſe informe, froide & ténébreuſe, de laquelle Dieu forma le monde. Il repréſente les ténebres. L'eſprit tient & participe de cette matiere animée par l'eſprit de Dieu, qui au commencement étoit porté ſur les eaux, & qui par la lumiere qu'il répandit, infuſa dans la maſſe cette chaleur qui donne le mouvement & la vie à toute la nature, & cette vertu fécondante, principe de génération, qui fournit à chaque individu l'envie & le moyen de multiplier ſon eſpece.

Infuſé dans la matrice avec la ſemence même qu'il anime, il y travaille à former & à perfectionner la demeure & le logement qu'il doit habiter, ſuivant l'eſpece & la qualité des matériaux fournis, ſuivant la diſpoſition des lieux, & la ſpécification de la matiere. Si les matériaux ſont de bonnes qualités, le bâtiment en ſera plus ſolide, le tempérament plus fort & plus vigoureux. S'ils ſont mauvais, le corps en ſera plus foible, & moins propre à réſiſter aux aſſauts perpétuels qu'il aura à ſoutenir tant qu'il ſubſiſtera. Si la matiere eſt ſuſceptible d'une organiſation plus déliée, plus combinée & plus parfaite, l'eſprit la fera de maniere qu'il puiſſe y exercer dans la ſuite ſon action avec toute la liberté & l'aiſance poſſible. Alors l'enfant qui en viendra, ſera plus alerte, plus vif, & l'eſprit ſe manifeſtera dans les actions de la vie avec plus de brillant & d'éclat. Mais s'il manque quelque

choſe; ſi la matiere eſt groſſiere & terreſtre; ſi cet eſprit eſt foible par lui-même, par ſon peu de force ou de quantité, les organes ſeront défectueux ou viciés; l'eſprit ne pourra travailler à ſa demeure que foiblement; l'enfant ſera plus ou moins peſant, ſtupide. L'ame qui y ſera infuſée n'en ſera pas moins parfaite; mais ſon miniſtre n'y pouvant alors exercer ſes fonctions que difficilement, à cauſe des obſtacles qu'il rencontre à chaque pas, elle ne paroîtra pas avec toute ſa ſplendeur, & ne pourra ſe manifeſter telle qu'elle eſt. Une cabane de payſan, une maiſon même bourgeoiſe n'annonceroit pas la demeure d'un Roi, quoiqu'un Roi y fît ſon ſéjour. En vain aura-t-il toutes les qualités requiſes pour regner glorieuſement; en vain ſon Miniſtre ſera-t-il entendu & capable de ſeconder ſon Souverain; ſi la conſtitution de l'Etat eſt mauvaiſe, s'ils ne peuvent pas ſe faire obéir, s'il n'y a aucun remede, l'Etat ne ſera point brillant, tout ira mal, tout languira; il tendra à ſa perte ſans qu'on puiſſe nier l'exiſtence du Souverain, ou rejeter ſur lui le défaut de gloire & de ſplendeur. On rendra même au Roi & à ſon Miniſtre la juſtice qui leur eſt due.

On voit par là pourquoi la raiſon ne ſe manifeſte dans les enfans qu'à un certain âge, & dans les uns plus tôt que dans les autres: pourquoi, à meſure que les organes s'affoibliſſent, la raiſon paroît auſſi s'affoiblir. *Corpus quod corrumpitur aggravat animam, & terrena inhabitatio deprimit ſenſum multa cogitantem* (*a*). Il faut un cer-

(*a*) Sap. 9.

tain temps aux organes pour se fortifier & se perfectionner. Ils s'usent enfin; ils tombent en décadence & se détruisent. L'Etat fût-il au plus haut degré de gloire, s'il commence à décliner, si sa perte est inévitable, le Roi & son Ministre avec toute l'attention & toute la capacité possible, ne pourront tout au plus que faire de temps en temps quelques efforts, qui manifesteront leurs talens, mais foiblement, de maniere à ne pouvoir arrêter la ruine de l'Etat.

Si peu qu'un homme sensé se replie sur lui-même, & qu'il fasse l'anatomie de son composé, il y reconnoîtra bientôt ces trois principes de son humanité réellement distincts, mais réunis dans un seul individu (*a*).

Que les prétendus esprits forts, que les Matérialistes ignorans, & peu accoutumés à réfléchir sérieusement, rentrent de bonne foi en eux-mêmes, & suivent pas à pas ce petit détail de l'homme; ils reconnoîtront bientôt leur égarement & la foiblesse de leurs principes. Ils y verront que leur ignorance leur fait confondre le Roi avec le Ministre & les Sujets, l'ame avec l'esprit & le corps. Enfin qu'un Prince est responsable & de ses propres actions, & celles de son Ministre, lorsque celui-ci les fait par son ordre, ou de son consentement & avec son approbation.

Salomon confond l'erreur des Matérialistes de son temps, & nous apprend en même temps qu'ils raisonnoient aussi follement que ceux de nos jours. « Ils ont, dit-il (*b*), parlé en insensés, qui pen-

(*a*) Nicolas Flamel, Explic. des figures, chap. 7.
(*b*) Sap. c. 2.

» ſent mal, & ont dit : Le temps de la vie eſt
» court & ennuyeux ; nous n'avons ni biens ni
» plaiſirs à eſpérer après notre mort ; perſonne
» n'eſt revenu de l'autre monde pour nous ap-
» prendre ce qu'on dit qui s'y paſſe, parce que
» nous ſommes nés de rien, & qu'après notre
» mort nous ſerons comme ſi nous n'avions pas
» exiſtés ; c'eſt une fumée que nous reſpirons,
» & une étincelle qui donne le mouvement à
» notre cœur : cette étincelle une fois éteinte,
» notre eſprit ſe diſſipera dans les airs, & notre
» corps ne ſera plus qu'une cendre & une pouſ-
» ſiere..... Venez donc, mes amis ; profitons des
» biens préſens ; jouiſſons des créatures, diver-
» tiſſons-nous pendant que nous ſommes jeu-
» nes..... C'eſt ainſi qu'ils ont penſé, & qu'ils
» ſont tombés dans l'erreur, parce que leurs
» paſſions & la malice de leur cœur les ont
» aveuglés. Ils ont ignoré les promeſſes fermes
» & ſtables de Dieu ; ils n'ont point eſpéré
» la récompenſe promiſe à la juſtice, & n'ont
» pas eu aſſez de bon ſens & de jugement pour
» reconnoître l'honneur & la gloire qui eſt ré-
» ſervée aux ames ſaintes & pieuſes, puiſque
» Dieu a créé l'homme à ſon image, & l'a fait
» *inexterminable.* »

On voit clairement dans ce chapitre la diſtinction de l'eſprit & de l'ame. Le premier eſt une vapeur ignée, une étincelle, un feu qui donne la vie animale & le mouvement au corps, & qui ſe diſſipe dans l'air, quand les organes ſe détruiſent. L'ame eſt le principe des actions volontaires & réfléchies, & ſurvit à la deſ-

truction du corps, & à la diſſipation de l'eſprit.

Ce chapitre détermine par conſéquent le ſens de ces paroles du même Auteur (*a*) : « La con-
» dition de l'homme eſt la même que celle des
» bêtes : les uns & les autres reſpirent, & la
» mort des bêtes eſt la même que celle de
» l'homme. »

Cette vapeur ignée, cette parcelle de lumiere anime donc le corps de l'homme & en fait jouer tous les reſſorts. En vain cherche-t-on le lieu particulier où l'ame fait ſa réſidence, où elle commande en maître. C'eſt le ſéjour particulier de cet eſprit qu'il faudroit chercher ; mais inutilement voudroit-on le déterminer. Toutes les parties du corps ſon animées ; il eſt répandu par-tout. Si la preſſion de la glande pinéale ou du corps calleux arrêtent l'action de cet eſprit, ce n'eſt pas qu'il y habite en particulier ; c'eſt que les reſſorts que l'eſprit emploie pour faire jouer la machine, aboutiſſent là médiatement ou immédiatement. Leur jeu eſt empêché par cette preſſion : & l'eſprit, quoique répandu par-tout, ne peut plus les faire agir.

La ténuité de cette vapeur ignée eſt trop grande pour être apperçue des ſens, autrement que par ſes effets. Miniſtre de Dieu & de l'ame dans les hommes, elle ſuit uniquement dans les animaux les impreſſions & les loix que le Créateur lui a impoſées pour les animer, leur donner le mouvement conforme à leurs eſpèces. Il ſe fait tout à tout, & ſe ſpécifie dans l'homme & les ani-

(*a*) Eccleſiaſt. c. 3. v. 19. & ſuiv.

maux, ſuivant leurs organes. De là vient la conformité qui ſe remarque dans un très-grand nombre des actions des hommes & des bêtes. Dieu s'en ſert comme d'un inſtrument au moyen duquel les animaux voient, goûtent, flairent, entendent. Il l'a conſtitué ſous ſes ordres le guide de leurs actions. Il le ſpécifie dans chacun d'eux, ſelon la différente ſpécification qu'il lui a plu de donner à leurs organes. De là la différence de leurs caracteres, & leurs manieres d'agir différentes, mais néanmoins toujours uniformes quant à chacun en particulier, prenant toujours le même chemin pour parvenir au même but, quand il ne s'y trouve pas d'obſtacles.

Cet eſprit, que l'on appelle ordinairement inſtinct, quand il s'agit des animaux, déterminé & preſque abſolument ſpécifié dans chaque animal, ne l'eſt pas dans l'homme, parce que celui de l'homme eſt l'abrégé & la quinteſſence de tous les eſprits des animaux. Auſſi l'homme n'a-t-il pas un caractere particulier qui lui ſoit propre, comme l'a chaque animal. Tout chien eſt fidele; tout agneau eſt doux; tout lion eſt hardi, entreprenant; tout chat eſt traître, ſenſuel; mais l'homme eſt tout enſemble, fidele, indiſcret, traître, gourmand, ſobre, doux, furieux, hardi, timide, courageux; les circonſtances ou la raiſon décident toujours de ce qu'il eſt à chaque inſtant de la vie, & l'on ne voit jamais dans aucun animal ces variétés que l'on trouve dans l'homme, parce qu'il poſſede lui ſeul le germe de tout cela. Chaque homme le verroit développer, & le réduiroit de puiſſance en acte comme les ani-

maux, toutes les fois que l'occaſion s'en préſente, ſi cet eſprit n'étoit ſubordonné à une autre ſubſtance fort ſupérieure à la ſienne. L'ame, purement ſpirituelle, tient les rênes : elle le guide & le conduit dans toutes les actions réfléchies. Quelquefois il ne lui laiſſe pas le temps de donner ſes ordres, & d'exercer ſon empire. Il agit de lui-même ; il met les reſſorts du corps en mouvement, & l'homme alors fait des actions purement animales. Telles ſont celles que l'on appelle *premier mouvement*, & celles que l'on fait ſans réflexion, comme aller, venir, manger, lorſqu'on a la tête pleine de quelque affaire ſérieuſe qui l'occupe toute entiere.

L'animal obéit toujours infailliblement à ſon penchant naturel, parce qu'il tend uniquement à la conſervation de ſon être mortel & paſſager, dans laquelle gît tout ſon bonheur & ſa félicité. Mais l'homme ne ſuit pas toujours cette pente; parce que, s'il eſt porté à conſerver ce qu'il y a en lui de mortel, il ſent auſſi un autre penchant qui le porte à travailler pour la félicité de ſa partie immortelle, à laquelle il eſt très-perſuadé qu'il doit la préférence.

Dieu a donc créé l'homme à ſon image, & l'a formé comme l'abrégé de tous ſes ouvrages, & le plus parfait des êtres corporels. On l'appelle avec raiſon *Microcoſme*. Il eſt le centre où tout aboutit : il renferme la quinteſſence de tout l'Univers. Il participe aux vertus & aux propriétés de tous les individus. Il a la fixité des métaux & des minéraux, la végétabilité des plantes, la faculté ſenſitive des animaux, & de plus

une ame intelligente & immortelle. Le Créateur a renfermé dans lui, comme dans une boëte de Pandore, tous les dons & les vertus des choſes ſupérieures & inférieures. Il finit ſon ouvrage de la création par la formation de l'homme, parce qu'il falloit créer tout l'Univers en grand, avant d'en faire l'abrégé. Et comme l'Etre ſuprême n'ayant point eu de commencement, étoit néanmoins le commencement de tout, il voulut mettre le ſceau à ſon ouvrage par un individu, qui, ne pouvant être ſans commencement, fût au moins ſans fin comme lui-même.

Que l'homme ne deshonore donc point le modele dont il eſt l'image. Il doit penſer qu'il n'a pas été fait pour vivre ſeulement ſuivant ſon animalité, mais ſuivant ſon humanité proprement dite. Qu'il boive, qu'il mange; mais qu'il prie, qu'il modere ſes paſſions, qu'il travaille pour la vie éternelle; c'eſt en quoi il différera des animaux, & ſera proprement homme.

Le corps de l'homme eſt ſujet à l'altération & à la diſſolution entiere, comme les autres mixtes. L'action de la chaleur produit ce changement dans la maniere d'être de tous les individus ſublunaires, parce que leur maſſe étant un compoſé de parties plus groſſieres, moins pures, moins liées, & plus hétérogenes entr'elles que celles des Aſtres ou des Planetes, elle eſt plus ſuſceptible des effets de la raréfaction.

Cette altération eſt dans ſon progrès une vraie corruption qui ſe fait ſucceſſivement, & qui par degrés diſpoſe à une nouvelle génération, ou nouvelle maniere d'être; car l'harmonie de l'Uni-

vers consiste dans une diverse & graduée information de la matiere qui le constitue.

Ce changement de formes n'arrive qu'aux corps de ce bas monde. La cause n'est pas, comme plusieurs l'ont pensé, la contrariété ou l'opposition des qualités de la matiere, mais sa propre essence ténébreuse, & purement passive, qui n'ayant pas d'elle-même de quoi se donner une forme permanente, est obligée de recevoir ces formes différentes & passageres du principe qui l'anime, toujours selon la détermination qu'il a plu à Dieu de donner aux genres & aux especes.

Pour suppléer à ce défaut originel de la matiere, dont le corps même de l'homme a été formé, Dieu mit Adam dans le Paradis terrestre, afin qu'il pût combattre & vaincre cette caducité par l'usage du fruit de l'arbre de vie, dont il fut privé en punition de sa désobéissance, & condamné à subir le sort des autres individus que Dieu n'avoit pas favorisés de ce secours.

La premiere matiere dont tout a été fait, celle qui sert de base à tous les mixtes semble avoir été tellement fondue & identifiée dans eux, après qu'elle eut reçu sa forme de la lumiere, qu'on ne sauroit l'en séparer sans les détruire. La Nature nous a laissé un échantillon de cette masse confuse & informe, dans cette eau seche, qui ne mouille point, que l'on voit sortir des montagnes, ou qui s'exhale de quelques lacs, imprégnée de la semence des choses, & qui s'évapore à la moindre chaleur. Cette eau seche est celle qui fait la base du grand œuvre, suivant

tous les Philoſophes. Qui ſauroit marier cette matiere toute volatile avec ſon mâle, en extraire les élémens, & les ſéparer philoſophiquement, pourroit ſe flatter, dit d'Eſpagnet (*a*), d'avoir en ſa poſſeſſion le plus précieux ſecret de la Nature, & même l'abrégé de l'eſſence des cieux.

Des Elémens.

La Nature n'employa donc dès le commencement que deux principes ſimples, dont tout ce qui exiſte fut formé; ſavoir, la matiere premiere paſſive, & l'argent lumineux qui lui donna la forme. Les élémens ſortirent de leur action, comme principes ſecondaires, du mélange deſquels ſe forma une matiere ſeconde, ſujette aux viciſſitudes de la génération & de la corruption.

En vain s'imaginera t-on pouvoir, par le ſecours de l'art Chymique, acquérir & ſéparer les élémens abſolument ſimples & diſtincts les uns des autres. L'eſprit humain ne les connoît même pas. Ceux à qui le vulgaire donne le nom d'élémens, ne ſont point réellement ſimples & homogenes : ils ſont tellement mêlés & unis enſemble, qu'ils ſont inſéparables.

Les corps ſenſibles de la terre, de l'eau, de l'air, qui dans leurs ſpheres ſont réellement diſtincts, ne ſont pas les premiers & ſimples élémens que la Nature emploie dans ſes diverſes générations. Ils ſemblent n'être que la matrice des autres. Les élémens ſimples ſont imperceptibles

(*a*) Enchirid. Phyſ. reſtit. can. 49.

tibles & insensibles, jusqu'à ce que leur réunion constitue une matiere dense, que nous appelons corps, à laquelle se joignent les élémens grossiers comme parties intégrantes. *Ex insensibilibus namque omnia consiteare principiis constare* (a). Les élémens qui constituent notre globe sont trop cruds, impurs & indigestes pour former une parfaite génération. Mal à propos aussi les Chymistes & les Physiciens leur attribuent-ils les propriétés des vrais élémens principes. Ceux-ci sont comme l'ame des mixtes; ceux-là n'en sont que les corps. L'art ignore les premiers, & travailleroit en vain à y réduire les mixtes : c'est l'ouvrage de la Nature seule.

Sur ces principes les anciens Philosophes distinguerent les élémens en trois seulement, & feignirent l'Univers gouverné par trois freres, enfans de Saturne, qu'ils dirent fils du ciel & de la terre. Les Egyptiens, chez qui les anciens Philosophes Grecs avoient puisé leur Philosophie, regardoient Vulcain comme pere de Saturne, si nous en croyons Diodore de Sicile. C'est sans doute la raison qui put les déterminer à ne pas mettre le feu au nombre des élémens. Mais comme ils supposoient que le feu de la Nature, principe du feu élémentaire, avoit sa source dans le Ciel, ils en donnerent l'empire à Jupiter; & pour sceptre & marque distinctive, ils l'armerent d'une foudre à trois pointes, & lui associerent pour femme sa sœur Junon, qu'ils feignirent présider à l'air. Neptune fut constitué sur la mer, & Pluton sur les enfers. Les Poëtes

(a) Lucret. lib. 2.

adopterent ces idées des Philoſophes, qui connoiſſant parfaitement la Nature, jugerent à propos de la diſtinguer ſeulement en trois, perſuadés que les accidens, qui diſtinguent la baſſe région de l'air de la ſupérieure, ne fourniſſoient pas une raiſon ſuffiſante pour en faire une diſtinction réelle. Ils n'y remarquoient qu'une différence de ſec & d'humide, de chaud & de froid mariés enſemble ; ce qui leur fit imaginer les deux ſexes dans le même élément.

Chacun des trois freres avoit un ſceptre à trois pointes pour marque de ſon empire, & pour donner à entendre que chaque élément, tel que nous le voyons, eſt un compoſé des trois. Ils étoient proprement freres, puiſqu'ils étoient ſortis du même principe, fils du ciel & de la terre, c'eſt-à-dire, la premiere matiere animée dont tout a été fait.

Pluton eſt appelé le Dieu des richeſſes & le Maître des enfers, parce que la terre eſt la ſource des richeſſes, & que rien ne tourmente les hommes comme la ſoif des richeſſes & l'ambition.

Il n'eſt pas plus difficile d'appliquer le reſte de la Fable à la Phyſique. Pluſieurs Auteurs ſe ſont exercés ſur cette matiere, & ont comme démontré que les Anciens ne ſe propoſoient que d'inſtruire par l'invention de ces Fables. Les Philoſophes Hermétiques, qui ſe flattent d'être les vrais diſciples & les imitateurs de la Nature, firent une double application de ces principes, voyant dans les procédés & les progrès du grand œuvre les opérations de la Nature, comme dans un miroir ; ils ne diſtinguerent plus les uns des

autres, & les expliquerent de la même maniere. Ils comparerent alors tout ce qui se passe dans l'œuvre aux progrès successifs de la création de l'Univers, par une certaine analogie qu'ils crurent y remarquer. Est-il surprenant que toutes leurs fictions aient eu ces deux choses pour objet? Si l'on y faisoit réflexion, on ne trouveroit pas tant de ridicule dans leurs Fables. S'ils personnifioient tout, c'étoit pour rendre leurs idées plus sensibles; & l'on reconnoîtroit bientôt que les actions ridicules & licencieuses qu'ils attribuoient à ces prétendus Dieux, n'étoient que les opérations de la Nature, que nous voyons tous les jours sans y faire assez d'attention. Voulant ne s'expliquer que par allégories, pouvoient-ils supposer les choses autrement faites & par d'autres acteurs? Notre ignorance dans la Physique ne nous donne-t-elle point le sot privilége de nous moquer d'eux, & de leur imputer le ridicule, qu'ils feroient peut-être aisément retomber sur nous s'ils étoient sur la terre, pour s'expliquer dans le goût du siecle présent?

L'analyse des mixtes ne nous donne que le sec & l'humide; d'où l'on doit conclure qu'il n'y a que deux élémens sensibles dans le composé des corps; savoir, la terre & l'eau. Mais la même expérience nous montre que les deux autres y sont cachés. L'air est trop subtil pour frapper nos yeux: l'ouie & le toucher sont les seuls sens qui nous démontrent son existence. Quant au feu de la Nature, il est impossible à l'art de le manifester autrement que par ses effets.

De la Terre.

La terre eſt froide de ſa nature, parce qu'elle participe plus de la premiere matiere opaque & ténébreuſe. Cette froideur en fait le corps le plus peſant, comme le plus denſe; & cette denſité la rend moins pénétrable à la lumiere, qui eſt le principe de la chaleur. Elle a été créée au milieu des eaux, avec leſquelles elle eſt toujours mêlée; & le Créateur ſemble ne l'avoir rendue aride dans ſa ſuperficie, que pour la rendre propre au ſéjour des végétaux & des animaux.

Le Créateur a fait la terre ſpongieuſe, afin que l'air, l'eau & le feu y euſſent un accès plus libre, & que le feu interne, qui lui fut infuſé par l'eſprit de Dieu avant la formation du Soleil (*a*), pût du centre à la ſuperficie pouſſer par ſes pores les vertus des élémens, & exhaler ces vapeurs humides qui corrompent les ſemences des choſes par une légere putréfaction, & les préparent à la génération. Ces ſemences ainſi diſpoſées reçoivent alors la chaleur céleſte & vivifiante, l'attirent même par un amour magnétique; le germe ſe développe, & la ſemence produit ſon fruit.

La chaleur propre au ſein de la terre n'eſt propre qu'à la corruption. Son humidité l'affoiblit, & ne ſauroit rien produire, ſi elle n'eſt aidée de la chaleur céleſte, pure & ſans mélange, qui mene à la génération, en excitant l'action du feu interne, en le développant, en le dila-

(*a*) Coſmop. Tract.

tant, & en le tirant, pour ainſi dire, du centre des ſemences, où il eſt comme engourdi & caché. Ces deux chaleurs, par leur homogénéité, travaillent de concert à la génération & à la conſervation des mixtes.

Tout froid eſt contraire à la génération. Lorſqu'une matiere eſt de cette nature, elle devient paſſive, & n'y eſt propre qu'autant qu'elle eſt aidée & corrigée par un ſecours étranger. L'Auteur de la Nature voulant que la terre fût la matrice des mixtes, l'échauffe en conſéquence continuellement par la chaleur des feux céleſtes & central, & y joint la nature humide de l'eau; afin qu'aidée des deux principes de la génération, le chaud & l'humide, elle ne ſoit pas ſtérile, & devienne le vaſe où ſe font toutes les générations (*a*). On dit, par cette raiſon, que la terre contient les autres élémens.

Elle peut être diviſée en terre pure & terre impure. La premiere eſt la baſe de tous les mixtes, & produit tout par le mélange de l'eau & l'action du feu. La ſeconde eſt comme l'habit de la premiere; elle entre comme partie intégrante dans la compoſition des individus. La pure eſt animée d'un feu qui vivifie les mixtes, & les conſerve dans leur maniere d'être, autant de temps que le froid de l'impure ne le domine point, ou qu'il n'eſt point trop excité & tyranniſé par le feu artificiel & élémentaire ſon fratricide. Ce qui eſt viſible dans la terre eſt fixe, & ce qui eſt inviſible eſt volatil.

(*a*) Coſmop. *ibid.*

De l'Eau.

L'eau eſt d'une nature de denſité qui tient le milieu entre celle de l'air & celle de la terre. Elle eſt le menſtrue de la Nature, & le véhicule des ſemences. C'eſt un corps volatil qui ſemble fuir les atteintes du feu, & s'exhale en vapeurs à la chaleur la plus légere. Il eſt ſuſceptible de toutes les figures, & plus changeant que Prothée. L'eau eſt un mercure, qui prenant tantôt la nature d'un corps terra-aqueux, tantôt celle d'un corps aqua-aérien, attire, & va chercher les vertus des choſes ſupérieures & inférieures. Il devient par ce moyen le meſſager des Dieux & leur médiateur; c'eſt par lui que s'entretient le commerce entre le ciel & la terre.

Un phlegme onctueux eſt répandu dans l'eau. (*a*) M. Eller l'a fort bien reconnu dans ſes obſervations. Une eau, dit-il, très-purifiée & très-dégagée de toutes les parties hétérogenes, (à la maniere des Chymiſtes vulgaires) peut ſuffire à la végétation. Elle fournit la terre, baſe de la ſolidité des plantes: elle répand même dans elle cette partie inflammable, huileuſe ou réſineuſe qu'on y trouve.

Que l'on prenne une terre, après avoir été leſſivée & deſſéchée au feu, dans laquelle on ſera aſſuré qu'il n'y a aucune ſemence de plantes; qu'on l'expoſe à l'air dans un vaſe, & que l'on ait ſoin de l'arroſer d'eau de pluie, elle produira des petites plantes en grand nombre;

(*a*) Mém. de l'Acad. de Berlin.

preuve qu'elle eſt le véhicule des ſemences.

Comme l'eau eſt d'une nature plus approchante de la nature de la premiere matiere du monde, elle en devient aiſément l'image. Le chaos d'où tout eſt ſorti, étoit comme une vapeur, ou une ſubſtance humide, ſemblable à une fumée ſubtile. La lumiere l'ayant raréfiée, les cieux ſe formerent de la portion la plus ſubtiliſée; l'air, de celle qui l'étoit un peu moins; l'eau élémentaire, de celle qui étoit un peu plus groſſiere; & la terre, de la plus denſe, & comme des féces (*a*). L'eau participant donc de la nature de l'air & de la terre, ſe trouve placée au milieu. Plus légere que la terre & moins légere que l'air, elle eſt toujours mêlée avec l'un & l'autre. A la moindre raréfaction elle ſemble abandonner la terre pour prendre la nature de l'air; eſt-elle condenſée par le moindre froid, elle quitte l'air, & va ſe réunir à la terre.

La nature de l'eau eſt plutôt humide que froide, parce qu'elle eſt plus rare & plus ouverte à la lumiere que n'eſt la terre. L'eau a conſervé l'humidité de la matiere premiere & du chaos: la terre en a retenu la froideur.

La ſiccité eſt un effet du froid comme de la chaleur, & l'humide eſt le principal ſujet ſur lequel le chaud & le froid agiſſent. Lorſque celui-ci eſt vif, il condenſe, il deſſeche l'humide; nous le voyons dans la neige, la glace, la grêle: de là vient la chute des feuilles en automne. Le froid augmente-t-il, l'hiver ſuccede, l'humide ſe

(*a*) Raymond Lulle, Teſtam. Anc. Théor.

coagule dans les plantes, les pores se resserrent, la tige devient foible faute de nourriture : elles sechent enfin. Si l'hiver est rigoureux, il porte la siccité jusques dans les racines : il attaque l'humide vital ; les plantes périssent. Comment peut-on dire après cela que le froid est une qualité de l'eau, puisqu'il est son ennemi, & que la Nature ne souffre pas qu'un élément agisse sur lui-même ? On parle, ce semble, un peu plus correctement, quand on dit que le froid a brûlé les plantes. Le froid & le chaud brûlent également, mais d'une maniere différente ; la chaleur en dilatant, & le froid en resserrant les parties du mixte.

Ce que l'eau nous présente de visible est volatil ; son intérieur est fixe. L'air tempere son humidité. Ce que l'air reçoit du feu, il le communique à l'eau ; celle-ci à la terre.

On peut diviser cet élément en trois parties ; le pur, le plus pur & le très-pur (*a*) ; de celui-ci les cieux ont été faits ; du plus pur l'air, & le simplement pur est demeuré dans sa sphere : c'est l'eau ordinaire, qui ne forme qu'un même globe avec la terre. Ces deux élémens réunis sont tout, parce qu'ils contiennent les deux autres. De leur union naît un limon, dont la Nature se sert pour former tous les corps. Ce limon est la matiere prochaine de toutes les générations. C'est une espece de chaos où les élémens sont comme confondus. Notre premier pere a été formé de limon, de même que toutes les

(*a*) Cosmopol. de l'eau.

générations qui s'en ſont ſuivies. Du ſperme & du menſtrue il ſe forme un limon, & de ce limon un animal.

Dans la production des végétaux, les ſemences ſe putréfient, & ſe changent en limon avant de germer. Il ſe conſolide enſuite & ſe raffermit en corps végétal. Dans la génération des métaux, le ſoufre & le mercure ſe réſolvent en une eau viſqueuſe, qui eſt un vrai limon. La décoction coagule cette eau, la fixe plus ou moins, & il en réſulte des minéraux & des métaux. Dans l'œuvre philoſophique, on forme d'abord un limon de deux ſubſtances ou principes, après les avoir bien purifiés. Comme les quatre élémens s'y trouvent, le feu préſerve la terre de ſubmerſion & de diſſolution entiere: l'air entretient le feu; l'eau conſerve la terre contre les atteintes violentes de ce dernier; & agiſſant ainſi les uns ſur les autres de concert, il en réſulte un tout harmonique, qui compoſe ce qu'ils appellent la pierre Philoſophale & le Microcoſme.

De l'Air.

L'air eſt léger, & n'eſt point viſible; mais il contient une matiere qui ſe corporifie, qui devient fixe. Il eſt d'une nature moyenne entre ce qui eſt au deſſus & au deſſous de lui; c'eſt pourquoi il prend facilement les qualités de ſes voiſins. De là viennent les changemens que nous éprouvons dans la baſſe région, tant du froid que de la chaleur.

L'air eſt le réceptacle des ſemences de tout,

le crible de la Nature, par lequel les vertus & les influences des autres corps nous ſont tranſmiſes. Il pénetre tout. C'eſt une fumée très-ſubtile; le ſujet propre de la lumiere & des ténebres, du jour & de la nuit; un corps toujours plein, diaphane, & le plus ſuſceptible des qualités étrangeres, comme le plus facile à les abandonner. Les Philoſophes l'appellent eſprit, quand ils traitent du grand œuvre. Il contient les eſprits vitaux de tous les corps; il eſt l'aliment du feu, des végétaux & des animaux, qui meurent quand on le leur ſouſtrait. Rien ne naîtroit dans le monde ſans ſa force pénétrante & altérante; & rien ne peut réſiſter à ſa raréfaction.

La région ſupérieure de l'air, voiſine de la Lune, eſt pure ſans être ignée, comme on l'a long-temps enſeigné dans les écoles, ſur l'opinion de quelques Anciens. Sa pureté n'eſt ſouillée par aucune des vapeurs qui s'élevent de la baſſe.

La moyenne reçoit les exhalaiſons ſulfureuſes les plus ſubtiles, débarraſſées des vapeurs groſſieres. Elles y errent, & s'y allument de temps en temps par leurs mouvemens & les différens chocs qu'elles ſubiſſent entr'elles. Ce ſont les divers météores que nous y appercevons.

Dans la baſſe région s'élevent & ſe ramaſſent les vapeurs de la terre. Elles s'y condenſent par le froid, & retombent par leur propre poids. La Nature rectifie ainſi l'eau, & la purifie pour la rendre propre à ſes générations. C'eſt pourquoi on diſtingue les eaux en ſupérieures & en inférieures. Celles-ci ſont contiguës à la terre, y

ſont appuyées comme ſur leur baſe, & ne forment qu'un même globe avec elle. Les ſupérieures occupent la baſſe région de l'air où elles ſe ſont élevées en forme de vapeurs & de nuages, & où elles errent au gré des vents. L'air en eſt rempli en tout temps; mais elles ne ſe manifeſtent à notre vue qu'en partie, lorſqu'elles ſe condenſent en nuées. C'eſt une ſuite de la création. Dieu ſépara les eaux du firmament, de celles qui étoient au deſſous. Il ne doit pas être ſurprenant que toutes ces eaux raſſemblées aient pu couvrir toute la ſurface de la terre, & former un déluge univerſel, puiſqu'elles la couvroient avant que Dieu les en eût ſéparées (*a*). Ces maſſes humides qui volent ſur nos têtes, ſont comme des voyageurs qui vont recueillir les richeſſes de tous les pays, & reviennent en gratifier leur patrie.

Du Feu.

Quelques Anciens plaçoient le feu comme quatrieme élément, dans la plus haute région de l'air, parce qu'ils le regardoient comme le plus léger & le plus ſubtil. Mais le feu de la Nature ne differe point du feu céleſte; c'eſt pourquoi Moyſe n'en fait aucune mention dans la Geneſe, parce qu'il avoit dit que la lumiere fut créée le premier jour.

Le feu dont on uſe communément eſt en partie naturel, & artificiel en partie. Le Créateur a ramaſſé dans le Soleil un eſprit igné, principe

(*a*) Gen. c. 5.

de mouvement & d'une chaleur douce, telle qu'il la faut à la Nature pour ſes opérations. Il la communique à tous les corps, & en excitant & développant le feu qui leur eſt inné, il conſerve le principe de la génération & de la vie. Chaque individu y participe plus ou moins. Qui cherche dans la Nature un autre élément du feu, ignore ce que c'eſt que le Soleil & la lumiere.

Il eſt logé dans l'humide radical, comme dans le ſiége qui lui eſt propre. Chez les animaux, il ſemble avoit établi ſon domicile principal dans le cœur, qui le communique à toutes les parties, comme le Soleil le fait à tout l'Univers.

Le feu de la nature eſt ſon premier agent. Il réduit les ſemences de puiſſance en acte. Si-tôt qu'il n'agit plus, tout mouvement apparent ceſſe, & toute action vitale. Le mouvement a la lumiere pour principe, & le mouvement eſt la cauſe de la chaleur. C'eſt pourquoi l'abſence du Soleil & de la lumiere font de ſi grands effets ſur les corps. La chaleur pénetre dans l'intérieur des plus opaques & des plus durs, & y anime la nature cachée & engourdie. La lumiere ne pénetre que les corps diaphanes, & ſon propre eſt de manifeſter les accidens ſenſibles des mixtes. Le Soleil eſt donc le premier agent naturel & univerſel.

En partant du Soleil, la lumiere frappe les corps denſes, tant céleſtes que terreſtres; elle met leurs facultés en mouvement, les emporte, les réfléchit avec elle, & les répand tant dans l'air ſupérieur que dans l'inférieur. L'air ayant une diſpoſition à ſe mêler avec l'eau & la terre,

devient le véhicule de ces facultés, & les communique aux corps qui en ſont formés, ou qui en ſont ſuſceptibles par l'analogie qu'ils ont avec elles. Ce ſont ces facultés que l'on appelle *influences*. Nombre de Phyſiciens en nient l'exiſtence, parce qu'ils ne les connoiſſent pas.

On diviſe le feu en trois, le céleſte, le terreſtre ou central, & l'artificiel. Le premier eſt le principe des deux autres, & ſe diſtingue en feu univerſel, & feu particulier. L'univerſel répandu par-tout excite & met en mouvement les vertus des corps; il échauffe & conſerve les ſemences des choſes infuſées dans notre globe, deſtiné à leur ſervir de matrice. Il développe le feu particulier; il mêle les élémens, & donne la forme à la matiere.

Le feu particulier eſt inné, & implanté dans chaque mixte avec ſa ſemence. Il n'agit gueres que lorſqu'il eſt excité; il fait alors dans la partie de l'Univers, ce que le Soleil ſon pere fait dans le tout.

Par tout où il y a génération, il y a néceſſairement du feu, comme cauſe efficiente. Les Anciens le penſoient comme nous (*a*). Mais il eſt ſurprenant qu'ils aient admis une contrariété & une oppoſition entre le feu & l'eau, puiſqu'il n'y a point d'eau ſans feu, & qu'ils agiſſent tou-

(*a*) Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.
Igneus eſtillis vigor, & cœleſtis origo
Seminibus. *Virg. Æncid. l. 6.*

jours de concert dans les générations des individus.

Tout œil un peu clairvoyant doit au contraire remarquer un amour, une ſympathie qui fait la conſervation de l'Univers, le cube de la Nature, & le lien le plus ſolide pour unir les élémens, & les choſes ſupérieures avec les inférieures. Cet amour même eſt, pour ainſi dire, ce que l'on devroit appeler la Nature, le miniſtre du Créateur, qui emploie les élémens pour exécuter ſes volontés, ſelon les loix qu'il luy a impoſées. Tout ſe fait dans le monde en paix & en union, ce qui ne peut être un effet de la haine & de la contrariété. La Nature ne ſeroit pas ſi ſemblable à elle-même dans la formation des individus de même eſpece, ſi tout chez elle ne ſe faiſoit pas de concert. Nous ne verrions que des monſtres ſortir de la ſemence hétérogene de peres perpétuellement ennemis, & qui ſe combatroient ſans ceſſe. Voyons-nous les animaux travailler par haine & par contrariété à la propagation de leurs eſpeces? Jugeons des autres opérations de la Nature par celle-là: ſes loix ſont ſimples & uniformes.

Que la Philoſophie ceſſe donc d'attribuer l'altération, la corruption, la caducité, la décadence des mixtes à la contrariété prétendue entre les élémens: elle ſe trouve dans la pénurie & la foibleſſe propre à la matiere premiere; car dans le chaos, *Frigida non pugnabant calidis, humentia ſiccis.* Tout y étoit froid & humide, qualités qui conviennent à la matiere, comme femelle. Le chaud & le ſec, qualités maſculines & for-

melles, lui ſont venus de la lumiere, dont elle a reçu la forme. Auſſi n'eſt-ce qu'après la retraite des eaux que la terre fut appelée *aride* ou ſeche.

Nous voyons ſans ceſſe que le chaud & le ſec donnent la forme à tout. Un Potier ne réuſſiroit jamais à faire un vaſe, ſi la ſéchereſſe ne donne à ſa terre un certain degré de liaiſon & de ſolidité. La terre eſt-elle trop mouillée, trop molle, c'eſt de la boue, c'eſt un limon qui n'a aucune forme déterminée.

Tel étoit le chaos, avant que la chaleur de la lumiere l'eût raréfié, & fait évaporer une partie de l'humidité. Les parties ſe rapprocherent, le limon du chaos devint terre, & une terre d'une conſiſtance propre à ſervir de matiere à la formation de tous les mixtes de la Nature.

Le chaud & le ſec ne ſont donc que des qualités accidentelles à la premiere matiere; elle n'en a été douée qu'en recevant ſa forme (*a*). Auſſi n'eſt-il point dit dans la Geneſe, que Dieu trouva le chaos *très-bon*, comme il l'aſſure de la lumiere & des autres choſes. L'abyme ſemble n'avoir acquis un degré de perfection, que lorſqu'il commença à produire. La confuſion, la difformité, une denſité opaque, une froideur, une humidité indigeſte, & une impuiſſance étoient ſon apanage; qualités qui indiquent un corps languiſſant, malade, diſpoſé à la corruption. Il a conſervé quelque choſe de cette tache originelle & primitive, & en a infecté tous les corps qui en ſont ſortis, pour être placé dans cette baſſe région. C'eſt pourquoi tous les mixtes

(*a*) Geneſ. ch. I.

y ont une maniere d'être paſſagere, quant à la détermination de leur forme individuelle & ſpécifiée.

Quelqu'oppoſées que ſemblent être la lumiere & les ténebres, depuis qu'elles ont concouru, l'une comme agent, l'autre comme patient, à la formation de l'Univers, elles ont fait dans ce concours de leurs qualités contraires, un traité de paix preſqu'inaltérable, qui a paſſé dans la famille homogene des élémens, d'où s'en eſt ſuivi la génération paiſible de tous les individus. La Nature ſe plaît dans la combinaiſon, & fait tout par proportion, poids & meſure, & non par contrariété.

Eſt modus in rebus, ſunt certè denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

Hor. Art. Poët.

Chaque élément a en propre une des qualités dont nous parlons. Le chaud, le ſec, le froid & l'humide ſont les quatre roues que la Nature emploie pour produire le mouvement lent, gradué & circulaire qu'elle ſemble affecter dans la formation de tous ſes ouvrages.

Le feu, ſon agent univerſel, eſt le principe du feu élémentaire. Celui-ci ſe nourrit de toutes les choſes graſſes, parce que tout ce qui eſt gras eſt de la nature humide & aérienne. Quoiqu'à l'extérieur il nous paroiſſe ſec, tel que le ſoufre, la poudre à canon, &c. l'expérience nous apprend que cet extérieur cache un humide gras, onctueux, huileux, qui ſe réſout à la chaleur.

Ceux qui ont imaginé qu'il ſe formoit dans l'air des corps durs, tels que les pierres de foudre, ſe ſont trompés, s'ils les ont regardés comme des corps proprement terreſtres. C'eſt une matiere qui appartient à l'élément groſſier de l'eau : une humeur graſſe, viſqueuſe, renfermée dans les nuages comme dans un fourneau, où elle ſe condenſe en ſe mêlant avec des exhalaiſons ſulfureuſes, par conſéquent chaudes & très-aiſées à s'enflammer. L'air qui s'y trouve renfermé & trop reſſerré par la condenſation, s'y raréfie par la chaleur, & y fait le même effet que la poudre à canon dans une bombe : le vaiſſeau éclate, le feu répandu dans l'air, débarraſſé de ſes liens par le mouvement, produit cette lumiere & ce bruit qui étonne ſouvent les plus intrépides.

Notre feu artificiel & commun a des propriétés tout-à-fait contraires au feu de la Nature, quoiqu'il l'ait pour pere. Il eſt ennemi de toute génération ; il ne s'entretient que de la ruine des corps ; il ne ſe nourrit que de rapine ; il réduit tout en cendres, & détruit tout ce que l'autre compoſe. C'eſt un parricide, le plus grand ennemi de la Nature ; & ſi l'on ne ſavoit oppoſer des digues à ſa fureur, il ravageroit tout. Eſt-il ſurprenant que les ſouffleurs voient périr tout entre ſes mains, leurs biens & leur ſanté s'évanouir en fumée, & une cendre inutile pour toute reſſource ?

M. Stahl n'eſt pas le premier, comme le veut M. Pott, qui ait donné des idées raiſonnables & liées ſur la ſubſtance du feu qui ſe trouve dans les corps ; mais il eſt le premier qui en a rai-

ſonné ſous le nom de *Phlogiſtique*. On a vu ci-devant le ſentiment des Philoſophes Hermétiques à ce ſujet. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être convaincu qu'ils connoiſſoient parfaitement cet agent de la Nature ; & que M. Pott avance mal à propos que les Auteurs antérieurs à M. Stahl ſe perdoient dans des obſcurités continuelles & des contradictions innombrables. Peut-être ne parle-t-il que des Chymiſtes & des Phyſiciens vulgaires ; mais dans ce cas il auroit dû faire une exception des Chymiſtes Hermétiques, qu'il a ſans doute lus, & avec leſquels il s'eſt du moins ſi heureuſement rencontré, dans ſon Traité du feu & de la lumiere, imprimé avec la Traduction Françoiſe de ſa Lithogéognoſie. M. Stahl les avoit étudiés avec beaucoup d'attention. Il en fournit une grande preuve, non ſeulement pour avoir raiſonné comme eux ſur cette matiere, mais par le grand nombre de citations qu'il en fait dans ſon Traité qui a pour titre : *Fundamenta Chemiæ dogmaticæ & experimentalis*. Il y donne au mercure le nom d'*eau ſeche*, nom que les Philoſophes Hermétiques donnent au leur. Baſile Valentin, Philalethe & pluſieurs autres ſont cités à cet égard. Il diſtingue même les Chymiſtes vulgaires des Chymiſtes Hermétiques, (part. 1. p. 124) en nommant les premiers *Phyſici communes*, & les ſeconds *Chymici alii*. Dans la même partie du même ouvrage, pag. 2. il dit qu'Iſaac Hollandois, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, Baſile Valentin, Trithême, Paracelſe, &c. ſe ſont rendus recommandables dans l'Art Chymique.

Loin de mépriſer, comme tant d'autres, & de rejeter comme faux ce que ces Auteurs diſent, cet habile homme ſe contente de parler comme eux, & dit, p. 183. qu'ils ſe ſont exprimés par énigmes, allégories, &c. pour cacher leur ſecret au Peuple, & ſemblent n'avoir affecté des contradictions, que pour donner le change aux Lecteurs ignorans. Il s'étend encore davantage ſur cette matiere, pag. 219. & ſuiv. où il appelle les Chymiſtes Hermétiques du nom de *Philoſophes*. On peut après un ſi grand homme employer cette dénomination. Nous aurons occaſion de parler encore de M. Pott, en traitant de la lumiere & de ſes effets.

La proximité de l'eau & de la terre fait qu'ils ſont preſque toujours mêlés. L'eau délaye la terre; celle-ci épaiſſit l'eau; il s'en forme du limon. Si l'on expoſe ce mélange à une chaleur vive, chaque élément viſible retourne à ſa ſphere, & la forme du corps ſe détruit.

Placée entre la terre & l'air, l'eau eſt proprement la cauſe des révolutions, du déſordre, du trouble, de l'agitation, & du renverſement que l'on remarque dans l'air & la terre. Elle obſcurcit l'air par de noires & dangereuſes vapeurs, elle inonde la terre: elle porte la corruption dans l'un & dans l'autre, & par ſon abondance ou ſa diſette, elle trouble l'ordre des ſaiſons & de la Nature. Elle fait enfin autant de maux que de biens.

Quelques Anciens diſoient que le Soleil préſidoit particulierement au feu, & la Lune à l'eau, parce qu'ils regardoient le Soleil comme

la ſource du feu de la Nature, & la Lune comme le principe de l'humide. Ce qui a fait dire à Hippocrate (*a*) que les élémens du feu & de l'eau pouvoient tout, parce qu'ils renfermoient tout.

Des opérations de la Nature.

La ſublimation, la deſcenſion & la coction ſont trois inſtrumens ou manieres d'opérer que la Nature emploie pour parfaire ſes ouvrages. Par la premiere, elle évacue l'humidité ſuperflue, qui ſuffoqueroit le feu, & empêcheroit ſon action dans la terre ſa matrice.

Par la deſcenſion, elle rend à la terre l'humidité dont les végétaux ou la chaleur l'ont privée. La ſublimation ſe fait par l'élévation des vapeurs dans l'air, où elles ſe condenſent en nuages. La ſeconde ſe fait par la pluie & la roſée. Le beau temps ſuccede à la pluie, & la pluie au beau temps à l'alternative, une pluie continuelle inonderoit tout; un beau temps perpétué deſſécheroit tout. La pluie tombe gouttes à gouttes, parce que verſée trop abondamment, elle perdroit tout, comme un Jardinier qui arroſeroit ſes graines à pleins ſeaux. C'eſt ainſi que la Nature diſtribue ſes bienfaits avec poids, meſure & proportion.

La coction eſt une digeſtion de l'humeur crue inſtillée dans le ſein de la terre, une maturation, & une converſion de cet humeur en aliment, au moyen de ſon feu ſecret.

Ces trois opérations ſont tellement liées enſemble, que la fin de l'une eſt le commence-

(*a*) Lib. 1°. de Diœtâ.

ment de l'autre. La ſublimation a pour objet de convertir une choſe peſante en une légere ; une exhalaiſon en vapeurs ; d'atténuer le corps craſſe & impur, & de le dépouiller de ſes féces ; de faire prendre à ces vapeurs les vertus & propriétés des choſes ſupérieures ; & enfin de débarraſſer la terre d'une humeur ſuperflue qui empêcheroit ſes productions.

A peine ces vapeurs ſont-elles ſublimées, qu'elles ſe condenſent en pluie, & de ſpiritueuſes & inviſibles qu'elles étoient, elles deviennent, un inſtant après, un corps denſe & aqueux, pour retomber ſur la terre, & l'imbiber du nectar céleſte dont il a été impregné pendant ſon ſéjour dans les airs. Si-tôt que la terre l'a reçu, la Nature travaille à le digérer & le cuire.

Chaque animal, le plus vil vermiſſeau eſt un petit monde où toutes ces choſes ſe font. Si l'homme cherche le monde hors de lui-même, il le trouvera par-tout. Le Créateur en a fabriqué une infinité de la même matiere ; la forme ſeule en eſt différente. L'humilité donc convient parfaitement à l'homme, & la gloire à Dieu ſeul.

L'eau contient un ferment, un eſprit vivifiant, qui découle des natures ſupérieures ſur les inférieures, dont elle s'eſt impregnée en errant dans les airs, & qu'elle dépoſe enſuite dans le ſein de la terre. Ce ferment eſt une ſemence de vie, ſans laquelle l'homme, les animaux & les végétaux ne vivroient & n'engendreroient point. Tout reſpire dans la Nature ; & l'homme ne vit pas de pain ſeul, mais de cet eſprit aérien qu'il aſpire ſans ceſſe.

Dieu

Dieu ſeul, & la Nature ſon miniſtre, ſavent ſe faire obéir des élémens matériels principes des corps. L'art n'y ſauroit atteindre; mais les trois qui en réſultent, deviennent ſenſibles dans la réſolution des mixtes. Les Chymiſtes les nomment ſoufre, ſel & mercure. Ce ſont les élémens principiés. Le mercure ſe forme par le mélange de l'eau & de la terre: le ſoufre, de la terre & de l'air; le ſel, de l'air & de l'eau condenſés. Le feu de la Nature s'y joint comme principe formel. Le mercure eſt compoſé d'une terre graſſe viſqueuſe & d'une eau limpide. Le ſoufre, d'une terre très-ſeche, très-ſubtile, mêlée avec l'humide de l'air. Le ſel, enfin d'une eau craſſe, pontique, & d'un air crud qui s'y trouve embarraſſé. *Voyez la Phyſique ſouterraine de Becher.*

Démocrite a dit que tous les mixtes étoient compoſés d'atômes; ce ſentiment ne paroît point éloigné de la vérité, quand on fait attention à ce que la raiſon nous dicte, & à ce que l'expérience nous démontre. Ce Philoſophe a voilé, comme les autres, ſous cette maniere obſcure de s'expliquer, le vrai mélange des élémens, qui, pour être conforme aux opérations de la Nature, doit ſe faire intimement, ou, comme on dit, *per minima, & actu indiviſibilia corpuſcula.* Sans cela les parties ne feroient pas un tout continu. Les mixtes ſe réſolvent en une vapeur très-ſubtile par la diſtillation artificielle; & la Nature n'eſt elle pas une ouvriere bien plus adroite que l'homme le plus expérimenté? C'eſt tout ce que Démocrite a voulu dire.

Des manieres d'être générales des Mixtes.

On remarque trois façons d'être (*a*), qui conſtituent trois genres, ou trois claſſes appelées *regnes*, l'animal, le végétal, & le minéral. Les minéraux s'engendrent dans la terre ſeulement; les végétaux ont leurs racines dans la terre, & s'élevent dans l'eau & l'air; les animaux prennent naiſſance dans l'air, l'eau & la terre; & l'air eſt pour tous un principe de vie.

Quelque différence que les mixtes paroiſſent avoir quant à leurs formes extérieures, ils ne different point de principes (*b*); la terre & l'eau leur ſervent de baſe à tous, & l'air n'entre preſque dans leur compoſition que comme inſtrument, de même que le feu. La lumiere agit ſur l'air, l'air ſur l'eau, l'eau ſur la terre. L'eau devient ſouvent l'inſtrument du mélange dans les ouvrages de l'art, mais ce mélange n'eſt que ſuperficiel, comme nous le voyons dans le pain, la brique, &c. Il y a une autre mixtion intime que Becher appelle *centrale* (*c*). C'eſt celle par laquelle l'eau eſt tellement mêlée avec la terre, qu'on ne peut les ſéparer ſans détruire la forme du mixte. Nous n'entrerons point dans le détail des différens degrés de cette cohéſion, afin d'être plus court. On peut voir tout cela dans l'ouvrage que nous venons de citer.

(*a*) Coſmop. Nov lum. Chem. Tr. 7.
(*b*) Coſmop. Tract. 2.
(*c*) Phyſ. ſub. ſect. 1. c. 4.

De la différence qui ſe trouve entre ces trois Regnes.

Le Minéral.

On dit communément des minéraux qu'ils exiſtent, & non pas qu'ils vivent, comme on le dit des animaux & des végétaux ; quoiqu'on puiſſe dire que les métaux tirent en quelque façon leur vie des minéraux, ſoit parce que dans leur génération il y a comme une jonction du mâle & de la femelle ſous les noms de ſoufre & de mercure, qui par une fermentation, une circulation, & une cuiſſon continuée, ſe purifient avec le ſecours de ſel de nature, ſe cuiſent & ſe forment enfin en une maſſe que nous appelons métal ; ſoit parce que les métaux parfaits contiennent un principe de vie, ou feu inné, qui devenu languiſſant, & comme ſans mouvement ſous la dure écorce qui le renferme, y eſt caché comme un tréſor, juſqu'à ce qu'étant mis en liberté par une ſolution philoſophique de cette écorce, il ſe développe & s'exhalte par un mouvement végétatif, au plus haut degré de perfection que l'art puiſſe lui donner.

Le Végétal.

Un ame ou eſprit végétatif anime les plantes ; c'eſt par lui qu'elles croiſſent & ſe multiplient ; mais elles ſont privées du ſentiment & du mouvement des animaux. Leurs ſemences ſont her-

maphrodites, quoique les Naturaliſtes aient remarqué les deux ſexes dans preſque tous les végétaux. L'eſprit végétatif & incorruptible ſe développe dans la fermentation & la putréfaction des ſemences. Quand le grain pourrit en terre ſans germer, cet eſprit va rejoindre ſa ſphere.

L'Animal.

Les animaux ont de plus que les minéraux & les végétaux une ame ſenſitive, principe de leur vie & de leurs mouvemens. Ils ſont comme le complément de la Nature quant aux êtres ſublunaires. Dieu a diſtingué & ſéparé les deux ſexes dans ce regne, afin que de deux il en vînt un troiſieme. Ainſi dans les choſes les plus parfaites ſe manifeſte plus parfaitement l'image de la Trinité.

L'homme eſt le Prince ſouverain de ce bas monde. Toutes ſes facultés ſont admirables. Les troubles qui s'élevent dans ſon eſprit, ſes agitations, ſes inquiétudes, ſont comme des vents, des éclairs, des tonnerres, des tourbillons, & des météores qui s'élevent dans le grand monde. Son cœur, ſon ſang, tout ſon corps même en ſont quelquefois agités; mais ce ſont comme des tremblemens de terre, & tout prouve en lui qu'il eſt véritablement l'abrégé de l'Univers. David n'avoit-il donc pas raiſon de s'écrier que Dieu eſt infiniment admirable dans ſes ouvrages (*a*)?

(*a*) Pſal. 91. 6. & 138. 14.

De l'ame des Mixtes.

Tous les mixtes parfaits qui ont vie, ont une ame, ou eſprit, & un corps. Le corps eſt compoſé de limon, ou de terre & d'eau, l'ame qui donne la forme au mixte, eſt une étincelle du feu de la Nature, ou un rayon imperceptible de la lumiere, qui agit dans les mixtes, ſuivant la diſpoſition actuelle de la matiere, & la perfection des organes ſpécifiés dans chacun d'eux. Si les bêtes ont une ame, elle ne differe gueres de leur eſprit que du plus au moins.

Les formes ſpécifiques des mixtes, ou, ſi l'on veut, leur ame, conſerve une je ne ſais quelle connoiſſance de leur origine. L'ame de l'homme ſe réfléchit ſouvent ſur la lumiere divine par la contemplation. Elle ſemble vouloir pénétrer dans ce ſanctuaire acceſſible à Dieu ſeul: elle y tend ſans ceſſe, & y retourne enfin. Les ames des animaux, ſorties du ſecret des Cieux, & des tréſors du Soleil, ſemblent avoir une ſympathie avec cet Aſtre, par les différens préſages de ſon lever, de ſon coucher, du mouvement même des cieux, & des changemens de température de l'air, que les mouvemens des animaux nous annoncent.

Fournies par l'air, & preſque entierement aériennes, les ames des végétaux pouſſent tant qu'elles peuvent la tête de leur tige en haut, comme empreſſées de retourner à leur patrie.

Les rochers, les pierres, formés d'eau & de terre, ſe cuiſent dans la terre comme un ouvrage

de poterie, c'eſt pourquoi ils tendent à la terre, comme en faiſant partie. Mais les pierres précieuſes & les métaux ſont plus favoriſés des influences céleſtes; les premieres ſont comme des larmes du Ciel, & une roſée céleſte congelée; c'eſt pourquoi les Anciens leur attribuoient tant de vertus. Le Soleil & les Aſtres ſemblent avoir auſſi une attention particuliere pour les métaux, & l'on diroit que la Nature leur laiſſe le ſoin de leur imprimer la forme. L'ame des métaux eſt comme empriſonnée dans leur matiere; le feu des Philoſophes ſait l'en tirer pour lui faire produire un fils digne du Soleil, & une quinteſſence admirable, qui rapproche le Ciel de nous.

La lumiere eſt le principe de la vie, & les ténebres ſont celui de la mort. Les ames des mixtes ſont des rayons de lumiere, & leurs corps ſont des abymes de ténebres. Tout vit par la lumiere, & tout ce qui meurt en eſt privé. C'eſt de ce principe auquel on fait ſi peu d'attention, qu'on dit communément d'un homme mort, qu'il a perdu le jour, la lumiere; & que ſaint Jean dit (*a*), *la lumiere eſt la vie des hommes.*

Chaque mixte a des connoiſſances qui lui ſont propres. Quant aux animaux, il ſuffit de réfléchir ſur leurs actions pour en être convaincu. Le temps de s'accoupler qui leur eſt ſi bien connu; la juſte diſtribution des parties dans les petits qui en viennent; l'uſage qu'ils font de chaque membre; l'attention & le ſoin qu'ils ſe donnent, tant pour la nourriture de leurs petits, que pour

(*a*) Evang. c. I.

leur défenſe ; leurs différentes affections de plaiſir, de crainte, de bienveillance envers leurs maîtres, leurs diſpoſitions à en recevoir les inſtructions ; leur adreſſe à ſe procurer les beſoins de la vie ; leur prudence à éviter ce qui peut leur nuire, & tant d'autres choſes qu'un obſervateur peut remarquer, prouvent que leur ame eſt douée d'une eſpece de raiſonnement.

Les végétaux ont auſſi une faculté vitale, & une maniere de connoître & de prévoir. Les facultés vitales ſont chez eux le ſoin d'engendrer leurs ſemblables, les vertus multiplicatives, nutritives, augmentatives, ſenſitives & autres. Leur notion ſe manifeſte dans le préſage du temps, & la connoiſſance de la température qui leur eſt favorable pour germer & pouſſer leurs tiges. Leurs obſervations ſtrictes des changemens, comme loix de la Nature dans le choix de l'aſpect du Ciel qui leur eſt propre ; dans la maniere d'enfoncer leurs racines, d'élever leurs tiges, d'étendre leurs branches, de développer leurs feuilles, de configurer, & de colorer leurs fruits, de tranſmuer les élémens en nourriture, d'infuſer dans leur ſemences une vertu prolifique.

Pourquoi certaines plantes ne pouſſent-elles que dans certaines ſaiſons, quoiqu'elles ſe ſement d'elles-mêmes par la chute naturelle de leurs graines, ou qu'on les ſeme ſi tôt qu'elles ſont en maturité ? Elles ont dès-lors leur principe végétatif, & néanmoins elles ne le développeront que dans un temps marqué, à moins que l'art ne leur fourniſſe ce qu'elles trouveroient dans la ſaiſon qui leur eſt propre. Pourquoi une plante

ſemée dans une mauvaiſe terre tout joignant une bonne, pouſſera-t elle ſes racines du côté de cette derniere ? Qu'eſt-ce qui apprend à un oignon mis en terre le germe en bas, à le diriger vers l'air ? Comment le lierre, & autres plantes de telle eſpece, dirigent-elles leurs foibles branches vers les arbres qui peuvent les ſoutenir ? Pourquoi la citrouille alonge-t-elle ſon fruit de tout ſon poſſible vers un vaſe plein d'eau, placé auprès ? Qu'eſt-ce qui enſeigne aux plantes dans leſquelles on remarque les deux ſexes, à ſe placer communément le mâle auprès de la femelle, & même aſſez ſouvent inclinés l'un vers l'autre ? Avouons que tout cela paſſe notre entendement ; que la Nature n'eſt pas aveugle, & qu'elle eſt gouvernée par la ſageſſe même.

De la génération & de la corruption des Mixtes.

Tout retourne à ſon principe. Chaque individu eſt en puiſſance dans le monde matériel avant que de paroître au jour ſous ſa forme individuelle, & retournera dans ſon temps, & à ſon rang au même point d'où il eſt ſorti, comme les fleuves dans la mer, pour renaître à leur tour (*a*). C'étoit peut-être ainſi que Pythagore entendoit ſa métempſycoſe, que l'on n'a pas compriſe.

Lorſque le mixte ſe diſſout, par le vice des élémens corruptibles qui le compoſent, la partie éthérée l'abandonne, & va rejoindre ſa patrie.

(*a*) Eccleſ. 1. 7.

Il ſe fait alors un dérangement, un déſordre & une confuſion dans les parties du cadavre, par l'abſence de celui qui y conſervoit l'ordre La mort, la corruption s'en emparent, juſqu'à ce que cette matiere reçoive de nouveau les influences céleſtes qui réuniſſant les élémens épars & errans, les rendra propres à une nouvelle génération.

Cet eſprit vivifiant ne ſe ſépare pas de la matiere pendant la putréfaction générative, parce qu'elle n'eſt pas une corruption entiere & parfaite, comme celle qui produit la deſtruction du mixte. C'eſt une corruption combinée, & cauſée par cet eſprit même, pour donner à la matiere la forme qui convient à l'individu qu'il doit animer. Il y eſt quelquefois dans l'inaction, tel qu'on le voit dans les ſemences mais il n'attend que d'être excité. Si tôt qu'il l'eſt, il met la matiere en mouvement, & plus il agit, plus il acquiert de nouvelles forces juſqu'à ce qu'il ait achevé de perfectionner le mixte.

Que les Marérialiſtes, les partiſans ridicules du haſard dans la formation des mixtes & leur conſervation, examinent & réfléchiſſent un peu ſérieuſement & ſans préjugés ſur tout ce que nous avons dit, & qu'ils me diſent enſuite comment un être imaginaire peut être la cauſe efficiente de quelque choſe de réel & de ſi bien combiné. Qu'ils ſuivent cette Nature pas à pas, ſes procédés, les moyens qu'elle emploie, & ce qui en réſulte. Ils verront, s'ils ne veulent pas fermer les yeux à la lumiere, que la génération des mixtes a un temps déterminé; que tout ſe fait

dans l'Univers par poids & meſure, & qu'il n'y a qu'une ſageſſe infinie qui puiſſe y préſider.

Les élémens commencent la génération par la putréfaction, comme les alimens la nutrition. Ils ſe réſolvent en nature humide ou premiere matiere; le chaos ſe fait alors, & de ce chaos la génération. C'eſt donc avec raiſon que les Phyſiciens diſent que la conſervation eſt une création continuée, puiſque la génération de chaque individu répond analogiquement à la création & à la conſervation du Macrocoſme. La Nature eſt toujours ſemblable à elle-même; elle n'a qu'une voie droite, dont elle ne s'écarte que par des obſtacles inſurmontables, alors elle fait des monſtres.

La vie eſt le réſultat harmonique de l'union de la matiere avec la forme, ce qui conſtitue la perfection de l'individu. La mort eſt le terme préfixe où ſe fait la déſunion, & la ſéparation de la forme & de la matiere. On commence à mourir dès que cette déſunion commence, & la diſſolution du mixte en eſt le complément.

Tout ce qui vit ſoit végétal, ſoit animal, a beſoin de nourriture pour ſa conſervation, & ces alimens ſont de deux ſortes. Les végétaux ne ſe nourriſſent pas moins d'air que d'eau & de terre. Les mamelles mêmes de celle-ci tariroient bientôt, ſi elles n'étoient continuellement abreuvées du lait éthéréen. C'eſt ce que Moyſe nous exprime parfaitement par les termes de la bénédiction qu'il donna aux fils de Joſeph: *De benedictione Domini terra ejus; de pomis cœli & rore atque abyſſo ſubjacente; de pomis fruc-*

tuum Solis & Lunæ ; de pomis collium æternorum ; de vertice antiquorum montium ; & de frugibus terræ, & de plenitudine ejus, &c. (*a*)

Seroit-ce seulement pour rafraîchir le cœur, que la Nature auroit pris soin de placer auprès de lui les poumons, ces admirables & infatigables soufflets ? Non, ils ont un usage plus essentiel : c'est pour aspirer & lui transmettre continuellement cet esprit éthéreen qui vient au secours des esprits vitaux, & répare leur perte & les multiplie quelquefois. C'est pourquoi l'on respire plus souvent quand on se donne beaucoup d'agitation, parce qu'il se fait alors une plus grande déperdition esprits, que la Nature cherche à remplacer.

Les Philosophes donnent le nom d'*esprits*, ou *natures spirituelles*, non seulement aux êtres créés sans être matiere, & qui ne peuvent être connues que par l'intellect, telles que les Anges, les Démons ; mais celles-là mêmes qui, quoique matérielles, ne peuvent être apperçues des sens, à cause de leur grande ténuité. L'air pur ou Ether est de cette nature, les influences des corps célestes, le feu inné, les esprits séminaux, vitaux, végétaux, &c. Ils sont les ministres de la Nature, qui semble n'agir sur la matiere que par leur moyen.

Le feu de la Nature ne se manifeste dans les animaux que par la chaleur qu'il excite. Lorsqu'il se retire, la mort prend sa place, le corps élémentaire ou le cadavre reste entier jusqu'à ce qu'il commence à se résoudre. Ce feu est trop

(*a*) Deuter. 33.

foible dans les végétaux, pour y devenir ſenſible au ſens même du toucher.

On ne ſait pas quelle eſt la nature du feu commun ; ſa matiere eſt ſi ténue, qu'elle ne ſe manifeſte que par les autres corps auxquels elle s'attache. Le charbon n'eſt pas feu, ni le bois qui brûle, ni la flamme, qui n'eſt qu'une fumée enflammée. Il paroît s'éteindre & s'évanouir quand l'aliment lui manque. Il faut qu'il ſoit un effet de la lumiere ſur les corps combuſtibles.

De la Lumiere.

L'origine de la lumiere nous prouve ſa nature ſpirituelle. Avant que la matiere commençât à recevoir ſa forme, Dieu forma la lumiere ; elle ſe répandit auſſi-tôt dans la matiere, qui lui ſervit comme de meche pour ſon entretien. La manifeſtation de la lumiere fut donc comme le premier acte que Dieu exerça ſur la matiere ; le premier mariage du créateur avec la créature, & celui de l'eſprit avec le corps.

Répandue d'abord par-tout, la lumiere ſembla ſe réunir dans le Soleil, comme pluſieurs rayons ſe réuniſſent dans un point. La lumiere du Soleil eſt par conſéquent un eſprit lumineux, attaché inſéparablement à cet Aſtre, dont les rayons ſe revêtent des parties de l'Ether pour devenir ſenſibles à nos yeux. Ce ſont des ruiſſeaux qui coulent ſans ceſſe d'une ſource inépuiſable, & qui ſe répandent dans la vaſte étendue de tout l'Univers.

Il ne faut cependant pas en conclure que ces

rayons ſont purement ſpirituels. Ils ſe corporifient avec l'Ether comme la flamme avec la fumée. Fourniſſons dans nos foyers un aliment perpétuellement fumeux, nous aurons une flamme perpétuelle.

La nature de la lumiere eſt de fluer ſans ceſſe ; & nous ſommes convenus d'apeler rayons ces éfluxions du Soleil mêlées avec l'Ether. Il ne faut donc pas confondre la lumiere avec le rayon, ou la lumiere avec la ſplendeur & la clarté. La lumiere eſt la cauſe ; la clarté eſt l'effet.

Quand une bougie allumée s'éteint, l'eſprit igné & lumineux qui enflamme la meche, ne ſe perd pas, comme on le croit communément. Son action ſeule diſparoît quand l'aliment lui manque, ou qu'on l'en retire. Il ſe répand dans l'air, qui eſt le réceptacle de la lumiere, & des natures ſpirituelles du monde matériel.

De même que les corps retournent, par la réſolution, à la matiere d'où ils tirent leur origine ; de même auſſi les formes naturelles des individus retournent à la forme univerſelle, ou à la lumiere, qui eſt l'eſprit vivifiant de l'Univers. On ne doit pas confondre cet eſprit avec les rayons du Soleil, puiſqu'ils n'en ſont que le véhicule. Il pénetre juſqu'au centre même de la terre, lorſque le Soleil n'eſt pas ſur notre horizon.

La lumiere eſt pour nous une vive image de la Divinité. L'amour Divin ne pouvant, pour ainſi dire, ſe contenir dans lui-même, s'eſt comme répandu hors de lui, & multiplié dans la création. La lumiere ne ſe renferme pas non plus dans le corps lumineux : elle ſe répand, elle ſe

multiplie, elle eſt comme Dieu une ſource inépuiſable de biens. Elle ſe communique ſans ceſſe ſans aucune diminution ; elle ſemble même prendre de nouvelles forces par cette communication, comme un maître qui enſeigne à ſes diſciples les connoiſſances qu'il a, ſans les perdre, & même en les imprimant davantage dans ſon eſprit.

Cet eſprit igné porté dans les corps par les rayons, s'en diſtingue fort aiſément. Ceux-ci ne ſe communiquent qu'autant qu'ils ne trouvent dans leur chemin point de corps opaques qui en arrêtent le cours. Celui-là pénetre même les corps les plus denſes, puiſqu'on ſent la chaleur au côté d'un mur oppoſé au côté où tombent les rayons, quoiqu'ils n'y aient pu pénétrer. Cette chaleur ſubſiſte même encore après que les rayons ſont diſparus avec le corps lumineux.

Tout corps diaphane, le verre particulierement, tranſmet cet eſprit igné & lumineux ſans tranſmettre les rayons : c'eſt pourquoi l'air qui eſt derriere, en fourniſſant un nouveau corps à cet eſprit, devient illuminé & forme des rayons nouveaux, qui ſe répandent comme les premiers. D'ailleurs tout corps diaphane, en ſervant de milieu pour tranſmettre cet eſprit, ſe trouve non ſeulement éclairé, mais devient lumineux ; & cette augmentation de clarté ſe manifeſte aiſément à ceux qui y font un peu d'attention. Cette augmentation de ſplendeur n'arriveroit pas ſi le corps diaphane tranſmettoit les rayons tels qu'il les a reçus.

M. Pott paroît avoir adopté ces idées des Phi-

loſophes Hermétiques ſur la lumiere, dans ſon Eſſai d'obſervations Chymiques & Phyſiques ſur les propriétés & les effets de la lumiere & du feu. Il s'eſt parfaitement rencontré avec d'Eſpagnet, dont j'analyſe ici les ſentimens, & qui vivoit il y a près d'un ſiecle & demi. Les obſervations que ce ſavant Profeſſeur de Berlin rapporte, concourent toutes à prouver la vérité de ce que nous avons dit juſqu'ici. Il appelle la lumiere *le grand & merveilleux agent de la Nature.* Il dit que ſa ſubſtance, à cauſe de la ténuité de ſes parties, ne peut être examinée par le nombre, par la meſure ni par le poids; que la Chymie ne peut expoſer ſa forme extérieure, parce que dans aucune ſubſtance elle ne peut être conçue, encore moins exprimée; que ſa dignité & ſon excellence ſont annoncées dans l'Ecriture ſainte, où Dieu ſe fait appeler du nom de lumiere & de feu: puiſqu'il y eſt dit, que Dieu eſt une lumiere, qu'il demeure dans la lumiere; que la lumiere eſt ſon habit; que la vie eſt dans la la lumiére, qu'il fait ſes Anges flammes de feu, &c. & enfin que pluſieurs perſonnes regardent la lumiere plutôt comme un être ſpirituel que comme une ſubſtance corporelle.

En réfléchiſſant ſur la lumiere, la premiere choſe, dit cet Auteur, qui ſe préſente à mes yeux & à mon eſprit, c'eſt la lumiere du Soleil; & je préſume que le Soleil eſt la ſource de toute la lumiere qui ſe trouve dans la Nature; que toute la lumiere y rentre comme dans ſon cercle de révolution, & que de là elle eſt de nouveau renvoyée ſur notre globe.

Je ne penſe pas, ajoute-t il, que le Soleil contienne un feu brûlant, deſtructif; mais il renferme une ſubſtance lumineuſe, pure, ſimple & concentrée, qui éclaire tout. Je regarde la lumiere comme une ſubſtance qui réjouit, qui anime, & qui produit la clarté; en un mot, je la regarde comme le premier inſtrument que Dieu mit & met encore en œuvre dans la Nature. De là vient le culte que quelques Payens ont rendu au Soleil; de là la fable de Prométhée qui déroba le feu dans le Ciel, pour le communiquer à la terre.

M. Pott n'approuve cependant pas en apparence, mais il le fait en réalité, le ſentiment de ceux qui font de l'Ether un véhicule de la matiere de la lumiere, parce qu'ils multiplient, dit-il, les êtres ſans néceſſité. Mais ſi la lumiere eſt un être ſi ſimple qu'il l'avoue, pourra-t-elle ſe manifeſter autrement que par quelque ſubſtance ſenſible? Elle a la propriété de pénétrer très-ſubtilement les corps par ſa ténuité ſupérieure à celle de l'air, & par ſon mouvement progreſſif, le plus rapide qu'on puiſſe imaginer; mais il n'oſe déterminer s'il eſt dû à une ſubſtance ſpirituelle, quoiqu'il ſoit certain que le principe moteur eſt auſſi ancien que cette ſubſtance même.

Le mouvement, comme mouvement, ne produit pas la lumiere, mais il la manifeſte dans les matieres convenables. Elle ne ſe montre que dans les corps mobiles c'eſt-à-dire, dans une matiere extrêmement ſubtile, fine & propre au mouvement précipité, ſoit que cette matiere s'écoule

s'écoule immédiatement du Soleil, ou de ſon atmoſphere, & qu'elle pénetre juſqu'à nous; ſoit, ce qui paroît, dit-il, plus vraiſemblable, que le Soleil mette en mouvement ces matieres extrêmement ſubtiles, dont notre atmoſphere eſt remplie.

Voilà donc un véhicule de la lumiere, & un véhicule qui ne differe point de l'Ether; puiſque ce Savant ajoute plus bas: *C'eſt donc auſſi là la cauſe du mouvement de la lumiere qui agit ſur notre Ether, & qui nous vient principalement, & plus efficacement du Soleil.* Ce véhicule n'eſt donc pas, même ſelon lui, un être multiplié ſans néceſſité.

Il diſtingue très-bien le feu de la lumiere, & marque la différence de l'un & de l'autre; mais après avoir dit que la lumiere produit la clarté, il confond ici cette derniere avec le principe lumineux, comme on peut le conclure des expériences qu'il rapporte. J'en aurois conclu qu'il y a un feu & une lumiere qui ne brûlent pas, c'eſt-à-dire, qui ne détruiſent pas les corps auxquels ils ſont adhérens; mais non pas qu'il y a une lumiere ſans feu. Le défaut de diſtinction entre le principe ou la cauſe de la ſplendeur & de la clarté, & l'effet de cette cauſe eſt la ſource d'une infinité d'erreurs ſur cette matiere.

Peut-être n'eſt-ce que la faute du Traducteur qui aura employé indifféremment les termes de lumiere & clarté comme ſynonymes. Je ſerois aſſez porté à le croire, puiſque M. Pott, immédiatement après avoir rapporté divers phénomenes des matieres phoſphoriques, le bois pourri, les

vers lumineux, l'argile calcinée & frottée, &c. dit, que la matiere de la lumiere dans ſa pureté, ou ſéparée de tout autre corps, ne ſe laiſſe pas appercevoir, que nous ne la traitons qu'entourée d'une enveloppe, & que nous ne connoiſſons ſa préſence que par induction. C'eſt diſtinguer proprement la lumiere de la clarté qui en eſt l'effet. Avec cette diſtinction, il eſt aiſé de rendre raiſon d'une infinité de phénomenes très-difficiles à expliquer ſans cela.

La chaleur, quoiqu'effet du mouvement, eſt comme identifiée avec lui. La lumiere étant le principe du feu, l'eſt du mouvement & de la chaleur; celle-ci n'étant qu'un moindre degré de feu, ou le mouvement produit par un feu plus modéré, ou plus éloigné du corps affecté. C'eſt à ce mouvement que l'eau doit ſa fluidité, puiſque ſans cette cauſe elle devient glace.

On ne doit donc pas confondre le feu élémentaire avec le feu des cuiſines; & obſerver que le premier ne devient un feu actuel brûlant, que lorſqu'il eſt combiné avec des ſubſtances combuſtibles; il ne donne par lui-même ni flamme, ni lumiere. Ainſi le phlogiſtique ou ſubſtance huileuſe, ſulfureuſe, réſineuſe, n'eſt pas le principe du feu, mais la matiere propre à l'entretenir, à le nourrir & à le manifeſter.

Les raiſonnemens de M. Pott prouvent que le ſentiment de d'Eſpagnet & des autres Philoſophes Hermétiques ſur le feu & la lumiere, eſt un ſentiment raiſonné, & très-conforme aux obſervations Phyſico-Chymiques les plus exactes, puiſqu'ils ſont d'accord avec ce ſavant Profeſſeur

de Chymie dans l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin. Ces Philoſophes connoiſſoient donc la Nature : & s'ils la connoiſſoient, pourquoi ne pas plutôt eſſayer de lever le voile obſcur ſous lequel ils ont caché ſes procédés par leurs diſcours énigmatiques, allégoriques, fabuleux, que de mépriſer leurs raiſonnemens, parce qu'ils paroiſſent intelligibles ; ou de les accuſer d'ignorance & de menſonge ?

De la conſervation des Mixtes.

L'eſprit igné, le principe vivifiant donne la vie & la vigueur aux mixtes ; mais ce feu les conſumeroit bientôt, ſi ſon activité n'étoit modérée par l'humeur aqueuſe qui les lie. Cet humide circule perpétuellement dans tous. Il s'en fait une révolution dans l'Univers, au moyen de laquelle les uns ſe forment, ſe nourriſſent, augmentent même de volume pendant que ſon évaporation & ſon abſence font deſſécher & périr les autres.

Toute la machine du monde ne compoſe qu'un corps, dont toutes les parties ſont liées par des milieux qui participent des extrêmes. Ce lien eſt caché, ce nœud eſt ſecret ; mais il n'en eſt pas moins réel ; & c'eſt par ſon moyen que toutes ces parties ſe prêtent un ſecours mutuel, puiſqu'il y a un rapport, & un vrai commerce entre elles. Les eſprits émiſſaires des natures ſupérieures font & entretiennent cette communication ; les uns s'en vont quand les autres viennent ; ceux-ci retournent à leur ſource quand

ceux-là en descendent ; les derniers venus prennent la place, ceux-ci partent à leur tour, d'autres leur succedent ; & par ce flux & reflux continuels, la Nature se renouvelle & s'entretient. Ce sont les ailes de Mercure, à l'aide desquelles ce messager des Dieux rendoit de si fréquentes visites aux habitans du Ciel & de la Terre.

Cette succession circulaire d'esprits se fait par deux moyens, la raréfaction & la condensation, que la Nature emploie pour spiritualiser les corps & corporifier les esprits ; ou, si l'on veut, pour atténuer les élémens grossiers, les ouvrir, les élever même à la nature subtile des matieres spirituelles, & les faire ensuite retourner à la nature des élémens grossiers & corporels. Ils éprouvent sans cesse de telles métamorphoses. L'air fournit à l'eau une substance ténue éthéréenne qui commence à s'y corporifier ; l'eau la communique à la terre où elle se corporifie encore plus. Elle devient alors un aliment pour les minéraux & les végétaux. Dans ceux-ci, elle se fait tige, écorce, feuilles, fleurs, fruit ; en un mot, une substance corporelle, palpable.

Dans les animaux, la Nature sépare le plus subtil, le plus spirituel du boire & du manger pour le tourner en aliment. Elle change & spécifie la plus pure substance en semence, en chair, en os, &c. & laisse la plus grossiere & la plus hétérogene pour les excrémens. L'art imite la Nature dans ses résolutions & ses compositions.

De l'humide radical.

La vie & la conſervation des individus conſiſte dans l'union étroite de la forme & de la matiere. Le nœud, le lien qui forme cette union conſiſte dans celle du feu inné avec l'humide radical. Cet humide eſt la portion la plus pure, la plus digérée de la matiere, & comme une huile extrêmement rectifiée par les alambics de la Nature. Les ſemences des choſes contiennent beaucoup de cet humide radical, dans lequel une étincelle de feu céleſte ſe nourrit; & mis dans une matrice convenable, il opere, quand il eſt aidé conſtamment, tout ce qui eſt néceſſaire à la génération.

On trouve quelque choſe d'immortel dans cet humide radical; la mort des mixtes ne le fait évanouir ni diſparoître. Il réſiſte même au feu le plus violent, puiſqu'on le trouve encore dans les cendres des cadavres brûlés.

Chaque mixte contient deux humides, celui dont nous venons de parler, & un humide élémentaire, en partie aqueux, aérien en partie. Celui-ci cede à la violence du feu; il s'envole en fumée, en vapeurs, & lorſqu'il eſt tout-à-fait évaporé, le corps n'eſt plus que cendres, ou parties ſéparées les unes des autres.

Il n'en eſt pas ainſi de l'humide radical; comme il conſtitue la baſe des mixtes, il affronte la tyrannie du feu, il ſouffre le martyre avec un courage inſurmontable, & demeure attaché opiniâtrément aux cendres du mixte; ce qui indique manifeſtement ſa grande pureté.

L'expérience a montré aux Verriers, gens communément très-ignorans dans la connoiſſance de la Nature, que cet humide eſt caché dans les cendres. Ils ont trouvé à force de feu le ſecret de le manifeſter autant que l'art & la violence du feu artificiel en ſont capables. Pour faire le verre, il faut néceſſairement mettre les cendres en fuſion, & il ne ſauroit y avoir de fuſion, où il n'y a pas d'humide.

Sans ſavoir que les ſels extraits des cendres contiennent la plus grande vertu des mixtes, les laboureurs brûlent les chaumes & les herbes pour augmenter la fertilité de leurs champs: preuve que cet humide radical eſt inacceſſible aux atteintes du feu; qu'il eſt le principe de la génération, la baſe des mixtes, & que ſa vertu, ſon feu actif ne demeurent engourdis que juſqu'à ce que la terre, matrice commune des principes, en développe les facultés, ce qui ſe voit journellement dans les ſemences.

Ce baume radical eſt le ferment de la Nature, qui ſe répand dans toute la maſſe des individus. C'eſt une teinture ineffaçable, qui a la propriété de multiplier, & qui pénetre même juſques dans les plus ſales excrémens, puiſqu'on les emploie avec ſuccès pour fumer les terres, & augmenter leur fertilité.

On peut conjecturer avec raiſon, que cette baſe, cette racine des mixtes, qui ſurvit à leur deſtruction, eſt une partie de la premiere matiere, la portion la plus pure, & indeſtructible, marquée au coin de la lumiere dont elle reçut la forme. Car le mariage de cette premiere matiere

avec ſa forme eſt indiſſoluble, & tous les élémens corporifiés en individus tirent d'elle leur origine. Ne falloit-il pas en effet une telle matiere pour ſervir de baſe incorruptible, & comme de racine cubique aux mixtes corruptibles, pour pouvoir en être un principe conſtant, perpétuel, & néanmoins matériel, autour duquel tourneroient ſans ceſſe les viſſicitudes & les changemens que les êtres matériels éprouvent tous les jours ?

S'il étoit permis de porter ſes conjectures dans l'obſcurité de l'avenir, ne pourroit-on pas dire que cette ſubſtance inaltérable eſt le fondement du monde matériel, & le ferment de ſon immortalité, au moyen duquel il ſubſiſtera même après ſa deſtruction, après avoir paſſé par la tyrannie du feu, & avoir été purgé de ſa tache originelle, pour être renouvelé & devenir incorruptible & inaltérable pendant toute l'éternité ?

Il ſemble que la lumiere n'a encore opéré que ſur lui, & qu'elle a laiſſé le reſte dans les ténebres ; auſſi en conſerve-t-il toujours une étincelle, qui n'a beſoin que d'être excitée.

Mais le feu inné eſt bien différent de l'humide. Il tient de la ſpiritualité de la lumiere, & l'humide radical eſt d'une nature moyenne entre la matiere extrêmement ſubtile & ſpirituelle de la lumiere, & la matiere groſſiere, élémentaire, corporelle. Il participe des deux, & lie ces deux extrêmes. C'eſt le ſceau du traité viſible & palpable de la lumiere & des ténebres ; le point de réunion & de commerce entre le Ciel & la Terre.

On ne peut donc confondre ſans erreur cet humide radical avec le feu inné. Celui-ci eſt l'habitant, celui-là l'habitation, la demeure. Il eſt dans tous les mixtes le laboratoire de Vulcain; le foyer où ſe conſerve ce feu immortel, premier moteur créé de toutes les facultés des individus; le baume univerſel, l'élixir le plus précieux de la Nature, le mercure de vie parfaitement ſublimé & travaillé, que la Nature diſtribue par poids & par meſure à tous les mixtes. Qui ſaura extraire ce tréſor du cœur, & du centre caché des productions de ce bas monde, le dépouiller de l'écorce épaiſſe, élémentaire, qui le cache à nos yeux, & le tirer de la priſon ténébreuſe où il eſt renfermé, & dans l'inaction, pourra ſe glorifier de ſavoir faire la plus précieuſe médecine pour ſoulager le corps humain.

De l'harmonie de l'Univers.

Les corps ſupérieurs & les inférieurs du monde ayant une même ſource, & une même matiere pour principe, ont conſervé entr'eux une ſympathie qui fait que les plus purs, les plus nobles, les plus forts, communiquent à ceux qui le ſont moins toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles. Mais lorſque les organes des mixtes ſe trouvent mal diſpoſés naturellement ou par accident, cette communication eſt troublée ou empêchée, l'ordre établi pour ce commerce ſe dérange; le foible moins ſecouru s'affoiblit, ſuccombe, & devient le principe de ſa propre ruine, *mole ruit ſuâ.*

(*a*) Les quatre qualités des élémens, le froid, le chaud, le ſec & l'humide, ſont comme les tons harmoniques de la Nature. Ils ne ſont pas plus contraires entr'eux, que le ton grave dans la muſique l'eſt à l'aigu; mais ils ſont différens, & comme ſéparés par des intervalles, ou tons moyens, qui rapprochent les deux extrêmes. De même que par ces tons moyens on compoſe une très-belle harmonie, la Nature ſait auſſi combiner les qualités des élémens, de maniere qu'il en réſulte un tempérament qui conſtitue celui des mixtes.

Du Mouvement.

Il n'y a point de repos réel & proprement dit dans la Nature (*b*). Elle ne peut reſter oiſive; & ſi elle laiſſoit ſuccéder le repos réel au mouvement pendant un ſeul inſtant, toute la machine de l'Univers tomberoit en ruine. Le mouvement l'a comme tiré du néant; le repos l'y replongeroit. Ce à quoi nous donnons le nom de repos, n'eſt qu'un mouvement moins accéléré, moins ſenſible. Le mouvement eſt donc continuel dans chaque partie comme dans le tout. La Nature agit toujours dans l'intérieur des mixtes: les cadavres mêmes ne ſont point en repos, puiſqu'ils ſe corrompent, & que la corruption ne peut ſe faire ſans mouvement.

L'ordre & l'uniformité regnent dans la maniere de mouvoir la machine du monde; mais

(*a*) Coſmop. Tract. 2.
(*b*) *Ibid.* Tr. 4.

il y a divers degrés dans ce mouvement, qui eſt inégal, & différent dans les choſes différentes & inégales. La Géométrie exige même cette loi d'inégalité, & l'on peut dire que les corps céleſtes ont un mouvement égal en raiſon géométrique; ſavoir, eu égard à la différence de leur grandeur, de leur diſtance & de leur nature.

Nous appercevons aiſément dans le cours des ſaiſons, que les voies que la Nature emploie ne différent entr'elles qu'en apparence. Pendant l'hiver elle paroît ſans mouvement, morte, ou du moins engourdie. C'eſt cependant durant cette *morte ſaiſon* qu'elle prépare, digere, couve les ſemences, & les diſpoſe à la génération. Elle accouche pour ainſi dire au printemps; elle nourrit & éleve en été, elle mûrit même certains fruits; elle en réſerve d'autres pour l'automne, quand ils ont beſoin d'une plus longue digeſtion. A la fin de cette ſaiſon, tout devient caduque, pour ſe diſpoſer à une nouvelle génération.

L'homme éprouve dans cette vie les changemens de ces quatre ſaiſons. Son hiver n'eſt pas le temps de la vieilleſſe, comme on le dit communément, c'eſt celui qu'il paſſe dans le ventre de ſa mere ſans action, & comme dans les ténebres, parce qu'il n'a pas encore joui des bienfaits de la lumiere ſolaire. A peine a-t-il vu le jour, qu'il commence à croître: il entre dans ſon printemps, qui dure juſqu'à ce qu'il ſoit capable de mûrir ſes fruits. Son été ſuccede alors; il ſe fortifie, il digere, il cuit le principe de vie qui doit la donner à d'autres. Son fruit eſt-il mûr,

l'automne s'en empare; il devient ſec, il flétrit, il penche vers le principe où ſa nature l'entraîne; il y tombe, il meurt, il n'eſt plus.

De la diſtance inégale & variée du Soleil procede particulierement la variété des ſaiſons. Le Philoſophe qui veut s'appliquer à imiter les procédés de la Nature dans les opérations du grand œuvre, doit les méditer très-ſérieuſement.

Je n'entrerai point ici dans le détail des différens mouvemens des corps céleſtes. Moyſe n'a preſque expliqué que ce qui regarde le globe que nous habitons. Il n'a preſque rien dit des autres créatures, ſans doute afin que la curioſité humaine trouvât plutôt matiere à l'admiration, qu'à former des argumens pour la diſpute. L'envie déſordonnée de tout ſavoir tyranniſe cependant encore le foible eſprit de l'homme. Il ne ſait pas ſe conduire, & il eſt aſſez fou pour preſcrire au Créateur des regles pour conduire l'Univers. Il forge des ſyſtêmes, & parle avec un ton ſi déciſif, qu'on diroit que Dieu l'a conſulté pour tirer le monde du néant, & qu'il a ſuggéré au Créateur les loix qui conſervent l'harmonie de ſon mouvement général & particulier. Heureuſement les raiſonnemens de ces prétendus Philoſophes n'influent en rien ſur cette harmonie. Nous aurions lieu d'en craindre des conſéquences auſſi fâcheuſes pour nous, que celles qu'on tire de leurs principes ſont ridicules. Tranquilliſons nous : le monde ira ſon train autant de temps qu'il plaira à ſon Auteur de le conſerver. Ne perdons pas le temps d'une vie auſſi courte que la nôtre à diſputer des choſes que nous igno-

rons. Appliquons-nous plutôt à chercher le remede aux maux qui nous accablent ; à prier celui qui a créé *la médecine de la terre*, de nous la faire connoître ; & qu'après nous avoir favorisé de cette admirable connoissance, nous n'en usions que pour l'utilité de notre prochain, par amour pour le souverain Etre, à qui seul soit rendu gloire dans tous les siecles des siecles.

TRAITÉ
DE
L'ŒUVRE HERMÉTIQUE.

LA source de la santé & des richesses, deux bases sur lesquelles est appuyé le bonheur de cette vie, sont l'objet de cet art. Il fut toujours un mystere ; & ceux qui en ont traité, en ont parlé dans tous les temps, comme d'une science, dont la pratique a quelque chose de surprenant, & dont le résultat tient du miracle dans lui-même & dans ses effets. Dieu auteur de la Nature, que le Philosophe se propose d'imiter, peut seul éclairer & guider l'esprit humain dans la recherche de ce trésor inestimable, & dans le labyrinthe des opérations de cet art. Aussi tous ces Auteurs recommandent-ils de recourir au Créateur, & de lui demander cette grace avec beaucoup de ferveur & de persévérance.

Doit-on être surpris que les possesseurs d'un si beau secret l'ait voilé des ombres des hiéroglyphes, des fables, des allégories, des métaphores, des énigmes, pour en ôter la connoissance au commun des hommes ? Ils n'ont écrit que pour ceux à qui Dieu daigneroit en accorder l'intelligence. Les décrier, déclamer fortement contre la science même, parce qu'on a fait d'inutiles efforts pour l'obtenir, c'est une vengeance basse ; c'est faire tort à sa propre réputation, c'est afficher son ignorance, & l'impuissance où l'on est d'y parvenir. Que l'on éleve sa voix contre les souffleurs, contre ces brûleurs de charbons, qui, après avoir été dupes de leur propre ignorance, cherchent à faire d'autres dupes, à la bonne heure. Je me joindrois volontiers à ces sortes de critiques ; je voudrois même avoir une voix de Stentor pour me faire mieux entendre. Mais qui sont ceux qui se mêlent de parler & d'écrire contre la Philosophie Hermétique ? Des gens qui en ignorent, je gagerois, jusqu'à la définition ; gens dont la mauvaise humeur n'est excitée que par le préjugé. J'en appelle à la bonne foi ; qu'ils examinent sérieusement, s'ils sont au fait de ce qu'ils critiquent : ont-ils lu & relu vingt fois & davantage, les bons Auteurs qui traitent cette matiere ? qui d'entr'eux peut se flatter de savoir les opérations & les procédés de cet art ? quel Œdipe leur a donné l'intelligence de ses énigmes & de ses allégories ? quelle est la Sibylle qui les a introduits dans son sanctuaire ? qu'ils demeurent donc dans l'étroite sphere de leurs connoissances : *ne sutor ultra crepidam.* Ou

puiſque c'eſt la mode, qu'il leur ſoit permis d'aboyer après un ſi grand tréſor dont ils déſeſperent la poſſeſſion. Foible conſolation, mais la ſeule qui leur reſte! Et plût à Dieu que leurs cris ſe faſſent entendre de tous ceux qui dépenſent mal à propos leurs biens dans la pourſuite de celui-ci qui leur échappe, faute de connoître les procédés ſimples de la Nature.

Monſieur de Maupertuis en penſe bien autrement (lettres): Sous quelque aſpect qu'on conſidere la pierre Philoſophale, on ne peut, dit ce célebre Académicien, en prouver l'impoſſibilité; mais ſon prix, ajoute-t-il, ne ſuffit pas pour balancer le peu d'eſpérance de la trouver. M. de Juſti, Directeur général des mines de l'Impératrice Reine de Hongrie, en prouve non ſeulement la poſſiblité, mais l'exiſtence actuelle, dans un diſcours qu'il a donné au public, & dont les argumens ſont fondés ſur ſa propre expérience.

Conſeils Philoſophiques.

Adorez Dieu ſeul; aimez-le de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même. Propoſez-vous toujours la gloire de Dieu pour fin de toutes vos actions: invoquez-le, il vous exaucera; glorifiez-le, il vous exaltera.

Soyez tardif dans vos paroles & dans vos actions. Ne vous appuyez pas ſur votre prudence, ſur vos connoiſſances, ni ſur la parole & les richeſſes des hommes, principalement des Grands. Ne mettez votre confiance qu'en Dieu. Faites valoir le talent qu'il vous a confié. Soyez avare

du temps ; il eſt infiniment court pour un homme qui ſait l'employer. Ne remettez pas au lendemain, qui n'eſt pas à vous, une choſe néceſſaire que vous pouvez faire aujourd'hui. Fréquentez les bons & les ſavans. L'homme eſt né pour apprendre ; ſa curioſité naturelle en eſt une preuve bien palpable ; & c'eſt dégrader l'humanité, que de croupir dans l'oiſiveté & l'ignorance. Plus un homme a de connoiſſances, plus il approche de l'Auteur de ſon être, qui ſait tout. Profitez donc des lumieres des ſavans ; recevez leurs inſtructions avec douceur, & leurs corrections toujours en bonne part. Fuyez le commerce des méchans, la multiplicité des affaires, & la quantité d'amis.

Les ſciences ne s'acquierent qu'en étudiant, en méditant, & non dans la diſpute. Apprenez peu à la fois : répétez ſouvent la même étude ; l'eſprit peut tout quand il eſt à peu, & ne peut rien quand il eſt en même temps à tout.

La ſcience jointe à l'expérience forme la vraie ſageſſe. On eſt contraint, à ſon défaut, de recourir à l'opinion, au doute, à la conjecture, & à l'autorité.

Les ſujets de la ſcience ſont Dieu, le grand monde, & l'homme. L'homme a été fait pour Dieu, la femme pour Dieu & l'homme, & les autres créatures pour l'homme & la femme (*a*), afin qu'ils en fiſſent uſage pour leurs occupations, leur propre conſervation, & la gloire de leur Auteur commun. Après tout, faites en ſorte

(a) Sap. 9. v. 2. & ſuiv.

que vous ſoyez toujours bien avec Dieu & votre prochain. La vengeance eſt une foibleſſe dans les hommes. Ne vous faites jamais aucun ennemi ; & ſi quelqu'un veut vous faire du mal, ou vous en a fait, vous ne ſauriez mieux & plus noblement vous venger qu'en lui faiſant du bien.

APHORISME

DE LA VÉRITÉ DES SCIENCES.

Deux ſortes de ſciences, & non plus. La Religion & la Phyſique ; c'eſt-à-dire, la ſcience de Dieu & celle de la Nature : tout le reſte n'en eſt que les branches. Il y en a même de bâtardes ; mais elles ſont plutôt des erreurs que des ſciences.

Dieu donne la premiere dans ſa perfection aux Saints & aux enfans du Ciel. Il éclaire l'eſprit de l'homme pour acquérir la ſeconde, & le Démon y jette des nuages pour inſinuer les bâtardes.

La Religion vient du Ciel, c'eſt la vraie ſcience, parce que Dieu, ſource de toute vérité, en eſt l'auteur. La Phyſique eſt la connoiſſance de la Nature ; avec elle l'homme fait des choſes ſurprenantes. *Mens humana mirabilium effectrix.*

La puiſſance de l'homme eſt plus grande qu'on ne ſauroit l'imaginer. Il peut tout par Dieu, rien ſans lui, excepté le mal.

La clef des Sciences.

Le premier pas à la ſageſſe eſt la crainte de Dieu, le ſecond la connoiſſance de la Nature. Par elle on monte juſqu'à la connoiſſance de ſon Auteur (*a*). La Nature enſeigne aux clairvoyans la Phyſique Hermétique. L'ouvrage long eſt toujours de la Nature ; elle opere ſimplement, ſucceſſivement, & toujours par les mêmes voies pour produire les mêmes choſes. L'ouvrage de l'art eſt moins long ; il avance beaucoup les démarches de la Nature. Celui de Dieu ſe fait en un inſtant. L'Alchymie proprement dite eſt une opération de la Nature, aidée par l'art. Elle nous met en main la clef de la magie naturelle ou de la Phyſique, & nous rend admirables aux hommes, en nous élevant au deſſus du commun.

Du Secret.

La ſtatue d'Harpocrate, qui avoit une main ſur ſa bouche, étoit chez les anciens Sages l'emblême du ſecret, qui ſe fortifie par le ſilence, s'affoiblit & s'évanouit par la révélation. Jéſus-Chriſt notre Sauveur ne révéloit nos myſteres qu'à ſes Diſciples, & parloit toujours au peuple par allégories & par paraboles. *Vobis datum eſt noſcere myſteria regni cœlorum... ſine parabolis non loquebatur eis* (b).

Les Prêtres chez les Egyptiens, les Mages chez les Perſans, les Mécubales & les Cabaliſtes

(*a*) S. Paul. Rom. 1. 20.
(*b*) Mat. 13. v. 11. Marc. 4. v. 11. Matth. 13. v. 34.

chez les Hébreux, les Bracmanes aux Indes, les Gymnoſophiſtes en Ethiopie, les Orphées, les Homeres, les Pythagores, les Platons, les Porphyres parmi les Grecs, les Druides parmi les Occidentaux, n'ont parlé des ſciences ſecretes que par énigmes & par allégories: s'ils avoient dit quel en étoit le véritable objet, il n'y auroit plus eu de myſteres, & le ſacré auroit été mêlé avec le profane.

Des moyens pour parvenir au Secret.

Les diſpoſitions pour arriver au ſecret, ſont la connoiſſance de la Nature, & de ſoi-même. L'on ne peut avoir parfaitement la premiere & même la ſeconde que par l'aide de l'Alchymie, l'amour de la ſageſſe, l'horreur du crime, du menſonge, la fuite des Cacochymiſtes, la fréquentation des Sages, l'invocation du Saint-Eſprit, ne pas ajouter ſecret ſur ſecret, ne s'attacher qu'à une choſe, parce que Dieu & la Nature ſe plaiſent dans l'unité & la ſimplicité.

L'homme étant l'abrégé de toute la Nature, il doit apprendre à ſe connoître comme le précis & le raccourci d'icelle. Par ſa partie ſpirituelle, il participe à toutes les créatures immortelles; & par ſa partie matérielle, à tout ce qui eſt caduc dans l'Univers.

Des clefs de la Nature.

De toutes choſes matérielles il ſe fait de la cendre; de la cendre on fait du ſel, du ſel on ſépare l'eau & le mercure, du mercure on

compoſe un élixir ou une quinteſſence. Le corps ſe met en cendres pour être nettoyé de ſes parties combuſtibles, en ſel pour être ſéparé de ſes terreſtréités, en eau pour pourrir & ſe putréfier, & en eſprit pour devenir quinteſſence.

Les ſels ſont donc les clefs de l'Art & de la Nature ; ſans leur connoiſſance il eſt impoſſible de l'imiter dans ſes opérations. Il faut ſavoir leur ſympathie & leur antipathie avec les métaux & avec eux-mêmes. Il n'y a proprement qu'un ſel de nature, mais il ſe diviſe en trois ſortes pour former les principes des corps. Ces trois ſont le nitre, le tartre & le vitriol ; tous les autres en ſont compoſés.

Le nitre eſt fait du premier ſel par atténuation, ſubtiliſation, & purgation des terreſtréités crues & froides qui s'y trouvent mélangées. Le Soleil le cuit, le digere en toutes ſes parties, y fait l'union des élémens, & l'impregne des vertus ſéminales, qu'il porte enſuite avec la pluie dans la terre qui eſt la matrice commune.

Le ſel de tartre eſt ce même nitre plus cuit, plus digéré par la chaleur de la matrice où il avoit été dépoſé, parce que cette matrice ſert de fourneau à la Nature. Ainſi du nitre & du tartre ſe forment les végétaux. Ce ſel ſe trouve par-tout où le nitre a été dépoſé, mais particulierement ſur la ſuperficie de la terre, où la roſée & la pluie le fourniſſent abondamment.

Le vitriol eſt le même ſel nitre, qui ayant paſſé par la nature du tartre, devient ſel minéral par une cuiſſon plus longue, & dans des fourneaux plus ardens. Il ſe trouve en abondance

dans les entrailles, les concavités & les porosités de la terre, où il se réunit avec un humeur visqueuse qui le rend métallique.

Des Principes métalliques.

Des sels dont nous venons de parler, & de leurs vapeurs se fait le mercure que les Anciens ont appelé *semence minérale*. De ce mercure & du soufre soit pur, soit impur, sont faits tous les métaux dans les entrailles de la terre & à sa superficie.

Lorsque les élémens corporifiés par leur union prennent la forme de salpêtre, de tartre & de vitriol, le feu de la Nature, excité par la chaleur solaire, digere l'humidité que la sécheresse de ces sels attire, & séparant le pur de l'impur, le sel de la terre, les parties homogenes des hétérogenes, elle l'épaissit en argent-vif, puis en métal pur ou impur, suivant le mélange & la qualité de la matrice.

La diversité du soufre & du mercure plus ou moins purs, & plus ou moins digérés, leur union & leurs différentes combinaisons forment la nombreuse famille du regne minéral. Les pierres, les marcassites, les minéraux different encore entr'eux, suivant la différence de leurs matrices, & le plus ou moins de cuisson.

De la matiere du grand œuvre en général.

Les Philoſophes n'ont, ce ſemble, parlé de la matiere que pour la cacher, au moins quand il s'eſt agi de la déſigner en particulier. Mais quand ils en parlent en général, ils s'étendent beaucoup ſur ſes qualités & ſes propriétés ; ils lui donnent tous les noms des individus de l'Univers, parce qu'ils diſent qu'elle en eſt le principe & la baſe. « Examinez, dit le Coſmopolite (*a*), ſi ce que » vous vous propoſez de faire, eſt conforme à » ce que peut faire la Nature. Voyez quels ſont » les matériaux qu'elle emploie, & de quel » vaſe elle ſe ſert. Si vous ne voulez que faire » ce qu'elle fait, ſuivez-la pas à pas. Si vous » voulez faire quelque choſe de mieux, voyez » ce qui peut ſervir à cet effet ; mais demeurez » toujours dans les natures de même genre. Si, » par exemple, vous voulez pouſſer un métal au » delà de la perfection qu'il a reçue de la Na- » ture, il faut prendre vos matériaux dans le » genre métallique, & toujours un mâle & une » femelle, ſans quoi vous ne réuſſirez pas. Car » en vain vous propoſeriez-vous de faire un » métal avec de l'herbe, ou une nature animale, » comme d'un chien ou de toute autre bête, » vous ne ſauriez produire un arbre. »

Cette premiere matiere eſt appelée plus communément ſoufre & argent-vif. Raymond Lulle (*b*) les nomme les deux extrêmes de la pierre & de tous les métaux. D'autres diſent en général que le Soleil eſt ſon pere & la Lune ſa mere ; qu'elle

(*a*) Tract. 1. (*b*) Codicit. c. 9.

eſt mâle & femelle ; qu'elle eſt compoſée de quatre, de trois, de deux & d'un, & tout cela pour la cacher. Elle ſe trouve par-tout, ſur terre & ſur mer, dans les plaines, ſur les montagnes, &c. Le même Auteur dit que leur matiere eſt unique, & dit enſuite que la pierre eſt compoſée de pluſieurs principes individuels. Toutes ces contradictions ne ſont cependant qu'apparentes, parce qu'ils ne parlent pas de la matiere dans un ſeul point de vue ; mais quant à ſes principes généraux, ou aux différens états où elle ſe trouve dans les opérations.

Il eſt certain qu'il n'y a qu'un ſeul principe dans toute la Nature, & qu'il l'eſt de la pierre comme des autres choſes. Il faut donc ſavoir diſtinguer ce que les Philoſophes diſent de la matiere en général, d'avec ce qu'ils en diſent en particulier. Il n'y a auſſi qu'un ſeul eſprit fixe, compoſé d'un feu très-pur, & incombuſtible, qui fait ſa demeure dans l'humide radical des mixtes. Il eſt plus parfait dans l'or que dans toute autre choſe, & le ſeul mercure des Philoſophes a la propriété & la vertu de le tirer de ſa priſon, de le corrompre & de le diſpoſer à la génération. L'argent-vif eſt le principe de la volatilité, de la malléabilité, & de la minéralité ; l'eſprit fixe de l'or ne peut rien ſans lui. L'or eſt humecté, réincrudé, volatiliſé & ſoumis à la putréfaction par l'opération du mercure : & celui-ci eſt digéré, cuit, épaiſſi, deſſéché & fixé par l'opération de l'or philoſophique, qui le rend par ce moyen une teinture métallique.

L'un & l'autre ſont le mercure & le ſoufre

philoſophique. Mais ce n'eſt pas aſſez qu'on faſſe entrer dans l'œuvre un ſoufre métallique comme levain ; il en faut auſſi un comme ſperme ou ſemence de nature ſulfureuſe, pour s'unir à la ſemence de ſubſtance mercurielle. Ce ſoufre & ce mercure ont été ſagement repréſentés chez les Anciens par deux ſerpens, l'un mâle & l'autre femelle, entortillés autour de la verge d'or de Mercure. La verge d'or eſt l'eſprit fixe, où ils doivent être attachés. Ce ſont les mêmes que Junon envoya contre Hercule, dans le temps que ce héros étoit encore au berceau.

Ce ſoufre eſt l'ame des corps, & le principe de l'exubération de leur teinture ; le mercure vulgaire en eſt privé ; l'or & l'argent vulgaires n'en ont que pour eux. Le mercure propre à l'œuvre doit donc premierement être impregné d'un ſoufre inviſible (*a*), afin qu'il ſoit plus diſpoſé à recevoir la teinture viſible des corps parfaits, & qu'il puiſſe enſuite la communiquer avec uſure.

Nombre de Chymiſtes ſuent ſang & eau pour extraire la teinture de l'or vulgaire ; ils s'imaginent qu'à force de lui donner la torture, il la lui feront dégorger, & qu'enſuite ils trouveront le ſecret de l'augmenter & de la multiplier, mais

Spes tandem Agricolas vaniś eludit ariſtis.
Virg. Georg.

Car il eſt impoſſible que la teinture ſolaire puiſſe être entierement ſéparée de ſon corps. L'art ne ſauroit défaire dans ce genre ce que la Nature

(*a*) D'Eſpagnet, Can. 30.

a ſi bien uni. S'ils réuſſiſſent à tirer de l'or une liqueur colorée & permanente, par la force du feu ou par la corroſion des eaux fortes, il faut la regarder ſeulement comme une portion du corps, mais non comme ſa teinture; car ce qui conſtitue proprement la teinture, ne peut être ſéparé de l'or. C'eſt ce terme de teinture qui fait illuſion à la plupart des Artiſtes. Je veux bien encore que ce ſoit une teinture, au moins conviendront-ils qu'elle eſt altérée par la force du feu, ou les eaux fortes, qu'elle ne peut être urile à l'œuvre, & qu'elle ne ſauroit donner aux corps volatils la fixité de l'or dont elle auroit été ſéparée. C'eſt pour ces raiſons que d'Eſpagnet (*a*) leur conſeille de ne pas dépenſer leur argent & leur or dans un travail ſi pénible, & dont ils ne pourroient tirer aucun fruit.

Des noms que les anciens Philoſophes ont donné à la matiere.

Les anciens Philoſophes cachoient le vrai nom de la matiere du grand œuvre avec autant de ſoins que les modernes. Ils n'en parloient que par allégories, & par ſymboles. Les Egyptiens la repréſentoient dans leurs hiéroglyphes ſous la forme d'un bœuf, qui étoit en même temps le ſymbole d'Oſiris & d'Iſis, qu'on ſuppoſoit avoir été frere & ſœur, l'époux & l'épouſe, l'un & l'autre petits-fils du Ciel & de la Terre. D'autres lui ont donné le nom de Vénus. Ils l'ont

(*a*) Can. 34.

auſſi appelé Androgyne, Andromede, femme de Saturne, fille du Dieu Neptune; Larone, Maja. Semele, Leda, Cérès, & Homere l'a honorée plus d'une fois du titre de mere des Dieux. Elle étoit auſſi connue ſous les noms de Rée ἀπὸ τοῦ ῥεῖν, terre coulante, fuſible, & enfin d'une infinité d'autres noms de femmes, ſuivant les différentes circonſtances où elle ſe trouve dans les diverſes & ſucceſſives opérations de l'œuvre. Ils la perſonnifioient, & chaque circonſtance leur fourniſſoit un ſujet pour je ne ſais combien de fables allégoriques, qu'ils inventoient comme bon leur ſembloient: on en verra des preuves dans tout le cours de cet ouvrage.

Le Philoſophe Hermétique veut que le *Laiton* (nom qu'il lui a plu auſſi de donner à leur matiere) ſoit compoſé d'un or & d'un argent cruds, volatils, immeurs, & plein de noirceur pendant la putréfaction, qui eſt appelé *ventre de Saturne*, dont Vénus fut engendrée. C'eſt pourquoi elle eſt regardée comme née de la mer Philoſophique. Le ſel qui en étoit produit, étoit repréſenté par Cupidon, fils de Vénus & de Mercure; parce qu'alors Vénus ſignifioit le ſoufre, & Mercure l'argent-vif, ou le mercure philoſophique.

Nicolas Flamel a repréſenté la premiere matiere dans ſes figures hiéroglyphiques ſous la figure de deux Dragons, l'un ailé, l'autre ſans ailes, pour ſignifier, dit-il (*a*), « le principe » fixe, ou le mâle, ou le ſoufre; & par celui

(*a*) Explicat. des fig. ch. 4.

» qui a des ailes, le principe volatil, ou l'hu-
» midité, ou la femelle, ou l'argent-vif. Ce
» ſont, ajoute-t-il, le Soleil & la Lune de ſource
» mercurielle. Ce ſont ces Serpens & Dragons,
» que les anciens Egyptiens ont peints en cercle,
» la tête mordant la queue, pour dire qu'ils
» étoient ſortis d'une même choſe, & qu'elle
» ſeule étoit ſuffiſante à elle-même, & qu'en
» ſon contour & circulation elle ſe parfaiſoit.
» Ce ſont ces Dragons que les anciens Philo-
» ſophes Poëtes ont mis à garder ſans dormir
» les pommes dorées des jardins des Vierges
» Heſpérides. Ce ſont ceux ſur leſquels Jaſon,
» en l'aventure de la Toiſon d'or, verſa le jus
» préparé par la belle Médée; des diſcours deſ-
» quels les livres des Philoſophes ſont ſi rem-
» plis, qu'il n'y a point de Philoſophe qui n'en
» ait écrit depuis le véridique Hermès Triſmé-
» giſte, Orphée, Pythagoras, Artéphius, Morie-
» nus & les autres ſuivans juſqu'à moi.

» Ce ſont ces deux Serpens envoyés par Ju-
» non, qui eſt la nature métallique, que le fort
» Hercule, c'eſt-à-dire, le Sage, doit étrangler
» en ſon berceau: je veux dire vaincre & tuer,
» pour les faire pourrir, corrompre & engen-
» drer au commencement de ſon œuvre. Ce
» ſont les deux Serpens attachés autour du ca-
» ducée de Mercure, avec leſquels il exerce ſa
» grande puiſſance, & ſe transfigure & ſe change
» comme il lui plaît. »

La Tortue étoit auſſi chez les Anciens le ſym-
bole de la matiere, parce qu'elle porte ſur ſon
écaille une eſpece de repréſentation de cette

figure de ♄ Saturne. C'eſt pourquoi Vénus étoit quelquefois repréſentée (*a*) aſſiſe ſur un Bouc, dont la tête comme celle du Bélier préſente à peu près cette figure ♉ de Mercure, & le pied droit appuyé ſur une Tortue. On voit auſſi dans un emblême Philoſophique un Artiſte faiſant une ſauce à une Tortue avec des raiſins. Et un Philoſophe interrogé quelle étoit la matiere, répondit *teſtudo ſolis cum pinguedine vitis.*

Chez les Aborigenes la figure ♄ de Saturne étoit en grande vénération; ils la mettoient ſur leurs médailles, ſur leurs colonnes, obéliſques, &c. Ils repréſentoient Saturne ſous la figure d'un vieillard, ayant cependant un air mâle & vigoureux, qui laiſſoit couler ſon urine en forme de jet d'eau; c'étoit dans cette eau qu'ils faiſoient conſiſter la meilleure partie de leur médecine & de leurs richeſſes. D'autres y joignoient la plante appelée *Molybdnos*, ou plante Saturnienne, dont ils diſoient que la racine étoit de plomb, la tige d'argent & les fleurs d'or. C'eſt la même dont il eſt fait mention dans Homere (*b*) ſous le nom de Moly. Nous en parlerons fort au long dans les explications que nous donnerons de la deſcente d'Enée aux enfers, à la fin de cet ouvrage.

Les Grecs inventerent auſſi une infinité de fables à cette occaſion, & formerent en conſéquence le nom de *Mercure* de Μηρὸς, *inguin*, & de Κῆρος, *puer*, parce que le Mercure philoſophique

(*a*) Plutarchus in præceptis connub.
(*b*) Odyſſ. l. 10. v. 302. & ſuiv.

eſt une eau, que pluſieurs Auteurs, & particulierement Raymond Lulle (*a*) ont appelé *urine d'enfant*. De-là auſſi la fable d'Orion, engendré de l'urine de Jupiter, de Neptune & de Mercure.

La matiere eſt une & toute choſe.

Les Philoſophes, toujours attentifs à cacher tant leur matiere que leurs procédés, appellent indifféremment leur matiere, cette même matiere dans tous les états où elle ſe trouve dans le cours des opérations. Ils lui donnent pour cet effet bien des noms en particulier qui ne lui conviennent qu'en général, & jamais mixte n'a eu tant de noms. Elle eſt une & toutes choſes, diſent-ils, parce qu'elle eſt le principe radical de tous les mixtes. Elle eſt en tout & ſemblable à tout, parce qu'elle eſt ſuſceptible de toutes les formes, mais avant qu'elle ſoit ſpécifiée à quelque eſpece des individus des trois regnes de la Nature. Lorſqu'elle eſt ſpécifiée au genre minéral, ils diſent qu'elle eſt ſemblable à l'or, parce qu'elle en eſt la baſe, le principe & la mere. C'eſt pourquoi ils l'appellent or crud, or volatil, or immeur, or lépreux. Elle eſt analogue aux métaux, étant le mercure dont ils ſont compoſés. L'eſprit de ce mercure eſt ſi congelant, qu'on le nomme le pere des pierres tant précieuſes que vulgaires. Il eſt la mere qui les conçoit, l'humide qui les nourrit, & la matiere qui les fait.

Les minéraux en ſont auſſi formés; & comme

(*a*) Lib. Secretorum & alibi.

l'antimoine eſt le Prothée de la Chymie, & le minéral qui a le plus de propriétés & de vertus, Artéphius a nommé la matiere du grand œuvre, *Antimoine des parties de Saturne.* Mais quoiqu'elle donne un vrai mercure, il ne faut pas s'imaginer que ce mercure ſe tire de l'antimoine vulgaire, ni que ce ſoit le mercure commun. Philalethe nous aſſure (*a*) que de quelque façon qu'on traite le mercure vulgaire, on n'en fera jamais le mercure Philoſophique. Le Coſmopolite dit que celui-ci eſt le vrai mercure, & que le mercure commun n'eſt que ſon frere bâtard (*b*). Lorſque le mercure des Sages eſt mêlé avec l'argent & l'or, il eſt appelé l'électre des Philoſophes, leur airain, leur laiton, leur cuivre, leur acier; & dans les opérations, leur venin, leur arſenic, leur orpiment, leur plomb, leur laiton qu'il faut blanchir; Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, la Lune & le Soleil.

Ce mercure eſt une eau ardente, qui a la vertu de diſſoudre tous les mixtes, les minéraux, les pierres; & tout ce que les autres menſtrues ou eaux fortes ne ſauroient faire, la faux du vieillard Saturne en vient à bout; ce qui lui a fait donner le nom de diſſolvant univerſel.

Paracelſe, en parlant de Saturne, s'exprime ainſi (*c*) « : Il ne ſeroit pas à propos que l'on » ſe perſuadât, encore moins que l'on fût inſ- » truit des propriétés cachées dans l'intérieur de » Saturne & tout ce qu'on peut faire avec lui

(*a*) Introitus apertus, &c.
(*b*) Dialog. Mercur. Alkemiſtæ & Naturæ.
(*c*) Cœlum Philoſoph. Can. de Saturno.

» & par lui. Si les hommes le ſavoient, tous
» les Alchymiſtes abandonneroient toute autre
» matiere pour ne travailler que ſur celle là. »

Je finirai ce que j'ai à dire ſur la matiere du grand œuvre, par l'excluſion que quelques Philoſophes donnent à certaine matiere que les Souffleurs prennent communément pour faire la médecine dorée, ou pierre Philoſophale. « J'ai, dit
» Riplée, fait beaucoup d'expériences ſur toutes
» les choſes que les Philoſophes nomment dans
» leurs écrits, pour faire de l'or & de l'argent,
» & je veux vous les raconter. J'ai travaillé ſur
» le cinabre, mais il ne valoit rien, & ſur le
» mercure ſublimé qui me coûtoit bien cher.
» J'ai fait beaucoup de ſublimations d'eſprits,
» de fermens, des ſels du fer, de l'acier & de
» leur écume, croyant par ce moyen & ces ma-
» tieres parvenir à faire la pierre; mais je vis
» bien enfin que j'avois perdu mon temps, mes
» frais & mes peines. Je ſuivois pourtant exac-
» tement tout ce qui m'étoit preſcrit par les Au-
» teurs; & je trouvai que tous les procédés qu'ils
» enſeignoient étoient faux. Je fis enſuite des eaux
» fortes, des eaux corroſives, des eaux ardentes,
» avec leſquelles j'opérois de diverſes manieres,
» mais toujours à pure perte. J'eus recours après
» cela aux coques d'œufs, au ſoufre, au vitriol,
» que les Artiſtes inſenſés prennent pour le Lion
» vert des Philoſophes, à l'arſenic, à l'orpiment,
» au ſel ammoniac, au ſel de verre, au ſel al-
» kali, au ſel commun, au ſel gemme, au ſal-
» pêtre, au ſel de ſoude, au ſel attincar, au ſel
» de tartre, au ſel alembrot; mais, croyez-moi,

» donnez-vous de garde de toutes ces matieres.
» Fuyez les métaux imparfaits rubéfiés, l'odeur
» du mercure, le mercure ſublimé ou précipité
» vous y ſeriez trompé comme moi. J'ai éprouvé
» tout, le ſang, les cheveux, l'ame de Saturne,
» les marcaſſites, l'æs uſtum, le ſafran de Mars,
» les écailles & l'écume du fer, la lytharge,
» l'antimoine; tout cela ne vaut pas une figure
» pourrie. J'ai travaillé beaucoup pour avoir
» l'huile & l'eau de l'argent; j'ai calciné ce mé-
» tal avec un ſel préparé, & ſans ſel, avec de
» l'eau-de-vie; j'ai tiré des huiles corroſives;
» mais tout cela étoit inutile. J'ai employé les
» huiles, le lait, le vin, la préſure, le ſperme
» des étoiles qui tombe ſur la terre, la chéli-
» doine, les ſecondines, & une infinité d'au-
» tres choſes, & je n'en ai tiré aucun profit. J'ai
» mélangé le mercure avec des métaux, je les ai
» réduits en cryſtaux, m'imaginant faire quelque
» choſe de bon; j'ai cherché dans les cendres
» mêmes: mais, croyez-moi, pour Dieu, fuyez,
» fuyez de telles ſotriſes. Je n'ai trouvé qu'un
» ſeul œuvre véritable. »

Le Tréviſan (*a*) s'explique à peu près dans le même ſens. « Et par ainſi, dit-il, nous en avons
» vu & connu pluſieurs & infinis beſoignans
» en ces amalgamations & multiplications au
» blanc & au rouge, avec toutes les matieres
» que vous ſauriez imaginer, & toutes peines,
» continuations & conſtances, que je crois qu'il
» eſt poſſible; mais jamais nous ne trouvions

(*a*) Philoſoph. des Métaux.

» notre or ni notre argent multiplié ni du
» tiers, ni de moitié, ni de nulle partie. Et ſi
» avons vu tant de blanchiſſemens & rubifica-
» tions, de receptes, de ſophiſtications par tant
» de pays, tant en Rome, Navarre, Eſpagne,
» Turquie, Grece, Alexandrie, Barbarie, Perſe,
» Meſſine; en Rhodes, en France, en Ecoſſe,
» en la Terre-Sainte & ſes environs; en toute
» l'Italie, en Allemagne, en Angleterre, & quaſi
» circuyant tout le monde. Mais jamais nous ne
» trouvions que gens beſoignans de choſes ſo-
» phiſtiques & matieres herbales, animales, vé-
» gétables & plantables, & pierres minérales,
» ſels, aluns & eaux fortes, diſtillations & ſé-
» parations des élémens, & ſublimations, cal-
» cinations, congelations d'argent-vif par her-
» bes, pierres, eaux, huiles, fumiers, & feu
» & vaiſſeaux très-étranges, & jamais nous ne
» trouvions labourans ſur matiere due. Nous en
» trouvions bien en ces pays qui ſavoient bien
» la pierre, mais jamais ne pouvions avoir leur
» accointance..... & je me mis donc à lire
» les livres avant que de beſoigner davantage,
» penſant bien en moi-même que par homme
» je n'y pouvois parvenir; partant que s'ils le
» ſavoient, jamais ne le voudroient dire....
» ainſi je regardai là où plus les livres s'accor-
» doient; alors je penſois que c'étoit là la vé-
» rité: car ils ne peuvent dire vérité qu'en une
» choſe. Et par ainſi je trouvai la vérité. Car où
» plus ils s'accordent, cela étoit la vérité; com-
» bien que l'un le nomme en une maniere, &
» l'autre en une autre; toutefois *c'eſt toute une*
» *ſubſtance*

» *ſubſtance* en leurs paroles. Mais je connus que » la fauſſeté étoit en diverſité, & non point en » accordance; car ſi c'étoit vérité, *ils n'y met-* » *troient qu'une matiere*, quelques noms & quel- » ques figures qu'ils baillaſſent..... Et en mon » Dieu, je crois que ceux qui ont écrit parabo- » liquement & figurativement leurs livres, en » parlant de cheveux, d'urine, de ſang, de » ſperme, d'herbes, de végétables, d'animaux, » de plantes, & des pierres & des minéraux, » comme ſont ſels, alums & coperoſe, a:tra- » mens, vitriols, borax & magneſie, & pierres » quelconques, & eaux; je crois, dis-je, qu'onc- » ques il ne leur coûta gueres, ou qu'ils n'y ont » prins gueres de peines, ou qu'ils ſont trop » cruels..... Car ſachez que nul livre ne dé- » clare en paroles vraies, ſinon par paraboles, » comme figure. Mais l'homme y doit aviſer & » reviſer ſouvent le poſſible de ce qu'ils diſent, » & regarder les opérations que Nature adreſſe » en ſes ouvrages.

» Parquoi je conclus, & me croyez. Laiſſez » ſophiſtications & tous ceux qui y croyent: fuyez » leurs ſublimations, conjonctions, ſéparations, » congélations, préparations, disjonctions, con- » nexions, & autres déceptions.... Et ſe taiſent » ceux qui afferment autre teinture que la nôtre, » non vraie, ne portant quelque profit. Et ſe » taiſent ceux qui vont diſant & ſermonant autre » ſoufre que le nôtre, qui eſt caché dedans la » magneſie (Philoſophique), & qui veulent » tirer autre argent-vif que du ſerviteur rouge, » & autre eau que la nôtre, qui eſt permanente,

» qui nullement ne ſe conjoint qu'à ſa nature,
» & qui ne mouille autre choſe, ſinon choſe
» qui ſoit la propre unité de ſa nature....

» Laiſſez alums, vitriols, ſels & tous attra-
» mens, borax, eaux fortes quelconques, ani-
» maux, bêtes, & tout ce que d'eux peut ſor-
» tir; cheveux, ſang, urine, ſpermes, chairs,
» œufs, pierres & tous minéraux. Laiſſez tous
» métaux ſeulets: car combien que d'eux ſoit
» l'entrée, & que notre matiere, par tous les
» dits des Philoſophes, doit être compoſée de
» vif-argent; & vif-argent n'eſt en autres choſes
» qu'ès métaux, comme il appert par Gébert,
» par le grand Roſaire, par le code de toute vé-
» rité, par Morien, par Haly, par Calib, par
» Avicenne, par Bendegid, Eſid, Serapion,
» par Sarne, qui fit le livre appelé *Lilium*,
» par Euclides en ſon ſeptantieme chapitre des
» Retractations, & par le Philoſophe (Ariſtote)
» au troiſieme des météores..... & pour ce diſent
» Ariſtote & Democritus au livre de la Phyſique,
» chapitre troiſieme des Météores: faſſent grande
» chere les Alchymiſtes; car ils ne mueront ja-
» mais la forme des métaux, s'il n'y a réduc-
» tion faite à leur premiere matiere.... Or ſachez,
» comme le dit Noſcus, en la Turbe, lequel fut
» Roi d'Albanie, que d'homme ne vient qu'hom-
» me; de volatil que volatil, ni de bête brute
» que bête brute, & que Nature ne s'amende
» qu'en ſa propre nature, & non point en
» autre. »

Ce que nous venons de rapporter de ces deux Auteurs eſt une leçon pour les Souffleurs. Elle

leur indique clairement qu'ils ne ſont pas dans la bonne voie, & pourra ſervir en même temps de préſervatif à ceux qu'ils auroient envie de duper, parce que toutes les fois qu'un homme promettra de faire la pierre avec les matieres ci-deſſus exclues, on peut en conclure que c'eſt ou un ignorant, ou un fripon. Il eſt clair auſſi par tout ce raiſonnement du Tréviſan, que la matiere du grand œuvre doit être de nature minérale & métallique; mais quelle eſt cette matiere en particulier? aucun ne la dit préciſément.

La clef de l'Œuvre.

Baſile Valentin (*a*) dit que celui qui a de la farine fera bientôt de la pâte, & que celui qui a de la pâte trouvera bientôt un four pour la cuire. C'eſt comme s'il diſoit que l'Artiſte qui auroit la véritable matiere philoſophique, ne ſera pas embarraſſé pour la mettre en œuvre: il eſt vrai, ſi l'on en croit les Philoſophes, que la confection de l'œuvre eſt une choſe très-aiſée, & qu'il faut plus de temps & de patience que de frais; mais cela ne doit ſans doute s'entendre que de certaines circonſtances de l'œuvre, & lorſqu'on eſt parvenu à un certain point. Flamel (*b*) dit, que *la préparation des agens eſt une choſe difficile ſur toute autre au monde.* Augurelle (*c*) nous aſſure qu'il faut un travail d'Hercule:

(*a*) Addition aux 12 Clefs.
(*b*) Explicat. des fig. hiéroglyp.
(*c*) Chryſop. l. 2.

Alter inauratam noto de vertice pellem
Principium velut oſtendit, quod ſumere poſſis:
Alter onus quantum ſubeas.

Et d'Eſpagnet ne fait pas difficulté de dire qu'il y a beaucoup d'ouvrage à faire (*a*). « Dans la » ſublimation philoſophique du mercure, ou la » premiere préparation, il faut un travail d'Her- » cule, car ſans lui Jaſon n'auroit jamais oſé » entreprendre la conquête de la Toiſon d'or. » Il ne faut pas cependant s'imaginer que cette ſublimation ſe faſſe à la maniere des ſublimations chymiques, auſſi a-t-il eu ſoin de l'appeler *Philoſophique*. Il fait entendre par ce qu'il dit après, qu'elle conſiſte dans la diſſolution & la putréfaction de la matiere; parce que cette ſublimation n'eſt autre choſe qu'une ſéparation du pur de l'impur, ou une purification de la matiere, qui eſt de nature à ne pouvoir être ſublimée que par la putréfaction. D'Eſpagnet cite en conſéquence les paroles ſuivantes de Virgile. Le Poëte, dit-il, ſemble avoir touché quelque choſe de la nature, de la qualité, & de la culture de la terre philoſophique par ces termes:

Pingue ſolum primis extemplò à menſibus anni
Fortes invertant Tauri:
.... Tunc zephyro putris ſe gleba reſolvit.

Georg. 1.

C'eſt donc la ſolution qui eſt la clef de l'œuvre. Tous les Philoſophes en conviennent, &

(*a*) Can. 42.

tous parlent de la même maniere à ce ſujet. Mais il y a deux travaux dans l'œuvre, l'un pour faire la pierre, l'autre pour faire l'élixir. Il faut d'abord commencer à préparer les agens ; & c'eſt de cette préparation que les Philoſophes n'ont point parlé, parce que tout dépend d'elle, & que le ſecond œuvre n'eſt, ſuivant leur dire, qu'un jeu d'enfans & un amuſement de femmes. Il ne faut donc pas confondre les opérations du ſecond œuvre avec celles du premier, quoique Morien (*a*) nous aſſure que le ſecond œuvre, qu'il appelle *diſpoſition*, n'eſt qu'une répétition du premier. Il eſt à croire cependant que ce n'eſt pas une choſe ſi pénible & ſi difficile, puiſqu'ils n'en diſent mot, ou n'en parlent que pour la cacher. Telle que puiſſe être cette préparation, il eſt certain qu'elle doit ſe commencer par la diſſolution de la matiere, quoique pluſieurs lui aient donné le nom de calcination ou de ſublimation ; & puiſqu'ils n'en ont pas voulu parler clairement, on peut au moins des opérations de la ſeconde diſpoſition tirer des introductions pour nous éclairer ſur les opérations de la premiere.

Il s'agit d'abord de faire le mercure philoſophique ou le diſſolvant avec une matiere qui renferme en elle deux qualités, & qui ſoit en partie volatile, & fixe en partie. Ce qui prouve qu'il faut une diſſolution, c'eſt que le Coſmopalite nous dit de chercher une matiere de laquelle nous puiſſions faire une *eau* qui diſſolve l'or naturellement & ſans violence. Or une matiere

(*a*) Entretien du Roi Calid.

ne peut ſe réduire en eau que par la diſſolution, quand on n'emploie pas la diſtillation de la Chymie vulgaire, qui eſt exclue de l'œuvre.

Il eſt bon de remarquer ici que tous les termes de la Chymie vulgaire, que les Philoſophes emploient dans leurs livres, ne doivent pas être pris dans le ſens ordinaire, mais dans le ſens philoſophique. C'eſt pourquoi le Philalethe nous avertit (*a*) que les termes de diſtillation, ſublimation, calcination, aſſation, réverbération, diſſolution, deſcenſion, coagulation, ne ſont qu'une & même opération, faite dans un même vaſe, c'eſt-à-dire, une cuiſſon de la matiere; nous en ferons voir les différences dans la ſuite, lorſque nous parlerons de chacune en particulier.

Il faut encore remarquer que les ſignes démonſtratifs de l'œuvre, deſquels les Philoſophes font mention, regardent particulierement le ſecond œuvre. On obſervera auſſi que le plus grand nombre des Auteurs Hermétiques commencent leurs traités à cette ſeconde opération, & qu'ils ſuppoſent leur mercure & leur ſoufre déjà faits; que les deſcriptions qu'ils en font dans leurs énigmes, leurs allégories, leurs fables, &c. ſont preſque toutes tirées de ce qui ſe paſſe dans cette ſeconde diſpoſition de Morien; & que de là viennent les contradictions apparentes qui ſe trouvent dans leurs ouvrages, où l'un dit qu'il faut deux matieres, l'autre une ſeulement, l'autre trois, l'autre quatre, &c. Ainſi, pour s'exprimer conformément aux idées des Philoſophes,

(*a*) Enarratio method. trium Gebri medicin.

il faut donc les ſuivre pas à pas; & comme je ne veux point m'éloigner en rien de leurs principes, ni de leur maniere de les déduire, je les copierai mot pour mot, afin que le Lecteur ne regarde pas les explications que je donnerai des fables, comme une pure production de mon imagination. Baſile Valentin eſt un de ceux qui en fait le plus d'applications, dans ſon Traité des 12 Clefs; mais il les emploie pour former ſes allégories, & non pour faire voir quelle étoit l'intention de leurs Auteurs. Flamel au contraire en cite de temps en temps quelques-unes dans le ſens de leurs Auteurs; c'eſt pourquoi je le citerai ici plus ſouvent que les autres; & ce traité ſera dans la ſuite compoſé, pour la plus grande partie, de ſes propres paroles.

Les deux Dragons, qu'il a pris pour ſymbole hyéroglyphique de la matiere, ſont, dit-il (*a*), » les deux ſerpens envoyés par Junon, qui eſt » la nature métallique, que le fort Hercule, » c'eſt-à-dire, le Sage, doit étrangler en ſon ber- » ceau: je veux dire vaincre & tuer, pour les » faire pourrir, corrompre & engendrer *au com-* » *mencement de ſon œuvre.* » Voilà la clef de l'œuvre ou la diſſolution annoncée; les Serpens, les Dragons, la Chimere, le Sphinx, les Harpies & les autres monſtres de la fable, que l'on doit tuer; & comme la putréfaction ſuccede à la mort, « Flamel dit qu'il faut les faire pourrir » & corrompre. Etant donc mis enſemble dans » le vaiſſeau du ſépulcre, ils ſe mordent tous

(*a*) Loco cit.

» deux cruellement, & par leur grand poiſon
» & rage furieuſe, ne ſe laiſſent jamais depuis
» le moment qu'ils ſe ſont pris & entreſaiſis (ſi
» le froid ne les empêche) que tous deux de
» leur bavant venin & mortelles bleſſures, ne
» ſe ſoient enſanglantés par toutes les parties de
» leur corps, & finalement s'entretuant, ne ſe
» ſoient étouffés dans leur venin propre, qui les
» change après leur mort, *en eau vive & perma-*
» *nente.* Cette eau eſt proprement le mercure
» des Philoſophes. Ce ſont, ajoute-t-il, ces deux
» ſpermes maſculins & féminin, décrits au com-
» mencement de mon ſommaire philoſophique,
» qui ſont engendrés, (dit Raſis, Avicenne, &
» Abraham Juif) dans les reins, entrailles, &
» des opérations des quatre élémens. Ce ſont
» l'humide radical des métaux, ſoufre & argent
» vif; non les vulgaires, & qui ſe vendent par
» les Marchands droguiſtes; mais ce ſont ceux
» que nous donnent ces deux beaux & chers
» corps que nous aimons tant. Ces deux ſpermes,
» diſoit Démocrite, ne ſe trouvent point ſur la
» terre des vivans. Avicenne le dit auſſi, mais il
» ajoute qu'ils ſe recueillent de la fiente, ordure
» & pourriture du Soleil & de la Lune. »

La putréfaction eſt déclarée par les termes ſui-vans: « La cauſe pourquoi j'ai peint ces deux
» ſpermes en forme de Dragons, c'eſt parce que
» leur puanteur eſt très-grande, comme eſt celle
» des Dragons, & les exhalaiſons qui montent
» dans le matras, ſont obſcures, noires, bleues
» & jaunâtres.... le Philoſophe ne ſent jamais
» cette puanteur, s'il ne caſſe ſes vaiſſeaux;

» mais seulement il la juge telle par la vue &
» le changement des couleurs qui proviennent
» de la pourriture de ses confections. » Que les Chymistes ou Souffleurs qui cherchent la pierre philosophale dans leurs calcinations & leurs creusets, jugent de ces paroles de Flamel, si leurs opérations sont conformes aux siennes; & s'ils ont raison de s'exposer à respirer les vapeurs des matieres puantes & arsénicales sur lesquelles ils operent.

La putréfaction de la matiere dans le vase est donc le principe & la cause des couleurs qui se manifestent, & la premiere un peu permanente ou de durée qui doit paroître, est la couleur noire, qu'ils appellent simplement *le noir*, & d'une infinité d'autres noms que l'on verra ci-après dans le cours de cet ouvrage, ou dans le Dictionnaire des termes propres à la Philosophie Hermétique, qui le suit immédiatement.

Cette couleur signifie donc la putréfaction & la génération qui s'ensuit, & qui nous est donnée par la *dissolution* de nos corps parfaits. Ces dernieres paroles indiquent que Flamel parle de la seconde opération, & non de la premiere. « Cette dissolution vient de la chaleur externe,
» qui aide, & de l'ignéité pontique, & vertu
» aigre admirable du poison de notre mercure,
» qui met & résout en pure pousstiere, même en
» poudre impalpable, ce qu'il trouve qui lui
» résiste. Ainsi la chaleur agissant sur & contre
» l'humidité radicale métallique, visqueuse &
» oléagineuse, engendre sur le sujet la noirceur.
» Elle est ce voile noir avec lequel le navire

» de Théſée revint victorieux de Crete, & qui
» fut cauſe de la mort de ſon pere. Auſſi faut-il
» que le pere meure, afin que des cendres de
» ce Phœnix il en renaiſſe un autre, & que le
» fils ſoit Roi. »

La véritable clef de l'œuvre eſt cette noirceur au commencement de ſes opérations; & s'il paroît une autre couleur rouge ou blanche avant celle-là, c'eſt une preuve qu'on n'a pas réuſſi, ou, comme le dit notre Auteur, « on doit tou-
» jours ſouhaiter cette noirceur, & certes qui
» ne la voit durant les jours de la pierre, quelle
» autre couleur qu'il voie, il manque entiere-
» ment au magiſtere, & ne le peut plus par-
» faire avec ce chaos.... Et véritablement je te
» dis derechief, que quand même tu beſoigne-
» rois ſur les vraies matieres, ſi au commence-
» ment, après avoir mis les confections dans
» l'œuf philoſophique, c'eſt-à-dire, quelque
» temps après que le feu les a irritées, ſi tu ne
» vois cette *tête de corbeau*, *noire du noir très-*
» *noir*, il te faut recommencer; car cette faute
» eſt irréparable. Sur-tout on doit craindre une
» couleur orangée ou demi-rouge, parce que ſi
» dans ce commencement tu la vois dans ton œuf,
» ſans doute tu brûles, ou as brûlé la verdeur
» & la vivacité de la pierre. »

La couleur bleuâtre & jaunâtre indiquent que la putréfaction & la diſſolution n'eſt point encore achevée. La noirceur eſt le vrai ſigne d'une parfaite ſolution. Alors la matiere ſe diſſout en poudre plus menue, pour ainſi dire, que les atômes qui voltigent aux rayons du Soleil, & ces

atômes ſe changent en eau permanente. Les Philoſophes ont donné à cette diſſolution les noms de *mort*, *deſtruction* & *perdition*, *enfer*, *tartare*, *ténebres*, *nuit*, *veſte ténébreuſe*, *ſépulcre*, *tombeau*, *eau venimeuſe*, *charbon*, *fumier*, *terre noire*, *voile noir*, *terre ſulfureuſe*, *mélancolie*, *magnéſie noire*, *boue*, *menſtrue puant*, *fumée*, *noir de fumée*, *feu venimeux*, *nuée*, *plomb*, *plomb noir*, *plomb des Philoſophes*, *Saturne*, *poudre noire*, *choſe mépriſable*, *choſe vile*, *ſceau d'Hermès*, *eſprit puant*, *eſprit ſublimé*, *ſoleil éclipſé*, ou *éclipſe du ſoleil & de la lune*, *fiente de cheval*, *corruption*, *écorce noire*, *écume de la mer*, *couverture du vaiſſe*, *chapiteaux de l'alambic*, *naphte*, *immondice du mort*, *cadavre*, *huile de Saturne*, *noir plus noir que le noir même*. Ils l'ont enfin déſignée par tous les noms qui peuvent exprimer ou déſigner la corruption, la diſſolution & la noirceur. C'eſt elle qui a fourni aux Philoſophes la matiere à tant d'allégories ſur les morts & les tombeaux. Quelques-uns l'ont même nommée *calcination*, *dénudation*, *ſéparation*, *trituration*, *aſſation*, à cauſe de la réduction des matieres en poudre très-menues. D'autres, *réduction en premiere matiere*, *mollification*, *extraction*, *commixtion*, *liquéfaction*, *converſion des élémens*, *ſubtiliſation*, *diviſion*, *humation*, *impaſtation & diſtillation*. Les autres *xir*, *ombres cimmériennes*, *goufre*, *génération*, *ingreſſion*, *ſubmerſion*, *complexion*, *conjonction*, *imprégnation*. Lorſque la chaleur agit ſur ces matieres, elles ſe changent d'abord en poudre, & eau graſſe & gluante, qui monte en vapeur au

haut du vaſe, & redeſcend en roſée ou pluie, au fond du vaſe (*a*), où elle devient à peu près comme un bouillon noir un peu gras. C'eſt pourquoi on l'a appelée ſublimation, & volatiliſation, aſcenſion & deſcenſion. L'eau ſe coagulant enſuite davantage devient comme de la poix noire, ce qui la fait nommer terre fétide & puante. Elle donne une odeur de relent, de ſépulcres & de tombeaux. Hermès l'a appelée la terre des feuilles. « Mais ſon vrai nom, dit Fla-
» mel, eſt le *laiton ou laton*, *qu'il faut blanchir.*
» Les anciens Sages, ajoute-t-il, l'ont décrite
» ſous l'hiſtoire du Serpent de Mars, qui avoit
» dévoré les compagnons de Cadmus, lequel
» le tua en le perçant de ſa lance contre un
» chêne creux. » *Remarques ſur ce chêne.*

Mais pour parvenir à cette putréfaction il faut un agent ou diſſolvant analogue au corps qu'il doit diſſoudre. Celui-ci eſt le corps diſſoluble, appelé ſemence maſculine; l'autre eſt l'eſprit diſſolvant, nommé ſemence féminine. Quand ils ſont réunis dans le vaſe, les Philoſophes leur donnent le nom de *Rebis*; c'eſt pourquoi Merlin a dit :

Res rebis eſt bina conjuncta, ſed tamen una.

Philalethe (*b*) s'exprime ainſi au ſujet de ce diſſolvant. « Cette ſemence féminine eſt un
» des principaux principes de notre magiſtere;
» il faut donc méditer profondément deſſus,

(*a*) Artéphius.
(*b*) Vera confect. lapid. Philoſop. p 13. & ſuiv.

» comme ſur une matiere ſans laquelle on ne
» peut réuſſir, puiſque quoiqu'argent-vif, il n'eſt
» pas en effet un argent-vif naturel dans ſa
» propre nature, mais un certain autre mercure
» propre à une nouvelle génération, & qui, ou-
» tre ſa pureté, demande une longue & admi-
» rable préparation, qui lui laiſſe ſa qualité mi-
» nérale, homogene, ſaine & ſauve. Car ſi l'on
» ôte à cet eſprit diſſolvant ſa fluidité & ſa
» mercurialité, il devient inutile à l'œuvre phi-
» loſophique, parce qu'il a perdu par là ſa na-
» ture diſſolvante; & s'il étoit changé en pou-
» dre, de quelque eſpece quelle puiſſe être; ſi
» elle n'eſt pas de la nature du corps diſſoluble,
» il ſe perd, il n'a plus de relation ni de pro-
» portion avec lui, & doit être rejeté de notre
» œuvre. Ceux-là penſent donc follement &
» fauſſement qui alterent l'argent-vif, avant
» qu'il ſoit uni avec les eſpeces métalliques.
» Car cet argent-vif, qui n'eſt pas le vulgaire,
» eſt la matiere de tous les métaux, & comme
» leur eau, à cauſe de ſon homogénéité avec eux.
» Il ſe revêt de leur nature dans ſon mélange
» avec eux, & prend toutes leurs qualités, parce
» qu'il reſſemble au mercure céleſte, qui de-
» vient ſemblable aux qualités des planetes avec
» leſquelles il eſt en conjonction. »

Aucune eau ne peut diſſoudre radicalement & naturellement les eſpeces métalliques, ſi elle n'eſt de leur nature, & ſi elle ne peut être congelée avec elles. Il faut qu'elle paſſe dans les métaux comme un aliment qui s'incorpore avec eux, & ne faſſe plus qu'une & même ſubſtance. Celui qui ôtera

donc à l'argent-vif ſon humidité avec les ſels, les vitriols, ou autres choſes corroſives, agit en inſenſé. Ceux-là ne ſe trompent pas moins, qui s'imaginent extraire du mercure naturel une eau limpide & tranſparente, avec laquelle ils puiſſent faire des choſes admirables. Quand même ils viendroient à bout de faire une telle eau, elle ne vaudroit rien pour l'œuvre.

Définitions & propriétés de ce Mercure.

Le mercure eſt une choſe qui diſſout les métaux d'une diſſolution naturelle, qui conduit leurs eſprits de puiſſance en acte.

Le mercure eſt cette choſe qui rend la matiere des métaux lucide, claire & ſans ombre, c'eſt-à-dire, qui les nettoye de leurs impuretés, & tire de l'intérieur des métaux parfaits leur nature & ſemence qui y eſt cachée.

Le mercure diſſolvant eſt une vapeur ſeche, nullement viſqueuſe, ayant beaucoup d'acidité, très-ſubtile, très-volatile au feu, ayant une grande propriété de pénétrer & de diſſoudre les métaux en le préparant; & en faiſant cette diſſolution, outre la longueur du travail, on court un très-grand danger, dit Philalethe. Il recommande en conſéquence de préſerver ſes yeux, ſes oreilles & ſon nez.

La confection de ce mercure, ajoute le même Auteur, eſt le plus grand des ſecrets de la Nature; on ne peut gueres l'apprendre que par la révélation de Dieu, ou d'un ami; car on n'en

viendra preſque jamais à bout par les inſtructions des livres.

Le mercure diſſolvant n'eſt point mercure des Philoſophes avant ſa préparation, mais ſeulement après, & il eſt le commencement de la Médecine du troiſieme ordre. Voyez ce qu'on entend par ces médecines, dans le Dictionnaire ci-joint.

Ceux qui à la place de ce mercure emploient pour l'œuvre philoſophique le mercure naturel, ou ſublimé, ou en poudre calcinée ou précipitée, ſe trompent lourdement.

Le mercure diſſolvant eſt un élément de la terre, dans lequel il faut ſemer le grain de l'or. Il corrompt le Soleil, le putréfie, le réſout en mercure, & le rend volatil, & ſemblable à lui-même. Il ſe change en Soleil & Lune, & devient comme les mercures des métaux. Il tire au dehors les ames des corps, les enleve & les cuit. C'eſt ce qui a donné lieu aux anciens Sages, de dire que le Dieu Mercure tiroit les ames des corps vivans & les conduiſoit au Royaume de Pluton. C'eſt pourquoi Homere nomme très-ſouvent mercure Ἀργειφόντης, *Argicida.*

Le mercure diſſolvant ne doit pas être ſec, car s'il eſt tel, tous les Philoſophes nous aſſurent qu'il ne ſera pas propre à la diſſolution. Il faut donc prendre une ſemence féminine en forme ſemblable & prochaine à celle des métaux. L'art le rend menſtrue des métaux; & par les opérations de la premiere médecine, ou de ſa préparation imparfaite, il paſſe par toutes les qualités des métaux, juſqu'à celles du Soleil. Le ſoufre

des métaux imparfaits le coagule, & il prend les qualités du métal dont le ſoufre l'a coagulé ; ſi le mercure diſſolvant n'eſt point animé, en vain l'emploiera-t-on pour l'œuvre univerſel, ni pour le particulier.

Le mercure diſſolvant eſt le vaſe unique des Philoſophes, dans lequel s'accomplit tout le magiſtere. Les Philoſophes lui ont donné divers noms, dont voici les plus uſités. *Vinaigre*, *vinaigre des Philoſophes*, *champ*, *aludel*, *eau*, *eau de l'art*, *eau ardente*, *eau divine*, *eau de fontaine*, *eau purifiante*, *eau permanente*, *eau premiere*, *eau ſimple*, *bain*, *ciel*, *priſon*, *paupiere ſupérieure*, *crible*, *fumée*, *humidité*, *feu*, *feu artificiel*, *feu corrodant*, *feu contre nature*, *feu humide*, *jourdain*, *liqueur*, *liqueur végétale crue*, *lune*, *matiere*, *matiere lunaire*, *premiere vertu*, *mere*, *mercure crud*, *mercure préparant*, *miniſtre premier*, *ſerviteur fugitif*, *nymphes*, *bacchantes*, *muſes*, *femme* ; *mer*, *eſprit crud*, *eſprit cuit*, *ſépulcre*, *ſperme de mercure*, *eau ſtygienne*, *eſtomac d'autruche*, *vaſe*, *vaſe des Philoſophes*, *inſpecteur de choſes cachées*, *argent-vif crud tiré ſimplement de ſa miniere* ; mais on ne doit point oublier que ce n'eſt pas celui qui ſe vend dans les boutiques des Apothicaires ou Droguiſtes.

Lorſque la conjonction du mercure eſt faite avec le corps diſſoluble, les Philoſophes ne parlent des deux que comme d'une ſeule choſe ; & alors ils diſent que les Sages trouvent dans le mercure tout ce qu'il leur faut. On ne doit donc pas ſe laiſſer tromper à la diverſité des noms ; & pour prévenir les erreurs en ce genre, en voici quelques-

quelques-uns des principaux. *Eau épaiſſie*, *notre eau*, *eau ſeconde*, *arcane*, *argent-vif*, *bien*, *bien qui a pluſieurs noms*, *chaos*, *hylé*, *notre compôt*, *notre confection*, *corps confus*, *corps mixte*, *cuivre*, *Æs des Philoſophes*, *laiton*, *fumier*, *fumée aqueuſe*, *humidité brûlante*, *feu étranger*, *feu innaturel*, *pierre*, *pierre minerale*, *pierre unique*, *matiere unique*, *matiere confuſe des métaux*, *menſtrue*, *menſtrue ſecond*, *miniere*, *notre miniere*, *miniere des métaux*, *mercure*, *mercure épaiſſi*, *piece de monnoie*, *œuf*, *œuf des Philoſophes*, *racine*, *racine unique*, *pierre connue dans les chapitres des livres*. C'eſt enfin à ce mélange ou mercure que la plupart des Auteurs commencent leurs livres & leurs traités ſur l'œuvre.

Du vaſe de l'Art, & de celui de la Nature.

Trois ſortes de matrices, la premiere eſt la terre, la matrice univerſelle du monde, le réceptacle des élémens, le grand vaſe de la Nature, le lieu où ſe fait la corruption des ſemences, le ſépulcre & le tombeau vivant de toutes les créatures. Elle eſt en particulier la matrice du végétal & du minéral.

La ſeconde matrice eſt celle de l'*uterus* dans l'animal; celle des volatiles eſt l'œuf; & le ſeul rocher, celle de l'or & de l'argent.

La troiſieme, celle du métal, eſt connue de peu de perſonnes; la matrice étant, avec le ſperme, la cauſe de la ſpécification du métal.

La connoiſſance de ce vaſe précieux, & de l'eſprit fixe & ſaxifique implanté dans lui, étoit un des plus grands ſecrets de la cabale des Egyptiens. Il a donc fallu chercher un vaſe analogue à celui que la Nature emploie pour la formation des métaux; un vaſe qui devînt la matrice de l'arbre doré des Philoſophes; & l'on n'en a point trouvé de meilleur que le verre. Ils y ont ajouté la maniere de le ſceller, à l'imitation de la Nature, afin qu'il ne s'en exhalât aucun des principes. Car, comme dit Raymond Lulle, la compoſition qui ſe fait de la ſubſtance des vapeurs exhalées, & rabattues ſur la matiere qui ſe corrompt, pour l'humecter, la diſſoudre, eſt la putréfaction. Ce vaſe doit donc avoir une forme propre à faciliter la circulation des eſprits, & doit être d'une épaiſſeur & d'une conſiſtance capable de réſiſter à leur impétuoſité.

Noms donnés à ce vaſe par les Anciens.

Les Philoſophes faiſoient en ſorte de faire entrer ce vaſe dans leurs allégories, de maniere qu'on n'eût pas le moindre ſoupçon ſur l'idée qu'ils en avoient. Tantôt c'étoit une tour, tantôt un navire; ici un coffre; là une corbeille. Telle fut la tour de Danaé; le coffre de Deucalion, & le tombeau d'Oſiris, la corbeille, l'outre de Bacchus & ſa bouteille; l'amphore d'or ou vaſe de Vulcain; la coupe que Junon préſenta à Thétis le vaiſſeau de Jaſon, le marais de Lerne, qui fut ainſi appelé de κάφαξ, *capſa*, *loculus*; le panier d'Erichthonius; la caſſette dans laquelle

fut enfermé Tennis Triodite avec sa sœur Hémithée; la chambre de Léda; les œufs d'où naquirent Castor, Pollux, Clytemnestre & Hélene; la ville de Troye; les cavernes des monstres; les vases dont Vulcain fit présent à Jupiter. La cassette que Thétis donna à Achille, dans laquelle on mit les os de Patrocle, & ceux de son ami. La coupe avec laquelle Hercule passa la mer pour aller enlever les bœufs de Gérion. La caverne du mont Hélicon, qui servoit de demeure aux Muses & à Phœbus; tant d'autres choses enfin accommodées aux fables que l'on inventoit au sujet du grand œuvre. Le lit où Vénus fut trouvée avec Mars; la peau dans laquelle Orion fut engendré; le clepsydre ou corne d'Amalthée, de κλεπτω, je cache, & ὑδωρ, eau. Les Egyptiens enfin n'entendoient autre chose par leurs puits, leurs sépulcres, leurs urnes, leurs mausolées en forme de pyramide.

Mais ce qui a trompé davantage ceux qui ont étudié la Philosophie Hermétique dans les livres, c'est que le vase de l'Art & celui de la Nature n'y sont pas communément distingués. Ils parlent tantôt de l'un, tantôt de l'autre, suivant que le sujet les amene, sans qu'aucun en fasse la distinction. Ils font mention pour l'ordinaire d'un triple vaisseau. Flamel l'a représenté dans ses Hiéroglyphes, sous la figure d'une écritoire. « Ce vaisseau de terre, en forme d'é-
» critoire dans une niche, est appelé, dit-il, le
» triple vaisseau; car dans son milieu il y a
» un étage, sur lequel il y a une écuelle pleine
» de cendres tiedes, dans lesquelles est posé l'œuf

» Philoſophique, qui eſt un matras de verre, » que tu vois peint en forme d'écritoire, & qui » eſt plein de confection de l'art, c'eſt-à-dire, » de l'*écume de la mer Rouge & de la graiſſe du* » *vent mercuriel.* » Mais il paroît, par la deſcription qu'il donne de ce triple vaiſſeau, qu'il parle non ſeulement du vaſe, mais du fourneau.

Il eſt abſolument néceſſaire de connoître le vaſe & ſa forme pour réuſſir dans l'œuvre. Quant à celui de l'art, il doit être de verre, de forme ovale; mais pour celui de la Nature, les Philoſophes nous diſent qu'il faut être inſtruit parfaitement de ſa quantité & de ſa qualité. C'eſt la terre de la pierre, ou la femelle, ou la matrice dans laquelle la ſemence du mâle eſt reçue, ſe putréfie & ſe diſpoſe à la génération. Morien parle de celui-ci en ces termes: « Vous devez » ſavoir, ô bon Roi, que ce magiſtere eſt le » ſecret des ſecrets de Dieu très-grand; il l'a » confié & recommandé à ſes Prophetes, dont » il a mis les ames dans ſon paradis. Que ſi les » Sages, leurs ſucceſſeurs, n'euſſent compris ce » qu'ils avoient dit de la *qualité* du vaiſſeau dans » lequel ſe fait le magiſtere, ils n'auroient ja- » mais pu faire l'œuvre. » Ce vaſe, dit Philalethe; « eſt un aludel, non de verre, mais de » terre; il eſt le réceptacle des teintures: & » reſpectivement à la pierre, il doit contenir » (la premiere année des Chaldéens) vingt- » quatre pleines meſures de Florence, ni plus, » ni moins. »

Les Philoſophes ont parlé de différens vaſes pour tromper les ignorans. Ils ont même cherché

à en faire un myſtere comme de tout le reſte. C'eſt pourquoi ils lui ont donné divers noms, ſuivant les différentes dénominations qu'il leur a plu donner aux divers états de la matiere. Ainſi ils ont fait mention d'alambic, de cucurbite, de vaſes ſublimatoires, calcinatoires, &c. Mais il n'y a qu'un vaſe de l'art que d'Eſpagnet (*a*) décrit ainſi : « Pour dire la vérité, & parler avec » ingénuité, on n'a beſoin que d'un ſeul vaſe » pour perfectionner les deux ſoufres ; il en faut » un ſecond pour l'élixir. La diverſité des di- » geſtions ne demande pas un changement de » vaſe ; il eſt même néceſſaire de ne point l'ou- » vrir, ni le changer juſqu'à la fin du premier » œuvre. Ce vaſe ſera de verre, ayant le fond » rond ou ovale, & un cou long au moins d'une » palme, mais étroit comme celui d'une bou- » teille ; il faut que le verre ſoit épais égale- » ment dans toutes ſes parties, ſans nœuds ni » fêlures, afin qu'il puiſſe réſiſter à un feu long » & quelquefois vif.

» Le ſecond vaſe de l'art ſera fait de deux » hémiſpheres creux de chêne, dans leſquels on » mettra l'œuf, pour le faire couver. » Le Tréviſan fait auſſi mention de ce tronc de chêne, en ces termes (*b*) : « Après, afin que la fontaine » fût plus forte, & que les chevaux n'y mar- » chaſſent, ni autres bêtes brutes, il y éleva un » creux de chêne tranché par le milieu, qui » garde le Soleil & l'ombre de lui. »

Le troiſieme vaſe enfin eſt le fourneau qui

(*a*) Can. 112. & ſuiv.
(*b*) Philoſoph. des métaux. 4. part.

renferme & conſerve les deux autres vaſes & la matiere qu'ils contiennent. Flamel dit qu'il n'auroit jamais pu deviner ſa forme, ſi Abraham Juif ne l'avoit dépeint avec le feu proportionné, dans ſes figures hyéroglyphiques. En effet, les Philoſophes l'ont mis au nombre de leurs ſecrets, & l'ont nommé Athanor, à cauſe du feu qu'on y entretient continuellement, quoiqu'inégalement quelquefois, parce que la capacité du fourneau & la quantité de la matiere demandent un feu proportionné. Quant à ſa conſtruction, on peut voir ce qu'en dit d'Eſpagnet.

Du Feu en général.

Quoique nous ayons parlé du feu aſſez au long dans les principes de Phyſique qui précédent ce traité, il eſt à propos d'en dire encore deux mots, pour ce qui regarde l'œuvre. Nous connoiſſons trois ſortes de feux, le céleſte, le feu de nos cuiſines, & le feu central. Le premier eſt très-pur, ſimple, & non brûlant par lui-même; le ſecond eſt impur, épais, & brûlant; le central eſt pur en lui-même, mais il eſt mélangé & tempéré. Le premier eſt ingénérant, & luit ſans brûler; le ſecond eſt deſtructif, & brûle en luiſant, au lieu d'engendrer; le troiſieme engendre & éclaire quelquefois ſans brûler, & brûle quelquefois ſans éclairer. Le premier eſt doux; le ſecond âcre & corroſif; le troiſieme eſt ſalé & doux. Le premier eſt par lui-même ſans couleur & ſans odeur; le ſecond, puant & coloré, ſuivant ſon aliment; le troiſieme eſt inviſible, quoique

de toutes couleurs & de toutes odeurs. Le céleſte n'eſt connu que par ſes opérations; le ſecond par les ſens, & le central par ſes qualités.

Le feu eſt très-vif dans l'animal, ſtupide & lié dans le métal, tempéré dans le végétal, bouillant & très-brûlant dans les vapeurs minérales.

Le feu céleſte a pour ſa ſphere la région éthérée, d'où il ſe fait ſentir juſqu'à nous. Le feu élémentaire a pour demeure la ſuperficie de la terre, & notre atmoſphere; le feu central eſt logé dans le centre de la matiere. Ce dernier eſt tenace, viſqueux, glutineux, & eſt inné dans la matiere; il eſt digérant, maturant, ni chaud, ni brûlant au toucher; il ſe diſſipe & conſume très-peu, parce que ſa chaleur eſt tempérée par le froid.

Le feu céleſte eſt ſenſible, vital, actif dans l'animal, plus chaud au toucher, moins digérant, & s'exhale ſenſiblement.

L'élémentaire eſt deſtructif, d'une voracité incroyable; il bleſſe les ſens, il brûle; il ne digere, ne cuit, & n'engendre rien. Il eſt dans l'animal ce que les Médecins appellent *chaleur fébrile* & contre nature; il conſume ou diviſe l'humeur radicale de notre vie.

Le céleſte paſſe en la nature du feu central; il devient interne, engendrant; le ſecond eſt externe & ſéparant; le central eſt interne, uniſſant & homogénant.

La lumiere ou le feu du Soleil habillé des rayons de l'Ether, concentrés & réverbérés ſur la ſuperficie de la terre, prend la nature du feu élementaire, ou de nos cuiſines. Celui-ci paſſe

en la nature du feu céleſte à force de ſe dilater, & devient central à force de ſe concentrer dans la matiere. Nous avons un exemple de ces trois feux dans une bougie allumée ; ſa lumiere dans ſon expenſion repréſente le feu céleſte ; ſa flamme le feu élémentaire, & la meche le feu central.

Comme le feu de l'animal eſt d'une diſſipation incroyable, dont la plus grande ſe fait par la tranſpiration inſenſible, les Philoſophes ſe ſont étudiés à chercher quelque moyen de réparer cette perte ; & ſentant bien que cette réparation ne pouvoit ſe faire par ce qui eſt impur & corruptible comme l'animal même, ils ont eu recours à une matiere où cette chaleur requiſe fût concentrée abondamment. L'art de la Médecine ne pouvant empêcher cette perte, & ignorant les moyens abrégés de la réparer, s'eſt contentée d'aller aux accidens qui détruiſent notre ſubſtance, qui viennent ou des vices des organes, ou de l'intempérie du ſang, des eſprits, des humeurs, de leur abondance ou diſette, d'où ſuit infailliblement la mort, ſi l'on n'y apporte un remede efficace, que les Médecins avouent eux-mêmes ne connoître que très-imparfaitement.

Du Feu Philoſophique.

La raiſon qui engageoit les anciens Sages à faire un myſtere de leur vaſe, étoit le peu de connoiſſance que l'on avoit dans ces temps reculés, de la fabrique du verre. On a découvert dans la ſuite la maniere de le faire ; c'eſt pour-

quoi les Philoſophes n'ont plus tant caché la matiere & la forme de leur vaſe. Il n'en eſt pas ainſi de leur feu ſecret; c'eſt un labyrinthe dont le plus aviſé ne ſauroit ſe tirer.

Le feu du Soleil ne peut être ce feu ſecret; il eſt interrompu, inégal; il ne peut fournir une chaleur en tout ſemblable dans ſes degrés, ſa meſure & ſa durée. Sa chaleur ne ſauroit pénétrer l'épaiſſeur des montagnes, ni échauffer la froideur des marbres & des rochers, qui reçoivent les vapeurs minérales dont l'or & l'argent ſont formés.

Le feu de nos cuiſines empêche l'union des miſcibles, & conſume ou fait évaporer le lien des parties conſtituantes des corps; il en eſt le tyran.

Le feu central ou inné dans la matiere a la propriété de mêler les ſubſtances, & d'engendrer; mais il ne peut être cette chaleur Philoſophique tant vantée, qui fait la corruption des ſemences métalliques; parce que ce qui eſt de ſoi-même principe de corruption, ne le peut être de génération que par accident: je dis par accident; car la chaleur qui engendre eſt interne & innée à la matiere, & celle qui corrompt eſt externe & étrangere.

Cette chaleur eſt fort différente dans la génération des individus des trois regnes. L'animal l'emporte de beaucoup en activité au deſſus de la plante. La chaleur du vaſe dans la génération du métal doit répondre & être proportionnée à la qualité de la ſemence dont la corruption eſt très-difficile. Il faut donc conclure

que n'y ayant point de génération ſans corruption, & point de corruption ſans chaleur, il faut proportionner la chaleur à la ſemence que l'on emploie pour la génération.

Il y a donc deux chaleurs, une putrédinale externe, & une vitale, ou générative interne. Le feu interne obéit à la chaleur du vaſe juſqu'à ce que, dompté & délivré de ſa priſon, il s'en rend le maître. La chaleur putrédinale vient à ſon ſecours, elle paſſe en la nature de la chaleur vitale, & toutes deux travaillent enſuite de concert.

C'eſt donc le vaſe qui adminiſtre la chaleur propre à corrompre, & la ſemence qui fournit le feu propre à la génération; mais comme la chaleur de ce vaſe n'eſt pas ſi connue pour le métal comme elle l'eſt pour l'animal & la plante, il faut réfléchir ſur ce que nous avons dit du feu en général pour trouver cette chaleur. La Nature l'a ſi proportionnellement meſurée dans la matrice quant aux animaux, qu'elle ne peut gueres être augmentée ni diminuée; la matrice eſt dans ce cas un véritable Athanor.

Quant à la chaleur du vaſe pour la corruption de la graine des végétaux, il la faut très-petite; le Soleil la lui fournit ſuffiſamment : mais il n'en eſt pas de même dans l'art Hermétique. La matrice étant de l'invention de l'Artiſte, veut un feu artiſtement inventé & proportionné à celui que la Nature implante au vaſe pour la génération des matieres minérales. Un Auteur anonyme dit que pour connoître la matiere de ce feu, il ſuffit de ſavoir comment le feu élémentaire

prend la forme du feu céleſte, & que pour ſa forme, tout le ſecret conſiſte dans la forme & la ſtructure de l'Athanor, par le moyen duquel ce feu devient égal, doux, continu, & tellement proportionné, que la matiere puiſſe ſe corrompre; après quoi la génération du ſoufre doit ſe faire, qui prendra la domination pour quelque temps, & régira le reſte de l'œuvre. C'eſt pourquoi les Philoſophes diſent que la femelle domine pendant la corruption, & le mâle chaud & ſec pendant la génération.

Artéphius eſt un de ceux qui a traité le plus au long du feu Philoſophique; & Pontanus avoue avoir été redreſſé, & reconnu ſon erreur dans la lecture du traité de ce Philoſophe. Voici ce qu'il en dit: « Notre feu eſt minéral, il eſt égal, il eſt » continuel, il ne s'évapore point, s'il n'eſt trop » fortement excité; il participe du ſoufre; il eſt » pris d'autre choſe que de la matiere; il détruit » tout, il diſſout, congele & calcine; il y a de » l'artifice à le trouver & à le faire; il ne coûte » rien, ou du moins fort peu. De plus, il eſt » humide, vaporeux, digérant, altérant, pénétrant, ſubtil, aérien, non violent, incombu- » rant, ou qui ne brûle point, environnant, » contenant & unique. Il eſt auſſi la fontaine » d'eau vive, qui environne & contient le lieu » où ſe baignent & ſe lavent le Roi & la Reine. » Ce feu humide ſuffit en toute l'œuvre au com- » mencement, au milieu & à la fin; parce que » tout l'art conſiſte en ce feu. Il y a encore un » feu naturel, un feu contre nature, & un feu » innaturel, & qui ne brûle point; enfin, pour

» complément, il y a un feu chaud, sec, hu-
» mide, froid. Pensez bien à ce que je viens de
» dire, & travaillez droitement, sans vous ser-
» vir d'aucune matiere étrangere. » Ce que le même Auteur ajoute ensuite est dans le fond une véritable explication de ces trois feux ; mais comme il les appele *feu de lampes*, *feu de cendre*, & *feu naturel de notre eau*, on voit bien qu'il a voulu donner le change ; ceux qui voudront voir un détail plus circonstancié du feu Philosophique, peuvent avoir recours au Testament de Raymond Lulle & à son Codicille ; d'Espagnet en parle aussi fort au long depuis le 98e Canon jusqu'au cent huitieme. Les autres Philosophes n'en ont presque fait mention que pour le cacher, ou ne l'ont indiqué que par ses propriétés. Mais quand il s'est agi d'allégories ou de fables, ils ont donné à ce feu les noms d'épée, de lance, de fleches, de javelot, de hache, &c. : telle fut celle dont Vulcain frappa Jupiter pour le faire accoucher de Pallas ; l'épée que le même Vulcain donna à Pélée, pere d'Achille ; la massue dont il fit présent à Hercule ; l'arc que ce héros reçut d'Apollon ; le cimeterre de Persée ; la lance de Bellérophon, &c. C'est le feu que Prométhée vola au Ciel ; celui que Vulcain employoit pour fabriquer les foudres de Jupiter, & les armes des Dieux ; la ceinture de Vénus, le trône d'or du Souverain des Cieux, &c. C'est enfin le feu de Vesta, entretenu si scrupuleusement à Rome, qu'on punissoit de mort les Vierges vestales, auxquelles on avoit confié le soin de l'entretenir, lorsque par négligence ou autrement elles le laissoient éteindre.

Principes opératifs.

La préparation eſt compoſée de quatre parties. La premiere eſt la ſolution de la matiere en eau mercurielle ; la ſeconde eſt la préparation du mercure des Philoſophes ; la troiſieme eſt la corruption ; la quatrieme, la génération & la création du ſoufre Philoſophique. La premiere ſe fait par la ſemence minérale de la terre ; la ſeconde volatiliſe & ſpermatiſe les corps ; la troiſieme fait la ſéparation des ſubſtances & leur rectification ; la quatrieme les unit & les fixe, ce qui eſt la création de la pierre. Les Philoſophes ont comparé la préparation à la création du monde, qui fut d'abord une maſſe, un chaos, une terre vuide, informe & ténébreuſe qui n'étoit rien en particulier, mais tout en général ; la ſeconde eſt une forme d'eau pondéreuſe & viſqueuſe, pleine de l'eſprit occulte de ſon ſoufre ; & la troiſieme eſt la figure de la terre qui parut aride après la ſéparation des eaux.

Dieu dit, la lumiere fut faite ; elle ſortit de ſon limbe, & ſe plaça dans la région la plus élevée. Alors les ténebres diſparurent devant elle ; le chaos & la confuſion firent place à l'ordre, la nuit au jour, & pour ainſi dire, le néant à l'être.

Dieu parla une ſeconde fois ; les élémens confus ſe ſéparerent, les plus légers ſe logerent en haut, & les plus peſans en bas ; alors la terre dégagée de ſes moites abymes parut, & parut capable de tout produire.

Cette ſéparation d'eau de la terre, où l'air ſe trouva & le feu ſe répandit, n'eſt qu'un changement ſucceſſif de la matiere ſous cette double forme; ce qui a fait dire aux Philoſophes, que l'eau eſt tout le fondement de l'œuvre, ſans laquelle la terre ne pouvoit être diſſoute, pourrie, préparée, & que la terre eſt le corps où les élémens humides ſe terminent, ſe congelent, & s'enſeveliſſent en quelque façon, pour reprendre une plus noble vie.

Il ſe fait alors une circulation, dont le premier mouvement ſublime la matiere en la raréfiant; le ſecond l'abaiſſe en la congelant; & le tout ſe termine enfin en une eſpece de repos, ou plutôt un mouvement interne, une coction inſenſible de la matiere.

La premiere roue de cette rotation d'élémens, comme l'appelle d'Eſpagnet, conſiſte dans la réduction de la matiere en eau, où la génération commence; l'éclipſe du Soleil & de la Lune ſe fait enſuite. La ſeconde eſt une évacuation de l'humidité ſuperflue, & une coagulation de la matiere ſous forme d'une terre viſqueuſe & métallique; la troiſieme roue opere la ſéparation & la rectification des ſubſtances; les eaux ſe ſéparent des eaux. Tout ſe ſpiritualiſe ou ſe volatiliſe; le Soleil & la Lune reprennent leur clarté, & la lumiere commence à paroître ſur la terre. La quatrieme eſt la création du ſoufre.

« Par la premiere digeſtion, dit l'Auteur que » je viens de citer (*a*), le corps ſe diſſout; la

(*a*) Can. 68. & ſuiv.

» conjonction du mâle & de la femelle, & le
» mélange de leurs semences se font; la putré-
» faction succede, & les élémens se résolvent
» en une eau homogene. Le Soleil & la Lune
» s'éclipsent à la tête du Dragon; & tout le mor de
» enfin retourne & rentre dans le chaos antique
» & dans l'abyme ténébreux. Cette premiere di-
» gestion se fait, comme celle de l'estomac, par
» une chaleur pépantique & fondante, plus propre
» à la corruption qu'à la génération.

» Dans la seconde digestion, l'esprit de Dieu
» est porté sur les eaux; la lumiere commence
» à paroître, & les eaux se séparent des eaux;
» la Lune & le Soleil reparoissent; les élémens
» ressortent du chaos pour constituer un nouveau
» monde, un nouveau ciel, & une terre nou-
» velle. Les petits corbeaux changent de plumes
» & deviennent des colombes; l'aigle & le lion
» se réunissent par un lien indissoluble.

» Cette régénération se fait par l'esprit igné,
» qui descend sous la forme d'eau pour laver la
» matiere de son péché originel, & y porter la
» semence aurifique; car l'eau des Philosophes
» est un feu. Mais donnez toute votre attention
» pour que la séparation des eaux se fasse par
» poids & mesure, de crainte que celles qui
» sont sous le ciel n'inondent la terre, ou que
» s'élevant en trop grande quantité, elles ne
» laissent la terre trop seche & trop aride.

» La troisieme digestion fournit à la terre nais-
» sante un lait chaud, & y infuse toutes les
» vertus spirituelles d'une quintessence qui lie
» l'ame avec le corps au moyen de l'esprit. La

» terre alors cache un grand tréſor dans ſon ſein,
» & devient premierement ſemblable à la Lune,
» puis au Soleil. La premiere ſe nomme terre
» de la Lune, la ſeconde terre du Soleil, & ſont
» nées pour être liées par un mariage indiſſolu-
» ble; car l'une & l'autre ne craignent plus les
» atteintes du feu.

» La quatrieme digeſtion acheve tous les myſ-
» teres du monde; la terre devient par ſon
» moyen un ferment précieux, qui fermente
» tout en corps parfaits, comme le levain change
» toute pâte en ſa nature: elle avoit acquis cette
» propriété en devenant quinteſſence céleſte. Sa
» vertu émanée de l'eſprit univerſel du monde,
» eſt une panacée ou médecine univerſelle à
» toutes les maladies des créatures qui peuvent
» être guéries. Le fourneau ſecret des Philoſo-
» phes vous donnera ce miracle de l'Art & de la
» Nature, en répétant les opérations du premier
» œuvre. »

Tout le procédé Philoſophique conſiſte dans la ſolution du corps & la congélation de l'eſprit, & tout ſe fait par une même opération. Le fixe & le volatil ſe mêlent intimement, mais cela ne peut ſe faire ſi le fixe n'eſt auparavant volatiliſé. L'un & l'autre s'embraſſent enfin, & par la réduction ils deviennent abſolument fixes.

Les principes opératifs, que l'on appelle auſſi les clefs de l'œuvre, ou le regime, ſont donc au nombre de quatre: le premier eſt la ſolution ou liquéfaction; le ſecond l'ablution; le troiſieme la réduction; & le quatrieme la fixation. Par la ſolution, les corps retournent en leur premiere matiere,

matiere, & ſe réincrudent par la coction. Alors le mariage ſe fait entre le mâle & la femelle, & il en naît le corbeau. La pierre ſe réſout en quatre élémens confondus enſemble ; le ciel & la terre s'uniſſent pour mettre Saturne au monde. L'ablution apprend à blanchir le corbeau, & à faire naître Jupiter de Saturne : cela ſe fait par le changement du corps en eſprit. L'office de la réduction eſt de rendre au corps ſon eſprit que la volatiliſation lui avoit enlevé, & de le nourrir enſuite d'un lait ſpirituel, en forme de roſée, juſqu'à ce que le petit Jupiter ait acquis une force parfaite.

« Pendant ces deux dernieres opérations, dit » d'Eſpagnet, le Dragon deſcendu du ciel, de- » vient furieux contre lui-même ; il dévore ſa » queue, & s'engloutit peu à peu, juſqu'à ce » qu'enfin il ſe métamorphoſe en pierre. » Tel fut le Dragon dont parle Homere (*a*) : il eſt la véritable image, ou le vrai ſymbole de ces deux opérations. « Pendant que nous étions aſſem- » blés ſous un beau plane, diſoit Ulyſſe aux » Grecs, & que nous étions là pour faire des » hécatombes, auprès d'une fontaine qui ſour- » doit de cet arbre, il apparut un prodige mer- » veilleux. Un horrible Dragon dont le dos étoit » tacheté, envoyé par Jupiter même, ſortit du » fond de l'autel, & courut au platane. Au haut » de cet arbre étoient huit petits moineaux avec » leur mere qui voltigeoit autour d'eux. Le » Dragon les ſaiſit avec fureur, & même la mere

(*a*) Iliad. l. 2. v. 306. & ſuiv.

» qui pleuroit la perte de ſes petits. Après cette » action le même Dieu qui l'avoit envoyé, le » rendit beau, brillant, & le changea en pierre » à nos yeux étonnés. » Je laiſſe au Lecteur à en faire l'application.

Principes opératifs en particulier.

La Calcination.

La calcination vulgaire n'eſt autre choſe que la mort & la mortification du mixte, par la ſéparation de l'eſprit, ou de l'humide qui lioit ſes parties. C'eſt à proprement parler une pulvériſation par le feu, & une réduction du corps en chaux, cendre, terre, fleurs, &c.

La Philoſophique eſt une extraction de la ſubſtance de l'eau, du ſel, de l'huile, de l'eſprit, & le reſte de la terre, & un changement d'accidens, une altération de la quantité, une corruption de la ſubſtance, de maniere cependant que toutes ces choſes ſéparées puiſſent ſe réunir pour qu'il en vienne un corps plus parfait. La calcination vulgaire ſe fait par l'action du feu de nos cuiſines, ou des rayons concentrés du Soleil; la Philoſophique a l'eau pour agent; ce qui a fait dire aux Philoſophes : *Les Chymiſtes brûlent avec le feu, & nous brûlons avec l'eau;* d'où l'on doit conclure que la Chymie vulgaire eſt auſſi différente de la Chymie Hermétique, que le feu differe de l'eau.

Solution.

La ſolution, chymiquement parlant, eſt une atténuation ou liquéfaction de la matiere ſous forme d'eau, d'huile, d'eſprit ou d'humeur. Mais la Philoſophique eſt une réduction du corps en ſa premiere matiere, ou une déſunion naturelle des parties du compoſé, & une coagulation des parties ſpirituelles. C'eſt pourquoi les Philoſophes l'appellent une ſolution du corps & une congélation de l'eſprit. Son effet eſt d'aquéfier, diſſoudre, ouvrir, réincruder, décuire, & évacuer les ſubſtances de leur terreſtréités, de décorporifier le mixte pour le réduire en ſperme.

Putréfaction.

La putréfaction eſt en quelque façon la clef de toutes les opérations, quoiqu'elle ne ſoit pas proprement la premiere. Elle nous découvre l'intérieur du mixte: elle eſt l'outil qui rompt les liens des parties; elle fait, comme le diſent les Philoſophes, l'occulte manifeſte. Elle eſt le principe du changement des formes, la mort des accidentelles, le premier pas à la génération, le commencement & le terme de la vie; le milieu entre le non être & l'être.

Le Philoſophe veut qu'elle ſe faſſe, quand le corps diſſous par une réſolution naturelle, eſt ſoumis à l'action de la chaleur putrédinale. La diſtillation & la ſublimation n'ont été inventées qu'à l'imitation de celles de la Nature à l'égard des élémens, dont l'inclination ou la diſpoſi-

tion à ſe raréfier & s'élever, à ſe condenſer & à deſcendre, ſont tout le mélange & les productions de la Nature.

La diſtillation differe de la ſublimation, en ce que la premiere ſe fait par l'élévation des choſes humides, qui diſtillent enſuite goutte à goutte, au lieu que la ſublimation & l'élévation d'une matiere ſeche s'attache au vaiſſeau. L'une & l'autre ſont vulgaires.

La diſtillation & la ſublimation, philoſophiquement parlant, ſont une purgation, ſubtiliſation, rectification de la matiere.

La coagulation & la fixation ſont les deux grands inſtrumens de la Nature & de l'Art.

Fermentation.

Le ferment eſt dans l'œuvre ce que le levain eſt dans la fabrique du pain. On ne peut faire du pain ſans levain, & l'on ne peut faire de l'or ſans or. L'or eſt donc l'ame & ce qui détermine la forme intrinſeque de la pierre. Ne rougiſſons pas d'apprendre à faire de l'or & de l'argent, comme le boulanger fait le pain, qui n'eſt qu'un compoſé d'eau & de farine pétrie, fermentée, qui ne differe l'un de l'autre que par la cuiſſon. De même la médecine dorée n'eſt qu'une compoſition de terre & d'eau, c'eſt-à-dire, de ſoufre & de mercure fermentés avec l'or; mais avec un or réincrudé. Car comme on ne peut faire du levain avec du pain cuit, on ne peut en faire un avec l'or vulgaire, tant qu'il demeure or vulgaire.

Le mercure ou eau mercurielle eſt cette eau, le ſoufre cette farine, qui par une longue fermentation s'aigriſſent & ſont faits levain, avec lequel l'or & l'argent ſont faits. Et comme le levain ſe multiplie éternellement, & ſert toujours de matiere à faire du pain, la médecine Philoſophique ſe multiplie auſſi, & ſert éternellement de levain pour faire de l'or.

Signes ou principes démonſtratifs.

Les couleurs qui ſurviennent à la matiere Philoſophique pendant le cours des opérations de l'œuvre ſont des ſignes démonſtratifs, qui font connoître à l'Artiſte qu'il a procédé de maniere à réuſſir. Elles ſe ſuccedent immédiatement & par ordre; ſi cet ordre eſt dérangé, c'eſt une preuve qu'on a mal opéré Il y a trois couleurs principales; la premiere eſt la noire, appelée tête de corbeau, & de beaucoup d'autres noms que nous avons rapportés ci-devant dans l'article intitulé, *Clef de l'œuvre.*

Le commencement de cette noirceur indique que le feu de la Nature commence à opérer, & que la matiere eſt en voie de ſolution; lorſque cette couleur noire eſt parfaite, la ſolution l'eſt auſſi, & les élémens ſont confondus. Le grain ſe pourrit pour ſe diſpoſer à la génération. « Celui » qui ne noircira point, ne ſauroit blanchir, » dit Artéphius; parce que la noirceur eſt le » commencement de la blancheur, & c'eſt la » marque de la putréfaction & de l'altération. » Voici comment cela ſe fait. En la putréfaction

» qui se fait dans notre eau, il paroît premiere-
» ment une noirceur qui ressemble à du bouil-
» lon gras, sur lequel on a jeté du poivre. Cette
» liqueur s'étant ensuite épaissie, devient com-
» me une terre noire; elle se blanchit en con-
» tinuant de la cuire.... & de même que la cha-
» leur agissant sur l'humide, produit la noirceur,
» laquelle est la premiere couleur qui paroît: de
» même la chaleur continuant toujours son action,
» elle produit la blancheur qui est la seconde
» principale de l'œuvre. »

Cette action du feu sur l'humide fait tout dans l'œuvre, comme il fait tout dans la Nature, pour la génération des mixtes. Ovide l'avoit dit:

.... Ubi temperiem sumpsere humorque calorque
Concipiunt: & ab his oriuntur cuncta duobus.

Métam. l. 1.

Pendant cette putréfaction, le mâle Philosophique ou le soufre est confondu avec la femelle, de maniere qu'ils ne font plus qu'un seul & même corps, que les Philosophes nomment Hermaphrodite: « C'est, dit Flamel (*a*), l'andro-
» gyne des Anciens, la tête du corbeau, & les
» élémens convertis. En cette façon, je te peins
» ici que tu as deux natures réconciliées, qui peu-
» vent former un embryon en la matrice du
» vaisseau, & puis t'enfanter un Roi très puis-
» sant, invincible, & incorruptible..... Notre
» matiere dans cet état est le serpent Python,
» qui ayant pris son être de la corruption du

(*a*) Loco cit.

» limon de la terre, doit être mis à mort, & » vaincu par les fleches du Dieu Apollon, par » le blond Soleil; c'eſt à-dire, par notre feu, » égal à celui du Soleil. Celui qui lave ou plu- » tôt ces lavemens qu'il faut continuer avec » l'autre moitié, ce ſont les dents de ce ſerpent » que le ſage opérateur, le prudent Cadmus, » ſemera dans la même terre, d'où naîtront des » ſoldats, qui ſe détruiront eux-mêmes, ſe laiſſant » réſoudre en la même nature de terre..... Les » Philoſophes envieux ont appelé cette confec- » tion, Rebis, & encore *Numus*, *Ethelia*, *Arene*, » *Boritis*, *Corſufle*, *Cambar*, *Albar æris*, *Due-* » *nech*, *Bauderic*, *Kukul*, *Thabitris*, *Ebiſemeth*, » *Ixir*, *&c.* c'eſt ce qu'ils ont commandé de » blanchir. » J'ai parlé aſſez au long de cette noirceur dans l'article des principes opératifs : le Lecteur pourra y avoir recours.

Le ſecond ſigne démonſtratif ou la deuxieme couleur principale eſt le blanc. Hermès (*a*) dit : Sachez, fils de la ſcience, que le vautour crie du haut de la montagne, je ſuis le blanc du noir; parce que la blancheur ſuccede à la noirceur. Morien appelle cette blancheur la fumée blanche. Alphidius nous apprend que cette matiere ou cette fumée blanche eſt la racine de l'art, & l'argent-vif des Sages. Philalethe (*b*) nous aſſure que cet argent-vif eſt le vrai mercure des Philoſophes. « Cet argent-vif, dit il, extrait de cette » noirceur très-ſubtile, eſt le mercure tingeant Phi-

(*b*) Sept. chap.
(*a*) Narrat. method. p. 36.

» loſophique avec ſon ſoufre blanc & rouge » naturellement mêlé enſemble dans leur mi- » niere. »

Les Philoſophes lui ont entr'autres noms donné ceux qui ſuivent. *Cuivre blanc*, *agneau*, *agneau ſans tache*, *aibatheſt*, *blancheur*, *alborach*, *eau bénite*, *eau peſante*, *talc*, *argent-vif animé*, *mercure coagulé*, *mercure purifié*, *argent*, *zoticon*, *arſenic*, *orpiment*, *or*, *or blanc*, *azoch*, *baurach*, *borax*, *bœuf*, *cambar*, *caſpa*, *céruſe*, *cire*, *chaia*, *comeriſſon*, *corps blanc*, *corps improprement dit*, *Décembre*, *E*, *électre*, *eſſence*, *eſſence blanche*, *Euphrate*, *Eve*, *fada*, *favonius*, *le fondement de l'art*, *pierre précieuſe de givinis*, *diamant*, *chaux*, *gomme blanche*, *hermaphrodite*, *hæ*, *hypoſtaſe*, *hylé*, *ennemi*, *inſipide*, *lait*, *lait de vierge*, *pierre connue*, *pierre minérale*, *pierre unique*, *lune*, *lune dans ſon plein*, *magnéſie blanche*, *alun*, *mere*, *matiere unique des métaux*, *moyen diſpoſitif*, *menſtrue*, *mercure dans ſon couchant*, *huile*, *huile vive*, *légume*, *œuf*, *phlegme*, *plomb blanc*, *point*, *racine*, *racine de l'art*, *racine unique*, *rebis*, *ſel*, *ſel alkali*, *ſel alerot*, *ſel alembrot*, *ſel fuſible*, *ſel de nature*, *ſel gemme*, *ſel des métaux*, *ſavon des ſages*, *ſeb ſecondine*, *ſedne*, *vieilleſſe*, *ſeth*, *ſeriech*, *ſerf fugitif*, *main gauche*, *compagnon*, *ſœur*, *ſperme des métaux*, *eſprit*, *étain*, *ſublimé*, *ſuc*, *ſoufre*, *ſoufre blanc*, *ſoufre onctueux*, *terre*, *terre feuillée*, *terre féconde*, *terre en puiſſance*, *champ dans lequel il faut ſemer l'or*, *tavos*, *tincar*, *vapeur*, *etoile du ſoir*, *vent*, *virago*, *verre*, *verre de Pharaon*, *vingt-un*, *urine d'enfant*, *vautour*, *zibach*, *ziva*,

voile, *voile blanc*, *narciſſe*, *lys*, *roſe blanche*, *os calciné*, *coque d'œuf*, &c.

Artéphius dit que la blancheur vient de ce que l'ame du corps ſurnage au deſſus de l'eau comme une crême blanche; & que les eſprits s'uniſſent alors ſi fortement, qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, parce qu'ils ont perdu leur volatilité.

Le grand ſecret de l'œuvre eſt donc de blanchir le laiton, & laiſſer là tous les livres, afin de ne point s'embarraſſer par leur lecture, qui pourroit faire naître des idées de quelque travail inutile & diſpendieux. Cette blancheur eſt la pierre parfaite au blanc; c'eſt un corps précieux, qui, quand il eſt fermenté, & devenu élixir au blanc, eſt plein d'une teinture exhubérante, qu'il a la propriété de communiquer à tous les autres métaux. Les eſprits volatils auparavant ſont alors fixes. Le nouveau corps reſſuſcite beau, blanc, immortel, victorieux. C'eſt pourquoi on l'a appelé *réſurrection*, *lumiere*, *jour*, & de tous les noms qui peuvent indiquer la blancheur, la fixité & l'incorruptibilité.

Flamel a repréſenté cette couleur dans ſes figures Hiéroglyphiques, par une femme environnée d'un rouleau blanc, pour te montrer, dit-il, « que Rebis commencera de ſe blanchir » de cette même façon, blanchiſſant premiere- » ment aux extrémités tout à l'entour de ce cer- » cle blanc. L'échelle des Philoſophes (*a*) dit : » Le ſigne de la premiere partie de la blancheur,

(a) *Scala Philoſop.*

» eſt quand l'on voit un certain petit cercle ca-
» pillaire; c'eſt-à-dire, paſſant ſur la tête, qui
» apparoîtra à l'entour de la matiere aux côtés
» du vaiſſeau, en couleur tirant ſur l'orangé. »

Les Philoſophes, ſuivant le même Flamel, ont repréſenté auſſi cette blancheur ſous la figure d'une épée nue brillante. » Quand tu auras blan-
» chi, ajoute le même Auteur, tu as vaincu les
» Taureaux enchantés qui jetoient feu & fu-
» mée par les narines. Hercule a nettoyé l'étable
» pleine d'ordure, de pourriture & de noirceur.
» Jaſon a verſé le jus ſur les Dragons de Col-
» chos, & tu as en ta puiſſance la corne d'Amal-
» thée, qui encore qu'elle ne ſoit que blanche,
» te peut combler tout le reſte de ta vie, de
» gloire, d'honneur & de richeſſes. Pour l'a-
» voir, il t'a fallu combattre vaillamment, &
» comme un Hercule. Car cet Acheloüs, ce
» fleuve humide (qui eſt la noirceur, l'eau noire
» du fleuve Eſep) eſt doué d'une force très-
» puiſſante, outre qu'il ſe change très-ſouvent
» d'une forme en une autre. »

Comme le noir & le blanc ſont, pour ainſi dire, deux extrêmes, & que deux extrêmes ne peuvent s'unir que par un milieu, la matiere, en quittant la couleur noire, ne devient pas blanche tout à coup; la couleur griſe ſe trouve intermédiaire, parce qu'elle participe des deux.

Les Philoſophes lui ont donné le nom de Jupiter, parce qu'elle ſuccede au noir, qu'ils ont appelé Saturne. C'eſt ce qui a fait dire à d'Eſpagnet, que l'air ſuccede à l'eau après qu'elle a achevé ſes ſept révolutions, que Flamel a nommées

inhibitions. La matiere, ajoute d'Eſpagnet, s'étant fixée au bas du vaſe, Jupiter, après avoir chaſſé Saturne, s'empare du Royaume, & en prend le gouvernement. A ſon avénement l'enfant Philoſophique ſe forme, ſe nourrit dans la matrice, & vient enfin au jour avec un viſage beau, brillant, & blanc comme la Lune. Cette matiere au blanc eſt dès-lors un remede univerſel à toutes les maladies du corps humain.

Enfin la troiſieme couleur principale eſt la rouge : elle eſt le complément & la perfection de la pierre. On obtient cette rougeur par la ſeule continuation de la cuiſſon de la matiere. Après le premier œuvre, on l'appelle *ſperme maſculin, or philoſophique, feu de la pierre, couronne royale, fils du Soleil, miniere de feu céleſte.*

Nous avons déja dit que la plupart des Philoſophes commencent leurs traités de l'œuvre à la pierre au rouge. Ceux qui liſent ces ouvrages, ne ſauroient faire trop d'attention à cela. Car c'eſt une ſource d'erreurs pour eux, tant parce qu'ils ne ſauroient deviner de quelle matiere parlent alors les Philoſophes, qu'à cauſe des opérations, des proportions des matieres qui ſont dans le ſecond œuvre, ou la fabrique de l'élixir, bien différentes de celles du premier. Quoique Morien nous aſſure que cette ſeconde opération n'eſt qu'une répétition de la premiere, il eſt bon cependant de remarquer que ce qu'ils appellent feu, air, terre & eau dans l'un, ne ſont pas les mêmes choſes que celles auxquelles ils donnent les mêmes noms dans l'autre. Leur mercure eſt

appelé mercure, tant ſous la forme liquide que ſous la forme ſeche. Ceux, par exemple, qui liſent Alphidius, s'imaginent, quand il appelle la matiere de l'œuvre, *miniere rouge*, qu'il faut chercher, pour le premier commencement des opérations, une matiere rouge; les uns en conſéquence travaillent ſur le cinabre, d'autres ſur le minium, d'autres ſur l'orpiment, d'autres ſur la rouille de fer; parce qu'ils ne ſavent pas que cette miniere rouge eſt la pierre parfaite au rouge, & qu'Alphidius ne commence ſon ouvrage que de-là. Mais afin que ceux qui liront cet ouvrage, & qui voudront travailler, n'y ſoient pas trompés, voici un grand nombre des noms donnés à la pierre au rouge. *Acide, aigu, adam, aduma, almagra, altum* ou *élevé, azernard, ame, bélier, or, or-vif, or altéré, cancer, cadmie, camereth, bile, chibur, cendre, cendre de tartre, corſuſle, corps, corps proprement dit, corps rouge, droite, deeb, déhab, Eté, fer, forme, forme de l'homme, frere, fruit, coq, crête de coq, gabricius, gabrius, gophrith, grain d'Ethiopie, gomme, gomme rouge, hageralzarnard, homme, feu, feu de nature, infini, jeuneſſe, hebrit, pierre, pierre indienne, pierre indradême, pierre laſule, pierre rouge, litharge d'or, litharge rouge, lumiere, matin, Mars, marteck, mâle, magnéſie rouge, métros, miniere, neuſi, huile de Mars, huile incombuſtible, huile rouge, olive, olive perpétuelle, orient, pere, une partie, pierre étoilée, phiſon, roi, réezon, réſidence, rougeur, rubis, ſel, ſel rouge, ſemence, ſericon, ſoleil, ſoufre, ſoufre rouge, ſoufre vif, tamne, troiſieme,*

treizieme, terre rouge, thériaque, thelima, thion, thita, tourech, vare, veine, ſang, pavot, vin rouge, vin, virago, jaune d'œuf, vitriol rouge, chalcitis, colchotar, cochenille, verre, zaaph, zahau, zit, zumech, zumelazuli, ſel d'urine, &c.

Mais tous ces noms ne lui ont pas été donnés pour la même raiſon; les Auteurs dans ces différentes dénominations n'ont eu égard qu'à la maniere de l'enviſager, tantôt par rapport à ſa couleur, tantôt à ſes qualités. Ceux, par exemple, qui ont nommé cette matiere ou pierre au rouge, acide, adam, Eté, almagra, ame, bélier, or, cancer, camereth, cendre de tartre, corſuſié, déeb, frere, fruit, coq, jeuneſſe, kibrit, pierre indradême, marteck, mâle, pere, ſoleil, troiſieme, neufis, olive, thion, verre, zaaph, ne l'ont nommée ainſi qu'à cauſe de l'altération de ſa complexion. Ceux qui n'ont eu en vue que ſa couleur, l'ont appelée gomme rouge, huile rouge, rubis, ſéricon, ſoufre rouge, jaune d'œuf, vitriol rouge, &c. « En cette opération de rubi-
» fiement, dit Flamel, encore que tu imbibes,
» tu n'auras gueres de noir, mais bien du vio-
» let, bleu, & de la couleur de la queue du
» paon: car notre pierre eſt ſi triomphante en
» ſiccité, qu'incontinent que ton mercure la
» touche, la nature s'éjouiſſant de ſa nature, ſe
» joint à elle, & la boit avidement; & par-
» tant le noir qui vient de l'humidité ne ſe peut
» montrer qu'un peu ſous ces couleurs violettes
» & bleues, d'autant que la ſiccité gouverne
» maintenant abſolument..... Or ſouviens-toi

» de commencer la rubification par l'appoſition
» du mercure orangé rouge ; mais il n'en faut
» gueres verſer, & ſeulement une ou deux fois,
» ſelon que tu verras : car cette opération ſe doit
» faire par feu ſec, ſublimation & calcination
» ſeche. Et vraiment je te dis ici un ſecret que
» tu trouveras bien rarement écrit. »

Dans cette opération le corps fixe ſe volatiliſe ; il monte & deſcend en circulant dans le vaſe, juſqu'à ce que le fixe ayant vaincu le volatil, il le précipite au fond avec lui pour ne plus faire qu'un corps de nature abſolument fixe. Ce que nous avons rapporté de Flamel doit s'entendre de l'élixir dont nous parlerons ci-après ; mais quant aux opérations du premier œuvre, ou de la maniere de faire le ſoufre Philoſophique, d'Eſpagnet la décrit ainſi (*a*) : « Choiſiſſez
» un Dragon rouge, courageux, qui n'ait rien
» perdu de ſa force naturelle : enſuite ſept ou
» neuf Aigles vierges, hardies, dont les rayons
» du Soleil ne ſoient pas capables d'éblouir les
» yeux : mettez-les avec le Dragon dans une
» priſon claire tranſparente, bien cloſe, & par
» deſſus un bain chaud, pour les exciter au
» combat. Ils ne tarderont pas à en venir aux
» priſes ; le combat ſera long & très-pénible
» juſqu'au quarante-cinquieme ou cinquantieme
» jour, que les Aigles commenceront à dévorer
» le Dragon. Celui-ci en mourant infectera
» toute la priſon de ſon ſang corrompu, & d'un
» venin très-noir, à la violence duquel les Ai-

(*a*) Lum. 109.

» gles ne pouvant réſiſter, expireront auſſi. De » la putréfaction de leurs cadavres naîtra un » corbeau, qui élevera peu à peu ſa tête; & » par l'augmentation du bain, il déploiera ſes » ailes, & commencera à voler; le vent, les » nuages l'emporteront çà & là; fatigué d'être » ainſi tourmenté, il cherchera à s'échapper: » ayez donc ſoin qu'il ne trouve aucune iſſue. » Enfin lavé & blanchi par une pluie conſ- » tante, de longue durée, & une roſée céleſte, » on le verra métamorphoſé en cygne. La naiſ- » ſance du corbeau vous indiquera la mort du » Dragon.

» Si vous êtes curieux de pouſſer juſqu'au » rouge, ajoutez l'élément du feu qui manque » à la blancheur: ſans toucher ni remuer le vaſe, » mais en fortifiant le feu par degrés, pouſſez » ſon action ſur la matiere juſqu'à ce que l'oc- » culte devienne manifeſte, l'indice ſera la cou- » leur citrine. Gouvernez alors le feu du qua- » trieme degré, toujours par les degrés requis, » juſqu'à ce que par l'aide de Vulcain, vous » voyiez éclore des roſes rouges, qui ſe change- » ront en amaranthes, couleur de ſang. Mais ne » ceſſez de faire agir le feu par le feu, que vous » ne voyiez le tout réduit en cendres très-rouges » & impalpables. »

Ce ſoufre Philoſophique eſt une terre d'une ténuité, d'une ignéité & d'une ſéchereſſe extrêmes. Elle contient un feu de nature très-abondant, c'eſt pourquoi on l'a nommé *feu de la pierre*. Il a la propriété d'ouvrir, de pénétrer les corps des métaux, & de les changer en ſa

propre nature : on le nomme en conſéquence *pere* & ſemence maſculine.

Les trois couleurs noire, blanche & rouge doivent néceſſairement ſe ſuccéder dans l'ordre que nous les avons décrites ; mais elles ne ſont pas les ſeules qui ſe manifeſtent. Elles indiquent les changemens eſſentiels qui ſurviennent à la matiere : au lieu que les autres couleurs preſqu'infinies & ſemblables à celles de l'arc-en-ciel, ne ſont que paſſageres & d'une durée très-courte. Ce ſont des eſpeces de vapeurs qui affectent plutôt l'air que la terre, qui ſe chaſſent les unes & les autres, & qui ſe diſſipent pour faire place aux trois principales dont nous avons parlé.

Ces couleurs étrangeres ſont cependant quelquefois des ſignes d'un mauvais régime, & d'une opération mal conduite ; la noirceur répétée en eſt une marque certaine : car les petits corbeaux, dit d'Eſpagnet (*a*), ne doivent point retourner dans le nid après l'avoir quitté. La rougeur prématurée eſt encore de ce nombre ; car elle ne doit paroître qu'à la fin, comme preuve de la maturité du grain, & du temps de la moiſſon.

De l'Elixir.

Ce n'eſt pas aſſez d'être parvenu au ſoufre Philoſophique que nous venons de décrire ; la plupart y ont été trompés, & ont abandonné l'œuvre dans cet état-là, croyant l'avoir pouſſé à ſa perfection. L'ignorance des procédés de la

(*a*) Can. 66.

Nature

Nature & de l'Art ſont la cauſe de cette erreur. En vain voudroit-on tenter de faire la projection avec ce ſoufre au pierre, au rouge. La pierre Philoſophale ne peut être parfaite qu'à la fin du ſecond œuvre qu'on appelle *Elixir*.

De ce premier ſoufre on en fait un ſecond, que l'on peut enſuite multiplier à l'infini. On doit donc conſerver précieuſement cette premiere miniere de feu céleſte pour l'uſage requis.

L'élixir, ſuivant d Eſpagnet, eſt compoſé d'une matiere triple ; ſavoir, d'une eau métallique, ou du mercure ſublimé philoſophiquement, du ferment blanc, ſi l'on veut faire l'élixir au blanc, ou du ferment rouge pour l'élixir au rouge, & enfin du ſecond ſoufre ; le tout ſelon les poids & proportions Philoſophiques. L'élixir doit avoir cinp qualités ; il doit être fuſible, permanent, pénétrant, *tingeant & multipliant* ; il tire ſa teinture & ſa fixation du ferment ; ſa fuſibilité de l'argent-vif, qui ſert de moyen pour réunir les teintures du ferment & du ſoufre ; & ſa propriété multiplicative lui vient de l'eſprit de la quinteſſence qu'il a naturellement.

Les deux métaux parfaits donnent une teinture parfaite, parce qu'ils tiennent la leur du ſoufre pur de la Nature ; il ne faut donc point chercher ſon ferment ailleurs que dans ces deux corps. Teignez donc votre élixir blanc avec la Lune, & le rouge avec le Soleil. Le mercure reçoit d'abord cette teinture, & la communique enſuite. Prenez garde à vous tromper dans le mélange des fermens, & ne prenez pas l'un pour l'autre, vous perdriez tout. Ce ſecond œuvre ſe

fait dans le même vaſe, ou dans un vaſe ſemblable au premier, dans le même fourneau, & avec les mêmes degrés de feu ; mais il eſt beaucoup plus court.

La perfection de l'élixir conſiſte dans le mariage & l'union parfaite du ſec & de l'humide, de maniere qu'ils ſoient inſéparables, & que l'humide donne au ſec la propriété d'être fuſible à la moindre chaleur. On en fait l'épreuve en en mettant un peu ſur une lame de cuivre ou de fer échauffé : s'il fond d'abord ſans fumée, on a ce qu'on ſouhaite.

PRATIQUE DE L'ÉLIXIR,

Suivant d'Eſpagnet.

℔. « Terre rouge ou ferment rouge, trois parties ; eau & air pris enſemble, ſix parties : mêlez le tout, & broyez pour en faire un amalgame, ou pâte métallique, de conſiſtance de beurre, de maniere que la terre ſoit impalpable ou inſenſible au tact ; ajoutez-y une partie & demie de feu, & mettez le tout dans un vaſe que vous ſcellerez parfaitement. Donnez-lui un feu du premier degré, pour la digeſtion ; vous ferez enſuite l'extraction des élémens par les degrés de feu qui leur ſont propres, juſqu'à ce qu'ils ſoient tous réduits en terre fixe. La matiere deviendra comme une pierre brillante, tranſparente, rouge, & ſera pour lors dans ſa perfection. Prenez-en à volonté, mettez-le dans un creuſet ſur

» un feu léger, & imbibez cette partie avec ſon
» huile rouge, en l'incérant goutte à goutte juſ-
» qu'à ce qu'elle ſe fonde & coule ſans fumée.
» Ne craignez pas que votre mercure s'évapore;
» car la terre boira avec plaiſir & avidité cette
» humeur qui eſt de ſa nature. Vous avez alors
» en poſſeſſion votre élixir parfait. Remerciez
» Dieu de la faveur qu'il vous a faite; faites-en
» uſage pour ſa gloire, & gardez le ſecret. »

L'élixir blanc ſe fait de même que le rouge; mais avec des ferments blancs, & de l'huile blanche.

Quinteſſence.

La quinteſſence eſt une extraction de la plus ſpiritueuſe & radicale ſubſtance de la matiere; elle ſe fait par la ſéparation des élémens qui ſe terminent en une céleſte & incorruptible eſſence dégagée de toutes les hétérogénéités. Ariſtote la nomme une ſubſtance très pure, incorporée en certaine matiere non mélangée d'accidens. Héraclite l'appelle une eſſence céleſte, qui prend le nom du lieu d'où elle tire ſon origine. Paracelſe la dit, l'être de notre ciel centrique; Pline, une eſſence corporelle, ſéparée néanmoins de toute matérialité, & dégagée du commerce de la matiere. Elle a été nommée en conſéquence un corps ſpirituel, ou un eſprit corporel, fait d'une ſubſtance Ethérée. Toutes ces qualités lui ont fait donner le nom de quinteſſence, c'eſt-à-dire, une cinquieme ſubſtance, qui réſulte de l'union des parties les plus pures des élémens.

Le ſecret Philoſophique conſiſte à ſéparer les

élémens des mixtes, à les rectifier, & par la réunion de leurs parties pures, homogenes & ſpiritualiſées, faire cette quinteſſence, qui en renferme toutes les propriétés, ſans être ſujette à leur altération.

La Teinture.

Lorſque les ignorans dans la Philoſophie Hermétique liſent le terme de *teinture* dans les ouvrages qui traitent de cette ſcience, ils s'imaginent qu'on doit l'entendre ſeulement de la couleur des métaux, telle que l'orangée pour l'or, & la blanche pour l'argent. Et comme il eſt dit dans ces mêmes ouvrages, que le ſoufre eſt le principe de la teinture; on travaille à extraire ce ſoufre par des eaux fortes, des eaux régales, par la calcination & les autres opérations de la Chymie vulgaire. Ce n'eſt pas là proprement l'idée des Philoſophes, non ſeulement pour les opérations, mais pour la teinture priſe en elle-même. La teinture de l'or ne peut être ſéparée de ſon corps, parce qu'elle en eſt l'ame; & qu'on ne pourroit l'en extraire ſans détruire le corps; ce qui n'eſt pas poſſible à la Chymie vulgaire, comme le ſavent très-bien tous ceux qui ont voulu tenter cette expérience.

La teinture, dans le ſens Philoſophique, eſt l'élixir même, rendu fixe, fuſible, pénétrant & tingeant, par la corruption & les autres opérations dont nous avons parlé. Cette teinture ne conſiſte donc pas dans la couleur externe, mais dans la ſubſtance même qui donne la teinture

avec la forme métallique. Elle agit comme le safran dans l'eau ; elle pénetre même plus que l'huile ne fait sur le papier ; elle se mêle intimement comme la cire avec la cire, comme l'eau avec l'eau, parce que l'union se fait entre deux choses de même nature. C'est de cette propriété que lui vient celle d'être une panacée admirable pour les maladies des trois regnes de la Nature ; elle va chercher dans eux le principe radical & vital, qu'elle débarrasse, par son action, des hétérogenes qui l'embarrassent, & le tiennent en prison ; elle vient à son aide, & se joint à lui pour combattre ses ennemis. Ils agissent alors de concert, & remportent une victoire parfaite. Cette quintessence chasse l'impureté des corps, comme le feu fait évaporer l'humidité du bois ; elle conserve la santé, en donnant des forces au principe de la vie pour résister aux attaques des maladies, & faire la séparation de la substance véritablement nutritive des alimens, d'avec celle qui n'en est que le véhicule.

La Multiplication.

On entend par la multiplication Philosophique, une augmentation en quantité & en qualités, & l'une & l'autre au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Celle de la qualité est une multiplication de la teinture par une corruption, une volatilisation & une fixation réitérées autant de fois qu'il plaît à l'Artiste. La seconde augmente seulement la quantité de la teinture, sans accroître ses vertus.

Le ſecond ſoufre ſe multiplie avec la même matiere dont il a été fait, en y ajoutant une petite partie du premier, ſelon les poids & meſures requiſes. Il y a néanmoins trois manieres de faire la multiplication, ſi nous en croyons d'Eſpagnet, qui les décrit de la maniere ſuivante. La premiere eſt de prendre une partie de l'élixir parfait rouge, que l'on mêle avec neuf parties de ſon eau rouge; on met le vaſe au bain, pour faire diſſoudre le tout en eau. Après la ſolution, on cuit cette eau juſqu'à ce qu'elle ſe coagule en une matiere ſemblable à un rubis; on inſere enſuite cette matiere à la maniere de l'élixir: & dès cette premiere opération la médecine acquiert dix fois plus de vertus qu'elle n'en avoit. Si l'on réitere ce même procédé une ſeconde fois, elle augmentera de cent; une troiſieme fois de mille, & ainſi de ſuite toujours par dix.

La ſeconde maniere eſt de mêler la quantité que l'on veut d'élixir avec ſon eau, en gardant cependant les proportions entre l'un & l'autre, & après avoir mis le tout dans un vaſe de réduction bien ſcellé, le diſſoudre au bain, & ſuivre tout le régime du ſecond, en diſtillant ſucceſſivement les élémens par leurs propres feux, juſqu'à ce que le tout devienne pierre. On incere enſuite comme dans l'autre, & la vertu de l'élixir augmente de cent dès la premiere fois; mais cette voie eſt plus longue. On la réitere comme la premiere, pour accroître ſa force de plus en plus.

La troiſieme enfin eſt proprement la multiplication en quantité. On projette une once de

l'élixir multiplié en qualité ſur cent onces de mercure commun purifié ; ce mercure mis ſur un petit feu ſe changera bientôt en élixir. Si on jette une once de ce nouvel élixir ſur cent onces d'autre mercure commun purifié, il deviendra or très-fin. La multiplication de l'élixir au blanc ſe fait de la même maniere, en prenant l'élixir blanc & ſon eau, au lieu de l'élixir rouge.

Plus on réiterera la multiplication en qualité, plus elle aura d'effet dans la projection ; mais non pas de la troiſieme maniere de multiplier dont nous avons parlé ; car ſa force diminue à chaque projection. On ne peut cependant pouſſer cette réitération que juſqu'à la quatrieme ou cinquieme fois, parce que la médecine ſeroit alors ſi active & ſi ignée, que les opérations deviendroient inſtantanées, puiſque leur durée s'abrege à chaque réitération ; ſa vertu d'ailleurs eſt aſſez grande à la quatrieme ou cinquieme fois pour combler les deſirs de l'Artiſte, puiſque, dès la premiere, un grain peut convertir cent grains de mercure en or, à la ſeconde mille, à la troiſieme dix mille, à la quatrieme cent mille, &c. On doit juger de cette médecine comme du grain, qui multiplie à chaque fois que l'on ſeme.

Des poids dans l'Œuvre.

Rien de plus embrouillé que les poids & les proportions requis dans l'œuvre Philoſophique. Tous les Auteurs en parlent, & pas un ne les explique clairement. L'un dit qu'il faut meſurer

ſon feu clibaniquement (*a*); l'autre géométriquement (*b*). Celui-là, ſuivant la chaleur du Soleil depuis le printems juſqu'en automne; celui-ci, qu'il faut une chaleur fébrile, &c. Mais le Tréviſan nous conſeille de donner un feu lent & foible plutôt que fort, parce qu'on ne riſque alors que de finir l'œuvre plus tard, au lieu qu'en forçant le feu, on eſt dans un danger évident de tout perdre.

Le compoſé des mixtes & leur vie ne ſubſiſtent que par la meſure & le poids des élémens combinés & proportionnés de maniere que l'un ne domine point ſur les autres en tyran. S'il y a trop de feu, le germe ſe brûle; ſi trop d'eau, l'eſprit ſéminal & radical ſe trouve ſuffoqué; ſi trop d'air & de terre, le compoſé aura ou trop, ou trop peu de conſiſtance, & chaque élément n'aura pas ſon action libre.

Cette difficulté n'eſt pas cependant ſi grande qu'elle le paroît d'abord à la premiere lecture des Philoſophes; quelques-uns nous avertiſſent (*c*) que la Nature a toujours la balance à la main pour peſer ces élémens, & en faire ſes mélanges tellement proportionnés, qu'il en réſulte toujours les mixtes qu'elle ſe propoſe de faire, à moins qu'elle ne ſoit empêchée dans ſes opérations par le défaut de la matrice où elle fait ſes opérations, ou par celui des ſemences qu'on lui fournit, ou enfin par d'autres accidens. Nous voyons même dans la Chymie vulgaire, que

(*a*) Flamel.
(*b*) D'Eſpagnet & Artéphius.
(*c*) Le Tréviſan.

deux corps hétérogenes ne se mêlent point ensemble, ou ne peuvent rester long-temps unis ; que lorsque l'eau a dissout une certaine quantité de sel, elle n'en dissout pas davantage; que plus les corps ont d'affinité ensemble, plus ils semblent se chercher, & quitter même ceux qui en ont le moins pour se réunir à ceux qui en ont le plus. Ces expériences sont connues, particulierement entre les minéraux & les métaux.

L'Artiste du grand œuvre se propose la Nature pour modele ; il faut donc qu'il étudie cette Nature pour pouvoir l'imiter Mais comment trouver ses poids & ses combinaisons ? Quand elle veut faire quelque mixte, elle ne nous appelle pas à son conseil, ni à ses opérations, tant pour voir ses matieres constituantes, que son travail dans l'emploi qu'elle en fait. Les Philosophes Hermétiques ne se lassent point de nous recommander de suivre la Nature ; sans doute qu'ils la connoissent, puisqu'ils se flattent d'être ses disciples. Ce seroit donc dans leurs ouvrages qu'on pourroit apprendre à l'imiter. Mais l'un (*a*) dit « qu'il ne faut qu'une seule chose pour parfaire » l'œuvre, qu'il n'y a qu'une pierre, qu'une » médecine, qu'un vaisseau, qu'un régime, & » qu'une seule disposition ou maniere pour faire » successivement le blanc & le rouge. Ainsi, » quoi que nous disions, ajoute le même Auteur, » mets ceci, mets cela ; nous n'entendons pas » qu'il faille prendre plus d'une chose, la mettre » une seule fois dans le vaisseau, & le fermer

(*a*) Artéphius.

» enſuite juſqu'à ce que l'œuvre ſoit parfaite &
» accomplie..... que l'Artiſte n'a autre choſe
» à faire qu'à préparer extérieurement la ma-
» tiere comme il faut, parce que d'elle-même
» elle fait intérieurement tout ce qui eſt néceſ-
» ſaire pour ſe rendre parfaite.... ainſi prépare &
» diſpoſe ſeulement la matiere, & la Nature fera
» tout le reſte. »

Raymond Lulle nous avertit que cette choſe unique n'eſt pas une ſeule choſe priſe individuellement, mais deux choſes de même nature, qui n'en font qu'une; s'il y a deux ou pluſieurs choſes à mêler, il faut le faire avec proportion, poids & meſure. Nous en avons parlé dans l'article des ſignes démonſtratifs, ſous les noms d'Aigle & de Dragon; & nous avons auſſi donné les proportions des matieres requiſes pour la multiplication. On doit voir par-là que les proportions des matieres ne ſont pas les mêmes dans le premier & le ſecond œuvre.

Régles générales très-inſtructives.

Il ne faut preſque jamais prendre les paroles des Philoſophes à la lettre, parce que tous leurs termes ont double entente, & qu'ils affectent d'employer ceux qui ſont équivoques. Ou s'ils font uſage des termes connus & uſités dans le langage ordinaire (*a*), plus ce qu'ils diſent paroît ſimple, clair & naturel, plus il faut y ſoupçonner de l'artifice. *Timeo Danaos, & dona*

(*a*) Geber, d'Eſpagnet, & pluſieurs autres.

ferentes. Dans les endroits au contraire où ils paroiſſent embrouillés, enveloppés, & preſqu'inintelligibles, c'eſt ce qu'il faut étudier avec plus d'attention. La vérité y eſt cachée.

Pour mieux découvrir cette vérité, il faut les comparer les uns avec les autres, faire une concordance de leurs expreſſions & de leurs dires, parce que l'un laiſſe échapper quelquefois ce qu'un autre a omis à deſſein (*a*). Mais dans ce recueil de textes, on doit bien prendre garde à ne pas confondre ce que l'un dit de la premiere préparation, avec ce qu'un autre dit de la troiſieme.

Avant de mettre la main à l'œuvre, on doit avoir tellement combiné tout, que l'on ne trouve plus dans les livres des Philoſophes (*b*) aucune choſe qu'on ne ſoit en état d'expliquer par les opérations qu'on ſe propoſe d'entreprendre. Il faut pour cet effet être aſſuré de la matiere que l'on doit employer; voir ſi elle a véritablement toutes les qualités & les propriétés par leſquelles les Philoſophes la déſignent, puiſqu'ils avouent qu'ils ne l'ont point nommée par le nom ſous lequel elle eſt connue ordinairement. On doit obſerver que cette matiere ne coûte rien, ou peu de choſes; que la médecine, que le Philalethe (*c*), après Geber, appellé médecine du premier ordre, ou la premiere préparation, ſe parfait ſans beaucoup de frais, en tout lieu, en tout

(*a*) Philalethe.
(*b*) Zachaire.
(*c*) Enarr. Meth. Trium. Gebr. medic.

temps, par toutes ſortes de perſonnes, pourvu qu'on ait une quantité ſuffiſante de matiere.

La Nature ne perfectionne les mixtes que par des choſes qui ſont de même nature (*a*) ; on ne doit donc pas prendre du bois pour perfectionner le métal. L'animal engendre l'animal, la plante produit la plante, & la nature métallique les métaux. Les principes radicaux du métal ſont un ſoufre & un argent-vif, mais non les vulgaires; ceux-ci entrent comme complément, comme principes même conſtituans, mais comme principes combuſtibles, accidentels & ſéparables du vrai principe radical, qui eſt fixe & inaltérable. On peut voir ſur la matiere ce que j'en ai rapporté dans ſon article, conformément à ce qu'en diſent les Philoſophes.

Toute altération d'un mixte ſe fait par diſſolution en eau ou en poudre, & il ne peut être perfectionné que par la ſéparation du pur d'avec l'impur. Toute converſion d'un état à un autre ſe fait par un agent, & dans un temps déterminé. La nature n'agit que ſucceſſivement ; l'Artiſte doit faire de même.

Les termes de converſion, deſſication, mortification, inſpiſſation, préparation, altération, ne ſignifient que la même choſe dans l'Art Hermétique. La ſublimation, deſcenſion, diſtillation, putréfaction, calcination, congélation, fixation, cération, ſont, quant à elles-mêmes, des choſes différentes; mais elles ne conſtituent dans l'œuvre qu'une même opération continuée dans le

(*a*) Coſmopolite.

même vaſe. Les Philoſophes n'ont donné tous ces noms qu'aux différentes choſes ou changemens qu'ils ont vu ſe paſſer dans le vaſe. Lorſqu'ils ont apperçu la matiere s'exhaler en fumée ſubtile, & monter au haut du vaſe, ils ont nommé cette aſcenſion, *ſublimation*. Voyant enſuite cette vapeur deſcendre au fond du vaſe, ils l'ont appelée *deſcenſion*, *diſtillation*. Morien dit en conſequence : toute notre opération conſiſte à extraire l'eau de ſa terre, & à l'y remettre juſqu'à ce que la terre pourriſſe & ſe purifie. Lorſqu'ils ont apperçu que cette eau, mêlée avec ſa terre, ſe coaguloit ou s'épaiſſiſſoit, qu'elle devenoit noire & puante, ils ont dit que c'étoit la putréfaction, principe de génération. Cette putréfaction dure juſqu'à ce que la matiere ſoit devenue blanche.

Cette matiere étant noire, ſe réduit en poudre lorſqu'elle commence à devenir griſe; cette apparence de cendre a fait naître l'idée de la calcination, incération, incinération, déalbation; & lorſqu'elle eſt parvenue à une grande blancheur, ils l'ont nommée calcination parfaite. Voyant que la matiere prenoit une conſiſtance ſolide, qu'elle ne fluoit plus, elle a formé leur *congélation*, leur *induration*; c'eſt pourquoi ils ont dit que tout le magiſtere conſiſte à diſſoudre & à coaguler naturellement.

Cette même matiere congelée, & endurcie de maniere qu'elle ne ſe réſolve plus en eau, leur a fait dire, qu'il falloit la ſécher & la fixer; ils ont donc donné à cette prétendue opération, les noms de *deſſication*, *fixation*, *cération*, parce qu'ils expliquent ce terme d'une union parfaite

de la partie volatile avec la fixe ſous la forme d'une poudre ou pierre blanche.

Il faut donc regarder cette opération comme unique, mais exprimée en termes différens. On ſaura encore que toutes les expreſſions ſuivantes ne ſignifient auſſi que la même choſe. Diſtiller à l'alambic; ſéparer l'ame du corps; brûler; aquéfier; calciner; cérer; donner à boire; adapter enſemble; faire manger; aſſembler; corriger; cribler; couper avec des tenailles; diviſer; unir les élémens; les extraire; les exalter; les convertir; les changer l'un dans l'autre; couper avec le couteau; frapper du glaive, de la hache, du cimeterre; percer avec la lance, le javelot, la fleche; aſſommer; écraſer; lier; délier; corrompre; folier; fondre; engendrer; concevoir; mettre au monde; puiſer; humecter; arroſer; imbiber; empâter; amalgamer; enterrer; incérer; laver; laver avec le feu; adoucir; polir; limer; battre avec le marteau; mortifier; noircir; putréfier; tourner au tour; circuler; rubéfier; diſſoudre; ſublimer; leſſiver; inhumer, reſſuſciter, réverbérer, broyer; mettre en poudre; piler dans le mortier; pulvériſer ſur le marbre, & tant d'autres expreſſions ſemblables: tout cela ne veut dire que cuire par un même régime, juſqu'au rouge foncé. On doit donc ſe donner de garde de remuer le vaſe, & de l'ôter du feu; car ſi la matiere ſe refroidiſſoit, tout ſeroit perdu.

Des vertus de la Médecine.

Elle eſt, ſuivant le dire de tous les Philoſophes, la ſource des richeſſes & de la ſanté ; puiſqu'avec elle on peut faire l'or & l'argent en abondance, & qu'on ſe guérit non ſeulement de toutes les maladies qui peuvent être guéries ; mais que, par ſon uſage modéré, on peut les prévenir. Un grain ſeul de cette médecine ou élixir rouge, donné aux paralytiques, hydropiques, goutteux, lépreux, les guérira, pourvu qu'ils en prennent la même quantité pendant quelques jours ſeulement. L'épilepſie, les coliques, les rhumes, fluxions, phrénéſie & toute autre maladie interne ne peuvent tenir contre ce principe de vie. Quelques Adeptes ont dit qu'elle donnoit l'ouïe aux ſourds & la vue aux aveugles ; qu'elle eſt un remede aſſuré contre toutes ſortes de maladies des yeux, tous apoſtêmes, ulceres, bleſſures, cancers, fiſtule, noli-me-tangere, & toutes maladies de la peau, en en faiſant diſſoudre un grain dans un verre de vin ou d'eau, dont l'on baſſine les maux extérieurs ; qu'elle fond peu à peu la pierre dans la veſſie ; qu'elle chaſſe tout venin & poiſon en en buvant comme ci-deſſus.

Raymond Lulle (*a*) aſſure qu'elle eſt en général un remede ſouverain contre tous les maux qui affligent l'humanité, depuis les pieds juſqu'à la tête ; qu'elle les guérit en un jour, s'ils ont duré un mois ; en douze jours, s'ils ſont d'une

(*a*) Teſtam. antiq.

année ; & en un mois, quelque vieux qu'ils ſoient.

Arnaud de Villeneuve (*a*) dit que ſon efficacité eſt infiniment ſupérieure à celle de tous les remedes d'Hippocrate, de Galien, d'Alexandre, d'Avicenne & de toute la Médecine ordinaire ; qu'elle réjouit le cœur, donne de la vigueur & de la force, conſerve la jeuneſſe, & fait reverdir la vieilleſſe. En général, qu'elle guérit toutes les maladies tant chaudes que froides, tant ſeches qu'humides.

Geber (*b*), ſans faire l'énumération des maladies que cette médecine guérit, ſe contente de dire, qu'elle ſurmonte toutes celles que les Médecins ordinaires regardent comme incurables. Qu'elle rajeunit la vieilleſſe, & l'entretient en ſanté pendant de longues années, même au-delà du cours ordinaire, en prenant ſeulement gros comme un grain de moutarde deux ou trois fois la ſemaine à jeun.

Philalethe (*c*) ajoute à cela qu'elle nettoie la peau de toutes taches, rides, &c. ; qu'elle délivre la femme en travail d'enfant, fût-il mort, en tenant ſeulement la poudre au nez de la mere ; & cite Hermès pour ſon garant. Il aſſure avoir lui-même tiré des bras de la mort bien des malades abandonnés des Médecins. On trouve la maniere de s'en ſervir particulierement dans les ouvrages de Raymond Lulle & d'Arnaud de Villeneuve.

(*a*) Roſari.
(*b*) Summâ.
(*c*) Introit. apert. & enarrat. Method.

Des

Des maladies des Métaux.

Le premier vice des métaux vient du premier mélange des principes avec l'argent-vif, & le second se trouve dans l'union des soufres & du mercure. Plus les élémens sont épurés, plus ils sont proportionnellement mêlés & homogenes, plus ils ont de poids, de maliéabilité, de fusion, d'extension, de fulgidité, & d'incorruptibilité permanente.

Il y a donc deux sortes de maladies dans les métaux : la premiere est appelée originelle & incurable ; la seconde vient de la diversité du soufre qui fait leur imperfection & leurs maladies ; savoir, la lepre de Saturne, la jauniſſe de Vénus, l'enrhumement de Jupiter, l'hydropisie de Mercure, & la gale de Mars.

L'hydropisie du mercure ne lui arrive que de trop d'aquosité & de crudité qui trouvent leur cause dans la froideur de la matrice où il est engendré, & de défaut de temps pour se cuire. Ce vice est un péché originel dont tous les autres métaux participent. Cette froideur, cette crudité, cette aquosité ne peuvent être guéries que par la chaleur & l'ignéité d'un soufre bien puiſſant.

Outre cette maladie, les autres métaux ont de plus celle qui leur vient de leur soufre tant interne qu'externe. Ce dernier n'étant qu'accidentel, peut être aisément séparé, parce qu'il n'est pas du premier mélange des élémens. Il est noir, impur, puant, il ne se mêle point avec le soufre radical, parce qu'il lui est hétérogene. Il n'est

point ſuſceptible d'une décoction qui puiſſe le rendre radical & parfait.

Le ſoufre radical purge, épaiſſit, fixe en corps parfait le mercure radical ; au lieu que le ſecond le ſuffoque, l'abſorbe, & le coagule avec ſes propres impuretés & ſes crudités ; il produit alors les métaux imparfaits. On en voit une preuve dans la coagulation du mercure vulgaire fait par la vapeur du ſoufre de Saturne, éteint par celle de Jupiter.

Ce ſoufre impur fait toute la différence des métaux imparfaits. La maladie des métaux n'eſt donc qu'accidentelle ; il y a donc un remede pour les guérir, & ce remede eſt la poudre Philoſophique, ou pierre Philoſophale, appelée pour cette raiſon *poudre de projection*. Son uſage eſt pour les métaux, d'en enfermer dans un peu de cire proportionnellement à la quantité du métal que l'on veut tranſmuer, & de la jeter ſur du mercure mis dans un creuſet ſur le feu, lorſque le mercure eſt ſur le point de fumer. Il faut que les autres métaux ſoient en fonte & purifiés. On laiſſe le creuſet au feu juſqu'après la détonation, & puis on le retire, ou on le laiſſe refroidir dans le feu.

Des temps de la Pierre.

« Les temps de la pierre ſont indiqués, dit » d'Eſpagnet, par l'eau Philoſophique & Aſtro- » nomique. Le premier œuvre au blanc doit être » terminé dans la maiſon de la Lune ; le ſecond, » dans la ſeconde maiſon de Mercure. Le

» premier œuvre au rouge, dans le second domi-
» cile de Vénus; & le second ou le dernier, dans
» la maison d'exaltation de Jupiter; car c'est de
» lui que notre Roi doit recevoir son sceptre &
» sa couronne ornée de précieux rubis. »

Philalethe (*a*) ne se lasse point de recommander à l'Artiste de bien s'instruire du poids, de la mesure du temps & du feu; qu'il ne réussira jamais s'il ignore, quant à la médecine du troisieme ordre, les cinq choses suivantes.

Les Philosophes réduisent les années en mois, les mois en semaines, & les semaines en jours.

Toute chose seche boit avidement l'humidité de son espece.

Elle agit sur cette humidité, après qu'elle en est imbibée, avec beaucoup plus de force & d'activité qu'auparavant.

Plus il y aura de terre, & moins d'eau, la solution sera plus parfaite. La vraie solution naturelle ne peut se faire qu'avec des choses de même nature; & ce qui dissout la Lune, dissout aussi le Soleil.

Quant au temps déterminé & à sa durée pour la perfection de l'œuvre, on ne peut rien conclure de certain de ce qu'en disent les Philosophes, parce que les uns, en le déterminant, ne parlent point de celui qu'il faut employer dans la préparation des agens: les autres ne traitent que de l'élixir; d'autres mêlent les deux œuvres; ceux qui font mention de l'œuvre au rouge, ne parlent point toujours de la multipli-

(*a*) Loco cit. p. 156.

cation ; d'autres ne parlent que de l'œuvre au blanc ; d'autres ont leur intention particuliere. C'eſt pourquoi on trouve tant de différence dans les ouvrages ſur cette matiere. L'un dit qu'il faut douze ans, l'autre dix, ſept, trois, un & demi, quinze mois ; tantôt c'eſt un tel nombre de ſemaines. Un Philoſophe a intitulé ſon ouvrage : *L'œuvre de trois jours*. Un autre a dit qu'il n'en falloit que quatre. Pline le Naturaliſte dit que le mois Philoſophique eſt de quarante jours. Enfin tout eſt un myſtere dans les Philoſophes.

Concluſion.

Tout ce traité eſt tiré des Auteurs ; je me ſuis ſervi preſque toujours de leurs propres expreſſions. J'en ai cité de temps en temps quelques-uns, afin de mieux perſuader que je n'y parle que d'après eux. Quand je n'ai point cité leurs ouvrages, c'eſt que je ne les avois pas alors ſous ma main. On a dû y remarquer un accord parfait, quoiqu'ils ne parlent que par énigmes & par allégories. J'avois d'abord deſſein de rapporter beaucoup de traits tirés des douze Clefs de Baſile Valentin, parce qu'il a plus ſouvent que les autres employé les allégories des Dieux de la Fable, & qu'elles auroient eu en conſéquence un rapport plus immédiat avec le traité ſuivant ; mais des énigmes n'expliquent pas des énigmes ; d'ailleurs cet ouvrage eſt aſſez commun ; il n'en eſt pas de même des autres.

Pour entendre plus aiſément les explications que je donne dans le traité des Hiéroglyphes,

on ſaura que les Philoſophes donnent ordinairement le nom de mâle ou pere, au principe ſulfureux, & le nom de femelle au principe mercuriel. Le fixe eſt auſſi mâle ou agent; le volatil eſt femelle ou patient. Le réſultat de la réunion des deux, eſt l'enfant Philoſophique, communément mâle, quelquefois femelle, quand la matiere n'eſt parvenue qu'au blanc, parce qu'elle n'a pas encore toute la fixité dont elle eſt ſuſceptible; auſſi les Philoſophes l'ont nommée Lune, Diane; & le rouge, Soleil, Apollon, Phébus. L'eau mercurielle & la terre volatile ſont toujours femelle, ſouvent mere, comme Cérès, Latone, Sémélé, Europe, &c. L'eau eſt ordinairement déſignée ſous des noms de filles, Nymphes, Naïades, &c. Le feu interne eſt toujours maſculin, & dans l'action. Les impuretés ſont indiquées par des monſtres.

Baſile Valentin, que j'ai cité ci-devant, introduit les Dieux de la Fable, ou les Planetes, comme interlocuteurs, dans la pratique abrégée qu'il donne au commencement de ſon Traité des douze Clefs. En voici la ſubſtance.

Diſſous du bon or comme la Nature l'enſeigne, dit cet Auteur, tu trouveras une ſemence qui eſt le commencement, le milieu & la fin de l'œuvre, de laquelle notre or & ſa femme ſont produits; ſavoir, un ſubtil & pénétrant eſprit, une ame délicate, nette & pure, & un corps ou ſel qui eſt un baume des Aſtres. Ces trois choſes ſont réunies dans notre eau mercurielle. On mena cette eau au Dieu Mercure ſon pere, qui l'épouſa; il en vint une huile incombuſtible. Mercure jeta

ſes ailes d'aigle, dévora ſa queue de dragon & attaqua Mars, qui le fit priſonnier, & conſtitua Vulcain pour ſon Geolier. Saturne ſe préſenta, & conjura les autres Dieux de le venger des maux que Mercure lui avoit faits. Jupiter approuva les plaintes de Saturne, & donna ſes ordres, qui furent exécutés. Mars alors parut avec une épée flamboyante, variée de couleurs admirables, & la donna à Vulcain pour qu'il exécutât la ſentence prononcée contre Mercure, & qu'il réduisît en poudre les os de ce Dieu. Diane ou la Lune ſe plaignit que Mercure tenoit ſon frere en priſon avec lui, & qu'il falloit l'en retirer; Vulcain n'écouta point ſa priere, & ne ſe rendit même pas à celle de la belle Vénus qui ſe préſenta avec tous ſes appas. Mais enfin le Soleil parut couvert de ſon manteau de pourpre & dans tout ſon éclat.

Je finis ce traité par la même allégorie que d'Eſpagnet. La Toiſon d'or eſt gardée par un Dragon à trois têtes; la premiere vient de l'eau, la ſeconde de la terre, la troiſieme de l'air. Ces trois têtes doivent enfin, par les opérations, ſe réunir en une ſeule, qui ſera aſſez forte & aſſez puiſſante pour dévorer tous les autres Dragons. Invoquez Dieu pour qu'il vous éclaire; s'il vous accorde cette Toiſon d'or, n'en uſez que pour ſa gloire, l'utilité du prochain, & votre ſalut.

LES FABLES
ET
LES HIÉROGLYPHES
DES
ÉGYPTIENS.

LIVRE PREMIER.

INTRODUCTION.

TOUT chez les Egyptiens avoit un air de myſtere, ſuivant le témoignage de Saint Clément d'Alexandrie (*a*). Leurs maiſons, leurs temples, leurs inſtrumens, les habits qu'ils portoient tant dans les cérémonies de leur culte, que dans les pompes & les fêtes publiques, leurs geſtes mêmes étoient des ſymboles & des repréſentations de quelque choſe de grand. Ils avoient puiſé ce goût dans les inſtructions du plus grand homme qui ait jamais paru. Il étoit Egyptien lui-même, nommé *Thoth* ou

(*a*) Stromat. l. 6.

Phtath par ſes compatriotes, *Taut* par les Phéniciens (*a*), & *Hermès Triſmégiſte* par les Grecs. La Nature ſembloit l'avoir choiſi pour ſon favori, & lui avoit en conſéquence prodigué toutes les qualités néceſſaires pour l'étudier & la connoître parfaitement; Dieu lui avoit, pour ainſi dire, infuſé les arts & les ſciences, afin qu'il en inſtruisît le monde entier.

Voyant la ſuperſtition introduite en Egypte, & qu'elle avoit obſcurci les idées que leurs peres leur avoient données de Dieu, il penſa ſérieuſement à prévenir l'idolatrie, qui menaçoit de ſe gliſſer inſenſiblement dans le culte Divin. Mais il ſentit bien qu'il n'étoit pas à propos de découvrir les myſteres trop ſublimes de la Nature & de ſon Auteur à un peuple auſſi peu capable d'être frappé de leur grandeur, qu'il étoit peu ſuſceptible de leur connoiſſance. Perſuadé que tôt ou tard ce peuple les tourneroit en abus, il s'aviſa d'inventer des ſymboles ſi ſubtils, & ſi difficiles à entendre, que les Sages ou les génies les plus pénétrans ſeroient les ſeuls qui pourroient y voir clair, pendant que le commun des hommes n'y trouveroit qu'un ſujet d'admiration. Ayant cependant deſſein de tranſmettre ſes idées claires & pures à la poſtérité, il ne voulut pas les laiſſer à deviner, ſans déterminer leur ſignification, & ſans les communiquer à quelques perſonnes. Il fit choix pour cet effet d'un certain nombre d'hommes qu'il reconnut les plus propres à être les dépoſitaires de ſon ſecret, & ſeu-

(*a*) Euſeb. l. 1. c. 7.

lement entre ceux qui pouvoient aſpirer au trône. Il les établit Prêtres du Dieu vivant, après les avoir raſſemblés, & les inſtruiſit de toutes les ſciences & les arts, en leur expliquant ce que ſignifioient les ſymboles & les hiéroglyphes qu'il avoit imaginés. L'Auteur Hébreu du livre qui a pour titre *la Maiſon de Melchiſedech*, parle d'Hermès en ces termes : « La maiſon de » Canaan vit ſortir de ſon ſein un homme d'une » ſageſſe conſommée, nommé *Adris* ou Hermès. » Il inſtitua le premier des écoles, inventa les » lettres & les ſciences Mathématiques ; il ap- » prit aux hommes l'ordre des temps ; il leur » donna des loix, il leur montra la maniere de » vivre en ſociété, & de mener une vie douce » & gracieuſe ; ils apprirent de lui le culte Divin, » & tout ce qui pouvoit contribuer à les faire » vivre heureuſement ; de maniere que tous ceux » qui après lui ſe rendirent recommandables dans » les arts & les ſciences, ambitionnoient de por- » ter le même non d'*Adris*. »

Dans le nombre de ces arts & ſciences, il y en avoit un qu'il ne communiqua à ces Prêtres qu'à condition qu'ils le garderoient pour eux avec un ſecret inviolable. Il les obligea par ſerment à ne le divulguer qu'à ceux qui, après une longue épreuve, auroient été trouvés dignes de leur ſuccéder : les Rois leur défendirent même de le révéler, ſous peine de la vie. Cet art étoit appelé l'*Art des Prêtres*, comme nous l'apprenons de Salamas (*a*), de Mahumet Ben Almaſ-

(*a*) De mirabil. mundi.

chaudi dans Gelaldinus (*a*), d'Iſmael Sciachinſcia, & de Gelaldinus lui-même (*b*). Alkandi fait mention d'Hermès dans les termes ſuivans: « Du temps d'Abraham vivoit en Egypte Hermès » ou Idris ſecond; que la paix ſoit ſur lui; & » il fut ſurnommé Triſmégiſte, parce qu'il étoit » Prophète, Roi & Philoſophe. Il enſeigna l'Art » des métaux, l'Alchymie, l'Aſtrologie, la Ma- » gie, la ſcience des Eſprits.... Pythagore, Ben- » tocle (Empédocle), Archélaüs le Prêtre; So- » crate, Orateur & Philoſophe; Platon Auteur » politique, & Ariſtote le Logicien, puiſerent » leur ſcience dans les écrits d'Hermès. » Euſebe déclare expreſſément, d'après Manéthon, qu'Hermès fut l'inſtituteur des Hiéroglyphes; qu'il les réduiſit en ordre, & les dévoila aux Prêtres; que Manéthon, Grand-Prêtre des Idoles, les expliqua en Langue grecque à Ptolomée Philadelphe. Ces Hiéroglyphes étoient regardés comme ſacrés; on les tenoit cachés dans les lieux les plus ſecrets des Temples (*c*).

(*a*) *Fuit autem Nacraus artis ſacerdotalis & magiæ peritus; fecit autem ope magiæ mirabilia multa & magna..... & cum Nacraus fuiſſet mortuus, ſucceſſit filius ejus Nathras; fuitque ſicut pater artis ſacerdotalis & magiæ peritus.* Hiſt. Ægypt.

(*b*) *Et cum mortuus eſſet Nathras, regnavit poſt eum frater ejus Meſram, fuitque ſicut cæteri peritus artis ſacerdotalis & magiæ*, ibid.

(*c*) *Ex ſcriptis Manethonis ſebennitæ, qui tempore Ptolomæi Philadelphi Archiſacerdos idolorum, quæ ſunt in Ægypto, oraculo doctus imaginum jacentium in terra Syradica, ſacra dialecto inſcriptorum, ſacriſque litteris inſculptorum à Thoyt primo Hermete, quas interpretatus eſt*

Le grand ſecret qu'obſerverent les Prêtres, & les hautes ſciences qu'ils profeſſoient, les firent conſidérer & reſpecter de toute l'Egypte, tant pendant les longues années qu'ils n'eurent point de communication avec les étrangers, qu'après qu'ils leur eurent laiſſé la liberté du commerce. L'Egypte fut toujours regardée comme le ſéminaire des ſciences & des arts. Le myſtere que les Prêtres en faiſoient irritoit encore davantage la curioſité. Pythagore (*a*), toujours envieux d'apprendre, conſentit même à ſouffrir la circonciſion, pour être du nombre des initiés. Il étoit en effet flatteur pour un homme de ſe trouver diſtingué du commun, non par un ſecret dont l'objet n'auroit été que chimérique, mais par des ſciences réelles, qu'on ne pouvoit apprendre ſans cela, puiſqu'elles ne ſe communiquoient que dans le fond du Sanctuaire (*b*), & ſeulement à ceux que l'on en trouvoit dignes, par l'étendue de leur génie, & par leur probité.

Mais comme les loix les plus ſages trouvent toujours des prévaricateurs, & que les choſes les mieux inſtituées ſont ſujettes à ne pas durer toujours dans le même état; les figures hiéroglyphiques, qui devoient ſervir de fondement iné-

poſt Cataclyſmum ex ſacra dialecto in linguam Græcam litteris hieroglyphicis, & poſuit eas in libro Agathodæmon ſecundus Hermes, pater Tat, in adytis templorum Ægyptiorum, quas pronunciavit ipſi Philadelpho Regi ſecundo Ptolomæo, qui in libros ſothios, ita ſcribit: Regi magno Ptolomæo, &c. Euſeb. in Sozomenis.

(*a*) S. Clém. d'Alexand. l. 1. Strom.

(*b*) Juſtin. quæſt. ad orthod.

branlable pour appuyer la véritable Religion, & la ſoutenir dans toute ſa pureté, furent une occaſion de chute pour le peuple ignorant. Les Prêtres, obligés au ſecret pour ce qui concernoit certaines ſciences, craignirent de le violer en expliquant ces Hiéroglyphes quant à la Religion, parce qu'ils s'imaginerent ſans doute, qu'il ſe trouveroit des gens du commun aſſez clairvoyans pour ſoupçonner que ces mêmes Hiéroglyphes ſervoient en même temps de voile à quelques autres myſteres; & qu'ils viendroient enfin à bout d'y pénétrer. Il fallut donc quelquefois leur donner le change, & ces explications forcées tournerent en abus. Ils ajouterent même quelques ſymboles arbitraires à ceux qu'Hermès avoit inventés; ils fabriquerent des fables qui ſe multiplierent dans la ſuite, & l'on s'accoutuma inſenſiblement à regarder comme Dieux les choſes qu'on ne préſentoit au peuple que pour lui rappeler l'idée du ſeul & unique Dieu vivant.

Il n'eſt pas ſurprenant que le peuple ait donné aveuglément dans des idées auſſi bizarres. Peu accoutumé à réfléchir ſur les choſes qui ne tendent pas à la ruine de ſes intérêts, ou au riſque de ſa vie, il laiſſe à ceux qui ont plus de loiſir, le ſoin de penſer & de l'inſtruire. Les Prêtres ne raiſonnoient gueres avec lui que ſymboliquement, & le peuple prenoit tout à la lettre. Il eut dans les commencemens les idées qu'il devoit avoir de Dieu & de la Nature; il eſt même vraiſemblable que le plus grand nombre les conſerverent toujours. Les Egyptiens, qui paſſoient pour les plus ſpirituels & les plus éclairés de

tous les hommes, auroient-ils pu donner dans des abſurdités auſſi groſſieres, & dans des puérilités auſſi ridicules que celles qu'on leur attribue ? On ne doit pas même le croire de ceux d'entre les Grecs qui furent en Egypte, pour ſe mettre au fait de ces ſciences qu'on n'apprenoit que par hiéroglyphes. Si les Prêtres ne leur dévoilerent pas à tous le ſecret de l'*Art ſacerdotal*, au moins ne leur cacherent-ils pas ce qui regardoit la Théologie & la Phyſique. Orphée ſe métamorphoſa, pour ainſi dire, en Egypte, & s'appropria leurs idées & leurs raiſonnemens, au point que les hymnes, & ce qu'elles renferment (a), annoncent plutôt un Prêtre d'Egypte, qu'un Poëte Grec. Il fut le premier qui tranſporta dans la Grece les fables des Egyptiens; mais il n'eſt pas probable qu'un homme, que Diodore de Sicile appelle *le plus ſavant des Grecs*, recommandable par ſon eſprit & ſes connoiſſances, ait voulu débiter dans ſa patrie ces fables pour des réalités. Les autres Poëtes, Homere, Héſiode, auroient-ils voulu de ſang froid tromper les peuples, en leur donnant pour de véritables hiſtoires, des faits controuvés, & des acteurs qui n'exiſterent jamais en effet ?

Un diſciple devenu maître, donne communé-

(a) *Quod vel inde patet, quod Orphei Hymni neſcio quid Ægyptiacum oleant; imo hieroglyphicam doctrinam myſterioſis ſuis allegoriis ita exactè exibeant; ut non à Græco, ſed Ægyptio ſacerdote compoſiti videantur.* Kircher. Ob. Pamph. l. 2. c. 3. Ce témoignage du P. Kircher n'a pu perſuader les Savans, qui regardent les ouvrages d'Orphée comme ſuppoſés.

ment ſes leçons & ſes inſtructions de la maniere & ſuivant la méthode qu'il les a reçues. Ils avoient été inſtruits, par des fables, des hiéroglyphes, des allégories, des énigmes; ils en ont uſé de même. Il s'agiſſoit de myſteres; ils ont écrit myſtérieuſement. Il n'étoit pas néceſſaire d'en avertir les Lecteurs; les moins clairvoyans pouvoient s'en appercevoir. Qu'on faſſe ſeulement attention aux titres des ouvrages d'Eumolpe, de Ménandre, de Melanthius, de Jamblique, d'Evanthe, & de tant d'autres qui ſont remplis de fables, on ſera bientôt convaincu qu'ils avoient deſſein de cacher les myſteres ſous le voile de ces fictions, & que leurs écrits renferment bien des choſes qui ne ſe manifeſtent pas au premier coup d'œil, même à une lecture faite avec attention.

Jamblique s'en explique ainſi au commencement de ſon ouvrage : » Les Ecrivains d'Egypte » penſant que Mercure avoit tout inventé, lui » attribuoient tous leurs ouvrages. Mercure préſide à la ſageſſe & à l'éloquence; Pythagore, » Platon, Démocrite, Eudoxe, & pluſieurs autres ſe rendirent en Egypte pour s'inſtruire » par la fréquentation des ſavans Prêtres de ce » pays-là. Les livres des Aſſyriens & des Egyptiens ſont remplis des différentes ſciences de » Mercure, & les colonnes les préſentent aux » yeux du public. Elles ſont pleines d'une doctrine profonde; Pythagore & Platon y puiſerent leur Philoſophie. »

La deſtruction de pluſieurs villes, & la ruine de preſque toute l'Egypte par Cambyſe, Roi de

Perſe, diſperſa beaucoup de Prêtres dans les pays voiſins, & dans la Grece. Ils y porterent leurs ſciences; mais ils continuerent ſans doute à les enſeigner à la maniere uſitée parmi eux, c'eſt-à-dire, myſtérieuſement. Ne voulant pas les prodiguer à tout le monde, ils les envelopperent encore dans les ténebres des fables & des hiéroglyphes, afin que le commun, en voyant, ne vît rien, & en entendant, ne comprît rien. Tous puiſerent dans cette ſource; mais les uns n'en prenoient que l'eau pure & nette, pendant qu'ils la troubloient pour les autres, qui n'y trouverent que de la boue.

De là cette ſource d'abſurdités qui ont inondé la terre pendant tant de ſiecles. Ces myſteres cachés ſous tant d'enveloppes, mal entendus, mal expliqués, ſe répandirent dans la Grece, & de là par toute la terre.

Ces ténebres, dans le ſein deſquelles l'idolatrie prit naiſſance, s'épaiſſirent de plus en plus. La plupart des Poëtes, peu au fait de ces myſteres quant au fond, enchérirent encore ſur les fables des Egyptiens, & le mal s'accrut juſqu'à la venue de Jéſus-Chriſt notre Sauveur, qui détrompa les peuples des erreurs où ces fables les avoient jetés. Hermès avoit prévu cette décadence du culte Divin, & les erreurs des fables qui devoient prendre ſa place (*a*): « Le temps viendra, dit-il, où » les Egyptiens paroîtront avoir inutilement » adoré la Divinité avec la piété requiſe, & » avoir obſervé en vain ſon culte avec tout le

(*a*) In Aſclepio.

» zele & l'exactitude qu'ils devoient.... O Egyp-
» te! ô Egypte! il ne reſtera de ta Religion que
» les fables; elles deviendront même incroya-
» bles à nos deſcendans; les pierres gravées &
» ſculptées ſeront les ſeuls monumens de ta
» piété. » Il eſt certain qu'Hermès ni les Prêtres d'Egypte ne reconnoiſſoient point la pluralité des Dieux. Qu'on liſe attentivement les Hymnes d'Orphée, particulierement celle de Saturne, où il dit que ce Dieu eſt répandu dans toutes les parties qui compoſent l'Univers, & qu'il n'a point été engendré; qu'on réfléchiſſe ſur l'Aſclépius d'Hermès, ſur les paroles de Parmenide le Pythagoricien, ſur les ouvrages de Pythagore même, on y trouvera par-tout des expreſſions qui manifeſtent leur ſentiment ſur l'unité d'un Dieu, principe de tout, ſans principe lui-même; & que tous les autres Dieux dont ils font mention ne ſont que des différentes dénominations, ſoit de ſes attributs, ſoit des opérations de la Nature. Jamblique (*a*) ſeul eſt capable de nous

(*a*) *Ego vero cauſam imprimis tibi dicam, ob quam ſacri & antiqui Ægyptiorum ſcriptores de his varia ſenſerint, & inſuper hujus ſæculi ſapientes non eádem de his ratione loquantur. Cum enim multæ in univerſo ſint eſſentiæ, ac ſimul multifariam inter ſe differant, meritò earum, & multa earum tradita ſunt principia habentia ordines differentes.... Mercurius ipſe tradit* 20000 *voluminibus, vel ſicut Manethon refert* 30000, *& in his perfectè omnia demonſtravit. Oportet igitur de his omnibus veritatem breviter declarare, atque primum quod primò quæritis. Primus Deus ante ens & ſolus, pater eſt primi Dei, quem gignit manens in unitate ſua ſolitaria, atque id eſt ſuperintelligible; atque*

en

en convaincre, par ce qu'il dit des myſteres des Egyptiens, lorſque ſes diſciples lui demanderent quelle il penſoit que fût la premiere cauſe & le premier principe de tout.

Hermès & les autres Sages ne préſenterent donc aux peuples les figures des choſes comme des Dieux, que pour leur manifeſter un ſeul & unique Dieu dans toutes choſes; car celui qui voit la ſageſſe (*a*), la providence & l'amour de Dieu manifeſtées dans ce monde, voit Dieu même; puiſque toutes les créatures ne ſont que des miroirs qui réfléchiſſent ſur nous les rayons de la ſageſſe divine. On peut voir là-deſſus l'ouvrage de M. Paul Erneſt Jablonski, où il juſtifie parfaitement les Egyptiens de l'idolatrie ridicule qu'on leur impute (*b*).

Les Egyptiens & les Grecs ne prirent pas toujours ces hiéroglyphes pour de purs ſymboles d'un ſeul Dieu; les Prêtres, les Philoſophes de la Grece, les Mages de la Perſe, &c. furent les ſeuls qui conſerverent cette idée; mais celle de la pluralité des Dieux s'accrédita tellement parmi

exemplar illius, quod dicitur ſui pater, ſui filius, unipater & Deus verè bonus; ille enim major & primus, & fons omnium, & radix eorum quæ prima intelliguntur & intelligunt, ſcilicet idearum. Ab hoc utique unus Deus per ſe ſufficiens, ſui pater, ſui princeps. Eſt enim hic principium, Deus Deorum, unitas ex uno ſuper eſſentiam eſſentiæ principium, ab eo enim eſſentia, propterea pater eſſentiæ nominatur. Ipſa enim eſt ens intelligibilium principium; hæc ſunt principia omnium antiquiſſima; quæ Mercurius proponit de Diis Æthæreis, &c.

(*a*) S. Denis l'Aréopag.

(*b*) Pantheon Ægyptiorum. Francofurti, 1751.

le peuple, que les principes de la ſageſſe & de la Philoſophie ne furent pas toujours aſſez forts pour vaincre la timidité de la foibleſſe humaine dans ceux qui auroient pu déſabuſer ce peuple, & lui faire connoître ſon erreur. Les Philoſophes paroiſſoient même en public adopter les abſurdités des fables; ce qui fit qu'un Prêtre d'Egypte, gémiſſant ſur la puérile crédulité des Grecs, dit un jour à quelques-uns : *Les Grecs ſont des enfans & ſeront toujours enfans* (*a*).

Cette maniere d'exprimer Dieu, ſes attributs, la nature, ſes principes & ſes opérations, fut uſitée de toute l'Antiquité & dans tous les Pays. On ne croyoit pas qu'il fût convenable de divulguer au peuple des myſteres ſi relevés & ſi ſublimes. La nature de l'hiéroglyphe & du ſymbole, eſt de conduire à la connoiſſance d'une choſe, par la repréſentation d'une autre tout-à-fait différente. Pythagore, ſelon Plutarque (*b*), fut tellement ſaiſi d'admiration, quand il vit la maniere dont les Prêtres d'Egypte enſeignoient les ſciences, qu'il ſe propoſa de les imiter; il y réuſſit ſi bien, que ſes ouvrages ſont pleins d'équivoques; & ſes ſentences ſont voilées ſous des détours, & des façons de s'exprimer très-myſterieuſes. Moyſe, ſi nous en voulions croire Rambam (*c*), écrivit ſes livres d'une maniere énigmatique: « Tout ce qui eſt contenu dans la loi » des Hébreux, dit cet Auteur, eſt écrit dans » un ſens allégorique ou littéral, par des termes

(*a*) Plato in Timæo.
(*b*) L. de Oſir. & Iſid.
(*c*) In exordio Geneſeos.

» qui réſultent de quelques calculs arithmétiques, » ou de quelques figures géométriques des caractéres changés, ou tranſpoſés, ou rangés harmoniquement ſuivant leur valeur. Tout cela réſulte des formes des caracteres, de leurs jonctions, de leurs ſéparations, de leur inflexion, de leur courbure, de leur droiture, de ce qui leur manque, de ce qu'ils ont de trop, de leur grandeur, de leur petiteſſe, de leur ouverture, » &c. »

Salomon regardoit les hiéroglyphes, les proverbes & les énigmes comme un objet digne de l'étude d'un homme ſage; on peut voir les louanges qu'il leur donne dans tous ſes ouvrages. *Le Sage s'adonnera* (a) *à l'étude des paraboles; il s'appliquera à interpréter les expreſſions, les ſentences & les énigmes des anciens Sages. Il pénétrera* (b) *dans les détours & les ſubtilités des paraboles; il diſcutera les proverbes pour y découvrir ce qu'il y a de plus caché*, &c.

Les Egyptiens ne s'exprimoient pas toujours par des hiéroglyphes ou des énigmes; ils ne le faiſoient que quand il s'agiſſoit de parler de Dieu ou de ce qui ſe paſſa de plus ſecret dans les opérations de la Nature; & les hiéroglyphes de l'un n'étoient pas toujours les hiéroglyphes de l'autre. Hermès inventa l'écriture des Egyptiens; on n'eſt pas d'accord ſur l'eſpece de caractere qu'il mit d'abord en uſage; mais on ſait qu'il y en avoit de quatre ſortes: la (c) premiere étoit les caracteres de l'écriture vulgaire, connue de

(a) Prov. c. 1. (b) Eccliſ. c. 39.
(c) Abenephi.

tout le monde, & employés dans le commerce de la vie. La ſeconde n'étoit en uſage que parmi les Sages, pour parler des myſteres de la Nature; la troiſieme étoit un mélange de caracteres & de ſymboles; & la quatrieme étoit le caractere ſacré, connu des Prêtres, qui ne s'en ſervoient que pour écrire ſur la Divinité & ſes attributs. Il ne faut donc pas confondre toutes ces différentes façons que les Egyptiens avoient pour peindre & corporifier leur penſées. Ce défaut de diſtinction a occaſionné les erreurs où ſont tombés nombre d'Antiquaires, qui n'ayant qu'un objet en vue, expliquoient tous les monumens antiques conformément à cet objet. De là les diſſertations multipliées faites par différens Auteurs qui ne ſont point d'accord entr'eux. Il faudroit, pour réuſſir parfaitement, avoir des modeles de tous ces différens caracteres. Ce qui ſeroit écrit dans les Antiques d'une eſpece de caractere, ſeroit expliqué des choſes que l'on exprimoit par ce caractere. Si c'étoit le premier des Egyptiens, on pourroit aſſurer que les choſes déduites regarderoient le commerce de la vie, l'hiſtoire, &c.; ſi c'étoit le ſecond, les choſes de la Nature; le quatrieme ce qui concerne Dieu, ſon culte, ou les fables. On ne ſe trouveroit pas alors dans le cas de recourir à la conjecture, & d'expliquer un monument antique d'une choſe, pendant qu'il avoit un tout autre objet. Mais il ne nous reſte proprement de certain ſur tout cela que les fables, comme l'avoit prévu Hermès dans l'Aſclépius d'Apulée que nous avons cité à ce ſujet.

Tout homme ſenſé qui veut de bonne foi faire

réflexion ſur les abſurdités des fables, ne ſauroit s'empêcher de regarder les Dieux comme des êtres imaginaires ; puiſque les Divinités Payennes tirent leur origine de celles que les Egyptiens avoient inventées. Mais Orphée & ceux qui tranſporterent ces fables dans la Grece, les y débiterent de la maniere & dans le ſens qu'ils les avoient appriſes en Egypte. Si dans ce dernier pays elles ne furent imaginées que pour expliquer ſymboliquement ce qui ſe paſſe dans la Nature, ſes principes, ſes procédés, ſes productions, & même quelque opération ſecrete d'un art qui imiteroit la Nature pour parvenir au même but, on doit ſans contredit expliquer les fables Grecques, au moins les anciennes, celles qui ont été divulguées par Orphée, Mélampe, Lin, Homere, Héſiode, &c. dans le même ſens, & conformément à l'intention de leurs Auteurs, qui ſe propoſoient les Egyptiens pour modele. La plupart des ouvrages fabuleux ſont parvenus juſqu'à nous ; on peut en faire une analyſe réfléchie, & voir s'ils n'y ont point gliſſé quelques traits particuliers qui démaſquent l'objet qu'ils avoient en vue. Toutes les puérilités, les abſurdités qui frappent dans ces fables, montrent que le deſſein de leurs Auteurs n'étoit pas de parler de la Divinité réelle. Ils avoient puiſé dans les ouvrages d'Hermès, & dans la fréquentation des Prêtres d'Egypte, des idées trop pures & trop relevées de Dieu & de ſes attributs, pour en parler d'une maniere en apparence ſi indécente & ſi ridicule. Lorſqu'il s'agit de traiter les hauts myſteres de Dieu, ils le font avec beau-

coup d'élévation d'idées, de ſentimens & d'expreſſions, comme il convient. Il n'eſt point alors queſtion d'inceſtes, d'adulteres, de parricides, &c. Ils ne pouvoient donc avoir que la Nature en vue ; ils ont perſonnifié, à la maniere des Egyptiens, les principes qu'elle emploie. & ſes opérations ; ils les ont repréſentés ſous différentes faces, & enveloppés ſous différens voiles, quoiqu'ils n'entendiſſent que la même choſe. Ils ont eu l'adreſſe d'y mêler des leçons de politique, de morale, des traits généraux de Phyſique ; ils ont quelquefois pris occaſion d'un fait hiſtorique pour former leurs allégories ; mais toutes ces choſes ne ſont qu'accidentelles, & n'en faiſoient pas la baſe & l'objet. En vain ſe mettra-t-on donc en frais pour expliquer ces hiéroglyphes fabuleux par leur moyen. Ceux qui ont cru devoir le faire par l'hiſtoire, ont été dans la néceſſité d'admettre la réalité de ces Dieux, Déeſſes, Héros & Héroïnes, au moins comme des Rois, Reines, & des gens dont on raconte les actions. Mais la difficulté de ranger le tout ſuivant les regles de la ſaine chronologie, préſente à leur travail un obſtacle invincible : c'eſt un labyrinthe dont ils ne ſe tireront jamais. L'objet de l'hiſtoire fut dans tous les temps de propoſer des modeles de vertus à ſuivre, & des exemples pour former les mœurs ; on ne peut gueres penſer que les Auteurs de ces fables ſe ſoient propoſé cet objet ; puiſqu'elles ſont remplies de tant d'abſurdités, & de traits ſi licencieux, qu'elles ſont infiniment plus propres à corrompre les mœurs, qu'à les former. Il ſeroit donc pour le moins auſſi inutile de ſe

donner la torture pour leur trouver un ſens moral.

On peut cependant probablement diſtinguer quatre ſortes de ſens donnés à ces hiéroglyphes, tant par les Egyptiens, que par les Grecs & les autres Nations où ils furent en uſage. Les ignorans, dont le commun du peuple eſt compoſé, prenoient l'hiſtoire des Dieux à la lettre, de même que les fables qui avoient été imaginées en conſéquence : voilà la ſource des ſuperſtitions auxquelles le peuple eſt ſi enclin. La ſeconde claſſe étoit de ceux qui ſentant bien que ces hiſtoires n'étoient que des fictions, pénétroient dans les ſens cachés & myſtérieux des fables & des hiéroglyphes, & les expliquoient des cauſes, des effets & des opérations de la Nature. Et comme ils en avoient acquis une connoiſſance parfaite, par les inſtructions ſecretes qu'ils ſe donnoient les uns aux autres ſucceſſivement, ſuivant celles qu'ils avoient reçues d'Hermès, ils opérerent des choſes ſurprenantes en faiſant jouer les ſeuls reſſorts de la Nature, dont ils ſe propoſerent d'imiter les procédés pour parvenir au même but. Ce ſont ces effets qui formoient l'objet de l'*Art ſacerdotal*; cet Art ſur lequel ils s'obligeoient par ſerment de garder le ſecret, & qu'il leur étoit défendu, ſous peine de mort, de divulguer en aucune maniere à d'autres qu'à ceux qu'ils jugeroient dignes d'être initiés dans l'Ordre ſacerdotal, d'où les Rois étoient tirés. Cet Art n'étoit autre que celui de faire une choſe qui pût être la ſource du bonheur & de la félicité de l'homme dans cette vie, c'eſt-à-dire, la ſource de la ſanté, des richeſſes & de la connoiſſance de toute la

Nature. Ce ſecret ſi recommandé ne pouvoit pas avoir d'autres objets. Hermès, en inſtituant les hiéroglyphes, n'avoit pas deſſein d'introduire l'idolatrie, ni de tenir ſecretes les idées que l'on devoit avoir de la Divinité; ſon but étoit même de faire connoître Dieu, comme l'unique Dieu, & d'empêcher que le peuple n'en adorât d'autres; il s'efforça de le faire connoître dans tous les individus, en faiſant remarquer dans chacun des traits de la ſageſſe divine. S'il voila ſous l'ombre des hiéroglyphes quelques myſteres ſublimes, ce n'étoit pas tant pour les cacher au peuple, que parce que ces myſteres n'étoient pas à ſa portée, & que ne pouvant les contenir dans les bornes d'une connoiſſance prudente & ſage, il ne manqueroit pas d'abuſer des inſtructions qu'on leur donneroit à cet égard. Les Prêtres étoient les ſeuls à qui cette connoiſſance étoit confiée après une épreuve de pluſieurs années. Il falloit donc que ce ſecret eût un autre objet. Pluſieurs Anciens nous ont dit qu'il conſiſtoit dans la connoiſſance de ce qu'avoient été Oſiris, Iſis, Horus & les autres prétendus Dieux; & qu'il étoit défendu, ſous peine de perdre la vie, de dire qu'ils avoient été des hommes. Mais ces Auteurs étoient-ils bien certains de ce qu'ils avançoient? & quand même ce qu'ils diſent ſeroit vrai, ce ſecret n'auroit pas pour objet Dieu, les myſteres de la Divinité, & ſon culte; puiſqu'Hermès, qui obligea les Prêtres à ce ſecret, ſavoit bien qu'Oſiris, Iſis, &c. n'étoient pas des Dieux, & il ne les eût pas donnés comme tels aux Prêtres, qu'il auroit inſtruit de la vérité,

en même temps qu'il auroit induit le peuple en erreur. On ne peut pas ſoupçonner un ſi grand homme d'une conduite ſi condamnable, & qui ne s'accorde en aucune façon avec le portrait qu'on nous en fait.

Le troiſieme ſens dont ces hiéroglyphes étoient ſuſceptibles, fut celui de la morale ou des regles de conduite. Et le quatrieme enfin étoit proprement celui de la haute ſageſſe. On expliquoit, par ces prétendues hiſtoires des Dieux, tout ce qu'il y avoit de ſublime dans la Religion, dans Dieu, & dans l'Univers. C'eſt-là où les Philoſophes puiſerent tout ce qu'ils ont dit de la Divinité. Ils n'en faiſoient pas un ſecret à ceux qui pouvoient le comprendre. Les Philoſophes Grecs en furent inſtruits dans la fréquentation qu'ils eurent avec les Prêtres, & l'on en a de grandes preuves dans tous leurs ouvrages. Tous les Auteurs en conviennent; on nomme même ceux de qui ces Philoſophes prirent des leçons. Eudoxe eut, dit-on, pour maître Conophée de Memphis; Solon, Sonchis de Saïs; Pythagore, Œnuphée d'Héliopolis, &c. Mais quoiqu'ils n'eurent rien de caché pour la plupart de ces Philoſophes, quant à ce qui regardoit la Divinité, & la Philoſophie tant morale que phyſique, ils ne leur apprirent cependant pas à tous cet *Art ſacerdotal* dont nous avons parlé. Qui dit *Art*, dit une choſe pratique. La connoiſſance de Dieu n'eſt pas un art, non plus que la connoiſſance de la morale, ni même de la Philoſophie. Les anciens Auteurs nous apprennent qu'Hermès enſeigna aux Egyptiens l'Art des

métaux & l'*Alchymie*. Le P. Kircher avoue lui-même, ſur le témoignage de l'Hiſtoire & de toute l'Antiquité, qu'Hermès avoit voilé l'art de faire de l'or ſous l'ombre des énigmes & des hiéroglyphes; & des mêmes hiéroglyphes qui ſervoient à ôter au peuple la connoiſſance des myſteres de Dieu & de la Nature. « Il eſt ſi conſ-» tant, dit cet Auteur (*a*), que ces premiers » hommes poſſédoient l'art de faire l'or, ſoit » en le tirant de toutes ſortes de matieres, ſoit » en tranſmuant les métaux, que celui qui en » douteroit, ou qui voudroit le nier, ſe mon-» treroit parfaitement ignorant dans l'hiſtoire. » Les Prêtres, les Rois & les Chefs de famille » en étoient les ſeuls inſtruits. Cet Art fut tou-» jours conſervé dans un grand ſecret, & ceux » qui en étoient poſſeſſeurs garderent toujours » un profond ſilence à cet égard, de peur que » les laboratoires & le ſanctuaire les plus ca-» chés de la Nature, étant découverts au peuple » ignorant, il ne tournât cette connoiſſance au » détriment & à la ruine de la République. » L'ingénieux & prudent Hermès prévoyant ce » danger qui menaçoit l'Etat, eut donc raiſon » de cacher cet Art de faire de l'or ſous les mê-» mes voiles & les mêmes obſcurités hiéroglyphiques, dont il ſe ſervoit pour cacher au » peuple profane la partie de la Philoſophie qui » concernoit Dieu, les Anges & l'Univers. » Le P. Kircher n'eſt point ſuſpect ſur cet article, puiſqu'il a combattu la pierre Philoſophale dans

(*a*) Œdypus Ægypt. T. II. p. 2. de Alchym. c. 1.

toutes les circonſtances où il a eu occaſion d'en parler. Il faut donc que l'évidence & la force de la vérité lui aient arraché de tels aveux ; ſans cela, il eſt aſſez difficile de le concilier avec lui-même. Il dit dans ſa Préface ſur l'Alchymie des Egyptiens : « Quelque Ariſtarque s'élevera ſans » doute contre moi de ce que j'entreprends de » parler d'un Art que bien des gens regardent » comme odieux, trompeur, ſophiſtique, plein » de ſupercheries, pendant que beaucoup d'au- » tres perſonnes en ont une idée comme d'une » ſcience qui manifeſte le plus haut degré de la » ſageſſe divine & humaine. Mais qu'il ſache » que m'étant propoſé d'expliquer, en qualité » d'Œdipe, tout ce que les Egyptiens ont voilé » ſous leurs hiéroglyphes, je dois traiter de cette » ſcience qu'ils avoient enſevelie dans les mêmes » ténebres des ſymboles. Ce n'eſt pas que » je l'approuve, ou que je penſe qu'on puiſſe » tirer de cette ſcience aucune utilité quant à » la partie qui concerne l'art de faire de l'or ; » mais parce que toute la reſpectable Antiquité » en parle, & nous l'a tranſmiſe ſous le ſceau » d'une infinité d'hiéroglyphes & de figures » ſymboliques. Il eſt certain que de tous les arts » & de toutes les ſciences qui irritent la curio- » ſité humaine, & auxquelles l'homme s'appli- » que, je n'en connois point qui ait été atta- » quée avec plus de force, & qui ait été mieux » défendue. » Il rapporte dans le cours de l'ou-vrage un grand nombre de témoignages d'Auteurs anciens, pour prouver que cette ſcience étoit connue chez les Egyptiens ; qu'Hermès l'enſeigna

aux Prêtres ; & qu'elle étoit tellement en honneur dans ce pays-là, que c'étoit un crime digne de mort (*a*) de la divulguer à d'autres qu'aux Prêtres, aux Rois & aux Philoſophes de l'Egypte.

Le même Auteur conclut, malgré tous ces témoignages (*b*), que les Egyptiens ne connoiſſoient point la pierre Philoſophale, & que leurs hiéroglyphes n'avoient point ſa pratique pour objet. Il eſt ſurprenant que s'étant donné la peine de lire les Auteurs qui en traitent, pour expliquer par eux l'hiéroglyphe Hermétique dont il donne la figure, & que les copiant, pour ainſi dire, mot pour mot à cet effet, tels que ſont les douze

(*a*) *Major hujus arcanæ ſcientiæ honor habebatur Ægyptiis, qui præter Reges, Sacerdotes & Philoſophos ſummo & acuto ingenio præditos homines, nullum alium hominum eam callere, crimen rebantur non niſi morte piandum ; unde non ſine ratione tot ac tantis abſtruſis ſymbolorum notis eandem obvelabant, ne in plebeiæ inſipientiæ abuſum eam cum notabili regni præjudicio, imo ruinâ, verti contingerent.* Kirch. loc. cit.

Fuit autem datâ operâ ſummo ſilentio à poſſeſſoribus ideo ſuppreſſa, ne arcaniora naturæ gazophilacia ignaræ plebi aperta in conclamatam Reipublicæ perniciem cederent, regnoque ultimam meritò ruinam adducerent. Unde non ſine ratione ingenioſiſſimus Mercurius tanta damna prævidens, ſicut diviniorem de Deo, Angelis, Mundo, Philoſophiæ portionem, reconditiſſimis ſymbolis, ne communi uſui paterent, obvelavit ; ſic & hanc artem auriferam inter eas ſcientias, quæ ſublunaris ſubterraneique mundi œconomiam contemplantur, arcaniſſam, diviniſſimamque meritò iiſdem hieroglyphicarum notarum obſcuritatibus à profanorum lectione longè ſemotiſſimam abtexit. Ibid. cap. 1.

(*b*) De Alchym. Ægypt. c. 7.

traités du Cosmopolite, & l'*Arcanum Hermeticæ Philosophiæ opus* de d'Espagnet, &c. le P. Kircher ose soutenir que cette figure & les autres hiéroglyphes ne regardent pas la pierre Philosophale, dont les Auteurs que je viens de citer traitent, comme on dit, *ex professo*. Puisque tout ce que ces Auteurs disent concerne la pierre Philosophale, le P. Kircher n'a dû employer leurs raisonnemens que pour cet objet. « Les Egyptiens, dit-il (*a*), n'avoient point en vue la » pratique de cette pierre; & s'ils touchent quelque chose de la préparation des métaux, & » qu'ils dévoilent les trésors les plus secrets des » minéraux; ils n'entendoient pas pour cela ce » que les Alchymistes anciens & modernes entendent; mais ils indiquoient une certaine » substance du monde inférieur analogue au Soleil; douée d'excellentes vertus, & de propriétés si surprenantes, qu'elles sont fort au » dessus de l'intelligence humaine, c'est-à-dire, » une quintessence cachée dans tous les mixtes, » imprégnée de la vertu de l'esprit universel du » monde, que celui qui, inspiré de Dieu & » éclairé de ses divines lumieres, trouveroit le » moyen d'extraire, deviendroit par son moyen » exempt de toutes infirmités, & meneroit une » vie pleine de douceur & de satisfactions. Ce » n'étoit donc pas de la pierre Philosophale » qu'ils parloient, mais de l'élixir dont je viens » de parler. »

Si ce que nous venons de rapporter du Pere

(*a*) Loc. cit.

Kircher n'eſt pas préciſément la pierre Philoſophale, je ne ſais pas en quoi elle conſiſte. Si l'idée qu'il en avoit n'étoit pas conforme à celle que nous en donnent les Auteurs, tout ce qu'il dit contr'elle ne la regarde pas. On peut en juger, tant par ce que nous avons dit juſqu'ici, que par ce que nous en dirons dans la ſuite. L'objet des Philoſophes Hermétiques anciens ou modernes, fut toujours d'extraire d'un certain ſujet, par des voies naturelles, cet élixir ou cette quinteſſence, dont parle le P. Kircher; & d'opérer, en ſuivant les loix de la Nature, de maniere à le ſéparer des parties hétérogenes dans leſquelles il eſt enveloppé, afin de le mettre en état d'agir ſans obſtacles, pour délivrer les trois regnes de la nature de leurs infirmités; ce qu'on ne ſauroit gueres nier être poſſible; puiſque cet eſprit univerſel étant l'ame de la Nature, & la baſe de tous les mixtes, il leur eſt parfaitement analogue, comme il l'eſt par ſes effets & ſes propriétés avec le Soleil; c'eſt pourquoi les Philoſophes diſent que le Soleil eſt ſon pere, & la Lune ſa mere.

Il ne faut pas confondre les Philoſophes Hermétiques ou les vrais Alchymiſtes avec les Souffleurs: ceux-ci cherchent à faire de l'or immédiatement avec les matieres qu'ils emploient; & les autres cherchent à faire une quinteſſence, qui puiſſe ſervir de panacée univerſelle pour guérir toutes les infirmités du corps humain, & un élixir pour tranſmuer les métaux imparfaits en or. C'eſt proprement les deux objets que ſe propoſoient les Egyptiens, ſuivant tous les Au-

teurs tant anciens que modernes. C'eſt cet Art ſacerdotal dont ils faiſoient un ſi grand myſtere; & que les Philoſophes tiendront toujours enveloppé dans l'obſcurité des ſymboles & les ténebres des hiéroglyphes. Ils ſe contenteront de dire avec Haled (*a*): « Qu'il y a une eſſence radi-
» cale, primordiale, inaltérable dans tous les
» mixtes, qu'elle ſe trouve dans toutes les choſes
» & en tous lieux; heureux celui qui peut com-
» prendre & découvrir cette ſecrete eſſence, &
» la travailler comme il faut! Hermès dit auſſi
» que l'eau eſt le ſecret de cette choſe, & l'eau
» reçoit ſa nourriture des hommes. Marcunes
» ne fait pas de difficulté d'aſſurer que tout ce qui
» eſt dans le monde ſe vend plus cher que cette
» eau; car tout le monde la poſſede; tout le
» monde en a beſoin. Abuamil dit, en parlant
» de cette eau, qu'on la trouve en tout lieu,
» dans les plaines, les vallées, ſur les monta-
» gnes; chez le riche & le pauvre, chez le fort
» & le foible. Telle eſt la parabole d'Hermès
» & des Sages, touchant leur pierre; c'eſt une
» eau, un eſprit humide, dont Hermès a enve-
» loppé la connoiſſance ſous des figures ſym-
» boliques les plus obſcures, & les plus difficiles
» à interpréter. »

La matiere d'où ſe tire cette eſſence renferme un feu caché & un eſprit humide; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'Hermès nous l'ait repréſentée ſous l'emblême hiéroglyphique d'Oſiris, qui veut dire *feu caché* (*b*), & d'Iſis, qui étant priſe pour

(*a*) Comment. in Hermet.
(*b*) Kirch. Œdip. Ægypt. T. 1. p. 176.

la Lune, ſignifie une nature humide. Diodore de Sicile confirme cette vérité, en diſant, que les Egyptiens qui regardent Oſiris & Iſis comme des Dieux, diſent qu'ils parcourent le monde ſans ceſſe; qu'ils nourriſſent & font croître tout, pendant les trois ſaiſons de l'année, le Printemps, Eté & Hiver; & que la nature de ces Dieux contribue infiniment à la génération des animaux, parce que l'un eſt igné & ſpirituel, l'autre humide & froid; que l'air eſt commun à tous deux; enfin que tous les corps en ſont engendrés, & que le Soleil & la Lune perfectionnent la nature des choſes (*a*). Plutarque (*b*) nous aſſure de ſon côté, que tout ce que les Grecs nous chantent & nous débitent des Géans, des Titans, des crimes de Saturne, & des autres Dieux, du combat d'Apollon avec Python, des courſes de Bacchus, des recherches & des voyages de

(*a*) *Hos Deos arbitrati (Ægyptii) dicunt eos univerſum circumire orbem, aut nutrire augereque corpora tribus anni temporibus motu continuo perficientes orbem, Vere, Æſtate ac Hyeme; quorum Deorum natura plurimùm conferat ad omnium animantium generationem; cum alter igneus ac ſpiritualis exiſtat, altera humida & frigida; aër utique communis: ab eis itaque generari, atque nutriri corpora omnia, rerumque naturam à Sole & Luna perfici.* Diodor. l. 1. c. 1.

(*b*) *Quæ de Gigantibus & Titanibus apud Græcos cantantur, & Saturni ſcelera, Pythonis certamen cum Apolline, exilia Bacchi, Cereris errores, non abſunt ab Oſidiris & Iſidis eventu, aliiſque ſimilibus, quæ ab hominibus ſunt licentiosè conficta; eadem quoque earum ratio, quæ in myſticis ſacris occultè aguntur, & efferri ad vulgus, aut ab eo videri nefas dicitur.* Plutarchus de Iſide.

Cérès,

Cérès, ne different point de ce qui regarde Oſiris & Iſis; & que tout ce qu'on a inventé de ſemblable avec aſſez de liberté dans les fables que l'on divulgue, doit être entendu de la même maniere, comme ce qui s'obſerve dans les myſteres ſacrés, & que l'on dit être un crime de le dévoiler au peuple.

Tout étant dans la Nature engendré du chaud & de l'humide, les Egyptiens donnerent à l'un le nom d'Oſiris, à l'autre celui d'Iſis, & dirent qu'ils étoient frere & ſœur, époux & épouſe. On les prit toujours pour la Nature même, comme nous le verrons dans la ſuite.

Quand on voudra ne pas recourir à des ſubtilités, il ſera aiſé de découvrir ce que les Egyptiens, les Grecs, &c. entendoient par leurs hiéroglyphes & leurs fables. Ils les avoient ſi ingénieuſement imaginés, qu'ils cachoient pluſieurs choſes ſous la même repréſentation, comme ils n'entendoient auſſi qu'une même choſe par divers hiéroglyphes & divers ſymboles: les noms, les figures, les hiſtoires mêmes étoient variés; mais le fond & l'objet n'étoient point différens.

On ſait, & il ne faut qu'ouvrir les ouvrages des Philoſophes Hermétiques, pour voir au premier coup-d'œil qu'ils ont dans tous les temps, non-ſeulement ſuivi la méthode des Egyptiens pour traiter de la pierre Philoſophale, mais qu'ils ont auſſi employé les mêmes hiéroglyphes & les mêmes fables en tout ou en partie, ſuivant la maniere dont ils étoient affectés. Les Arabes ont imité de plus près les Egyptiens, parce qu'ils traduiſirent dans leur langue un grand nombre

des traités Hermétiques & autres, écrits en langue & ſtyle Egyptiens. La proximité du pays, & par conſéquent la fréquentation & le commerce plus particulier des deux Nations peut auſſi y avoir beaucoup contribué. Cette unanimité d'idées, & cet uſage non interrompu depuis tant de ſiecles forment, ſinon une preuve ſans réplique, du moins une préſomption que les hiéroglyphes des Egyptiens & les fables avoient été imaginés en vue du grand œuvre, & inventés pour inſtruire de ſa théorie & de ſa pratique quelques perſonnes ſeulement, pendant qu'à cauſe des abus & des inconvéniens qui en réſulteroient, on tiendroit l'une & l'autre cachées au peuple, & à ceux qu'on n'en jugeroit pas dignes.

Je ne ſuis donc pas le premier qui ait eu l'idée d'expliquer ces hiéroglyphes & ces fables par les principes, les opérations & le réſultat du grand œuvre, appelé auſſi pierre Philoſophale, & Médecine dorée. On les voit répandus preſque dans tous les ouvrages qui traitent de cet Art myſtérieux. Quelques Chymiſtes ont même fait des traités dans la même vue que moi. Fabri de Caſtelnaudari donna dans le ſiecle dernier quelque choſe ſur les travaux d'Hercule, ſous le titre d'*Hercules Philochymicus*; Jacques Tolle voulut embraſſer toute la fable dans un petit ouvrage intitulé : *Fortuita.* Il n'eſt pas ſurprenant que l'un & l'autre n'aient pas réuſſi parfaitement. Le premier paroît avoir lu les Philoſophes Hermétiques, mais aſſez ſuperficiellement, pour n'avoir pas été en état d'en faire une concordance

judicieuſe, & de pénétrer dans leurs véritables principes. Le ſecond, trop entêté de la Chymie vulgaire, ne juroit que par Baſile Valentin, qu'il n'entendoit ſans doute pas, puiſqu'il l'explique preſque toujours à la lettre, quoique ſuivant Olaus Borrichius (*a*), Baſile Valentin ſoit un des Auteurs Hermétiques des plus difficiles à entendre, tant à cauſe des altérations qu'on a miſes dans ſes traités, que par le voile obſcur des énigmes, des équivoques, & des figures hiéroglyphiques dont il les a farcis.

Michel Majer a fait un grand nombre d'ouvrages ſur cette matiere; on peut en voir l'énumération dans le Catalogue des Auteurs Chymiſtes, Métallurgiſtes, & Philoſophes Hermétiques, que M. l'Abbé Lenglet du Freſnoy a inſéré dans ſon hiſtoire de la Philoſophie Hermétique. D'Eſpagnet eſtimoit entr'autres ouvrages de Majer, ſon traité des Emblêmes, parce qu'ils repréſentent, dit-il, avec aſſez de clarté aux yeux des clairvoyans ce que le grand œuvre a de plus ſecret & de plus caché. J'ai lu avec attention pluſieurs des traités de Michel Majer, & ils m'ont été d'un ſi grand ſecours, que celui qui a pour titre *Arcana Arcaniſſima*, a ſervi de canevas à mon ouvrage, au moins pour ſa diſtribution, car je n'ai pas toujours ſuivi ſes idées. Cet Auteur embrouilloit ſes raiſonnemens quand il ne vouloit ou ne pouvoit pas expliquer certains traits de la fable, ſoit que le ſecret ſi recommandé aux Philoſophes lui tînt fort à cœur,

(*a*) Proſpect. Chym. celebr.

& qu'il craignît d'être indiscret, soit (comme on pourroit le croire) que sa discrétion fût forcée.

Les Philosophes Hermétiques qui ont employé les allégories de la fable, sont pour le moins aussi obscurs que la fable même, pour ceux qui ne sont pas Adeptes; ils n'ont répandu de lumiere sur elle qu'autant qu'il en falloit pour nous faire comprendre que ses mysteres n'étoient pas des mysteres pour eux. « Souvenez-» vous bien de ceci, dit Basile Valentin (*a*): » travaillez de maniere que Pâris puisse défen-» dre la belle & noble Helene; empêchez que » la ville de Troye ne soit ravagée de nouveau » par les Grecs; faites en sorte que Priam & » Ménélas ne soient plus en guerre & en afflic-» tion; Hector & Achille seront bientôt d'ac-» cord; ils ne combattront plus pour le sang » royal; ils auront alors une Monarchie qu'ils » laisseront même en paix à tous leurs descen-» dans. » Cet Auteur introduit tous les principaux Dieux de la fable dans ses douze Clefs. Raymond Lulle parle souvent de l'Egypte & de l'Ethyopie. L'un enfin emploie une fable, l'autre une autre; mais toujours allégoriquement.

Toutes les explications que je donnerai sont prises de ces Auteurs, ou appuyées sur leurs textes & leurs raisonnemens; elles seront si naturelles, qu'il sera aisé d'en conclure que la véritable Chymie fut la source des fables, qu'elles en renferment tous les principes & les opérations, & qu'en vain se donne-t-on la torture pour les

(*a*) Traité du Vitriol.

expliquer nettement par d'autres moyens. Je ne penſe pas que tout le monde en convienne; l'uſage s'eſt introduit d'expliquer les Antiquités par l'hiſtoire & la morale; cet uſage a même prévalu, & s'eſt accrédité au point que le préjugé fait regarder toute autre application comme des rêveries. On regardera celles-ci dans tel point de vue qu'on voudra, peu m'importe. J'écris pour ceux qui voudront me lire, pour ceux qui ne pouvant ſortir du labyrinthe où ils ſe trouvent engagés, en ſuivant les ſyſtêmes ci-deſſus, chercheront ici un fil d'Ariadne, qu'ils y trouveront certainement; pour ceux qui, verſés dans la lecture aſſidue des Philoſophes Hermétiques, ſont plus en état de porter un jugement ſain & déſintéreſſé. Ils y trouveront de quoi fixer leurs idées vagues & indéterminées ſur la matiere du grand œuvre, & ſur la maniere de la travailler. Quant à ceux qui, aveuglés par le préjugé ou par de mauvaiſes raiſons, prêtent aux Egyptiens, aux Pythagore, aux Platon, aux Socrate & aux autres grands hommes des idées auſſi abſurdes que celles de la pluralité des Dieux, je les prie ſeulement de concilier, avec ce ſentiment, l'idée de la haute ſageſſe que l'on remarque dans tous leurs écrits, & qu'on leur accorde avec raiſon. Je les renverrai à une lecture de leurs ouvrages plus ſérieuſe & plus réfléchie, pour y trouver ce qui leur avoit échappé. Je n'ai garde d'ambitionner les applaudiſſemens de ceux à qui la Philoſophie Hermétique eſt tout-à-fait inconnue. Ils ne pourroient gueres juger de cet ouvrage que comme un aveugle juge des couleurs.

CHAPITRE PREMIER.

Des Hiéroglyphes des Egyptiens.

LORSQU'ON prend à la lettre les fables d'Egypte, & qu'on les explique de la Divinité, rien de plus bizarre, rien de plus ridicule, rien de plus extravagant. Les Antiquaires ont ſuivi communément ce ſyſtême dans leurs explications des monumens qui nous reſtent. J'avoue que ce ſont très-ſouvent des marques de la ſuperſtition, qui prévalut parmi le peuple dans les temps poſtérieurs à celui où Hermès imagina les hiéroglyphes ; mais pour dévoiler ce qu'ils ont d'obſcur, il faut néceſſairement remonter à leur inſtitution, & ſe mettre au fait de l'intention de ceux qui les ont inventés. Ni les idées que le peuple y attachoit, ni celles qu'en avoient même des Auteurs Grecs ou Latins, quoique très-ſavans ſur d'autres choſes, ne doivent nous ſervir de guide dans ces occaſions-là. S'ils n'ont fréquenté que le peuple, ils n'ont pu avoir à cet égard que des idées populaires. Il faut être aſſuré qu'ils avoient été initiés dans les myſteres d'Oſiris, d'Iſis, &c. & inſtruits par les Prêtres à qui l'intelligence de ces hiéroglyphes avoit été confiée. Hermès dit plus d'une fois dans ſon dialogue avec Aſclépius, que Dieu ne peut être repréſenté par aucune figure ; qu'on ne peut lui donner de nom, parce qu'étant ſeul, il n'a pas

besoin d'un nom distinctif ; qu'il n'a point de mouvement, parce qu'il est par-tout, qu'il est enfin son propre principe, & son pere à lui-même. Il n'y a donc pas d'apparence qu'il ait prétendu le représenter par des figures, ni le faire adorer sous les noms d'Osiris, d'Isis, &c.

Plusieurs Anciens peu au fait des vrais sentimens d'Hermès & des Prêtres ses successeurs, ont donné occasion à ces fausses idées, en débitant que les Egyptiens disoient de la Divinité, ce qu'ils ne disoient en effet que de la Nature. Hermès voulant instruire les Prêtres qu'il avoit choisis, leur disoit qu'il y avoit deux principes des choses, l'un bon, & l'autre mauvais ; & si nous en croyons Plutarque, toute la Religion des Egyptiens étoit fondée là-dessus. Nombre d'autres Auteurs ont pensé comme Plutarque, sans trop examiner si ce sentiment étoit fondé sur une erreur populaire, & si les Prêtres, chargés d'instruire le peuple, pensoient réellement ainsi de la Divinité, ou des principes des mixtes, l'un principe de vie, l'autre principe de mort. Sur ce sentiment de Plutarque, appuyé par d'autres Auteurs, des Antiquaires ont hasardé des explications de plusieurs monumens que le temps a épargnés, & l'on a adopté leurs idées, parce qu'on n'en trouvoit pas de plus vraisemblables. Il est cependant vrai que bien des Antiquaires ont assez de discrétion pour avouer qu'ils ne parlent dans plusieurs cas que par conjectures, & qu'on ne peut expliquer certains monumens qu'en devinant. (*a*) Le premier qui se présente dans l'Anti-

(a) 2. p. du T. II. pag. 271. planche 105.

quité expliquée de D. de Montfaucon en eſt un exemple, ſuivant le ſyſtême reçu : ce Savant nous avertit qu'il s'en trouve bien d'autres de cette eſpece dans le cours de ſon ouvrage. Il n'y a cependant dans ce monument rien de difficile à entendre, & il en eſt très-peu qui préſentent les choſes plus au naturel. Tout homme un peu verſé dans la ſcience Hermétique, l'auroit compris au premier coup-d'œil ; & n'auroit pas eu beſoin de recourir à un Œdype, ou à la conjecture pour en donner l'explication. On en jugera, en comparant l'explication que D. de Montfaucon en a donnée, avec celle que je donnerai. « Ce monument, dit notre Auteur, eſt une » pierre ſépulcrale, qu'on appeloit *Ara*, que *A.* » Herennuleius Hermès a fait pour ſa femme, » pour lui, pour ſes enfans, & pour ſa poſté- » rité. Il eſt repréſenté lui-même au milieu de » l'inſcription, ſacrifiant aux mânes. De l'autre » côté de la pierre ſont deux ſerpens, dreſſés ſur » leur queue, & mis de face l'un contre l'autre, » dont un tient un œuf dans ſa bouche, & l'autre » ſemble vouloir le lui ôter. »

M. Fabreti à qui ce monument appartenoit, avoit voulu expliquer ce ſymbole ; mais comme il ne ſatisfaiſoit pas D. de Montfaucon, celui-ci l'explique dans les termes ſuivans. « Avant que » d'avancer ma conjecture ſur ce monument, » il faut remarquer qu'on trouve à Rome & » dans l'Italie quantité de ces marques des ſu- » perſtitions Egyptiennes, que les Romains » avoient adoptées. Celle-ci eſt du nombre : c'eſt » une image dont la ſignification ne peut être

» que ſymbolique. Les anciens Egyptiens re-
» connoiſſoient un bon principe qui avoit fait
» le monde; ce qu'ils exprimoient allégorique-
» ment par un ſerpent qui tient un œuf à la
» bouche; cet œuf ſignifioit le monde créé. Ce
» ſerpent donc qui tient l'œuf à la bouche ſera
» le bon principe qui a créé le monde & qui le
» ſoutient. Mais comme les Egyptiens admet-
» toient deux principes, l'un bon, l'autre mau-
» vais, il faudra dire que l'autre ſerpent qui dreſſé
» ſur ſa queue, eſt oppoſé au premier, ſera
» l'image du mauvais principe qui veut ôter le
» monde à l'autre. »

Pour mettre le Lecteur en état de juger ſi mon explication ſera plus naturelle que celle de D. de Montfaucon, je vais donner une deſcription de cette pierre prétendue ſépulcrale. Les deux ſerpens ſont dreſſés ſur leur queue repliée en cercle; l'un tient l'œuf entre ſes dents, l'autre a la tête appuyée deſſus, la bouche un peu ouverte, comme s'il vouloit mordre l'autre, & lui diſputer cet œuf. Tous deux ont une crête à peu-près quarrée. Sur l'autre côté de la pierre, eſt la figure d'un homme debout, en habit long, les manches retrouſſées juſqu'au coude; il tient le bras droit étendu, & une eſpece de cerceau à la main, au centre duquel paroît un autre petit cercle, ou un poing. De la main gauche il releve ſa robe, en la tenant appuyée ſur la hanche. Autour de cette figure ſont gravées les paroles ſuivantes: *A Herennuleius Hermes fecit conjugi bene merenti Juliæ L. F. Latinæ ſibi & ſuis poſterque eor.*

Il n'eſt pas néceſſaire de recourir à la Religion

des Egyptiens pour expliquer ce monument. Les deux principes qu'admettoient les Prêtres d'Egypte ne doivent s'entendre que des deux principes bons & mauvais de la Nature, qui se trouvent toujours mêlés dans ses mixtes, & qui concourent à leur composition ; c'est pourquoi ils disoient qu'Osiris & Typhon étoient freres, & que ce dernier faisoit toujours la guerre au premier. Osiris étoit le bon principe, ou l'humeur radicale, la base du mixte, & la partie pure & homogene ; Typhon étoit le mauvais principe, ou les parties hétérogenes, accidentelles, & principe de destruction & de mort, comme Osiris l'étoit de vie & de conservation.

Les deux serpens du monument dont il s'agit, représentent à la vérité deux principes, mais les deux principes que la Nature emploie dans la production des individus : on les appelle, par analogie, l'un mâle & l'autre femelle ; tels sont les deux serpens entortillés autour du caducée de Mercure, l'un mâle & l'autre femelle, qui sont aussi représentés tournés l'un contre l'autre, & entre leurs deux têtes une espece de globe ailé qu'ils semblent vouloir mordre. Les crêtes quarrées des deux serpens du monument dont nous parlons, sont un symbole des élémens, dont le grand & le petit monde sont formés, & l'œuf est le résultat de la réunion de ces deux principes de la Nature. Mais comme dans la composition des mixtes il y a des principes purs & homogenes, & des principes impurs & hétérogenes, il se trouve une espece d'inimitié entr'eux ; l'impur tend toujours à vouloir corrompre le pur :

c'eſt ce qui ſe voit repréſenté par le ſerpent qui ſemble vouloir diſputer l'œuf à celui qui en eſt en poſſeſſion. La deſtruction des individus n'eſt produite que par ce combat mutuel.

Voilà ce qu'on peut dire pour expliquer en général cette partie du monument dont nous parlons. Mais ſon Auteur avoit ſans doute une intention moins générale; il eſt certain qu'il vouloit ſignifier quelque choſe de particulier. Rapprochons toutes les parties ſymboliques de ce monument: le rapport qu'elles ont entr'elles nous dévoilera cette intention particuliere.

Celui qui fait faire ce monument ſe nomme *Herennuleius Hermès*, & il porte un habit long comme les Philoſophes; il y a donc grande apparence que cet Herennuleius étoit un de ces ſavans initiés dans les myſteres Hermétiques; (ce qui eſt déſigné par ſon ſurnom d'Hermès), qui, comme je l'ai dit ci-devant, étant inſtruit de ces myſteres, prenoit le nom d'Aris ou Hermès. Il tient à la main droite une eſpece de cerceau, que D. de Montfaucon a pris ſans doute pour une *patere* ou taſſe, & a décidé en conſéquence de cette erreur, qu'Herennuleius faiſoit un ſacrifice aux mânes; rien autre ne peut y déſigner cette action. Ce cerceau n'eſt point une patere; c'eſt le ſigne ſymbolique de l'or, ou du Soleil terreſtre & hermétique, que les Chymiſtes mêmes vulgaires repréſentent encore aujourd'hui de cette maniere ⊙. C'eſt à cette face du monument qu'il faut rapporter en particulier l'hiéroglyphe des deux ſerpens & de l'œuf, qui ſe trouvent ſur la face oppoſée, pour n'en faire

qu'un tout, dont le réſultat conſiſte dans cette or Philoſophique que préſente Herennuleius. Voici donc comment il faut expliquer ce monument en particulier.

Les deux ſerpens ſont les deux principes de l'art ſacerdotal ou hermétique, l'un mâle ou feu, terre fixe, & ſoufre; l'autre femelle, eau volatile & mercurielle, qui concourent tous deux à la formation & génération de la pierre Hermétique, que les Philoſophes appeloient œuf & petit monde, qui eſt compoſé des quatre élémens, repréſentés par les deux crêtes quarrées, mais dont deux ſeulement ſont viſibles, la terre & l'eau. On peut auſſi expliquer l'œuf du vaſe, dans lequel l'œuf ſe forme, par le combat du fixe & du volatil, qui ſe réuniſſent enfin l'un & l'autre, & ne font plus qu'un tout fixe, appelé or Philoſophique, ou ſoleil Hermétique. C'eſt cet or qu'Herennuleius montre au ſpectateur comme le réſultat de ſon art. Le plus grand nombre des Philoſophes qui ont traité de cette ſcience, ont repréſenté ſes deux principes ſous le ſymbole de deux ſerpens. On en trouve une infinité de preuves dans cet ouvrage. L'inſcription de ce monument nous apprend ſeulement qu'Herennuleius a fait cet or comme une ſource de ſanté & de richeſſes, pour lui, pour ſon épouſe qu'il aimoit tendrement, pour ſes enfans & ſa poſtérité.

J'ai apporté cet exemple pour faire voir combien il eſt aiſé d'expliquer les hiéroglyphes de certains monumens Egyptiens, Grecs, &c. quand on les rappelle à la Philoſophie Hermétique, ſans les lumieres de laquelle ils deviennent inin-

telligibles & inexplicables. Je ne prétends cependant pas qu'on puiſſe par ſon moyen les expliquer tous. Quoiqu'elle ait été la ſource, la baſe & le fondement des hiéroglyphes, elle n'a pas été l'objet de tous les monumens hiéroglyphiques qui nous reſtent. La plupart ſont hiſtoriques, ou repréſentent quelques traits de la fable, ſouvent ajuſtés ſuivant la fantaiſie de celui qui les commandoit à l'Artiſte, ou celle de l'Artiſte même, qui n'étant pas initiés dans les myſteres des Egyptiens, des Grecs, des Romains, &c. conſervoient ſeulement le fond, ſelon les inſtructions fort défectueuſes & peu éclairées qu'ils en avoient; ils ſuivoient pour le reſte leur goût & leur imagination.

> ..... *Pictoribus atque Poëtis*
> *Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.*
> Horat. in Art. Poët.

Et Cicéron dans ſon Traité *de Natura Deorum*, dit que les Dieux nous préſentent les figures qu'il a plu aux Peintres & aux Sculpteurs de leur donner. *Nos Deos omnes eâ facie novimus, quâ Pictores fictoreſque voluerunt.* Lib. 2 de Nat. Deor.

Il nous reſte donc des monumens hiéroglyphiques de toutes les eſpeces; & ceux des Egyptiens ont ordinairement pour fondement Oſiris, Iſis, Horus & Typhon, avec quelques traits de leur hiſtoire fabuleuſe. Les uns ſont défigurés par les Artiſtes ignorans; les autres conſervent la pureté de leur invention, quand ils ont été faits ou

conduits par des Philoſophes, ou des perſonnes bien inſtruites. Nous avons encore aujourd'hui ſous nos yeux des exemples de cela. Un Sculpteur fait un grouppe de ſtatues, un Peintre fait un tableau ; l'un & l'autre a un ſujet déterminé ; mais pourvu qu'ils repréſentent ce ſujet de maniere à le faire reconnoître au premier coup d'œil, & qu'ils gardent le coſtume, quant à tout ce qui eſt néceſſaire pour les figures & l'action ; combien ſe trouve-t-il d'Artiſtes qui y ajoutent des figures inutiles, & pour le dire en termes de l'Art, des *figures à louer* ? combien y mettent-ils des ornemens arbitraires & de fantaiſies, des coquillages, des fleurs, quelquefois des animaux, des rochers, &c. ? Si les Artiſtes inſtruits tombent quelquefois dans ce défaut, que doit-on penſer des ignorans qui n'ont ſouvent qu'une bonne main, & une fougue d'imagination qui enfante tout ce qu'ils mettent au jour ? Folie que vouloir ſe mettre en tête d'expliquer toutes leurs productions. Y en a-t-il moins à faire des diſſertations pleines de recherches & d'érudition ſur des bagatelles & des choſes très-peu intéreſſantes, qui ſe rencontrent dans beaucoup de monumens antiques ?

Il eſt conſtant que les hiéroglyphes ont pris naiſſance en Egypte ; & la plus commune opinion en regarde Hermès comme l'inventeur, quoique les plus anciens Ecrivains de l'hiſtoire d'Egypte ne nous apprennent rien d'abſolument certain ſur l'origine des caracteres de l'écriture & des ſciences. On ne trouve même rien de poſitif ſur les premiers Rois du monde, qui ne ſoit ſuſcep-

tible de contradiction. Des Auteurs ont été assez peu sensés pour dire que les premiers hommes sont sortis de la terre comme des champignons, d'autres se sont imaginés que les hommes avoient été formés en Egypte, conjecturans sans doute qu'ils sont venus de la terre, comme ces rats que l'on voit sortir en grand nombre des crevasses du limon du Nil, après que le Soleil en a desséché l'humidité. Diodore de Sicile (*a*), après avoir parcouru la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie & de l'Egypte, avoue qu'il n'a pu découvrir rien de certain sur les premiers Rois de tous ces pays. Ce qui nous reste de plus constant, sont les hiéroglyphes Egyptiens, pour ce qui regarde l'écriture; mais pour ce qui concerne leurs Rois, nous n'avons que des fables. Le même Diodore dit (*b*), que les premiers hommes ont adoré le Soleil & la Lune comme des Dieux éternels; qu'ils ont appelé le Soleil Osiris, & la Lune Isis, ce qui convient parfaitement aux idées qu'on nous donne du peuple d'Egypte. Pour nous qui avons appris plus certainement de l'Ecriture Sainte, quel est l'unique vrai Dieu des autres Dieux; quel fut le premier homme, & la terre qu'il habita, nous gémissons sur la vanité des Egyptiens, qui leur faisoit pousser l'antiquité de leur Nation & la généalogie de leurs Rois jusqu'au delà de vingt mille ans.

Ce n'est pas que les Savans d'Egypte adoptassent ce sentiment; ils savoient trop bien qu'il n'y avoit qu'un Dieu unique. D'ailleurs, com-

(*a*) L. 1. c. 1. (*b*) Ch. 2.

ment auroient-ils pu accorder l'éternité d'Oſiris & d'Iſis avec la paternité de Saturne ou de Vulcain, deſquels, ſelon eux, Oſiris & Iſis étoient fils? Preuve trop évidente que Diodore n'étoit inſtruit que des idées populaires. Les Egyptiens entendoient toute autre choſe par ces fils de Saturne; nous avons des indices ſans nombre, qui démontrent que l'on cultivoit en Egypte la ſcience de la Nature; que la Philoſophie Hermétique y étoit connue & pratiquée par les Prêtres & les plus anciens Rois de ce pays-là; & l'on ne doute plus que pour la communiquer aux Sages leurs ſucceſſeurs, à l'inſu du peuple, ils n'aient inventé les hiéroglyphes pris des animaux, des hommes, &c. & qu'enfin pour expliquer ce que ſignifioient ces caracteres, ils imaginerent des allégories & des fables, priſes de perſonnes feintes, & des actions prétendues de ces perſonnes.

Nous parlerons plus au long de ces hiéroglyphes dans la ſuite de cet Ouvrage.

CHAPITRE II.

Des Dieux de l'Egypte.

ON ne peut révoquer en doute que la pluralité des Dieux n'ait été admiſe par le peuple d'Egypte. Les plus anciens Hiſtoriens nous aſſurent même que les Grecs & les autres Nations n'avoient d'autres Dieux que ceux des Egyptiens; mais

mais ſous des noms différens. Hérodote (*a*) comptoit douze principaux Dieux que les Grecs avoient pris des Egyptiens avec leurs noms mêmes, & ajoute que ces derniers Peuples dreſſerent les premiers des autels, & éleverent des temples aux Dieux. Mais il n'eſt pas moins conſtant que quelque ſuperſtitieuſe que fût cette Nation, on y voyoit bien des traces de la véritable Religion. Une partie même conſidérable de l'Egypte, la Thébaïde, dit Plutarque, ne reconnoiſſoit point de Dieu mortel; mais un Dieu ſans commencement & immortel, qui en la langue du pays s'appeloit *Cneph*, & ſelon Strabon *Knuphis*. Ce que nous avons rapporté d'Hermès, de Jamblique, &c. prouve encore plus clairement que les myſteres des Egyptiens n'avoient point pour objet les Dieux comme Dieu, & leur culte comme culte de la Divinité.

Iſis & Oſiris ſur leſquels roule preſque toute la Théologie Egyptienne, étoient à recueillir les ſentimens de divers Auteurs, tous les Deux du paganiſme Iſis, ſelon eux, étoit Cérès, Junon, la Lune, la Terre, Minerve, Proſerpine, Thétis, la mere des Dieux ou Cybele, Vénus, Diane, Bellone, Hécate, Rhamnuſia, la Nature même: en un mot, toutes les Déeſſes. C'eſt ce qui a donné lieu de l'appeler *Myrionyme*, ou la Déeſſe à mille noms. De même qu'Iſis ſe prenoit pour toutes les Déeſſes, on prenoit auſſi Oſiris pour tous les Dieux; les uns diſent qu'Oſiris étoit Bacchus; d'autres le font le même que

(*a*) Lib. 2.

Sérapis, le Soleil, Pluton, Jupiter, Ammon, Pan : d'autres (*a*) font d'Oſiris Attis, Adonis, Apis, Titan, Apollon, Phébus, Mithras, l'Océan, &c. Je n'entrerai point dans un détail qu'on peut voir dans beaucoup d'autres Auteurs.

Les interprétations mal entendues des hiéroglyphes inventés par les Philoſophes & les Prêtres, ont donné lieu à cette multitude de Dieux, qu'Héſiode (*b*) fait monter à 30000. Triſmégiſte, Jamblique, Pſellus & pluſieurs autres n'en ont point déterminé le nombre; mais ils ont dit que les cieux, l'air & la terre en étoient remplis. Maxime de Tyr diſoit, en parlant d'Homere, que ce Poëte ne reconnoiſſoit aucun endroit de la terre qui n'eût ſon Dieu. La plupart des Payens regardoient même la Divinité comme ayant les deux ſexes, & la nommoient Hermaphrodite; ce qui a fait dire à Valerius Soranus :

Jupiter omnipotens, Regum, rerumque Deúmque
Progenitor, genitrixque Deúm, Deus unus & omnis.

Cette confuſion tant dans les noms que dans les Dieux mêmes, doit nous convaincre que ceux qui les ont inventés, ne pouvoient avoir en vue que la Nature, ſes opérations & ſes productions. Et comme le grand œuvre eſt un de ſes plus admirables effets, les premiers qui le trouverent ayant conſidéré ſa matiere, ſa forme, les divers changemens qui lui ſurvenoient pendant les opérations, ſes effets ſurprenans; & qu'en tout cela

(*a*) Héſychius. (*b*) Théogon.

elle participoit en quelque ſorte avec les principales parties de l'Univers (*a*), telles que le Soleil, la Lune, les étoiles, le feu, l'air, la terre & l'eau, ils en prirent occaſion de lui donner tous ces noms. Tout ce qui ſe forme dans la Nature, ne ſe faiſant que par l'action de deux, l'un agent, l'autre patient, qui ſont analogues au mâle & à la femelle dans les animaux; le premier chaud, ſec, igné; le ſecond froid & humide. Les Prêtres d'Egypte perſonnifierent la matiere de leur art ſacerdotal, & appelerent Oſiris, ou feu caché, le principe actif qui fait les fonctions de mâle, & Iſis le principe paſſif qui tient lieu de femelle. Ils déſignerent l'un par le Soleil, à cauſe du principe de chaleur & de vie que cet aſtre répand dans toute la Nature; & l'autre par la Lune, parce qu'ils la regardoient comme d'une nature froide & humide. Le fixe & le volatil, le chaud & l'humide étant les parties conſtituantes des mixtes, avec certaines parties hétérogenes qui s'y trouvent toujours mêlées, & qui ſont la cauſe de la deſtruction des individus, ils y joignirent un troiſieme, à qui ils donnerent le nom de Typhon, ou mauvais principe. Mercure fut donné pour adjoint à Oſiris & à Iſis, pour les ſecourir contre les entrepriſes de Typhon, parce que Mercure eſt comme le lien & le milieu qui réunit le chaud & le froid, l'humide & le ſec; qu'il eſt comme le nœud au moyen duquel le ſubtil & l'épais, le pur & l'impur ſe trouvent aſſociés; & qu'enfin il ne

(*a*) Majer Arcana Arcaniſſ.

ſe fait point de conjonction du Soleil avec la Lune, ſans que Mercure, voiſin du Soleil, y ſoit préſent.

Oſiris & Iſis furent donc regardés comme l'époux & l'épouſe, le frere & la ſœur, enfans de Saturne, ſelon les uns (*a*), fils de Cœlus ſelon d'autres (*b*); Typhon paſſoit ſeulement pour leur frere utérin, parce que la liaiſon des parties homogenes, inaltérables & radicales avec les parties hétérogenes, impures & accidentelles des mixtes ſe fait dans la même matrice, ou dans les entrailles de la terre Toutes les mauvaiſes qualités qu'on attribuoit à Typhon, nous découvrent parfaitement ce que l'on avoit deſſein de ſignifier par lui. Nous en dirons quelque choſe de plus détaillé dans la ſuite.

Ces quatre perſonnes, Oſiris, Iſis, Mercure & Typhon, étoient chez les Egyptiens les principales & les plus célebres; trois paſſoient pour des Dieux, & Typhon pour un eſprit malin. Mais pour des Dieux de la nature de ceux dont Hermès parle à Aſclépius, je veux dire des Dieux fabriqués artiſtement par la main des hommes (*c*). A ces quatre ils joignirent Vulcain, inventeur du feu, que Diodore fait pere de Saturne, parce que le feu Philoſophique eſt abſolument néceſſaire dans l'œuvre Hermétique. Ils leur aſſocierent auſſi Pallas ou la ſageſſe, la prudence

(*a*) Diodor. de Sicile.

(*b*) Kirch. p. 179.

(*c*) Aſclepius, & *horum, o Triſmegiſte, Deorum, qui terreni habentur, cujuſmodi eſt qualitas?* Triſm. *Conſtat, o Aſclepi, de herbis, de lapidibus, & aromatibus vim Divinitatis naturalem habentibus in ſe.* Hermes in Aſclepio.

& l'adreſſe dans la conduite du regime pour les opérations. L'Océan, pere des Dieux, & Thétis leur mere vinrent enſuite avec le Nil, c'eſt-à-dire, l'eau, & enfin la Terre, mere de toutes choſes; parce que, ſuivant Orphée, la terre nous fournit les richeſſes. Saturne, Jupiter, Vénus, Apollon, & quelques autres Dieux furent enfin admis, & Horus, comme fils d'Oſiris & d'Iſis.

Non ſeulement les choſes, mais leurs vertus & propriétés phyſiques devinrent des Dieux dans l'eſprit du peuple, à meſure qu'on s'efforçoit de lui en démontrer l'excellence. S. Auguſtin (*a*), Lactance, Euſebe & beaucoup d'autres Auteurs Chrétiens & Payens nous le diſent dans différens endroits; Cicéron (*b*), Denis d'Halicarnaſſe (*c*), penſent que la variété & la multitude des Dieux du Paganiſme ont pris naiſſance dans les obſervations qu'avoient faites les Savans ſur les propriétés du Ciel, les eſſences des Elémens, les influences des Aſtres, les vertus des mixtes, &c. Ils s'imaginerent qu'il n'y avoit pas une plante, un animal, un métal ou une pierre ſpécifiée ſur terre, qui n'eût ſon étoile, ou ſon génie dominant (*d*).

(*a*) De Civit. Dei, 4.

(*b*) L. 2. de Nat. Deor.

(*c*) L. 2. Antiquit. Roman.

(*d*) *Videtis-ne igitur ut à phyſicis rebus bene & utiliter inventis, ratio ſit tracta ad commentitios Deos? quæ res genuit falſas opiniones, erroreſque turbulentos, & ſuperſtitiones penè aniles.* Euſebius.

Non eſt tibi ulla herba, aut planta, aut aliud inferius, cui non ſit ſtella in firmamento, qui fulciat eam, & dicat ei, creſce. Rab. Moſ. *ou* Rambam in Moreh Nebuchim. Cité par Kircher, Obeliſc. de Pamph. p. 187.

Outre les Dieux dont nous avons parlé ci-devant, qu'Hérodote (*a*) appelle les *grands Dieux*, & que les Egyptiens regardoient comme céleſtes ſuivant Diodore, « ils avoient encore, dit cet » Auteur (*b*), des Génies, qui ont été des hom- » mes; mais qui, pendant leur vie, ont excellé » en ſageſſe, & ſe ſont rendus recommandables » par leurs bienfaits envers l'humanité. Quel- » ques-uns d'entr'eux, diſent-ils, ont été leurs » Rois, & ſe nommoient comme les Dieux cé- » leſtes; d'autres avoient des noms qui leur » étoient propres. Le Soleil, Saturne, Rhée, » Jupiter, appelé Ammon, Junon, Vulcain, » Veſta, & enfin Mercure. Le premier ſe nom- » moit Soleil, de même que l'aſtre qui nous » éclaire. Mais pluſieurs de leurs Prêtres ſoute- » noient que c'étoit Vulcain l'inventeur du feu; » & que cette invention avoit engagé les Egyp- » tiens à le faire leur Roi. » Le même Auteur ajoute qu'après Vulcain, Saturne regna; qu'il épouſa ſa ſœur Rhée; qu'il fut pere d'Oſiris, d'Iſis, de Jupiter & de Junon; que ces deux derniers obtinrent l'empire du monde par leur prudence & leur valeur.

Jupiter & Junon, ſi nous en croyons Plutarque (*c*), engendrerent cinq Dieux, ſuivant les cinq jours intercalaires des Egyptiens; ſavoir, Oſiris, Iſis, Typhon, Apollon & Vénus. Oſiris fut ſurnommé Denis, & Iſis Cérès. Preſque tous les Auteurs conviennent qu'Oſiris étoit frere &

(*a*) L. 2. (*b*) L. 1. c. 2.
(*c*) De Iſid. & Oſir.

mari d'Iſis, comme Jupiter étoit frere & mari de Junon; mais Lactance & Minutius Félix diſent qu'il étoit fils d'Iſis; Euſebe l'appelle ſon mari, ſon frere & ſon fils.

S'il eſt difficile de concilier toutes ces qualités & tous ces titres dans une même perſonne, il ne l'eſt pas moins d'expliquer comment, ſuivant les Egyptiens, Oſiris & Iſis contracterent mariage dans le ventre de leur mere, & qu'Iſis en ſortit enceinte d'Arueris (*a*), ou l'ancien Horus, qui a paſſé pour leur fils. De quelque maniere qu'on puiſſe interpréter cette fiction, elle paroîtra toujours extravagante à tout homme qui ne la verra que par les yeux des Mythologues, qui voudront l'expliquer hiſtoriquement, politiquement ou moralement: elle ne peut convenir à aucun de ces ſyſtêmes; & celui de la Philoſophie Hermétique la développe très-clairement, comme nous le verrons dans la ſuite.

Les Egyptiens, ſelon le même Plutarque, racontoient beaucoup d'autres hiſtoires qui ſont marquées au même coin d'obſcurité & de puérilité; que Rhée, après avoir connu Saturne en cachette, eut enſuite affaire au Soleil, puis à Mercure; & qu'elle mit au monde Oſiris; que l'on entendit au moment de ſa naiſſance (*b*) une voix qui diſoit: *Le Seigneur de tout eſt né.* Le lendemain naquit Arueris, ou Apollon, ou Horus l'ancien. Le troiſieme jour, Typhon, qui ne vint pas au monde par les voies ordinaires, mais

(*a*) Manethon, apud Plutar.
(*b*) Diodore de Sicile.

par une côte de la mere arrachée par violence. Iſis parut la quatrieme, & Nephté le cinquieme.

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces fables, Hérodote nous apprend qu'Iſis & Oſiris étoient les Dieux les plus reſpectables de l'Egypte, & qu'ils étoient honorés dans tous les pays ; au lieu que beaucoup d'autres ne l'étoient que dans des *Nomes* particuliers (*a*). Ce qui jette beaucoup d'embarras & d'obſcurité ſur leur hiſtoire, c'eſt que dans les temps poſtérieurs à ceux qui imaginerent ces Dieux, & ce qu'on leur attribue, des Savans, mais peu inſtruits des intentions & des idées de Mercure Triſmégiſte, regarderent ces Dieux comme des perſonnes qui avoient autrefois gouverné l'Egypte avec beaucoup de ſageſſe & de prudence ; & d'autres, comme des Etres immortels de leur nature, qui avoient formé le monde, & arrangé la matiere dans la forme qu'elle conſerve aujourd'hui.

Cette variété de ſentimens fit perdre de vue l'objet qu'avoit eu l'inventeur de ces fictions, qui les avoit d'ailleurs tellement enſevelies dans l'obſcurité & les ténebres des hiéroglyphes, qu'elles étoient inintelligibles & inexplicables dans leur vrai ſens, pour tout autre que pour les Prêtres, ſeuls confidens du ſecret de l'Art ſacerdotal. Quelque crédule que ſoit le peuple, il faut cependant lui préſenter les choſes d'une maniere vraiſemblable. Il s'agiſſoit pour cela de fabriquer une hiſtoire ſuivie : on le fit ; & ce qu'on y mêla

(*a*) Ce mot ſignifie les différentes Préfectures, ou les différens Gouvernemens de l'Egypte.

de peu conforme à ce qui se passe communément dans la Nature, ne fut pour le peuple qu'un motif d'admiration.

Cette histoire mystérieuse, ou plutôt cette fiction devint dans la suite le fondement de la Théologie Egyptienne, qui se trouvoit cachée sous les symboles de ces deux Divinités, pendant que les Philosophes, & les Prêtres y voyoient les plus grands secrets de la Nature. Osiris étoit pour les ignorans le Soleil ou l'Astre du jour, & Isis la Lune; les Prêtres y voyoient les deux principes de la Nature & de l'art Hermétique. Les étymologies de ces deux noms concouroient même à donner le change. Les uns, comme Plutarque, prétendoient qu'Osiris signifioit *très-Saint;* d'autres, avec Diodore, Horus-Apollo, Eusebe, Macrobe, disoient qu'il vouloit dire, *qui a beaucoup d'yeux*, *celui qui voit clair*; on prenoit en conséquence Osiris pour le Soleil. Mais les Philosophes voyoient dans le nom de ce Dieu, le Soleil terrestre, le feu caché de la Nature, le principe igné, fixe & radical qui anime tout. Isis pour le commun n'étoit que l'*Ancienne* ou la Lune; pour les Prêtres, elle étoit la Nature même, le principe matériel & passif de tout. C'est pourquoi Apulée (*a*) fait parler ainsi cette Déesse : *Je suis la Nature*, *mere de toutes choses*, *maîtresse des Elémens*, *le commencement des siécles*, *la Souveraine des Dieux*, *la Reine des Mânes*, *&c.* Mais Hérodote nous apprend que les Egyptiens prenoient aussi Isis pour Cérès, &

(*a*) Métam. l. 1.

croyoit qu'Apollon & Diane étoient ſes enfans. Il dit ailleurs qu'Apollon & Orus, Diane ou Bubaſtis, & Cérès ne ſont pas différentes d'Iſis ; preuve que le ſecret des Prêtres avoit un peu tranſpiré dans le public ; puiſque, malgré cette contradiction apparente, tout cela ſe voit en effet dans l'œuvre Hermétique, ou la mere, le fils, le frere & la ſœur, l'époux & l'épouſe ſont réunis dans un même ſujet. C'eſt ainſi que les Prêtres avoient trouvé l'art de voiler leurs myſteres, ſoit en préſentant Oſiris comme un homme mortel, dont ils racontoient l'hiſtoire, ſoit en diſant que c'étoit, non un homme mortel, mais un aſtre qui combloit tout l'Univers, & l'Egypte en particulier, de tant de bienfaits, par la fécondité & l'abondance qu'il procure. Ils ſavoient même donner le change à ceux qui, ſoupçonnant quelque choſe de myſtérieux, cherchoient à s'en inſtruire, & à y pénétrer. Comme les principes théoriques & pratiques de l'art Sacerdotal ou Hermétique pouvoient s'appliquer à la connoiſſance générale de la Nature & de ſes productions, que cet art ſe propoſe pour modele ; ils donnoient à ces gens curieux, des leçons de Phyſique ; & bien des Philoſophes Grecs puiſerent leur Philoſophie dans ces ſortes d'inſtructions.

CHAPITRE III.

Hiſtoire d'Oſiris.

OSIRIS & Iſis devenus époux, donnerent tous leurs ſoins à faire le bonheur de leurs ſujets. Comme ils vivoient dans une parfaite union, ils y travaillerent de concert; ils s'appliquerent à polir leur peuple, à leur enſeigner l'agriculture, à leur donner des loix, & à leur apprendre les arts néceſſaires à la vie (*a*). Ils leur apprirent entr'autres l'uſage des inſtrumens & la méchanique, la fabrique des armes, la culture de la vigne & de l'olivier, les caracteres de l'écriture dont Mercure, ou Hermès, ou Thaut les avoit inſtruit. Iſis bâtit, en l'honneur de ſes peres Jupiter & Junon, un Temple célebre par ſa grandeur & ſa magnificence. Elle en fit conſtruire deux autres petits d'or, l'un en l'honneur de Jupiter le céleſte, l'autre moindre en l'honneur de Jupiter le terreſtre, ou Roi ſon pere, que quelques-uns ont appelé Ammon. Vulcain étoit trop recommandable pour être oublié : il eut auſſi un Temple ſuperbe, & chaque Dieu, continue Diodore, eut ſon Temple, ſon culte, ſes Prêtres, ſes ſacrifices. Iſis & Oſiris inſtruiſirent auſſi leurs ſujets de la vénération qu'ils doivent avoir

(*a*) Diodore de Sicile, l. 1. c. 1. & Plutarque de Iſide & Oſiride.

pour les Dieux, & l'eſtime qu'ils devoient faire de ceux qui avoient inventé les arts, ou qui les avoient perfectionnés. On vit dans la Thébaïde des ouvriers en toutes ſortes de métaux. Les uns forgeoient les armes pour la chaſſe des bêtes; les inſtrumens & les outils propres à la culture des terres & aux autres arts; des Orfevres firent des petits Temples d'or, & y placerent des ſtatues des Dieux, compoſées de même métal. Les Egyptiens prétendent même, ajoute notre Auteur, qu'Oſiris honora & révéra particulierement Hermès, comme l'inventeur de beaucoup de choſes utiles à la vie. C'eſt Hermès, diſent-ils, qui le premier a montré aux hommes la maniere de coucher par écrit leurs penſées, & de mettre leurs expreſſions en ordre, pour qu'il en réſultât un diſcours ſuivi. Il donna des noms convenables à beaucoup de choſes; il inſtitua les cérémonies que l'on devoit obſerver dans le culte de chaque Dieu. Il obſerva le cours des aſtres, inventa la muſique, les différens exercices du corps, l'arithmétique, la médecine, l'art des métaux, la lyre à trois cordes; il régla les trois tons de la voix, l'aigu pris de l'Eté; le grave pris de l'Hiver, & le moyen du Printemps. Le même apprit aux Grecs la maniere d'interpréter les termes, d'où ils lui donnerent le nom d'*Hermès*, qui ſignifie *interprete*. Tous ceux enfin qui du temps d'Oſiris firent uſage des lettres ſacrées, l'apprirent de Mercure.

Oſiris ayant ainſi diſpoſé tout avec ſageſſe, & rendu ſes Etats floriſſans, conçut le deſſein de rendre tout l'Univers participant du même bon-

heur. Il assembla pour cet effet une grande armée, moins pour conquérir le monde par la force des armes, que par la douceur & l'humanité, persuadé qu'en civilisant les hommes, & leur apprenant la culture des terres, l'éducation des animaux domestiques, & tant d'autres choses utiles, il lui en resteroit une gloire éternelle.

Avant que de partir pour son expédition, il régla tout dans son Royaume. Il en donna la régence à Isis, & laissa près d'elle Mercure pour son conseil, avec Hercule, qu'il constitua intendant des Provinces. Il partagea ensuite son Royaume en divers gouvernemens. La Phénicie & les côtes maritimes échurent à Busiris ; la Lybie, l'Ethiopie, & quelques pays circonvoisins à Anthée. Il partit ensuite, & fut si heureux dans son expédition, que tous les pays où il alla se soumirent à son empire.

Osiris emmena avec lui son frere que les Grecs appellent Apollon, l'inventeur du laurier. Anubis & Macédon, fils d'Osiris, mais d'une valeur bien différente, suivirent leur pere : le premier avoit un chien pour enseigne ; le second un loup. Les Egyptiens prirent de-là occasion de représenter l'un avec une tête de chien, l'autre avec une tête de loup ; & d'avoir beaucoup de respect & de vénération pour ces animaux. Osiris se fit aussi accompagner de Pan, en l'honneur duquel les Egyptiens bâtirent dans la suite une ville dans la Thébaïde, à laquelle ils donnerent le nom de *Chemnim*, ou *Ville du pain*. Maron & Triptolême furent encore de la partie ; l'un pour

apprendre aux peuples la culture de la vigne ; l'autre, celle des grains.

Oſiris partit donc, & l'on a ſoin de faire remarquer qu'il eut une attention particuliere pour l'entretien de ſa chevelure, juſqu'à ſon retour. Il prit ſon chemin par l'Ethiopie, où il trouva des Satyres, dont les cheveux deſcendoient juſqu'à la ceinture. Comme il aimoit beaucoup la muſique & la danſe, il mena avec lui un grand nombre de muſiciens ; mais on remarquoit particulierement neuf jeunes filles ſous la conduite d'Apollon, que les Grecs appelerent les neuf Muſes, & diſoient qu'Apollon avoit été leur maître ; d'où ils lui donnerent le nom de muſicien, & d'inventeur de la muſique.

Dans ce temps-là, diſent les Auteurs, le Nil à la naiſſance du Chien Syrius, c'eſt-à-dire, au commencement de la canicule, inonda la plus grande partie de l'Egypte, & celle en particulier à laquelle Prométhée préſidoit. Ce ſage Gouverneur, outré de douleur à la vue de la déſolation de ſon pays & de ſes habitans, vouloit de déſeſpoir ſe donner la mort. Hercule vint heureuſement au ſecours, & fit tant par ſes conſeils & ſes travaux, qu'il fit rentrer le Nil dans ſon lit. La rapidité de ce fleuve, & la profondeur de ſes eaux, lui firent donner le nom d'*Aigle*.

Oſiris étoit alors en Éthiopie, où voyant que le danger d'une telle inondation menaçoit tout ce pays, il fit élever des digues ſur les deux rives du fleuve, de maniere qu'en contenant les eaux dans leur lit, ces digues laiſſoient néanmoins echapper autant d'eau qu'il en falloit pour

féconder le terrein. Delà il traverſa l'Arabie, & parvint juſqu'aux extrémités des Indes, où il bâtit pluſieurs villes, à l'une deſquelles il donna le nom de *Nyſa*, en mémoire de celle où il avoit été élevé, & y planta le lierre, le ſeul arbriſſeau qu'on éleve dans ces deux villes. Il parcourut beaucoup d'autres pays de l'Aſie, & vint enſuite en Europe par l'Helleſpont. En traverſant la Thrace, il tua Lycurgue, Roi barbare, qui s'oppoſoit à ſon paſſage, & mit le vieillard Maron à ſa place. Il établit Macédon le fils Roi de Macédoine, & envoya Triptolême dans l'Attique pour y enſeigner l'agriculture. Oſiris laiſſa partout des marques de ſes bienfaits, ramena les hommes, alors entierement ſauvages, aux douceurs de la ſociété civile; leur apprit à bâtir des villes & des bourgs, & revint enfin en Egypte par la mer Rouge, comblé de gloire, après avoir fait élever dans les lieux où il avoit paſſé, des colonnes & d'autres monumens ſur leſquels étoient gravés ſes exploits. Ce grand Prince quitta enfin les hommes pour aller jouir de la ſociété des Dieux. Iſis & Mercure lui en décernerent les honneurs, & inſtituerent des cérémonies myſtérieuſes dans le culte qu'on devoit lui rendre, pour donner une grande idée du pouvoir d'Oſiris.

Telle eſt l'hiſtoire de l'expédition de ce prétendu Roi d'Egypte, ſuivant ce qu'en rapporte Diodore de Sicile, qui la raconte ſans doute de la maniere qu'on la débitoit dans le pays. Le genre de la mort de ce Prince n'eſt pas moins intéreſſant; nous en ferons mention ci-après,

lorſque nous aurons fait quelques remarques ſur les principales circonſtances de ſa vie.

Il n'eſt pas ſurprenant que l'on ait ſuppoſé Oſiris (*a*) très-religieux & plein de vénération envers Vulcain & Mercure ; il tenoit de ces Dieux tout ce qu'il étoit. Suivant l'Auteur cité, Vulcain étoit ſon ayeul, inventeur du feu, & le principal agent de la Nature, pendant qu'Oſiris étoit lui-même un feu caché. Mais de quel feu Vulcain étoit-il ſuppoſé l'inventeur ? Penſe-t-on que ce ſoit celui dont Diodore parle en ces termes ? « La foudre ayant mis le feu à un arbre » pendant l'hiver, la flamme ſe communiqua » aux arbres voiſins. Vulcain y accourut, & ſe » ſentant réchauffé, recréé & ranimé par la cha- » leur, fournit au feu de nouvelles matieres » combuſtibles ; & l'ayant entretenu par ce » moyen, il fit venir d'autres hommes pour être » témoins de ce ſpectacle, & s'en préconiſa l'in- » venteur. » Je ne crois pas qu'on adopte ce ſentiment de Diodore. Ce feu n'eſt autre que celui de nos cuiſines, qui étoit très-connu même avant le Déluge. Caïn & Abel l'employerent dans leurs ſacrifices ; Tubalcain en fit uſage dans les ouvrages de fer, de cuivre & autres métaux. On ne ſauroit dire que par Vulcain, Diodore ou les Egyptiens aient eu en vue Caïn ou Abel. Ce feu dont on attribue l'invention à Vulcain, étoit donc différent de celui de nos forges, quoiqu'on regarde communément Vulcain comme le Dieu des Forgerons. Ce feu, ſuivant les idées d'Hermès,

(*a*) Diod. loc. cit.

étoit

étoit le feu dont les Philoſophes font un ſi grand myſtere ; ce feu dont l'invention, ſelon Artéphius, demande un homme adroit, ingénieux & ſavant dans la ſcience de la Nature ; ce feu qui doit être adminiſtré géométriquement ſuivant le même Artéphius & d'Eſpagnet ; clibaniquement ſi nous en croyons Flamel, & par poids & meſure au rapport de Raymond Lulle. On peut dire d'un tel feu qu'il a été inventé, & non de celui de nos cuiſines, qui eſt connu de tous, & qui, ſelon toutes les apparences, le fut dès le commencement du monde. Le peuple d'Egypte, duquel Diodore avoit ſans doute emprunté ce qu'il diſoit de Vulcain, ne connoiſſoit pas d'autre feu que le commun ; il ne pouvoit donc parler que de celui-là. Les Prêtres, les Philoſophes inſtruits par Hermès, connoiſſoient cet autre feu qui eſt le principal agent de l'Art ſacerdotal ou Hermétique ; mais il ſe donnoit bien de garde de s'expliquer à ſon ſujet, parce qu'il faiſoit partie du ſecret qui leur étoit confié. Vulcain étoit ce feu-là même perſonnifié par eux, & ſe trouvoit en en effet par ce moyen ayeul d'Oſiris, ou du feu caché dans la pierre des Philoſophes, que d'Eſpagnet appelle *miniere de feu.*

Pour concilier toutes les contradictions apparentes des Auteurs ſur la généalogie d'Oſiris, il faut ſe mettre devant les yeux ce qui ſe paſſe dans l'œuvre Hermétique, & les noms que les Philoſophes ont donné dans tous les temps aux différens états & aux diverſes couleurs principales de la matiere dans le cours des opérations. Cette matiere eſt compoſée d'une choſe qui contient

deux ſubſtances, l'une fixe & l'autre volatile, ou eau & terre. Ils ont appelé l'un mâle, l'autre femelle; de ces deux réunis naît un troiſieme, qui ſe trouve leur fils, ſans différer de ſon pere & de ſa mere, qu'il renferme en lui, quant à la ſubſtance radicale. Le ſecond œuvre eſt ſemblable au premier.

Cette matiere miſe dans le vaſe au feu Philoſophique appelé Vulcain, ou inventé, dit-on, par Vulcain, ſe diſſout, ſe putréfie & devient noire par l'action de ce feu. Elle eſt alors le Saturne des Philoſophes, ou Hermétique, qui devient en conſéquence fils de Vulcain, comme l'appelle Diodore. Cette couleur noire diſparoît, la blanche & la rouge prennent la place ſucceſſivement, la matiere ſe fixe, & forme la pierre de feu de Baſile Valentin (*a*), la miniere de feu de d'Eſpagnet, *le feu caché* ſignifié par Oſiris. Voilà donc Oſiris fils de Saturne. Il n'eſt pas moins aiſé d'expliquer le ſentiment de ceux qui le font fils de Jupiter, & voici comment. Lorſque la couleur noire s'évanouit, la matiere paſſe par la griſe avant d'arriver à la blanche; & les Philoſophes ont donné le nom de Jupiter à cette couleur griſe. Si l'on réfléchit un peu ſérieuſement ſur ce que je viens de dire, on ne trouvera point d'embarras ni de difficultés à concevoir comment Oſiris & Iſis pouvoient être frere & ſœur, mari & femme, fils de Saturne, fils de Vulcain, fils de Jupiter; comment même Oſiris a pu être pere d'Iſis, puiſqu'Oſiris étant le feu

(*a*) Char. triomph. de l'Antim.

caché de la matiere, c'eſt lui qui lui donne la forme, la conſiſtance, & la fixité qu'elle acquiert dans la ſuite. En deux mots, les Egyptiens entendoient par Iſis & Oſiris tant la ſubſtance volatile & la ſubſtance fixe de la matiere de l'œuvre, que la couleur blanche & la rouge qu'elle prend dans les opérations.

Ces explications, dira quelqu'un, ne s'accordent point avec la fable, qui fait Vulcain fils de Jupiter & de Junon, & qui par conſéquent ne ſauroit être pere de Saturne. Je réponds à cela que ces contradictions ne ſont qu'apparentes; on en ſera convaincu, lorſqu'on aura lu le chapitre qui regarde Vulcain en particulier, auquel je renvoie le Lecteur, pour retourner à Oſiris & à ſon expédition.

Au ſeul récit de cette hiſtoire, il n'eſt point d'homme ſenſé qui ne la reconnoiſſe pour une fiction. Former le deſſein d'aller conquérir toute la terre, aſſembler pour cela une armée compoſée d'hommes & de femmes, de ſatyres, de muſiciens, de danſeuſes; ſe mettre en tête d'apprendre aux hommes ce qu'ils ſavoient déja: cela n'eſt pas déja trop bien concerté. Mais ſuppoſer qu'un Roi, avec une armée de cette eſpece, ait parcouru l'Afrique, l'Aſie, l'Europe juſqu'à leurs extrémités; qu'il n'y ait même pas un endroit où il n'ait été, ſuivant cette inſcription: *Je ſuis le fils aîné de Saturne, ſorti d'une tige illuſtre, & d'un ſang généreux; couſin du jour: il n'eſt point de lieu où je n'aie été, & j'ai libéralement répandu mes bienfaits ſur tout le genre humain* (a).

(a) Diodore de Sicile.

Le fait n'eſt pas vraiſemblable, & l'on ne concevroit pas comment M. l'Abbé Banier (*a*) peut l'avoir raconté d'un auſſi grand ſang froid, ſi l'on ne ſavoit pas qu'il adopte volontiers, ſans beaucoup de critique, tout ce qui eſt favorable à ſon ſyſtême, & même ce que rapportent des Auteurs, dont il dit en plus d'un endroit qu'il ne faut pas faire beaucoup de cas.

Il eſt au moins inutile de recourir à l'expédition d'Oſiris pour fixer le temps où l'on a commencé à cultiver les terres dans l'Attique, & les autres pays de l'Aſie & de l'Europe. Les ſaintes écritures, le livre le plus ancien & le plus vrai de toutes les hiſtoires, nous apprennent que l'agriculture étoit connue avant le Déluge même. Sans relever le faux & le ridicule d'une telle hiſtoire priſe à la lettre, il ſuffit de la préſenter à un homme un peu verſé dans la lecture des Philoſophes Hermétiques, pour qu'il décide au premier récit, qu'elle en eſt un ſymbole palpable. Mais comme je dois ſuppoſer que bien des lecteurs n'ont pas toutes les opérations de cet art aſſez préſentes, je vais paſſer en revue toutes les circonſtances principales de cette hiſtoire.

Iſis & Oſiris ſont, comme nous l'avons dit, l'agent & le patient dans un même ſujet. Oſiris part pour ſon expédition, & dirige ſa route d'abord par l'Ethiopie, pour parvenir à la mer Rouge, qui bordoit l'Egypte, de même que l'Ethiopie. Ce n'étoit pas le chemin le plus court, mais c'eſt la route qu'il eſt néceſſaire de tenir

(*a*) Mytholog. T. I.

dans les opérations du grand œuvre, où la couleur noire & la couleur rouge ſont les deux extrêmes. La noirceur ſe manifeſte d'abord dans le commencement des opérations ſignifiées par le voyage d'Oſiris dans les Indes; car, ſoit que d'Eſpagnet, Raymond Lulle, Philalethe, &c. aient fait alluſion à ce voyage d'Oſiris, ou à celui de Bacchus, ſoit pour d'autres raiſons, ils nous diſent qu'on ne peut réuſſir dans l'œuvre, ſi l'on ne parcourt les Indes. Il faut donc paſſer d'abord en Ethiopie, c'eſt-à-dire, voir la couleur noire, parce qu'elle eſt l'entrée & la clef de l'art Hermétique. « Ces choſes ſont créées dans notre » terre d'Ethiopie, diſent Flamel (*a*) & Raſis (*b*), » blanchiſſez votre corbeau; ſi vous voulez le » faire avec le Nil d'Egypte, il prendra, après » avoir paſſé par l'Ethiopie, une couleur blanchâtre; puis le conduiſant par les ſecrets de » la Perſe *avec cela & avec cela*, la couleur » rouge ſe manifeſtera telle qu'eſt celle du pavot » dans le déſert. »

Oſiris étant en Ethiopie, fit élever des digues pour préſerver le pays, non pas du débordement du Nil, mais d'une inondation capable de ravager le pays: car l'eau de ce fleuve eſt abſolument néceſſaire pour rendre le pays fertile. D'Eſpagnet dit à ce ſujet (*c*): « Le mouvement de » ce ſecond cercle (de la circulation des élémens, » qui ſe fait pendant la ſolution & la noirceur) » doit être lent particulierement au commence-

(*a*) Deſir deſiré.
(*b*) Liv. des lumieres.
(*c*) Can. 88.

» ment de ſa révolution, de peur que les petits » corbeaux ne ſe trouvent inondés & ſubmergés » dans leur nid, & que le monde naiſſant ne » ſoit détruit par le déluge. » Ce cercle doit diſtribuer l'eau ſur le terrein par poids, par meſure, & en proportion géométrique (*a*). Il faut donc élever des digues, ſoit pour faire rentrer le fleuve dans ſon lit, comme fit Hercule dans le territoire de Prométhée, ſoit pour l'empêcher d'inonder, comme fit Oſiris en Ethiopie.

L'Auteur de l'hiſtoire feinte d'Oſiris n'a rien oublié de ce qui étoit néceſſaire pour donner hiéroglyphiquement une idée tant de ce qui compoſe l'œuvre, que des opérations requiſes & des ſignes démonſtratifs. Il fait d'abord remarquer que pendant le ſéjour d'Oſiris en Ethiopie, le Nil déborda, & que ce Prince fit élever des digues pour garantir le pays des dégâts que ſon inondation auroit occaſionnés. Cet Auteur a voulu déſigner par là la réſolution de la matiere en eau, de même que par le débordement du Nil en Egypte, dans le territoire duquel Prométhée étoit Roi ou Gouverneur. L'Artiſte du grand œuvre doit faire attention que l'Ethiopie ne fut point inondée, & que le Gouvernement de Prométhée le fut. C'eſt que la partie de la matiere terreſtre qui ſe putréfie & noircit, ſurnage la diſſolution; au lieu que la fixe qui renferme le feu inné, que Prométhée vola au ciel pour en faire

(*a*) *Hic circulus eſt aquæ ponderator & menſurarum explorator; aquam enim ex geometricarum rationum præceptis diſtribuit.* D'Eſpagnet, *ibid.*

part aux hommes, demeure dans le fond du vaſe, & ſe trouve ſubmergée. Les attentions que doit avoir dans cette occaſion l'Artiſte ſignifié par Hercule, eſt très-bien exprimée dans la note ci-deſſous (*a*). Nous expliquerons dans le chapitre de Bacchus, liv. 3. ce qu'on doit entendre par les ſatyres; & l'on trouvera dans celui d'Oreſte ce qui concerne la chevelure d'Oſiris. Les neuf Nymphes ou Muſes, & les Muſiciens qui ſont à la ſuite d'Oſiris, ſont les parties volatiles, ou les neuf Aigles que Senior dit être requiſes avec une partie fixe déſignée par Apollon. Nous en parlerons plus au long dans le chapitre de Perſée, où nous expliquerons leur généalogie, & leurs actions.

Triptolême préſide à la ſemence des grains; il eſt chargé par Oſiris d'inſtruire les peuples de tout ce qui concerne l'Agriculture. Il n'eſt point d'allégories plus communes dans les ouvrages qui traitent de l'art Hermétique, que celle de l'Agriculture. Ils parlent ſans ceſſe du grain, du choix qu'il faut en faire, de la terre où il faut

(*a*) Leges motus hujus circuli ſunt ut lentè & paulatim decurrat, ac parcè effundat, ne feſtinando à menſurâ cadat, & aquis obrutus ignis inſitus, operis architectus hebeſcat, aut etiam extinguatur: ut alternis vicibus cibus & potus adminiſtrentur, quo melior fiat digeſtio, ac optimum ſicci & humidi temperamentum; indiſſolubilis enim utriuſque colligatio finis ac ſcopus eſt operis; propterea vide ut tantùm irrigando adjicias, quantùm aſſando defecerit, quo reſtauratio corroborando deperditarum virium tantùm reſtituat, quantùm evacuatio debilitando abſtulerit. *D'Eſpagnet*, Can. 89.

le ſemer, & de la maniere de s'y prendre. On en verra des exemples lorſque nous parlerons de l'éducation de Triptolême par Cérès dans le quatrieme livre. Raymond Lulle (*a*), Riplée & beaucoup d'autres Philoſophes appellent leur eau mercurielle, *vin blanc & vin rouge.*

Quoique Oſiris connût parfaitement la prudence & la capacité d'Iſis pour gouverner ſes Etats pendant ſon expédition, il laiſſa cependant Mercure auprès d'elle pour ſon conſeil. Il ſentoit la néceſſité d'un tel Conſeiller, puiſque Mercure eſt le mercure des Philoſophes, ſans lequel on ne peut rien faire au commencement, au milieu & à la fin de l'œuvre; c'eſt lui qui, de concert avec Hercule ou l'Artiſte conſtitué Gouverneur général de tout l'empire, doit tout diriger, tout conduire & tout faire. Le mercure eſt le principal agent intérieur de l'œuvre; il eſt chaud & humide; il diſſout, il putréfie, il diſpoſe à la génération; & l'Artiſte eſt l'agent extérieur. On trouvera ceci expliqué en détail dans tout le cours de cet ouvrage, particulierement dans le chapitre de Mercure, livre troiſieme, & dans le cinquieme où nous traiterons des travaux d'Hercule.

Si l'on examine avec ſoin toutes les particularités de l'expédition d'Oſiris, on verra clairement qu'il n'en eſt pas une ſeule qui n'ait été placée à propos & à deſſein, juſqu'aux cérémonies mêmes du culte rendu à Oſiris, inſtituées, dit-on, par Iſis, aidée des conſeils d'Hermès. On auroit dit plus vrai, ſi l'on n'avoit attribué cette

(*a*) Teſtam. Codic. liv. de la quinteſſ. & ailleurs.

inſtitution qu'à Hermès ſeul, puiſqu'il y a toute apparence qu'il fut l'inventeur & de l'hiſtoire d'Iſis & d'Oſiris, & du culte myſtérieux qu'on leur rendoit en Egypte. Mais à quoi bon ce myſtere, s'il ne s'agiſſoit que de raconter une hiſtoire réelle, & d'inſtituer des cérémonies pour en rappeler le ſouvenir ? Le ſimple récit des faits, les fêtes, les triomphes auroient plus que ſuffi pour immortaliſer l'un & l'autre. Il eût été bien plus naturel d'en rappeler la mémoire par des repréſentations priſes du fond de la choſe même. Puiſqu'on vouloit que tout le peuple en fût inſtruit, il falloit mettre tout à ſa portée, & ne pas inventer des hiéroglyphes, dont les ſeuls Prêtres auroient la clef. Ce myſtere devoit donc faire ſoupçonner quelque ſecret caché ſous ces hiéroglyphes, qu'on ne dévoiloit qu'aux initiés, ou à ceux que l'on vouloit initier dans l'Art ſacerdotal.

Les deux œuvres qui ſont l'objet de cet Art ſont compris, le premier dans l'expédition d'Oſiris ; le ſecond dans ſa mort & ſon apothéoſe. Par le premier, on fait la pierre ; par le ſecond, on forme l'élixir. Oſiris dans ſon voyage parcourut l'Ethiopie, puis les Indes, l'Europe, & retourna en Egypte par la mer Rouge, pour jouir de la gloire qu'il s'étoit acquiſe ; mais il y trouva la mort. C'eſt comme ſi l'on diſoit : dans le premier œuvre, la matiere paſſe d'abord par la couleur noire, enſuite par des couleurs variées, la griſe, la blanche, & enfin ſurvient la rouge, qui eſt la perfection du premier œuvre, & celle de la pierre ou du ſoufre Philoſophique. Ces cou-

leurs variées ont été déclarées plus ouvertement, & désignées plus clairement par les Léopards & les Tigres que la Fable suppose avoir accompagné Bacchus dans un voyage semblable à celui d'Osiris ; car tout le monde convient qu'Osiris & Bacchus ne sont qu'une même personne, ou, pour mieux dire, deux symboles d'une même chose.

Le second œuvre est très-bien représenté par le genre de mort d'Osiris & les honneurs qu'on lui rendit. Ecoutons Diodore à ce sujet. On a, dit-il, découvert dans les anciens écrits secrets des Prêtres qui vivoient du temps d'Osiris, que ce Prince régnoit avec justice & équité sur l'Egypte; que son frere impie & scélerat, nommé Typhon, l'ayant assassiné, l'avoit coupé en 26 parties, qu'il avoit distribuées à ses complices, afin de les rendre plus coupables, se les attacher davantage, & les avoir pour défenseurs & pour soutiens dans son usurpation. Qu'Isis, sœur & femme d'Osiris, pour venger la mort de son mari, appela à son secours son fils Horus; tua dans un combat Typhon & ses complices, & se mit avec son fils en possession de la couronne. La bataille se donna le long d'un fleuve, dans la partie de l'Arabie, où est située la ville qui prit le nom d'Anthée, après qu'Hercule du temps d'Osiris y eût tué un Prince tyran qui portoit le nom de cette ville. Isis ayant trouvé les membres épars du corps de son époux, les ramassa avec soin; mais ayant cherché inutilement certaines parties, elle en consacra les représentations; de-là l'usage du Phallus devenu si célebre dans les cérémonies

religieuſes des Egyptiens. De chaque membre Iſis forma une figure humaine, en y ajoutant des aromates & de la cire. Elle aſſembla les Prêtres d'Egypte, & leur confia à chacun en particulier un de ces dépôts, en les aſſurant que chacun avoit le corps entier d'Oſiris; leur recommandant expreſſément de ne jamais découvrir à perſonne qu'ils poſſédoient ce tréſor, & de lui rendre & faire rendre le culte & les honneurs qu'on leur preſcrivoit. Afin de les y engager plus ſûrement, elle leur accorda la troiſieme partie des champs cultivés de l'Egypte.

Soit que les Prêtres, convaincus des mérites d'Oſiris, (c'eſt toujours Diodore qui parle) ſoit que ces bienfaits d'Iſis les y euſſent engagés, ils firent tout ce qu'elle leur avoit recommandé; & chacun d'eux ſe flatte encore aujourd'hui d'être le poſſeſſeur du tombeau d'Oſiris. Ils honorent les animaux qu'on avoit conſacrés à ce Prince dès le commencement; & lorſque ces animaux meurent, les Prêtres renouvellent les pleurs & le deuil que l'on fit à la mort d'Oſiris. Ils lui ſacrifient les Taureaux ſacrés, dont l'un porte le nom d'Apis, l'autre celui de Mnevis; le premier étoit entretenu à Memphis, le ſecond à Héliopolis: tout le peuple révere ces animaux comme des Dieux.

Iſis, ſuivant la tradition des Prêtres, jura, après la mort de ſon mari, qu'elle ne ſe remarieroit pas. Elle tint parole, & régna ſi glorieuſement, qu'aucun de ceux qui porterent la couronne après elle ne l'a ſurpaſſé. Après ſa mort on lui décerna les honneurs des Dieux, & fut enterrée à Mem-

phis dans la forêt de Vulcain, où l'on montre encore ſon tombeau. Bien des gens, ajoute Diodore, penſent que les corps de ces Dieux ne ſont pas dans les lieux où l'on débite au peuple qu'ils ſont; mais qu'ils ont été dépoſés ſur les montagnes d'Egypte & d'Ethiopie, auprès de l'Iſle qu'on appelle les *portes du Nil*, à cauſe du champ conſacré à ces Dieux. Quelques monumens favoriſent cette opinion; on voit dans cette Iſle un Mauſolée élevé en l'honneur d'Oſiris, & tous les jours les Prêtres de ce lieu rempliſſent de lait trois cents ſoixante urnes, & rappellent le deuil de la mort de ce Roi & de cette Reine, en leur donnant les titres de Dieu & de Déeſſe. C'eſt pour cela qu'il n'eſt permis à aucun étranger d'aborder dans cette Iſle. Les habitans de Thebes, qui paſſe pour la plus ancienne ville d'Egypte, regardent comme le plus grand ſerment celui qu'ils font par Oſiris qui habite dans les nues; prétendant avoir en poſſeſſion tous les membres du corps de ce Roi qu'Iſis avoit ramaſſés. Ils comptent plus de dix mille ans, quelques-uns diſent près de vingt-trois mille, depuis le regne d'Oſiris & d'Iſis, juſqu'à celui d'Alexandre de Macédoine, qui bâtit en Egypte une ville de ſon nom.

Plutarque (*a*) nous apprend de quelle maniere Typhon fit perdre la vie à Oſiris. Typhon, dit-il, l'ayant invité à un ſuperbe feſtin, propoſa après le repas aux conviés, de ſe meſurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui ſeroit de même grandeur. Oſiris

(*a*) De Iſid. & Oſir.

s'y étant mis à son tour, les conjurés se leverent de table, fermerent le coffre, & le jeterent dans le Nil.

Isis, informée de la fin tragique de son époux, se mit en devoir de chercher son corps; & ayant appris qu'il étoit dans la Phénicie, caché sous un tamarin où les flots l'avoient jeté, elle alla à la Cour de Byblos, où elle se mit au service d'Astarté, pour avoir plus de commodité de le découvrir. Elle le trouva enfin, & fit de si grandes lamentations, que le fils du Roi de Byblos en mourut de regret; ce qui toucha si fort le Roi son pere, qu'il permit à Isis d'enlever ce corps, & de se retirer en Egypte. Typhon, informé du deuil de sa belle-sœur, se saisit du coffre, l'ouvrit, mit en pieces le corps d'Osiris, & en fit porter les membres en différens endroits de l'Egypte. Isis ramassa avec soin ces membres épars, les enferma dans des cercueils, & consacra la représentation des parties qu'elle n'avoit pu trouver. Enfin, après avoir répandu bien des larmes, elle le fit enterrer à Abyde, ville située à l'occident du Nil. Que si les Anciens placent le tombeau d'Osiris en d'autres endroits, c'est qu'Isis en fit élever un pour chaque partie du corps de son mari, dans le lieu même où elle l'avoit trouvé.

Je n'ay rapporté ceci d'après Plutarque, que pour faire voir que les Auteurs sont d'accord sur le fond, quoiqu'ils varient sur les circonstances. Cette servitude d'Isis chez le Roi de Byblos pourroit bien avoir donné lieu à celle de Cérès chez le pere de Triptolême à Eleusis; puisqu'on con-

vient qu'Iſis & Cérès ne ſont qu'une même perſonne.

Avouons-le de bonne foi : quand même l'Ecriture Sainte & les Hiſtoriens ne nous convaincroient pas de la fauſſeté du calcul chronologique des Egyptiens, le reſte de cette hiſtoire a-t-il un air de vraiſemblance ? y a-t-il apparence qu'une Reine auſſi illuſtre & auſſi connue qu'Iſis, eût été ſe mettre en ſervice chez un Roi ſon voiſin ? que le fils de ce Roi meure de regret de la voir ſe lamenter ſur le corps de ſon mari perdu ? qu'enfin elle le trouve ſous un tamarin, & le reporte en Egypte, &c. ? De ſemblables hiſtoires ne méritent pas d'être réfutées ; leur abſurdité eſt ſi palpable, qu'il eſt ſurprenant que Plutarque ait daigné nous la conſerver, & encore plus étonnant que de ſavans Auteurs la ſoutiennent. Mais loin que ces circonſtances de la mort d'Oſiris, & ce qui la ſuivit, préſentent rien d'abſurde, ſi on les prend dans le ſens allégorique de l'Art ſacerdotal, elles renferment au contraire de très-grandes vérités. En voici la preuve, par la ſimple expoſition de ce qui ſe paſſe dans l'opération de l'élixir.

Cette ſeconde opération étant ſemblable à la premiere, ſa clef eſt la ſolution de la matiere, ou la diviſion des membres d'Oſiris en beaucoup de parties. Le coffre où ce Prince eſt enfermé eſt le vaſe Philoſophique ſcellé hermétiquement. Typhon & ſes complices ſont les agens de la diſſolution ; nous verrons pourquoi ci-après dans l'hiſtoire de Typhon. La diſperſion des membres du corps d'Oſiris, eſt la volatiliſation de l'or Phi-

losophique; la réunion de ces membres indique la fixation. Elle se fait par les soins d'Isis, ou la Terre, qui, comme un aimant, disent les Philosophes, attire à elles les parties volatilisées; alors Isis, avec le secours de son fils Horus, combat Typhon, le tue, regne glorieusement, & se réunit enfin à son cher époux dans le même tombeau; c'est-à-dire, que la matiere dissout, se coagule, & se fixe dans le même vase, parce qu'un axiome des Philosophes est, *solutio corporis est coagulatio spiritûs*.

Horus, fils d'Osiris & d'Isis, est reconnu de tous les Auteurs pour être le même qu'Apollon; on sait aussi qu'Apollon tua le serpent Python à coup de fleches; Python n'est que l'anagramme de Typhon. Mais cette Apollon doit s'entendre du Soleil ou or Philosophique, qui est la cause de la coagulation & de la fixation. On trouvera ceci expliqué plus en détail dans le troisieme livre de cet Ouvrage, chapitre d'Apollon.

Osiris fut enfin mis au rang des Dieux par Isis son épouse, & par Mercure, qui institua les cérémonies de son culte. Il faut remarquer deux choses à cet égard : 1°. que les Dieux, au rang desquels Osiris fut mis, ne peuvent être que des Dieux fabriqués par la main des hommes; c'est-à-dire, les Dieux Chymiques ou Hermétiques. Mercure Trismégiste le dit positivement (*a*); nous avons déja rapporté ses paroles à ce sujet. 2°. Que *Mercure* est également le nom du Mercure des Philosophes, & d'Hermès Trismégiste.

(*a*) In Asclepio.

L'un & l'autre ont travaillé avec Iſis à la déification d'Oſiris ; le Philoſophique en agiſſant dans le vaſe de concert avec Iſis, & le Philoſophe en conduiſant extérieurement les opérations : c'eſt ce qui a fait donner à l'un & à l'autre le titre de Conſeiller d'Iſis qui n'entreprenoit rien ſans eux. Ce fut donc Triſmégiſte qui détermina ſon culte, & qui inſtitua les cérémonies myſtérieuſes, pour être des ſymboles & des allégories permanentes tant de la matiere que des opérations de l'Art Hermétique ou ſacerdotal, comme nous le verrons dans la ſuitte.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire d'Iſis.

QUAND on ſait la généalogie d'Oſiris, on eſt au fait de celle d'Iſis ſon épouſe, puiſqu'elle étoit ſa ſœur. On penſe communément qu'elle étoit le ſymbole de la Lune, comme Oſiris étoit celui du Soleil ; mais on la prenoit auſſi pour la Nature en général, & pour la Terre, ſuivant Macrobe. Delà vient, dit cet Auteur, qu'on repréſentoit cette Déeſſe ayant le corps tout couvert de mamelles. Apulée eſt du même ſentiment que Macrobe, & en fait la peinture ſuivante (*a*), « Une chevelure longue » & bien fournie tomboit par ondes ſur ſon cou

(*a*) Métam. l. 11.

» divin :

» divin : elle avoit en tête une couronne variée
» par sa forme & par les fleurs dont elle étoit
» ornée. Au milieu sur le devant paroissoit une
» espece de globe, en forme presque de miroir,
» qui jetoit une lumiere brillante & argentine,
» comme celle de la Lune. A droite & à gauche
» de ce globe s'élevoient deux ondoyantes vi-
» peres, comme pour l'enchâsser & le soute-
» nir; & de la base de la couronne sortoient
» des épis de blé. Une robe de fin lin la cou-
» vroit toute entiere. Cette robe étoit si éclatante,
» tantôt par sa grande blancheur, tantôt par son
» jaune safrané, enfin par une couleur de feu si
» vive, que mes yeux en étoient éblouis. Une
» simarre remarquable par sa grande noirceur,
» passoit de l'épaule gauche au dessous du bras
» droit, & flottoit à plusieurs plis en descen-
» dant jusqu'aux pieds ; elle étoit bordée de
» nœuds & de fleurs variées, & parsemée d'é-
» toiles dans toute son étendue. Au milieu de
» ces étoiles se montroit la Lune avec des rayons
» ressemblans à des flammes. Cette Déesse avoit
» un cistre à la main droite, qui, par le mouve-
» ment qu'elle lui donnoit, rendoit un son aigu,
» mais très-agréable ; de la gauche elle portoit
» un vase d'or dont l'anse étoit formée par un
» aspic, qui élevoit la tête d'un air menaçant;
» la chaussure qui couvroit ses pieds exhalans
» l'ambroisie, étoit faite d'un tissu de feuilles
» de palme victorieuse. Cette grande Déesse
» dont la douceur de l'haleine surpasse tous les
» parfums de l'Arabie heureuse, daigna me par-
» ler en ces termes : Je suis la Nature, mere des

» choſes, maîtreſſe des élémens ; le commence-
» ment des ſiecles, la Souveraine des Dieux, la
» Reine des mânes, la premiere des natures
» céleſtes, la face uniforme des Dieux & des
» Déeſſes: c'eſt moi qui gouverne la ſublimité
» lumineuſe des cieux, les vents ſalutaires des
» mers, le ſilence lugubre des enfers. Ma divi-
» nité unique eſt honorée par tout l'Univers,
» mais ſous différentes formes, ſous divers noms,
» & par différentes cérémonies. Les Phrygiens,
» les premiers nés des hommes, m'appellent la
» Peſſinontienne mere des Dieux : les Athéniens,
» Minerve Cécropienne ; ceux de Cypre, Vénus
» Paphienne ; ceux de Crete, Diane Dictynne ;
» les Siciliens qui parlent trois langues, Pro-
» ſerpine Stygienne ; les Eléuſiniens, l'ancienne
» Déeſſe Cérès ; d'autres, Junon ; d'autres, Bel-
» lone ; quelques-uns, Hécaté ; quelques autres,
» Rhamnuſie. Mais les Egyptiens qui ſont inſ-
» truits de l'ancienne doctrine, m'honorent
» avec des cérémonies qui me ſont propres &
» convenables, & m'appellent de mon véritable nom, la Reine Iſis. »

Iſis étoit plus connue ſous ſon propre nom dans les pays hors de l'Egypte, que ne l'étoit Oſiris, parce qu'on la regardoit comme la mere & la nature des choſes. Ce ſentiment univerſel auroit dû faire ouvrir les yeux à ceux qui la regardent comme une véritable Reine d'Egypte, & qui prétendent en conſéquence adapter ſon hiſtoire feinte à l'hiſtoire réelle des Rois de ce pays-là. Les Prêtres d'Egypte comptoient, ſuivant le témoignage de Diodore, vingt mille ans

depuis le regne du Soleil jusqu'au temps où Alexandre le Grand passa en Asie. Ils disoient aussi que leurs anciens Dieux régnerent chacun plus de douze cents ans, & que leurs successeurs n'en régnerent pas moins de trois cents; ce que quelques-uns entendent du cours de la Lune, & non de celui du Soleil, en comptant même les mois pour des années. Eusebe, qui fait mention de la chronologie des Rois d'Egypte, place Océan, le premier de tous, vers l'an du monde 1802, temps auquel Nemrod commença le premier à s'arroger la supériorité sur les autres hommes. Eusebe donne à Océan pour successeurs, Osiris & Isis. Les Pasteurs régnerent ensuite pendant 103 ans, puis la Dynastie des Polytans pendant 348 ans, dont le dernier fut Miris ou Pharaon, dit Menophis, environ l'an du monde 2550. A cette Dynastie succéda celle des Larthes, qui dura 194 ans; puis celle des Diapolytans qui fut de 177 ans.

Mais si nous ôtons mille & vingt ans des années du monde jusqu'au regne d'Alexandre, le regne du Soleil ou d'Horus qui succéda à Isis, tombera à l'an du monde environ 2608, temps auquel, selon Eusebe, regnoit Zetus, successeur immédiat de Miris. Ainsi, par ce calcul, on ne trouve aucune place pour mettre les regnes d'Osiris, d'Isis, du Soleil, de Mercure, de Vulcain, de Saturne, de Jupiter, du Nil & d'Océan. Je sais cependant, dit Diodore, que quelques Ecrivains placent les tombeaux de ces Rois Dieux dans la ville de Nysa en Arabie, d'où ils ont donné à Denys le surnom de Nisée. Comme

la chronologie des Rois d'Egypte n'entre point dans le deſſein de cet Ouvrage, je laiſſe à d'autres le ſoin de lever toutes ces difficultés de chronologie; & je retourne à Iſis, comme principe général de la Nature, & principe matériel de l'art Hermétique.

Le portrait d'Iſis, que nous avons donné d'après Apulée, eſt une allégorie de l'œuvre, palpable à ceux qui ont lu attentivement les ouvrages qui en traitent. Sa couronne & les couleurs de ſes habits indiquent tout en général & en particulier. Iſis paſſoit pour la Lune, pour la Terre & pour la Nature. Sa couronne, formée par un globe brillant comme la Lune, l'annonce à tout le monde. Les deux ſerpens qui ſoutiennent ce globe ſont les mêmes que ceux dont nous avons parlé dans le chapitre premier de ce livre, en expliquant le monument d'A. Herennuleius Hermès. Le globe eſt auſſi la même choſe que l'œuf du même monument. Les deux épis qui en ſortent marquent que la matiere de l'art Hermétique eſt la même que celle que la Nature emploie pour faire tout végéter dans l'Univers. Les couleurs qui ſurviennent à cette matiere pendant les opérations, ne ſont-elles pas expreſſément nommées dans l'énumération de celles des vêtemens d'Iſis? Une ſimarre ou longue robe frappante par ſa grande noirceur, *palla nigerrima ſplendeſcens atro nitore*, couvre tellement le corps d'Iſis, qu'elle laiſſe ſeulement appercevoir par le haut une autre robe de fin lin, d'abord blanche, puis ſafranée, enfin de couleur de feu. *Multicolor byſſo tenui prætexta, nunc albo can-*

dore lucida, *nunc croceo flore lutea*, *nunc roſeo rubore flammea*. Apulée avoit ſans doute copié cette deſcription d'après quelque Philoſophe ; car ils s'expriment tous de la même maniere à ce ſujet. Ils appellent la couleur noire, le noir plus noir que le noir même, *nigrum nigro nigrius*. Homere en donne un ſemblable à Thétis, lorſqu'elle ſe diſpoſe à aller ſolliciter les faveurs & la protection de Jupiter pour ſon fils Achille (*a*). Il n'y avoit point dans le monde, dit ce Poëte, d'habillement plus noir que le ſien. La couleur blanche ſuccede à la noire, la ſafranée à la blanche, & la rouge à la ſafranée, préciſément comme le rapporte Apulée. On peut conſulter là-deſſus le traité de l'œuvre que j'ai donné ci-devant. D'Eſpagnet en particulier eſt parfaitement conforme à cette deſcription d'Apulée, & nomme ces quatre couleurs les moyens démonſtratifs de l'œuvre (*b*). Il ſemble qu'Apulée ait voulu nous

(*a*) Sic fata velum accepit auguſtiſſima Dearum Atrum, eòque nullum nigrius erat veſtimentum : Perrexit autem ire.

Iliad. l. 24. *v.* 93.

(*b*) Media ſive ſigna demonſtrativa ſunt colores ſucceſſivè & ex ordine materiam afficientes, ejuſque affectiones & paſſiones demonſtrantes..... Primus eſt niger.... nox autem illa nigerrima perfectionem liquefactionis, & confuſionis elementorum indicat.... nigro colori ſuccedit albus.... Tertius color & citrinus... eſt que veluti croceis aurora capillis ſolis prænuncia. Quartus color rubeus ſive ſanguineus ab albo ſolo igne extrahitur. *Arcanum Hermeticæ Philoſop. opus*, *Can.* 64.

dire que toutes ces couleurs naiſſent les unes des autres ; que le blanc eſt contenu dans le noir, le jaune dans le blanc, & le rouge dans le jaune ; c'eſt pour cela que le noir couvre les autres. On pourroit peut-être m'objecter que cette robe noire eſt le ſymbole de la nuit ; & que la choſe eſt aſſez indiquée par le croiſſant de la Lune placé au milieu avec les étoiles dont elle eſt toute parſemée ; mais les autres accompagnemens n'y conviennent point du tout. Il n'eſt pas étonnant qu'on ait mis ſur la robe d'Iſis un croiſſant, puiſqu'on la prenoit pour la Lune ; mais comme la nuit empêche de diſtinguer la couleur des objets, Apulée auroit dit fort mal à propos que les quatre couleurs du vêtement d'Iſis ſe diſtinguoient & jetoient chacune en particulier un ſi grand éclat, qu'il en étoit ébloui. D'ailleurs cet Auteur ne fait aucune mention de la nuit ni de la Lune ; mais ſeulement d'Iſis comme principe de tout ce que la Nature produit ; ce qui ne ſauroit convenir à la Lune céleſte, mais ſeulement à la Lune Philoſophique ; puiſqu'on ne remarque dans la céleſte que la couleur blanche, & non la ſafranée & la rouge.

Les épis de blé prouvent qu'Iſis & Cérès n'étoient qu'un même ſymbole ; le ciſtre & le vaſe ou petit ſeau, ſont les deux choſes requiſes pour l'œuvre, c'eſt-à-dire, le *laiton* Philoſophique & l'eau mercurielle ; car le ciſtre étoit communément un inſtrument de cuivre, & les verges qui le traverſoient étoient auſſi de cuivre, quelque fois de fer. Les Grecs inventerent enſuite la fable d'Hercule qui chaſſe les oiſeaux du lac Stym-

phale, en faisant du bruit avec un instrument de cuivre. L'un & l'autre doivent s'expliquer de la même maniere. Nous en parlerons dans les travaux d'Hercule, au cinquieme livre.

On représentoit ordinairement Isis non seulement tenant un cistre, mais avec un seau ou autre vase à la main, ou auprès d'elle, pour marquer qu'elle ne pouvoit rien faire sans l'eau mercurielle, ou le mercure qu'on lui avoit donné pour conseil. Elle est la terre ou le *laiton* des Philosophes; mais le laiton ne peut rien par lui-même, disent-ils, s'il n'est purifié & blanchi par l'azot ou l'eau mercurielle. Par la même raison Isis étoit très-souvent représentée avec une cruche sur la tête; souvent aussi avec une corne d'abondance à la main, pour signifier en général la Nature qui fournit tout abondamment, & en particulier la source du bonheur, de la santé & des richesses, que l'on trouve dans l'œuvre Hermétique. Dans les monumens Grecs (*a*) on la voit quelquefois environnée d'un serpent, ou accompagnée de ce reptile, parce que le serpent étoit le symbole d'Esculape, Dieu de la Médecine, dont les Egyptiens attribuoient l'invention à Isis. Mais nous avons plus de raisons de la regarder comme la matiere même de la Médecine Philosophique ou universelle, qu'employoient les Prêtres d'Egypte, pour guérir toutes sortes de maladies, sans que le peuple sût comment (*b*)

(*a*) Ce que je dis ici des attributs d'Isis se prouve par les monumens antiques rapportés dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon.

(*b*) Qui quidem libri (Medici) nonnisi ab iis qui

ni avec quoi; parce que la maniere de faire ce remede étoit contenue dans les livres d'Hermès, que les ſeuls Prêtres avoient droit de lire, & pouvoient ſeuls entendre, à cauſe que tout y étoit voilé ſous les ténebres des hiéroglyphes. Triſmégiſte nous apprend lui-même (*a*), qu'Iſis ne fut pas l'inventrice de la Médecine, mais que ce fut l'ayeul d'Aſclépius ou Hermès dont il portoit le nom.

Il ne faut donc pas en croire Diodore, ni la tradition populaire d'Egypte, d'après laquelle il dit qu'Iſis inventa non ſeulement beaucoup de remedes pour la cure des maladies; mais qu'elle contribua infiniment à la perfection de la Médecine, & qu'elle trouva même un remede capable de procurer l'immortalité, dont elle uſa pour ſon fils Horus, lorſqu'il fut mis à mort par les Titans, & le rendit en effet immortel. On conviendra avec moi que tout cela doit s'expliquer allégoriquement; & que, ſuivant l'explication que nous fournit l'art Hermétique, Iſis contribua beaucoup à la perfection de la Médecine, puiſqu'elle étoit la matiere dont on faiſoit le plus excellent remede qui fût jamais dans la Nature. Mais il ne ſeroit point tel ſi Iſis étoit ſeule; il faut néceſſairement qu'elle ſoit mariée avec Oſiris, parce que les deux principes doivent

ſacerdotalis ordinis erant legebantur; unde & hieroglyphicis variis obvelati, morbo quidem oppreſſis applicati ad ſalutem ita conferebant, ut ratio tamen eorum ipſam plebem lateret, ut in ſequentibus probaturi ſumus. *Kircher*, *Œdyp. Ægypt. T. II. 2. part. cl. ix. p.* 347.

(*a*) In Aſclepio.

être réunis dans un ſeul tout, comme dès le commencement de l'œuvre ils ne formoient qu'un même ſujet, dans lequel étoient contenues deux ſubſtances, l'une mâle, l'autre femelle.

Le voyage d'Iſis en Phénicie pour y aller chercher le corps de ſon mari; les pleurs qu'elle verſe avant de le trouver; l'arbre ſous lequel il étoit caché, tout eſt marqué au coin de l'Art ſacerdotal. En effet, Oſiris étant mort, eſt jeté dans la mer, c'eſt-à-dire, ſubmergé dans l'eau mercurielle, ou la mer des Philoſophes; Iſis verſe, dit-on, des larmes, parce que la matiere qui eſt encore volatile, repréſentée par Iſis, monte en forme de vapeurs, ſe condenſe & retombe en gouttes. Cette tendre épouſe cherche ſon mari avec inquiétude, avec des pleurs & des gémiſſemens, & ne peut le trouver que ſous un tamarin; c'eſt que la partie volatile ne ſe réunit avec la fixe, que lorſque la blancheur ſurvient; alors la rougeur où Oſiris eſt caché ſous le tamarin, parce que les fleurs de cet arbre ſont blanches & les racines rouges. Cette derniere couleur eſt même indiquée plus préciſément par le nom même de Phénicie, qui vient de φοῖνιξ, rouge, couleur de pourpre.

Iſis ſurvécut à ſon mari, & après avoir regné glorieuſement, elle fut miſe au nombre des Dieux. Mercure détermina ſon culte, comme il avoit fait celui d'Oſiris; parce que dans la ſeconde opération appelée le ſecond œuvre, ou la ſeconde diſpoſition par Morien (*a*), la Lune des Philoſophes, ou leur Diane, ou la matiere au

(*a*) Entret. du Roi Calid.

blanc, ſignifiée auſſi par Iſis, paroît encore après la ſolution ou la mort d'Oſiris; elle ſe trouve par-là miſe au rang des Dieux, mais des Dieux Philoſophiques, puiſqu'elle eſt leur Diane ou la Lune, une des principales Déeſſes de l'Egypte : on voit bien pourquoi on attribue cette déification à Mercure.

Mais ſi toute cette hiſtoire n'eſt pas une fiction, comme le prétend M. l'Abbé Banier (*a*), puiſqu'il dit qu'il croit qu'Oſiris eſt le même que Meſraïm, fils de Cham, qui peupla l'Egypte quelque temps après le Déluge. Il ajoute même que, malgré l'obſcurité qui regne dans l'hiſtoire d'Oſiris, les Savans ſont obligés de convenir qu'il a été un des premiers deſcendans de Noé par Cham, & qu'il gouverna l'Egypte où ſon pere s'étoit retiré... que Diodore de Sicile nous aſſure que ce Prince eſt le même que Menès, le premier Roi d'Egypte, & que c'eſt-là qu'il faut s'en tenir; je prierois tous ces Savans de me dire pourquoi tous les Auteurs anciens qui ont parlé de Meſraïm & de Menès, n'ont fait aucune mention, en parlant d'eux, du fameux voyage ou célebre expédition que le prétendu Oſiris fit en Afrique, en Aſie & par tout le monde, ſuivant cette inſcription trouvée ſur d'anciens monumens, rapportée par Diodore & tous les Auteurs qui depuis lui ont parlé d'Oſiris, & par M. l'Abbé Banier lui-même, mais qui ne l'a pas rapportée exactement.

(*a*) Mytol. T. I. p. 483. 484. & ailleurs.

SATURNE, LE PLUS JEUNE DE TOUS LES DIEUX, ÉTOIT MON PERE. JE SUIS OSIRIS, ROI; J'AI PARCOURU TOUT L'UNIVERS, JUSQU'AUX EXTRÉMITÉS DES DESERTS DE L'INDE, DE-LA VERS LE SEPTENTRION JUSQU'AUX SOURCES DE L'ISTER; ENSUITE D'AUTRES PARTIES DU MONDE JUSQU'A L'OCÉAN:

JE SUIS LE FILS AINÉ DE SATURNE, SORTI D'UNE TIGE ILLUSTRE, ET D'UN SANG GÉNÉREUX, QUI N'AVOIT POINT DE SEMENCE. IL N'EST POINT DE LIEU OU JE N'AYE ÉTÉ. J'AI VISITÉ TOUTES LES NATIONS POUR LEUR APPRENDRE TOUT CE DONT J'AI ÉTÉ L'INVENTEUR.

Je ne crois pas qu'on puiſſe attribuer à aucun Roi d'Egypte tout ce que porte cette Inſcription, particulierement *la génération ſans ſemence*, au lieu que ce dernier article même ſe trouve dans l'œuvre Hermétique, où l'on entend par Saturne la couleur noire, de laquelle naiſſent la blanche ou Iſis, & la rouge ou Oſiris: la premiere appelée *Lune*, la ſeconde Soleil ou Apollon.

Il n'eſt pas moins difficile, ou plutôt il eſt impoſſible de pouvoir appliquer à une Reine,

l'inſcription ſuivante tirée d'une colonne d'Iſis, & rapportée par les mêmes Auteurs.

MOI, ISIS, SUIS LA REINE DE CE PAYS D'ÉGYPTE, ET J'AI EU MERCURE POUR PREMIER MINISTRE. PERSONNE NE POURRA RÉVOQUER LES LOIX QUE J'AI FAITES, ET EMPÊCHER L'EXÉCUTION DE CE QUE J'AI ORDONNÉ.

JE SUIS LA FILLE AINÉE DE SATURNE, LE PLUS JEUNE DES DIEUX.

JE SUIS LA SŒUR ET LA FEMME D'OSIRIS.

JE SUIS LA MERE DU ROI ORUS.

JE SUIS LA PREMIERE INVENTRICE DE L'AGRICULTURE.

JE SUIS LE CHIEN BRILLANT PARMI LES ASTRES.

LA VILLE DE BUBASTE A ÉTÉ BASTIE EN MON HONNEUR.

RÉJOUIS-TOI, O EGYPTE! QUI M'AS NOURRIE.

Mais ſi on explique cela de la matiere de l'Art ſacerdotal; ſi l'on compare ces expreſſions avec celles des Philoſophes Hermétiques, on les trouvera tellement conformes, qu'on ſera, pour ainſi dire, obligé de convenir que l'Auteur de ces Inſcriptions a eu en vue le même objet que les Phi-

loſophes. Diodore dit qu'on ne pouvoit lire de ſon temps que ce que nous avons rapporté, parce que le reſte étoit effacé de vétuſté. Il n'eſt même pas poſſible, ajoute-t-il, d'avoir aucun éclairciſſement là-deſſus; car les Prêtres gardent inviolablement le ſecret ſur ce qui leur a été confié; aimant mieux que la vérité ſoit ignorée du peuple, que de courir les riſques de ſubir les peines impoſées à ceux qui divulgueroient ces ſecrets. Mais encore une fois, quels étoient donc ces ſecrets ſi fort recommandés? Ceux qui, avec Cicéron, diſent qu'il conſiſtoit à ne pas dire qu'Oſiris avoit été un homme, penſent-ils bien à ce qu'ils diſent? La conduite prétendue d'Iſis à l'égard des Prêtres étoit ſeule capable de trahir ces ſecrets; celle des Prêtres envers le peuple le découvroit encore davantage. Quoi! on voudra me faire croire qu'Oſiris ne fut jamais un homme, & l'on me montre ſon tombeau? crainte même que je ne doute de ſa mort, & comme ſi l'on vouloit ne pas me la faire perdre de vue, on multiplie ce tombeau? chaque Prêtre me dit qu'il en eſt le poſſeſſeur? avouons que ce ſecret ſeroit bien mal concerté. Et à quoi bon, après tout, ce ſecret inviolable au ſujet du tombeau d'un Roi ardemment aimé de ſes ſujets? quel intérêt de cacher le tombeau d'Oſiris? Si l'on diſoit qu'Hermès eût conſeillé à Iſis de cacher le tombeau de ſon mari, afin d'ôter au peuple une occaſion d'idolatrie, parce qu'il ſentoit bien que le grand amour qu'avoit conçu le peuple pour Oſiris, à cauſe des bienfaits qu'il en avoit reçus, pourroit le conduire à l'adorer par reconnoiſ-

ſance ; ce ſentiment ſeroit très-conforme aux idées que nous devons avoir de la vraie piété d'Hermès. Mais loin de cacher ce tombeau, Iſis en en faiſant un pour chaque membre, & voulant perſuader que tout le corps d'Oſiris étoit dans chacun de ces tombeaux, c'eût été au contraire multiplier la pierre de ſcandale & d'achoppement. L'Ecriture Sainte nous apprend que Joſué tint une toute autre conduite à l'égard des Iſraélites, lorſque Moyſe mourut (*a*), pour empêcher ſans doute que les Hébreux n'imitaſſent encore les Egyptiens en ce genre d'idolatrie.

Ce n'étoit donc pas pour cacher au peuple l'humanité prétendue d'Oſiris que l'on faiſoit un ſecret de ſon tombeau ; ſi l'on défendoit ſous des peines rigoureuſes de dire qu'Iſis & ſon mari avoient été des hommes, c'eſt qu'ils ne le furent jamais en effet. Cette défenſe qui ne s'accordoit nullement avec la démonſtration publique de leur tombeau, auroit dû faire ſoupçonner quelque myſtere caché ſous cette contradiction ; le grand ſecret qu'obſervoient les Prêtres auroit encore dû irriter la curioſité. Mais le peuple ne s'aviſe pas de ſonder ſi ſcrupuleuſement les choſes ; il les prend telles qu'on les lui donne ſans beaucoup d'examen. Et de quel ſecret d'ailleurs qui puiſſe avoir rapport à un tombeau & à ce qu'il renferme ? Prenons la choſe allégoriquement ; liſons les Philoſophes, & nous y verrons des tombeaux auſſi myſtérieux. Baſile Valentin (*b*) emploie cette allégorie deux ou trois fois : Norton (*c*) dit

(*a*) Deuter. 34. (*b*) 12 Clefs.
(*c*) Ordinale.

qu'il faut faire mourir le Roi & l'enſevelir. Raymond Lulle, Flamel, le Tréviſan, Ariſtée dans la Tourbe, & tant d'autres s'expriment à peu près dans ce ſens-là; mais tous cachent avec beaucoup de ſoin le tombeau & ce qu'il renferme; c'eſt-à-dire, le vaſe & la matiere qui y eſt contenue. Tréviſan dit (*a*), que le Roi vient ſe baigner dans l'eau d'une fontaine; qu'il aime beaucoup cette eau, & qu'il en eſt aimé, parce qu'il en eſt ſorti, qu'il y meurt, & qu'elle lui ſert de tombeau. Il ſeroit trop long de rapporter toutes les allégories des Auteurs qui prouvent à ceux qui ne ſe laiſſent pas aveugler par le préjugé, que ce ſecret étoit celui de l'Art ſacerdotal, ſi fort recommandé à tous les Adeptes.

Les Prêtres inſtruits par Hermès avoient donc un autre but en vue que celui de l'hiſtoire, avec laquelle ne pouvoient pas s'accorder toutes les qualités différentes de mere & de fils, d'époux & d'épouſe, de frere & ſœur, de pere & fille, que l'on trouve dans les diverſes hiſtoires d'Oſiris & d'Iſis; mais qui conviennent très-bien à l'œuvre Hermétique, quand on prend ſon unique matiere ſous différens points de vue. Qu'on réfléchiſſe un peu ſur certains traits de cette hiſtoire. Pourquoi Iſis ramaſſe-t-elle tous les membres du corps d'Oſiris, excepté les parties naturelles? pourquoi, après la mort de ſon mari, jure-t-elle de ne pas en épouſer d'autre? pourquoi ſe fait-elle enterrer dans la forêt de Vulcain? quelles ſont ces parties naturelles, ſinon les terreſtres

(a) Philoſoph. des Métaux.

noires & féculentes de la matiere Philoſophique dans leſquelles elle s'eſt formée, où elle a pris naiſſance, qu'il faut rejeter comme inutiles, & avec leſquelles elle ne peut ſe réunir, parce qu'elles lui ſont hétérogenes ? Si Iſis tient le ſerment, c'eſt qu'après la ſolution parfaite, déſignée par la mort, elle ne peut plus par aucun artifice être ſéparée d'Oſiris. Nous verrons dans la ſuite pourquoi l'on dit qu'elle fut inhumée dans la forêt de Vulcain. On ſaura, en attendant, que (*a*) l'inhumation Philoſophique n'eſt autre choſe que la fixation, ou le retour des parties volatiliſées, & leur réunion avec les parties fixes & ignées deſquelles elles avoient été ſéparées ; c'eſt pour cela qu'Iſis & Oſiris ſont dits petits-fils de Vulcain.

Eſt-il ſurprenant, après ce que nous avons dit juſqu'ici, qu'on ait ſuppoſé qu'Oſiris & Iſis avoient Vulcain & Mercure en grande vénération ? On regarde Mercure comme inventeur des arts & des caracteres hiéroglyphiques, parce qu'Hermès les a inventés au ſujet du mercure Philoſophique. Il a enſeigné la Rhétorique, l'Aſtronomie, la Géométrie, l'Arithmétique & la Muſique, parce qu'il a montré la maniere de parler de l'œuvre, les aſtres qui y ſont contenus, les proportions, les poids & les meſures qu'il faut y obſerver pour imiter ceux de la Nature. Ce qui a fait dire à Raymond Lulle (*b*) : « La

(*a*) Voyez là-deſſus Philalethe, *Enarratio methodica*, & d'Eſpagnet cité ſi ſouvent.

(*b*) Théor. Métam. c. 50.

» Nature

» Nature renferme en elle-même la Philoſo-
» phie & la ſcience des ſept arts libéraux, elle
» contient toutes les formes géométriques &
» leurs proportions; elle termine toutes choſes
» par le calcul arithmétique, par l'égalité d'un
» nombre certain; & par une connoiſſance rai-
» ſonnée & rhétoricale, elle conduit l'intellect
» de puiſſance en acte. »

Voilà comment Mercure fut l'interprete de tout, & ſervoit de conſeil à Iſis. Elle ne pouvoit rien faire ſans Mercure, parce qu'il eſt la baſe de l'œuvre, & que ſans lui on ne peut rien faire. On ne peut pas raiſonnablement attribuer à Mercure ou Hermès l'invention de tout dans un autre ſens, puiſqu'on ſait que les arts étoient connus avant le Déluge; & après le Déluge la Tour de Babel en eſt une nouvelle preuve.

Iſis, ſuivant Diodore, bâtit des Temples tout d'or, *delubra aurea*, en l'honneur de Jupiter & des autres Dieux. En quel lieu du monde, & en quel ſiecle l'hiſtoire nous apprend-elle qu'on en ait élevé un ſeul de ſemblable? Jamais l'or de mine ne fut ſi commun qu'il l'eſt aujourd'hui; & malgré cette abondance, quel eſt le peuple qui pût y ſuffire? n'a-t-on pas voulu dire que ces Temples étoient de même nature que les Dieux qu'ils renfermoient? & n'eſt-il pas à croire qu'ils n'étoient autres que des Temples & des Dieux Hermétiques; c'eſt-à-dire, la matiere aurifique & les couleurs de l'œuvre qu'Iſis bâtit en effet, puiſqu'elle en eſt la matiere même? Par cette même raiſon on dit qu'Iſis conſidéroit infiniment les Artiſtes en or & en autres métaux. Elle

étoit une Déeſſe d'or, la Vénus dorée de toute l'Aſie.

Quant à la Chronologie des Egyptiens, elle eſt également myſtérieuſe. Ils ne paroiſſent pas d'accord entr'eux, non qu'ils ne le ſoient pas en effet, mais parce qu'ils l'ont voulu cacher & embarraſſer à deſſein; & non pas comme pluſieurs ignorans le prétendent, parce qu'ils vouloient établir l'éternité du monde. Il en eſt d'eux comme il en a été des Adeptes dans tous les temps, parce que ceux-ci ont toujours ſuivi les erremens des premiers. L'un dit qu'il ne faut que quatre jours pour faire l'œuvre; l'autre aſſure qu'il faut un an; celui-là un an & demi, celui-ci fixe ce temps à trois ans, un autre pouſſe juſqu'à ſept, un autre juſqu'à dix ans; à les entendre parler ſi différemment, ne croiroit-on pas qu'ils ſont tous contraires? mais celui qui eſt au fait ſaura bien les accorder, dit Majer. Qu'on faſſe ſeulement attention que l'un parle d'une opération, l'autre traite d'une autre; que dans certaines circonſtances les années des Philoſophes ſe réduiſent en mois, ſuivant Philalethe (*a*), les mois en ſemaines, les ſemaines en jours, &c.; que les Philoſophes comptent les jours tantôt à la maniere vulgaire, tantôt à la leur: qu'il y a quatre ſaiſons dans l'année commune, & quatre dans l'année Philoſophique: qu'il y a trois opérations pour pouſſer l'œuvre à ſa fin; ſavoir, l'opération de la pierre ou du ſoufre, celle de l'élixir, & la multiplication; que ces trois ont

(a) Enarrat. method. 3. Medecin. Gebri.

chacune leurs saisons ; qu'elles composent chacune une année ; & que les trois réunies ne font aussi qu'un an, qui finit par l'automne, parce que c'est le temps de cueillir les fruits & de jouir de ses travaux.

CHAPITRE V.

Histoire d'Horus.

PLUSIEURS Auteurs ont confondu Horus ou Orus avec Harpocrate ; mais je ne discuterai pas ici les raisons qui ont pu les y déterminer. Le sentiment le plus reçu est qu'Horus étoit fils d'Osiris & d'Isis, & le dernier des Dieux d'Egypte, non qu'il le fût en mérite, mais pour la détermination de son culte, & parce qu'il est en effet le dernier des Dieux chymiques, étant l'or Hermétique, ou le résultat de l'œuvre. C'est cet Orus ou Apollon, pour lequel Osiris entreprit un si grand voyage, & essuya tant de travaux & de fatigues. C'est le trésor des Philosophes, des Prêtres & des Rois d'Egypte ; l'enfant Philosophique né d'Isis & d'Osiris, ou si mieux aimé, Apollon né de Jupiter & de Latone. Mais des Auteurs, dira-t-on, ont regardé Apollon, Osiris & Isis comme enfans de Jupiter & de Junon ; Apollon ne peut donc pas être fils d'Isis & d'Osiris. Quelques Auteurs disent même que le Soleil fut le premier Roi d'Egypte, ensuite Vulcain, puis Saturne, enfin Osiris & Horus. Tout cela,

je l'avoue, pourroit cauſer de l'embarras, & préſenter des difficultés inſurmontables dans un ſyſtême hiſtorique; mais quant à l'œuvre Hermétique, il ne s'en trouve aucune; nouvelle preuve qu'elle étoit l'objet de toutes ces fictions. L'agent & le patient dans l'œuvre étant homogenes, ſe réuniſſent pour produire un troiſieme ſemblable à eux, procédant des deux; le Soleil & la Lune ſont ſes pere & mere, dit Hermès, & les autres Philoſophes après lui. Ces noms de Soleil & de Lune donnés à pluſieurs choſes, cauſent une équivoque qui occaſionne toutes ces difficultés; c'eſt de cette ſource que ſont ſorties toutes les qualités de pere, de mere, fils, fille, ayeul, frere, ſœur, oncle, époux & épouſe; & tant d'autres noms ſemblables, qui ſervent à expliquer les prétendus inceſtes, & les adulteres ſi ſouvent répétés dans les Fables anciennes. Il faudroit être Philoſophe Hermétique ou Prêtre d'Egypte pour développer tout cela; mais Harpocrate recommande le ſecret, & l'on ne doit pas eſpérer qu'il ſoit violé au moins clairement. Ce qu'on peut conclure de la bonne foi & de l'ingénuité plutôt que de l'indiſcrétion de quelques Adeptes, eſt, que la matiere de l'œuvre eſt le principe radical de tout; mais qu'elle eſt en particulier le principe actif & formel de l'or; c'eſt pourquoi elle devient or Philoſophique par les opérations de l'œuvre imitées de celles de la Nature. Cette matiere ſe forme dans les entrailles de la terre, & y eſt portée par l'eau des pluies animées de l'eſprit univerſel, répandu dans l'air, & cet eſprit tire ſa fécondité des influences du

Soleil & de la Lune, qui par ce moyen deviennent le pere & la mere de cette matiere. La terre eſt la matrice où cette ſemence eſt dépoſée, & ſe trouve par-là ſa nourrice. L'or qui s'en forme eſt le Soleil terreſtre. Cette matiere ou le ſujet de l'œuvre eſt compoſée de deux ſubſtances, l'une fixe, l'autre volatile: la premiere ignée & active; la ſeconde humide & paſſive, auxquelles on a donné les noms de Ciel & Terre, Saturne & Rhée; Oſiris & Iſis; Jupiter & Junon; & le principe igné ou feu de nature qui y eſt renfermé, a été nommé Vulcain, Prométhée, Veſta, &c. De cette maniere Vulcain & Veſta qui eſt le feu de la partie humide & volatile, ſont proprement les pere & mere de Saturne, de même que le ciel & la terre, parce que les noms de ces Dieux ne ſe donnent pas ſeulement à la matiere encore crue & indigeſte priſe avant la préparation que lui donne l'Artiſte de concert avec la Nature; mais encore pendant la préparation & les opérations qui la ſuivent. Toutes les fois que cette matiere devient noire, elle eſt le Saturne Philoſophique, fils de Vulcain & de Veſta, qui ſont eux mêmes enfans du Soleil, par les raiſons que nous avons dites. Quand la matiere devient griſe après le noir, c'eſt Jupiter: devient-elle blanche, c'eſt la Lune, Iſis, Diane; & lorſqu'elle eſt parvenue au rouge, c'eſt Apollon, Phébus, le Soleil, Oſiris. Jupiter eſt donc fils de Saturne, Iſis & Oſiris fils de Jupiter. Mais comme la couleur griſe n'eſt pas une des principales de l'œuvre, la plupart des Philoſophes n'en font pas mention, & paſſant tout d'un coup de la

noire à la blanche, Iſis & Oſiris ſont rapprochés de Saturne, & deviennent naturellement ſes enfans premiers nés, conformément aux Inſcriptions que nous avons rapportées. Iſis & Oſiris ſont donc frere & ſœur, ſoit qu'on les regarde comme principes de l'œuvre, ſoit qu'on les conſidere comme enfans de Saturne ou de Jupiter. Iſis ſe trouve même mere d'Oſiris, puiſque la couleur rouge naît de la blanche. Mais, dira-t-on, comment ſont-ils époux & épouſe? Si on fait attention à tout ce que nous avons dit, on verra qu'ils le ſont ſous tous les points de vue où l'on peut les conſidérer; mais ils le ſont plus ouvertement dans la production du Soleil Philoſophique appelé Horus, Apollon, ou ſoufre des Sages; puiſqu'il eſt formé de ces deux ſubſtances fixe & volatile, réunies en un tout fixe, nommé Orus.

Lorſqu'on fait abſtraction de la préparation, ou premiere opération de l'œuvre, (ce qui eſt aſſez d'uſage parmi les Philoſophes, qui ne commencent leurs traités de l'Art ſacerdotal, ou Hermétique, qu'à la ſeconde opération) comme l'or Philoſophique eſt déja fait, & qu'il faut l'employer pour baſe du ſecond œuvre; alors le Soleil ſe trouve premier Roi d'Egypte; il contient le feu de nature dans ſon ſein: & ce feu agiſſant ſur les matieres, produit la putréfaction, & la noirceur; voilà de nouveau Vulcain fils du Soleil, & Saturne fils de Vulcain. Oſiris & Iſis viendront enſuite; enfin Orus, pour la réunion de ſon pere & de ſa mere.

C'eſt à cette ſeconde opération qu'il faut ap-

pliquer ces expreſſions des Philoſophes: *il faut marier la mere avec le fils*; c'eſt-à-dire, qu'après ſa premiere coction on doit le mêler avec la matiere crue dont il eſt ſorti, & le cuire de nouveau juſqu'à ce qu'ils ſoient réunis, & ne faſſent qu'un. Pendant cette opération, la matiere crue diſſout & putréfie la matiere digérée: c'eſt la mere qui tue ſon enfant, & le met dans ſon ventre pour renaître & reſſuſciter. Pendant cette diſſolution, les Titans tuent Orus, & ſa mere le ramene enſuite de la mort à la vie. Le fils alors moins affectionné envers ſa mere, qu'elle ne l'étoit envers lui, diſent les Philoſophes (*a*), fait mourir ſa mere, & regne en ſa place. C'eſt-à-dire, que le fixe ou Orus fixe le volatil ou Iſis, qui l'avoit volatiliſé; car tuer, lier, fermer, inhumer, congeler, coaguler ou fixer, ſont des termes ſynonymes dans le langage des Philoſophes; de même que donner la vie, reſſuſciter, ouvrir, délier, voyager, ſignifient la même choſe que volatiliſer.

Iſis & Oſiris ſont donc à juſte titre réputés les principaux Dieux de l'Egypte avec Horus qui regne en effet le dernier, puiſqu'il eſt le réſultat de tout l'Art ſacerdotal. C'eſt peut-être ce qui l'a fait confondre par quelques-uns avec Harpocrate, Dieu du ſecret, parce que l'objet de ce ſecret n'étoit autre qu'Orus, qu'on avoit auſſi raiſon d'appeler le Soleil ou Apollon, puiſqu'il eſt le Soleil ou l'Apollon des Philoſophes. Si les Antiquaires avoient étudié la Philoſophie Her-

(*a*) La Tourbe.

métique, ils n'auroient pas été embarraſſés pour trouver la raiſon qui engageoit les Egyptiens à repréſenter Horus ſous la figure d'un enfant, ſouvent même emmailloté. Ils y auroient appris qu'Orus eſt l'enfant Philoſophique né d'Iſis & d'Oſiris, ou de la femme blanche & de l'homme rouge (*a*); c'eſt pour cela qu'on le voit ſouvent dans les monumens entre les bras d'Iſis qui l'allaite.

Ces explications ſerviront de flambeaux aux Mythologues, pour pénétrer dans l'obſcurité des Fables qui font mention d'adulteres, d'inceſtes du pere avec ſa fille, tel que celui de Cynire avec Myrrha; du fils avec ſa mere, tel qu'on le rapporte d'Œdipe; du frere avec la ſœur, comme celui de Jupiter & Junon, &c. Les patricides, matricides, &c. ne ſeront plus que des allégories intelligibles & dévoilées, & non des actions qui font horreur à l'humanité, & qui n'auroient point dû trouver place dans l'hiſtoire. Les amateurs de la Philoſophie Hermétique y trouveront comment il faut entendre les textes ſuivans des Adeptes. « Faites les noces, dit Geber, mettez » l'époux avec l'épouſe au lit nuptial; répandez » ſur eux une roſée céleſte: l'épouſe concevra » un fils qu'elle allaitera; quand il ſera devenu » grand, il vaincra ſes ennemis, & ſera cou- » ronné d'un diadême rouge. « Venez, fils de » la ſageſſe, dit Hermès (*b*), & réjouiſſons-nous » dès ce moment, la mort eſt vaincue, notre fils

(*a*) Le Code de vérité.
(*b*) Sept. chap.

» eſt devenu Roi, il a un habit rouge, & il a
» pris ſa teinture du feu. « Un monſtre diſperſe
» mes membres (*a*) après les avoir ſéparés, mais
» ma mere les réunit. Je ſuis le flambeau des
» miens; je manifeſte en chemin la lumiere de
» mon pere Saturne. « J'avoue la vérité, dit
» l'Auteur du grand ſecret, je ſuis un grand pé-
» cheur; j'ai coutume de courtiſer, & de m'a-
» muſer avec ma mere qui m'a porté dans ſon
» ſein; je l'embraſſe avec amour; elle conçoit
» & multiplie le nombre de mes enfans; elle
» augmente mes ſemblables, ſuivant ce que dit
» Hermès; mon pere eſt le Soleil, & ma mere
» eſt la Lune. « Il faut, dit Raymond Lulle (*b*),
» que la mere qui avoit engendré un fils, ſoit
» enſevelie dans le ventre de ce fils, & qu'elle
» en ſoit engendrée à ſon tour. »

Si Oſiris ſe flatte d'une excellence bien ſupé-
rieure à celle des autres hommes, parce qu'il a
été engendré d'un pere ſans ſemence; l'enfant
Philoſophique a la même prérogative, & ſa mere,
malgré ſa conception & ſon enfantement, de-
meure toujours vierge, ſuivant ce témoignage de
d'Eſpagnet (*c*): « Prenez, dit-il, une vierge
» ailée, engroſſée de la ſemence ſpirituelle du
» premier mâle, conſervant néanmoins la gloire
» de ſa virginité intacte, malgré ſa groſſeſſe. »
Je n'irois pas, ſi je voulois donner tous les
noms des Philoſophes qui ont un rapport pal-

(*a*) Voyez Pernety dans la Tourbe.
(*b*) Voyez Pernety, Fable. 4.
(*c*) Voyez Pernety, p. 58.

pable avec les particularités de l'hiſtoire d'Oſiris, d'Iſis & d'Horus. Ceux-ci ſuffiront à ceux qui voudront ſe donner la peine de les comparer & d'en faire l'application.

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de Typhon.

DIODORE (*a*) fait naître Typhon des Titans. Plutarque (*b*) le dit frere d'Oſiris & d'Iſis : quelques autres avancent qu'il naquit de la Terre, lorſque Junon irritée la frappa du pied ; que la crainte qu'il eut de Jupiter, le fit ſauver en Egypte, où ne pouvant ſupporter la chaleur du climat, il ſe précipita dans un lac où il périt. Héſiode nous en fait une peinture des plus affreuſes (*c*), qu'Appollodore ſemble avoir copiée. La Terre, diſent-ils, outrée de fureur de ce que Jupiter avoit foudroyé les Titans, ſe joignit avec le Tartare, & faiſant un dernier effort, elle enfanta Typhon. Ce monſtre épouvantable avoit une grandeur & une force ſupérieure à tous les autres enſemble. Sa hauteur étoit ſi énorme, qu'il ſurpaſſoit de beaucoup les plus hautes montagnes, & ſa tête pénétroit juſqu'aux aſtres. Ses bras étendus touchoient de l'orient à l'occident, & de ſes mains ſortoient cent dragons furieux,

(*a*) L. 1. c. 2.
(*b*) De Iſide & Oſiride.
(*c*) Theog.

qui dardoient ſans ceſſe leur langue à trois pointes. Des viperes ſans nombre ſortoient de ſes jambes & de ſes cuiſſes, & ſe repliant par différentes circonvolutions, s'étendoient ſur toute la longueur de ſon corps, avec des ſifflemens ſi horribles, qu'ils étonnoient les plus intrépides. Sa bouche n'exhaloit que des flammes; ſes yeux étoient des charbons ardens, avec une voix plus terrible que le tonnerre; tantôt il meugloit comme un taureau, tantôt il mugiſſoit comme un lion; & quelquefois il aboyoit comme un chien. Tout le haut de ſon corps étoit hériſſé de plumes, & la partie inférieure étoit couverte d'écailles. Tel étoit ce Typhon redoutable aux Dieux mêmes, qui oſa lancer contre le Ciel des rochers & des montagnes, en faiſant des hurlemens affreux; les Dieux en furent tellement épouvantés, que ne ſe croyant pas en ſûreté dans le Ciel, ils ſe ſauverent en Egypte, & ſe mirent à l'abri des pourſuites de ce monſtre, en s'y cachant ſous la forme de divers animaux.

On a cherché à expliquer moralement, hiſtoriquement & phyſiquement ce que les anciens Auteurs ont dit de Typhon. Les applications qu'on en a faites ont été quelquefois aſſez heureuſes; mais il n'a jamais été poſſible aux Mythologues d'expliquer ſa fable en entier dans le même ſyſtême. Son mariage avec Echidna, le rendit pere de divers monſtres, dignes de leur origine, tels que la Gorgone, le Cerbere, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, l'Aigle qui dévoroit le malheureux Prométhée, les Dragons gardiens de la Toiſon d'or & du Jardin des Heſpérides, &c.

Les Mythologues, pour se tirer de l'embarras où les jetoit cette fable qui devenoit pour eux un des mysteres des plus obscurs de la Mythologie (*a*), se sont avisés de dire que les Grecs & les Latins ignorans l'origine de cette fable, n'ont fait que l'obscurcir davantage, en voulant la transporter, selon leur coutume, de l'histoire d'Egypte dans la leur. Fondés sur les traditions, qu'ils avoient appriſes par leur commerce avec les Egyptiens, ils firent de Typhon un monstre également horrible & bizarre, que la jalouse Junon avoit fait sortir de terre pour se venger de Latone sa rivale.

Ce que nous en rapportent Diodore (*b*) & Plutarque (*c*) n'est pas du goût de M. l'Abbé Banier; sans doute parce qu'ils ne sont point en cela favorables à son syſtême. Ces deux Auteurs, dit-il (*d*), « n'ont pas laissé, selon le génie de » leur nation, de mêler dans ce qu'ils rappor- » tent plusieurs fictions ridicules; & d'ailleurs » peu exacts dans la chronologie, & ne sa- » chant que fort confusément les premieres his- » toires du monde renouvelé après le Déluge, » au nombre desquelles est sans doute celle que » j'explique (de Typhon), ce sont des guides » qu'il ne faut suivre qu'avec de grands ména- » gemens. » Quoique M. l'Abbé Banier ait raison de penser que ces Auteurs n'étoient pas au fait du fond de l'histoire de Typhon, il n'en est pas moins vrai qu'ils avoient recueilli ce qu'ils

(*a*) M. l'Abbé Banier, Mythol. T. I. p. 468.
(*b*) Liv. I.
(*c*) In Iside.
(*d*) T. I. p. 468.

en disent, de la tradition conservée chez les Egyptiens. S'il y ont mêlé quelques circonstances pour l'adapter aux fables de leur pays, ils en ont conservé le fond, qui se trouve également fabuleux. En vain Gerard Vossius (*a*) prétend-il qu'Og, Roi de Basan, est le même que Typhon, sur la ressemblance des deux noms; car, dit-il, celui de Typhon vient de τύφω, *uro*, *accendo*, & celui de Og, signifie *ussit*, *ustulavit*. En vain M. Huet (*b*) en fait-il le législateur des Hébreux, devenu odieux aux Egyptiens, par la perte de leurs fils aînés : M. l'Abbé Sevin n'a pas plus raison de le mettre à la place de Chus; ni M. l'Abbé Banier à celle de Sebon, en suivant dans cette occasion le sentiment de Plutarque, qui s'appuie de l'autorité de Manethon. Il ne seroit pas possible de concilier Plutarque avec lui-même. Bochart a mieux réussi (*c*) que tous les Auteurs ci-dessus, en pensant que Typhon est le même qu'Encelade; mais il a deviné sans savoir pourquoi, puisqu'il ignoroit la raison qui engageoit les Poëtes à les nommer indifféremment l'un pour l'autre, & à les faire périr tous deux de la même maniere. Les Poëtes, bien mieux que les Historiens, nous ont conservé le vrai fond des fables, & les ont, à proprement parler, moins défigurées que les Historiens, parce qu'ils se contentoient de les rapporter, en les embellissant à la vérité quelquefois, mais sans s'embarrasser de discuter pourquoi, comment &

(*a*) De Idol. l. 1. 26.
(*b*) Demonst. Ev. prop. 4.
(*c*) Chan.

dans quel temps ces choſes avoient pu ſe faire ; au lieu que les Hiſtoriens, cherchant à les accommoder à l'hiſtoire, en ont ſupprimé des traits, y ont mêlé leurs conjectures, ont quelquefois ſubſtitué d'autres noms, &c.

Mais enfin que conclure de tant de ſentimens différens ? qu'il faut chercher ce que nous devons penſer de Typhon dans les traits dont les Hiſtoriens, les Poëtes & les Mythologues ſont d'accord, où dans leſquels ils different peu. Les Poëtes & les Mithologues diſent tous de concert que Typhon fut précipité ſous le mont Etna, & les Anciens qui n'ont pas placé là ſon tombeau, ont choiſi pour cela des lieux ſulfureux, & connus par les feux ſouterrains, comme dans la Campanie, ou près du mont Véſuve, ainſi que le prétend Diodore (*a*), ou dans les champs Phlégéens, comme le raconte Strabon (*b*), ou dans un lieu de l'Aſie, d'où il ſort de terre quelquefois de l'eau, d'autrefois du feu, au rapport de Pauſanias (*c*). En un mot, dans toutes les montagnes, & tous les autres lieux où il y avoit des exhalaiſons ſulfureuſes. Les Egyptiens racontoient enfin qu'il avoit été foudroyé, & qu'il étoit péri dans un tourbillon de feu.

Rapprochons tout cela avec quelques circonſtances de la vie de Typhon ; & à moins que de vouloir fermer opiniâtrément les yeux à la lumiere, on ſera obligé de convenir que toute l'hiſtoire de ce prétendu Monſtre n'eſt qu'une allégorie, qui fait partie de celle que les Prêtres

(*a*) L. 4. (*b*) L. 5. (*c*) In Arcad.

Egyptiens, ou Hermès lui-même avoit inventées, pour voiler l'Art ſacerdotal; puiſque, ſuivant M. l'Abbé Banier même (*a*), les Poëtes & les Hiſtoriens Grecs & Latins nous ont conſervé parmi leurs fables les plus abſurdes, les traditions de l'Egypte, c'eſt à ces traditions primitives qu'il faut nous en tenir. Elles nous apprennent que Typhon étoit frere d'Oſiris; qu'il le perſécuta juſqu'à le faire mourir de la façon dont nous l'avons dit; qu'il fut enſuite vaincu par Iſis, ſecourue par Horus; & qu'il périt enfin par le feu. Les Hiſtoriens rapportent auſſi que les Egyptiens avoient la Mer en abomination, parce qu'ils croyoient qu'elle étoit elle-même Typhon, & l'appeloient *écume* ou *ſalive de Typhon* (*b*), noms qu'ils donnoient auſſi au ſel marin. Pythagore, inſtruit par les Egyptiens, diſoit que la Mer étoit une larme de Saturne. La raiſon qu'ils en avoient, étoit que la Mer, ſelon eux, étoit un principe de corruption, puiſque le Nil qui leur procuroit tant de biens, ſe vicioit par ſon mélange avec elle. Ces traditions nous apprennent encore que Typhon fit périr Orus dans la Mer où il le précipita, & qu'Iſis ſa mere le reſſuſcita après l'en avoir retiré.

Nous avons dit qu'Oſiris étoit le principe igné, doux & génératif que le Nature emploie dans la formation des mixtes; & qu'Iſis en étoit l'humide radical; car il ne faut pas confondre l'un avec l'autre, puiſqu'ils different entr'eux comme

(*a*) Mythol. T. I. p. 478.
(*b*) Kirch. Obeliſ. Pamph. p. 155.

la fumée & la flamme, la lumiere & l'air, le ſoufre & le mercure. L'humeur radicale eſt dans les mixtes le ſiége & la nourriture du chaud inné, ou feu naturel & céleſte, & devient comme le lien qui l'unit avec le corps élémentaire; cette vertu ignée eſt comme la forme & l'ame du mixte. C'eſt pourquoi elle fait l'office de mâle, & l'humeur radicale fait, en tant qu'humide, la fonction de femelle; ils ſont donc comme frere & ſœur, & leur réunion conſtitue la baſe du mixte. Mais ces mixtes ne ſont pas compoſés de la ſeule humeur radicale; dans leur formation, des parties homogenes, impures & terreſtres ſe joignent à lui pour completter le corps du mixtes; & ces impuretés groſſieres & terreſtres ſont le principe de ſa corruption, à cauſe de leur ſoufre combuſtible, âcre & corroſif, qui agit ſans ceſſe ſur le ſoufre pur & incombuſtible. Ces deux ſoufres ou feux ſont donc deux freres, mais des freres ennemis; & par la deſtruction journaliere des individus, on a lieu de ſe convaincre que l'impur l'emporte ſur le pur. Ce ſont les deux principes bons & mauvais dont nous avons parlé dans les chapitres premier & ſecond de ce livre.

Cela poſé, il n'eſt pas difficile de concevoir pourquoi on faiſoit de Typhon un monſtre effroyable, toujours diſpoſé à faire du mal, & qui avoit l'audace même de faire la guerre aux Dieux. Les métaux abondent en ce ſoufre impur & combuſtible, qui les ronge en les faiſant tourner en rouille chacun dans ſon eſpece. Les Dieux avoient donné leurs noms aux métaux; & c'eſt pourquoi Hérodote

Hérodote (*a*) dit que les Egyptiens ne comptoient d'abord que huit grands Dieux, c'eſt-à-dire, les ſept métaux, & le principe dont ils étoient compoſés. Typhon étoit né de la terre, mais de la terre groſſiere, étant le principe de la corruption. Il fut la cauſe de la mort d'Oſiris, parce que la corruption ne ſe fait que par la ſolution que nous avons expliquée en parlant de la mort de ce Prince. Les plumes qui couvroient la partie ſupérieure du corps de Typhon, & ſa hauteur qui portoit ſa tête juſqu'aux nues, indiquent ſa volatilité & ſa ſublimation en vapeurs. Ses cuiſſes, ſes jambes couvertes d'écailles & les ſerpens qui en ſortent de tous côtés, ſont le ſymbole de ſon aquoſité corrompante & putréfactive. Le feu qu'il jette par la bouche, marque ſon aduſtibilité corroſive, & déſigne ſa fraternité prétendue avec Oſiris, parce que celui-ci eſt un feu caché naturel & vivifiant, l'autre eſt un feu tyrannique & deſtructif. C'eſt pourquoi d'Eſpagnet l'appelle le *tyran de la Nature*, & le *fratricide* du feu naturel, ce qui convient parfaitement à Typhon. Les ſerpens ſont chez les Philoſophes l'hiéroglyphe ordinaire de la diſſolution & de la putréfaction ; auſſi convient-on que Typhon ne differe point du ſerpent Python, tué par Apollon. On ſait auſſi qu'Apollon & Horus étoient pris pour le même Dieu.

Ce Monſtre ne ſe contenta pas d'avoir fait mourir ſon frere Oſiris, il précipita auſſi ſon neveu Horus dans la mer, après s'en être ſaiſi

(*a*) In Euterpe.

par le ſecours d'une Reine d'Ethiopie. On ne pouvoit déſigner plus clairement la réſolution en eau de l'Horus ou l'Apollon Philoſophique, qu'en le diſant précipité dans la mer; la noirceur qui eſt la marque de la ſolution parfaite, & de la putréfaction appelée *mort* par les Adeptes, ſe voit dans cette Reine d'Ethiopie. Cette matiere corrompue & putréfiée eſt préciſément cette écume ou ſalive de Typhon, dans laquelle Orus fut précipité & ſubmergé. Elle eſt véritablement une larme de Saturne, puiſque la couleur noire eſt le Saturne Philoſophique. Iſis reſſuſcita enfin Horus; c'eſt-à-dire, que l'Apollon Philoſophique, après avoir été diſſous, putréfié & devenu noir, paſſa de la noirceur à la blancheur appelée réſurrection & vie, dans le ſtyle Hermétique. Le pere & la mere ſe réunirent alors enſemble pour combattre Typhon, ou la corruption, & après l'avoir vaincu ils regnerent glorieuſement, d'abord la mere ou Iſis, c'eſt-à-dire, la blancheur, & après elle Orus ſon fils, ou la rougeur. Sans recourir à tant d'explications, les ſeuls tombeaux ſuppoſés de Typhon nous font entendre ce qu'on penſoit de ce Monſtre, pere de tant d'autres, que nous expliquerons dans les chapitres qui les concernent. Les uns diſent que Typhon ſe jeta dans un marais où il périt; d'autres qu'il fut foudroyé par Jupiter, & qu'il périt par le feu. Ces deux genres de mort ſont bien différens; & il n'y a que la Chymie Hermétique qui puiſſe accorder cette contradiction; Typhon y périt en effet, & par l'eau & par le feu en même temps: car l'eau Philoſophique, ou le menſtrue fétide,

ou la mer des Philoſophes, qui n'eſt qu'une même eau formée par la diſſolution de la matiere, eſt auſſi un marais, puiſqu'étant enfermée dans le vaſe elle n'a point de cours. Cette eau eſt un vrai feu, diſent preſque tous les Philoſophes, puiſqu'elle brûle avec bien plus de force & d'activité que ne fait le feu élémentaire. *Les Chymiſtes brûlent avec le feu, & nous brûlons avec l'eau*, diſent Raymond Lulle & Riplée. *Notre eau eſt un feu*, ajoute ce dernier (*a*), *qui brûle & tourmente les corps bien plus que le feu d'enfer.* Quand on dit que Jupiter le foudroya, c'eſt que la couleur griſe ou le Jupiter des Philoſophes eſt le premier Dieu Chymique qui triomphe des Titans, ou qui ſort victorieux de la noirceur & de la corruption. Alors le feu naturel de la pierre commence à dominer. Horus vient au ſecours de ſa mere, & Typhon demeure vaincu. Il ſuffit de comparer l'hiſtoire, ou plutôt la fable de Python avec celle de Typhon, pour voir clairement que les explications que je viens de donner expriment la véritable intention de celui qui a inventé ces allégories. En effet, le ſerpent Python naît dans la boue & le limon, & Typhon naquit de la terre; le premier périt dans la fange même qui le vit naître, après avoir combattu contre Apollon; le ſecond meurt, dit-on, dans un marais, après avoir fait la guerre aux Dieux, & particulierement à Horus qui eſt le même qu'Apollon, & par lequel il fut vaincu. Ces faits ne demandent point d'explications.

(*a*) 12 Port.

CHAPITRE VII.

Harpocrate.

IL n'y a qu'un ſentiment dans tous les Auteurs au ſujet d'Harpocrate, pris pour le Dieu du ſilence; il eſt vrai que dans tous les monumens où il eſt repréſenté, ſon attitude eſt de porter le doigt ſur la bouche, pour marquer, dit Plutarque (*a*), que les hommes qui connoiſſoient les Dieux, dans les temples deſquels Harpocrate étoit placé, ne devoient pas en parler témérairement. Cette attitude le diſtingue de tous les autres Dieux de l'Egypte, avec leſquels il a ſouvent quelque rapport par les ſymboles dont il eſt accompagné. De là vient que beaucoup d'Auteurs l'ont confondu avec Horus, & l'ont dit fils d'Iſis & d'Oſiris. Dans tous les temples d'Iſis & de Sérapis on voyoit une autre idole portant le doigt ſur la bouche, & cette idole eſt ſans doute celle dont parle S. Auguſtin (*b*) d'après Varron, qui diſoit qu'il y avoit une loi en Egypte pour défendre, ſous peine de la vie, de dire que ces Dieux avoient été des hommes. Cette idole ne pouvoit être qu'Harpocrate, qu'Auſone appelle *Sigaleon* ἀπὸ τῦ σιγάω καὶ λεῶν.

En confondant Horus avec Harpocrate on s'eſt trouvé dans la néceſſité de dire qu'ils étoient l'un

(*a*) De Iſid. & Oſir.
(*b*) De Civ. Dei, l. 18. c. 5.

& l'autre des ſymboles du Soleil ; & à dire le vrai quelques figures d'Harpocrate ornées de rayons, ou aſſiſes ſur le lotus, ou qui portent un arc & une trouſſe ou carquois, ont donné lieu à cette erreur. Dans ce cas-là il faudroit dire que les Egyptiens avoient de la diſcrétion du Soleil une toute autre idée que n'en avoient les Grecs. Si Harpocrate étoit le Dieu du ſilence, & étoit en même temps le ſymbole du Soleil chez les premiers, il ne pouvoit être l'un & l'autre chez les ſeconds ; puiſqu'Apollon ou le Soleil, ſelon les Grecs, ne put garder le ſecret ſur l'adultere de Mars & de Vénus. Ils avoient cependant les uns & les autres la même idée d'Harpocrate, & le regardoient comme le Dieu du ſecret qui ſe conſerve dans le ſilence, & s'évanouit par la révélation. Harpocrate par conſéquent n'étoit pas le ſymbole du Soleil, mais les hiéroglyphes, dont on accompagnoit ſa figure, avoient un rapport ſymbolique avec le Soleil ; c'eſt-à-dire, le Soleil Philoſophique dont Horus étoit auſſi un hiéroglyphe.

Les Auteurs qui nous apprennent qu'Harpocrate étoit fils d'Iſis & d'Oſiris, diſent vrai, parce qu'ils le tenoient des Prêtres d'Egypte ; mais ces Auteurs prenoient cette génération dans le ſens naturel, au lieu que les Prêtres Philoſophes le diſoient dans un ſens allégorique. Puiſque tous les Grecs & les Latins étoient convaincus que ces Prêtres mêloient toujours du myſtérieux dans leurs paroles, leurs geſtes, leurs actions, leurs hiſtoires & leurs figures, qu'on regardoit toutes comme des ſymboles, il eſt ſurprenant que ces

Auteurs aient pris à la lettre tant de choſes qu'ils nous rapportent des Egyptiens. Leurs témoignages propres les condamnent à cet égard. Nos Mythologues & nos Antiquaires auroient dû faire cette attention. Le ſecret dont Harpocrate étoit le Dieu, étoit à la vérité le ſecret en général que l'on doit garder ſur tout ce qui nous eſt confié. Mais les attributs d'Harpocrate nous indiquent l'objet du ſecret particulier dont il étoit queſtion chez les Prêtres d'Egypte. Iſis, Oſiris, Horus, ou plutôt ce qu'ils repréſentoient ſymboliquement, étoient l'objet de ce ſecret. Ils en furent la matiere; ils en fournirent le ſujet; ils le firent naître; il tiroit donc ſon exiſtence d'eux; & l'on pouvoit dire par conſéquent qu'Harpocrate étoit fils d'Iſis & d'Oſiris.

Si, comme l'a prétendu prouver l'illuſtre M. Cuper dans ſon Traité ſur Harpocrate, on ne doit regarder ce Dieu que comme une même perſonne avec Orus, pourquoi tous les Anciens les diſtinguoient-ils? pourquoi Orus n'a-t-il jamais paſſé pour Dieu du ſilence? & pourquoi ne le voit-on dans aucun monument repréſenté de la même maniere & avec les mêmes ſymboles? Je n'y vois qu'une ſeule reſſemblance; c'eſt que l'un & l'autre ſe trouvent ſous la figure d'un enfant; mais encore different-ils, en ce qu'Orus eſt preſque toujours emmailloté, ou ſur les genoux d'Iſis qui l'allaite; au lieu qu'Harpocrate eſt très-ſouvent un jeune homme, & même un homme fait.

Le chat-huant, le chien, le ſerpent ne furent jamais des ſymboles donnés à Orus; & tout ce

qu'ils pourroient avoir de commun ſont les rayons qu'on a mis autour de la tête d'Harpocrate, & la corne d'abondance, tels qu'on en voit pluſieurs dans l'Antiquité expliquée de Dom Bernard de Montfaucon. Mais il eſt bon de remarquer que jamais Harpocrate ne ſe trouve repréſenté la tête rayonnante, ſans qu'on y ait joint quelqu'autre ſymbole. Quoi qu'il en ſoit, le ſerpent, le chat-huant & le chien ſont tous des ſymboles qui conviennent parfaitement au Dieu du ſecret, & nullement à Orus pris pour le Soleil. Le chat-huant étoit l'oiſeau de Minerve, Déeſſe de la ſageſſe : le ſerpent fut toujours un ſymbole de prudence, & le chien un ſymbole de fidélité. Je laiſſe au Lecteur à en faire l'application.

Les autres ſymboles donnés à Harpocrate, ſignifioient l'objet même du ſecret qu'il recommandoit en mettant le doigt ſur la bouche; c'eſt-à-dire, l'or ou le ſoleil Hermétique, par la fleur de lotus ſur lequel on le trouve quelquefois aſſis, ou qu'il porte ſur la tête, par les rayons dont ſa tête eſt environnée, & enfin par la corne d'abondance qu'il tient; puiſque le réſultat du grand œuvre ou l'élixir Philoſophique eſt la vraie corne d'Amalthée, étant la ſource des richeſſes & de la ſanté.

Plutarque a raiſon de dire qu'Harpocrate étoit placé à l'entrée des temples, pour avertir ceux qui connoiſſoient quels étoient ces Dieux, de n'en pas parler témérairement; cela ne regardoit donc pas le peuple, qui prenoit à la lettre ce que l'on racontoit de ces Dieux, & qui ignoroit par con-

ſéquent de quoi il s'agiſſoit. Les Prêtres avoient toujours le Dieu du ſilence devant les yeux, pour leur rappeler qu'il falloit ſe donner de garde de divulguer le ſecret qui leur étoit confié. On les y obligeoit d'ailleurs ſous peine de la vie, & il y avoit de la prudence à faire cette loi. L'Egypte auroit couru de grands dangers ſi les autres Nations avoient été informées avec certitude que les Prêtres Egyptiens poſſédoient le ſecret de faire de l'or, & de guérir toutes les maladies qui affligent le corps humain. Ils auroient eu des guerres ſanglantes à ſoutenir. Jamais la paix n'y auroit fait ſentir ſes douceurs. Les Prêtres même auroient été expoſés à perdre la vie de la part des Rois en divulguant le ſecret, & de la part de ceux du peuple à qui ils auroient refuſé de le dire, quand on les auroit preſſés de le faire. On ſentoit d'ailleurs les conſéquences d'une ſemblable révélation qui ſeroient devenues extrêmement fâcheuſes pour l'Etat même. Il n'y auroit plus eu de ſubordination, plus de ſociété; tout l'ordre auroit été bouleverſé. Ces raiſons bien réfléchies ont dans tous les temps fait une ſi grande impreſſion ſur les Philoſophes Hermétiques, que tous les Anciens n'ont pas même voulu déclarer quel étoit l'objet de leurs allégories & des fables qu'ils inventoient. Nous avons encore une grande quantité d'ouvrages où le grand œuvre eſt décrit énigmatiquement, ou allégoriquement; ces ouvrages ſont entre les mains de tout le monde, & les ſeuls Philoſophes Hermétiques y liſent dans le ſens de l'Auteur, pendant que les autres ne s'aviſent même pas de le ſoupçonner. De-là

tant de Saumaiſes ont epuiſé leur érudition pour y faire des commentaires qui ne ſatisfont point les gens ſenſés, parce qu'ils ſentent bien que tous les ſens qu'on leur préſente ſont forcés. Il faut juger de même de preſque tous les anciens Auteurs qui nous parlent du culte des Dieux de l'Egypte. Ils ne nous parlent que d'après le peuple qui n'étoit pas au fait. Ceux même, comme Hérodote & Diodore de Sicile, qui avoient interrogé les Prêtres, & qui parlent d'après leurs réponſes, ne nous donnent pas plus d'éclairciſſemens. Les Prêtres leur donnoient le change, comme ils le donnoient au peuple; on rapporte même qu'un Prêtre Egyptien, nommé Leon, en uſa de cette maniere envers Alexandre, qui vouloit ſe faire expliquer la Religion d'Egypte. Il répondit que les Dieux que le peuple adoroit n'étoient que des anciens Rois d'Egypte, hommes mortels comme les autres hommes. Alexandre le crut comme on le lui diſoit, & le manda, dit-on, à ſa mere Olympias, en lui recommandant de jeter ſa lettre au feu, afin que le peuple de la Grece, qui adoroit les mêmes Dieux, n'en fût pas inſtruit, & que la crainte qu'on lui avoit inculquée de ces Dieux, le retînt dans l'ordre & la ſubordination.

Ceux qui avoient fait les loix pour la ſucceſſion au trône, avoient eu par toutes les raiſons que nous avons déduites, la ſage précaution d'obvier à tous ces déſordres en ordonnant que les Rois ſeroient pris du nombre des Prêtres, qui ne communiquoient ce ſecret qu'à ceux de leurs enfans, & aux autres ſeulement, Prêtres comme eux,

ou qui en ſeroient jugés dignes après une longue épreuve. C'eſt encore ce qui les engageoit à défendre l'entrée de l'Egypte aux étrangers pendant ſi long-temps, ou à les obliger par affronts & par les dangers qu'ils couroient pour leur vie, d'en ſortir, lorſqu'ils y avoient pénétré. Pſammetichus fut le premier Roi qui permit le commerce de ſes ſujets avec les étrangers; & dès ce temps-là quelques Grecs, deſireux de s'inſtruire, ſe tranſporterent en Egypte, où après les épreuves requiſes ils furent initiés dans les myſteres d'Iſis, & les porterent dans leur patrie ſous l'ombre des fables & des allégories imitées de celles des Egyptiens. C'eſt ce que firent auſſi quelques Prêtres d'Egypte, qui à la tête de pluſieurs colonies furent s'établir hors de leur pays; mais tous garderent ſcrupuleuſement le ſecret qui leur étoit confié, & ſans en changer l'objet, ils varierent les hiſtoires ſous leſquelles ils le voiloient. De-là ſont venues toutes les fables de la Grece & d'ailleurs, comme nous le ferons voir dans les livres ſuivans.

Le ſecret fut toujours l'apanage du ſage, & Salomon nous apprend qu'on ne doit pas révéler la ſageſſe à ceux qui en peuvent faire un mauvais uſage, ou qui ne ſont pas propres à la garder avec prudence & diſcrétion (*a*). C'eſt pourquoi

(*a*) Sapientes abſcondunt ſcientiam. *Prov.* 10. *v.* 14.
Homo verſutus celat ſcientiam. *Ib. c.* 12. *v.* 23.
Secretum extraneo ne reveles. *Ib. c.* 25. *v.* 2.
Qui revelat myſteria ambulat fraudulenter. *Ib.* 20. *v.* 19.
Gloria Dei eſt celare verbum, & gloria Regum inveſtigare ſermonem. *Ib.* 25. *v.* 2.

tous les Anciens ne parloient que par énigmes, par paraboles, par ſymboles, par hiéroglyphes, &c. afin que les ſages ſeuls puſſent y comprendre quelque choſe.

CHAPITRE VIII.

Anubis.

DIODORE de Sicile (*a*) dit qu'Anubis fut un de ceux qui accompagnerent Oſiris dans ſon expédition des Indes ; qu'il étoit fils de ce même Oſiris ; qu'il portoit pour habillement de guerre une peau de chien, & qu'il étoit, ſuivant l'interprétation de M. l'Abbé Banier (*b*), Capitaine des Gardes de ce Prince. Le premier de ces Auteurs rapporte ce qu'il avoit appris en Egypte, & dit vrai ; mais le ſecond a tort d'accuſer la Mythologie Grecque d'avoir confondu *Anubis avec Mercure Triſmégiſte, ſi célebre en Egypte par ces belles découvertes, par l'invention des caracteres, & par le nombre prodigieux de livres qu'il compoſa ſur toutes ſortes de ſciences.* Ceux qui tranſportent la Mythologie des Egyptiens chez les Grecs, tels que Muſée, Orphée, Mélampe, Eumolpe, Homere, &c. ne s'écarterent point des idées des Egyptiens, & ne confondirent jamais Anubis avec Triſmégiſte, mais

(*a*) Lib. I.
(*b*) Mythol. T. I. p. 496.

avec un autre Mercure inconnu à M. l'Abbé Banier, au moins dans le ſens que ces promulgateurs de la Mythologie en avoient. Le peu de connoiſſance qu'on avoit de ce Mercure, qui accompagna en effet Oſiris dans ſon voyage, a occaſionné les faux raiſonnemens que la plupart des Auteurs ont faits ſur Anubis; ce n'eſt donc pas ſur leur témoignage qu'il faut établir ſes conjectures, & fonder ſes jugemens. Le P. Kircher (*a*), eſt un de ceux qui a mal-à-propos confondu avec le ton déciſif qui lui eſt ordinaire, Mercure Triſmégiſte avec Anubis, & qui s'eſt perſuadé fauſſement que les Egyptiens le repréſentoient ſous la figure d'Anubis. *Unde poſteri virum tam admirandâ ſcientiâ præditum inter Deos relatum divinis honoribus coluerunt, eum Anubin vocantes, hoc eſt, canem, ob admirabilem hujus in rebus, quâ inveniendis, quâ inveſtigandis ſagacitatem*: il a été ſans doute trompé par les explications des hiéroglyphes Egyptiens, données par Horapollo (*b*), qui dit que le chien étoit le ſymbole d'un Miniſtre, d'un Conſeiller, d'un Secrétaire d'Etat, d'un Prophete, d'un Savant, &c. Plutarque peut auſſi avoir contribué à tromper nos Mythologues, en donnant à ce Dieu le nom *d'Herm-Anubis*, qui ſignifie Mercure Anubis. Apulée auroit cependant pu les tirer d'erreur, s'ils avoient fait réflexion ſur la deſcription qu'il en fait en ces termes: « Anubis eſt l'interprete » des Dieux du Ciel, & de ceux de l'enfer. Il

(*a*) Obeliſc. Pamph. p. 292.
(b) Liv. 1. Explicat. 39.

» a la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or. » Il tient élevée sa grande tête de chien, por- » tant de la main gauche un caducée, & de la » droite une palme verte, qu'il semble agiter. » Un Antique, que Boissard nous a conservé, que l'on trouve aussi dans le P. Kircher (*a*), dans l'Antiquité expliquée de Dom de Montfaucon, T, II. P. II. p. 314. & ailleurs, & suivant l'inscription, dédiée par un grand Prêtre, nommé Isias, montre clairement ce que les Egyptiens entendoient par Anubis. Cet Isias dédie cet hiéroglyphe *aux Dieux freres*, θεοὶ ἀδελφοὶ, & dit que ces Dieux, c'est-à-dire, Sérapis ou Osiris, Apis & Anubis sont les *Dieux synthrônes de l'Egypte*, ou participans au même trône en Egypte. Isias montre par cette inscription qu'il étoit plus au fait de la nature de ces Dieux & de leur généalogie, que ne l'étoient beaucoup d'anciens Auteurs Grecs & Latins, & que ne le sont encore aujourd'hui nos Mythologues. La fraternité de ces trois Dieux sappe les fondemens de toutes leurs explications; elle contredit Plutarque, qui croit qu'Anubis étoit fils de Nephté, qui en accoucha, selon lui, avant terme, par la terreur qu'elle eut de Typhon son mari, & que ce fut lui qui, quoiqu'encore fort jeune, apprit à Isis sa tante la premiere nouvelle de la mort d'Osiris. Elle ne s'accorde pas avec Diodore, qui fait Anubis fils d'Osiris. Mais si nos Mythologues pénétroient dans les idées d'Isias, ils verroient bientôt que ces contradictions ne sont

(a) Loc. cit. p. 294.

qu'apparentes, & que ces trois Auteurs parlent réellement d'un ſeul & unique ſujet, quoiqu'ils s'expriment diverſement. Diodore & Plutarque rapportent les traditions Egyptiennes, telles qu'ils les avoient appriſes ſans ſavoir ce qu'elles ſignifioient, au lieu qu'Iſias étoit inſtruit des myſteres qu'elles renfermoient. On en jugera par l'explication ſuivante.

Il y avoit deux Mercures en Egypte, l'un ſurnommé Triſmégiſte, inventeur des hiéroglyphes des Dieux de l'Egypte, c'eſt-à-dire, des Dieux fabriqués par les hommes, & qui faiſoient l'objet de l'Art ſacerdotal; l'autre Mercure appelé Anubis, qui étoit un de ces Dieux, en vue deſquels ces hiéroglyphes furent inventés. L'un & l'autre de ces Mercures furent donnés pour conſeil à Iſis; Triſmégiſte pour gouverner extérieurement, & Anubis pour le gouvernement intérieur. Mais comment cela put-il ſe faire, dira-t-on, puiſque Diodore rapporte qu'Anubis accompagna Oſiris dans ſon expédition? Voici le moyen d'accorder ces contradictions; & l'on verra qu'Anubis eſt fils, de même que frere d'Oſiris.

Nous avons dit qu'Oſiris & Iſis étoient le ſymbole de la matiere de l'Art Hermétique; que l'un repréſentoit le feu de la Nature, le principe igné & génératif, le mâle & l'agent; que l'autre ou Iſis ſignifioit l'humeur radicale, la terre, ou la matrice & le ſiége de ce feu, le principe paſſif ou la femelle; & que tous deux ne formoient qu'un même ſujet compoſé de ces deux ſubſtances. Oſiris étoit le même que Sérapis ou Amun, que quelques-uns diſent Amon & Am-

mon repréſenté par une tête de Bélier, ou avec des cornes de Bélier; parce que cet animal, ſuivant les Auteurs (*a*) cités par le P. Kircher, eſt d'une nature chaude & humide. On voyoit Iſis avec une tête de Taureau, parce qu'elle étoit priſe pour la Lune, dont le croiſſant eſt repréſenté par les cornes de cet animal; & que d'ailleurs il eſt peſant & terreſtre. Anubis dans l'Antique de Boiſſart, ſe trouve placé entre Sérapis & Apis, pour faire entendre qu'il eſt compoſé des deux, ou qu'il en vient; il eſt donc fils d'Oſiris & d'Iſis, & voici comment. Cette matiere de l'Art ſacerdotal, miſe dans le vaſe, ſe diſſout en eau mercurielle; cette eau forme le Mercure Philoſophique ou Anubis. Plutarque dit que, quoique fort jeune, il fut le premier qui annonça à Iſis la mort d'Oſiris, parce que ce Mercure ne paroît qu'après la diſſolution & la putréfaction déſignées par la mort de ce Prince. Et comme Typhon & Nephté ſont les principes de deſtruction & les cauſes de cette diſſolution, on dit qu'Anubis eſt fils de ce monſtre & de ſa femme. Voilà donc Anubis fils d'Oſiris & d'Iſis en réalité, & né d'eux génératívement. Typhon & Nephté ſont auſſi ſes pere & mere, mais ſeulement comme cauſes occaſionnelles. Raymond Lulle s'exprime dans ce ſens-là (*b*), lorſqu'il dit: *Mon fils, notre enfant a deux peres & deux meres. Cette eau eſt appelée eau de la ſageſſe, parce qu'elle eſt toute or & argent, & elle en réſide l'eſprit*

(*a*) Kirch. Obel. Pamph. p. 295.
(*b*) Vade mecum.

de la quinteſſence qui fait tout, & ſans elle on ne peut rien faire. Ce feu, cette terre, & cette eau qui ſe trouvent dans cette même matiere de l'œuvre, ſont freres comme les élémens le ſont entr'eux, ce qui fait qu'Iſias les appelle de ce nom θεοὶ ἀδελφοί. Il dit auſſi qu'ils ſont Dieux ſynthrônes de l'Egypte, ou des Dieux également révérés par les Egyptiens, participans au même trône & au même honneur, pour nous faire entendre que les trois ne font qu'un, & qu'ils ne ſignifient que la même choſe, quoiqu'ils aient différens noms. Cette unité ou ces trois principes qui ſe réuniſſent pour ne faire qu'un tout, eſt déclare palpablement par le triangle qui ſe voit dans ce monument.

Ayant dit ce que c'eſt qu'Anubis, on devine aiſément comment il put accompagner Oſiris dans ſon voyage, puiſque le Mercure Philoſophique eſt toujours dans le vaſe; qu'il paſſe par le noir ou l'Ethiopie, le blanc, &c.; on a vu le reſte dans le chapitre d'Oſiris. Quant à la tête de chien qu'on donne à Anubis, nous avons vu que les Egyptiens prenoient le chien pour ſymbole d'un Miniſtre d'Etat; ce qui convient très-bien au Mercure des Philoſophes, puiſque c'eſt lui qui conduit tout l'intérieure de l'œuvre. Le caducée ſeul le fait connoître pour Mercure; la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or que lui donne Apulée, n'indique-t-elle pas clairement les couleurs de l'œuvre? Le texte de Raymond Lulle que nous avons cité, fait voir que Oſiris, Iſis & Anubis, ou Sérapis, Apis & Anubis ſont renfermés dans un même ſujet, puiſque Oſiris, ſymbole

bole du Soleil, & Iſis, ſymbole de la Lune, ſe trouvent dans l'eau mercurielle; car les Philoſophes appellent indifféremment Soleil ou or leur ſoufre parfait au rouge, & Lune ou argent, leur matiere fixée à blancheur. Le crocodile, animal amphibie, ſur lequel Iſias a fait repréſenter Anubis debout, déſigne que Mercure ou le Dieu Anubis eſt compoſé ou naît de la terre & de l'eau; & afin qu'on ne s'y méptît pas, il a fait mettre auprès un préféricule & une patere, qui ſont des vaſes où l'on met de l'eau ou d'autres liqueurs. Le ballot que le P. Kircher n'a pas expliqué, & que D. de Montfaucon prend pour un *couſſin bandé*, en avouant qu'il n'en ſait pas l'uſage, ſignifie le commerce qui ſe fait par le moyen de l'or, dont le globe qu'Anubis porte à la main droite eſt le ſymbole. On voit aſſez ſouvent le globe dans les hiéroglyphes Egyptiens, parce qu'ils avoient l'Art ſacerdotal pour objet. Lorſque ce globe eſt joint à une croix, c'eſt pour faire voir que l'or eſt compoſé des quatre élémens ſi bien combinés qu'ils ne ſe détruiſent point l'un & l'autre. Quand le globe eſt ailé, c'eſt l'or qu'il faut volatiliſer pour parvenir à lui donner la vertu tranſmutative. Un globe environné d'un ſerpent, ou un ſerpent appuyé ſur un globe, eſt un ſigne de la putréfaction par laquelle il doit paſſer avant d'être volatiliſé. On le trouve même quelquefois ailé, avec un ſerpent attaché au deſſous (*a*), & alors il déſigne la putréfaction, & la volatiliſation qui en eſt une ſuite. Mais il faut

(*a*) Kirch. Obel. Pamph. p. 399.

faire attention que je parle de l'or Philoſophique, ou Soleil Hermétique; je crois devoir faire cette obſervation, crainte que quelque Souffleur n'en prenne occaſion de chercher par les eaux fortes ou quelques diſſolvans ſemblables, le moyen de diſtiller l'or commun, & ne s'imagine avoir touché au but quand il ſera parvenu à les faire paſſer enſemble dans le récipient.

CHAPITRE IX.

Canope.

Les Mythologues ont haſardé bien des conjectures phyſiques, aſtronomiques & morales ſur les Canopes; il s'en trouve même d'aſſez ingénieuſes : mais on n'eſt pas plus éclairci après cela, & chacun a tourné l'allégorie du côté qui frappoit le plus ſon imagination, ſans néanmoins qu'aucun ait touché le but que s'étoient propoſé les Egyptiens dans l'invention & les repréſentations du Dieu Canope. S'ils avoient ſuivi mon ſyſtême, ils n'auroient pas eu beſoin de ſe mettre l'eſprit ſi fort à la torture, pour deviner ce que pouvoit ſignifier ce Dieu cruche. Il ne leur auroit fallu que des yeux, & ils n'auroient pas perdu leur temps à ſubtiliſer en vain. Qu'on montre à un Philoſophe Hermétique un Canope, il n'héſitera pas à dire ce que c'eſt, n'eût-il jamais entendu parler du Canope d'Egypte, ni des hiéroglyphes dont ils ſont couverts; parce

qu'il y reconnoîtra une repréſentation ſymbolique de tout ce qui eſt néceſſaire à l'œuvre des Sages. En effet, ce Dieu n'eſt-il pas toujours repréſenté dans les monumens Egyptiens ſous la forme d'un vaſe ſurmonté d'une tête d'homme ou de femme, toujours coëffée, & la coëffure ſerrée d'un bandeau, à peu près comme on coëffe une bouteille, pour empêcher la liqueur de s'éventer, ou de s'évaporer? Faut-il donc être un Œdipe pour deviner une choſe qui ſe manifeſte par elle-même? Un Canope n'eſt autre choſe que la repréſentation du vaſe dans lequel on met la matiere de l'Art ſacerdoral; le col du vaſe eſt déſigné par celui de la figure humaine; la tête & la coëffure montre la maniere dont il doit être ſcellé, & les hiéroglyphes dont ſa ſuperficie eſt remplie, annoncent aux ſpectateurs les choſes que ce vaſe contient, & les différens changemens de formes, de couleurs & de manieres d'être de la matiere. « Le vaſe de l'Art, dit d'Eſ-
» pagnet (*a*), doit être de forme ronde ou
» ovale; ayant un col de la hauteur d'une pal-
» me ou davantage, l'entrée ſera étroite. Les
» Philoſophes en ont fait un myſtere, & lui
» ont donné divers noms. Ils l'ont appelé cu-
» curbite, ou vaſe aveugle, parce qu'on lui ferme
» l'œil avec le ſceau Hermétique, pour empê-
» cher que rien d'étranger ne s'y introduiſe, &
» que les eſprits ne s'en évaporent. »

Les Mythologues ſe ſont perſuadé mal à propos que le Dieu Canope étoit uniquement l'hié-

(*a*) Can. 113.

roglyphe de l'élément de l'eau. Ceux qui ſont percés de petits trous, ou qui ont des mamelles par leſquels l'eau s'écoule, ont été faits à l'imitation des Canopes, non pour repréſenter ſimplement l'élément de l'eau; mais pour indiquer que l'eau mercurielle des Philoſophes contenue dans les Canopes, eſt le principe humide & fécondant de la Nature. C'eſt de cette eau que l'on parloit, quand on dit à Plutarque que Canope avoit été le pilote du vaiſſeau d'Oſiris; parce que l'eau mercurielle conduit & gouverne tout ce qui ſe paſſe daus l'intérieur du vaſe. La morſure d'un ſerpent, dont Canope fut atteint, marque la putréfaction du mercure, & la mort qui s'enſuivit indique la fixation de cette ſubſtance volatile. Tout cela eſt très-bien ſignifié par les hiéroglyphes des Canopes. Comme je les ai déja expliqués pour la plupart dans les chapitres précédens, le Lecteur pourra y avoir recours. Quant aux animaux, nous en parlerons dans la ſuite.

A une des embouchures du Nil étoit une ville du nom Canope, où ce Dieu avoit un temple ſuperbe. S. Clément d'Alexandrie (*a*) dit qu'il y avoit dans cette ville une Académie des Sciences la plus célebre de toute l'Egypte: qu'on y apprenoit toute la Théologie Egyptienne, les Lettres hiéroglyphiques; qu'on y initioit les Prêtres dans les myſteres ſacrés, & qu'il n'y avoit pas un autre lieu où on les expliquât avec plus d'attention & d'exactitude; c'eſt pour cette raiſon

(*a*) Strom. l. 6.

que les Grecs y faiſoient de ſi fréquens voyages. Sans doute qu'en donnant des inſtructions ſur le Dieu Canope, on ſe trouvoit dans la néceſſité d'expliquer en même temps tous les myſteres voilés ſous l'ombre des hiéroglyphes, dont la ſuperficie de ce Dieu étoit remplie; au lieu que dans les autres villes où l'on adoroit Oſiris & Iſis, &c. on ne ſe trouvoit que dans le cas de faire l'hiſtoire que du Dieu ou de la Déeſſe qui y étoient révérés en particulier.

Voilà les principaux Dieux de l'Egypte, dans leſquels on comprend tous les autres. Hérodote (*a*) nomme auſſi Pan comme le plus ancien de tous les Dieux de ce pays, & dit qu'en langue Egyptienne on le nommoit *Mendès*. Diodore (*b*) nous aſſure qu'il étoit en ſi grande vénération dans ce pays-là, qu'on voyoit ſa ſtatue dans tous les temples, & qu'il fût un de ceux qui accompagnerent Oſiris dans ſon expédition des Indes. Mais comme ce Dieu n'indique autre choſe que le principe génératif de tout, & qu'on le confond en conſéquence avec Oſiris, je n'en dirai rien de plus. Nous dirons ces deux mots de Sérapis dans la troiſieme ſection. On décerna auſſi les honneurs du culte à Saturne, Vulcain, Jupiter, Mercure, Hercule, &c. Nous en traiterons dans les livres ſuivans, lorſque nous expliquerons la Mythologie des Grecs.

(*a*) L. 2. (*b*) L. 1. p. 16.

SECTION SECONDE.

ROIS D'ÉGYPTE,

ET

Monumens élevés dans ce pays-là.

L'HISTOIRE ne nous apprend ſur les premiers Rois d'Egypte, rien de plus certain que ſur ceux de la Grece & des autres Nations. La Royauté n'étoit pas héréditaire chez les Egyptiens, ſuivant Diodore. Ils éliſoient pour Rois ceux qui s'étoient rendus recommandables, ſoit par l'invention de quelques arts utiles, ſoit par leurs bienfaits envers le peuple. Le premier dans ce genre, ſi nous en voulons croire les Arabes, fut *Hanuch*; le même qu'*Henoc* fils de Jared, qui fut auſſi nommé *Idris* ou *Idaris*, & que le P. Kircher dit (*a*) être le même qu'Oſiris, ſur le témoignage d'Abénéphi & de quelques autres Arabes. Mais ſans nous amuſer à diſcuter ſi ces Arabes & Manethon I. ou le Sybennite diſent la vérité pour ce qui a précédé le Déluge, c'eſt de cette époque remarquable que nous devons dater. Pluſieurs Auteurs ſont même perſuadés que Manethon, qui étoit Prêtre d'Egypte, n'a formé ſes Dynaſties, & n'a écrit beaucoup d'autres choſes que conformément aux fables qui avoient

(*a*) Œdip. Ægypt. T. I. p. 66. & ſuiv.

été inventées & divulguées long-temps avant lui. Ce ſentiment eſt d'autant mieux fondé, que ces fables contenoient l'hiſtoire de la ſucceſſion prétendue des Rois du pays, pour cacher leur véritable objet, dont les Prêtres faiſoient un myſtere, & un ſecret qu'il leur étoit défendu de révéler ſous peine de la vie. Manethon, comme Prêtre, fut donc obligé d'écrire conformément à ce que l'on débitoit au peuple. Mais le ſecret auquel il étoit tenu, ne l'obligeant pas à défigurer ce qu'il y avoit de vrai dans l'hiſtoire, il a bien pu nous le conſerver au moins en partie.

La diſcuſſion de la ſucceſſion des Rois d'Egypte m'entraîneroit dans une diſſertation qui n'entre point dans le plan que je me ſuis propoſé. Je laiſſe ce ſoin à ceux qui veulent entreprendre l'hiſtoire de ce pays-là. Il ſuffit, pour remplir mon objet, de rapporter les Rois que les Auteurs citent comme ayant laiſſé des monumens qui prouvent que l'Art ſacerdotal ou Hermétique étoit connu & en vigueur dans l'Egypte.

Le premier qui s'y établit après le Déluge fut Cham, fils de Noé, qui, ſuivant Abénéphi (*a*), fut nommé Zoroaſtre & Oſiris, c'eſt-à-dire, *feu répandu dans toute la Nature.* A Cham ſuccéda Meſraïm. La chronique d'Alexandrie (*b*) donne le ſurnom de Zoroaſtre à celui-ci, & Opmecrus le nomme Oſiris. Le portrait que les Auteurs font de Cham & de Meſraïm ou Miſraïm, eſt

(*a*) Kirch. loc. cit. p. 85.
(*b*) L. 1.

celui d'un Prince idolâtre, ſacrilége, adonné à toutes ſortes de vices & de débauches, & ne peut convenir à Oſiris, qui n'étoit occupé qu'à remettre le vrai culte de Dieu en vigueur, à faire fleurir la Religion & les Arts, & à rendre ſes peuples heureux ſous la conduite prudente, ſage & religieuſe de l'incomparable Hermès Triſmégiſte. Ce ſeul contraſte devroit faire abandonner l'opinion de ceux qui ſoutiennent que Cham ou Miſraïm ſon fils étoient les mêmes qu'Oſiris. Il eſt bien plus naturel de penſer que le prétendu Zoroaſtre ou Oſiris, qui ſignifient feu caché ou feu répandu dans tout l'Univers, n'eut jamais d'autre Royauté que l'empire de la Nature, que de regarder ce nom comme ſurnom d'un homme, fût-il Roi, puiſqu'il ne ſauroit même convenir à toute l'humanité réunie.

La chronique d'Alexandrie fait Mercure ſucceſſeur de Miſraïm, & dit qu'il regna 35 ans : elle ajoute qu'il quitta l'Italie pour ſe rendre en Egypte, où il philoſophoit ſous un habit treſſé d'or ; qu'il y enſeigna une infinité de choſes (*a*),

(*a*) Convaſato ingenti auri pondere Italiâ exceſſit, atque in Ægyptum ſe contulit ad ſtirpem à Chamo Noëmi filio patrono ſuo oriundam, à quâ perhonorificè exceptus eſt, qui dum tibi ageret, præ ſe contempſit omnes, aureumque amiculum indutus philoſophabatur apud Ægyptios, multa mirabiliadocens eos, & multa eis prædicebat eventura, naturâ enim erat ingenioſus. Ægyptii ergo eum Mercurium Deum proclamârunt, ut qui futura prænunciaret, illiſque à Deo oracula & reſponſa de futuris, veluti internuncius referret, aurumque ſubminiſtraret, quem opum largitorem appellabant, aureumque Deum vocabant.

que les Egyptiens le proclamerent Dieu, & l'appeloient le *Dieu d'or*, à cauſe des grandes richeſſes qu'il leur procuroit. Plutarque (*a*) donne à Mercure 38 ans de regne. C'eſt ſans doute ce même Mercure qui, ſuivant Diodore, fut donné pour conſeil à Iſis.

Mais ſi les choſes ſont ainſi, où placera-t-on le regne des Dieux? Si Vulcain, le Soleil, Jupiter, Saturne, &c. ont été Rois d'Egypte, & que chacun n'ait pas regné moins de douce cents ans, comme nous l'avons dit ci-devant; il n'eſt pas poſſible de concilier tout cela, quand même on diroit que ces noms des Dieux n'étoient que des ſurnoms donnés à de véritables Rois. La choſe deviendra encore moins vraiſemblable, ſi l'on veut s'en rapporter à la chronique d'Alexandrie, qui donne Vulcain pour ſucceſſeur à Mercure, & le Soleil pour ſucceſſeur à Vulcain. Après le Soleil elle met Soſin, ou Sothin, ou Sochin. Après Soſin, Oſiris, puis Horus, enſuite Thulen, qui pourroit être le même qu'Euſebe nomme Thuois, & Hérodote Thonis. Diodore bouleverſe tout l'ordre de cette prétendue ſucceſſion; & la confuſion qui naît de-là, forme un labyrinthe de difficultés dont il n'eſt pas poſſible de ſe tirer. Mais enfin il faut s'en tenir à quelque choſe; c'eſt pourquoi nous dirons avec Hérodote & Diodore (*b*), que le premier Roi qui regna en Egypte après les Dieux, fut un homme appelé Ménas ou Ménès, qui apprit aux peuples le culte des Dieux & les cérémonies qu'on devoit y obſerver.

(*a*) De Iſide & Oſiride.
(*b*) Diod. l. 1. p. 2. c. 1.

Ainſi commença donc le regne des hommes en Egypte, qui dura, ſuivant quelques-uns, juſqu'à la cent quatre-vingtieme Olympiade, temps auquel Diodore fut en Egypte, & auquel regnoit Ptolémée IX, ſurnommé Denis.

Ménas donna aux Egyptiens des loix par écrit, qu'il diſoit avoir promulguées par ordre de Mercure, comme le principe & la cauſe de leur bonheur. On voit que Mercure ſe trouve par-tout, ſoit pendant le regne des Dieux que les Auteurs font durer un peu moins de huit mille ans, & dont le dernier fut Horus, ſoit pendant le regne des hommes, qui commença à Ménas; d'où l'on doit conclure, contre le ſentiment du P. Kircher (*a*), que ce Ménas ne peut être le même que Mythras & Oſiris, puiſque ce dernier fut le pere d'Horus. Mais ſuivons Diodore. La race de Ménas donna 52 Rois en 1040. ans. Buſiris fut enſuite élu, & huit de ſes deſcendans lui ſuccéderent. Le dernier des huit, qui ſe nommoit auſſi Buſiris, fit bâtir la ville de Thebes, ou la ville du Soleil. Elle avoit cent quarante ſtades d'enceinte; Strabon lui en donne quatre-vingt de longueur: elle avoit cent portes, deux cents hommes paſſoient par chacune avec leurs chariots & leurs chevaux (*b*). Tous les édifices en

(*a*) Œdip. T. I. p. 93.

(*b*) Nec quot Orchomenon adveniunt, necquot Thebas
Ægyptias ubi plurimæ in domibus opes condicæ jacent,
Quæ centum habent portas, ducenti autem per unamquemque
Viri egrediuntur cum equis & curribus,
Neque mihi ſi tot daret.

Homer. Iliad. 9. *v.* 381.

étoient ſuperbes & d'une magnificence au-delà de ce qu'on peut imaginer. Les ſucceſſeurs de ce Buſiris ſe firent une gloire de contribuer à l'ornement de cette ville. Ils la décorerent de temples, de ſtatues d'or, d'argent, d'ivoire de grandeur coloſſale. Ils y firent élever des Obéliſques d'une ſeule pierre, & la rendirent enfin ſupérieure à toutes les villes du monde. Ce ſont les propres termes de Diodore de Sicile, qui eſt en cela d'accord avec Strabon.

Cette ville devenue célebre dans tout le monde, & dont les Grecs ne ſachant rien pendant long-temps que par oui dire, n'ont pu en parler que d'une maniere fort ſuſpecte, fut bâtie en l'honneur d'Orus ou Apollon, le même que le Soleil, dernier des Dieux qui furent Rois en Egypte; & non pas en l'honneur de l'aſtre qui porte ce nom, comme les monumens qu'on y voyoit le témoignent. Une ville ſi opulente, ſi remplie d'or & d'argent, apportés en Egypte par Mercure, qui, comme nous l'avons dit d'après les Auteurs, apprit aux Egyptiens la maniere de le faire, n'eſt-elle pas une preuve convaincante de la ſcience des Egyptiens, quant à la Philoſophie ou l'Art Hermétique? Il y avoit dans cette même ville, continue Diodore, quarante-ſept mauſolées de Rois, dont dix-ſept ſubſiſtoient encore du temps de Ptolémée Lagus. Après les incendies arrivés du temps de Cambyſe, qui en tranſporta l'or & l'argent dans la Perſe, on y trouva encore 300 talens peſant d'or, & 2300 d'argent.

Buſiris, fondateur de cette ville, étoit fils de

Roi, par conſéquent Philoſophe inſtruit de l'Art ſacerdotal ; il étoit même Prêtre de Vulcain. L'entrée en étoit défendue aux étrangers. Ce fut ſans doute une des raiſons qui engagerent les Grecs à décrier ſi hautement ce Buſiris, le même dont il eſt fait mention dans les travaux d'Hercule. Mais de quoi n'eſt pas capable l'envie, la jalouſie ? Les Grecs ne pouvoient qu'aboyer après ces richeſſes qu'ils ne voyoient qu'en perſpective.

Les Obéliſques ſeuls ſuffiroient pour prouver que ceux qui les faiſoient élever, étoient parfaitement au fait de l'Art Hermétique. Les hiéroglyphes dont ils étoient revêtus, les dépenſes exceſſives qu'il falloit faire, & juſqu'à la matiere, ou plutôt le choix affecté de la pierre, décelent cette ſcience. Je n'apporterai même pas en preuves ce que dit le P. Kircher (*a*), que l'on doit la premiere invention des Obéliſques à un fils d'Oſiris, qu'il nomme *Meſramuthiſis*, qui faiſoit ſa réſidence à Héliopolis, & qui en éleva le premier, parce qu'il étoit inſtruit des ſciences d'Hermès, & qu'il fréquentoit habituellement les Prêtres. Je dirai ſeulement avec le même Auteur (*b*), qu'afin que tout fût myſtérieux dans ces Obéliſques, les inventeurs des caracteres hiéroglyphiques firent même choix d'une matiere convenable à ces myſteres.

(*a*) Obeliſc. Pamph. p. 48.

(*b*) Ne quicquam myſteriorum tam arcanæ Obeliſcorum machinationi deeſſet ; materiam lapidis, primi illi hieroglyphicæ literaturæ inventores elegerunt, myſteriis quæ continebant congruam. *Ibid. p.* 49.

« La pierre de ces Obéliſques, dit le même » Auteur (*a*), étoit une eſpece de marbre dont » les couleurs différentes ſembloient avoir été » jetées goutte à goutte; ſa dureté ne le cédoit » point à celle du porphyre, que les Grecs ap- » pellent πυρροποίκιλον, les Latins *Pierres de The-* » *bes*, & les Italiens *Granito roſſo*. La carriere » d'où l'on tiroit ce marbre étoit près de cette » fameuſe ville de Thebes, où réſidoient autre- » fois les Rois d'Egypte, auprès des montagnes » qui regardoient l'Ethiopie, & les ſources du » Nil, en tirant vers le midi. Il n'eſt point de » ſortes de marbres que l'Egypte ne fourniſſe; » je ne vois pas par quelle raiſon les *Hiéromyſtes* » choiſiſſoient pour les Obéliſques celle-là plutôt » qu'une autre. Il y avoit certainement quelque » myſtere caché là-deſſous, & c'étoit ſans doute » en vue de quelque ſecret de la Nature. » On dira peut-être que la dureté, la tenacité faiſoit préférer ce marbre à tout autre, parce qu'il étoit propre à reſiſter aux injures du temps. Mais le porphyre, ſi commun dans ce pays-là, étoit bien auſſi ſolide, & par conſéquent auſſi durable. Pourquoi d'ailleurs n'y regardoit-on pas de ſi près quand il s'agiſſoit d'élever d'autres monumens plus grands ou plus petits que les Obéliſques, & l'on employoit alors d'autres eſpeces de marbres? Je dis donc, ajoute le même Auteur, que ces Obéliſques étant élevés en l'honneur de la Divinité ſolaire, on choiſiſſoit, pour les, faire une matiere dans laquelle on connoiſſoit quel-

(*a*) Loc. cit.

ques propriétés de cette Divinité, ou qui avoit quelque analogie de reſſemblance avec elle.

Le P. Kircher avoit raiſon de ſoupçonner du myſtere dans la préférence que l'on donnoit à ce marbre, dont les couleurs étoient conſtamment au nombre de quatre. Il n'a même pas mal rencontré, lorſqu'il dit que c'étoit à cauſe d'une eſpece d'analogie avec le Soleil; il auroit pu aſſurer la choſe, s'il avoit ſuivi notre ſyſtême, pour le guider dans ſes explications. Car il auroit vu clairement que les couleurs de ce marbre ſont préciſément celles qui ſurviennent à la matiere que l'on emploie dans les opérations du grand œuvre, pour faire le Soleil philoſophique, en l'honneur & en mémoire duquel on élevoit ces Obéliſques. On en jugera par la deſcription ſuivante qu'en fait le même Auteur (*a*) : « La » Nature a mélangé quatre ſubſtances pour la » compoſition de ce Pyrite Egyptien; la prin» cipale, qui en fait comme la baſe & le fond, » eſt d'un rouge éclatant, dans laquelle ſont » comme incruſtés des morceaux de cryſtal, d'au» tres d'améthyſtes, les uns de couleur cendrée, » les autres bleus, d'autres enfin noirs, qui ſont » ſemés çà & là dans toute la ſubſtance de cette » pierre. Les Egyptiens ayant donc obſervé ce » mélange, jugerent cette matiere comme la » plus propre à repréſenter leurs myſteres. » Un Philoſophe Hermétique ne s'exprimeroit pas autrement que le P. Kircher; mais il auroit des idées bien différentes. On ſait, & nous l'avons

(*a*) Ibid. p. 50.

répété assez souvent, que les trois couleurs principales de l'œuvre sont la noire, la blanche & la rouge. Ne sont-ce pas celles de ce marbre? La couleur cendrée n'est-elle pas celle que les Philosophes appellent Jupiter, qui se trouve intermédiaire entre la noire nommée Saturne, & la blanche appelée Lune ou Diane? La rouge qui domine dans ce marbre ne désigne-t-elle pas clairement celle qui, dans les livres des Philosophes Hermétiques, est comparée à la couleur des pavots des champs, & constitue la perfection du Soleil ou Apollon des Sages? La bleue n'est-elle pas celle qui précede la noirceur dans l'œuvre, que Flamel (*a*) & Philalethe (*b*) disent être un signe que la putréfaction n'est pas encore parfaite? Nous en parlerons plus au long dans le chapitre de Cérès au IVe. Livre, lorsque nous expliquerons ce que c'étoit que le lac Cyanée, par lequel se sauva Pluton en enlevant Proserpine.

Voilà tout le mystere dévoilé. Voilà le motif de la préférence que les Egyptiens donnoient à ce marbre pour en former les Obélisques; & c'étoit, comme l'on voit, avec raison, puisqu'il s'agissoit de les élever en l'honneur d'Horus ou du Soleil Philosophique, & de représenter sur leurs surfaces des hiéroglyphes, sous les ténebres desquels étoient ensevelies & la matiere dont Horus se faisoit, & les opérations requises pour y parvenir. Je ne prétends cependant pas que ce fût l'objet unique de l'érection de ces Obélisques & des

(a) Explic. des fig. hiéroglyp.
(b) Enarrat. Method. 3. Gebri Medic.

Pyramides. Je ſais que toute la Philoſophie de la Nature y étoit hiéroglyphiquement renfermée en général, & que Pythagore, Socrate, Platon, & la plupart des autres Philoſophes Grecs puiſerent leur ſcience dans cette ſource ténébreuſe, où l'on ne pouvoit pénétrer, à moins que les Prêtres d'Egypte n'y portaſſent le flambeau de leurs inſtructions; mais je ſais auſſi que les Philoſophes diſent (*a*) que la connoiſſance du grand œuvre donne celle de toute la Nature, & qu'on y voit toutes ſes opérations & ſes procédés comme dans un miroir.

Pline n'eſt pas d'accord avec Diodore ſur le Roi d'Egypte qui le premier fit élever des Obéliſques. Pline (*b*) en attribue l'invention à Mitrès ou Mitras: *Trabes ex os fecêre Reges, quodam certamine Obeliſcos vocantes Solis Numini ſacratos; radiorum ejus argumentum in effigie eſt, & ita ſignificat in nomine Ægyptio. Primus omnium id inſtituit Mitres, qui id urbe Solis (Heliopoli ſeu Thebis intellige) primus regnabat, ſomnio juſſus, & hoc ipſum ſcriptum in eo.* Mais ſans doute que cette différence ne vient que de ce que Mitrès ou Mithras ſignifioit le Soleil, & Ménas la Lune. Il y a même grande apparence que ce Mithras & ce Ménas étoient les mêmes qu'Oſiris & Iſis; non qu'ils aient en effet fait élever des Obéliſques, puiſqu'ils n'ont jamais exiſté ſous forme humaine; mais parce que c'eſt en leur honneur qu'on les éleva. On ne prouve pas

(*a*) Coſmop. novum lumen Chemic. D'Eſpagnet, Raymond Lulle, &c.

(*b*) L. 36. c. 8.

mieux

mieux leur existence réelle en disant qu'ils bâtirent Memphis (*a*) ou quelque autre ville d'Egypte ; puisque Vulcain, Neptune & Apollon ne sont pas moins des personnages fabuleux pour avoir bâti la ville de Troyes, comme nous le prouverons dans le cours de cet Ouvrage, & particulierement dans le VIe. Livre.

Sans m'attacher scrupuleusement à la succession chronologique des Rois d'Egypte, puisque leur histoire entiere n'entre point dans mon plan, je passe à quelques-uns de ceux qui ont laissé des monumens particuliers de l'œuvre Hermétique, & je m'en tiens à Diodore de Sicile pour éviter les discussions.

Simandius, au rapport d'Hécatée & de Diodore, fit des choses surprenantes à Thebes, & surpassa ses prédécesseurs en ce genre. Il fit ériger un monument admirable par sa grandeur, & par l'art avec lequel il étoit travaillé. Il avoit dix stades ; la porte par où l'on y entroit, avoit deux arpens de longueur, & quarante-cinq coudées de hauteur. Sur ce monument étoit une inscription en ces termes :

JE SUIS SIMANDIUS ROI DES ROIS.
SI QUELQU'UN DESIRE SAVOIR CE QUE J'AI ÉTÉ ET OU JE SUIS, QU'IL CONSIDERE MES OUVRAGES.

J'omets la description de ce superbe monument ; on peut la voir dans les Auteurs cités ;

(*a*) Hérodote in Euterp.

je dirai ſeulement avec eux, qu'entre les peintures & les ſculptures placées ſur un des côtés de ce fameux périſtyle, on voyoit Simandius offrant aux Dieux l'or & l'argent qu'il faiſoit tous les ans; la ſomme en étoit marquée, & montoit à 13120000000 mines, ſuivant le même Diodore.

Auprès de ce monument on voyoit la Bibliotheque ſacrée, ſur la porte de laquelle étoit écrit REMEDE DE L'ESPRIT. Sur le derriere étoit une belle maiſon, où l'on voyoit 20 couſſins ou petits lits dreſſés pour Jupiter & Junon, la ſtatue du Roi & ſon tombeau. Autour étoient diſtribués divers appartemens ornés de peintures, qui repréſentoient tous les animaux révérés en Egypte, & tous ſemblant diriger leurs pas vers le tombeau. Ce monument étoit environné d'un cercle d'or maſſif, épais d'une coudée, & ſa circonférence étoit de 365. Chaque coudée étoit un cube d'or, & marquée par des diviſions. Sur chacune étoient gravés les jours, les années, le lever & le coucher des Aſtres, & tout ce que cela ſignifioit ſuivant les obſervations aſtrologiques des Egyptiens. Ce cercle fut enlevé, dit-on, du temps que Cambyſe & les Perſes régnerent en Egypte.

Ce que nous venons de rapporter de la magnificence de Simandius, montre aſſez, tant par la matiere dont ces choſes étoient faites, que par la forme qu'on leur donnoit, pour quelle raiſon & à quel deſſein on les avoit ainſi faites. Quelque interprétation que les Hiſtoriens puiſſent y donner, comment pourront-ils ſuppoſer que Simandius ait pu tirer, ſoit des mines, ſoit des

impôts une ſi prodigieuſe quantité d'or ? Et quand on pourroit le ſuppoſer, Simandius auroit-il eu droit de s'en faire une gloire particuliere, & d'en parler comme de ſon ouvrage ? Si les autres Rois avoient le même revenu, ils pouvoient s'en glorifier comme lui. Il y eût eu de la folie à faire graver ſur ſon tombeau qu'il ne tenoit ces richeſſes que de ſes exactions, & de la puérilité à faire marquer la ſomme des richeſſes qu'il tiroit annuellement de la terre. Une ſi grande ſomme paroît à la vérité incroyable ; mais elle ne l'eſt pas à ceux qui ſavent ce que peut tranſmuer un gros de poudre de projection multipliée en qualité autant qu'elle peut l'être.

L'inſcription miſe au deſſus de la porte de la Bibliotheque, annonce combien la lecture eſt utile ; mais elle ne paroît y avoir été placée que pour marquer le tréſor qui y étoit renfermé ; c'eſt-à-dire, les livres que les Egyptiens appeloient *ſacrés*, ou ceux qui contenoient en termes allégoriques, & en caracteres hiéroglyphiques toute la Philoſophie Hermétique ou l'art de faire l'or, & le remede pour guérir toutes les maladies ; puiſque la poſſeſſion de cet art fait évanouir la ſource de toutes les maladies de l'eſprit, l'ambition, l'avarice, & les autres paſſions qui le tyranniſent. Cette ſcience étant celle de la ſageſſe, on peut dire avec Salomon (*a*), l'or n'eſt que du ſable vil en comparaiſon de la ſageſſe, & l'argent n'eſt que de la boue. Son acquiſition vaut mieux que tout le commerce de l'or & de

(*a*) Sap. 7.

l'argent ; ſon fruit plus précieux que toutes les richeſſes du monde : tout ce qu'on y deſire ne peut lui être comparé. La ſanté & la longueur de la vie eſt à ſa droite (*a*) ; la gloire & des richeſſes infinies ſont à ſa gauche. Ses voies ſont des opérations belles, louables & nullement à mépriſer ; elles ne ſe font point avec précipitation ni à la hâte, mais avec patience & attention pendant un long travail : c'eſt l'arbre de vie à ceux qui la poſſedent ; heureux ſont ceux qui l'ont en leur pouvoir !

On explique communément ces paroles, de la ſageſſe & de la piété ; mais quoiqu'on poſſede tout quand on poſſede Jéſus-Chriſt, & que l'on eſt fidele à obſerver ſa loi, l'expérience de tous les temps nous démontre que la ſanté, la longueur de la vie, la gloire & les richeſſes ne ſont pas l'apanage de tous les Saints. Pourquoi Salomon ne l'auroit-il pas dit de la ſageſſe Hermétique, puiſque tout y convient parfaitement, & en eſt proprement la définition ?

Le huitieme Roi d'Egypte après Simandius, ou Smendes, appelé auſſi Oſymandrias, fut Uchoreus, ſuivant Diodore (*b*), que je me ſuis propoſé de ſuivre. Il fit bâtir Memphis, lui donna cent cinquante ſtades de circuit, & la rendit la plus belle ville de l'Egypte ; les Rois ſes ſucceſſeurs la choiſirent pour leur ſéjour. Miris, le douzieme de ſa race, regna dans la ſuite, & fit conſtruire à Memphis le veſtibule ſeptentrional du temple, dont la magnificence n'étoit

(*a*) Prov. c. 3. (*b*) Lib. I. p. 2. c. I.

point inférieure à ce qu'avoient fait ſes prédéceſſeurs. Il fit auſſi creuſer le lac Mœris de trois mille ſix cents ſtades de tour, & de cinquante braſſes de profondeur, afin de recevoir les eaux du Nil, lorſqu'elles débordoient avec trop d'abondance, & de pouvoir les diſtribuer dans les champs des environs, quand les eaux manquoient d'inonder le pays. Chaque fois qu'on donnoit iſſue ou entrée à ces eaux, il en coûtoit cinquante talens. Au milieu de cette eſpece de lac, Miris fit élever un mauſolée à deux pyramides de la hauteur d'une ſtade chacune, l'une pour lui, l'autre pour ſon épouſe, à laquelle il accorda pour ſa toilette, tout le produit de l'impôt mis ſur le poiſſon qui ſe pêchoit dans ce lac. Sur chaque pyramide étoit une ſtatue de pierre, aſſiſe ſur un trône, le tout d'un ouvrage exquis.

Séſoſtris prit enſuite la couronne, & ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs en gloire & en magnificence. Après qu'il fut né, Vulcain apparut en ſonge à ſon pere, & lui dit que Séſoſtris ſon fils commanderoit à tout l'Univers. Il le fit en conſéquence élever avec nombre d'autres enfans du même âge; l'obligea aux mêmes exercices fatigans, & ne voulut pas qu'il eût d'autre éducation qu'eux, tant afin que la fréquentation les rendît plus liés, que pour l'endurcir au travail. Pour ſe concilier l'attachement de tout le monde, il employa les bienfaits, les préſens, la douceur, l'impunité même à l'égard de ceux qui l'avoient offenſé. Aſſuré de la bienveillance des chefs & des ſoldats, il entreprit cette grande expédition, dont les Hiſtoriens nous ont conſervé la mé-

moire. De retour en Egypte il fit une infinité de belles choſes à grands frais, afin d'immortaliſer ſon nom. Il commença par conſtruire dans chaque ville de ſes Etats un temple magnifique en l'honneur du Dieu qui y étoit adoré; & fit mettre une inſcription dans tous les temples, qui annonçoit à la poſtérité qu'il les avoit fait tous élever à ſes frais, ſans avoir levé aucune contribution ſur ſes peuples. Il fit amonceler des terres en forme de montagnes, bâtir des villes ſur ces élévations, & les peupla des habitans qu'il tira des villes baſſes, trop expoſées à être ſubmergées dans les débordemens du Nil. On creuſa par ſes ordres un grand nombre de canaux de communication, tant pour faciliter le commerce, que pour défendre l'entrée de l'Egypte à ſes ennemis. Il fit conſtruire un navire de bois de cedre, long de 280 coudées, tout doré en dehors, & argenté en dedans, qu'il offrit au Dieu qu'on révéroit particulierement à Thebes. Il plaça dans le temple de Vulcain à Memphis ſa ſtatue & celle de ſon épouſe, faites d'une ſeule pierre, haute de trente coudées, & celles de ſes enfans hautes de vingt. Il s'acquit enfin tant de gloire, & ſa mémoire fut en telle vénération, que pluſieurs ſiecles après, Darius, pere de Xerxès, ayant voulu faire placer ſa ſtatue avant celle de Séſoſtris dans le temple de Memphis, le Prince des Prêtres s'y oppoſa, en lui repréſentant qu'il n'avoit pas encore fait tant & de ſi grandes choſes que Séſoſtris. Darius, loin de ſe fâcher de la liberté du Grand Prêtre, lui répondit qu'il donneroit tous ſes ſoins pour y parvenir, & que ſi

le ciel lui conſervoit la vie, il feroit en ſorte de ne lui céder en rien.

Séſoſtris ayant régné trente-trois ans mourut, & ſon fils qui lui ſuccéda, ne fit rien de remarquable en fait de magnificence, ſinon deux obéliſques chacun d'une même pierre, haute de cent coudées & large de huit, qu'il fit dreſſer en l'honneur du Dieu d'Héliopolis, c'eſt-à-dire, du Soleil ou d'Horus. Hérodote (*a*) nomme *Pheron* ce fils de Séſoſtris, & lui donne Prothée pour ſucceſſeur, au lieu que Diodore en met pluſieurs entr'eux, & n'en nomme aucun juſqu'à Amaſis, qui eut pour ſucceſſeur Actiſanes Ethiopien, enſuite Ménides, que quelques-uns appellent Marus. C'eſt lui qui fit faire ce célebre labyrinthe, dont Dédale fut ſi enchanté, qu'il en conſtruiſit un ſemblable à Crete pendant le regne de Minos. Ce dernier n'exiſtoit plus du temps de Diodore, & celui d'Egypte ſubſiſtoit dans tout ſon entier.

Cétès, que les Grecs nomment *Prothée*, régna après Ménide; Cétès étoit expert dans tous les arts. C'eſt le Prothée des Grecs, qui ſe changeoit en toutes ſortes de figures, & qui prenoit les formes tantôt de lion, puis de taureau, de dragon, d'arbre, de feu. Nous expliquerons pourquoi dans les livres ſuivans.

Le neuvieme qui porta la couronne en Egypte après Prothée, fut Chembis, qui regna 50 ans, & fit élever la plus grande des trois pyramides, que l'on met au nombre des merveilles du monde. La plus grande couvre de ſa baſe ſept arpens de

(*a*) L. 2. c. 3.

terrein, ſa hauteur en a ſix, & ſa largeur de chacun des quatre côtés, qui diminue à meſure que la pyramide s'éleve, a ſoixante-cinq coudées. Tout l'ouvrage eſt d'une pierre extrêmement dure, très-difficile à travailler. On ne peut revenir de l'étonnement qui ſaiſit à la vue d'un édifice ſi admirable. Quelques-uns aſſurent, continue Diodore, qu'il y a plus de trois mille ans que cette maſſe énorme de bâtiſſe a été élevée, elle ſubſiſte néanmoins encore dans tout ſon entier. Ces Pyramides ſont d'autant plus ſurprenantes, qu'elles ſont dans un terein ſablonneux, fort éloigné de toutes ſortes de carrieres, & que chaque pierre de la plus grande de ces Pyramides n'avoit pas moins de trente pieds de face, ſelon le rapport d'Hérodote (*a*). La tradition du pays étoit qu'on avoit fait tranſporter ces pierres des montagnes de l'Arabie. Une inſcription gravée ſur cette Pyramide apprenoit que la dépenſe faite en oignons, ails & raves donnés pour vivre aux ouvriers qui avoient travaillé à ſa conſtruction, montoit à ſeize cents talens d'or ; que trois cents ſoixante mille hommes y furent employés pendant vingt ans, & qu'il en coûta douze millions d'or pour tranſporter les pierres, les tailler & les poſer. Suivant Ammien Marcellin on ne fit pas moins de dépenſes pour le Labyrinthe. Combien en dût-il coûter, dit Hérodote, pour le fer, les vêtemens des ouvriers, & les autres choſes requiſes ?

Chabrée & Mycerin qui régnerent après Chem-

(*a*) Lib. 2.

bis, firent aussi élever des Pyramides superbes, avec des frais proportionnés, mais immenses. Bocchorus vint ensuite; Sabachus, qui abdiqua la couronne, & se retira en Ethiopie. L'Egypte après cela fut gouvernée par douze Rois pendant quinze ans, au bout desquels un des douze nommé Psammeticus se fit Roi. Il attira le premier les étrangers en Egypte (a), & leur procura toute la sûreté dont ils n'avoient point joui sous ses prédécesseurs, qui les faisoient mourir, ou les réduisoient en servitude. La cruauté que les Egyptiens exercerent envers les étrangers sous le regne de Busiris, donna occasion aux Grecs, dit Diodore, d'invectiver contre ce Roi, de la maniere qu'ils l'ont fait dans leurs fables, quoique tout ce qu'ils en rapportent soit contraire à la vérité.

Après la mort de Psammeticus commença la quatrieme race des Rois d'Egypte, c'est-à-dire, d'Apries, qui ayant été attaqué par Amasis, chef des Egyptiens révoltés, fut pris & étranglé. Amasis fut élu à sa place environ l'an du monde 3390, qui fut celui du retour de Pythagore dans la Grece sa patrie. Pendant le regne du successeur d'Amasis, Cambyses, Roi de Perse, subjugua l'Egypte vers la troisieme année de la soixante-troisieme Olympiade. Des Ethiopiens, des Perses, des Macédoniens porterent aussi la couronne d'Egypte; & parmi ceux qui y ont régné, on compte six femmes.

Quelques réflexions sur ce que nous avons

(a) Herodot. l. 2, c. 154.

rapporté d'après Diodore, ne seront pas hors de propos. Les superbes monumens que le temps avoit détruits, ou qui subsistoient encore lorsque cet Auteur fut en Egypte; les frais immenses avec lesquels on les avoit élevés; l'usage de choisir les Rois dans le nombre des Prêtres, & tant d'autres choses qui se présentent à l'esprit, sont des preuves bien convaincantes de la science Chymico-Hermétique des Egyptiens. Diodore parle en Historien, & ne peut être suspect quant à cet Art sacerdotal, à cette Chymie qu'il ignoroit, selon les apparences, avoir été en vigueur dans ce pays-là. Il ne soupçonnoit même pas qu'on pût avoir de l'or d'ailleurs que des mines. Ce qu'il dit (*a*) de la maniere de le tirer des terres frontieres de l'Arabie & de l'Ethiopie; le travail immense qui étoit requis pour cela; le grand nombre de personnes qui y étoient occupées, donne assez à entendre qu'il ne croyoit pas qu'on en tirât d'ailleurs. Aussi n'avoit-il pas été initié dans les mysteres de ce pays. Il ne paroît même pas qu'il ait eu une liaison particuliere avec les Prêtres. Il ne rapporte que ce qu'il avoit vu ou appris de ceux qui, comme lui, n'y soupçonnoient sans doute rien de mystérieux; il avoue cependant quelquefois, que ce qu'il rapporte a tout l'air de fable; mais il ne s'avise pas de vouloir pénétrer dans leur obscurité. Il dit que les Prêtres conservoient inviolablement un secret qu'ils se confioient successivement. Mais il étoit du nombre de ceux qui pensoient voir clair où ils ne voyoient

(*a*) Rer. Antiq. l. 3, c. 2.

goutte; & qui s'imaginoient que ce ſecret n'avoit d'autre objet que le tombeau d'Oſiris, & peut-être ce qu'on entendoit par les cérémonies du culte de ce Dieu, de Vulcain & des autres. S'il avoit fait attention au culte particulier que l'on rendoit à Oſiris, Iſis, Horus, qui ne paſſoient que pour des hommes; celui de Vulcain, dont tous les Rois ſe firent un devoir d'embellir le temple à Memphis, les cérémonies particulieres que l'on obſervoit dans ce culte; que les Rois étoient appelés *Prêtres de Vulcain*, pendant que chez les autres Nations, Vulcain étoit regardé comme un miſérable Dieu, chaſſé du ciel à cauſe de ſa laide figure, & condamné à travailler pour eux. Si Diodore avoit réfléchi ſur l'attention qu'avoient les Rois d'Egypte avant Pſammétichus, d'empêcher l'entrée de leur pays aux autres Nations, il auroit vu ſans peine qu'ils ne le faiſoient pas ſans raiſons. Le commerce des étrangers, pouvant apporter dans l'Egypte les richeſſes abondantes qu'il porte dans les autres pays, il y eût eu de la folie aux Egyptiens de l'interdire. Diodore convient cependant avec tous les Auteurs, que les Egyptiens étoient les plus ſages de tous les Peuples; & cette idée ne peut convenir à ces puérilités introduites dans leur culte, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'elles renfermoient des myſteres ſublimes, & conformes à l'idée que l'on avoit de leur haute ſageſſe. Puiſque le commerce ne portoit en Egypte ni l'or, ni l'argent, ils avoient ſans doute une autre reſſource pour trouver ces métaux chez eux: mais en ſuppoſant avec Diodore qu'on tiroit au moins l'or d'une

terre noire, & d'un marbre blanc; peut-on penſer qu'ils en fourniſſoient aſſez pour ces dépenſes exceſſives que les Rois firent pour la conſtruction de ces merveilles du monde? ces métaux pouvoient-ils devenir aſſez communs pour que le peuple en eût cette abondance, dont l'écriture fait mention, au ſujet de la fuite des Hébreux de l'Egypte? Si ces mines avoient été ſi riches, eût-il fallu tant de travail pour les exploiter? Je ſerois tenté de croire que Diodore ne parle de ces mines que par ouï dire. Cette terre noire, ce marbre blanc d'où l'on tiroit de l'or, m'ont bien l'air de n'être autres que la terre noire & le marbre blanc des Philoſophes Hermétiques; c'eſt-à-dire, la couleur noire, de laquelle Hermès & ceux qu'il avoit inſtruits, ſavoient tirer l'or Philoſophique. C'étoit-là le ſecret de l'Art ſacerdotal, de l'Art des Prêtres d'où l'on tiroit les Rois; auſſi Diodore dit-il que l'invention des métaux étoit fort ancienne chez les Egyptiens, & qu'ils l'avoient appriſe des premiers Rois du pays. Que les Métallurgiſtes de nos jours ſuivent dans le travail des mines la méthode que Diodore détaille ſi bien, & qu'ils nous diſent enſuite quelle réuſſite aura eu leur travail. Le P. Kircher ſentoit bien ſon inſuffiſance, & l'impoſſibilité de la choſe, lorſque, pour prouver que la Philoſophie Hermétique ou l'art de faire de l'or n'étoit pas connu des Egyptiens, il apporte le témoignage de Diodore en preuve que ces peuples le tiroient des mines, & ſe voit enfin obligé de recourir à un ſecret qu'ils avoient de tirer ce métal de toutes ſortes de matieres. Ce ſecret

ſuppoſe donc que l'or ſe trouve dans tous les mixtes. Les Philoſophes Hermétiques diſent, il eſt vrai, qu'il y eſt en puiſſance; c'eſt pourquoi leur matiere, ſelon eux, ſe trouve par-tout, & dans tout; mais le P. Kircher ne l'entendoit pas dans ce ſens là: & le ſecret d'extraire en réalité l'or de tous les mixtes eſt une ſuppoſition ſans fondement. La ſcience Hermétique, l'Art ſacerdotal, étoit la ſource de toutes ces richeſſes des Rois d'Egypte, & l'objet de ces myſteres ſi cachés ſous le voile de leur prétendue Religion.

Quel autre motif auroit pu les engager à ne s'expliquer que par des hiéroglyphes? une choſe auſſi eſſentielle que la Religion demande-t-elle à être enſeignée par des figures inintelligibles à d'autres qu'aux Prêtres? Que le fond de la Religion ou plutôt l'objet ſoient des myſteres, il n'y a rien d'étonnant: tout le monde ſait que l'eſprit humain eſt trop borné pour concevoir clairement tout ce qui regarde Dieu & ſes attributs; mais loin de vouloir les rendre encore plus incompréhenſibles en les préſentant ſous les ténebres preſque impénétrables des hiéroglyphes. Hermès & les Prêtres qui ſe propoſoient de donner au peuple la connoiſſance de Dieu, auroient pris des moyens plus à ſa portée; ce qui ne s'accordoit en aucune façon, & qui eût été même contradictoire avec ce ſecret qui leur avoit été recommandé, & qu'ils gardoient ſi inviolablement. C'eût été prendre préciſément les moyens de ne pas réuſſir dans leur deſſein.

Je ſais que de quelques-unes des fables Egyptiennes on pouvoit former un modele de mo-

rale ; mais les autres n'y convenoient nullement. Il y a donc grande apparence qu'elles avoient un autre objet que celui de la Religion. On a inventé une infinité de ſyſtêmes pour expliquer & les hiéroglyphes & les fables ; M. Peluche (*a*), en ſuivant les idées de quelques autres, a prétendu qu'ils n'avoient d'autres rapports qu'avec les ſaiſons, & qu'ils n'étoient que des inſtructions que l'on donnoit au peuple pour la culture des terres : mais quelle connexion peut avoir cela avec tous ces ſuperbes monumens, ces richeſſes immenſes dont nous avons parlé, ces Pyramides où les Auteurs nous aſſurent que les anciens Philoſophes Grecs puiſerent leur Philoſophie ? Ces ſages y voyoient donc ce que les inventeurs de ces hiéroglyphes n'avoient pas eu deſſein d'y mettre ; diſons plutôt que les fabricateurs du ſyſtême de M. Peluche n'y voyoient eux-mêmes goutte. Un peuple qui n'eût été occupé que de la culture des terres, & qui n'exerçoit aucun commerce avec les autres Nations, auroit-il trouvé, en labourant, ces tréſors qui fourniſſoient à tant de dépenſes ? Comment M. Peluche adaptera-t-il ce ſecret ſi recommandé à ſon ſyſtême ? y auroit il eu du myſtere à repréſenter hiéroglyphiquement, ce que l'on auroit enſuite expliqué ouvertement à tout le monde ? Peut-on en même temps cacher & découvrir une même choſe ? C'eût été le ſecret de la comédie. Il n'eſt pas vraiſemblable que l'on eût non ſeulement fait un myſtere de ce que tout le monde ſavoit, mais

(*a*) Hiſt. du Ciel.

qu'on eût défendu ſous peine de la vie de le divulguer. Voyons quelques-uns de ces hiéroglyphes, & par les explications que nous en donnerons, tirées de la Philoſophie Hermétique, on aura lieu de ſe convaincre de l'illuſion de M. Peluche & de tant d'autres.

SECTION TROISIEME.

DES ANIMAUX RÉVÉRÉS EN ÉGYPTE, ET DES PLANTES HIÉROGLYPHIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Du Bœuf Apis.

Tous les Hiſtoriens qui parlent de l'Egypte, font mention du Bœuf ſacré. « Nous ajouterons » à ce que nous avons rapporté du culte rendu » aux animaux, les attentions & le ſoin que » les Egyptiens ont pour le Taureau ſacré, » qu'ils appellent *Apis*. Lorſque ce Bœuf eſt » mort (*a*), & qu'il a été magnifiquement in- » humé, des Prêtres commis pour cela en cher- » chent un ſemblable, & le deuil du peuple

(*a*) Diodor. l. 1. c. 4.

» ceſſe lorſque ce Taureau eſt trouvé. Les Prê-
» tres à qui l'on confie ce ſoin, conduiſent le
» jeune animal à la ville du Nil, où ils le nour-
» riſſent pendant quarante jours. Ils l'introdui-
» ſent enſuite dans un vaiſſeau couvert, dans
» lequel on lui a préparé un logement d'or, &
» l'ayant conduit à Memphis avec tous les hon-
» neurs dûs à un Dieu, ils le logent dans le
» temple de Vulcain. Pendant tout ce temps-là
» les femmes ſeules ont permiſſion de voir le
» Bœuf; elles ſe tiennent debout devant lui
» d'une maniere très-indécente. C'eſt le ſeul
» temps où elles puiſſent le voir. » Strabon (*a*) dit que ce Bœuf doit être noir, avec une ſeule marque blanche formée en croiſſant de lune, au front ou ſur l'un des côtés. Pline eſt du même ſentiment (*b*). Hérodote (*c*), en parlant d'Apis, que les Grecs nomment *Epaphus*, dit qu'il doit avoir été conçu par le tonnerre; qu'il doit être tout noir, ayant une marque quarrée au front, la figure d'une aigle ſur le dos, celle d'un eſcarbot au palais, & le poil double à la queue (*d*).

(*a*) Geogr. liv. dernier.

(*b*) Bos ab Ægyptiis numinis vice cultus Apis vocatur, ac candicanti maculâ in dextro latere, ac cornibus lunæ creſcentis inſignibus, nodum ſub lingua habet quem cantharum appellant. Hunc Bovem certis vitæ annis tranſactis, meſſum in ſacerdotum fonte enecant; interim luctu alium quem ſubſtituant quæſituri donec inveniant derasis capitibus lugent, inventus deducitur à ſacerdotibus Memphim. *L.* 8. *c.* 46.

(*c*) L. III. c. 28.

(*d*) Eſt autem hic Apis, idemque Epaphus, è vacca genitus quæ nullum dum alium poteſt concipere fœtum: quam Ægyptii aiunt fulgure ictam concipere ex

Pomponius

Pomponius Mela eſt d'accord avec Hérodote, quant à la conception d'Apis, de même qu'Elien. « Les Grecs, dit ce dernier, le nomment *Epa-* » *phus*, & prétendent qu'il tire ſon origine d'Io » l'Argienne, fille d'Inaque; mais les Egyptiens » le nient, & en prouvent le faux, en aſſurant » que l'Epaphus des Grecs eſt venu bien des » ſiecles après Apis. Les Egyptiens le regardent » comme un grand Dieu, conçu d'une Vache » par l'impreſſion de la foudre. » On nourriſſoit ce Taureau pendant quatre ans, au bout deſquels on le conduiſoit en grande ſolemnité à la fontaine des Prêtres, dans laquelle on le faiſoit noyer, pour l'enterrer enſuite dans un magnifique tombeau.

Pluſieurs Auteurs font mention des Palais ſuperbes, & des appartemens magnifiques que les Egyptiens bâtiſſoient à Memphis pour loger le Taureau ſacré. On ſait les ſoins que les Prêtres ſe donnoient pour ſon entretien, & la vénération que le peuple avoit pour lui. Diodore nous apprend que de ſon temps le culte de ce Bœuf étoit encore en vigueur, & ajoute qu'il étoit fort ancien. Nous en avons une preuve dans le Veau d'or que les Iſraélites fabriquerent dans le déſert. Ce peuple ſortoit de l'Egypte, & avoit emporté avec lui ſon penchant pour l'idolatrie Egyptienne. Il s'étoit écoulé bien des ſiecles depuis Moyſe

eo Apim. Habet autem hic vitulus, qui appellatur Apis hæc ſigna. Toto corpore eſt niger, in fronte habens candorem figuræ quadratæ, in tergo effigiem Aquilæ, cantharum in palato, duplices in cauda pilos. *Herod. l.* 3. *c.* 28.

juſqu'à Diodore, qui vivoit, ſuivant ſon propre témoignage, du temps de Jules Céſar, & fut en Egypte ſous le regne de Ptolomée Aulete, environ 55 avant la naiſſance de J. C.

Les Egyptiens, du temps du voyage de cet Auteur, ignoroient probablement la véritable origine du culte qu'ils rendoient à Apis, puiſque leurs ſentimens varioient ſur cet article. Les uns, dit-il, penſent qu'ils adorent ce Bœuf, parce que l'ame d'Oſiris, après ſa mort, paſſa dans le corps de cet animal, & de celui-ci dans ſes ſucceſſeurs. D'autres racontent qu'un certain Apis ramaſſa les membres épars d'Oſiris tué par Typhon, les mit dans un Bœuf de bois, couvert de la peau blanche d'un Bœuf, & que pour cette raiſon on donne à la ville le nom de Buſiris. Cet Hiſtorien rapporte les ſentimens du peuple; mais il avoue lui-même (*a*) que les Prêtres avoient une autre tradition ſecrete, conſervée même par écrit. Les raiſons que Diodore déduit, d'après les Egyptiens, du culte qu'ils rendoient aux animaux, lui ont paru fabuleuſes à lui-même, & ſont en effet ſi peu vraiſemblables, que j'ai cru devoir les paſſer ſous ſilence. Il n'eſt pas ſurprenant que le Peuple & Diodore n'en

(*a*) Multa alia de Api fabulantur, quæ longum eſſet ſingulatim referre. Omnia verò miranda & fide majora de hujuſmodi animalium honore diſſerentes Ægyptii, dubitationem haud parvam quærentibus cauſas injecerunt. Sacerdotes ſecretiora quædam ſcripta, ut jam diximus habent. Multi Ægyptiorum tres cauſas reddunt, quarum prima præſertim, omninò fabuloſa eſt, & antiquorum ſimplicitate digna. *L.* 1. *rerum Antiq. c.* 4.

aient pas ſu le vrai, puiſque les Prêtres, obligés à un ſecret inviolable ſur cet article, s'étoient bien donné de garde de les leur déclarer. Ce ſont ces mauvaiſes raiſons qui ont jeté un ſi grand ridicule ſur le culte que les Egyptiens rendoient aux animaux. Regardés dans tous les temps comme les plus ſages, les plus aviſés, les plus induſtrieux des hommes, la ſource même où les Grecs & les autres Nations puiſerent toute leur Philoſophie & leur ſageſſe, comment les Egyptiens auroient ils donné dans de ſi grandes abſurdités? Pythagore, Démocrite, Platon, Socrate, &c. ſavoient bien ſans doute qu'elles renfermoient quelques myſteres que le peuple ignoroit, mais dont les Prêtres étoient parfaitement inſtruits. Ce culte étoit par lui-même ſi puérile, qu'il ne pouvoit être tombé dans l'eſprit d'un auſſi grand homme que l'étoit Hermès Triſmégiſte ſon inventeur, s'il n'avoit eu des vues ultérieures, qu'il ne jugea pas à propos de manifeſter à d'autres qu'aux Prêtres, penſant que les inſtructions qu'on donnoit d'ailleurs au peuple pour lui faire connoître le vrai Dieu, & en conſerver le culte, ſuffiroient pour l'empêcher de tomber dans l'idolatrie. Hé, malgré les inſtructions journalieres que l'on donne de la vraie Religion, & du culte religieux qui doit l'accompagner, combien les peuples n'y introduiſent-ils pas de ſuperſtitions? Je ne crois pas, dit M. l'Abbé Banier (*a*), qu'il y eût de Religion dans le monde qui fût exempte de ce reproche, ſi

(*a*) Myth. T. I. p. 512.

l'on n'avoit égard qu'aux pratiques populaires, qui ne ſont ſouvent qu'une ſuperſtition peu éclairée.

Le ſecret confié aux Prêtres d'Egypte n'avoit donc pas pour objet le culte du vrai Dieu ; & le culte des animaux étoit relatif à ce ſecret. Intimidés par la peine de mort, & connoiſſant d'ailleurs les conſéquences funeſtes de la divulgation de ce ſecret, ils le gardoient inviolablement. Le peuple ignorant les vraies cauſes de ce prétendu culte des animaux, ne pouvoient en donner que des raiſons frivoles, conjecturales & fabuleuſes. Il eût fallu les apprendre de ceux qui avoient été initiés, & ils ne les diſoient pas. Les Hiſtoriens qui n'étoient pas de ce nombre ſe ſont trouvés dans le même cas que Diodore. L'on entrevoit ſeulement à travers les nuages de ces traditions fabuleuſes, quelques rayons de lumiere que les Prêtres & les Philoſophes avoient laiſſé échapper. Horus Apollo n'a ſuivi lui-même que les idées populaires dans l'interprétation qu'il a donnée des hiéroglyphes Egyptiens. Ce n'eſt donc pas aux explications qu'en donnent ces Auteurs, qu'il faut s'en tenir, puiſqu'on ſait très-bien qu'ils n'étoient pas du nombre des initiés, & que les Prêtres ne leur avoient pas dévoilé leur ſecret. Il faut examiner ſeulement le ſimple récit qu'ils font des choſes, & voir s'il y a moyen de trouver une baſe ſur laquelle tout cela puiſſe rouler, un objet auquel & les animaux pris en eux-mêmes, & les cérémonies de leur culte prétendu, puiſſent tendre & ſe rapporter en tout, au moins dans leur inſtitution primitive. Tous ceux qui, comme le P. Kircher, ont voulu don-

ner dans leurs propres idées, ou fonder leurs interprétations sur celle des Historiens qui n'étoient pas au fait, ont prouvé clairement par leurs explications forcées, qu'il ne faut pas s'en rapporter à eux. La base dont j'ai parlé est la Philosophie Hermétique; & l'objet de ce culte n'est autre que la matiere requise de l'Art sacerdotal, & les couleurs qui lui surviennent pendant les opérations, lesquelles, pour la plupart, sont indiquées par la nature des animaux, & par les cérémonies qu'on observoit dans leur culte. Afin d'en convaincre ceux qui voudroient encore en douter, examinons chaque chose en particulier.

Il falloit un Taureau noir, ayant une marque blanche au front ou à l'un des côtés du corps; cette marque devoit avoir la forme d'un croissant, selon quelques Auteurs; ce Taureau devoit même avoir été conçu par les impressions de la foudre. On ne pouvoit mieux désigner la matiere de l'Art Hermétique que par tous ces caracteres. Quant à sa conception, Haymon (*a*) dit en termes exprès qu'elle s'engendre parmi la foudre & le tonnerre. Le noir est le caractere indubitable de la vraie matiere, comme le disent unanimement tous les Philosophes Hermétiques, parce que la couleur noire est le commencement

(*a*) Jam ostendam vobis fideliter locum ubi lapidem nostrum tolletis. Ite secretè & morosè cum magno silentio, & accedite posteriora mundi, & audietis tonitrum sonantem, sensietis ventum stantem, & videbitis grandinem & pluviam cadentem, & hæc est res quam desideratis. *Epist.*

& la clef de l'œuvre. La marque blanche en forme de croiſſant, étoit l'hiéroglyphe de la couleur blanche qui ſuccede à la noire, & que les Philoſophes ont nommé *Lune*. Le Taureau par ces deux couleurs avoit un rapport avec le Soleil & la Lune, qu'Hermès (*a*) dit être le pere & la mere de la matiere. Porphyre (*b*) confirme cette idée, en diſant que les Égyptiens avoient conſacré le Taureau Apis au Soleil & à la Lune, parce qu'il en portoit les caracteres dans ſes couleurs noires & blanches, & le ſcarabé qu'il devoit avoir ſur la langue. Apis étoit plus en particulier le ſymbole de la Lune, tant à cauſe de ſes cornes qui repréſentent le croiſſant, que parce que la Lune n'étant pas dans ſon plein, a toujours une partie ténébreuſe indiquée par le noir, & l'autre partie blanche, claire & reſplendiſſante, caractériſée par la marque blanche, ou en forme de croiſſant.

Ces raiſons étoient ſuffiſantes pour faire choiſir un Taureau de cette eſpece pour caractere hiéroglyphique, préférablement à tout autre animal; mais les Prêtres en avoient d'autres encore, dont le motif n'étoit pas moins raiſonnable. Le Soleil produit cette matiere, la Lune l'engendre; la terre eſt la matrice où elle ſe nourrit; c'eſt

(*a*) Table d'Emeraude.

(*b*) Lunæ præterea taurum dedicarunt Ægyptii, quem Apim nuncupant, nigrum præ cæteris & ſigna Solis & Lunæ habentem; mutuatur autem ex Sole Luna lumen, ſolis ſymbolum eſt nigredo; nam & ſolis ardor nigriora reddit corpora humana, & qui ſub lingua eſt ſcarabæus Lunæ verò coloris diviſio. *Porph. lib. de abſtinentia.*

elle qui nous la fournit, comme les autres choſes néceſſaires à la vie, & le Bœuf eſt le plus utile à l'homme, par ſa force, ſa docilité, ſon travail dans l'agriculture, dont les Philoſophes emploient ſans ceſſe l'allégorie pour exprimer les opérations de l'Art Hermétique. C'eſt pour cette raiſon que les Egyptiens diſoient allégoriquement qu'Iſis & Oſiris avoient inventé l'agriculture, & qu'ils en faiſoient les ſymboles du Soleil & de la Lune. Oſiris & Iſis n'étoient pas mal déſignés par le Bœuf, même ſuivant les idées que quelques Auteurs attribuent aux Egyptiens à cet égard. Oſiris ſignifie feu caché, le feu qui anime tout dans la Nature, & qui eſt le principe de la génération & de la vie des mixtes. Les Egyptiens penſoient, ſuivant le témoignage d'Abénéphi (*a*), que le génie & l'ame du monde habitoient dans le Bœuf; que tous les ſignes ou marques diſtinctives d'Apis étoient autant de caracteres ſymboliques de la Nature; les Egyptiens, au rapport d'Euſebe, diſoient auſſi qu'ils remarquoient dans le Bœuf beaucoup de propriétés ſolaires, & qu'ils ne pouvoient mieux repréſenter Oſiris ou le Soleil, que par cet animal.

Mais s'il eſt vrai, dira-t-on, que les Prêtres d'Egypte ne prétendoient pas donner au peuple Apis pour un Dieu, pourquoi lui décerner un culte & des cérémonies? Je réponds à cela, que

(*a*) Dicebant autem Ægyptii quod ſub Bove habitaret genius, ipſe eſt anima mundi; & omne ſignum, quod obſervabant in corpore ejus, illud putabant ſignum quoddam & caracterem Naturæ. *Abenephius, de cultu Ægypt.*

le culte n'étoit pas un culte de latrie ou une véritable adoration, mais seulement relatif, & des cérémonies telles que celles qui sont en usage dans les fêtes publiques, ou à peu près comme l'on donne de l'encens aux personnes vivantes, ou aux figures qui sont représentées sur leurs tombeaux. C'est une pure marque de vénération pour leur rang, ou pour leur mémoire, & l'on ne prétend pas leur rendre les mêmes honneurs qu'à la Divinité. Les Prêtres avoient d'ailleurs deux raisons plausibles d'en agir ainsi. Pénétrés de reconnoissance envers le Créateur, pour une grace si spéciale que celle de la connoissance de l'Art sacerdotal, ils vouloient non seulement lui en rendre des actions de graces en particulier; mais ils vouloient aussi engager le peuple à y joindre les siennes, puisqu'il profitoit de cette grace, quoique sans le savoir, par les avantages qu'il retiroit des productions de l'Art Hermétique. On présentoit en conséquence à ce peuple, qui ne se conduit gueres que par les sens, l'animal le plus utile & le plus nécessaire, pour l'engager à penser au Créateur & à recourir à lui, en lui donnant occasion de réfléchir sur ses bienfaits. Il ne pouvoit voir Dieu. Tout occupé des choses terrestres, il lui falloit un objet sensible qui le lui rappelât sans cesse, & en particulier dans certains temps, c'est-à-dire, les jours de fêtes & de pompes instituées pour cela. C'est l'idée que l'on doit avoir des Prêtres d'Egypte à cet égard; & je crois que l'on doit penser avec le P. Kircher (*a*), & bien d'autres savans, que

(*a*) Quicquid igitur portentorum coluit Ægyptus:

ces Prêtres qui furent les maîtres de ces Philosophes, à qui la postérité a consacré le nom de sages par excellence, étoient trop sensés pour croire à la lettre les fables d'Osiris, Isis, Horus, Typhon, &c. & pour rendre un culte aussi extravagant à des animaux ou autres symboles de la Divinité. Les témoignages d'Hermès Trismégiste même, d'Iamblique sur les mysteres des Egyptiens, ce que disent Plotinus dans son troisieme livre des Hypostases, Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, &c. sont plus que suffisans pour fixer ce que nous devons en penser. Défionsnous des Auteurs Grecs & Latins, qui n'étoient pas toujours assez bien instruits des mysteres des Egyptiens, que les Prêtres leur cachoient comme à des profanes.

La seconde raison est que le secret de l'Art sacerdotal étant d'une nature à ne pas être communiqué sans avoir éprouvé la discrétion & la prudence de ceux que l'on se proposoit d'initier, les jeunes Prêtres que l'on y disposoit par des instructions, ayant toujours ces hiéroglyphes devant les yeux, sentoient réveiller leur curiosité,

quicquid fabularum de Diis suis, Osiride, Iside, Typhone, Horo aliisque tradidit, iis sacerdotes sapientissimos, nequaquam existimandum est, vel fidem habuisse; aut stolidâ quâdam, ac insipiente persuasione (uti plebs faciebat) inductos, simulachra veluti numina quædam adorasse, hoc enim quam ab animo sapienti alienum esse nemo non novit. Sed magna iis mysteria significasse, neque hæc ratione carere, sed certas causas habere, vel historiâ, vel naturâ introductas, symbolis istis tam multiformibus luculenter confessi sunt. *Kirch. Mystag. Ægypt. l. 3. c. 3.*

& ſe trouvoient animés, par leur préſence, à la recherche de ce qu'ils pouvoient ſignifier. Ils paſſoient leur noviciat de ſept ans à recevoir ces inſtructions, & à s'exercer ſur ce que ces animaux repréſentoient, afin de ſavoir parfaitement la théorie avant que de s'adonner à la pratique.

Il falloit auſſi avoir égard au peuple qu'on ne vouloit pas inſtruire du fond du myſtere, & employer des explications feintes, mais avec un air de vraiſemblance, qui peut du moins l'empêcher de ſoupçonner le vrai fond de la choſe. Sans cette adreſſe, les Prêtres n'auroient pu garder tranquillement un ſecret dont le peuple auroit ſenti tout l'avantage. Les idées de Religion que ce peuple y accommoda dans la ſuite, devinrent auſſi un frein qu'il poſa lui-même à ſa curioſité. Le feu entretenu perpétuellement dans le temple de Vulcain auroit bien pu l'irriter ; mais les explications ſimulées, les fables allégoriques que l'on débitoit à ce ſujet, empêchoient de faire attention à ſon véritable objet.

La matiere de l'Art philoſophique étoit donc déſignée par Oſiris & Iſis, dont le ſymbole hiéroglyphique étoit le Taureau, dans lequel les Egyptiens diſoient que les ames de ces Dieux avoient paſſé après leur mort ; ce qui lui faiſoit donner le nom de Sérapis, & les engageoit à lui rendre les mêmes honneurs qu'à Oſiris & Iſis. Nous en dirons deux mots ci-après.

Les Grecs, inſtruits par les Egyptiens, repréſentoient auſſi la matiere Philoſophique par un ou pluſieurs Taureaux, comme on le voit dans la fable du Minotaure, renfermé dans le Laby-

rinthe de Crete, vaincu par Théſée, avec le ſecours du filet d'Ariadne ; par les Bœufs qu'Hercule enleva à Gérion ; ceux d'Augias ; par les Bœufs du Soleil, qui paiſſoient en Trinacrie, ceux que Mercure vola ; par les Taureaux que Jaſon fut obligé de mettre ſous le joug, pour parvenir à enlever la Toiſon d'or, & bien d'autres qu'on peut voir dans les Fables. Tous ces Bœufs n'étoient pas noirs & blancs comme devoit l'être Apis, puiſque ceux de Gérion étoient rouges ; mais il faut obſerver que la couleur noire & la blanche qui lui ſuccede dans les opérations de l'œuvre, ne ſont pas les deux ſeules qui ſurviennent à la matiere ; la couleur rouge vient auſſi après la blanche, & ceux qui ont inventé ces fables ont eu en vue ces différentes circonſtances. Les voiles du vaiſſeau de Théſée étoient noires, même après qu'il eût vaincu le Minotaure, & celles du vaiſſeau d'Ulyſſe l'étoient auſſi, lorſqu'il partit pour reconduire Chryſeis à ſon pere ; mais il en prit de blanches pour ſon retour, parce que les deux circonſtances étoient bien différentes, comme nous le verrons dans leurs hiſtoires.

Apis devoit être un Taureau jeune, ſain, hardi ; c'eſt pourquoi les Philoſophes diſent qu'il faut choiſir la matiere fraîche, nouvelle & dans toute ſa vigueur ; ne la prenez point ſi elle n'eſt fraîche & crue dit Haimon (*a*). On n'entretenoit Apis que pendant quatre ans, & ſon logement étoit dans le temple de Vulcain. Après ce temps-

(*a*) Epître.

là on le faiſoit noyer dans la fontaine des Prêtres, & l'on en cherchoit un nouveau tout ſemblable pour lui ſuccéder; c'eſt que la premiere œuvre étant finie dans le fourneau Philoſophique, il faut commencer la ſeconde ſemblable à la premiere, ſuivant le témoignage de Morien (*a*). Le fourneau ſecret des Philoſophes eſt le temple de Vulcain, où l'on entretenoit un feu perpétuel, pour indiquer que le feu Philoſophique doit être auſſi conſervé ſans interruption; c'eſt pourquoi ils ont donné à leur fourneau ſecret le nom d'*Athanor*. On ſait que Vulcain ne ſignifie que le feu. Si ce feu s'éteignoit un inſtant, & que la matiere ſentît le moindre froid, Philalethe, Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve & tous les Philoſophes aſſurent que l'œuvre ſeroit perdue. Ils apportent à ce ſujet l'exemple de la poule qui couve: ſi les œufs ſe refroidiſſent un inſtant ſeulement, le pouſſin périra. Les quatre ſaiſons des Philoſophes, & les quatre couleurs principales qui doivent paroître dans chaque œuvre, ſont indiquées par les quatre années d'entretien d'Apis; ces quatre ans, pris même dans le ſens naturel, ſignifioient auſſi quelque choſe; mais lorſque les Philoſophes parlent du temps que dure chaque *diſpoſition*, pour me ſervir du terme de Morien, ils en parlent auſſi myſtérieuſement que du reſte, & ne veulent pas déclarer pourquoi on noye le Taureau dans la cinquieme année. Nous donnerons quelques éclairciſſemens là-deſſus, lorſque nous traiterons

(*a*) Entretien du Roi Calid.

des fêtes & des jeux des Anciens, dans le quatrieme livre de cet Ouvrage.

De même que le Taureau étoit le ſymbole du chaos Philoſophique, de même auſſi les autres animaux ſignifioient ou les différentes qualités de la matiere, comme ſa fixité, ſa volatilité, ſa ponticité, ſa vertu réſolutive, dévorante, ſes couleurs variées, ſuivant les différens progrès de l'œuvre, ſes propriétés relatives aux élémens & à la nature de ces animaux. Le peuple les ayant vu ſculptés ou peints auprès d'Oſiris, d'Apis, d'Iſis, de Typhon, d'Horus, &c. commencerent d'abord à n'avoir qu'un certain reſpect pour eux, relatif aux prétendus Dieux, auprès deſquels il les voyoient. Ce reſpect ſe fortifia peu à peu; la ſuperſtition ſe mit de la partie, & l'on crut qu'ils méritoient un culte particulier comme Apis avoit le ſien. On ne vit pas plus de difficultés, & l'on ne trouva pas plus d'extravagance à adorer un Bélier, qu'à rendre un culte à un Bœuf; le Lion valoit bien le Bélier, on lui décerna le ſien, & ainſi des autres, ſelon que le peuple étoit affecté. Les ſuperſtitions ſe couvent à la ſourdine; elles s'enracinent au point qu'il n'eſt preſque pas poſſible de les détruire. Les Prêtres n'en ſont ſouvent inſtruits que lorſque le remede deviendroit capable d'aigrir le mal. Le progrès va toujours ſon train, il ſe fortifie de plus en plus. Les ſucceſſeurs d'Hermès pouvoient bien déſabuſer le peuple d'Egypte de ces erreurs; ils le faiſoient ſans doute: nous en avons une preuve dans la réponſe que le Grand Prêtre fit à Alexandre, dans les inſtructions qu'ils donnerent aux Grecs & aux

autres Nations, qui furent prendre des leçons en Egypte: mais il falloit à ces Prêtres de la circonſpection & de la prudence; en détrompant le peuple, ils couroient riſque de dévoiler leur ſecret. Si, par exemple, en expliquant l'expédition d'Oſiris, ils avoient dit qu'on ne devoit pas l'entendre d'une expédition réelle, & que les prétendus enſeignemens qu'il donnoit aux différentes Nations ſur la maniere de cultiver les terres, de les enſemencer, & d'en cueillir les fruits, devoient s'entendre de la culture d'un champ bien différent que celui des terres communes; on leur auroit demandé quel étoit ce champ? auroient-ils dit, ſans violer leur ſerment, que ce champ étoit la terre feuillée des Philoſophes (*a*), où tous les Adeptes diſent qu'il faut ſemer leur or? Baſile Valentin en a fait l'emblême de ſa huitieme clef. Ils auroient été enſuite dans la néceſſité de dire ce qu'ils entendoient par cette terre feuillée. C'eſt dans le même ſens que les Grecs parloient de Cérès, de Triptolême, de Denis, &c.

Cette erreur du peuple, à l'égard des animaux, le conduiſit inſenſiblement dans ces cultes ridicules qu'on reproche aux Eyptiens. L'ignorance fit prendre le ſymbole pour la réalité; ainſi de ſuperſtitions en ſuperſtitions, d'erreurs en erreurs, le mal s'accrut toujours, & infecta preſque tout le monde; chaque ville prit occaſion de ſe choiſir un Dieu à ſa fantaiſie, & en prit le nom, comme ſi quelque Dieu; ſous la forme de cet animal, en

(*a*) Majer Atalenta fugiens, Embl. VI.

avoit été le fondateur. On vit alors Bubaſte, ainſi nommée de Bœuf, Léontopolis de Lion, Lycopolis de Loup, &c. Strabon (*a*), parlant du culte que les Egyptiens rendoient aux animaux, dit que les Saites & les Thébains adoroient particulierement le Bœuf; les Latopolitains, le Latus, poiſſon du Nil; les Lycopolitains, le Loup; les Hermopolitains, le Cynocéphale; les Babyloniens, la Baleine. Ceux de Thebes adoroient auſſi l'Aigle; les Mendeſiens, le Bouc & la Chevre; les Atribites, le Rat, l'Araignée. Nous ne parlerons que de quelques-uns, tels que le Chien, le Loup, le Chat, le Bouc, l'Ichneumon, le Cynocéphale, le Crocodile, l'Aigle, l'Epervier, & l'Ibis: on pourra juger des autres par ceux-ci.

CHAPITRE II.

Du Chien & du Loup.

CET animal étoit conſacré à Mercure, à cauſe de ſa fidélité, de ſa vigilance & de ſon induſtrie. Il étoit même le caractere hiéroglyphique de ce Dieu; c'eſt pourquoi on le repréſentoit avec une tête de chien, & on l'appeloit *Anubis*; ce qui a fait dire à Virgile:

Omnigenumque Deum monſtra & latrator Anubis.

Horus-Apollo donne une raiſon pour laquelle

(*a*) Georg. l. 17.

les Egyptiens prenoient le Chien pour ſymbole de Mercure; c'eſt, dit-il (*a*), que cet animal regarde fixement les ſimulacres des Dieux, ce que ne font pas les autres animaux; & que le Chien eſt chez eux l'hiéroglyphe d'un Secrétaire ou Miniſtre. Quoique cette premiere raiſon ne paroiſſe pas avoir un rapport viſible & palpable avec l'Art ſacerdotal, les Philoſophes Hermétiques ne s'exprimeroient gueres autrement dans leur ſtyle énigmatique. Ils diſent tous que leur Mercure eſt le ſeul qui puiſſe avoir action ſur leurs métaux, auquels ils donnent les noms des Dieux ou des Planetes; que leur Mercure eſt un Aigle qui regarde le Soleil fixement ſans cligner les yeux, & ſans en être ébloui; ils donnent à leur Mercure les noms de *Chien de Coraſcene*, & *Chienne d'Arménie*. Nous en avons apporté d'autres raiſons dans le chap. d'Anubis.

Le Loup ayant beaucoup de reſſemblance avec le Chien, & n'étant, pour ainſi dire, qu'un Chien ſauvage, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait participé aux mêmes honneurs que le Chien. Il avoit auſſi quelque rapport avec Oſiris, puiſque les Egyptiens penſoient qu'Oſiris avoit pris la forme de Loup pour venir au ſecours d'Iſis & d'Horus contre Typhon. Cette fable paroît ridicule à un homme qui n'y cherche que l'hiſtoire; mais elle ne l'eſt nullement dans le ſens Philoſophique, puiſque les Philoſophes Hermétiques cachent, ſous le nom de *Loup*, leur matiere perfectionnée à un certain degré. Baſile Valentin (*b*)

(*a*) L. 1. c. 40.
(*b*) 12 Clefs, Clef 1.

dit

dit qu'il faut prendre un Loup raviſſant & affamé qui court dans le déſert, en cherchant toujours de quoi dévorer. Celui qui fera attention à ce que nous avons dit dans le chapitre d'Oſiris, & du combat d'Iſis contre Typhon, verra aiſément l'analogie qui ſe trouve entre Oſiris & le Loup dans certaines circonſtances de l'œuvre; & pourquoi les Egyptiens débitoient cette fiction. Il ſuffit, pour remettre ſur les voies, de faire obſerver que le Loup étoit conſacré à Apollon; ce qui le fit nommer *Apollo Lycius*. La Fable diſoit auſſi, ſelon le rapport de quelques Auteurs, que Latone, pour éviter les pourſuites & les effets de la jalouſie de Junon, s'étoit cachée ſous la forme d'une Louve, & avoit, ſous cette forme, mis Apollon au monde. On ſait qu'Oſiris & Horus étoient des hiéroglyphes d'Apollon; ce qui doit s'entendre du Soleil ou or Philoſophique. « Notre » Loup, dit Rhaſis (*a*), ſe trouve en Orient, » & notre Chien en Occident. Ils ſe mordent » l'un & l'autre, deviennent enragés, & ſe » tuent. De leur corruption ſe forme un poiſon, » qui dans la ſuite ſe change en thériaque. » L'Auteur anonyme des Rimes Allemandes dit auſſi: « Le Philoſophe Alexandre nous apprend » qu'un Loup & un Chien ont été élevés dans » cette argile, & qu'ils ont tous deux la même » origine. » Cette origine eſt marquée dans la fiction de l'expédition d'Oſiris, où l'on dit que ce Prince s'y fit accompagner de ſes deux fils, Anubis ſous la forme de Chien, & Macedon

(*a*) Epître.

ſous celle de Loup. Ces deux animaux ne repréſentent donc hiéroglyphiquement que deux choſes priſes d'un même ſujet, ou d'une même ſubſtance, dont l'une eſt plus traitable, l'autre plus féroce. Iſis, ſuivant l'inſcription de ſa colonne, dit elle-même, qu'elle eſt ce Chien brillant parmi les Aſtres que nous appelons la Canicule.

CHAPITRE III.

Du Chat ou Ælurus.

Le Chat étoit en grande vénération chez les Egyptiens, parce qu'il étoit conſacré à Iſis. On repréſentoit communément cet animal ſur l haut du ciſtre, inſtrument que l'on voit ſouvent à la main de cette Déeſſe. Lorſqu'un Chat mouroit, les Egyptiens l'embaumoient, & le portoient en grand deuil dans la ville de Bubaſte, où Iſis étoit particulierement révérée. Il ſeroit ſurprenant que le Chat n'eût pas eu les mêmes honneurs que bien d'autres animaux chez un peuple qui avoit fait une étude ſi particuliere de la nature des choſes, & des rapports qu'elles ont, ou paroiſſent avoir entr'elles. Iſis étant le ſymbole de la Lune, pouvoient-ils choiſir un animal qui eût plus de rapport avec cet Aſtre, puiſque tout le monde ſait que la figure de la prunelle des yeux du Chat ſemble ſuivre les différens changemens qui arrivent à la Lune, dans ſon accroiſſement ou ſon déclin. Les yeux de cet

animal brillent la nuit comme les Aſtres du firmament. Quelques Auteurs ont voulu même nous perſuader que la femelle du Chat faiſoit dans l'année autant de petits qu'il y avoit de jours dans un mois lunaire. Ces traits de reſſemblance donnerent ſans doute occaſion de dire que la Lune ou Diane ſe cacha ſous la forme du Chat, lorſqu'elle ſe ſauva en Egypte avec les autres Dieux, pour ſe mettre à couvert des pourſuites de Typhon. *Fele ſoror Phœbi* (*a*).

Tous ces traits de reſſemblance étoient plus que ſuffiſans pour déterminer les Egyptiens à prendre le Chat pour ſymbole de la Lune céleſte; mais les Prêtres qui avoient une intention ultérieure, ſpécifioient ce ſymbole par des attributs, dont le ſens myſtérieux n'étoit connu que d'eux ſeuls. Ce Dieu Chat eſt repréſenté dans des différens monumens, tantôt tenant un ciſtre d'une main, & portant, comme Iſis, un vaſe à anſes de l'autre, tantôt aſſis, & tenant une croix attachée à un cercle. On ſait que la croix chez les Egyptiens étoit le ſymbole des quatre élémens; quant aux autres attributs nous les avons expliqués dans le chapitre d'Iſis.

(*a*) Ovid. Metam. l. 5.

CHAPITRE IV.

Du Lion.

CET animal tenoit un des premiers rangs dans le culte que les Egyptiens rendoient aux animaux. Il paſſe pour leur Roi par ſa force, ſon courage, & ſes autres qualités fort ſupérieures à celles des autres. Le trône d'Horus avoit des Lions pour ſupports. Elien dit que les Egyptiens conſacroient les Lions à Vulcain, parce cet animal eſt d'une nature ardente & pleine de feu. L'idée qu'il donne de Vulcain, confirme celle que nous en avons donnée. *Eos ideo Vulcano conſecrant, (eſt autem Vulcanus nihil aliud, niſi ignea quædam ſolis ſubterranei virtus, & fulgure eluceſcens) quod ſint naturæ vehementer ignita, atque ideo exteriorem ignem, ob interioris vehementiam ægerrimè intuentur.* Cette interprétation d'Elien montre aſſez quelle étoit l'idée des Prêtres d'Egypte, en conſacrant le Lion à Vulcain. Toutes les explications que je pourrois donner s'y rapportent entierement, puiſque nous avons dit que Vulcain étoit le feu Philoſophique. Le Lion a été pris preſque par tout les Philoſophes pour un ſymbole de l'Art Hermétique. Il n'eſt gueres d'animal dont il ſoit fait mention ſi ſouvent dans les ouvrages qui en traitent, & toujours dans le ſens d'Elien. Nous aurons ſi ſouvent occaſion d'en parler dans la ſuite, qu'il eſt inutile de nous étendre ici plus au long ſur cet article.

CHAPITRE V.

Du Bouc.

TOUTES les Nations ſe ſont accordées à regarder le Bouc comme le ſymbole de la fécondité. Il étoit celui de Pan, ou le principe fécondant de la Nature; c'eſt-à-dire, le feu inné, ptincipe de vie & de génération. Les Egyptiens avoient, pour cette raiſon, conſacré le Bouc à Oſiris. Euſebe (*a*), en nous rapportant un hiéroglyphe Egyptien, nous donne à entendre les idées que ce peuple en avoit, ſelon l'interprétation qu'il en donne; mais en faiſant un peu d'attention à la deſcription qu'il fait de cet hiéroglyphe, on doit voir dans notre ſyſtême le ſens caché que les Prêtres y attachoient. « Lorſqu'ils veulent, dit-il, » repréſenter la fécondité du Printemps, & l'abondance dont il eſt la ſource, ils peignent un » enfant aſſis ſur un Bouc, & tourné vers Mercure. » J'y verrois plutôt avec les Prêtres l'analogie du Soleil avec Mercure, & la fécondité dont la matiere des Philoſophes eſt le principe dans tout les êtres; c'eſt cette matiere eſprit univerſel corporifié, principe de végétation, qui devient huile dans l'olive, vin dans le raiſin, gomme, réſine dans les arbres, &c. Si le Soleil par ſa chaleur eſt un principe de végétation, ce n'eſt qu'en exci-

(*a*) De præp, Ev. l. 2. c. 1.

tant le feu assoupi dans les semences, où il reste comme engourdi jusqu'à ce qu'il soit réveillé & animé par un agent extérieur. C'est ce qui arrive aussi dans les opérations de l'Art Hermétique, où le mercure Philosophique travaille par son action sur la matiere fixe, où est comme en prison ce feu inné; il le développe en rompant ses liens, & le met en état d'agir, pour conduire l'œuvre à sa perfection. C'est-là cet enfant assis sur le Bouc, & en même temps la raison pourquoi il se tourne vers Mercure. Osiris étant ce feu inné ne differe pas de Pan; aussi le Bouc étoit-il consacré à l'un & à l'autre. C'étoit aussi un des attributs de Bacchus, par la même raison.

CHAPITRE VI.

De l'Ichneumon & du Crocodile.

On regardoit cet animal comme l'ennemi juré du Crocodile, & ne pouvant le vaincre par la force, n'étant qu'une espece de Rat, il employoit l'adresse. Lorsque le Crocodile dort, l'Ichneumon s'insinue, dit-on, dans sa gueule béante, descend dans ses intestins, & les ronge. Il arrive quelque chose à peu près semblable dans les opérations de l'œuvre. Le fixe, qui ne paroît d'abord que peu de chose, ou plutôt le feu qu'il renferme semble n'avoir aucune force; il paroît pendant long-temps dominé par le volatil; mais à mesure qu'il se développe, il s'y insinue de maniere qu'il prend enfin le

dessus, & le tue, c'est-à-dire, le fixe comme lui. Nous avons parlé du Crocodile dans le chapitre d'Anubis ; mais nous en dirons encore deux mots.

Le Crocodile étoit un hiéroglyphe naturel de la matiere Philosophique, composée d'eau & de terre, puisque cet animal est amphibie : aussi le voit-on souvent pour accompagnement des figures d'Osiris & d'Isis. Eusebe (*a*) dit que les Egyptiens représentoient le Soleil dans un navire comme Pilote, & ce navire porté par un Crocodile, pour signifier, ajoute-t-il, le mouvement du Soleil dans l'humide ; mais bien plutôt pour marquer que la matiere de l'Art Hermétique est le principe ou la base de l'or ou Soleil Philosophique ; l'eau où nage le Crocodile est ce mercure ou cette matiere réduite en eau ; le navire représente le vase de la Nature, dans lequel le Soleil ou le principe igné & sulfureux est comme Pilote, parce que c'est lui qui conduit l'œuvre par son action sur l'humide ou le mercure. Le Crocodile étoit aussi l'hiéroglyphe de l'Egypte même, & particulierement de la basse, parce que ce pays-là est marécageux.

(*a*) Præpar. Evang. l. 3. c. 3.

CHAPITRE VII.

Du Cynocéphale.

RIEN, parmi les hiéroglyphes des Egyptiens, n'eſt plus fréquent que le Cynocéphale, parce que c'étoit proprement la figure d'Anubis ou de Mercure ; car cet animal a le corps preſque ſemblable à celui d'un homme, & la tête à celle d'un chien. S. Auguſtin (*a*) en fait mention, & Thomas de Valois dit, liv. 3. ch. 12. & 16, que Saint Auguſtin entendoit parler de Mercure ou Hermès Egyptien par le Cynocéphale. Iſidore (*b*) dit qu'Hermès avoit une tête de chien. Virgile, Ovide, Properce, Prudence, Amian, lui donnent tous l'épithete d'*aboyer*. Les Egyptiens avoient remarqué tant de rapport du Cynocéphale avec le Soleil & la Lune, qu'ils l'employoient ſouvent pour ſymbole de ces deux Aſtres, ſi nous en croyons Horapollo. Cet animal urinoit une fois à chaque heure du jour & de la nuit dans le temps des équinoxes (*c*). Il devenoit triſte, & mélancolique pendant les deux ou trois premiers jours de la Lune, parce qu'alors ne paroiſſant pas à nos yeux, il la pleuroit comme ſi elle nous avoit été ravie. Les Egyptiens ſuppoſant auſſi que le Cynocéphale avoit indiqué à Iſis le corps d'Oſiris qu'elle cherchoit,

(*a*) L. 2. de la Cité de Dieu, ch. 14.
(*b*) L. 8. c. dern.
(*c*) L. 1. c. 16.

mettoient souvent cet animal auprès de ce Dieu & de cette Déesse. Tous ces raisonnemens ne sont proprement qu'allégoriques ; le vrai de tout cela, est que le Cynocéphale étoit l'hiéroglyphe de Mercure & du mercure Philosophique, qui doit toujours accompagner Isis, comme son Ministre ; parce que, comme nous l'avons dit dans les chapitres de ces Dieux, sans le mercure, Isis & Osiris ne peuvent rien faire dans l'œuvre. Hermès ou Mercure Philosophe ayant donné occasion, par son nom, de le confondre avec le mercure Philosophique, dont on le suppose l'inventeur, il n'est pas étonnant que les Egyptiens, & les Auteurs qui n'étoient pas au fait, aient confondu la chose inventée avec son inventeur, puisqu'ils portoient le même nom ; & qu'ils aient en conséquence pris l'hiéroglyphe de l'un pour l'hiéroglyphe de l'autre. Lorsque le Cynocéphale est représenté avec le caducée, quelques vases, ou avec un croissant, ou avec la fleur de lotus, ou quelque chose d'aquatique, ou volatile, il est alors un hiéroglyphe du mercure des Philosophes ; mais quand on le voit avec un roseau, ou un rouleau de papier, il représente Hermès, qu'on dit être l'inventeur de l'écriture & des sciences, & de plus Secrétaire & Conseiller d'Isis. L'idée de prendre cet animal pour symbole d'Hermès, est venue de ce que les Egyptiens pensoient que le Cynocéphale savoit naturellement écrire les lettres qui étoient en usage dans leur pays ; c'est pourquoi quand on apportoit aux Prêtres un Cynocéphale pour être nourri avec les autres dans le Temple, on lui présentoit un morceau de canne

ou de jonc propre à former les caracteres de l'écriture, avec de l'encre & du papier, afin de connoître s'il étoit de la race de ceux qui connoiſſoient l'écriture, & qui ſavoient écrire. Horapollo fait mention de cet uſage dans le 14e. chapitre du premier livre de ſon interprétation des Hiéroglyphes Egyptiens, & dit que c'eſt pour cette raiſon que le Cynocéphale étoit conſacré à Hermès.

CHAPITRE VIII.

Du Bélier.

LA nature du Bélier qu'on regardoit comme chaude & humide, répondant parfaitement à celle du mercure Philoſophique, les Egyptiens n'oublierent pas de mettre cet animal au nombre de leurs principaux hiéroglyphes. Ils débiterent dans la ſuite la fable de la fuite des Dieux en Egypte, où ils dirent que Jupiter ſe cacha ſous la forme de Bélier, & l'ayant repréſenté en conſéquence avec une tête de cet animal, ils lui donnerent le nom d'*Amun* ou Ammon.

Duxque gregis dixit, ſit Jupiter, unde recurvis
Nunc quoque formatus Lybis eſt, cum cornibus Ammon.
Ovid. Métamorph. l. 5.

Toutes les autres fables que les Anciens ont

débitées à ce ſujet, ne méritent pas d'être rapportées. Une d'entre toutes ſuffira pour faire voir qu'elles ne furent inventées en effet que pour indiquer le mercure des Philoſophes. Bacchus, dit-on, étant dans la Libye avec ſon armée, ſe trouva extrêmement preſſé de la ſoif, & invoqua Jupiter pour en avoir du ſecours contre un mal ſi preſſant. Jupiter lui apparut ſous la forme d'un Bélier, & le conduiſit à travers les déſerts à une fontaine où il ſe déſaltéra, & où, en mémoire de cet événement, on éleva un Temple en l'honneur de Jupiter, ſous le nom de *Jupiter Ammon*, & on repréſenta ce Dieu avec une tête de Bélier. Ce qui confirme mon ſentiment, eſt que cet animal étoit un des ſymboles de Mercure (*a*). Le Bélier apparoît à Bacchus dans la Libye; parce que la Libye ſignifie une pierre d'où découle de l'eau, de λίψ, venant de λείβω, je diſtille; le mercure dont la nature eſt chaude & humide ne ſe forme que par la réſolution de la matiere Philoſophique en eau. « Cherchez, dit le Coſmo-
» polite (*b*), une matiere de laquelle vous puiſ-
» ſiez tirer une eau qui puiſſe diſſoudre l'or ſans
» violence, & ſans corroſion, mais naturelle-
» ment. Cette eau eſt notre mercure, que nous
» tirons au moyen de notre aimant, qui ſe
» trouve dans le ventre du Bélier. Hérodote (*c*)

(*a*) Pauſan. in Corint.
(*b*) Nov. lum. Chem.
(*c*) Itaque Thebani, & quicumque propter illos ovibus parcunt, aiunt ideò ſibi conditam hanc legem, quod Jupiter, quam ab Hercule cernere cum volente, cerni nollet, tandem exoratus, hoc commentus ſit, ut amputato arietis capite, pelleque villosâ, quam illi de-

dit que Jupiter apparut à Hercule ſous la même forme ; & que c'eſt pour cela qu'on conſacra le Bélier à ce pere des Dieux & des hommes, & qu'on le repréſente ayant la tête de cet animal. Cette faveur que Jupiter accorda aux inſtantes prieres d'Hercule, caractériſe préciſément le violent deſir qu'ont tous les Artiſtes Hermétiques de voir le Jupiter Philoſophique, qui ne peut ſe montrer que dans la Libye, c'eſt-à-dire, lorſque la matiere a paſſé par la diſſolution ; parce qu'ils ont alors le mercure après lequel ils ont tant ſoupiré. Nous prouverons dans le cinquieme Livre, que tant en Egypte que dans la Grece, Hercule fut toujours le ſymbole de l'Artiſte ou Philoſophe Hermétique. L'allégorie de la fontaine a été employée par pluſieurs Adeptes, & en particulier par le Tréviſan (*a*), & par Abraham Juif, dans ſes figures hiéroglyphiques rapportées par Nicolas Flamel. Nous parlerons encore du Bélier dans le livre 2, lorſque nous expliquerons la fable de la Toiſon d'or. Le Bélier étoit une victime que l'on ſacrifioit preſque à tous les Dieux, parce que le Mercure, dont il étoit le ſymbole, les accompagne tous dans les opérations de l'Art ſacerdotal ; mais l'on diſoit que Mercure, quoique Meſſager des Dieux, l'étoit plus ſpécialement de Jupiter, & en particulier pour les meſſages gracieux, au lieu qu'Iſis n'étoit gueres envoyée que pour des affaires triſtes, pour des guerres, des combats, &c. La raiſon en eſt toute natu-

traxerat, induta ſibi, ita ſeſe Herculi oſtenderet ; & ob id Ægyptios inſtituiſſe Jovis ſimulacrum facere arietino capite. *L.* 2. *c.* 42.

(*a*) Philoſ. des Métaux.

relle pour un Philoſophe, qui fait qu'on ne doit entendre par Iſis que les couleurs variées de l'arc-en-ciel, qui ne ſe manifeſtent ſur la matiere que pendant la diſſolution de la matiere, temps auquel ſe donne le combat du fixe & du volatil.

CHAPITRE IX.

De l'Aigle & de l'Epervier.

Ces deux oiſeaux ont aſſez de rapport par leur nature; l'un & l'autre ſont forts, hardis, entreprenans, d'un tempérament chaud, igné, bouillant; & les raiſons qui, ſelon Horus, avoient déterminé les Egyptiens à inſérer l'Epervier dans leurs hiéroglyphes, conviennent très-bien avec celles qui ont engagé les Philoſophes à emprunter le nom de cet oiſeau, pour le donner à leur matiere parvenue à un certain degré de perfection, où elle acquiert une ignéité qui la caractériſe particulierement; je veux dire, lorſqu'elle eſt devenue ſoufre Philoſophique; c'eſt dans cet état que Raymond Lulle (*a*) l'appelle *notre Epervier*, ou la premiere matiere fixe des deux grands luminaires.

L'Aigle eſt le Roi des oiſeaux, & conſacré à Jupiter, parce qu'elle fut d'un heureux préſage pour ce Dieu, lorſqu'il fut combattre ſon pere Saturne, & qu'elle fournit des armes au même

(*a*) Lib. Experim. 13.

Jupiter, lorſqu'il vainquit les Titans, &c. Son char eſt attelé de deux Aigles, & l'on ne repréſente preſque jamais ce Dieu ſans mettre cet oiſeau auprès de lui. Si peu qu'on ait lu les ouvrages des Philoſophes Hermétiques, on eſt au fait de l'idée de ceux qui ont inventé ces fictions. Tous appellent *Aigle* leur mercure, ou la partie volatile de leur matiere. C'eſt le nom le plus commun qu'ils lui aient donné dans tous les temps. Les Adeptes de toutes les Nations ſont d'accord là-deſſus. Chez eux le Lion eſt la partie fixe, & l'Aigle la partie volatile. Ils ne parlent que des combats de ces deux animaux. Il eſt donc inutile d'en rapporter les textes : je ſuppoſe parler à des perſonnes qui les ont au moins feuilletés.

On a feint avec raiſon que l'Aigle fut d'un bon augure à Jupiter, puiſque la matiere ſe volatiliſe dans le temps que Jupiter remporte la victoire ſur Saturne, c'eſt-à-dire, lorſque la couleur griſe prend la place de la noire. Elle fournit par la même raiſon des armes à ce Dieu contre les Titans, comme nous le prouverons dans le troiſieme livre au chapitre de Jupiter, où nous renvoyons l'explication de ce fait. Le même motif a fait dire que le char de ce Dieu étoit attelé de deux Aigles.

Mais pourquoi repréſentoit-on Oſiris avec une tête d'Epervier? Ceux qui ont fait attention à ce que nous avons dit de ce Dieu, le devineront aiſément. L'Epervier eſt un oiſeau qui attaque tous les autres, qui les dévore, & les transforme en ſa nature en les changeant en ſa propre ſubſtance, puiſqu'ils lui ſervent d'alimens. Oſiris eſt

un principe igné & fixe, qui fixe les parties volatiles de la matiere désignées par les oiseaux. Le texte que j'ai cité de Raymond Lulle prouve la vérité de mon interprétation. J'ai dit aussi qu'Osiris étoit l'or, le soleil, le soufre des Philosophes, & l'Epervier est un symbole du Soleil. Homere (*a*) l'appelle le Messager d'Apollon, lorsqu'il raconte que Télémaque étant prêt de retourner à Ithaque, en apperçut un qui dévoroit une colombe; d'où il conjectura qu'il auroit le dessus sur ses rivaux. Les Egyptiens donnoient pour raison du culte rendu à cet oiseau, qu'il étoit venu des pays inconnus à Thebes, où il avoit apporté aux Prêtres un livre écrit en lettres rouges, dans lequel étoient toutes les cérémonies de leur culte religieux.

Il n'est personne qui ne voie combien un tel fait est fabuleux; mais on doit bien sentir qu'on ne l'a pas inventé sans raisons. On dira sans doute que les Prêtres débitoient une telle fable, pour donner plus de respect au peuple, en lui faisant croire que quelque Dieu avoit envoyé cet oiseau chargé de cette commission. Mais ils n'auroient pas été d'accord avec eux-mêmes, puisqu'ils publioient en même temps qu'Hermès avec Isis étoient les inventeurs & les instituteurs de ce culte, & des cérémonies qu'on y observoit. Il y auroit eu une contradiction, au moins apparente; car dans le fond tout s'accordoit parfaitement. Le livre prétendu étoit écrit en lettres rouges, parce que le magistere Philosophique,

(*a*) Odyss.

l'élixir parfait de l'Art ſacerdotal, Oſiris, dont l'Epervier étoit le ſymbole, ou l'Apollon des Philoſophes, eſt rouge, & d'un rouge de pavot des champs. Les cérémonies de leur culte y étoient écrites, puiſqu'elles étoient une allégorie des opérations, & de tout ce qui ſe paſſe depuis le commencement de l'œuvre juſqu'à ſa perfection, temps auquel ſe montre l'Epervier; c'eſt pourquoi l'on diſoit que cet oiſeau avoit apporté ce livre: voilà la fiction. Hermès d'un autre côté avoit inſtitué ces cérémonies, & avoit établi des Prêtres, auxquels il avoit confié ſon ſecret, pour les obſerver; voilà le vrai. Iſis étoit mêlée dans cette inſtitution, parce qu'elle y avoit eu en effet bonne part, en étant l'objet, & comme matiere elle y avoit donné lieu. Ceux qui chez les Egyptiens étoient chargés d'écrire ce qui regardoit ce culte, portoient, au rapport de Diodore (*a*), un chapeau rouge avec une aile d'Epervier, pour les raiſons ci-deſſus.

Il ſemble qu'il y a une autre contradiction dans ce que je viens de dire, de conforme cependant à ce que diſoient les Egyptiens. Oſiris & Horus n'étoient pas le même, puiſque l'un étoit le pere, l'autre le fils. On convient cependant que l'un & l'autre étoient le ſymbole du Soleil, ou d'Apollon. Je demande aux Mythologues comment, ſuivant leurs différens ſyſtèmes, ils pourront réſoudre cette difficulté. Deux perſonnes différentes, deux Rois qui ont régné ſucceſſivement, de maniere qu'il y a même eu le regne d'Iſis intermédiaire, peuvent-ils être cenſés une

(*a*) L. 1. c. 4.

même

même perſonne ? L'hiſtoire même fabuleuſe du regne des Dieux en Egypte, ne nous apprend pas que le ſoleil ait régné deux fois. Elle nous dit qu'Oſiris mourut par la perfidie & la manœuvre de Typhon ; mais elle ne dit pas qu'il reſſuſcita. Oſiris étoit cependant le même que le Soleil, Horus le même qu'Apollon, & le Soleil ne differe pas d'Apollon. Je ne vois donc pas comment nos Mythologues pourroient ſe tirer de ce labyrinthe. Mais ce qui prouve bien clairement la vérité de mon ſyſtême, c'eſt qu'en le ſuivant, les Egyptiens ne pouvoient pas combiner cette hiſtoire d'une autre maniere, ſans s'écarter de la vérité, je veux dire, ſans changer l'ordre de ce qui ſe paſſe ſucceſſivement dans le progrès de l'œuvre. En effet, il y a deux opérations, ou, ſi l'on veut, deux œuvres qui ſe ſuccedent immédiatement. Dans le premier, dit d'Eſpagnet (*a*), on crée le ſoufre, & dans le ſecond on fait l'élixir ; le ſoufre & l'or vif des Philoſophes, leur Soleil ou Oſiris. Dans le ſecond œuvre, il faut faire mourir cet Oſiris, par la diſſolution & la putréfaction, après laquelle regne Iſis ou la Lune, c'eſt-à-dire, la couleur blanche, appelée *Lune* par les Philoſophes. Cette couleur diſparoît pour faire place à la jaune ſafranée ; c'eſt Iſis qui meurt & Horus qui regne, ou l'Apollon de l'Art Hermétique. Il eſt inutile de s'étendre davantage là-deſſus, nous l'avons expliqué aſſez au long, tant dans le traité de cet Art, que dans les chapitres de ce livre qui concernent ces Dieux.

(*a*) Can. 121.

CHAPITRE X.

De l'Ibis.

HÉRODOTE (*a*) rapporte qu'il y a en Egypte deux eſpeces d'Ibis, l'une toute noire qui combat contre les ſerpens ailés, & les empêche de pénétrer dans le pays, lorſqu'au printems ils viennent en troupes de l'Arabie; l'autre eſt blan-

(*a*) Eſt autem Arabiæ locus, ad Butum urbem ferè poſitus: ad quem ego me contuli, quod audirem volucres eſſe ſerpentes. Eo quum perveni oſſa ſerpentum aſpexi, & ſpinas multitudine ſupra fidem ad enarrandum, quarum acervi erant magni, & his alii atque alii minores ingenti numero. Eſt autem hic locus ubi ſpinæ projectæ jacebant, hujuſcemodi. Ex arctis montibus exporrigitur in vaſtam planitiem Ægyptiæ contiguam. Fertur ex Arabia ſerpentes alatos ineunte ſtatim vere in Ægyptum volare, ſed eis ad ingreſſum planitiei occurrentes aves Ibides, non permittere, ſed ipſos interimere: & ob id opus Ibin in magno honore ab Ægyptiis haberi Arabes aiunt, confitentibus & ipſis Ægyptiis. Ejus avis ſpecies talis eſt: nigra tota vehementer eſt, cruribus gruinis, roſtro maximâ ex parte adunco, eadem qua crex magnitudine. Et hæc quidem ſpecies eſt nigrarum quæ cum ſerpentibus pugnant. At earum quæ pedes humanis ſimiles habent, gracile caput ac totum collum pennæ candidæ, præter caput cervicemque, & externa alarum & natium, quæ omnia quæ dixi ſunt vehementer nigra, crura & roſtrum alteri conſentanea ſerpentis porro figura qualis hydrarum, alas pennatas non gerit, ſed glabras & alis viſpertilionum valde ſimiles. *Lib.* 2. *c.* 75. & 76.

che & noire. C'eſt cette ſeconde eſpece que l'on emploie pour repréſenter Iſis. Hérodote ne dit pas avoir vu ces ſerpens ailés ; mais ſeulement des tas de ſquelettes de ſerpens. Il ne rapporte donc que ces reptiles ſont ailés que ſur un oui dire. Il pourroit bien ſe faire que la choſe ne fût pas réelle quant à cette circonſtance : mais quand elle le ſeroit, l'allégorie n'en ſeroit que plus juſte. Elien, Plutarque, Horapollo, Abénéphi, Platon, Cicéron, Pomponius Mela, Diodore de Sicile, & tant d'autres Auteurs parlent de l'Ibis, & diſent les rapports qu'elle a avec la Lune & Mercure, qu'il eſt inutile de ſe mettre en devoir de les prouver.

Les grands ſervices que cet oiſeau rendoit à toute l'Egypte, ſoit en tuant les ſerpens dont nous avons parlé, ſoit en caſſant les œufs des crocodiles, étoient bien propres à déterminer les Egyptiens à lui rendre les mêmes honneurs qu'aux autres animaux. Mais ils avoient d'autres raiſons de l'inférer parmi leurs hiéroglyphes. Mercure, en fuyant devant Typhon, prit la forme d'Ibis : d'ailleurs Hermès ſous cette forme veilloit, ſuivant Abénéphi (*a*), à la conſervation des Egyptiens, & les inſtruiſoit de toutes les ſciences. Ils remarquoient auſſi dans ſa couleur, ſon tempérament & ſes actions, beaucoup de rapport avec la Lune, dont Iſis étoit le ſymbole. Voilà pourquoi ils donnoient à cette Déeſſe une tête d'Ibis ; & pourquoi elle étoit en même temps conſacrée à Mercure. Car on voit entre Iſis & Mercure une

(*a*) De cultu Ægypt.

ſi grande analogie & un rapport ſi intime, qu'on ne les ſéparoit preſque jamais; auſſi ſuppoſoit-on qu'Hermès étoit le Conſeiller de cette Princeſſe, & qu'ils agiſſoient toujours de concert : c'étoit avec raiſon, puiſque la Lune & le Mercure Philoſophique ne ſont dans certains cas qu'une même choſe, & les Philoſophes les nomment indifféremment l'un pour l'autre. « Celui qui » diroit que la Lune des Philoſophes, ou, ce qui » eſt la même choſe, leur Mercure eſt le Mercure vulgaire, voudroit tromper avec connoiſſance de cauſe, dit d'Eſpagnet (*a*), ou ſe » tromperoit lui-même. Ceux qui établiſſent » pour matiere de la pierre le ſoufre & le mercure, entendent l'or & l'argent commun par » le ſoufre, & par le mercure la Lune des Philoſophes. »

Par les couleurs noires & blanches de l'Ibis, elle voit avec la Lune le même rapport que le Taureau Apis, & devenoit par-là le ſymbole de la matiere de l'Art ſacerdotal. L'Ibis toute noire qui combattoit & tuoit les ſerpens ailés, indiquoit le combat qui ſe fait entre les parties de la matiere pendant la diſſolution; la mort de ces ſerpens ſignifioit la putréfaction qui eſt une ſuite de cette diſſolution, où la matiere devient noire. Flamel a ſuppoſé dans ce cas le combat de deux Dragons, l'un ailé, l'autre ſans aile, d'où réſulte le mercure. Pluſieurs autres ont employé des allégories ſemblables. Après cette putréfaction la matiere devient en partie noire, en partie

(*a*) Can. 44. & 24.

blanche, temps auquel le mercure se fait; c'est la seconde espece d'Ibis, dont Mercure emprunta la forme.

Telles sont les raisons simples & naturelles que les Prêtres Egyptiens avoient d'introduire les animaux dans leur culte apparent de Religion, & dans leurs hiéroglyphes. Ils inventerent une quantité d'autres figures, telles qu'on les voit sur les pyramides, & les autres monumens Egyptiens. Mais toutes avoient quelque rapport prochain ou éloigné avec les mysteres de l'Art Hermétique. En vain fera-t-on de grands commentaires pour expliquer ces hiéroglyphes dans un autre sens que le chymique. Si Vulcain & Mercure ne sont pas la base de toutes ces explications, on trouvera à chaque pas des difficultés insurmontables; & quand à force de s'être donné la torture pour en trouver de vraisemblables, à l'imitation de Plutarque, de Diodore, & d'autres Grecs anciens & modernes, on sentira toujours qu'elles sont tirées de loin, qu'elles sont forcées, enfin qu'elles ne satisfont pas. On aura toujours devant les yeux cet Harpocrate avec le doigt sur la bouche, qui nous annoncera sans cesse que tout ce culte, ces cérémonies, ces hiéroglyphes renfermoient des mysteres, qu'il n'étoit pas permis à tout le monde de pénétrer, qu'il falloit les méditer en silence, que le peuple n'en étoit pas instruit, & qu'on ne les dévoiloit pas à ces gens que les Prêtres étoient persuadés n'être venus en Egypte que pour satisfaire leur curiosité. Les Historiens sont de ce nombre, & ils ne sont pas plus croyables, dans les interprétations qu'ils

donnent, que l'étoit le peuple d'Egypte, qui rendoit les honneurs du culte aux animaux, parce qu'on lui avoit dit que les Dieux en avoient pris la figure.

Huc quoque terrigenam veniſſe Typhona narrat,
Et ſe mentitis ſuperos celaſſe figuris.
Duxque gregis dixit, fit Jupiter, unde recurvis
Nunc quoque formatur Libyci cum cornibus Ammon,
Delius in corvo eſt, proles Semeleia capro,
Fele ſoror Phœbi, nivei Saturnia vaccâ,
Piſce Venus latuit, Cyllenius Ibidis alis.

Ovid. Metam. l. 5.

CHAPITRE XI.

Du Lotus & de la Feve d'Egypte.

Le Lotus eſt une eſpece de lys qui croît en abondance après l'inondation du Nil (*a*). Les Egyptiens, après l'avoir coupé, le faiſoient ſécher au Soleil, & d'une partie de cette plante, qui reſſemble au pavot, ils faiſoient du pain. Sa

(*a*) Cæterum ad victûs facilitatem alia ſunt eis excogitata. Siquidem quum fluvius plenus campos inundavit, in ipſa aqua exoritur ingens copia liliorum, quæ loton Ægyptii vocant.... Eſt autem hujus loti radix quoque eſculenta, etiam ſuavitate præſtanti orbiculata, mali magnitudine. Sunt & alia lilia roſis ſimilia, & ipſa in flumine naſcentia. *Herod. l. 2. c. 92.*

racine eſt ronde, de la groſſeur d'une pomme, & fort bonne à manger.

Le même Auteur dit (liv. 4. c. 177.) que le fruit du Lotus reſſemble à celui du lentiſque, auſſi agréable au goût que celui du palmier. Les Lotophages, ainſi nommés de ce qu'ils uſoient de ce fruit pour toute nourriture, en faiſoient du vin. Les Egyptiens, au rapport de Plutarque (*a*), peignoient le Soleil naiſſant de la fleur de Lotus; non pas, dit-il, qu'ils croient qu'il ſoit né ainſi, mais parce qu'ils repréſentent allégoriquement la plupart des choſes.

M. Mahudel lut à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, en 1716, un Mémoire fort judicieux & très-circonſtancié ſur les différentes plantes d'Egypte que l'on trouve dans les monumens de ce pays-là, & qui ſervent d'ornemens ou d'attributs à Oſiris, Iſis, &c. Suivant lui, le Lotus eſt une eſpece de *Nymphæa*, qui ne differe de la Feve d'Egypte que par la couleur de ſa fleur, qui eſt blanche, pendant que l'autre eſt d'un rouge incarnat; ce qui convient à l'idée que nous en donne Hérodote dans l'endroit que nous avons cité. Il eſt inutile d'en chercher la deſcription dans Théophraſte, Pline & Dioſcoride, qui n'avoient pas vu ces plantes dans leur lieu natal. Si M. Mahudel avoit ſoupçonné que la couleur du fruit & de la racine du Lotus & de la Feve d'Egypte, euſſent mérité qu'il en fît mention, il n'auroit pas oublié d'en faire le détail; mais il ne voyoit que le fruit & la fleur dans les mo-

(*a*) De Iſid. & Oſir.

numens; il ne s'eſt attaché particulierement qu'à cela. La feuille entroit auſſi pour quelque choſe dans les idées hiéroglyphiques des Egyptiens, puiſqu'elle repréſente en quelque façon le Soleil par ſa rondeur, & par ſes fibres, qui d'un petit cercle, placé au centre de cette feuille, ſe répandent de tous côtés comme des rayons juſqu'à la circonférence. La fleur épanouie repréſente à peu près la même choſe. Mais cette fleur eſt de toutes les parties de la plante, celle qui ſe remarque le plus communément ſur la tête d'Iſis, d'Oſiris & des Prêtres mêmes qui étoient à leur ſervice. Le rapport que les Egyptiens croyoient que la fleur du Lotus avoit avec le Soleil, parce qu'au lever de cet Aſtre elle ſe montroit à la ſurface de l'eau, & s'y replongeoit dès qu'il étoit couché, n'étoit pas préciſément le ſeul qui la lui avoit fait conſacrer. Si les Antiquaires avoient pu diſtinguer, ou du moins s'ils avoient eu l'attention d'examiner quelle étoit la couleur des fleurs qu'on mettoit ſur la tête d'Oſiris, & de celles qu'on mettoit ſur celle d'Iſis, ils auroient vu ſans doute que la fleur incarnate de la Feve d'Egypte ne ſe trouvoit jamais ſur la tête d'Iſis, mais ſeulement la fleur blanche du Lotus, & qu'on affectoit la premiere à Oſiris. La reſſemblance entiere de ces deux plantes a empêché de ſoupçonner du myſtere dans le choix, & de remarquer cette différence. On pourra trouver dans la ſuite, ou l'on a peut-être déja quelques monumens Egyptiens colorés, ſur leſquels on verra cette diſtinction.

Les inventeurs des hiéroglyphes n'en admirent aucun qui n'eût un rapport avec la choſe

ſignifiée. Plutarque (*a*) l'a entrevu dans la couleur du fruit des plantes dont nous parlons, qui a la forme d'une coupe de ciboire, & qui en portoit le nom chez les Grecs. Voyant un enfant repréſenté aſſis ſur ce fruit, il a dit que cet enfant étoit le crépuſcule, par rapport à la reſſemblance de la couleur de ce beau moment du jour avec celle de ce fruit. Il étoit donc à propos de faire attention à la couleur même de ces attributs, pour pouvoir en donner des interprétations juſtes, & conformes aux idées de leurs inſtituteurs. On a dû remarquer juſqu'ici que la couleur jaune & la rouge étoient particulierement celles d'Horus & d'Oſiris, & la blanche celle d'Iſis; parce que les deux premieres étoient les couleurs du Soleil, & la blanche celle de la Lune, dans le ſyſtême Hermétique même. Il eſt donc vraiſemblable que les Egyptiens employerent le Lotus & la Feve d'Egypte dans leurs hiéroglyphes, à cauſe de leur couleur différente, puiſqu'étant ſemblables pour tout le reſte, une de ces deux plantes auroit ſuffi. La plupart des vaſes, ſur la coupe deſquels on voit un enfant aſſis, ſont le fruit du Lotus.

CHAPITRE XII.

Du Colocaſia.

LE Colocaſia eſt une eſpece de Arum ou de pied-de-veau, qui croît dans les lieux aquati-

(*a*) Loc. cit.

ques. Ses feuilles ſont grandes, nerveuſes en deſſous, attachées à des queues longues & groſſes: ſa fleur eſt du genre des fleurs de pied-de-veau, fait en forme d'oreilles d'âne ou de cornet, dans lequel eſt placé le fruit, compoſé de différentes baies rouges, entaſſées comme en grappe tout le long d'une eſpece de pilon qui s'éleve du fond de la fleur. Les Arabes font un grand commerce de ſa racine, qui eſt bonne à manger.

On reconnoît cette fleur ſur la tête de pluſieurs Divinités, & plus ſouvent ſur celle de quelques Harpocrates; non qu'elle fût un ſymbole de fécondité, comme le diſent quelques-uns; mais parce que la couleur rouge de ſes fruits repréſentoit Horus Hermétique, avec lequel on a ſouvent confondu Harpocrate, & que ce Dieu du Silence ne fut inventé, que pour marquer le ſilence que l'on devoit garder au ſujet de ce même Horus.

CHAPITRE XIII.

Du Perſea.

C'EST un arbre qui croît aux environs du grand Caire. Ses feuilles ſont très-ſemblables à celles du laurier, excepté qu'elles ſont plus grandes. Son fruit a la figure d'une poire, & renferme un noyau, qui a le goût d'une châtaigne.

La beauté de cet arbre qui eſt toujours verd, la reſſemblance de ſes feuilles à une langue, &

celle de son noyau à un cœur, l'avoient fait consacrer au Dieu du Silence, sur la tête duquel on le voit plus ordinairement que sur celle d'aucune autre Divinité. Il y est quelquefois entier, d'autres fois ouvert pour faire paroître l'amande ; mais toujours pour annoncer qu'il faut savoir conduire sa langue, & conserver dans le cœur le secret des mysteres d'Isis, d'Osiris, & des autres Divinités dorées de l'Egypte. C'est pour cette raison qu'on le voit quelquefois sur la tête d'Harpocrate rayonnante, ou posé sur un croissant (*a*).

CHAPITRE XIV.

Du Musa ou Amusa.

QUELQUES Botanistes & plusieurs Historiens l'ont qualifié d'arbre, quoiqu'il soit sans branches. Son tronc est ordinairement gros comme la cuisse d'un homme, spongieux, couvert de plusieurs écorces ou feuilles écailleuses, couchées les unes sur les autres ; ses feuilles sont larges, obtuses, & leur longueur surpasse quelquefois sept coudées (*b*). Elles sont affermies par une côte grosse & large, qui regne au milieu tout du long ; du sommet de la tige naissent des fleus rouges ou jaunâtres. Les fruits qui leur succe-

(*a*) Antiq. Explicat. de D. de Montfaucon, T. II. p. 2. pl. 124. fig. 8. & 10.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III.

dent ſont d'un goût agréable, & reſſemblent aſſez à un concombre doré. Sa racine eſt longue, groſſe, noire en dehors, charnue & blanche en dedans. Quand on fait des inciſions à cette racine, elle rend un ſuc blanc, mais qui devient enſuite rouge.

M. Mahudel, avec pluſieurs Antiquaires, ne voient dans cette plante que ſa ſeule beauté, capable d'avoir déterminé les Egyptiens à la conſacrer aux Divinités locales de la contrée, où elle croiſſoit avec plus d'abondance; mais puiſque tout étoit myſtere chez ce peuple, puiſqu'il l'employoit dans ſes hiéroglyphes, ſans doute qu'il y attachoit quelque idée particuliere, & qu'il avoit remarqué dans cette plante quelque rapport avec ces Divinités. Les panaches d'Oſiris & de ſes Prêtres; ceux d'Iſis, où ces feuilles ſe trouvent quelquefois; le fruit coupé qui ſe fait voir entre les deux feuilles qui forment le panache; Iſis enfin qui préſente la tige fleurie de cette plante à ſon époux, ſont des choſes que la Table Iſiaque nous met plus d'une fois devant les yeux; croira-t-on que la ſeule beauté de cette plante en ſoit le motif? n'eſt-il pas plus naturel de penſer qu'un peuple auſſi myſtérieux ne le faiſoit pas ſans avoir quelqu'autre objet en vue? Il pouvoit donc y avoir du myſtere là-deſſous, & il s'y en trouvoit en effet; mais un myſtere très-aiſé à dévoiler pour celui qui, après avoir fait quelques réflexions ſur ce que nous avons dit, verra dans la deſcription de cette plante les quatre couleurs principales du grand œuvre. Le noir ſe trouve dans la racine, comme la couleur noire

eſt la racine, la baſe, ou la clef de l'œuvre; ſi l'on enleve cette écorce noire, on découvre le blanc; la pulpe du fruit eſt auſſi de cette derniere couleur; les fleurs qu'Iſis préſente à Oſiris ſont jaunes & rouges, & la pelure du fruit eſt dorée. La Lune des Philoſophes eſt la matiere parvenue au blanc; la couleur jaune ſafranée & la rouge qui ſuccedent à la blanche, ſont le Soleil ou l'Oſiris de l'art; on avoit donc raiſon de repréſenter Iſis dans la poſture d'une perſonne qui offre une fleur rouge à Oſiris. On peut enfin obſerver que les attributs d'Oſiris participent tous en tout ou en partie de la couleur rouge ou de la jaune, ou de la ſafranée; & ceux d'Iſis, du noir & du blanc pris ſéparément, ou mélangés, parce que les monumens Egyptiens nous repréſentent ces Divinités, ſuivant les différens états où ſe trouve la matiere de l'œuvre pendant le cours des opérations. On peut donc rencontrer des Oſiris de toutes les couleurs; mais il faut alors faire attention aux attributs qui l'accompagnent. Si l'Auteur du monument étoit au fait des myſteres d'Egypte, & qu'il ait voulu repréſenter Oſiris dans ſa gloire, les attributs ſeront rouges ou du moins ſafranés: dans ſon expédition des Indes, ils ſeront variés de différentes couleurs; ce qui étoit indiqué par les tigres & les léopards qui accompagnoient Bacchus: en Ethiopie, ou mort, les couleurs ſeront ou noires ou violettes, mais jamais on y trouvera du blanc ſans mélange, comme on ne verra jamais aucun attribut d'Iſis purement rouge. Il ſeroit à ſouhaiter, quand on trouve quelque ancien monument coloré, que

l'on recommandât au Graveur de blaſonner tout ce ce qui y eſt repréſenté, ou que celui qui en donne la deſcription au Public, eût l'attention d'en déſigner exactement les couleurs. Il ne ſeroit pas moins à propos d'obliger les Graveurs à repréſenter les monumens tels qu'ils ſont, ne pas leur laiſſer la liberté de changer les proportions & les attitudes des figures, ſous prétexte de ſuppléer à l'ignorance des anciens Artiſtes, & de donner une forme plus gracieuſe à ces figures. L'exactitude eſt d'une très-grande conſéquence, particuliérement pour les attributs. Un ouvrage ſur les Antiques, mis au jour depuis peu d'années, m'oblige à faire cette obſervation.

Les Grecs & les Romains qui regardoient comme barbare tout ce qui n'étoit pas né à Rome ou à Athenes, excepterent les Egyptiens d'une imputation ſi injuſte; & leurs meilleurs Auteurs, loin d'imiter Juvenal, Virgile, Martial, & ſurtout Lucien, qui déploient les railleries les plus fines contre les ſuperſtitions des Egyptiens, ſont remplis des éloges qu'ils donnent à leur politeſſe & à leur ſavoir. Ils avouoient que leurs grands hommes y avoient puiſé toutes ces belles connoiſſances, dont ils ornerent dans la ſuite leurs ouvrages. Si l'on ne peut abſolument juſtifier le peuple d'Egypte ſur l'abſurdité & le ridicule du culte qu'il rendoit aux animaux, n'attribuons pas aux Prêtres & aux Savans de ce pays-là des excès dont leur ſageſſe & leurs connoiſſances les rendoient incapables. Les traditions s'obſcurciſſent quelquefois à meſure qu'elles s'éloignent de leur ſource. Les hiéroglyphes ſi multipliés pen-

vent dans la ſuite des temps avoir été interprétés par des gens peu ou point inſtruits de leur véritable ſignification. Les Auteurs qui ont puiſé dans cette ſource impure n'ont pu le tranſmettre que de la maniere qu'ils l'ont reçue, ou peut-être encore plus défigurée. Il ſemble même qu'Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, & quelques autres cherchent à excuſer les Egyptiens, en apportant des raiſons vraiſemblables du culte qu'ils rendoient aux animaux. Ils diſent qu'ils adoroient dans ces animaux la Divinité dont les attributs ſe manifeſtoient dans chaque animal, comme le Soleil dans une goutte d'eau qui eſt frappée de ſes rayons (*a*). Il eſt certain d'ailleurs que tout culte n'eſt pas un culte religieux, & encore moins une vraie adoration; & tout ce qui eſt placé dans les temples, même pour être l'objet de la vénération publique, n'eſt pas au rang des Dieux. Les Hiſtoriens ont donc pu ſe tromper dans le récit qu'ils ont fait des Dieux de l'Egypte, même quant à ce qui regardoit le culte du peuple, & à plus forte raiſon pour ce qui regardoit les Prêtres & les Philoſophes, dont ils ignoroient les myſteres.

L'écriture ſymbolique, connue ſous le nom d'hiéroglyphes, n'étoit pas contraire au deſſein que les Egyptiens avoient de travailler pour la poſtérité. M. le Comte de Caylus (*b*) n'eſt pas entré dans leurs idées à cet égard. Ces hiéroglyphes furent un myſtere dans le temps même de

(*a*) Plutarq. de Iſid. & Oſir.
(*b*) Recueil d'Antiq. pag. 2.

leur inſtitution, comme ils le ſont encore, & le ſeront toujours pour ceux qui cherchent à les expliquer par d'autres moyens que ceux que je propoſe. Le deſſein de leurs inſtituteurs n'étoit pas d'en rendre la connoiſſance publique, & en les gravant ſur leurs monumens pour les conſerver à la poſtérité, ils ont agi comme les Philoſophes Hermétiques, qui n'écrivent en quelque façon que pour être entendus de ceux qui ſont au fait de leur ſcience, ou pour donner quelques traits de lumieres abſorbés, pour ainſi dire, dans une obſcurité ſi grande, que les yeux les plus clairvoyans n'en ſont frappés qu'après de longues recherches & de profondes méditations.

La plupart des antiquités Egyptiennes ſont donc de nature à ne pouvoir nous flatter de les éclaircir parfaitement. Toutes les explications qu'on voudra tenter de donner pour les ramener à l'hiſtoire, ſe réduiront à des conjectures, parce que tout ſe reſſent du myſtere qui regnoit dans ce pays; & que, pour fonder ſes raiſonnemens ſur l'enchaînement des faits, on trouve que le premier anneau de la chaîne qui les lie, aboutit à des fables. C'eſt donc à ces fables qu'il faut avoir recours; & en les regardant comme telles, faire ſes efforts pour en pénétrer la véritable ſignification. Quand on trouve un ſyſtême qui les développe naturellement, il faut le prendre pour guide. Tous ceux que l'on a ſuivis juſqu'ici ſont reconnus inſuffiſans par tous les Auteurs qui ont écrit ſur les Antiquités. On y trouve à chaque pas des obſtacles qu'on ne peut ſurmonter. Ils ne ſont donc pas les vrais filets d'Ariadne qui nous

nous ſerviront à nous tirer de ce labyrinthe ; il faut par conſéquent les abandonner. En ſe conduiſant ſur les principes de la Philoſophie Hermétique, & en les étudiant aſſez pour ſe mettre en état d'en faire de juſtes applications, il eſt peu d'hiéroglyphes qu'on ne puiſſe expliquer. On ne ſeroit pas dans le cas d'admettre comme faits hiſtoriques ceux qui ſont purement fabuleux, & de rejeter de ces faits des circonſtances qui les caractériſent particulierement, ſous prétexte qu'elles y ont été couſues pour embellir la narration, & en augmenter le merveilleux. Cette derniere méthode a été ſuivie par M. l'Abbé Banier dans ſa Mythologie ; & quelque facilité qu'elle lui ait procuré, il ſe trouve ſouvent dans la fâcheuſe néceſſité d'avouer qu'il lui eſt impoſſible de débrouiller ce chaos.

SECTION QUATRIEME.

Des Colonies Egyptiennes.

LA Philoſophie Hermétique ne fut pas toujours renfermée dans les bornes de l'Egypte, où il ſemble qu'Hermès l'avoit fait fleurir. Les habitans de ce pays-là s'étant trop multipliés, quelques-uns prirent le parti d'en ſortir pour aller s'établir d'abord dans le voiſinage, & puis dans les pays plus éloignés. Pluſieurs chefs de famille y conduiſirent des colonies, & emmenerent des Prêtres inſtruits avec eux. Bélus qui fixa ſon

séjour près de l'Euphrate, en établit à Babylone, qui furent surnommés Chaldéens. Ils devinrent célebres par les connoissances qu'ils acquirent en observant les Astres à la maniere d'Egypte. Des Savans croient que le Sabisme, ou cette sorte d'idolatrie, qui a pour objet de son culte les Astres & les Planetes, commença dans la Chaldée, où ces Philosophes Egyptiens s'étoient fixés; mais il est bien plus vraisemblable qu'ils l'y porterent de l'Egypte d'où ils sortoient, & où le Soleil & la Lune étoient adorés sous le nom d'Osiris & d'Isis; puisqu'Hérodote dit que l'Astrologie prit naissance en Egypte, où l'on convient qu'elle y étoit cultivée dès les temps les plus reculés. Le nom de science Chaldaïque qu'elle a porté depuis long-temps, prouve tout au plus que les Astrologues de la Chaldée devinrent plus célebres que ceux des autres Nations. Babylone, capitale du pays, quoique la plus idolâtre de toutes les villes du monde, suivant l'idée que nous en donne le Prophete Jérémie (*a*), en l'appelant une terre d'Idoles, *terra sculptilium*, paroît avoir tiré ses Dieux de l'Egypte, dont elle avoit conservé jusqu'aux monstres; *& in portentis gloriantur.* Les Prêtres, instruits dans les mêmes sciences que ceux dont ils venoient de se séparer, savoient aussi sans doute à quoi s'en tenir au sujet du culte de ces Idoles; mais obligés au même secret que ceux d'Egypte, ils se firent successivement un devoir de ne pas le divulguer. Les noms de Saturne & de Jupiter

(*a*) Ch. 50.

donnés à Bélus, prouvent assez clairement qu'on connoissoit dans la Chaldée la généalogie des Dieux Hermétiques des Egyptiens.

Danaüs tenta aussi un établissement hors de son pays. Il quitta l'Egypte sa patrie, & partit avec cinquante filles qu'il avoit eues de plusieurs femmes, avec tous ses domestiques, & quelques Egyptiens qui voulurent bien le suivre. Il relâcha, dit-on, d'abord à Rhodes, où, après avoir consacré une statue à Minerve, une des grandes Divinités de l'Egypte, il s'embarqua & arriva dans la Grece, où, si nous en croyons Diodore, il fit bâtir la ville d'Argos, & en Lydie celle de Cypre, dans laquelle il fit élever un Temple à Minerve, & y établit sans doute des Prêtres pour le service du même culte qu'on rendoit en Egypte à cette Déesse. Le nom de Béléides donné aux filles de Danaüs, prouve qu'il avoit quelqu'affinité avec Bélus; & quelques Auteurs ont en effet regardé ce Bélus comme le pere de Danaüs. Les allégories que les Poëtes ont faites sur le supplice des Danaïdes, & sur le massacre de leurs époux, est une nouvelle preuve qu'elles furent imitées d'Egypte, où Diodore raconte (*a*) que 360 Prêtres d'Achante avoient coutume de puiser de l'eau dans un vaisseau percé. Nous expliquerons ces allégories dans les Livres suivans.

Cécrops venu d'Egypte s'établit dans l'Attique. Il y porta avec les loix de son pays le culte des Dieux qu'on y adoroit, & sur-tout celui de Minerve, honorée à Saïs sa patrie, celui de

(*a*) L. 2. c. 6.

Jupiter & des autres Dieux d'Egypte : ce fait eſt arteſté par toute l'Antiquité. Euſebe (*a*) dit que ce fut lui qui le premier donna le nom de Dieu à Jupiter, lui éleva un autel, & érigea une ſtatue en l'honneur de Minerve. S. Epiphane répete la même choſe, & Pauſanias l'avoit dit avant eux ; mais ce dernier (*b*) remarque qu'il n'offroit dans ſes ſacrifices que des choſes inanimées. Athenes, le triomphe des arts & des ſciences, le ſiege de la politeſſe & de l'érudition, doit donc ſes commencemens à l'Egypte.

Quoi qu'il en ſoit de cette hiſtoire, les Athéniens en convenoient, & ſe glorifioient d'être deſcendus des Saïtes ; quelques-uns diſoient que Dipetes, pere de Mneſtée, Roi d'Athenes, étoit Egyptien, de même qu'Ericthée, qui le premier leur apporta les grains d'Egypte, & la maniere de les cultiver, ce qui le fit établir Roi. Il leur enſeigna auſſi les cérémonies de Cérès Eléuſine, ſuivant celles qu'obſervoient les Egyptiens ; c'eſt pourquoi les Athéniens penſoient que ce Roi étoit contemporain de Cérès. Diodore, en rapportant ceci, ignoroit ſans doute que Cérès & Iſis n'étoient qu'une même Divinité. Il auroit dû ſe ſouvenir qu'il avoit raconté la même choſe de Triptolême. Nous parlerons de la nature de ces grains & de toute cette hiſtoire dans le quatrieme Livre.

Les habitans de la Colchide étoient auſſi une colonie d'Egypte, ſuivant Diodore & Héro-

(*a*) Prep. Evang. l. 10. c. 9.
(*b*) In Attic. l. 8.

dote (*a*), qui apporte en preuve beaucoup de raiſons, entr'autres qu'ils font circoncir leurs enfans, comme ayant apporté cet uſage d'Egypte. Il ignoroit ſans doute l'Ecriture ſainte qui nous marque ſi poſitivement l'origine de la circonciſion. Diodore concluoit, par la même raiſon, que les Juifs, habitans entre l'Arabie & la Syrie étoient venus d'Egypte; mais il ne parle de ces Juifs qu'après leur ſervitude dans ce pays, & c'eſt l'occaſion de ſon erreur. Cette fuite des Juifs eſt remarquable par tous les événemens qui la précéderent & la ſuivirent; celui qui a le plus de rapport à notre ſujet, eſt la quantité prodigieuſe d'or & d'argent qui ſe trouvoit alors parmi les Egyptiens. Moyſe ſignifia aux Juifs d'emprunter de leurs Hôtes tous les vaſes d'or & d'argent qu'ils pourroient en obtenir. Et quels étoient ces Hôtes? des gens du commun. A qui prêtoient-ils ces vaſes? à des Juifs eſclaves, mépriſés, haïs, ſans reſſource; gens qu'on ne pouvoit gueres ignorer avoir le deſſein de quitter le pays, & de s'enfuir pour ſe ſouſtraire à la ſervitude; & ſi le peuple en étoit ſi bien fourni, combien devoient en avoir le Roi & les Prêtres qui, comme nous l'apprend Hérodote, faiſoient conſtruire des bâtimens pour le conſerver?

Cadmus étoit originaire de Thebes d'Egypte. Ayant été envoyé à la recherche de ſa ſœur par Agenor ſon pere, Roi de Phénicie, il ſe trouva expoſé à une furieuſe tempête, qui l'obligea de relâcher à Rhodes, où il érigea un Temple en

(*a*) L. 2 c. 104. & ſuiv.

l'honneur de Neptune, & on confia le ſervice à des Phéniciens qu'il laiſſa dans cette Iſle. Il offrit à Minerve un vaſe de cuivre très-beau, & de forme antique, ſur lequel étoit une inſcription, qui portoit que l'Iſle de Rhodes ſeroit ravagée par les ſerpens. Cette inſcription ſeule indique que toute cette hiſtoire eſt une allégorie de l'Art ſacerdotal. Car pourquoi offrir à Minerve un vaſe antique, & de cuivre? Cadmus doit être ſuppoſé avoir vécu dans des temps bien reculés: quelle pouvoit donc être l'antiquité de ce vaſe? Il y a apparence qu'il faut avoir égard à la matiere, & non à la forme.

Cette matiere eſt la terre de Rhodes, ou la terre rouge Philoſophique, qui doit être ravagée par des ſerpens, c'eſt-à-dire diſſoute par l'eau des Philoſophes, qui eſt ſouvent appelée ſerpent. Cadmus au fait de ces myſteres n'eut pas beaucoup de peine à prédire cette dévaſtation. Le préſent d'un vaſe de cuivre, même antique, étoit-il d'une ſi grande conſéquence qu'il eût le mérite d'être préſenté à la Déeſſe de la ſageſſe? L'or, les pierreries auroient été plus dignes d'elle. Mais ſans doute il y avoit du myſtere là-deſſous; il falloit un vaſe de cuivre, non du vulgaire, mais de l'airain Philoſophique, que les favoris de Minerve, les ſages Philoſophes appellent communément *laton* pour leton. Blanchiſſez le laton, dit Morien (*a*), & déchirez vos livres. L'azot & le laton vous ſuffiſent.

Toute l'hiſtoire de Cadmus ſera toujours con-

(*a*) Entret. du Roi Calid.

ſiderée comme une fable pure, qui paroîtra ridicule à tout homme de bon ſens, dès qu'il ne l'expliquera pas conformément à la Chimie Hermétique. Quelle idée en effet de ſuivre un Bœuf de différentes couleurs, de bâtir une ville où ce Bœuf s'arrête, d'envoyer ſes compagnons à une fontaine, qui y ſont dévorés par un horrible dragon, fils de Typhon & d'Echidna; lequel dragon eſt enſuite tué par Cadmus, qui lui arrache les dents, les ſeme dans un champ comme on ſeme du grain, d'où naiſſent des hommes qui attaquent Cadmus; & qui enfin, à l'occaſion d'une pierre jetée entr'eux, ſe détruiſent les uns & les autres ſans qu'il en reſte un ſeul? Nous prouverons dans la ſuite de cet ouvrage, que cette hiſtoire eſt une allégorie ſuivie de tout ce qui ſe paſſe dans le cours des opérations de l'œuvre Philoſophique.

M. l'Abbé Banier (*a*) dit que Cadmus porta en Grece les myſteres de Bacchus & d'Oſiris. La Fable nous apprend cependant que Bacchus étoit petit-fils de Cadmus. Il eſt vrai que ce Mythologue introduit un autre Bacchus, fils de Sémélé, afin d'ajuſter ſon hiſtoire; mais ſur quel fondement? Eſt-il permis d'introduire ainſi de ſon propre chef des perſonnages nouveaux pour ſe tirer d'embarras? Orphée, en tranſportant dans la Grece les Fables Egyptiennes, les habilla à la Grecque, & ſuppoſa un Denis, qui ne differe point de l'Oſiris des Egyptiens, & du Bacchus des Latins: mais ce Denis ou Oſiris étoit célebre

(*a*) Mythol. T. I. p. 67. & T. II. p. 262.

en Egypte long-temps avant qu'il fût queſtion de Cadmus. C'eſt pourquoi les Egyptiens ſe moquoient des Grecs, lorſqu'ils entendoient ceux-ci dire que Denis étoit né parmi eux.

D'autres attribuent à Mélampe l'inſtitution des cérémonies du culte de Denis dans la Grece, l'hiſtoire de Saturne, & la guerre des Titans. Dédale fut, dit-on, l'Architecte du fameux veſtibule du Temple élevé à Memphis en l'honneur de Vulcain. Mais les Grecs, dit Diodore, ayant appris les hiſtoires & les allégories des Egyptiens, en prirent occaſion d'en inventer d'autres ſur ces modeles. En effet, les Poëtes & les Théologiens du Paganiſme ſemblent n'avoir copié que ces fables d'Egypte, tranſportées dans la Grece par Orphée, Muſée, Mélampe, & Homere. Les Légiſlateurs ont formé leurs loix ſur celles de Lycurgue; les Princes des ſectes philoſophiques ont puiſé leur ſyſtême dans Pythagore, Platon, Eudoxe, & Démocrite. Et s'ils ont été ſi différens entr'eux, c'eſt qu'ils n'étoient pas tous au fait des myſteres Egyptiens, & qu'ils en ont en conſéquence mal expliqué les allégories.

Les colonnes de Mercure, deſquelles ces premiers Philoſophes tirerent leur ſcience, par les explications que les Prêtres d'Egypte leur en donnerent, pourroient bien être celles d'Oſiris & d'Iſis, dont nous avons parlé; peut-être les obéliſques qu'on voit encore à Rome, qu'on ſait y avoir été tranſportés d'Egypte, & dont la ſurface eſt remplie de triangles, de cercles, de quarrés, & de figures hiéroglyphiques. Plus d'un Auteur s'eſt donné la torture pour les expliquer: le P. Kircher a fait un

traité exprès; mais, malgré son ton décisif, soutenu d'une science fort étendue, on ne l'a pas cru sur sa parole. C'est dans les Auteurs anciens qui puisèrent leur science en Egypte, qu'il faudroit en chercher l'interprétation; mais pour entendre la plupart d'entr'eux, on auroit aussi besoin du secours d'un Œdipe; parce qu'ils ont écrit allégoriquement comme leurs maîtres.

N'ayant donc point de guides assurés, les plus célebres Auteurs sont tous différens entre eux. Selon Bochard, Mercure est le même que Chanaan, & selon M. Huet, le même que Moyse. L'un dit qu'Hercule est Samson, & l'autre que c'est Josué. L'un que Noé est Saturne, l'autre que c'est Abraham. L'un soutient que Cérès fut une Reine de Sicile; l'autre qu'elle ne differe point d'Isis qui ne fut jamais dans ce pays-là. Les plus anciens Auteurs ne sont pas même d'accord entre eux; & outre les contradictions qu'on y trouve, combien y voit-on de choses gratuites, pour ne rien dire de plus. Quant aux paralleles dont les livres de quelques Savans modernes sont remplis, je demanderois si l'on est reçu à dire que Thamas-Kouli-Cham, est le même que Tamerlan, parce qu'on trouve beaucoup de ressemblance dans l'humeur & dans les actions de ces deux Princes?

Je crois qu'on peut tirer beaucoup de lumieres des anciens Auteurs Grecs, pour pénétrer dans l'obscurité des fables; non pas qu'on doive précisément s'en rapporter à eux sur la véritable origine des anciens peuples, puisque ce qu'ils en disent est presque tout fabuleux;

mais parce qu'ils ont copié les Egyptiens, qui furent les premiers inventeurs des Fables, & qu'en faisant le parallele des Fables anciennes de la Grece avec celles de l'Egypte, on y remarque aisément qu'elles sont toutes sorties de la même source, & qu'elles ressemblent à un voyageur, qui s'habille dans chaque pays qu'il parcourt, suivant la mode qui y est en usage. Les ouvrages Egyptiens, qui auroient pu nous donner quelques idées de leur façon de penser, ceux d'Hermès & des autres Philosophes nous ont échappé avec le temps, & nous pleurerons toujours sur les tristes cendres de la Bibliotheque d'Alexandrie. Nous n'avons plus d'autre ressource que celle des Grecs, disciples des savans Prêtres d'Egypte; c'est donc à eux qu'il faut avoir recours, persuadés qu'ils sont entrés dans les idées des maîtres dont ils avoient reçu des leçons.

Je suis surpris que M. l'Abbé Banier soit à cet égard si peu d'accord avec lui-même, qu'après avoir dit (*a*) & avoir même employé toutes les raisons possibles pour prouver que ce n'est pas chez les Ecrivains Grecs qu'il faut chercher l'origine des anciens Peuples, ni des autres monumens de l'Antiquité, ce Savant les apporte en preuves de ce qu'il établit dans tout le cours de son ouvrage. Il est vrai qu'il a une attention toute particuliere à choisir tout ce que les Auteurs ont avancé de favorable à son système, & à rejeter comme fable tout ce qui peut y être contraire. Il décide même sur cela avec le ton d'un Juge en dernier ressort; mais comme il n'est pas tou-

(*a*) Ibid. p. 55. & suiv.

jours conforme à lui-même, & qu'il déclare en plus d'un endroit qu'il faut tenir ſes garans pour ſuſpects, il nous rétablit dans nos droits, & nous laiſſe la liberté d'en penſer ce que nous voudrons.

Je ſerois aſſez du ſentiment de Diodore, quant aux noms de quelques anciennes villes, des montagnes, des fleuves, &c. Cet Auteur dit que les anciens Philoſophes tirerent de leur doctrine la plupart de ces noms, & dénommerent les lieux ſuivant les rapports qu'ils y voyoient avec quelques traits de cette ſcience. Il s'agit donc de ſavoir quelle étoit cette doctrine. Or perſonne ne doute que ce ne ſoit celle qu'ils apprirent en Egypte ; Jamblique (*a*) nous aſſure que cette ſcience étoit gravée ſur les colonnes d'Hermès. Joſephe (*b*) parle de deux colonnes, l'une de pierre, l'autre de brique, élevées avant le Déluge, ſur leſquelles les principes des Arts étoient gravés. Bernard, Comte de la Marche Tréviſane (*c*), inſtruit par la lecture des livres anciens, dit qu'Hermès trouva ſept tables dans la vallée d'Hébron, ſur leſquelles étoient gravés les principes des Arts libéraux. Mais qu'Hermès les ait trouvées ou qu'il les ait inventées, il y a grande apparence que ces principes n'y étoient qu'en hiéroglyphes ; que cette maniere d'enſeigner marquoit que le fond de cette ſcience étoit un myſtere qu'on ne vouloit pas dévoiler à tout le monde : par conſéquent que les termes & les noms

(*a*) Des myſteres des Egyptiens.
(*b*) Des Antiq. des Juifs.
(*c*) Philoſ. des Métaux.

employés faiſoient auſſi partie de ce myſtere; d'où nous devons conclure que les noms donnés aux lieux par les anciens Philoſophes, tenoient par quelqu'endroit aux myſteres des Egyptiens.

Tout eſprit qui ne voudra pas demeurer opiniâtrément attaché à ſon préjugé, doit voir dans ce que nous avons dit, quel étoit l'objet de ces myſteres. La magnificence des Rois d'Egypte, qui, ſi nous en croyons Pline (*a*), ne faiſoient élever ces merveilles du monde, qu'afin d'employer leurs richeſſes immenſes, eſt une preuve bien palpable de l'Art Hermétique. Sémiramis fit élever à Babylone un Temple en l'honneur de Jupiter, au haut duquel elle plaça trois ſtatues d'or, l'une de ce Dieu, la ſeconde de Junon, & la troiſieme de la Déeſſe Ops. Celle de Jupiter, au rapport de Diodore, ſubſiſtoit encore de ſon temps, avoit 40 pieds de hauteur, & peſoit mille talens Babyloniens. La ſtatue d'Ops, du même poids, ſe voit encore dans la ſalle dorée. Deux lions, ajoute cet Auteur, & des ſerpens d'argent d'une groſſeur énorme ſont placés auprès. Chaque figure eſt du poids de trente talens. La Déeſſe tient à la main droite une tête de ſerpent, & de la gauche un ſceptre de pierre. Dans la même ſalle ſe trouve auſſi une table d'or de 40 pieds de longueur, large de 12, & peſant 50 talens. La ſtatue de Junon eſt du poids de 800.

Diodore & les autres Hiſtoriens rapportent beaucoup de choſes qui prouvent les richeſſes immenſes des Egyptiens & des Babyloniens, qui par Belus en tiroient leur origine. Mais ce qui

(*a*) L. 26. ch. 12.

auroit dû frapper ces Hiſtoriens, & tous ceux qui voyoient la ſtatue d'Ops, c'eſt ſon attitude & ſes attributs. Je voudrois que nos Savans m'expliquaſſent pourquoi on avoit mis un ſceptre de pierre à l'une des mains de cette Déeſſe, & un ſerpent à l'autre ? Fait-on des ſceptres de pierre à une ſtatue d'or ? une telle idée ne paſſeroit-elle pas pour ridicule aux yeux de ceux qui n'y verroient rien d'allégorique ? Mais la Déeſſe Ops étant priſe hermétiquement, il étoit naturel de la repréſenter ainſi, parce que l'or des Philoſophes eſt appelé pierre, & leur mercure ſerpent. Ops ou la Terre qui en étoit la matiere, tenoit ces deux ſymboles à la main pour indiquer qu'elle contenoit ces deux principes de l'Art. Et comme cet Art étoit la ſource des richeſſes, Ops en fut regardée comme la Déeſſe. On avoit même déſigné la choſe plus particulierement en mettant auprès d'Ops deux lions & deux ſerpens, parce que les Philoſophes employoient pour l'ordinaire l'allégorie de ces animaux, pour ſignifier les principes matériels de l'œuvre, pendant le cours des opérations.

Jupiter & Junon frere & ſœur, époux & épouſe, ſe trouvoient dans cette ſalle avec leur grand-mere, & devant eux une table d'or commune aux trois, parce qu'ils ſortent du même principe aurifique, duquel l'on extrait deux choſes, une humidité aérienne & mercurielle, & une terre fixe, ignée, qui réunies ne font qu'une & même choſe, appelée or Hermétique, commun aux trois, puiſqu'il en eſt compoſé ; & le vrai remede de l'eſprit, dont nous avons parlé, auquel

Diodore donne le nom de Nepentes, parce qu'il eſt fait de l'herbe prétendue de ce nom, dont Homere (*a*) dit qu'on compoſe en Egypte le remede qui fait oublier tous les maux, & fait mener à l'homme une vie exempte de douleur & de chagrin; propriétés tant vantées de l'or Hermétique. Le même Poëte ajoute que ce remede étoit celui d'Hélene, fille de Jupiter, celle qui occaſionna la guerre de Troye. Nous en verrons les raiſons dans le ſixieme Livre. L'origine Egyptienne & du remede, & de la maniere de le faire, eſt une preuve qu'Homere nous donne en paſſant, qu'il étoit inſtruit de la nature de ce remede, de ſes propriétés, & du lieu où il étoit en vogue. Il a donc pu le prendre pour ſujet de ſon allégorie de la priſe de la ville de Troye, ou tout au moins avoir pris occaſion d'une guerre & d'un ſiége réel, pour en former une allégorie du grand œuvre, comme nous le prouverons en diſcutant toutes les circonſtances de ce ſiége; je ne vois gueres ſur quoi eſt fondé M. l'Abbé Banier, pour dire (*b*) qu'il y avoit eu avant Homere des Poëtes qui avoient traité le ſujet de la guerre de Troye, & qui avoient fait des Iliades; la ſeule raiſon que ce Savant en apporte, c'eſt que la Poëſie grecque n'auroit pas commencé par des chef-d'œuvres. Je laiſſe au Lecteur à juger de la bonté de ce raiſonnement. L'ouvrage de cet Abbé, quoique très-ſavant & très-bien concerté, fourmille de preuves de cette trempe. Si

(*a*) Odiſſ. l. 4. v. 221. & ſuiv.
(*b*) Ibid. T. I. p. 67.

Homere, pour donner un air de vraiſemblance à ſa fiction, a introduit des noms de villes & de peuples exiſtans, on eſt obligé d'avouer qu'on ne connoît Ithaque, les Cimmériens, l'Iſle de Calypſo, & beaucoup d'autres choſes, que dans ſes ouvrages. Où vit-on jamais les Arimaſpes, les Iſſedons, les Hyperboréens, les Acéphales, &c.? Mais on convient que les fables tirent leur origine d'Egypte & de la Phénicie; c'eſt donc par celles qui ſe débitoient dans ces pays-là, qu'il faut juger des autres, au moins des plus anciennes.

Je ne penſe pas trouver des contradicteurs ſur cet article; mais conviendra-t-on avec moi que tous les monumens dont j'ai parlé ſoient une preuve convaincante que l'Art Hermétique étoit connu & pratiqué chez les Egyptiens? Les Savans, quelque peu d'accord qu'ils ſoient entr'eux, ont fortifié par leurs ouvrages le préjugé qui a pris naiſſance dans le récit des anciens Hiſtoriens. On a cru qu'étant plus près que nous ne le ſommes de ces temps obſcurs, on ne pouvoit mieux faire que de ſuivre le chemin qu'ils nous ont tracé, perſuadé qu'ils étoient au fait de tout cela. On ſavoit cependant, & ces Anciens le diſent eux-mêmes, que les Prêtres d'Egypte gardoient un ſecret inviolable ſur la véritable ſignification de leurs Hiéroglyphes; mais on n'a pas fait aſſez de réflexions là-deſſus. Il s'agiroit donc de dépouiller tout préjugé à cet égard; d'examiner les choſes ſans prévention, & de comparer les explications que les Antiquaires ou les Mythologues ont donné des Hiéroglyphes & des

Fables Egyptiennes, avec celle que j'en donne, & juger enſuite de la verité des unes & des autres. Par cette méthode on ſe trouvera en état de décider ſi la Morale, la Religion, la Phyſique & l'Hiſtoire ont fourni matiere à ces Fables & à ces Hiéroglyphes ; ou s'il n'eſt pas plus ſimple de leur donner un ſeul & unique objet, tel qu'un ſecret auſſi précieux, & d'une auſſi grande conſéquence que peut l'être celui qui conſerve l'humanité dans tout l'état parfait dont elle eſt ſuſceptible, en lui procurant la ſource des richeſſes & de la ſanté.

LIVRE II.

Des allégories qui ont un rapport plus palpable avec l'Art Hermétique.

JAMAIS pays ne fut plus fertile en fables que la Grece. Celles qu'elle avoit reçues d'Egypte ne lui suffisoient pas ; elle en inventa un nombre infini. Les Egyptiens ne reconnoissoient proprement pour Dieux qu'Osiris, Isis & Orus ; mais ils en multiplierent les noms, & se trouverent engagés par-là à en multiplier les fictions historiques. De-là vinrent douze Dieux principaux, Jupiter, Neptune, Mars, Mercure, Vulcain, Apollon, Junon, Vesta, Cérès, Vénus, Diane & Minerve, six mâles & six femelles. Ces douze seuls, regardés comme grands Dieux, étoient représentés en statues d'or. Dans la suite on en imagina d'autres, auxquels on donna le nom de demi-Dieux, qui n'étoient pas connus du temps d'Hérodote, ou du moins dont il ne fait pas mention sous ce titre. Leurs figures étoient sculptées en bois, ou en pierre, ou en terre. Le même Hérodote dit (*a*) que les Egyptiens imposerent les premiers ces douze noms, & que les Grecs les reçurent d'eux.

Les premiers des Grecs qui passerent en Egypte,

(*a*) In Euterp. c. 50.

ſont, ſuivant Diodore de Sicile, Orphée, Muſée, Mélampe, & les autres dont nous avons parlé dans le Livre précédent. Ils y puiſerent les principes de la Philoſophie & des autres ſciences, & les tranſporterent dans leur pays, où ils les enſeignerent de la maniere dont ils les avoient appriſes; c'eſt-à-dire, ſous le voile des allégories & des fables. Orphée y trouva le ſujet de ſes Hymnes ſur les Dieux, & ſes Orgies (*a*). Que ces ſolemnités tirent leur origine de l'Egypte, c'eſt un fait dont conviennent également les Mythologues & les Antiquaires, & qu'on n'a pas beſoin de prouver. Ce Poëte introduiſit dans le culte de Denys les mêmes cérémonies qu'on obſervoit dans le culte d'Oſiris. Celles de Cérès ſe rapportoient à celles d'Iſis. Il fit mention le premier des peines des impies, des Champs-Elyſées, & fit naître l'uſage des ſtatues. Il feignit que Mercure étoit deſtiné à conduire les ames des défunts; & devint l'imitateur des Egyptiens dans une infinité d'autres fictions.

Lorſque les Grecs virent que Pſammétichus protégeoit les étrangers, & qu'ils pourroient voyager en Egypte ſans riſque de leur vie ou de leur liberté, ils y aborderent en aſſez grand nombre, les uns pour ſatisfaire leur curioſité ſur les merveilles qu'ils avoient appriſes de ce pays-là, les autres pour s'inſtruire. Orphée, Muſée, Linus, Mélampe & Homere y paſſerent ſucceſſivement. Ces cinq, avec Héſiode, furent les propagateurs des Fables dans la Grece, par les Poëmes pleins

(*a*) M. l'Abbé Banier, Myth. T. II. p. 273.

des fictions qu'ils y répandirent. Sans doute que ces grands hommes n'auroient pas adopté & répandu de sang froid tant d'absurdités apparentes, s'ils n'avoient au moins soupçonné un sens caché, raisonnable, & un objet réel enveloppé dans ces ténebres. Auroient-ils, par dérision & malicieusement, voulu tromper les Peuples ? & s'ils pensoient sérieusement que ces personnages étoient des Dieux, qu'ils devoient représenter comme des modeles de perfection & de conduite, leur auroient-ils attribué des adulteres, des inceſtes, des parricides, & tant d'autres crimes de toute espece ? Le ton sur lequel Homere en parle suffit pour donner à entendre quelles étoient ses idées à cet égard. Il est donc bien plus probable qu'ils ne présentoient ces fictions que comme des symboles & des allégories, qu'ils voulurent rendre plus sensibles en personnifiant & déifiant les effets de la Nature. Ils assignerent en conséquence un office particulier à chacun de ces personnages déifié, réservant seulement l'Empire universel de l'Univers à un seul & unique vrai Dieu. Orphée s'explique assez clairement là-dessus, en disant que tous ne sont qu'une même chose compriſe sous divers noms. Car tels sont ses termes : « Le Messager interprete Cylle-
» nien est à tous. Les Nymphes sont l'eau ; Cérès
» les grains ; Vulcain est le feu ; Neptune la
» mer ; Mars la guerre ; Vénus la paix ; Thémis
» la justice ; Apollon, dardant ses fleches, est le
» même que le Soleil rayonnant, soit que cet
» Apollon soit regardé comme agissant de loin
» ou de près, soit comme Devin, Augure, ou

„ comme le Dieu d'Epidaure, qui guérit les ma-
„ ladies. Toutes ces choſes ne ſont qu'une,
„ quoiqu'elles aient pluſieurs noms. „ Hermé-
ſianax dit que Pluton, Perſephone, Cérès, Vé-
nus & les Amours, les Tritons, Nérée, Thétis,
Neptune, Mercure, Junon, Vulcain, Jupiter,
Pan, Diane & Phébus ne ſont que le même
Dieu.

Tous les offices de la Nature devinrent donc
des Dieux entre leurs mains; mais des Dieux
ſoumis à un ſeul Dieu ſuprême, ſuivant ce qu'ils
en avoient appris en Egypte. Ces différens attri-
buts de la Nature regardoient cependant des effets
particuliers, ignorés du Peuple, & connus ſeule-
ment des Philoſophes.

Si quelques-unes de ces fictions eurent l'U-
nivers en général pour objet, on ne ſauroit nier
que le plus grand nombre n'ait eu une appli-
cation particuliere; & pluſieurs d'entr'elles ſont
ſi ſpécialement déterminées, qu'on ne ſauroit s'y
méprendre. Il ſuffit de paſſer les principales en
revue, pour mettre en état de porter ſon juge-
ment ſur les autres. Je parlerai donc en premier
lieu de l'expédition de la Toiſon d'or: des pom-
mes d'or du jardin des Heſpérides, & quelques
autres qui manifeſtent plus clairement que l'inten-
tion des Auteurs de ces fictions étoit d'y envelop-
per les myſteres de l'Art Hermétique.

Orphée eſt le premier qui ait fait mention de
l'expédition de la Toiſon d'or, ſi l'on veut ad-
mettre les ouvrages d'Orphée comme apparte-
nant à ce premier des Poëtes Grecs; mais je
n'entre pas dans cette diſcuſſion des Savans: que

ces ouvrages ſoient vrais ou ſuppoſés, peu m'importe; il me ſuffit qu'ils ſoient partis d'une plume très-ancienne, ſavante, & au fait des myſteres des Egyptiens & des Grecs. S. Juſtin en ſon *Parenet*; Lactance, & S. Clément d'Alexandrie, dans ſon Diſcours aux Gentils, parlent d'Orphée ſur ce ton-là.

Ce Poëte a donné à cette fiction un air d'hiſtoire qui l'a fait regarder comme telle par nos Mythologues modernes mêmes, malgré l'impoſſibilité où ils ſe trouvent d'en ajuſter les circonſtances. Ils ont mieux aimé y échouer, que d'y voir le ſens caché & myſtérieux qu'elle préſente, & que l'Auteur même a manifeſté aſſez viſiblement en citant, dans le cours de cette fiction, quelques autres de ſes ouvrages; ſavoir, un Traité des petites pierres, & un autre de l'*antre de Mercure comme ſource de tous les biens*. Il eſt aiſé de voir de quel Mercure il entend parler, puiſqu'il le préſente comme faiſant partie de l'objet que ſe propoſoit Jaſon dans la conquête de la Toiſon d'or.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire de la conquête de la Toiſon d'or.

IL y a peu d'Auteurs anciens qui ne parlent de cette fameuſe conquête. Elle a exercé l'eſprit de nos Savans, qui ont fait beaucoup de diſſertations ſur ce ſujet; & M. l'Abbé Banier, qui

en a inséré plusieurs dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, regarde ce fait comme si constant, qu'on ne peut, dit-il (*a*), le détacher de l'histoire ancienne de la Grece, sans renverser presque toutes les généalogies de ce temps-là. Nous avons un Poëme là-dessus sous le nom d'Orphée; mais Vossius prétend que ce Poëte n'en est pas l'Auteur, & que ce Poëme n'est pas plus ancien que Pisistrate (*b*). On l'attribue à Onomacrite, & l'on dit qu'il fut composé vers la 55e. Olympiade. Il pourroit bien se faire que cet Onomacrite n'en fût pas l'Auteur, mais seulement le restaurateur, ou qu'il en eût recueilli tous les fragmens dispersés, comme Aristarque ceux d'Homere. Apollonius de Rhodes en composa un sur la même matiere vers le temps des premiers Ptolomées. Pindare en fait un assez long détail dans la quatrieme Olympique, & dans la troisieme Isthmique; beaucoup d'autres Poëtes font de fréquentes allusions à cette conquête. Mais ce qui prouve l'antiquité de cette fable, c'est qu'Homere en dit deux mots dans le douzieme Livre de l'Odyssée. M. l'Abbé Banier trouve une erreur dans cet endroit de ce dernier Poëte, & dit qu'il fait parler Circé de certaines roches errantes comme situées sur le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, & qu'elles sont en effet à l'entrée du Pont-Euxin. Pour ajuster cette expédition aux idées de M. l'Abbé Banier, ces

(*a*) Mytholog. T. III. p. 198.

(*b*) Quæ verò nunc Orphei nomen ferunt, non sunt antiquiora Pisistrati temporibus. Vossius de Poëtis Græcis & Latinis, *cap.* 9.

roches ne ſauroient à la vérité ſe trouver au lieu marqué dans Homere ; mais j'aurois cru qu'il étoit plus à propos de chercher les moyens d'accorder M. l'abbé Banier avec Homere, que d'accuſer ce Poëte d'erreur, pour éluder les difficultés que cet endroit faiſoit naître. Il eſt aiſé de ſe tirer d'embarras quand on a recours à de ſemblables reſſources. Homere avoit ſans doute ſes raiſons pour placer là ces roches errantes ; car la plupart des erreurs que l'on trouve dans ce Poëte, & dans les autres inventeurs des fables, ſemblent y être miſes avec affectation, comme pour indiquer à la poſtérité que ce ſont des fictions pures qu'ils débitent, & non de véritables hiſtoires. Les lieux que l'on fait parcourir aux Argonautes, les endroits où on les fait aborder ſont ſi éloignés de la route qu'ils auroient dû & pu tenir ; il y a même une impoſſibilité ſi manifeſte qu'ils aient tenu celle dont Orphée parle, qu'on voit clairement que l'intention de ce Poëte n'étoit que de raconter une fable.

Les difficultés qui ſe préſentent en foule à un Mythologue qui veut trouver une véritable hiſtoire dans cette fiction, n'ont pas rebuté la plupart des Savans. Euſtathe (*a*) parmi les Anciens, l'a regardé comme une expédition militaire, laquelle, outre l'objet de la Toiſon d'or, c'eſt-à-dire, ſelon lui, le recouvrement des biens que Phryxus avoit emportés dans la Colchide, avoit encore d'autres motifs, comme celui de trafiquer ſur les côtes du Pont-Euxin, & d'y établir quel-

(*a*) Sur le vers 686 de Denys Perigete.

ques colonies pour en assurer le commerce. Ceux qui ont voulu ramener la plupart des Fables anciennes à l'Histoire sainte, comme le P. Thomassin & M. Huet, se sont imaginés y voir l'histoire d'Abraham, d'Agar & de Sara, de Moyse & de Josué. En suivant de pareilles idées, il n'est point de fables, si palpablement fables qu'elles soient, qu'on ne puisse y faire venir.

Eustathe, pour accréditer son sentiment, dit qu'il y avoit un nombre de vaisseaux réunis en une flotte, dont la Navire Argo en étoit comme l'Amiral; mais que les Poëtes n'ont parlé que d'un seul vaisseau, & n'ont nommé que les seuls chefs de cette expédition. Je ne pense pas qu'on en croie cet Auteur sur sa parole, puisqu'il n'en a d'autre garant que la raison de convenance, qui exigeoit que les choses fussent ainsi pour que son sentiment pût se soutenir. M. l'Abbé Banier, qui suit assez bien Eutasthe dans ce genre de preuves, décide hardiment que cette expédition n'est point le mystere du grand œuvre. A-t-il prononcé avec connoissance de cause? avoit-il lu les Philosophes? avoit-il même du grand œuvre l'idée qu'il faut en avoir? Je répondrois bien qu'il n'en connoissoit que le nom, mais nullement les principes.

Pour donner une idée juste de cette fiction, il faudroit prendre la chose dès son origine, expliquer comment cette prétendue Toison d'or fut portée dans la Colchide, & faire toute l'histoire d'Athamas, d'Ino, de Nephelé, d'Hellé & de Phryxus, de Léarque & de Mélicerte; mais comme nous aurons occasion d'en parler dans le

quatrieme Livre, en expliquant les Jeux Isthmiques, nous entrerons seulement dans le détail de cette expédition, en suivant ce qu'Orphée & Apollonius en ont rapporté.

Jason eut pour pere Eson, Créthéus pour ayeul, Eole pour bisayeul, & Jupiter pour trisayeul. Sa mere fut Polimede, fille d'Autolycus, d'autres disent Alcimede; ce qui convient également pour le fond de l'histoire, suivant mon système. Tyro, fille de Salmonée, élevée par Créthéus, frere de celui-ci, plut à Neptune, & en eut Nélée & Pélias; elle ne laissa pas ensuite d'épouser Créthéus son oncle, dont elle eut trois fils, Eson, Pherès & Amithaon. Créthéus bâtit la ville d'Iolcos, dont il fit la capitale de ses Etats, & laissa en mourant la couronne à Eson. Pélias, à qui Créthéus n'avoit point donné d'établissement, comme ne lui appartenant pas, se rendit puissant par ses intrigues, & détrôna Eson. Jason qui vint au monde sur ces entrefaites, donna de la jalousie & de l'inquiétude à Pélias, qui chercha en conséquence tous les moyens de le faire périr. Mais Eson, avec son épouse, ayant pénétré les mauvais desseins de l'usurpateur, porterent le jeune Jason, qui s'appeloit alors Diomede, dans l'antre de Chiron, fils de Saturne & de la Nymphe Philyre, qui habitoit sur le Mont-Pélion, & lui confierent son éducation. Le Centaure passoit pour l'homme le plus sage & le plus habile de son temps. Jason y apprit la Médecine & les Arts utiles à la vie.

Ce jeune Prince, devenu grand, s'introduisit dans la Cour d'Iolcos, après avoir exécuté de

point en point tout ce que l'Oracle lui avoit prescrit. Pélias ne douta pas que Jason ne s'acquît bientôt la faveur du Peuple & des Grands. Il en devint jaloux, & ne cherchant qu'un honnête prétexte pour s'en défaire, il lui proposa la conquête de la Toison d'or, persuadé que Jason ne refuseroit pas une occasion si favorable d'acquérir de la gloire. Pélias, qui en connoissoit tous les risques, pensoit qu'il y périroit. Jason prévoyoit lui-même tous les dangers qu'il avoit à courir. La proposition fut néanmoins de son goût, & son grand courage ne lui permit pas de ne point l'accepter.

Il disposa donc tout pour cet effet, & suivant les conseils de Pallas, il fit construire un vaisseau, auquel il mit un mât fait d'un chêne parlant de la forêt de Dodone. Ce vaisseau fut nommé la Navire Argo; & les Auteurs ne sont pas d'accord sur le motif qui le fit nommer ainsi. Apollonius, Diodore de Sicile, Servius & quelques autres prétendent que ce nom lui fut donné, parce qu'Argus en proposa le dessein; & l'on varie encore beaucoup sur cet Argus, les uns le prenant pour le même que Junon employa à la garde d'Io, fils d'Arestor; mais Méziriac (*a*) veut qu'on lise dans Apollonius de Rhodes, *fils d'Alector*, au lieu de *fils d'Arestor*. Sans entrer dans le détail des différens sentimens au sujet de la dénomination de ce vaisseau, que l'on peut voir dans plusieurs Auteurs, je dirai seulement qu'il fut construit du bois du Mont-Pélion, suivant l'opinion la plus commune des Anciens.

(*a*) Sur l'Ep. d'Hypsiphile à Jason.

Ptolémée Epheſtion dit, au rapport de Photius, qu'Hercule lui-même en fut le conſtructeur. La raiſon que M. l'Abbé Banier apporte pour rejeter cette opinion, n'eſt point du tout concluante à cet égard. Quant à la forme de ce vaiſſeau, les Auteurs ne ſont pas plus d'accord entre eux. Les uns diſent qu'il étoit long, les autres rond; ceux-là, qu'il avoit vingt-cinq rames de chaque côté; ceux-ci qu'il en avoit trente; mais on convient en général qu'il n'étoit pas fait comme les vaiſſeaux ordinaires. Orphée & les plus anciens Auteurs qui en ont parlé, n'ayant rien dit de cette forme, tout ce que les autres en rapportent n'eſt fondé que ſur des conjectures.

Toutes les circonſtances de cette expédition prétendue ſouffrent contradiction. On varie & ſur le Chef & ſur le nombre de ceux qui l'accompagnerent. Quelques-uns aſſurent qu'Hercule fut d'abord choiſi pour Chef, & que Jaſon ne le devint qu'après qu'Hercule eut été abandonné dans la Troade, où il étoit deſcendu à terre pour aller chercher Hylas. D'autres prétendent qu'il n'eut aucune part à cette entrepriſe; mais le ſentiment ordinaire eſt qu'il s'embarqua avec les Argonautes. Quant au nombre de ceux-ci, on ne peut rien établir de certain, puiſque des Auteurs en nomment dont les autres ne font aucune mention. On en compte communément cinquante, tous d'origine divine. Les uns fils de Neptune, les autres de Mercure, de Mars, de Bacchus, de Jupiter. On peut en voir les noms & l'hiſtoire abrégée dans le Tome troiſieme de la Mythologie de M. l'Abbé Banier, page 211 & ſuiv. où il

explique le tout conformément à ſes idées, & décide à ſon ordinaire qu'il faut rejeter ce qu'il ne peut y ajuſter. Il admet, par exemple, dans le nombre de ces Argonautes, Acaſte, fils de Pélias, & Nélée, frere de celui-ci. Y a-t-il apparence, ſi cette expédition étoit un fait véritable, qu'on eût ſuppoſé que Pélias, perſécuteur & ennemi juré de Jaſon; ce Pélias même qui n'engageoit ce neveu dans cette expédition périlleuſe, que parce qu'il regardoit ſa perte comme aſſurée, eût permis à Acaſte de l'y accompagner, lui qui ne cherchoit à faire périr Jaſon que pour conſerver la couronne à ce fils? On ne manqueroit pas de raiſon pour en rejeter d'autres que ce ſavant Mythologue admet ſur la foi d'autres Auteurs; & il ſeroit aiſé de prouver qu'ils ne pouvoient s'y être trouvés, ſuivant le ſyſtême de ce Savant; mais il faudroit une diſcuſſion qui n'entre pas dans mon plan.

Lorſque tout fut prêt pour le voyage, la troupe de Héros s'embarqua, & le vent étant favorable on mit à la voile; on aborda en premier lieu à Lemnos, afin de ſe rendre Vulcain favorable. Les femmes de cette Iſle ayant, dit-on, manqué de reſpect à Vénus, cette Déeſſe, pour les en punir, leur avoit attaché une odeur inſupportable, qui les rendit mépriſables aux hommes de cette Iſle. Les Lemniennes piquées complotterent entr'elles de les aſſaſſiner tous pendant leur ſommeil. La ſeule Hypſiphile conſerva la vie à ſon pere Thoas, qui pour lors étoit Roi de l'Iſle. Jaſon s'acquit les bonnes graces d'Hypſiphile, & en eut des enfans.

Au sortir de Lemnos, les Tyrréniens leur livrerent un sanglant combat, où tous ces Héros furent blessés, excepté Glaucus qui disparut, & fut mis au nombre des Dieux de la mer (*a*). De-là ils tournerent vers l'Asie, aborderent à Marsias, à Cius, à Cyzique, en Ibérie : ils s'arrêterent ensuite dans la Bébrycie, qui étoit l'ancien nom de la Bithynie, s'il faut en croire Servius (*b*). Amycus qui y regnoit, avoit coutume de défier au combat du ceste ceux qui arrivoient dans ses Etats. Pollux accepta le défi, & le fit périr sous ses coups. Nos voyageurs arriverent après cela vers les Syrtes de la Lybie, par où l'on va en Egypte. Le danger qu'il y avoit à traverser ces Syrtes, fit prendre à Jason & à ses compagnons le parti de porter leur vaisseau sur leurs épaules pendant douze jours, à travers les déserts de la Lybie; au bout duquel temps ayant retrouvé la mer, ils le remirent à flots. Ils furent aussi rendre visite à Phinée, Prince aveugle, & sans cesse tourmenté par les Harpies, dont il fut délivré par Calais & Zethès, enfans de Borée, qui avoient des ailes. Phinée, devin & plus clairvoyant des yeux de l'esprit que de ceux du corps, leur indiqua la route qu'ils devoient tenir. Il faut, leur dit-il, aborder premierement aux Isles Cyanées, (que quelques-uns ont appelées *Symplegades*, ou écueils qui s'entre-heurtent). Ces Isles jettent beaucoup de feu; mais vous éviterez le danger en y envoyant une colombe. Vous passerez de-là

(*a*) Pausis dans Athen. l. 7. c. 12.
(*b*) Sur le 5e. liv. de l'Enéide. v. 373.

en Bithynie, & laiſſerez à côté l'Iſle Thyniade. Vous verrez Mariandynos, Achéruſe, la Ville des Enetes, Carambim, Halym, Iris, Thémiſcyre, la Cappadoce, les Calybes, & vous arriverez enfin au fleuve Phaſis, qui arroſe la terre de Circée, & de-là en Colchide où eſt la Toiſon d'or. Avant d'y arriver les Argonautes perdirent leur Pilote Tiphis, & mirent Ancée à ſa place.

Toute la troupe débarqua enfin ſur les terres d'Ætes, fils du Soleil & Roi de Colchos, qui leur fit un accueil très-gracieux. Mais comme il étoit extrêmement jaloux du tréſor qu'il poſſédoit, lorſque Jaſon parut devant lui, & qu'il eut été informé du motif qui l'amenoit, il parut conſentir de bonne grace à lui accorder ſa demande; mais il lui fit le détail des obſtacles qui s'oppoſoient à ſes deſirs. Les conditions qu'il lui preſcrivit étoient ſi dures, qu'elles auroient été capables de faire déſiſter Jaſon de ſon deſſein. Mais Junon qui chériſſoit Jaſon, convint avec Minerve qu'il falloit rendre Médée amoureuſe de ce jeune Prince, afin qu'au moyen de l'art des enchantemens dont cette Princeſſe étoit parfaitement inſtruite, elle le tireroit des périls où il s'expoſeroit pour réuſſir dans ſon entrepriſe. Médée prit en effet un tendre intérêt à Jaſon; elle lui releva le courage, & lui promit tous les ſecours qui dépendoient d'elle, pourvu qu'il s'engageât à lui donner ſa foi.

La Toiſon d'or étoit ſuſpendue dans la forêt de Mars, enceinte d'un bon mur, & l'on ne pouvoit y entrer que par une ſeule porte gardée par un horrible Dragon, fils de Typhon & d'E-

chidna. Jaſon devoit mettre ſous le joug deux Taureaux, préſent de Vulcain, qui avoient les pieds & les cornes d'airain, & qui jetoient des tourbillons de feu & de flammes par la bouche & les narines; les atteler à une charrue, leur faire labourer le champ de Mars, & y ſemer les dents du Dragon, qu'il falloit avoir tué auparavant. Des dents de ce Dragon ſemées devoient naître des hommes armés, qu'il falloit exterminer juſqu'au dernier, & que la Toiſon d'or ſeroit ainſi la récompenſe de ſa victoire.

Jaſon apprit de ſon amante quatre moyens pour réuſſir. Elle lui donna un onguent dont il s'oignit tout le corps, pour ſe préſerver contre le venin du Dragon, & le feu des Taureaux. Le ſecond fut une compoſition ſomnifere qui aſſoupiroit le Dragon ſi-tôt que Jaſon la lui auroit jetée dans la gueule. Le troiſieme une eau limpide pour éteindre le feu des Taureaux; le quatrieme enfin une médaille, ſur laquelle le Soleil & la Lune étoient repréſentés.

Dès le lendemain Jaſon muni de tout cela ſe préſente devant le Dragon, lui jette la compoſition enchantée; il s'aſſoupit, s'endort, devient enflé & creve. Jaſon lui coupe la tête, & lui arrache les dents. A peine a-t-il fini que les Taureaux viennent à lui, en faiſant jaillir une pluie de feu. Il s'en garantit en leur jetant ſon eau limpide. Ils s'apprivoiſent à l'inſtant; Jaſon les ſaiſit, les met ſous le joug, laboure le champ, & y ſeme les dents du Dragon. Tout auſſi-tôt il en voit ſortir des combattans; mais ſuivant toujours les bons conſeils de Médée, il s'en éloigne

un peu, leur jette une pierre qui les met en fureur; ils tournent leurs armes les uns contre les autres, & s'entretuent tous. Jason délivré de tous ces périls, court se saisir de la Toison d'or, revient victorieux à son vaisseau, & part avec Médée, pour retourner dans sa patrie.

Telle est en abrégé la narration d'Orphée, ou, si l'on veut, d'Onomacrite. M. l'Abbé Banier dit que l'Argonaute Orphée avoit écrit une relation de ce voyage en langue Phénicienne. Je ne vois pas sur quoi ce Mythologue fonde cette supposition. Orphée n'étoit pas Phénicien; il accompagnoit des Grecs, & il écrivoit pour des Grecs. Brochart lui aura sans doute fourni cette idée, parce qu'il prétendoit trouver l'explication de ces fictions dans l'étymologie des noms Phéniciens. Mais ce système ne peut avoir lieu à l'égard de l'expédition des Argonautes, dont tous les noms sont Grecs & non Phéniciens. Si Onomacrite a fait son Poëme Grec sur le Poëme Phénicien d'Orphée, & qu'il n'entendît pas cette derniere langue, comme le prétend M. l'Abbé Banier, Onomacrite aura-t-il pu suivre Orphée? Si l'on me présentoit un Poëme Chinois que je n'entendisse pas, pourrois-je le traduire ou l'imiter?

La relation d'Apollonius de Rhodes, & celle de Valerius Flaccus ne different gueres de celle d'Orphée; mais plusieurs Anciens y ont ajouté des circonstances qu'il est inutile de rapporter. Ceux qui ont lu ces Auteurs y ont vu que Médée, en se sauvant avec Jason, massacra son frere Absyrthe, le coupa en morceaux, & répandit ses membres sur la route, pour retarder les pas de son pere,

pere, & de ceux qui la pourſuivoient; qu'étant arrivée dans le pays de Jaſon, elle rajeunit Eſon, pere de ſon amant, & fit beaucoup d'autres prodiges. Ils y auront lu que Phryxus traverſa l'Helleſpont ſur un Bélier, arriva à Colchos, y ſacrifia ce Bélier à Mercure, & en ſuſpendit la Toiſon, dorée par ce Dieu, dans la forêt de Mars; qu'enfin de tous ceux qui entreprirent de s'en emparer, Jaſon fut le ſeul à qui Médée prêta ſon ſecours, ſans lequel on ne pouvoit réuſſir.

Avant d'entrer dans le détail des explications Hermétiques de cette fiction, voyons en peu de mots ce qu'en ont penſé quelques Savans accrédités. Le plus grand nombre l'a regardée comme la relation d'une expédition réelle, qui contribuoit beaucoup à éclaircir l'hiſtoire d'un ſiecle, dont l'étude eſt accompagnée de difficultés ſans nombre. M. le Clerc (*a*) l'a priſe pour le récit d'un ſimple voyage de Marchands Grecs, qui entreprirent de trafiquer ſur les côtes Orientales du Pont-Euxin. D'autres prétendent que Jaſon fut à Colchos pour revendiquer les richeſſes réelles que Phryxus y avoit emportées; d'autres enfin que c'eſt une allégorie. Pluſieurs ont imaginé que cette prétendue Toiſon d'or devoit s'entendre de l'or des mines emporté par les torrens du pays de Colchos, que l'on ramaſſoit avec des toiſons de Bélier; ce qui ſe pratique encore aujourd'hui en différens endroits. Strabon eſt de ce dernier ſentiment. Mais Pline penſe avec Varron que les belles laines de ce pays-là ont donné lieu à

(*a*) Bibliot. Univ. c. 21.

ce voyage, & aux fables que l'on en a faites. Palephate, qui vouloit expliquer tout à ſa fantaiſie, a imaginé que ſous l'emblême de la Toiſon d'or, on avoit voulu parler d'une belle ſtatue de ce métal, que la mere de Pélops avoit fait faire, & que Phryxus avoit emportée avec lui dans la Colchide. Suidas croit que la Toiſon d'or étoit un livre de parchemin qui contenoit l'Art Hermétique, ou le ſecret de faire de l'or. Tollius a voulu, dit M. l'Abbé Banier, faire revivre cette opinion, & a été ſuivi par tous les Alchymiſtes. Il eſt vrai que Jacques Tollius dans ſon Traité *Fortuita*, a adopté ce ſentiment; mais M. l'Abbé Banier, en diſant que tous les Alchymiſtes penſent comme lui, donne une preuve bien convaincante qu'il n'a pas lu les ouvrages des Philoſophes Hermétiques, qui regardent la fable de la Toiſon d'or, non pas comme Suidas & Tollius, mais comme une allégorie du grand œuvre, & de ce qui ſe paſſe dans le cours des opérations de cet Art. On en ſera convaincu ſi l'on veut prendre la peine de lire les ouvrages de Nicolas Flamel, d'Augurelle, de d'Eſpagnet, de Philalethe, &c. Quelques Auteurs ont tenté de donner à cette fable un ſens purement moral; mais ils ont échoué: d'autres enfin forcés par l'évidence ont avoué que c'étoit une allégorie faite pour expliquer les ſecrets de la Nature, & les opérations de l'Art Hermétique; Noël le Comte eſt de ce ſentiment (*a*), quant à cette fiction, ſans cependant l'admettre pour les autres. Euſtathius

(*a*) Mythol. l 6. c. 8.

parmi les Anciens l'explique de la même sorte dans des notes sur Denis le Géographe.

Examinons légérement ces différentes opinions, le Lecteur pourra juger ensuite quelle est la mieux fondée. Quelque différentes & extravagantes que soient, au moins en apparence, les relations des Auteurs, tant de l'allée que du retour des Argonautes, on prétend tirer de l'existence réelle de ces lieux qu'on leur fait parcourir une preuve de la réalité de cette expédition. De graves Historiens les ont en conséquence adoptées en tout ou en partie, tels qu'Hétacée de Milet, Timagete, Timée, &c. Strabon même, qui n'y ajoute pas foi, fait mention des monumens trouvés dans les lieux cités par les Poëtes. Mais ne sait-on pas qu'une fiction, un roman, n'ont de grace qu'autant que ce qu'ils mettent sur la scene approche du vrai? Le vraisemblable les fait prendre pour des histoires; sans cette qualité, on n'y verroit qu'une fable pure, aussi puérile & aussi insipide que les Contes des Fées. L'existence réelle des lieux de ces pays-là ne sauroit d'ailleurs former une preuve, pas même une présomption pour établir la réalité de cette histoire; puisque Diodore de Sicile (a) assure positivement que la plupart des lieux de la Grece ont tiré leurs noms de la doctrine de Musée, d'Orphée, &c. Or la doctrine de ces Poëtes étoit celle qu'ils apprirent des Prêtres d'Egypte; & l'on a vu ci-devant que celles des Prêtres d'Egypte étoit la Philosophie d'Hermès, ou l'Art sacerdotal, appelé depuis l'Art Hermétique.

(a) Liv. 2. ch. 6.

Mais ce qui prouve clairement que l'hiſtoire des Argonautes n'eſt pas véritable, c'eſt que le temps, les perſonnes & leurs actions, jointes aux circonſtances qu'on en rapporte, ne ſont point du tout conformes à la vérité. Si l'on fait attention au temps, il ſera aiſé de voir combien ſe ſont trompés ceux qui ont voulu en déterminer l'époque. Les Savans ont trouvé un ſi grand embarras à ce ſujet, qu'ils n'ont pu s'accorder entr'eux. Preſque tous ont pris pour point fixe l'événement de la guerre de Troye, parce qu'Homere dans ſon Iliade nomme quelques-uns de ces guerriers, ou leurs fils, ou leurs petits-fils comme ayant aſſiſtés à cette ſeconde expédition. Mais pour avoir un pôle fixe, avec lequel on pût faire comparaiſon, il eût fallu que l'époque même de la guerre de Troye fût déterminée; ce qui n'eſt pas, comme nous le démontrerons dans le ſixieme livre. Ces deux époques étant donc auſſi incertaines l'une que l'autre, elles ne peuvent ſe ſervir de preuves réciproques; & tous les raiſonnemens que nos Savans font en conſéquence, tombent d'eux-mêmes. Toute l'érudition que l'on étale à ce ſujet, n'eſt que de la poudre que l'on nous jette devant les yeux. Que Caſtor & Pollux, Philoctete, Euryalus, Neſtor, Aſcalaphus, Jalmenus & quelques autres ſoient ſuppoſés s'être trouvés aux deux expéditions, on prouveroit tout au plus par-là qu'elles ne furent pas beaucoup éloignées l'une de l'autre; mais cela n'en détermineroit pas l'époque préciſe. Les uns, avec Euſebe, mettent entre ces deux événemens une diſtance de 96 ans; les autres, avec

Scaliger, en comptent seulement 20; & M. l'abbé Banier, pour partager le différend, ne met qu'environ 35 ans.

Apollodore fait mourir Hercule 53 ans avant la guerre de Troye (*a*). Hérodote ne compte qu'environ 400 ans depuis Homere jusqu'à lui, & près de 500 depuis Hercule jusqu'à Homere, quoiqu'il ne mette qu'environ 160 ans d'intervalle entre ce dernier & le siége de Troye. Hercule, suivant Hérodote, seroit mort plus de 300 ans avant ce siége; il faut donc en conclure qu'Hercule ayant été du nombre des Argonautes, cette expédition doit avoir précédé de 300 ans la prise de Troye. Mais, suivant ce calcul, comment quelques-uns des Argonautes, ou leurs fils auroient-ils pu se trouver à cette derniere expédition? Hélene, qu'on dit en avoir été le sujet, eût été alors une beauté bien surannée, & peu capable d'être la récompense du jugement de Pâris. Cette difficulté a paru si difficile à lever, que quelques Anciens, pour se tirer d'embarras, ont imaginé qu'Hélene, comme fille de Jupiter, étoit immortelle. Tous les Argonautes étant fils de quelque Dieu, ou descendus d'eux, ne pouvoient-ils pas avoir eu le même privilege? Hérodote parle à la vérité de ce siége de Troye; mais les difficultés & les objections qu'il se fait à lui-même sur sa réalité, & les réponses qu'il y donne, prouvent assez qu'il ne le croyoit pas véritable. Nous discuterons tout cela dans le sixieme livre.

(*a*) Clem. d'Alex. Strom. l. 1.

Une autre difficulté non moins difficile à réſoudre, ſe préſente dans Théſée & ſa mere Æthra. Théſée avoit enlevé Ariadne, & l'abandonna dans l'Iſle de Naxo, où Bacchus l'ayant épouſée, en eut Thoas, qui devint Roi de Lemnos & pere d'Hypſiphile, qui reçut Jaſon dans cette Iſle; Théſée eut donc pu alors avoir été l'ayeul d'Hypſiphile, Æthra ſa biſayeule. Comment celle-ci aura-t-elle pu ſe trouver eſclave d'Hélene dans le temps de la priſe de Troye? Il n'eſt pas poſſible d'accorder tous ces faits, en n'admettant même avec M. l'Abbé Banier que 35 ans de diſtance entre ces deux événemens.

Théſée avoit au moins 30 ans, lorſqu'il entreprit le voyage de l'Iſle de Crete, pour délivrer ſa patrie du tribut qu'elle payoit à Minos; puiſqu'il avoit déja fait preſque toutes les grandes actions qu'on lui attribue; & qu'il avoit été reconnu Roi d'Athenes. Æthra devoit par conſéquent en avoir au moins 45. Depuis ce voyage de Théſée juſqu'à celui des Argonautes, il doit s'être écoulé environ 40 ans; puiſque Thoas naquit d'Ariadne, devint grand, regna même dans l'Iſle de Lemnos, & eut entr'autres enfans Hypſiphile, qui regnoit dans cette Iſle, lorſque Jaſon y aborda. Les Auteurs diſent même que Jaſon racontoit à Hypſiphile l'hiſtoire de Théſée, comme une hiſtoire du vieux temps.

Nouvelle difficulté. Toute l'Antiquité convient que Théſée, âgé au moins de cinquante ans, & déja célebre par mille belles actions, ayant appris des nouvelles de la beauté d'Hélene, réſolut de l'enlever. Il falloit bien qu'elle fût

nubile, puiſque d'anciens Auteurs aſſurent que Théſée, après l'avoir enlevée, la laiſſa groſſe entre les mains de ſa mere Æthra; d'où elle fut enſuite retirée par ſes freres Caſtor & Pollux. Ce fait doit avoir néceſſairement précédé la conquête de la Toiſon d'or, à laquelle ces deux freres aſſiſterent. Que nos Mythologues levent toutes ces difficultés, & tant d'autres qu'il ſeroit aiſé de leur faire. Et quand même ils en viendroient à bout d'une maniere à ſatisfaire les eſprits les plus difficiles, pourroient-ils ſe flatter d'avoir déterminé l'époque préciſe du voyage des Argonautes? Loin que M. l'Abbé Banier dans ſes Mémoires préſentés à l'Académie des Belles-Lettres, & dans ſa Mythologie, ait touché le but à cet égard, il ſemble n'avoir écrit que pour rendre cet événement plus douteux.

Venons à la choſe même. Peut-on regarder comme une hiſtoire véritable, un événement qui ne ſemble avoir été imaginé que pour amuſer des enfans? Perſuadera-t-on à des gens ſenſés que l'on ait conſtruit un vaiſſeau de chênes parlans; que des Taureaux jettent des tourbillons de feu par la bouche & les narines; que des dents d'un Dragon ſemées dans un champ labouré, il en naiſſe auſſi-tôt des hommes armés qui s'entretuent pour une pierre jetée au milieu d'eux; enfin tant d'autres puérilités qui ſont ſans exception toutes les circonſtances de cette célebre expédition? Y en a-t-il une ſeule en effet qui ne ſoit marquée au coin de la Fable, & d'une Fable même aſſez mal concertée, & très-inſipide, ſi l'on ne l'enviſage pas dans un point de vue allé-

gorique? C'eſt ſans doute ce qui a frappé ceux qui ont regardé cette relation comme une allégorie priſe des mines qu'on ſuppoſoit être dans la Colchide. Ils ont approché plus près du vrai, & plus encore ceux qui l'ont interprétée d'un livre de parchemin qui contenoit la maniere de faire de l'or. Mais quel eſt l'homme qui pour un tel objet voulût s'expoſer aux périls que Jaſon ſurmonta? De quelle utilité pouvoient leur être les conſeils de Médée, ſes onguens, ſon eau, ſes pharmaques enchantés, ſa médaille du Soleil & de la Lune, &c? Quel rapport avoient des Bœufs vomiſſant du feu, un Dragon gardien de la porte, des hommes armés qui ſortent de terre, avec un livre écrit en parchemin, ou de l'or que l'on ramaſſe avec des toiſons de Brebis? Etoit-il donc néceſſaire que Jaſon (qui ſignifie Médecin) fût élevé pour cela ſous la diſcipline de Chiron? Quelle relation auroit encore avec cela le rajeuniſſement d'Eſon par Médée après cette conquête?

Je ſais que les Mythologues ſe ſont efforcés de donner des explications à toutes ces circonſtances. On a expliqué le char de Médée traîné par deux Dragons, d'un vaiſſeau appelé Dragon; & quand on n'a pu réuſſir à y donner un ſens même forcé, on a cru avoir tranché le nœud de la difficulté en diſant avec M. l'Abbé Banier (*a*): *C'eſt encore ici une fiction dénuée de tout fondement.* Reſſource heureuſe! pouvoit-on en imaginer une plus propre à faire diſparoître tout ce qui ſe trouve d'em-

(*a*) Mythol. T. III. p. 259.

barraſſant pour un Mythologue? Mais eſt-elle capable de contenter un homme ſenſé, qui doit naturellement penſer que les Auteurs de ces fictions avoient ſans doute leurs raiſons pour y introduire toutes ces circonſtances? Preſque toutes les explications données par les Mythologues, ou ne portent ſur rien, ou ſont imaginées pour éluder les difficultés.

Il eſt donc évident qu'on doit regarder la relation de la conquête de la Toiſon d'or comme une allégorie. Examinons chaque choſe en particulier. Quel fut Jaſon? ſon nom, ſon éducation, & ſes actions l'annoncent aſſez. Son nom ſignifie Médecin, ἀπὸ τε ἰᾶσθαι, & ἴασις guériſon. On le mit ſous la diſcipline de Chiron, le même qui prit ſoin auſſi de l'éducation d'Hercule & d'Achille, deux Héros, dont l'un ſe montra invincible à la guerre de Troye, & l'autre fait pour délivrer la terre des monſtres qui l'infeſtoient. Ainſi Jaſon eut deux maîtres, Chiron & Médée. Le premier lui donna les premieres inſtructions & la théorie; le ſecond le guida dans la pratique par ſes conſeils aſſidus. Sans leur ſecours un Artiſte ne réuſſiroit jamais, & tomberoit d'erreurs en erreurs. Le détail que Bernard Tréviſan, & Denis Zachaire (a) font des leurs, ſeroit capable de faire perdre à un Artiſte l'eſpérance de parvenir à la fin de la pratique de cet Art, s'ils ne donnoient en même temps les avertiſſemens néceſſaires pour les éviter.

Jaſon étoit de la race des Dieux. Mais com

(a) Philoſ. des Métaux. Opuſcule.

ment a-t-il pu être élevé par Chiron, ſi Saturne, pere de celui ci, & Phyllire ſa mere n'ont jamais exiſté en perſonne? On dit que Médée, épouſe de Jaſon, étoit petite-fille du Soleil & de l'Océan, & fille d'Æetes, frere de Paſiphaé, & de Circé l'enchantereſſe. Avouons que de tels parens convenoient parfaitement à Jaſon, pour toutes les circonſtances des événemens de ſa vie. Tout chez lui tient du divin, juſqu'aux compagnons mêmes de ſon voyage.

Il y a de plus bien des choſes à obſerver dans cette fiction. La Navire Argo fut conſtruite, ſelon quelques uns, ſur le Mont-Pélion, des chênes parlans de la forêt de Dodone; au moins y en mit-on un, ſoit pour ſervir de mât, ſoit à la poupe ou à la proue. Pallas ou la Sageſſe préſida à ſa conſtruction. Orphée en fut déſigné le Pilote, avec Typhis & Ancée, ſuivant quelques Auteurs. Les Argonautes porterent ce Navire ſur leurs épaules pendant douze jours à travers les déſerts de la Libye. Jaſon s'étant mis à l'abri de la Navire Argo, qui tomboit de vétuſté, fut écraſé, & périt ſous ſes ruines. La Navire enfin fut miſe au rang des Aſtres.

Toutes ces choſes indiquent évidemment qu'Orphée en fut le conſtructeur & le Pilote; c'eſt-à-dire, que ce Poëte ſe déclare lui-même pour Auteur de cette fiction, & qu'il plaça la Navire au rang des Aſtres, afin de mieux en conſerver la mémoire à la poſtérité. S'il la gouverna au ſon de ſa lyre, c'étoit pour donner à entendre qu'il en compoſa l'hiſtoire en vers que l'on chantoit. Il la conſtruiſit ſuivant les conſeils

de Pallas, parce que Minerve ou Pallas étoit regardée comme la Déeſſe des Sciences, & qu'il ne faut point, comme on dit, ſe mettre en tête de vouloir rimer malgré Minerve. Le chêne qu'on employa à la conſtruction de ce Navire, eſt le même que celui contre lequel Cadmus tua le ſerpent qui avoit dévoré ſes compagnons ; c'eſt ce chêne creux, au pied duquel étoit planté le roſier d'Abraham Juif, dont parle Flamel (*a*) ; le même encore qui environnoit la fontaine de Tréviſan (*b*), & celui dont d'Eſpagnet fait mention au 114e. Canon de ſon Traité. Il faut donc que ce tronc de chêne ſoit creux ; ce qui lui a fait donner le nom de Vaiſſeau. On a feint auſſi que Typhis fût un des Pilotes, parce que le feu eſt le conducteur de l'œuvre ; car Τύφω, *fumum excito in flammo*. On lui donna Ancée pour adjoint, afin d'indiquer que le feu doit être le même que celui d'une poule qui couve, comme le diſent les Philoſophes ; car Ancée vient d'ἀγκὰ, *ulnæ*.

Suivons à préſent Jaſon dans ſon expédition.

(*a*) Au cinquieme feuillet, il y avoit un beau roſier fleuri au milieu d'un beau jardin, appuyé contre un *chêne creux* ; au pied deſquels bouillonnoit une fontaine d'eau très-blanche, qui s'alloit précipiter dans des abîmes. *Explicat. des Hiérogl.*

(*b*) Une nuit advint que je devois étudier pour le lendemain diſputer : je trouvai une petite fontenelle, belle & claire, toute environnée d'une belle pierre. Et cette pierre-là étoit au deſſus d'un vieux *chêne creux*. Voilà la fontaine de Cadmus, & le chêne creux contre lequel il perça le Dragon. *Philoſ. des Métaux*, 4. *part.*

Il aborde premierement à Lemnos, & pourquoi? pour ſe rendre, dit-on, Vulcain favorable. Quel rapport & quelle relation a le Dieu du feu avec Neptune Dieu de la mer? Si le Poëte avoit voulu nous faire entendre que la relation qu'il nous donnoit étoit en effet celle d'une expédition de mer, ſeroit-il tombé dans une mépriſe ſi groſſiere. Il n'ignoroit pas ſans doute que c'étoit au Dieu des eaux qu'il falloit adreſſer ſes vœux. Mais c'étoit Vulcain qu'il étoit néceſſaire de ſe rendre favorable, parce que le feu eſt abſolument requis; & quel feu? un feu de corruption & de putréfaction. Les Argonautes en reconnurent les effets à Lemnos; ils y trouverent des femmes qui exhaloient une odeur puante & inſupportable. Telle eſt celle de la matiere Philoſophique, lorſqu'elle eſt tombée en putréfaction. Toute putréfaction étant occaſionnée par l'humidité & le feu interne qui agit ſur elle, on ne pouvoit mieux la ſignifier que par les femmes, qui dans le ſtyle Hermétique en ſont le ſymbole ordinaire. Morien dit (*a*) que l'odeur de la matiere eſt ſemblable à celle des cadavres; & quelques Philoſophes ont donné à la matiere dans cet état le nom d'*Aſſa fœtida*. Le maſſacre que ces femmes avoient fait de leurs maris, ſignifie la diſſolution du fixe par l'action du volatil communément déſigné par des femmes. La volatiliſation eſt indiquée plus particulierement dans cette circonſtance du voyage des Argonautes, par Thoas pere d'Hypſiphile, qui vient de θοὰς, *céler*,

(*a*) Entretien du Roi Calid.

θοάζω, *celeriter moveo.* Et par sa fille dont le nom signifie, qui aime les hauteurs. C'est ainsi que M. l'Abbé Banier & plusieurs autres la nomment toujours, quoiqu'Homere (*a*) & Apollonius (*b*) l'appellent Hypsiphile Ὑψιπύλεια. Ce qui convient aussi à la partie volatile de la matiere, qui s'éleve jusqu'à l'entrée ou l'embouchure du vase scellé, & fermée comme une porte murée & bien clause.

Les Argonautes se plaisoient dans cette Isle, & sembloient avoir oublié le motif de leur voyage, lorsqu'Hercule les réveilla de cet assoupissement, & les détermina à quitter ce séjour (*c*). A peine eurent-ils quitté le rivage, que les Tyrrhéniens leur livrerent un combat sanglant, où tous furent blessés, & Glaucus disparut. C'est le combat du volatil & du fixe, auquel succede la noirceur qui a été précédée de la couleur bleue. Aussi Apollonius ajoute-t-il, v. 922.

Illinc profunda nigri pelagi remis transmiserunt.
Ut hac Thracum tellurem, hac contrariam
Haberent superius imbrum.

Et comme les Philosophes donnent aussi les noms de *nuit*, *ténebres* à cette noirceur, le même Auteur continue:

. . . . . *At sole commodum*
Occaso devenerunt ad procurrentem peninsulam.

(*a*) Iliad. l. 7. v. 469.
(*b*) Argonaut. l. 1. v. 637.
(*c*) Apoll. *ibid.* v. 864.

Les Argonautes ayant abordé en une certaine Isle, ils dresserent un Autel de petites pierres (*a*) en l'honneur de la mere des Dieux ou Cybele Dindymene, c'est-à-dire, la Terre. Titye & Mercure qui seuls avoient secouru & favorisé nos Héros, ne furent pas oubliés. Ce n'étoit pas sans raison. Lorsque la matiere commence à se fixer, elle se change en terre; qui devient la mere des Dieux Hermétiques. Dans l'état de noirceur, c'est Saturne le premier de tous. Cybele ou Rhée son épouse est cette premiere terre Philosophique, qui devient mere de Jupiter ou de la couleur grise que cette terre prend. Titye étoit ce Géant célebre, fils de Jupiter & de la Nymphe Elare, que Jupiter cacha dans la terre pour la soustraire au courroux de Junon. Homere dit Titye fils de la Terre même:

Et Tityum vidi, terræ glorioſæ filium,
Proſtratum in ſolo.

Odyſ. l. 11. v. 575.

Comme le volume de la terre Philosophique augmente toujours à mesure que l'eau se coagule & se fixe, les Poëtes ont feint que ce Titye alloit toujours en croissant, de maniere qu'il devint d'une grandeur énorme. Il voulut, dit-on, attenter à l'honneur de Latone, mere d'Apollon & de Diane, qui le tuerent à coup de fleches. C'est-à-dire, que cette terre Philosophique, qui n'est pas encore absolument fixée, & qui est dé-

(*a*) *Ibid.* v. 1123. & suiv.

ſignée par Latone, comme nous le verrons dans le Livre ſuivant, devient fixe, lorſque la blancheur, appelée Diane ou la Lune des Philoſophes, & la rougeur ou Apollon paroiſſent. Quant aux honneurs rendus à Mercure, on en ſait la raiſon, puiſqu'il eſt un des principaux agens de l'œuvre. Apollonius ne met que ces trois comme les ſeuls protecteurs & les ſeuls guides des Argonautes (*a*): en effet, il n'y a que ces trois choſes, la Terre, le fils de cette Terre, & l'eau ou Mercure dans cette circonſtance de l'œuvre.

Après que nos Héros eurent parcouru les côtes de la petite Myſie & de la Troade, ils s'arrêterent en Bebrycie, où Pollux tua Amycus qui l'avoit défié au combat du ceſte; c'eſt-à-dire, que la matière commença à ſe fixer après ſa volatiliſation déſignée par le combat. Elle eſt encore plus particulierement indiquée par les Harpies, qui avoient des mains crochues & des ailes d'airain, chaſſée par Calaïs & Zetès fils de Borée; car les Philoſophes donnent le nom d'*airain* ou *laton* ou *leton* à leur matiere dans cet état: *Dealbate latonem & rumpite libros, ne corda veſtra diſrumpantur* (b). Les Argonautes ayant quitté la Bebrycie, aborderent dans le pays où Phinée, fils d'Agenor, devin & aveugle, étoit moleſté ſans ceſſe par ces Harpies. Elles enlevoient

(*a*) . . . . *Prætereaque Tityam & Cyllenum,*
Qui ſoli de multis duces cohortis & aſſeſſores
Matris Idææ audierunt.

Lib. I. v. 1125.

(*b*) Morien & preſque tous les Adeptes.

les viandes qu'on lui ſervoit, & infectoient celles qu'elles laiſſoient. Volatiliſer, c'eſt enlever. Calaïs, qui eſt le nom d'une pierre, & Zetès les chaſſerent & les confinerent dans l'Iſle Plote, c'eſt-à-dire, qui flotte ou qui nage, parce que la matiere, en ſe coagulant, forme une Iſle flottante, comme celle de Délos, où Latone accoucha de Diane. Les deux fils de Borée ſont exprimés dans Baſile Valentin en ces termes (*a*) : « Deux vents doivent alors ſouffler ſur la ma-» tiere, l'un appelé Vulturnus, ou vent d'O-» rient, l'autre Notus, ou vent du Midi. Ces » vents doivent donc ſouffler ſans relâche, juſ-» qu'à ce que l'air ſoit devenu eau; alors ayez » confiance, & comptez que le ſpirituel devien-» dra corporel, c'eſt-à-dire, que les parties vo-» latiles ſe fixeront. » Tous les noms donnés aux Harpies expriment quelque choſe de volatil & de ténébreux, ſuivant Brochart, *Occipetè*, qui vole; *Celeno*, obſcurité, nuage; *Aello*, tempête; d'où il a conclu qu'elles ne ſignifioient que des ſauterelles. Elles étoient filles de Neptune & de la Terre; c'eſt-à-dire, de la terre & de l'eau mercurielle des Philoſophes. On dit les Harpies ſœurs d'Iris, & l'on a raiſon; puiſqu'Iris n'eſt autre que les couleurs de l'arc-en-ciel, qui paroiſſent ſur la matiere après ſa putréfaction, & quand elle commence à ſe volatiliſer.

Suivant Apollonius, Phinée étoit fils d'Agenor, & faiſoit ſon ſéjour ſur une côte oppoſée à la Bithynie. M. l'Abbé Banier le dit fils de

(*a*) 12 Clefs, Cl. 6.

Phœnix,

Phœnix, Roi de Salmideſſe, ſans nous apprendre d'où deſcendoit ce Phœnix. Il ſeroit aſſez difficile que Phinée eût vécu juſqu'au temps des Argonautes, & même qu'il ſe fût trouvé en Thrace, car il devoit s'être écoulé deux ſiecles, ſelon le calcul même de M. l'Abbé Banier, depuis Agenor juſqu'à la guerre de Troye; par conſéquent, ſelon lui, Phinée auroit eu alors au moins 165 ans. Si on le dit petit-fils d'Agenor par Phœnix, ce Mythologue ne ſera pas moins embarraſſé; puiſqu'il dit (*a*), d'après Hygin (*b*), que Phœnix s'établit en Afrique, lorſqu'il cherchoit ſa ſœur Europe. Phinée étoit aveugle; ce qui a été ajouté pour marquer la noirceur appelée *nuit* & *ténébres*, puiſqu'il eſt toujours nuit pour un aveugle. Les Harpies ne le tourmenterent qu'après que Neptune lui eut ôté la vue; c'eſt-à-dire, que l'eau mercurielle eut occaſionné la putréfaction. Ces monſtres, ſymboles des parties volatiles, avoient des ailes & une figure de femme, pour marquer leur légereté, puiſque, ſuivant un Ancien :

Quid levius fumo? flamen. Quid flamine? ventus.
Quid vento? mulier. Quid muliere? nihil.

Quand on dit que Phinée étoit devin, c'eſt que la noirceur étant la clef de l'œuvre, elle annonce la réuſſite à l'Artiſte, qui ſachant la théorie du reſte des opérations, voit tout ce qui arrivera dans la ſuite.

(*a*) T. III. p. 67. (*b*) Fab. 178.

Pour convaincre le Lecteur de la juſteſſe & de la vérité des explications que je viens de donner, il ſuffit de lui mettre devant les yeux ce que dit Flamel à ce ſujet (*a*) ; il y verra ces Harpies ſous le nom de Dragons ailés ; l'infection & la puanteur qu'elles produiſoient ſur les mets de Phinée, & enfin leur fuite. Il pourra en faire la comparaiſon avec les portraits que Virgile (*b*) & Ovide (*c*) en font ; il en conclura que le nom de Dragon leur convient parfaitement.

« La cauſe pourquoi j'ai peint ces deux ſper-
» mes en forme de Dragon, dit Flamel, c'eſt
» parce que leur puanteur eſt très-grande, comme
» eſt celle des Dragons, & les exhalaiſons qui
» montent dans le matras ſont obſcures, noires,
» bleues, jaunâtres, ainſi que ſont ces Dragons
» peints : la force deſquels & des corps diſſous
» eſt ſi venimeuſe, que véritablement il n'y a
» point au monde de plus grand venin ; car il
» eſt capable par ſa force & ſa puanteur de faire
» mourir & tuer toute choſe vivante. Le Philo-
» ſophe ne ſent jamais cette puanteur, s'il ne

(*a*) Explicat. de ſes fig. ch. 4.

(*b*) Virginei volucrum vultus, fœdiſſima ventris
Proluvies, uncæque manus, & pallida ſemper
Ora fame.

Æn. l. 3.

(*c*) Grande caput, ſtantes oculi, roſtra apta rapinis,
Canicies pennis, unguibus humus ineſt.
Nocte volant, pueroſque petunt nutricis egentes,
Et vitiant cunis corpora rapta ſuis.

Faſt. l. 6.

» caſſe ſes vaiſſeaux; mais ſeulement il la juge
» telle par la vue & le changement des cou-
» leurs qui proviennent de la pourriture de ſes
» confections.

» Au même temps la matiere ſe diſſout, ſe
» corrompt, noircit & conçoit pour engendrer;
» parce que toute corruption eſt génération, &
» l'on doit toujours ſouhaiter cette noirceur. Elle
» eſt auſſi ce voile noir, avec lequel la Navire
» de Théſée revint victorieuſe de Crete, qui fut
» cauſe de la mort de ſon pere. Auſſi faut-il que
» le pere meure, afin que des cendres de ce Phœ-
» nix, il en renaiſſe un autre, & que le fils ſoit
» Roi.

» Certes qui ne voit cette noirceur au com-
» mencement de ſes opérations, durant les jours
» de la pierre! quelle autre couleur qu'il voie,
» il manque entierement au magiſtere, & ne le
» peut plus parfaire avec ce chaos. Car il ne
» travaille pas bien, ne putréfiant point, d'au-
» tant que ſi l'on ne pourrit, on ne corrompt ni
» n'engendre point: & véritablement je te dis
» derechief, que quand même tu travaillerois
» ſur les vraies matieres; ſi au commencement,
» après avoir mis les confections dans l'œuf Phi-
» loſophique, c'eſt-à-dire, quelque temps après
» que le feu les a irritées, tu ne vois cette *tête*
» *de corbeau noire du noir trés-noir*, il te faut
» recommencer. Que donc ceux qui n'auront
» point ce *préſage* eſſentiel ſe retirent de bonne
» heure des opérations, afin qu'ils évitent une
» perte aſſurée.... Quelque temps après, l'eau
» commence à s'engroſſir & coaguler davantage,

» venant comme de la poix très-noire ; & enfin
» vient corps & terre, que les envieux ont ap-
» pelée *terre fétide & puante*. Car alors, à cauſe
» de la parfaite putréfaction qui eſt auſſi na-
» turelle que toute autre, cette terre eſt puante,
» & donne une odeur ſemblable au relent des
» ſépulcres remplis de pourritures & d'oſſe-
» mens encore chargés d'humeur naturelle. Cette
» terre a été appelée par Hermès *la terre des*
» *feuilles* ; néanmoins ſon plus propre & vrai
» nom eſt le *laton* ou *laiton* qu'on doit puis après
» blanchir. Les anciens ſages Cabaliſtes l'ont
» décrite dans les métamorphoſes ſous différen-
» tes hiſtoires, entr'autres ſous celle du ſerpent
» de Mars qui avoit dévoré les compagnons de
» Cadmus, lequel le tua en le perçant de ſa
» lance contre un chêne creux. » *Remarque ce chêne.*

On ne peut donc avoir un plus heureux préſage dans les quarante premiers jours, que cette noirceur ou Phinée aveugle ; c'eſt-à-dire, la matiere qui dans la premiere œuvre avoit acquis la couleur rouge, & tant de ſplendeur & d'éclat, qu'elle avoit mérité les noms de Phœnix & de Soleil, ſe trouve dans le commencement du ſecond, obſcurci, éclipſé, & ſans lumiere ; ce qui ne pouvoit être gueres mieux exprimé que par la perte de la vue. Phinée avoit, dit-on, reçu le don de prophétie d'Apollon ; parce que Phinée étoit lui-même l'Apollon des Philoſophes dans le premier œuvre, ou la premiere préparation. Flamel dit poſitivement que ce que je viens de rapporter de lui doit s'entendre de la ſeconde

opération. « Je te peins donc ici deux corps, » un de mâle & l'autre de femelle, continue- » t-il au commencement du chapitre V, pour » t'enseigner qu'en cette *seconde opération* tu as » véritablement, mais non pas encore parfaite- » ment deux natures conjointes & mariées, la » masculine & la féminine, ou plutôt les quatre » élémens. »

Orphée, ou l'inventeur de cette relation du voyage des Argonautes, étant au fait de l'œuvre, il ne lui fut pas difficile de leur faire dire par Phinée la route qu'ils devoient tenir, & ce qu'ils devoient faire dans la suite; aussi le sage & prudent Pilote Orphée les conduit-il au son de sa guitare, & leur dit ce qu'il faut faire pour se garantir des dangers dont ils sont menacés par les Syrtes, les Syrenes, Scylla, Carybde, les Roches Cyanées, & tous les autres écueils. Ces deux derniers sont deux amas de rochers à l'entrée du Pont-Euxin, d'une figure irréguliere, dont une partie est du côté de l'Asie, l'autre de l'Europe; & qui ne laissent entr'eux, selon Strabon (*a*), qu'un espace de vingt stades. Les Anciens disoient que ces rochers étoient mobiles, & qu'ils se rapprochoient pour engloutir les vaisseaux, ce qui leur fit donner le nom de *Symplegades*, qui signifie, qu'ils s'entrechoquoient.

Ces deux écueils avoient de quoi étonner nos Héros; le portrait que leur en avoit fait Phinée, eût été capable de les intimider, s'il ne leur avoit en même temps appris comment ils devoient

(*a*) Liv. 7.

s'en tirer. C'étoit de lâcher une colombe de ce côté-là, & si elle voloit au-delà, ils n'avoient qu'à continuer leur route, sinon ils devoient prendre le parti de s'en retourner.

On ne peut que trop louer l'inventeur de cette fiction, de l'attention qu'il a eue de ne pas omettre presqu'une seule circonstance remarquable de ce qui se passe dans le progrès des opérations. Lorsque la couleur noire commence à s'éclaircir, la matiere se revêt d'une couleur bleue foncée, qui participe du noir & du bleu; ces deux couleurs, quoique distinctes entr'elles, semblent cependant à une certaine distance n'en former qu'une violette. C'est pourquoi Flamel dit (*a*): « J'ai fait peindre le champ où sont » ces deux figures azuré & bleu, pour montrer » que la matiere ne fait que commencer à sortir » de la noirceur très-noire. Car l'azuré & bleu » est une des premieres couleurs que nous laisse » voir l'obscure femme, c'est-à-dire, l'humidité cédant un peu à la chaleur & à la sé» chereſſe... Quand la sécheresse dominera, tout » sera blanc. » Peut-on ne pas voir dans cette description les roches Cyanées, puisqu'on sait que leur nom même de Κυανεος, ou Κυάνος, veut dire une couleur bleue noirâtre. Il falloit avant de les traverser y faire passer une colombe par dessus; c'est-à-dire, volatiliser la matiere; c'étoit l'unique moyen, parce qu'on ne peut réussir sans cela.

Au-delà des roches Cyanées nos Héros de-

(*a*) Loc. cit.

voient laiſſer à droite la Bithynie, toucher ſeulement à l'Iſle Thyérée, & aborder chez les Mariandiniens. Les tombeaux des Paphlagoniens, ſur leſquels Pélops avoit regné autrefois, & dont ils ſe flattent d'être deſcendus, ne ſont pas loin de là, leur dit Phinée (*a*). Il avoit raiſon; puiſque la matiere ne fait alors que quitter la couleur noire, déſignée là par Pélops de μέλας, *niger*, & d'ὄψ, *oculus*. C'eſt auſſi de cette couleur qui vient de la putréfaction, que les Philoſophes ont pris occaſion, dit Flamel, de faire leurs allégories des tombeaux, & de lui en donner le nom. A l'oppoſite vers la grande Ourſe s'élevoit dans la mer une montagne nommée Carambim, au deſſus de laquelle l'Aquilon excitoit des orages.

Abraham Juif a employé ce ſymbole pour ſignifier la même choſe; on le trouve dans ſes figures hiéroglyphiques, rapportées par Flamel: » (*b*) A l'autre côté du quatrieme feuillet, étoit » une belle fleur au ſommet d'une montagne » très-haute, que l'Aquilon ébranloit fort rude- » ment. Elle avoit la tige bleue, les fleurs blan- » ches & rouges, les feuilles reluiſantes comme » l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons & » Griffons Aquiloniens faiſoient leur nid & leur » demeure. » Non loin de là, continue Apollonius, le petit fleuve Iris roule ſes eaux *argentées*, & va ſe jeter dans la mer. Après avoir paſſé l'embouchure du Termodon, les terres

(*a*) Apoll. Argon. l. 2. v. 356.
(*b*) Explic. des fig. Avant-propos.

des Calybes, qui ſont tous ouvriers en fer, & le promontoire de Jupiter l'hoſpitalier, vous deſcendrez dans une Iſle inhabitée, de laquelle vous chaſſerez tous les oiſeaux qui y ſont en grand nombre. Vous y trouverez un Temple que les Amazones Otrera & Antiope ont fait conſtruire en l'honneur de Mars, après leur expédition. N'y manquez pas, je vous en conjure, car on vous y préſentera de la mer une choſe d'une valeur inexprimable. De l'autre côté habitent les Philyres, au-deſſus les Macrones, puis les Byzeres, & enfin vous arriverez en Colchide. Vous y paſſerez par le territoire Cytaïque, qui s'étend juſqu'à la montagne de l'Amaranthe, enſuite par les terres qu'arroſe le Phaſis, de l'embouchure duquel vous appercevez le palais d'Ætes, & la forêt de Mars, où la Toiſon d'or eſt ſuſpendue.

Voilà toute la route que leur preſcrit Phinée, & ce n'eſt pas à tort qu'il les aſſure n'avoir rien oublié (*a*). Après la couleur noire vient la griſe, à laquelle ſuccede la blanche ou l'argent, la Lune des Philoſophes; Phinée l'indique par les eaux argentées du petit fleuve Iris; il en marque la qualité ignée par le fleuve Thermodon. Après la blanche vient la couleur de rouille de fer, que les Philoſophes appellent Mars. Phinée la déſigne par la demeure des Calybes ouvriers en fer, par l'Iſle & le Temple de Mars élevé par les Amazones Otrera & Antiope, c'eſt-à-dire, par l'action des parties volatiles ſur le fixe, que l'on

(*a*) Apollonius, l. 2. v. 392.

doit reconnoître au terme d'*expédition* qui avoit précédé. Il falloit chaſſer de cette Iſle tous les oiſeaux, c'eſt-à-dire, qu'il faut fixer tout ce qui eſt volatil ; car lorſque la matiere a acquis la couleur de rouille, elle eſt abſolument fixe, & il ne lui manque plus que de ſe fortifier en couleur ; c'eſt pourquoi Phinée dit qu'ils paſſeront par le territoire Cytaïque, ou de couleur de la fleur de grenade, qui conduit au Mont-Amaranthe. On ſait que l'amaranthe eſt une fleur de couleur de pourpre, & qui eſt une eſpece d'immortelle. C'eſt la couleur qui indique la perfection de la pierre ou du ſoufre des Philoſophes. Toutes ces couleurs ſont annoncées en peu de mots par d'Eſpagnet (*a*) : « On doit, dit-il, chercher & né-» ceſſairement trouver trois ſortes de très-belles » fleurs dans le Jardin des Sages. Des violettes, » des lys & des amaranthes immortelles de cou-» leur de pourpre. Les violettes ſe trouvent dès » l'entrée. Le fleuve doré qui les arroſe, leur fait » prendre une couleur de ſaphir ; l'induſtrie & » le travail font enſuite trouver le lys, auquel » ſuccede inſenſiblement l'amaranthe. » Ne reconnoît-on pas dans ce peu de mots tout ce voyage des Argonautes ? Que leur reſtoit-il de plus à faire ? Il falloit entrer dans le fleuve Phaſis, ou qui porte de l'or. Ils y entrerent en effet ; les fils de Phryxus accueillirent parfaitement nos Héros ; Jaſon fut conduit à Ætes, fils du Soleil, qui avoit épouſé la fille de l'Océan, de laquelle il avoit eu Médée. Le fils du Soleil eſt donc le poſſeſſeur de ce tréſor, & ſa petite-fille fournit les moyens de

(*a*) Can. 53.

l'acquérir ; c'eſt-à-dire, que la préparation parfaite des principes matériels de l'œuvre eſt achevée ; & que l'Artiſte eſt parvenu à la génération du fils du Soleil des Philoſophes. Mais il y a trois travaux pour achever l'œuvre en entier ; le premier eſt repréſenté par le voyage des Argonautes en Colchide ; le ſecond par ce que Jaſon y fit pour s'emparer de la Toiſon d'or, & le troiſieme par leur retour dans leur patrie.

Nous avons expliqué le premier aſſez au long pour donner une idée des autres ; c'eſt pourquoi nous ferons plus courts ſur les deux ſuivans.

Une infinité d'obſtacles & de périls ſe préſentent ſur les pas de Jaſon. Un Dragon de la grandeur d'un navire à cinquante rames eſt le gardien de la Toiſon d'or ; il faut le vaincre ; & qui oſeroit l'entreprendre ſans la protection de Pallas & l'art de Médée ? C'eſt ce Dragon dont parlent tant de Philoſophes, & deſquels il ſuffit de rapporter ſeulement quelques textes. « Il faut, dit » Raymond Lulle (*a*), extraire de ces trois choſes, le grand Dragon, qui eſt le commencement radical & principal de l'altération permanente. » Et plus bas (chap. 10.) « Par cette » raiſon il faut dire allégoriquement que ce grand » Dragon eſt ſorti des quatre élémens. (chap. 9.) » Le grand Dragon eſt rectifié dans cette liqueur. » (chap. 52.) Le Dragon habite dans toutes choſes ; c'eſt-à-dire, le feu dans lequel eſt notre » pierre aérienne. Cette propriété ſe trouve dans » tous les individus du monde. (chap. 54.) Le

(*a*) Théor. ch. 6.

» feu contre nature eſt renfermé dans le menſ-
» true fétide, qui tranſmue notre pierre en un
» certain Dragon venimeux, vigoureux & vo-
» race, qui engroſſe ſa propre mere.

Il eſt peu de Philoſophes qui n'emploient l'allégorie du Dragon: on en trouvera des preuves plus que ſuffiſantes dans tout cet ouvrage. Ce Dragon étant un feu, ſuivant l'expreſſion de Raymond Lulle, il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait feint que celui de la Toiſon d'or en jetoit par la bouche & les narines. On ne peut réuſſir à le tuer, qu'en lui jetant dans la gueule une compoſition narcotique & ſomnifere; c'eſt-à-dire, qu'on ne peut parvenir à la putréfaction de la matiere fixée, que par le ſecours & l'action de l'eau mercurielle, qui ſemblent l'éteindre en la diſſolvant. Ce n'eſt que par ce moyen qu'on peut lui arracher les dents, c'eſt-à-dire, la ſemence de l'or Philoſophique, qui doit être enſuite ſemée.

Chaque opération n'étant qu'une répétition de celle qui l'a précédée, quant à ce qui ſe manifeſte dans le progrès, il eſt aiſé d'expliquer l'une quand on a l'intelligence de l'autre. Celle-ci commence donc, comme la précédente, par la putréfaction; le genre de mort de ce Dragon, & les accidens qui l'accompagnent ſont exprimés dans le Teſtament d'Arnaud de Villeneuve (*a*). D'Eſpagnet

(*a*) Lapis Philoſophorum de terra ſcaturiens, in igne perficitur; exaltatur limpidiſſimæ aquæ potu ſatiatus, ſopitur & ad minus horis duodecim undique viſibiliter tumeſcit. Deinde in furno aëris mediocriter calidi decoquitur, quouſque in pulverem redigi, & ſit aptus contritioni. Quibus peractis lac virgineum ex-

dit (*a*) auſſi qu'on ne peut venir à bout du Dragon Philoſophique qu'en le baignant dans l'eau. C'eſt cette eau limpide que Médée donna à Jaſon.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir tué le Dragon ; des Taureaux ſe préſentent auſſi en vomiſſant du feu ; il faut les dompter par le même moyen, & les mettre ſous le joug. J'ai aſſez expliqué dans le chapitre d'Apis ce qu'on doit entendre par les Taureaux : c'eſt à-dire, la véritable matiere primordiale de l'œuvre ; c'eſt avec ces animaux qu'il faut labourer le champ Philoſophique, & y jeter la ſemence préparée qui y convient. Jaſon uſa du même ſtratagême pour venir à bout du Dragon & des Taureaux ; mais le principal moyen qu'il employa fut de ſe munir de la médaille du Soleil & de la Lune. Avec ce pantacule, on eſt ſûr de réuſſir. C'eſt dans les opérations précédentes qu'on le trouve ; & il n'eſt rien dont les Philoſophes faſſent plus de mention que de ces deux luminaires.

A peine les dents du Dragon ſont-elles en terre, qu'il en ſort des hommes armés qui s'entretuent. C'eſt-à-dire, qu'auſſi-tôt que la ſemence aurifique eſt miſe ſur ſa terre, les natures fixes & volatiles agiſſent l'une ſur l'autre ; il ſe fait une fermentation occaſionnée par la matiere fixée en pierre ; le combat s'engage ; les vapeurs montent & deſcendent, juſqu'à ce que tout ſe préci-

primitur ex puriſſimis ejus partibus ; quod protinus in ovum Philoſophorum poſitum tandiu a igne variatur, dum varii colores ceſſent in candore fixo ; & tandem purpureo diademate infans coronetur.

(*a*) Can. 50.

pite, & qu'il en réſulte une ſubſtance fixe & permanente, dont la poſſeſſion procure celle de la Toiſon d'or. Virgile parle de ces Taureaux (*a*) en ces termes :

Hæc loca non Tauri ſpirantes naribus ignem
Invertere, ſatis immanis dentibus hydri,
Nec galeis, denſiſque virum, ſeges horruit haſtis.

Les uns diſent que cette Toiſon étoit blanche, les autres de couleur de pourpre ; mais la Fable nous apprend qu'elle avoit été dorée par Mercure, avant qu'elle fût ſuſpendue dans la forêt de Mars. Elle avoit par conſéquent paſſé de la couleur blanche à la jaune, puis à la couleur de rouille, & enfin à la couleur de pourpre. Mercure l'avoit dorée, puiſque la couleur citrine qui ſe trouve intermédiaire entre la blanche & la rouillée, eſt un effet du mercure.

Il eſt à propos de faire remarquer avec Apollonius (*b*), que Médée & Ariadne, l'une & l'autre petites-filles du Soleil, fourniſſent à Théſée & à Jaſon les moyens de vaincre les monſtres contre leſquels ils veulent combattre. La reſſemblance qui ſe trouve entre les expéditions de ces deux Princes, prouve bien que ces deux fictions furent imaginées en vue du même objet. Ils s'embarquent tous deux avec quelques compagnons ; Théſée arrivé trouve un monſtre à combattre, le Minotaure ; Jaſon a auſſi des

(*a*) Georg. 2.
(*b*) Argonaut. l. 3. v. 996.

Taureaux à vaincre. Théſée, pour parvenir au Minotaure, eſt obligé de paſſer par tous les détours d'un labyrinthe toujours en danger d'y périr; Jaſon a une route à faire non moins difficile, à travers des écueils & des ennemis. Ariadne ſe prend d'amour pour Théſée, & contre les intérêts de ſon propre pere, fournit à ſon amant les moyens de ſortir victorieux des dangers auxquels il doit s'expoſer; Médée ſe trouve dans le même cas; & dans une ſemblable circonſtance, elle procure à Jaſon tout ce qu'il lui faut pour vaincre; Ariadne quitte ſon pere, ſa patrie, & s'enfuit avec Théſée, qui l'abandonne enſuite dans l'Iſle de Naxo, pour épouſer Phédre, dont il eut Hippolyte & Démophoon, après avoir eu, ſelon quelques Auteurs, Œnopion & Staphilus d'Ariadne. Médée ſe ſauve auſſi avec Jaſon, qui en ayant eu deux enfans, la laiſſa pour prendre Créuſe. Les enfans des uns & des autres périrent miſérablement comme leurs meres; Théſée mourut précipité du haut d'un rocher dans la mer; Jaſon périt ſous les ruines de la Navire Argo. Médée abandonnée de Jaſon épouſa Egée, Ariadne Bacchus. Il eſt enfin viſible que ces deux fictions ne ſont qu'une même choſe expliquée par des allégories, dont on a voulu varier les circonſtances pour en faire deux différentes hiſtoires. Si les Mythologues vouloient ſe donner la peine de réfléchir ſur cette reſſemblance, pourroient-ils s'empêcher d'ouvrir les yeux ſur leur erreur; & ſe donneroient-ils tant de peines pour rapporter à l'hiſtoire, ce qui n'eſt palpablement qu'une fiction toute pure? Ce ne ſont pas les deux ſeules

fables qui aient un rapport immédiat ; celle de Cadmus ne reſſemble pas moins à celle de Jaſon. Même Dragon qu'il faut faire périr, mêmes dents qu'il faut ſemer, mêmes hommes armés qui en naiſſent & s'entretuent : là eſt un Taureau que Cadmus ſuit ; ici des Taureaux que Jaſon combat. Si l'on vouloit enfin rapprocher toutes les Fables anciennes, on verroit ſans peine que j'ai raiſon de les réduire toutes à un même principe, parce qu'elles n'ont réellement qu'un même objet.

Retour des Argonautes.

Les Auteurs ſont encore moins d'accord ſur la route que les Argonautes tinrent pour retourner en Grece, qu'ils le ſont ſur les autres circonſtances de cette expédition ; auſſi n'eſt-ce pas à de ſimples Hiſtoriens, ou à des Poëtes qui ne ſont pas au fait de la Philoſophie Hermétique, à décrire ce qui ſe paſſe dans le progrès des opérations de cet Art.

Hérodote (*a*) n'en fait pas un aſſez long détail, pour que M. l'Abbé Banier puiſſe dire (*b*) avec raiſon que cet Hiſtorien fournit ſeul de quoi rectifier la relation des autres ; on pourroit ſeulement conjecturer de ce qu'il en dit, que les Argonautes ſuivirent en s'en retournant à peu près la même route qu'ils avoient tenue en allant. Hécatée de Millet veut que du fleuve Phaſis ces Héros ſoient paſſés dans l'Océan, de là dans le Nil, enſuite dans la mer de Tyrrhene, ou Mé-

(*a*) L. 4. (*b*) T. III. p. 242.

diterranée, & enfin dans leur pays. Arthémidore d'Epheſe réfute cet Auteur, & apporte pour preuve que le Phaſis ne communique point à l'Océan. Timagete, Timée & pluſieurs autres ſoutiennent que les Argonautes ont paſſé par tous les endroits cités par Orphée, Apollonius de Rhodes, &c. parce qu'ils prétendent que de leur temps on trouvoit encore dans ces lieux des monumens qui atteſtoient ce paſſage. Comme ſi de tels monumens, imaginés ſans doute ſur les relations mêmes, ou cités par ces Poëtes, parce qu'ils venoient à propos aux circonſtances qu'ils inſéroient dans leurs fictions, pouvoient rendre poſſible ce qui ne l'eſt pas.

Orphée fait parcourir aux Argonautes les côtes Orientales de l'Aſie, traverſer le Boſphore Cimmérien, les Palus Méotides, puis un détroit qui n'exiſta jamais, par lequel ils entrerent après neuf jours dans l'Océan ſeptentrional; de là ils arriverent à l'Iſle Peuceſte, connue du Pilote Ancée; puis à celle de Circé, enſuite aux colonnes d'Hercule, rentrerent dans la Méditerranée, côtoyerent la Sicile, éviterent Scylla & Carybde, par le ſecours de Thétis, qui s'intéreſſoit pour la vie de Pélée ſon époux, aborderent au pays des Phéaciens, après avoir été ſauvés des Syrenes par l'éloquence d'Orphée; au ſortir de là ils furent jetés ſur les Syrtes d'Afrique, deſquels un Triton les garantit moyennant un trépied. Enfin ils gagnerent le cap Malée, & puis la Theſſalie.

Il ſemble qu'Orphée ait voulu déclarer ouvertement que ſa relation étoit abſolument feinte, par le peu de vraiſemblance qu'il y a mis; mais

Apollonius

Apollonius de Rhodes a beaucoup encore enchéri sur Orphée. Les Argonautes, selon lui, s'étant ressouvenus que Phinée leur avoit recommandé de s'en retourner dans la Grece par une route différente de celle qu'ils avoient tenue en allant à la Colchide, & que cette route avoit été marquée par les Prêtres de Thébes en Egypte, entrerent dans un grand fleuve qui leur manqua. Ils furent obligés de porter leur vaisseau pendant douze jours jusqu'à ce qu'ils retrouverent la mer, avec Absyrthe, frere de Médée, qui les poursuivoit, & dont ils se défirent, en le coupant en morceaux. Alors le chêne de Dodone prononça un oracle qui prédisoit à Jason qu'il ne reverroit pas sa patrie avant qu'il se fût soumis à la cérémonie de l'expiation de ce meurtre. Les Argonautes prirent en conséquence la route de Æea, où Circé, sœur du Roi de Colchos, & tante de Médée, faisoit son séjour. Elle fit toutes les cérémonies usitées dans les expiations, & puis les renvoya.

Leur navigation fut assez heureuse pendant quelque temps; mais ils furent jetés sur les Syrtes d'Afrique, d'où ils ne se retirerent qu'avec peine, & aux conditions rapportées par Orphée.

Il est évident que ces relations sont absolument fausses. On excuse ces Auteurs sur le défaut de connoissance de la géographie & de la navigation qui n'étoit pas encore assez perfectionnée dans ces temps-là. Mais ces erreurs sont si grossieres & si palpables, que M. l'Abbé Banier, avec beaucoup d'autres Mythologues qui admettent la vérité de cette expédition, n'ont pu s'empêcher

de dire (*a*) que c'étoit le comble de l'ignorance & une fiction puérile, que ces Auteurs n'ont employée que pour étaler ce qui ſe ſavoit de leur temps ſur les Peuples qui habitoient ces contrées éloignées. Ce ſavant Mythologue avoue auſſi que la plupart de ces Peuples ſont inconnus, & n'exiſtoient même pas au temps d'Orphée, ou d'Onomatrice. Il étoit cependant néceſſaire de trouver dans ces Poëtes quelques choſes ſur leſquelles M. l'Abbé Banier pût établir ſon ſyſtême hiſtorique. Apollonius lui a fourni un fondement bien peu ſolide à la vérité. Ce ſont des prétendues colonnes de la Colchide, ſur leſquelles ce Poëte dit que toutes les routes connues en ce temps-là étoient gravées. Séſoſtris eſt préciſément celui qui, ſuivant ce Mythologue, avoit fait élever ces colonnes. Malheureuſement Séſoſtris ne vint au monde que long-temps après cette prétendue expédition, en admettant même la réalité de ce voyage au temps où ce Savant en fixe l'époque. Mais cette difficulté n'étoit pas de conſéquence pour lui. Apollonius, dit-il, *poſſédoit ſans doute l'hiſtoire de Séſoſtris; & quoiqu'elle fût poſtérieure à l'expédition des Argonautes, il a pu par anticipation parler des monumens que ce conquérant laiſſa dans la Colchide.* Je laiſſe au Lecteur à juger de la ſolidité de cette preuve. Pour moi, j'aime mieux expliquer Apollonius par lui-même, & dire avec lui que la route qu'il fait tenir aux Argonautes eſt la même qui leur avoit été marquée par les Prêtres d'Egypte. C'eſt inſi-

(*a*) T. III. p. 242.

huer assez clairement que le tout n'est qu'une pure fiction, & une relation allégorique de ce qui se passe dans les opérations de l'art sacerdotal ou Hermétique. C'étoit de ces Prêtres mêmes qu'Orphée, Apollonius, & beaucoup d'autres avoient appris la route qu'il faut tenir pour parvenir à la fin que l'on se propose dans la pratique de cet Art. Il y a donc grande apparence que ces prétendues colonnes étoient de même nature que celles d'Osiris, de Bacchus, d'Hercules; c'est-à-dire, la pierre au blanc & la pierre au rouge, qui sont les deux termes des voyages de ces Héros. Les fautes contre la Géographie qu'on reproche à ces Poëtes, ne sont des fautes que lorsqu'on les envisage dans le point de vue qui présenteroit une histoire véritable, mais nullement dans une allégorie de ce genre, puisque tout y convient parfaitement. Les lieux qui se seroient trouvés naturellement sur la route de la Colchide en Grece, n'auroient pas été propres à exprimer les idées allégoriques de ces Poëtes, qui, sans se soucier beaucoup de se conformer à la Géographie, en ont sacrifié la vérité à celle qu'ils avoient en vue. En allant de la Grece à la Colchide, tout se trouvoit disposé comme il le falloit; Lemnos se présentoit d'abord, après cela venoient les Cyanées, & tout le reste; mais Phinée avoit eu raison de leur prescrire une autre route pour le retour, parce que l'opération figurée par ce retour, devant être semblable à celle qui étoit figurée par le voyage à Colchos, ils n'auroient pas trouvé un Lemnos au sortir du Phasis, ni des roches Cyanées. C'eût été renverser l'ordre

de ce qui doit arriver dans cette derniere opération. La diſſolution de la matiere, la couleur noire qui doit lui ſuccéder, & la putréfaction ayant été déſignées par Lemnos & la mauvaiſe odeur des femmes de cette Iſle, ſe ſeroient trouvées alors dans la relation à la fin de l'œuvre, au lieu qu'elles doivent paroître dès le commencement, puiſqu'elles en ſont la clef. Il a donc fallu imaginer une autre allégorie, au riſque de s'écarter du vraiſemblable quant à la Géographie. Cette diſſolution a été déſignée dans le retour, par le meurtre d'Abſyrthe, & la diviſion de ſes membres, par le préſent qu'Eurypile fit à Jaſon; c'eſt-à-dire, une motte de terre qui tomba dans l'eau, où Médée l'ayant vu diſſoudre prédit beaucoup de choſes favorables aux Argonautes. Cette terre eſt celle des Philoſophes, qui s'eſt formée de l'eau; il faut, pour réuſſir, la réduire en ſa premiere matiere, qui eſt l'eau; c'eſt pourquoi l'on a feint qu'un fils de Neptune avoit fait le préſent, & qu'il avoit été donné en garde à Euphême, fils du même Dieu, & de Mécioni, ou Oris, fille du fleuve Eurotas; d'autres lui donnent pour mere Europe, fille du fameux Titye. Apollonius de Rhodes & Hygin (*a*) vantent beaucoup Euphême pour ſa légereté à la courſe, qui étoit telle, diſoient-ils, qu'en courant ſur la mer, à peine mouilloit-il ſes pieds. Pauſanias (*b*) lui attribue une grande habileté à conduire un char. Apollonius en faiſoit un ſi grand cas, qu'il l'honore des mêmes épithetes qu'Homere donne à Achille

(*a*) Fab. 14. (*b*) In Eliac.

dans l'Iliade ; auſſi étoient-ils fils, l'un de Thétis, fille de Nérée, l'autre, d'Oſiris, fille du fleuve Euroras, c'eſt-à-dire, de l'eau. La preuve que ces deux Poëtes avoient la même idée de ces Héros, eſt qu'Apollonius fait auſſi venir Thétis, pour ſauver les Argonautes des écueils de Scylla & de Carybde, à cauſe de ſon mari Pélée qui ſe trouvoit parmi eux.

La maniere dont ce Poëte raconte l'événement de la motte de terre, prouve clairement à ceux qui ont lu avec attention les explications précédentes, que c'eſt une allégorie toute pure de ce qui ſe paſſe dans l'œuvre depuis la diſſolution de la matiere juſqu'à ce qu'elle redevient terre, & qu'elle prend la couleur blanche. Les Argonautes étant dans l'Isle d'Anaphé, l'une des Sporades, voiſine de celle de Thera, Euphême ſe reſſouvint d'un ſonge qu'il avoit eu la nuit d'après l'entrevue du Triton, & d'Eurypile, qui lui avoit confié la motte de terre, & le raconta à Jaſon & aux autres Argonautes. Il avoit vu en ſonge qu'il tenoit la motte de terre dans ſes bras, & qu'il voyoit couler de ſon ſein ſur elle, quantité de gouttes de lait, qui, à meſure qu'elles la détrempoient, lui faiſoient prendre inſenſiblement la forme d'une jeune fille fort aimable. Il en étoit devenu amoureux auſſi-tôt qu'elle lui parut parfaite, & n'avoit eu aucune peine à la faire conſentir à ce qu'il vouloit ; mais il s'étoit repenti dans le moment d'un commerce qu'il croyoit inceſtueux. La fille l'avoit raſſuré en lui diſant qu'il n'étoit pas ſon pere ; qu'elle étoit fille du Triton & de la Libye, & qu'elle ſeroit un jour

la nourrice de ſes enfans. Elle avoit ajouté qu'elle demeuroit aux environs de l'Iſle d'Anaphé, & qu'elle paroîtroit ſur la ſurface des eaux, lorſqu'il en ſeroit temps. Pour mettre le Lecteur au fait, il ſuffit de lui rappeler ce que nous avons dit ci-devant de l'Iſle flottante, de celle de Délos où Latone accoucha de Diane. Quand on ſait que la matiere commence à ſe volatiliſer après ſa diſſolution, on voit pourquoi l'on dit qu'Euphême étoit ſi léger à la courſe, qu'il ne mouilloit preſque pas ſes pieds en courant ſur les eaux.

Il eſt à propos de remarquer que le Trépied dont Jaſon fit préſent au Triton, étoit de cuivre, qu'il le mit dans ſon Temple. Je fais cette obſervation pour montrer combien toutes ces circonſtances s'accordent avec les opérations de l'Art Hermétique, lorſqu'elles ſont parvenues au point dont nous parlons; puiſque les Philoſophes donnent auſſi le nom de cuivre à leur matiere dans cet état, en diſant *blanchiſſez le leton.*

Les Déeſſes de la mer & les Génies qu'Apollonius fait apparoître aux Argonautes, ne ſont donc pas les habitans des côtes de la Libye; & le cheval ailé dételé du char de Neptune, un vaiſſeau d'Eurypile (*a*); mais les parties aqueuſes & volatiles qui ſe ſubliment. La navire Argo n'étant que la matiere qui nage dans ou ſur la mer des Philoſophes, c'eſt-à-dire, leur eau mercurielle, il ne leur étoit pas difficile de porter leur vaiſſeau, & de ſe conformer en même temps aux ordres qu'ils avoient de ſuivre les traces de ce

(*a*) M. l'Abbé Banier, T. III, p. 245.

heval ailé qui alloit auſſi vîte que l'oiſeau le plus léger. Pour rapprocher ici les fables, qu'on ſe ſouvienne qu'un Héros fit auſſi préſent à Minerve d'un vaſe antique de cuivre. Diodore de Sicile, qui parle auſſi du Trépied, dit qu'il portoit une inſcription en caracteres fort antiques.

Les Auteurs racontent beaucoup d'autres choſes du retour des Argonautes; mais je crois que les explications que j'ai données me diſpenſent d'entrer dans un plus long détail; il faudroit, pour ainſi dire, faire un commentaire, avec des notes ſur tout ce qu'avancent ces Auteurs. Je me reſtreins donc à dire deux mots de ce qui ſe paſſa après le retour de Jaſon.

Tous conviennent que Médée étant arrivée dans la patrie de ſon amant, y rajeunit Eſon, après l'avoir coupé en morceaux, & fait cuire. Eſchyle en dit autant des nourrices de Bacchus. On raconte la même choſe de Denis & d'Oſiris. Les Philoſophes Hermétiques ſont d'accord avec ces Auteurs, & attribuent à leur médecine la propriété de rajeunir; mais on les prend à la lettre, & l'on tombe dans l'erreur.

Balgus (*a*) va nous apprendre quel eſt ce Vieillard: « Prenez, dit-il, l'arbre blanc, bâtiſſez-» lui une maiſon ronde, ténébreuſe & envi-» ronnée de roſée; mettez dedans avec lui un » Vieillard de cent ans, & ayant fermé exacte-» ment la maiſon de maniere que la pluie ni le » vent même n'y puiſſent entrer, laiſſez-les-y » 80 jours. Je vous dis avec vérité que ce Vieillard

(*a*) La Tourbe.

» ne ceſſera de manger du fruit de l'arbre juſqu'à
» ce qu'il ſoit rajeuni. O que la Nature eſt ad-
» mirable, qui transforme l'ame de ce Vieillard
» en un corps jeune & vigoureux, & qui fait
» que le pere devient fils! Béni ſoit Dieu notre
» Créateur. »

Ces dernieres paroles expliquent le fait de Médée à l'égard de Pélias, rapporté par Ovide & Pauſanias (*a*); ſavoir, que Médée, pour tromper les filles de Pélias, après avoir rajeuni Eſon, prit un vieux Bélier qu'elle coupa en morceaux, le jeta dans une chaudiere, le fit cuire, & le retira transformé en un jeune Agneau. Les filles de Pélias, perſuadées qu'il en arriveroit autant à leur pere, le diſſéquerent, le jeterent dans une chaudiere d'eau bouillante, où il fut tellement conſumé, qu'il n'en reſta aucune partie capable de ſépulture. Médée après ce coup monta ſur ſon char attelé de deux Dragons ailés, & ſe ſauva dans les airs. Voilà les Dragons ailés de Nicolas Flamel; c'eſt-à-dire, les parties volatiles. C'eſt pour cela qu'on a fait précéder cette fuite par la mort de Pélias, pour marquer la diſſolution & la noirceur, de πηλὸς, boue, ou πελὸς, noir.

Une expédition auſſi périlleuſe, une navigation auſſi pénible, la route que les Argonautes ont tenue ſoit en allant, ſoit en revenant, demandoient plus de temps que quelques Auteurs n'en comptent. Les uns aſſurent que tout fut achevé en une année; ce qui ne ſauroit s'accorder avec les deux ans de ſéjour que Jaſon fit dans l'Iſle de

(*b*) I Arcad.

Lemnos. Il faudroit alors compter trois ans; temps que les vaisseaux de Salomon employoient pour aller chercher l'or dans l'Isle d'Ophir. Mais en vain les Mythologues voudroient-ils essayer de déterminer la durée de la navigation des Argonautes. Si Jason étoit jeune quand il partit pour la Colchide, il est certain qu'Eson n'étoit pas vieux, non plus que Pélias. Les Auteurs nous les représentent cependant comme des vieillards décrépits au retour des Argonautes. La preuve en est toute simple par la table généalogique qui suit.

On voit par-là que Pélias, Eson & Phryxus devoient être à peu près du même âge. Calciope, femme de Phryxus, étoit sœur de Médée, & fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour favoriser la passion de Jason pour sa sœur. Phryxus étoit

jeune lorſqu'il épouſa Calciope, qui ne devoit pas être vieille, lorſque Jaſon, âgé d'une vingtaine d'années, arriva à Colchos, puiſque Médée ſa ſœur étoit jeune auſſi. Il faut donc que les Mythologues concluent ou que l'expédition des Argonautes a duré beaucoup d'années, ou que Pélias & Eſon n'étoient pas ſi vieux que les Auteurs le diſent.

Cette difficulté miſe dans tout ſon jour ne ſeroit pas facile à réſoudre pour les Mythologues. Mais il paroît que les Auteurs des relations du voyage de la Colchide ne ſe ſont pas mis beaucoup en peine de celles qui pourroient en réſulter. Ceux qui étoient au fait de l'Art Hermétique ſavoient bien que ces prétendues difficultés diſparoîtroient aux yeux des Philoſophes, dont la maniere de compter les mois & les années eſt bien différente de celle du commun des Chronologiſtes. On a vu dans le Traité de cet Art ſacerdotal, que les Adeptes ont leurs ſaiſons, leurs mois, leurs ſemaines, & que leur maniere de compter la durée du temps varie même ſuivant les différentes diſpoſitions ou opérations de l'œuvre. C'eſt pourquoi ils ne paroiſſent pas d'accord entr'eux, quand ils fixent la durée de l'œuvre les uns à un an, les autres à quinze mois, d'autres à dix-huit, d'autres à trois ans. On en voit même qui la pouſſent juſqu'à dix & douze années. On peut dire en général que l'œuvre s'acheve en douze mois ou quatre ſaiſons qui font l'année Philoſophique; mais cette durée, quoique compoſée des mêmes ſaiſons, eſt infiniment abrégée dans le travail de la multiplication de la pierre,

& chaque multiplication eſt plus courte que celle qui l'a précédée. Nous expliquerons ces faiſons dans le Dictionnaire Mytho-Hermétique, qui forme une ſuite néceſſaire à cet ouvrage. C'eſt dans ce ſens-là qu'il faut expliquer la durée des voyages d'Oſiris, de Bacchus; il faut auſſi faire attention que chaque Fable n'eſt pas toujours une allégorie entiere de l'œuvre complet. La plupart des Auteurs n'en ont qu'une partie pour objet, & plus communément les deux œuvres du ſoufre & de l'élixir, mais particulierement ce dernier, comme étant la fin de l'œuvre avant la multiplication, qu'on peut ſe diſpenſer de faire, quand on veut s'en tenir là.

Avouons-le de bonne foi; quand on a lu les hiſtoires d'Athamas, d'Ino, de Néphélé, de Phryxus & d'Hellé, de Léarque & de Mélicerte, qui donnerent lieu à la conquête de la Toiſon d'or; quand on a réfléchi ſur celles de Pélias, d'Eſon, de Jaſon & du voyage des Argonautes; trouve-t-on dans la tournure même de M. l'Abbé Banier, & dans les explications que ce Mythologue & les autres Savans en ont données, de quoi ſatisfaire un eſprit exempt de préjugés? Il ſemble que les doutes ſe multiplient à meſure qu'ils s'efforcent de les lever. Ils ſe voient ſans ceſſe forcés d'avouer que telles & telles circonſtances ſont de pures fictions; & ſi l'on ôtoit de ces hiſtoires tout ce qu'ils déclarent fiction, il ne reſteroit peut-être pas une ſeule circonſtance qui pût raiſonnablement s'expliquer hiſtoriquement. En voici la preuve. L'hiſtoire de Néphélé eſt une fable, dit M. l'Abbé Banier, Tom. III. p. 203. Celle du

transport de la Toison d'or dans la Colchide l'est aussi, puisqu'il dit : « Pour expliquer des cir-» constances si visiblement fausses, les anciens » Mythologues inventerent une nouvelle *fable*, » & dirent, &c. (*ibid.*) » On ne peut douter que le voyage de Jason du Mont-Pélion à Iolcos, la perte de son soulier, son passage du fleuve Anaure ou Enipée, suivant Homere (*a*), sur les épaules de Junon, ne soient aussi marqués au même coin. On ne croira certainement pas que la navire Argo ait été construite de chênes parlans. Presque tous les traits qui compo'ent l'histoire des compagnons de Jason, chacun en particulier, sont reconnus fabuleux, soit dans leur généalogie, puisqu'ils sont tous ou fils des Dieux, ou leurs descendans. Il seroit trop long d'entrer dans le détail à cet égard. Voilà ce qui a précédé le départ ; voyons la navigation. L'infection générale des femmes de Lemnos, occasionnée par le courroux de Vénus, n'est pas vraisemblable, en faisant même disparoître le courroux de la Déesse ; ou ce seroit avoir bien mauvaise idée de la délicatesse des Argonautes, qui valoient bien les Lemniens ; & loin de faire dans cette Isle un séjour de deux ans, comment y auroient-ils passé deux jours ? L'abandonnement d'Hercule dans la Troade, qui va chercher Hylas enlevé par les Nymphes ; les Géans de Cyzique qui avoient chacun six bras & six jambes ; la fontaine que la mere des Dieux y fit sortir de terre, pour que Jason pût expier le meurtre involontaire de Cyzicus.

(*a*) Odyss. l. 11. v. 237.

La visite rendue à Phinée, molesté sans cesse par les Harpies, chassées par le fils de Borée, *est une fiction qui cache sans doute quelque vérité* (*a*); l'entrechoc des rochers Cyanées, ou Symplegades, est une fable. (ibid. p. 231.) La fixation de ces rochers, la colombe qui y perd sa queue dans le trajet, ne sont pas plus vrais. Les oiseaux de l'Isle d'Arécie, qui lançoient de loin des plumes meurtrieres aux Argonautes, n'existerent jamais.

Enfin les voilà dans la Colchide; & tout ce qui s'y passa sont *des fables aussi extraordinaires que difficiles à expliquer.* (ibid. p. 233.) L'enchantereſſe Médée, le Dragon & les Taureaux aux pieds d'airain, les hommes armés qui sortent de terre, les herbes enchantées, le breuvage préparé, la victoire de Jason, son départ avec Médée; *on peut dire seulement que toutes ces fables ne sont qu'un pur jeu de l'imagination des Poëtes.* (ibid. p. 235.)

Venons au retour des Argonautes. *Les Poëtes ont imaginé le meurtre d'Absyrthe.* (ibid. p. 238.) *Les relations de ce retour sont extravagantes. Celle d'Onomacrite n'est pas vraisemblable, & celle d'Apollonius l'est encore moins.* (ibid. p. 240.) C'est une fiction, p. 241. *Les peuples cités par ces Auteurs sont ou inconnus, ou n'existoient pas du temps de ces Poëtes, ou sont placés à l'aventure.* (p. 242.) Ce qui se passa au lac Tritonide *est un conte sur lequel l'on doit faire peu de fond.* (p. 244.) L'histoire de Jason & celle de Médée sont enfin mêlées de tant de fictions, qui

(*a*) M l'Abbé Ban. loc. cit. p. 229.

ſe détruiſent même les unes & les autres, qu'il eſt bien difficile d'établir quelque choſe de certain à leur ſujet. (ibid. p. 253.)

Ne doit-on pas être ſurpris qu'après de tels aveux, M. l'Abbé Banier ait entrepris de donner ces fables pour des hiſtoires réelles, & qu'il ait voulu ſe donner la peine de faire les frais des preuves qu'il en apporte ? Je ne me ſuis pas propoſé de diſcuter toutes ſes explications; je les abandonne au jugement de ceux qui ne ſe laiſſent point éblouir par la grande érudition.

CHAPITRE II.

Hiſtoire de l'enlévement des Pommes d'or du Jardin des Heſpérides.

Après l'hiſtoire de la conquête de la Toiſon d'or, il n'en eſt gueres qui vienne mieux à notre ſujet que celle de l'expédition d'Hercule pour ſe mettre en poſſeſſion de ces fameux fruits connus de ſi peu de perſonnes, que les Auteurs qui en ont parlé n'ont pas même été d'accord ſur leur vrai nom. Les anciens Poëtes ont donné carriere à leur imagination ſur ce ſujet; & les Hiſtoriens qui n'en ont parlé que d'après ces peres des fables, après avoir cherché en vain le lieu ou étoit ce Jardin, le nom & la nature de ces fruits, ſont preſque tous contraires les uns aux autres. Et comment auroient-ils pu dire quelque choſe de certain ſur un fait qui n'exiſta jamais?

Il eſt inutile de faire des diſſertations pour favoriſer le ſentiment de l'un plutôt que de l'autre, puiſqu'ils ſont tous également dans l'erreur à cet égard. C'eſt donc avec raiſon qu'on peut regarder comme des idées creuſes & chimériques les explications de la plupart des Mythologues qui ont voulu tout rapporter à l'hiſtoire, quelque ingénieuſes & quelque brillantes qu'elles ſoient, & quoiqu'elles aient d'illuſtres garans. Je ne fais ici que rétorquer contre les Mythologues l'argument qu'un d'entr'eux (*a*) a fait contre Michel Majer; l'on jugera ſi je ſuis fondé à le faire, par les explications que nous donnerons ci-après.

Il ne faut pas juger des premiers Poëtes Grecs comme de ceux qui n'ont été, pour ainſi dire, que leurs imitateurs, ſoit pour n'avoir traité que les mêmes ſujets, ſoit pour avoir travaillé ſur d'autres, mais dans le goût des premiers. Ceux-ci, inſtruits par les Egyptiens, prirent chez ce Peuple les ſujets de leurs Poëmes, & les traveſtirent à la Grecque, ſuivant le génie de leur langue & de leur nation. Frappés de la grandeur de l'objet qu'ils avoient en vue, mais qu'ils ne vouloient pas dévoiler aux Peuples, ils s'attacherent à le traiter par des allégories, dont le merveilleux excitât l'admiration & la ſurpriſe, ſouvent ſans nul égard pour le vraiſemblable, afin que les gens ſenſés ne priſſent pas pour une hiſtoire réelle, ce qui n'étoit qu'une fiction; & qu'ils ſentiſſent en même temps que ces allégories portoient ſur quelque choſe de réel.

(*a*) M. l'Abbé Maſſieu, Mémoires des Belles-Lettres, T. III. p. 49.

Les Poëtes qui parurent dans la ſuite, & qui ignoroient le point de vue des premiers, ne virent dans leurs ouvrages que le merveilleux. Ils traiterent les matieres ſuivant leur génie, & abuſerent du privilege qu'ils avoient de tout oſer.

. . . . . Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
Hor. Art. Poët.

Sur ce principe, quand ils choiſirent pour matiere de leurs ouvrages des ſujets déja traités, ils en conſerverent le fond, mais ils y ajouterent, ou en retrancherent des circonſtances, ou y firent quelques changemens à leur fantaiſie, & ne s'appliquerent, pour ainſi dire, qu'à exciter l'admiration & la ſurpriſe, par le merveilleux qu'ils y répandoient, ſans avoir d'autre but que celui de plaire. Il n'eſt donc pas ſurprenant que l'on trouve chez eux des traits qui peuvent s'expliquer de l'objet que s'étoient propoſés leurs prédéceſſeurs. Mais comme un ſujet eſt ſuſceptible de mille allégories différentes, chaque Poëte l'a traité à ſa maniere. Je ne prétends donc pas que toutes les Fables puiſſent être expliquées par mon ſyſtême, mais ſeulement les anciennes, qui ont pour baſe les fictions Egyptiennes & Phéniciennes; puiſqu'on ſait que les plus anciens Poëtes Grecs y ont puiſé les leurs, comme il ſeroit aiſé de le prouver en en faiſant une concordance, qui prouveroit clairement qu'elles ont toute le même objet.

Les Fables ne ſont donc pas toutes des menſonges

ſonges ingénieux, mais celles-là ſeulement qui n'ont d'autre objet que de plaire. Celle dont il eſt ici queſtion, & preſque toutes celles d'Orphée, d'Homere & des plus anciens Poëtes ſont des allégories qui cachent des inſtructions ſous le voile de la généalogie, & des actions prétendues des Dieux, des Déeſſes ou de leurs deſcendans.

Lorſqu'on veut réduire la fable des Heſpérides à l'hiſtoire, on ne ſait comment s'y prendre pour déterminer quelque choſe de précis. Chaque Hiſtorien prétend qu'on doit l'en croire préférablement à tout autre, & ne donne cependant aucune preuve ſolide de ſon ſentiment. Ils ſont partagés en tant d'opinions différentes, qu'on ne ſait à laquelle ſe fixer. Hérodote, le plus ancien des Hiſtoriens, & très-inſtruit de toutes les fables, ne fait pas mention de celle des Heſpérides, ni de beaucoup d'autres; ſans doute parce qu'il les regardoit comme des fictions. Les traditions étant toujours plus pures à meſure qu'elles approchent de leur ſource, il eût été plus en état que les autres Hiſtoriens, de nous laiſſer quelque choſe de moins douteux, quoiqu'on l'accuſe d'avoir été un peu trop crédule. Sera-ce à Paléphate qu'il faudra s'en rapporter? tous les Mythologues conviennent que c'eſt un Auteur très-ſuſpect, accoutumé à forger des explications, & à donner à ſa fantaiſie l'exiſtence à des perſonnes qui n'ont jamais été (*a*).

Il dit (chap. 19.) qu'Heſpérus étoit un riche

(*a*) M. l'Abbé Banier, Myth. T. III. p. 283.

Miléſien, qui alla s'établir dans la Carie. Il eut deux filles nommées Heſpérides, qui avoient de nombreux troupeaux de brebis, qu'on appelloit *Brebis d'or*, à cauſe de leur beauté. Elles en confioient la garde à un Berger, nommé *Dragon*; mais Hercule paſſant par le pays enleva le Berger & les troupeaux. Il n'y auroit rien de plus ſimple que cette explication de Paléphate; toute admiration, tout le merveilleux de cette fable ſe réduiroit à ſi peu de choſe, qu'elle ne mériteroit certainement pas d'être miſe au nombre des célebres travaux du fils de Jupiter & d'Alcmene.

Il n'eſt point de fables qu'on ne puiſſe expliquer auſſi facilement, en imitant Paléphate; mais eſt-il permis de changer les noms, les lieux, les circonſtances des faits, & la nature même des choſes? Malgré le peu de ſolidité du raiſonnement de cet Auteur; malgré le peu de conformité qui ſe trouve entre ſon explication & le fait rapporté par les Poëtes, Agroétas, autre Hiſtorien cité par les anciens Scholiaſtes, ſemble avoir ſuivi Paléphate, & dit au troiſieme livre des choſes libyques, que ce n'étoit point des Pommes, mais des Brebis, qu'on appeloit *Brebis d'or*, à cauſe de leur beauté. Et le Berger qui en avoit la garde, n'étoit point un *Dragon*, mais un homme ainſi nommé, parce qu'il avoit la vigilance & la férocité de cet animal. Varron & Servius ont adopté ces idées. Cette opinion n'a cependant pas eu autant de partiſans que celle de ceux qui s'en ſont tenus aux termes propres des Poëtes. Ceux-ci ont prétendu que les autres

avoient été trompés par l'équivoque du terme μῆλα, qui signifie également *Brebis* & *Pomme*, & l'on ne voit pas d'autres raisons qui aient pu leur faire prendre le change. Ceux qui ont regardé ces fruits comme de vrais fruits, n'ont été gueres moins embarrassés quand il a fallu en déterminer l'espece. Des pommes d'or ne croissent pas sur des arbres; mais on les a, disent-ils, appelées ainsi, parce qu'elles étoient excellentes; ou parce que les arbres qui les portoient, étoient d'un grand rapport; ou enfin parce que ces fruits avoient une couleur approchante de celle de l'or.

Diodore de Sicile (*a*), incertain sur le parti qu'il devoit prendre, laisse la liberté de penser ce qu'on voudra, & dit que c'étoient des fruits ou des Brebis. Il fabrique une histoire à cet égard absolument contraire à ce qu'en avoient dit les Poëtes. M. l'Abbé Massieu (*b*) regarde cette histoire comme ce qui nous reste de plus solide sur le sujet que nous examinons, quoiqu'il n'y soit fait aucune mention des ordres d'Eurystée, ni de ce qui a précédé l'enlévement de ces fruits, ni d'aucunes des circonstances de cette expédition. Selon Diodore, le hasard conduisit Hercule sur le rivage de la mer Atlantide, au retour de quelques-unes de ses expéditions. Il y trouva les filles d'Atlas qu'un Pirate avoit enlevées par ordre de Busiris; il tua les Corsaires, & ramena les Hespérides chez leur pere, qui par reconnoissance fit présent à Hercule des fruits, ou des Brebis que ses filles gardoient ou cultivoient

(*a*) Bibliot. l. 5. c. 13.
(*b*) Mém. des Belles-Lettres, T. III. p. 31.

avec un ſoin extrême. Atlas qui étoit très-verſé dans la ſcience des Aſtres, voulut auſſi initier le Héros dans les principes de l'Aſtronomie, & lui donna une ſphere. Voilà en ſubſtance l'hiſtoire que fait Diodore, qui place ce fait dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, au lieu que Paléphate le met dans la Carie.

Pline le Naturaliſte (*a*) ne ſait où le placer; comme il ſuit le ſentiment de ceux qui admettoient des fruits, il falloit auſſi trouver le Jardin où ils croiſſoient. De ſon temps, les uns le mettoient à Bérénice, ville de Libye, les autres à Lixe, ville de Mauritanie. Un bras de mer qui ſerpente autour de cette ville, a donné, dit-il, aux Poëtes l'idée de leur Dragon. Les Savans tiennent pour ce dernier lieu.

Cette différence de ſentimens prouve l'incertitude des Hiſtoriens à ce ſujet. On ne ſait quel parti prendre, même après avoir rapproché & confronté leurs témoignages. Paléphate n'admet que deux Heſpérides, filles d'Heſpérus Miléſien; Diodore dit qu'elles étoient ſept filles d'Atlas dans la Mauritanie. Selon quelques-uns Hercule ſe préſenta à main armée pour enlever les pommes d'or; ſelon d'autres, il n'y parut que comme libérateur. Il y en a qui prétendent qu'un homme féroce & brutal gardoit ces Brebis: ſi l'on en croit les autres, c'étoit non un homme, ni un dragon, mais un bras de mer. S'il y avoit donc quelque choſe d'hiſtorique à conclure de tout cela, tout ſe réduiroit au plus à dire qu'il y a

(*a*) Liv. 5.

eu des sœurs nommées Hesperides, qui cultivoient de beaux fruits, ou qui prenoient soin de belles Brebis, & qu'Hercule en emporta ou en emmena dans la Grece. Ce peu de chose ne seroit même pas sans difficulté; il s'agiroit alors de savoir si le fils d'Alcmene fut jamais en Mauritanie; s'il vivoit du temps d'Atlas, & même si Atlas vivoit du temps de Busiris. Chaque article demanderoit encore une dissertation, d'où l'on ne concluroit rien de plus certain.

En admettant pour un moment que ces pommes d'or fussent des fruits, les Savans, aussi incertains sur leur espece que sur le lieu où ils croissoient, ont élevé de grandes contestations entr'eux. Budée (*a*) prétend que ce sont des coins; Saumaise & Spanheim, que c'étoit des oranges, & plusieurs Savans, que c'étoit des citrons. Le premier fonde son opinion sur le terme de χρυσοῦλα, qui veut dire pommes d'or, nom qui a été souvent donné aux coins. Mais ce nom ne prouve pas plus pour les coins que pour les oranges & les citrons, qui ont aussi la couleur d'or; & ceux qui sont pour ces derniers fruits, s'appuient de la même preuve; ils y en ajoutent quelques autres aussi peu solides, c'est pourquoi je ne les rapporterai pas. Et d'ailleurs ces fruits étoient-ils donc si rares, qu'il fallût les confier à la garde d'un Dragon monstrueux? Il est surprenant que Paléphate, & ceux qui ont adopté son opinion, se soient avisés d'une explication si peu naturelle. L'équivoque du terme μῆλα ne sauroit

(*a*) Comment. sur Théophr.

l'excuſer, puiſque les brebis ne naiſſent pas ſur les arbres, comme les fruits. Quant à ceux qui prennent ces pommes pour des oranges ou des citrons, ils auroient dû faire attention que les Poëtes ne diſent pas que c'étoit des pommes de couleur d'or, mais des pommes d'or, & juſqu'aux arbres mêmes qui les portoient.

Arboreæ frondes, dit Ovid. *auro radiante nitentes,*
Ex auro ramos, ex auro poma ferebant.
Métam. l. 4.

Voyons donc ce que les Poëtes ont dit de ce Jardin célebre; le lieu qu'habitoient les Heſpérides étoit un Jardin où tout ce que la Nature a de beau ſe trouvoit raſſemblé. L'or y brilloit de toutes parts; c'étoit le ſéjour des délices & des Fées. Celles qui l'habitoient chantoient admirablement bien (*a*). Elles aimoient à prendre toutes ſortes de figures, & à ſurprendre les ſpectateurs par des métamorphoſes ſubites. Si nous en croyons le même Poëte, les Argonautes rendirent viſite aux Heſpérides; ils s'adreſſerent à elles en les conjurant de leur montrer quelque ſource d'eau, parce qu'ils étoient extrêmement preſſés par la ſoif. Mais au lieu de leur répondre, elles ſe changerent à l'inſtant en terre & en pouſſiere :

Τὰι δ' αἶψα κόνις καὶ γαῖα χιόντων
Ἐσσυμένως ἐγένοντο καταυτόθι. *Ibid.* v. 1408.

Orphée qui étoit au fait du prodige n'en fut point

(*a*) Apoll. Argonaut. l. 4. v. 1396. & ſuiv.

déconcerté ; il conjura de nouveau ces filles de l'Océan, & redoubla ſes prieres Elles l'écouterent favorablement ; mais avant de les exaucer, elles ſe métamorphoſerent d'abord en herbes, qui croiſſoient peu à peu de cette terre. Ces plantes s'éleverent inſenſiblement, il s'y forma des branches & des feuilles, de maniere qu'en un moment Heſpera devint Peuplier, Erytheis un Ormeau, Eglé ſe trouva un Saule. Les autres Argonautes, ſaiſis d'étonnement à ce ſpectacle, ne ſavoient que penſer ni que faire, lorſqu'Eglé, ſous la forme d'arbre, les raſſura, & leur dit, qu'heureuſement pour eux un homme intrépide étoit venu la veille, qui ſans reſpect pour elles avoit tué le Dragon gardien des pommes d'or, & s'étoit ſauvé avec ces fruits des Déeſſes; que cet homme avoit le coup d'œil fier, la phyſionomie dure, qu'il étoit couvert d'une peau de Lion, armé d'une maſſue & d'un arc avec des fléches, dont il s'étoit ſervi pour tuer le monſtrueux Dragon. Cet homme brûloit auſſi de ſoif, & ne ſavoit où trouver de l'eau. Mais enfin ſoit par induſtrie, ſoit par inſpiration, il frappa du pied la terre, & il en jaillit une ſource abondante, dont il but à longs traits. Les Argonautes s'étant apperçus qu'Eglé pendant ſon diſcours avoit fait un geſte de la main, qui ſembloit leur indiquer la ſource d'eau ſortie du rocher, ils y coururent, & s'y déſaltérerent, en rendant graces à Hercule de ce qu'il avoit rendu un ſi grand ſervice à ſes compagnons, quoiqu'il ne fût pas avec eux.

Après avoir fait des enchantereſſes de ces filles

d'Atlas, il ne reſtoit plus aux Poëtes qu'à en faire des Divinités ; les Anciens n'en avoient peut-être pas eu l'idée, mais Virgile y a ſuppléé (*a*). Il leur a donné un Temple & une Prêtreſſe, redoutable par l'empire ſouverain qu'elle exerce ſur toute la Nature. C'eſt elle qui eſt la gardienne des rameaux ſacrés, & qui nourrit le Dragon ; elle commande aux noirs chagrins, elle arrête les fleuves dans leur courſe, elle fait rétrograder les aſtres, & oblige les morts à ſortir de leurs tombeaux.

Tel eſt le portrait que les Poëtes font des Heſpérides ; & s'ils ne conviennent pas tous ſoit du nombre de ces Nymphes, ſoit du lieu où étoit ſitué ce célebre Jardin, au moins s'accordent-ils tous à dire que c'étoit des pommes d'or & non des Brebis ; que le Jardin étoit gardé par un Dragon, qu'Hercule le tua & enleva ces fruits. Junon, dit-on, apporta pour dot de ſon mariage avec Jupiter des arbres qui portoient ces pommes d'or. Ce Dieu en fut enchanté ; & comme il les avoit infiniment à cœur, il chercha les moyens de les mettre à l'abri des atteintes de

(*a*) Hinc mihi Maſſylæ gentis monſtrata ſacerdos,
Heſperidum templi cuſtos, epulaſque Draconi
Quæ dabat, & ſacros ſervabat in arbore ramos.
Spargens humidas mella, ſoporiferumque papaver.
Hæc ſe carminibus promittit ſolvere mentes
Quas velit, aſt aliis duras immittere curas :
Siſtere aquam fluviis, & ſidera vertere retrò.
Nocturnoſque ciet manes.

Æneid. l. 4.

ceux à qui ces fruits feroient envie. il les confia pour cet effet aux soins des Nymphes Hespérides, qui firent enclore de murs le lieu où ces arbres étoient plantés, & placerent un Dragon pour en garder l'entrée.

On n'admet communément que trois Nymphes Hesperides, filles d'Hesperus, frere d'Atlas, & leurs noms étoient Eglé, Aréthuse & Hespéréthuse. Quelques Poëtes en ajoutent une quatrieme qui est Hespéra; d'autres une cinquieme qui est Erytheis, & d'autres enfin une sixieme sous le nom de Vesta. Diodore de Sicile les fait monter jusqu'à sept. Hésiode (*a*) leur donne la nuit pour mere; M. l'Abbé Massieu est surpris, & ne sauroit, dit-il, *deviner pourquoi ce Poëte donne une mere si laide à des filles si belles.* On en trouvera une bonne raison ci-après. Chérécrate les fait filles de Phorcys & de Céto, deux Divinités de la mer. Pour ce qui est du Dragon, Phérécyde le dit fils de Thyphon & d'Echidna, & Pisandre de la terre, ce qui est la même chose dans mon système. Le peu d'accord qu'il y a entre les Auteurs sur la situation du Jardin des Hespérides, prouve en quelque maniere qu'il n'a jamais existé. La plupart des Poëtes le placent vers le Mont-Atlas, sur les côtes Occidentales de l'Afrique.

Oceani finem juxtà, solemque cadentem
Ultimus Æthyopum locus est, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

Æneid. l. 4.

(*a*) Théogon. v. 315.

Les Hiſtoriens les mettent près de Lixe, ville de Mauritanie ſur les confins de l'Ethiopie; quelques-uns à Tingi, avec Pline (*a*). Mais Héſiode le tranſporte au-delà de l'Océan; & d'autres, à ſon exemple, le placent dans les Canaries ou Iſles fortunées; ſans doute par la raiſon qui a fait conjecturer à Bochart (*b*) que ces Pommes ou Brebis ne ſignifioient que les richeſſes d'Atlas; parce que le mot Phénicien *Melon*, dont les Grecs on fait *Malon*, ſignifie également des richeſſes & des pommes. Ce dernier ſentiment approche un peu plus de la vérité que les autres, parce qu'il a un rapport plus immédiat avec le vrai ſens de l'allégorie. Mais enfin, puiſque les Hiſtoriens ne peuvent rien conclure de certain de cette variété d'opinions, ils devroient donc convenir que c'eſt une fiction. Ils en ont une bonne raiſon, puiſque les Hiſtoriens n'en parlent que d'après les Poëtes; & que quand même il ſe trouveroit quelque choſe d'hiſtorique dans ceux-ci, il eſt tellement abſorbé par ce qui n'eſt que pure fiction, qu'il eſt impoſſible de l'en débrouiller. L'affectation que l'on remarque chez eux à rendre les faits peu vraiſemblables, doit naturellement faire penſer qu'ils n'ont jamais eu deſſein de nous conſerver la mémoire de faits réellement hiſtoriques.

Parmi ceux qui ont regardé cette fable comme une allégorie, Noël le Comte y a vu la plus belle moralité du monde. Il prétend (*c*) que le Dragon

(*a*) L. 5. c. 5.
(*b*) Myth. l. 7. c. 7.
(*c*) Chan. l. 1. c. 1.

ſurveillant qui gardoit les Pommes d'or eſt l'image naturelle des avares, hommes durs & impitoyables, qui ne ferment l'œil ni jour ni nuit; & qui, rongés par leur folle paſſion, ne veulent pas que les autres touchent à un or dont ils ne font aucun uſage.

Tzetzez, & après lui Voſſius (*a*), trouvent dans cette fable le Soleil, les Aſtres & tous les corps lumineux du firmament. Les Heſpérides ſont les dernieres heures de la journée. Leur Jardin eſt le firmament. Les Pommes d'or ſont les étoiles. Le Dragon eſt ou l'horizon, qui excepté ſous la ligne, coupe l'équateur à angles obliques; ou le zodiaque, qui s'étend obliquement d'un tropique à l'autre. Hercule eſt le Soleil, parce que ſon nom venant de Ἥρη & κλέος, ſignifie la gloire de l'air. Le Soleil en paroiſſant ſur l'horizon en fait diſparoître les étoiles, c'eſt Hercule qui enleve les Pommes d'or.

Quand on fait tant que d'expliquer une choſe, il faut faire en ſorte que l'explication convienne à toutes les circonſtances. Quelque ingénieuſe & quelque brillante qu'elle ſoit, elle manque de fondement & de ſolidité, ſi quelques-unes de ces circonſtances ne peuvent y convenir. Voilà préciſément le cas où ſe trouvent les Mythologues & les Hiſtoriens par rapport à la fable dont il eſt ici queſtion, comme on le verra ci-après. On auroit tort de blâmer ceux qui ſe donnent la peine de chercher les moyens d'expliquer les fables: leur motif eſt très-louable; les Moraliſtes travaillent à former

(*a*) De orig. & progr. Idol. l. 2. p. 384.

les mœurs ; les Hiſtoriens à éclaircir quelques points de l'Hiſtoire ancienne. Les uns & les autres concourent à l'utilité publique, on doit donc leur en ſavoir gré. Quoiqu'on n'apperçoive pas de rapport entre des Pommes d'or qui croiſſent ſur des arbres, & des étoiles placées au firmament; entre Hercule qui tue un Dragon, & le Soleil qui parcourt le Zodiaque ; entre ces Pommes portées à Euryſthée, & les Aſtres qui reſtent au Ciel, Tzetzez n'eſt pas plus blâmable que ceux qui coupent & tranchent cette fable en morceaux pour n'en prendre que ceux qui peuvent convenir à leur ſyſtême. Si c'eſt un préjugé défavorable contre la vérité de leurs explications, l'attention que j'aurai de ne pas laiſſer une ſeule circonſtance de cette fable ſans être expliquée, doit faire pencher la balance du côté de mon ſyſtême. Entrons en matiere.

Thémis avoit prédit à Atlas qu'un fils de Jupiter enleveroit un jour ces pommes (*a*) : cette entrepriſe fut tentée par pluſieurs ; mais il étoit réſervé à Hercule d'y réuſſir. Ne ſachant où étoit ſitué ce Jardin, il prit le parti d'aller conſulter quatre Nymphes de Jupiter & de Thémis, qui faiſoient leur ſéjour dans un antre. Elles l'adreſſerent à Nérée ; celui-ci le renvoya à Prométhée, qui, ſelon quelques Auteurs, lui dit d'envoyer

(*a*) . . . . . Memor ille vetuſtæ
Sortis erat. Themis hanc dederat Parnaſſia ſortem
Tempus, Atla, veniet, tua quo ſpoliabitur auro
Arbor, & hunc prædæ titulum Jove natus habebit.
Ovid. Métam. l. 4.

Atlas chercher ces fruits, & de ſe charger de ſoutenir le Ciel ſur ſes épaules juſqu'à ſon retour; mais ſuivant d'autres, Hercule ayant pris conſeil de Prométhée, fut droit au Jardin, tua le Dragon, s'empara des pommes, & les porta à Euryſthée, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu. Il s'agit donc de découvrir le noyau caché ſous cette enveloppe, de ne pas prendre les termes à la lettre, & de ne pas confondre ces Pommes du Jardin des Heſpérides avec celles dont parle Virgile dans ſes Eglogues :

Aurea mala decem miſi, cras altera mittam.

Les Pommes dont il eſt ici queſtion croiſſent ſur les arbres que Junon apporta pour ſa dot, lorſqu'elle ſe maria avec Jupiter. Ce ſont des fruits d'or, & qui produiſent des ſemences d'or, des arbres dont les feuilles & les branches ſont de ce même métal; les mêmes rameaux dont Virgile fait mention dans le ſixieme livre de ſon Enéide, en ces termes :

Accipe quæ peragenda priùs latet arbore opacâ,
Aureus & foliis, & lento vimine ramus,
Junoni inferne dictus ſacer,
. . . . . .
. . . *primo avulſo, non deficit alter*
Aureus, & ſimili frondeſcit virga metallo.

Nous avons vu ci-devant qu'Ovide en dit autant des Pommiers du Jardin des Heſpérides. Il eſt donc inutile de recourir à des citrons, à des

oranges, à des coins, à des brebis, pour avoir une explication ſimple & naturelle de cette fable, qui, comme beaucoup d'autres, fut imitée des Fables Egyptiennes. Pour montrer le faux de l'hiſtoire que Diodore a fabriquée, il ſuffit ſur cela de dire que Buſiris étant contemporain d'Oſiris, il n'eſt pas poſſible qu'il le fût auſſi de l'Hercule Grec, auquel on attribue cette expédition, puiſque celui-ci ne vint au monde que bien des ſiecles après Buſiris. On répondra ſans doute que ce Tyran, tué par Hercule, étoit différent de celui qui voulut faire enlever les filles d'Atlas; mais il y a grande apparence que Diodore, & nos modernes après lui, ayant tranſporté Atlas (a) de la Phénicie ou des pays voiſins ſur les côtes occidentales de l'Afrique, il ne leur étoit pas plus difficile d'en faire venir Buſiris, & de l'établir Roi d'Eſpagne. Diodore eſt le premier des Anciens qui en faſſe mention. Mais enfin le Mont-Atlas, célebre dans ce temps-là, comme il l'eſt encore, produit bien des eſpeces de minéraux, & abonde en cette matiere, de laquelle ſe forme l'or. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on y ait placé le Jardin des Heſpérides. La même raiſon a fait dire que Mercure étoit fils de Maïa, l'une des filles d'Atlas: car le mercure des Philoſophes ſe compoſe de cette matiere primitive de l'or. Il fut pour cela ſurnommé *Atlantiade*.

Le ſommet du Mont-Atlas eſt preſque toujours couvert de nuages, de maniere que ne pouvant être apperçu, il ſemble que ſa cîme s'éleve juſ-

(a) M. l'Abbé Banier, Myth. t. II. p. 111.

qu'au Ciel ; en falloit-il davantage pour le perſonnifier, & feindre qu'il portoit le Ciel ſur ſes épaules ? Ajoutez à cela que l'Egypte & l'Afrique jouiſſent d'un Ciel ſerein, & qu'il n'eſt point dans le monde de lieu plus propre à l'obſervation des Aſtres, particulierement le Mont-Atlas, à cauſe de ſa grande élévation. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'en faire un Aſtronome, inventeur de la Sphere ; & l'on feint avec encore moins de vraiſemblance qu'il fut Roi de Mauritanie, métamorphoſé en cette montagne à l'aſpect de la tête de Méduſe que Perſée lui préſenta. Je donnerai la raiſon de cette fiction quand je parlerai de Perſée.

Pluſieurs Auteurs ont confondu les Pléïades avec les Heſpérides, & les ont toutes regardées comme filles d'Atlas ; mais les premieres au nombres de ſept, dont les noms étoient Maïa, mere de Mercure, Electere, mere de Dardanus, Taygete, Aſtérope, Mérope, Alcyone & Céléno, ſont proprement filles d'Atlas ; & les Heſpérides filles d'Heſpérus. Je trouve dans cette généalogie une nouvelle preuve qui montre bien clairement que cette hiſtoire prétendue des Heſpérides n'eſt qu'une fiction. Tous les Mythologues conviennent qu'Electre fut mere de Dardanus, fondateur de Dardanie, & premier Roi des Troyens. Atlas étoit donc ayeul de Dardanus. Ce qui s'accorderoit preſque avec le calcul de Théophile d'Antioche (*a*), au rapport de Tallus, qui dit poſitivement que Chronos ou Saturne, frere d'Atlas,

(*a*) Liv. 3. adv. Ant.

vivoit 321 ans avant la prise de Troye. Si l'on ne veut pas accorder que cette Electre fut la même qu'Electre, fille d'Atlas, parce que la mere de Dardanus est dite Nymphe, fille d'Océan & de Thétis, on conviendra du moins que la fille d'Atlas étoit niece de Saturne (*a*). M. l'Abbé Banier assure (*b*) qu'il croit devoir s'en tenir au témoignage de Diodore à cet égard. Ce savant Mythologue reconnoît néanmoins qu'Electre, mere de Dardanus, étoit fille d'Atlas; & dit (*c*) que le Jupiter qui eut affaire avec elle, devoit vivre environ 150 ans avant la guerre de Troye. Ainsi quand nous abandonnerions Théophile d'Antioche pour suivre le calcul de Diodore, ou même celui de M. l'Abbé Banier, il ne seroit pas possible qu'Hercule, fils d'Alcmene, eût été l'Auteur de l'enlévement des Pommes d'or du Jardin des Hespérides, puisque, suivant ce Mythologue, le Jupiter, pere d'Alcide, *quel qu'il soit, vivoit 60 ou 80 ans seulement avant la prise de Troye* (*d*). Il est vrai que cet Auteur est sujet à tomber en contradiction avec lui-même, & que l'on ne doit pas beaucoup compter sur ce qu'il assure même positivement; car si on veut l'en croire sur l'article d'Hercule, ce Héros n'est mort qu'environ 30 ans avant la prise de cette ville, & n'ayant vécu que 52 ans, pourroit-il avoir vu Atlas & les Hespérides? Mais passons une discussion qui nous meneroit trop loin: nous ne finirions pas si nous voulions comparer toutes les époques qu'il détermine.

(*a*) Diod. de Sicile.
(*b*) T. II. p. 111.
(*c*) Ibid. p. 15.
(*d*) Ibid.

Le

Le Mont-Atlas comprend preſque toutes les montagnes qui regnent le long de la côte occidentale de l'Afrique, comme on nomme en général le Mont-Taurus, les Alpes, le Mont-d'Or, les Pyrénées, &c. une chaîne de montagnes, & non une montagne ſeule; les petits monts qui ſe trouvent adjacens aux Mont-Atlas & Heſpérus, ſemblent naître de ceux-ci; ce qui peut avoir donné lieu de les regarder comme leurs enfans; c'eſt pourquoi on les appelle *Atlantides*. Mais Majer s'eſt trompé, lorſqu'il a dit (*a*), en expliquant cette fable, qu'on appeloit ces montagnes Heſpérides, & qu'on les diſoit gardiennes des Pommes d'or, parce que la matiere propre à former ce métal ſe trouve ſur ces petites montagnes. Il ne ſeroit pas tombé dans cette erreur, s'il eut fait attention que le Mercure des Philoſophes, fils de Maïa, l'une d'entr'elles, ne naît point ſur ces montagnes, mais dans le vaſe de l'Art ſacerdotal ou Hermétique. Les trois noms des Heſpérides ne leur ont été donnés, que parce qu'ils ſignifient les trois principales choſes qui affectent la matiere de l'œuvre avant qu'elle ſoit proprement l'or Philoſophique. Heſpéra eſt fille d'Heſpérus, ou de la fin du jour, par conſéquent la nuit ou la noirceur. Heſpéréthuſe ou Heſperthuſe, a pris ce nom de la matiere qui ſe volatiliſe pendant & après cette noirceur, d'ἑσπέρος *diei finis*, & de θύω, *impetu feror*. Eglé ſignifie la blancheur qui ſuccede à la noirceur, d'αἴγλη, *ſplendor*, *fulgor*, parce que la matiere étant par-

(*a*) Arcana arcaniſſ. l. 2.

venue au blanc, eſt brillante, & a beaucoup d'éclat. On voit par-là pourquoi Héſiode dit que la nuit fut mere des Heſpérides; mais M. l'Abbé Maſſieu n'avoit garde d'en deviner la raiſon, puiſqu'il ne ſavoit ſans doute que le nom de l'Art Hermétique, & nullement ce qui ſe paſſe dans ſes opérations. En accuſant Majer de chimere, il annonce à tout le monde ſon ignorance dans cet Art, & prouve, en jugeant ainſi ſans connoiſſance de cauſe, qu'il ſe laiſſoit conduire par le préjugé.

Apollonius de Rhodes n'a conſidéré dans les noms qu'il donne aux Heſpérides, que les trois couleurs principales de l'œuvre, la noire ſous le nom d'Heſpéra; la blanche ſous celui d'Eglé, & la rouge ſous celui d'Erytheis, qui vient d'ἐρυθρὸς, *rubor*. Il ſemble même avoir voulu l'indiquer plus particulierement par les métamorphoſes qu'il rapporte d'elles. De Nymphes qu'elles étoient, elles ſe changerent en terre & en pouſſiere à l'abord des Argonautes. Hermès (*a*) dit que la force ou puiſſance de la matiere de l'œuvre eſt entiere, ſi elle eſt convertie en terre. Tous les Philoſophes Hermétiques aſſurent qu'on ne réuſſira jamais ſi l'on ne change l'eau en terre. Apollonius fait mention d'une ſeconde métamorphoſe. De cette terre pullulerent, dit-il, trois plantes, & chaque Heſpéride ſe trouva inſenſiblement changée en un arbre qui convenoit à ſa nature. Ces arbres croiſſent plus volontiers dans les lieux humides, le peuplier, le ſaule & l'ormeau. Le premier ou

(*a*) Table d'Emeraude.

peuplier noir eſt celui dont Heſpéra prit la figure, parce qu'elle indique la couleur noire. L'Auteur de la Fable de la deſcente d'Hercule aux enfers, a feint auſſi que ce Héros y trouva un peuplier, dont les feuilles étoient noires d'un côté, & blanches de l'autre, afin de faire entendre que la couleur blanche ſuccede à la noire; Apollonius a déſigné cette blancheur par Eglé changée en ſaule, parce que les feuilles de cet arbre ſont lanugineuſes & blanchâtres. Erytheis ou la couleur rouge de la pierre des Philoſophes ne pouvoit être gueres mieux indiquée que par l'orme, dont le bois eſt jaune quand il eſt vert, & prend inſenſiblement une couleur rougeâtre à meſure qu'il ſeche. C'eſt ce qui arrive dans les opérations de l'œuvre, où le citrin ſuccede au blanc, & le rouge au citrin, ſuivant le témoignage d'Hermès. Ceux enfin qui ont mis une Veſta au nombre des Heſpérides, ont eu égard à la propriété ignée de l'eau mercurielle des Philoſophes, qui leur a fait dire, *nous lavons avec le feu, & nous brûlons avec l'eau.* « Notre feu humide, dit Riplée (*a*), » ou le feu permanent de notre eau, brûle avec » plus d'activité & de force que le feu ordinaire, » puiſqu'il diſſout & calcine l'or; ce que le feu » commun ne ſauroit faire. »

Les Pléïades, filles d'Atlas, annoncent le temps pluvieux dans le cours ordinaire des ſaiſons, & les Pléïades Philoſophiques ſont en effet les vapeurs qui s'élevent de la matiere, ſe condenſent au haut du vaſe, & retombent en pluie, que les

(*a*) 12 Port.

Philoſophes appellent roſée de Mai ou du Printemps, parce qu'elle ſe manifeſte après la putréfaction & la diſſolution de la matiere, qu'ils appellent leur Hiver. Une de ces Pléïades, Electre, femme de Dardanus, ſe cacha au temps de la priſe de Troye, & ne parut plus, dit la Fable; non qu'en effet une de ces Pléïades céleſtes ait diſparu un peu avant le ſiege de Troye, qui n'eut jamais lieu; mais parce qu'une partie de cette pluie ou roſée Philoſophique ſe change en terre, c'eſt diſparoître que de ne plus ſe montrer ſous une forme connue. Cette terre eſt l'origine de la ville de Troye. Lorſqu'elle étoit encore ſous la forme d'eau, elle étoit mere de Dardanus, fondateur de l'empire Troyen. Le temps même où l'eau ſe change en terre, eſt le temps du ſiege; nous expliquerons tout cela plus au long dans le ſixieme Livre. Mais l'on obſervera que cette terre eſt déſignée par le nom même d'Electre, puiſque les Philoſophes l'appellent leur *Soleil*, lorſquelle eſt devenue fixe, & qu'on fait venir Ἠλέκτωρ d'Ἠλέκταρ, Soleil. Pluſieurs Auteurs Hermétiques, entr'autres Albert le Grand & Paracelſe, donnent le nom d'*Electre* à la matiere de l'Art.

L'entrée du Jardin des Philoſophes eſt gardée par le Dragon des Heſpérides, dit d'Eſpagnet (*a*). Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ce Dragon étoit fils de Typhon & d'Echidna; par conſéquent frere de celui qui gardoit la Toiſon d'or; frere de celui qui dévora les compagnons de

(*a*) Can. 52.

Cadmus ; de celui qui étoit auprès des bœufs de Geryon, du Cerbere, du Sphinx, de la Chimere, & de tant d'autres monſtres dont nous parlerons dans leurs lieux. Tous ces événemens ſe ſont cependant paſſés en des pays bien différens, & en des temps bien éloignés les uns des autres. Comment les inventeurs de ces fictions ſe ſeroient-ils ſi bien accordés, & auroient-ils feint préciſément la même choſe dans des circonſtances ſemblables, s'il n'avoit eu le même objet en vue? Cette raiſon ſeule auroit dû faire faire quelques réflexions aux Mythologues, & les déterminer à s'accorder auſſi dans leurs explications. Mais quand ils auroient voulu le faire, auroient-ils pu réuſſir? Les ſentimens différens entre leſquels ils ſe ſont partagés ne le leur permettoient pas. Ils ſont trop diviſés entr'eux pour pouvoir s'accorder ; ils ſe combattent les uns & les autres ; auſſi leurs opinions ne ſauroient-elles ſe ſoutenir; tout Etat diviſé tend à ſa ruine. Pour ſavoir la nature de ces monſtres, il eût fallu connoître celle de leur pere commun. En conſiderant Typhon comme un Prince d'Egypte, il n'étoit pas poſſible qu'on pût le regarder comme pere de ces monſtres, quelqu'explication que l'on pût imaginer. Ils ont donc été contraints d'avouer que tout cela n'étoit que fictions. Il ſuffiſoit de lire la Théogonie d'Héſiode pour en être convaincu. La généalogie qu'il fait de Typhon, d'Echidna & de leurs enfans, n'eſt ſuſceptible d'aucune explication hiſtorique, même un peu vraiſemblable.

Il n'en eſt pas ainſi d'une explication Philo-

ſopho-Hermétique. On y voit dans Typhon un eſprit actif, violent, ſulfureux, igué, diſſolvant, ſous la forme d'un vent impétueux & empoiſonné qui détruit tout. On reconnoît dans Echidna une eau corrompue, mêlée avec une terre noire, puante, ſous le portrait d'une Nymphe aux yeux noirs. De tels peres pouvoient-ils engendrer autre choſe que des monſtres, & des monſtres de même nature qu'eux; c'eſt-à-dire, une Hydre de Lerne, engendrée dans un marais; des Dragons vomiſſans du feu, parce qu'ils ſont d'une nature ignée comme Typhon: enfin la peſte & la deſtruction des lieux qu'ils habitent, pour marquer leur vertu diſſolvante, réſolutive, & la putréfaction qui en eſt une ſuite.

C'eſt de là que les Philoſophes Hermétiques, d'accord avec les Poëtes qu'ils entendoient bien, ont tiré leurs allégories. C'eſt le Dragon Babylonien de Flamel (*a*), les deux Dragons du même Auteur, l'un ailé, comme ceux de Médée & de Cérès, l'autre ſans ailes, tel que celui de Cadmus, de la Toiſon d'or, des Heſpérides, &c. C'eſt encore le Dragon de Baſile Valentin (*b*), & de tant d'autres qu'il ſeroit trop long de rapporter.

Quelques Chymiſtes ont cru voir ces Dragons dans les parties arſenicales des minéraux, & les ont en conſéquence regardés comme la matiere de la pierre des Philoſophes. Philalethe en a confirmé pluſieurs dans cette idée, parce qu'il dit à ce ſujet dans ſon *Introitus apertus ad occluſum Regis palatium*, cap. *de inveſtigatione Magiſterii*,

(*a*) Deſir déſiré. (*b*) 12 Clefs.

dans lequel il paroît désigner clairement l'antimoine ; mais Artéphius, Synésius, & beaucoup d'autres Philosophes se contentent de dire que cette matiere est un antimoine, parce qu'elle en a les propriétés. « Ils ont soin d'avertir que l'arsenic, les vitriols, les atramens, les borax, » les aluns, le nitre, les sels, les grands, les » moyens & les bas minéraux, & les métaux » seulets, dit le Trévisan (*a*), ne sont point la » matiere requise pour le Magistere. » En vain les Souffleurs tourmentent-ils donc ces matieres par le feu & l'eau pour en faire l'œuvre d'Hermès ; ils n'en retireront que de la cendre, de la fumée, du travail & de la misere : *car les Philosophes qui en parlent*, ajoutent le même Auteur, *ou ont voulu tromper, ou n'étoient pas encore au fait quand ils y ont travaillé, & n'y ont gueres dépendu de biens quand ils l'ont su.*

On ne peut gueres voir de description, ou plutôt de tableau peint avec des couleurs plus vives que celui qu'Apollonius fait du Dragon des Hespérides expirant (*b*). « Ladus, dit-il, ce ser- » pent qui gardoit encore hier les Pommes d'or, » dont les Nymphes Hespérides prenoient un si » grand soin, ce monstre, percé des traits d'Her- » cule, est étendu au pied de l'arbre ; l'extrémité » de sa queue remue encore ; mais le reste de » son corps est sans mouvement & sans vie. Les » mouches s'assemblent par troupes sur son noir » cadavre, pour sucer le sang corrompu de ses

(*a*) Philos. des Métaux.

(*b*) Argonaut. l. 4. v. 1400. & suiv.

» plaies, & le fiel amer de l'Hydre de Lerne,
» dont les fleches étoient teintes. Les Heſpéri-
» des déſolées à ce triſte ſpectacle, appuient
» ſur leurs mains leur viſage couvert d'un voile
» blanc tirant ſur le jaune, & pleurent en pouſ-
» ſant des cris lamentables. »

Si la deſcription d'Apollonius plaît par la beauté du tableau qu'elle préſente aux yeux de ceux qui ne ſont pas au fait de l'objet de cette allégorie, combien ne doit-elle pas plaire à un Philoſophe Hermétique qui y voit, comme dans un miroir, ce qui ſe paſſe dans le vaſe de ſon Art pendant & après la putréfaction de la matiere ? Hier encore ce Ladus, ce ſerpent terreſtre χθόνιος ὄφις, qui gardoit les Pommes d'or, & que les Nymphes alimentoient, eſt étendu mort, percé de fleches. N'eſt ce pas comme ſi l'on diſoit : Cette maſſe terreſtre & fixe, ſi difficile à diſſoudre, & qui par cette raiſon gardoit opiniâtrément & avec ſoin la ſemence aurifique ou le fruit d'or qu'elle renfermoit, ſe trouve aujourd'hui diſſoute par l'action des parties volatiles. L'extrémité de ſa queue remue encore, mais le reſte de ſon corps eſt ſans mouvement & ſans vie ; les mouches s'aſſemblent en troupes ſur ſon *noir* cadavre, pour ſucer le ſang *corrompu* de ſes plaies ; c'eſt-à-dire, peu s'en faut que la diſſolution ne ſoit parfaite ; la putréfaction & la couleur noire paroiſſent déja ; les parties volatiles circulent en grand nombre, & volatiliſent avec elles les parties fixes diſſoutes. Les Nymphes déſolées pleurent & ſe lamentent la tête couverte d'un voile blanc-jaunâtre. La diſſolution en eau

eſt faite ; ces parties aqueuſes volatiliſées retombent en gouttes comme des larmes, & la blancheur commence à ſe manifeſter.

Le portrait & le pouvoir que Virgile prête à la Prêtreſſe des Heſpérides, nous annoncent préciſément les propriétés du mercure des Philoſophes. C'eſt lui qui nourrit le Dragon Philoſophique ; c'eſt lui qui fait rétrogader les Aſtres, c'eſt-à-dire, qui diſſout les métaux, & les réduit à leur premiere matiere. C'eſt lui qui fait ſortir les morts de leurs tombeaux, ou qui, après avoir fait tomber les métaux en putréfaction, appelée *mort*, les reſſuſcite en les faiſant paſſer de la couleur noire à la blanche appelée *vie* ; ou en volatiliſent le fixe, puiſque la fixité eſt un état de mort dans le langage des Philoſophes, & la volatilité un état de vie : nous trouverons une infinité d'exemples de l'un & l'autre dans cet ouvrage.

Mais ſuivons cette fable dans toutes ces circonſtances. Hercule va conſulter les Nymphes de Jupiter & de Thémis, qui faiſoient leur ſéjour dans un antre ſur les bords du fleuve Eridan, connu aujourd'hui ſous le nom du Pô en Italie. Ἔρις, ίδος veut dire diſpute, débat. Au commencement de l'œuvre les parties acqueuſes mercurielles excitent une fermentation, par conſéquent un débat ; voilà les Nymphes du fleuve Eridan. Ces Nymphes étoient au nombre de quatre, à cauſe des quatre élémens, dont les Philoſophes diſent que leur matiere eſt comme l'abrégé quinteſſencié par la nature, ſuivant ſes poids, ſes meſures & ſes proportions, que l'Ar-

tiſte ou Hercule doit prendre pour modeles. C'eſt pourquoi elles ſont appelées Nymphes de Jupiter & de Thémis. Or qu'un Artiſte doive conſulter la Nature (*a*), & imiter ſes opérations pour réuſſir dans celles de l'Art Hermétique, tous les Philoſophes en conviennent, & aſſurent même qu'on travailleroit en vain ſans cela. Geber & les autres diſent que tout homme qui ignore la Nature & ſes procédés ne parviendra jamais à la fin qu'il ſe propoſe, ſi Dieu ou un ami ne lui révele le tout. Et quoique Baſile Valentin (*b*) diſe : « Notre matiere eſt vile & abjecte, & » l'œuvre, que l'on conduit ſeulement par le » régime du feu, eſt aiſé à faire..... Tu n'as » pas beſoin d'autres inſtructions pour ſavoir » gouverner ton feu ; & bâtir ton fourneau, » comme celui qui a de la farine ne tarde gue- » res à trouver un four, & n'eſt pas beaucoup » embarraſſé pour faire cuire du pain. » Le Coſmopolite nous dit auſſi (*c*) que quand les Philoſophes aſſurent que l'œuvre eſt facile, ils auroient dû ajouter, *à ceux qui le ſavent.* Et Pontanus (*d*) nous apprend qu'il a erré plus de deux cents fois en travaillant ſur la vraie matiere, parce qu'il ignoroit le feu des Philoſophes. L'embarras

(*a*) Denique nolite vobis res adeò ſubtiles imaginari, de quibus natura nihil ſcit ; ſed manete, manete inquam in via naturæ ſimplici ; quia in ſimplicitate rem citius palpare, quam eandem in ſubtilitate videre poteritis. *Coſmop. Præfat. in Ænigma Philoſophicum.*

(*b*) Deuxieme addit. aux 12 Clefs.

(*c*) Nov. lum. Chemic.

(*d*) Epiſt.

eſt donc, 1°. de trouver cette matiere, & c'eſt ſur cela qu'Hercule va conſulter les Nymphes, qui le renvoient à Nérée le plus ancien des Dieux, ſuivant Orphée, fils de la Terre & de l'Eau, ou de l'Océan & de Thétis; celui-là même qui prédit à Pâris la ruine de Troye, & qui fut pere de Thétis, mere d'Achille. Homere (*a*) l'appelle le *Vieillard*; & ſon nom ſignifie *humide*. Voilà donc cette matiere ſi commune, ſi vile, ſi mépriſée. Lorſqu'Hercule ſe préſentoit à lui, il ne pouvoit le reconnoître & avoir raiſon de lui, parce qu'il le trouvoit chaque fois ſous une nouvelle forme; mais enfin il le reconnut, & le preſſa avec tant d'inſtances, qu'il l'obligea à lui déclarer tout. Ces métamorphoſes ſont priſes de la nature même de cette matiere, que Baſile Valentin (*b*), Haimon (*c*) & beaucoup d'autres diſent n'avoir aucune forme déterminée, mais qu'elle eſt ſuſceptible de toutes; qu'elle devient huile dans la noix & l'olive, vin dans le raiſin, amere dans l'abſynthe, douce dans le ſucre, poiſon dans un ſujet, thériaque dans l'autre. Hercule voyoit Nérée ſous toutes ces formes différentes; mais ce n'étoit pas ſous celles-là qu'il vouloit le voir. Il fit donc tant qu'enfin il le découvrit ſous cette forme, qui ne préſente rien de gracieux ni de ſpécifié, telle qu'eſt la matiere Philoſophique. Il eſt donc néceſſaire d'avoir recours à Nérée; mais comme ce n'eſt pas aſſez d'avoir trouvé la matiere vraie & prochaine de

(*a*) Iliad. l. 18. v. 36.
(*b*) 12 Clefs.
(*c*) Epiſt.

l'œuvre, pour parvenir à sa fin, Nérée envoie Hercule à Prométhée, qui avoit volé le feu du Ciel pour en faire part aux hommes, c'est-à-dire, au feu Philosophique, qui donne la vie à cette matiere, sans lequel on ne pourroit rien faire. Prométhée fut toujours regardé comme le Titan igné, ami de l'Océan. Il avoit un Autel commun avec Pallas & Vulcain, parce que son nom signifie *prévoyant*, *judicieux*; ce qui convient à Pallas, Déesse de la Sagesse & de la Prudence; & que le feu de Prométhée étoit le même que Vulcain. On a aussi voulu marquer par-là la prudence & l'adresse qu'il faut à un Artiste pour donner à ce feu le régime convenable.

Ce Titan judicieux engagea Jupiter à détrôner Saturne son pere. Jupiter suivit ses conseils, & réussit. Mais il crut néanmoins devoir le punir du vol qu'il avoit fait, & le condamna dans la suite à être attaché à un rocher du Mont-Taurus, & à avoir le foie déchiré sans cesse par un Vautour, de maniere cependant que son foie renaîtroit à mesure que le Vautour le dévoreroit. Mercure fut chargé de cette expédition; & le supplice dura jusqu'à ce que Hercule par reconnoissance tua le Vautour, ou l'Aigle, selon quelques-uns, & l'en délivra. Comme cette fable forme un épisode, & qu'elle se trouve expliquée dans un autre endroit de cet ouvrage, nous n'en dirons que deux mots. Prométhée ou le feu Philosophique est celui qui opere toutes les variations des couleurs que la matiere prend successivement dans le vase. Saturne est la premiere ou la couleur noire; Jupiter est la grise qui lui

ſuccede. C'eſt donc par le conſeil & le ſecours de Prométhée, que Jupiter détrône ſon pere; mais ce Titan vole le feu du Ciel, & en eſt puni. Ce feu volé eſt celui qui eſt inné dans la matiere. Elle en a été imprégnée comme par attraction; il lui a été infuſé par le Soleil & la Lune ſes pere & mere, ſelon l'expreſſion d'Hermès (*a*), *pater ejus eſt Sol, & mater ejus Luna*; c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de feu céleſte. Prométhée eſt enſuite attaché à un rocher: n'eſt-ce pas comme ſi l'on diſoit que ce feu ſe concentre, & s'attache à la matiere qui commence à ſe coaguler en pierre après la couleur griſe, & que cela ſe fait par l'opération du mercure des Philoſophes? La partie volatile qui agit ſans ceſſe ſur la patrie ignée & fixée, pour ainſi dire, pouvoit-elle être mieux déſignée que par une Aigle, ou un Vautour, & ce feu concentré, que par le foie? Ces oiſeaux ſont carnaſſiers & voraces; le foie eſt, pour ainſi dire, le ſiege du feu naturel dans les animaux. Le volatil agit donc juſqu'à ce que l'Artiſte, dont Hercule eſt le ſymbole, ait tué cette Aigle, c'eſt-à-dire, fixé le volatil.

Ces couleurs qui ſe ſuccedent ſont les Dieux & les Métaux des Philoſophes, qui leur ont donné les noms des ſept Planetes. La premiere entre les principales eſt la noire, le plomb des Sages, ou Saturne. La griſe qui vient après eſt affectée à Jupiter, & porte ſon nom. La couleur de la queue de Paon à Mercure, la blanche à la

(*a*) Tab. Smarag.

Lune, la jaune à Vénus, la rougeâtre à Mars, & la pourprée au Soleil; ils ont même appelé *regne* le temps que dure chaque couleur. Tels ſont les métaux Philoſophiques, & non les vulgaires, auxquels les Chymiſtes ont donné les mêmes noms. Faiſons une réflexion à ce ſujet. Un compoſé de deux choſes, l'une aqueuſe & volatile, l'autre terreſtre & fixe, étant miſe dans un vaſe, s'il y ſurvient une fermentation & une diſſolution, il apparoîtra des couleurs ou qui ſe ſuccéderont, ou qui ſe manifeſteront mêlangées comme celles de la queue de Paon ou de l'Arc-en-ciel. Je ſuppoſe qu'un homme d'eſprit, de génie, d'une imagination féconde, ſe mette en tête de perſonnifier la matiere du compoſé & les couleurs qui y ſurviennent; qu'étant enſuite parfaitement au fait, par ſes obſervations, des combats qui ſe donnent entre ce fixe & ce volatil, & des différens changemens, ou des variations de couleurs qu'ils produiſent, il lui prenne envie d'en fabriquer une fable, une fiction allégorique, un roman, qu'il remplira des actions de perſonnes feintes, que ſon imagination lui fournira; lui ſera-t-il difficile de donner à cette fiction l'air d'une hiſtoire vraiſemblable? puiſque ſuivant le témoignage d'Horace:

. . . . . *Cui lecta potenter erit res;*
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.
In Art. Poët.

Ne ſuffira-t-il pas, pour parvenir à ce but, d'y faire entrer les lieux connus, qui conviendront

d'une maniere ou d'autre à ce que l'on veut exprimer allégoriquement ? qui empêchera même de ſuppoſer l'expédition dans un lieu éloigné & inconnu ? & ſi l'Auteur de la Fable veut qu'elle ne ſoit priſe que pour une allégorie, il ne ſera plus alors gêné par le vraiſemblable ; il pourra donner dans le merveilleux tant qu'il lui plaira. Il ſuppoſera s'il veut des lieux & des peuples qui n'exiſterent jamais, & ne s'attachera qu'à plaire, en conſervant cependant tonjours une alluſion exacte dans les événemens feints tant dans le caractere convenable aux acteurs, que dans la ſuite des variations d'état & de couleurs que ſubit ſa matiere dans les opérations.

Voilà l'origine des Fables; & comme une fiction de cette eſpece peut être variée à l'infini par une ou pluſieurs perſonnes de génie, les Fables ſe ſont extrêmement multipliées. De là tant d'ouvrages allégoriques compoſés ſur la théorie & la pratique de l'Art Hermétique. Le Coſmopolite ſentoit bien combien il eſt facile d'inventer ſur une matiere auſſi féconde, lorſqu'il dit (*a*) : *Vobis dico ut ſitis ſimplices, & non nimium prudentes, donec arcanum inveneritis, quo habito neceſſario aderit prudentia, tunc vobis non deerit libros infinitos ſcribendi facilitas.* Le Lecteur excuſera, s'il lui plaît, cette digreſſion ; ſi elle eſt hors de ſa place, elle n'eſt pas hors de propos.

Revenons à la fable des Heſpérides ; elle a tous les caracteres dont je viens de parler. Hercule ayant vu & pris conſeil de Nérée & de Pro-

(*a*) Præfat. in Ænigma Philoſop.

méthée, n'eſt plus embarraſſé pour réuſſir; il prend le chemin du Jardin des Heſpérides, & inſtruit de ce qu'il doit faire, il ſe met en devoir d'exécuter ſon entrepriſe. A peine y eſt-il arrivé, qu'un Dragon monſtrueux ſe préſente à l'entrée. Il l'attaque, le tue, & cet animal tombe en putréfaction de la maniere que je l'ai rapporté. L'alluſion n'auroit pas été exacte, ſi ce monſtre n'avoit pas été ſuppoſé tué à l'entrée, la noirceur, ſuite de la corruption, étant la clef de l'œuvre, comme le prouvent Synéſius (*a*): « Quand notre » matiere Hylec commence à ne plus monter & » deſcendre, qu'elle tient de la ſubſtance fu- » meuſe, & ſe putréfie, elle devient ténébreuſe, » ce qui s'appelle robe noire, ou la tête du cor- » beau.... Cela fait auſſi qu'il n'y a que deux » élémens formels en notre pierre, ſavoir, la » terre & l'eau; mais la terre contient en ſa » ſubſtance la vertu & la ſiccité du feu; & l'eau » comprend l'air avec ſon humidité.... Remar- » quez que la noirceur eſt le ſigne de la putré- » faction (que nous appelons Saturne); & que » le commencement de la diſſolution eſt le ſigne » de la conjonction des deux matieres.... Or, » mon fils, vous avez déja, par la grace de Dieu, » un élément de notre pierre, qui eſt la tête » noire, la tête de corbeau, qui eſt le fondement » & la clef de tout le Magiſtere, ſans leſquels » vous ne réuſſirez jamais. » Morien s'exprime dans le même ſens, & dit (*b*): « Sachez main- » tenant, ô magnifique Roi, qu'en ce Magiſtere

(*a*) De l'œuv. des Sages.
(*b*) Entret. du Roi Calid.

» rien

» rien n'eſt animé, rien ne naît, & rien ne croît » qu'après la noirceur de la putréfaction, & » après avoir ſouffert, par un combat mutuel, de » l'altération & du changement. Ce qui a fait » dire au Sage, que toute la force du Magiſtere » n'eſt qu'après la pourriture. »

Nicolas Flamel (*a*), qui a employé l'allégorie du Dragon, dit auſſi : « Au même temps la ma- » tiere ſe diſſout, ſe corrompt, noircit, & con- » çoit pour engendrer; parce que toute corrup- » tion eſt génération, & l'on doit toujours ſou- » haiter cette noirceur.... Certes qui ne voit » cette noirceur durant les premiers jours de la » pierre ! quelle autre couleur qu'il voie, il man- » que entierement au Magiſtere, & ne le peut » plus parfaire avec ce chaos; car il ne travaille » pas bien, ne putréfiant point. » Baſile Valentin en traite dans ſes douze Clefs; Riplée dans ſes douze Portes, enfin tous les autres Philoſophes qu'il ſeroit trop long de citer. Les Anciens ayant obſervé que la diſſolution ſe faiſoit par l'humi- dité & la putréfaction, ou le noir étant leur Sa- turne, ils avoient coutume de mettre un Triton ſur le Temple de ce fils du Ciel & de la Terre; & l'on ſait que Triton avoit un rapport immé- diat avec Nérée. Majer (*a*) nous aſſure que les premieres monnoies furent frappées ſous les auſ- pices de Saturne, & qu'elles portoient pour em- preinte une brebis & un vaiſſeau; ce qui faiſoit alluſion à la Toiſon d'or & à la navire Argo.

(*a*) Explicat. des fig.
(*b*) Arcana arcaniſſima, l. 2.

Les Auteurs qui ont prétendu qu'Hercule n'employa point la violence pour emporter les Pommes d'or, mais qu'il les reçut de la main d'Atlas, n'ont pas sans doute fait attention que la Fable dit positivement qu'il falloit, pour y parvenir, tuer ce Dragon effroyable qui gardoit l'entrée du Jardin. Mais & ceux qui sont de ce sentiment, & ceux qui sont d'une opinion contraire, ont également raison. Les rôles pleins de supercherie que Phérécide (*a*) fait jouer à Hercule & à Atlas dans cette occasion, sont trop indignes d'eux, & trop mal combinés pour mériter qu'on en fasse mention. Hercule usa de violence en tuant le Dragon, dans le sens & de la maniere que nous l'avons dit; & l'on peut dire aussi qu'il reçut les Pommes de la main d'Atlas, en ce que ce prétendu Roi de Mauritanie ne signifie autre chose que le rocher dans lequel il fut changé, c'est-à-dire, le rocher ou la pierre des Philosophes, de laquelle se forme l'or des Sages, que quelques Philosophes ont appelé fruit du Soleil ou Pommes d'or.

Mais quelle raison les Philosophes anciens & modernes ont-ils pu avoir de feindre des Pommes d'or? Cette idée doit venir assez naturellement à un homme qui sait que les filons des mines s'étendent sous terre à peu près comme les racines des arbres. Les substances sulfureuses & mercurielles se rencontrant dans les pores & les veines de la terre & des rochers, se coagulent pour former les minéraux & les métaux, de même

(*a*) Schol. Apollon. l. 4. Argon.

que la terre & l'eau imprégnées de différens sels fixes & volatils, concourent au développement des germes, & à l'accroissement des végétaux. Cette allégorie des arbres métalliques est donc prise de la nature même des choses.

Presque tous les Philosophes Hermétiques ont parlé de ces arbres minéraux. Les uns se sont expliqués d'une façon, les autres d'une autre; mais de maniere que tous concourent à toucher au même but. « Le grain fixe, dit Flamel (*a*), » est comme la pomme, & le mercure est l'ar- » bre; il ne faut donc pas séparer le fruit de » l'arbre avant sa maturité, parce qu'il ne pour- » roit y parvenir faute de nourriture.... Il faut » transplantet l'arbre, sans lui ôter son fruit, » dans une terre fertile, grasse & plus noble, » qui fournira plus de nourriture au fruit dans » un jour, que la premiere terre ne lui en auroit » fourni en cent ans, à cause de l'agitation con- » tinuelle des vents. L'autre terre étant proche » du Soleil, perpétuellement échauffée par ses » rayons, & abreuvée sans cesse de rosée, fait » végéter & croître abondamment l'arbre planté » dans la Jardin Philosophique. » Quelque marqué que soit le rapport de cette allégorie de Flamel, avec celle du Jardin des Hesperides, celle du Cosmopolite est encore plus précise. « Nep- » tune, dit-il (*b*), me conduisit dans une prai- » rie, au milieu de laquelle étoit un Jardin » planté de divers arbres très-remarquables. Il » m'en montra sept entre les autres qui avoient

(*a*) Loc. cit. (*b*) Parabole.

» leurs noms particuliers, & m'en fit remarquer » deux de ces ſept, beaucoup plus beaux & plus » élevés : l'un portoit des fruits qui brilloient » comme le Soleil, & ſes feuilles étoient comme » de l'or ; l'autre produiſoit des fruits d'une » blancheur qui ſurpaſſe celle des lys, & ſes » feuilles reſſembloient à l'argent le plus fin. » Neptune appeloit le premier *Arbre ſolaire*, » & l'autre *Arbre lunaire.* » Un autre Auteur a intitulé ſon traité ſur cette matiere : *Arbor ſolaris.* On le trouve dans le ſixieme Tome du Théâtre chymique.

Après un rapport ſi palpable, pourroit-on ſe perſuader que ces allégories anciennes & modernes n'aient pas le même objet ? & ſi elles ne l'avoient pas en effet, comment ſeroit-il arrivé que les Philoſophes Hermétiques les ayant employées pour expliquer leurs opérations & la matiere du Magiſtere, elles ſoient entr'elles ſi conformes ? On dira peut-être, ce ne ſont pas les Poëtes qui ont puiſé leurs fables chez les Philoſophes ; ce ſont ces derniers qui ont pris leurs allégories dans les fables des Poëtes, Mais ſi les choſes étoient ainſi, & que les Poëtes n'aient eu en vue que l'hiſtoire ancienne, ou la morale, comment la ſuite ſucceſſive de toutes les circonſtances des actions rapportées par les Poëtes, & les circonſtances de preſque toutes les fables ſe trouvent-elles préciſément propres à expliquer allégoriquement tout ce qui ſe paſſe ſucceſſivement dans les opérations de l'œuvre ? & comment peut-on expliquer l'un par l'autre ? S'il n'y avoit qu'une ou deux fables qui puſſent s'y

rapporter, on diroit peut-être qu'en leur donnant la torture à la maniere des Mythologues portés pour l'hiſtorique ou le moral, on pourroit les faire venir au grand œuvre tant bien que mal; mais qu'il n'y en ait pas une ſeule des anciennes Egyptiennes & Grecques qui ne puiſſent s'expliquer juſqu'aux circonſtances mêmes qui paroiſſent les moins intéreſſantes aux autres Mythologues, & qui ſe trouvent néceſſaires dans mon ſyſtême; c'eſt un argument que nos Mythologues auroient bien de la peine à réſoudre.

Orphée & les anciens Poëtes ne ſe ſont cependant pas propoſé de décrire allégoriquement la ſuite entiere de l'œuvre dans chaque fable, & pluſieurs Philoſophes Hermétiques n'en ont auſſi décrit que la partie qui les frappoit le plus. L'un n'a eu en vue que de faire alluſion à ce qui ſe paſſe dans l'œuvre du ſoufre; l'autre dans les opérations de l'élixir; un troiſieme n'a parlé que de la multiplication. Quelquefois, pour donner le change, ces derniers ont entremêlé des opérations de l'un & de l'autre œuvre. C'eſt ce qui les rend ſi inintelligibles à ceux qui ne ſavent pas faire cette diſtinction; c'eſt auſſi ce qui fait qu'on trouve ſouvent des contradictions apparentes dans leurs ouvrages, lorſqu'on les compare les uns avec les autres. Par exemple, un Philoſophe Hermétique, en parlant des matieres qui entrent dans la compoſition de l'élixir, dit qu'il en faut pluſieurs, & celui qui parle de la compoſition du ſoufre, aſſure qu'il n'en faut qu'une. Ils ont raiſon tous deux; il ſuffiroit, pour les accorder, de faire attention qu'ils ne parlent pas des mêmes

circonſtances de l'œuvre. Ce qui contribue à confirmer l'idée de contradiction que l'on y remarque, c'eſt que la deſcription des opérations eſt ſouvent la même dans l'un & dans l'autre ; mais ils ont encore raiſon en cela, puiſque Morien, l'un d'entr'eux, nous aſſure avec beaucoup d'autres Philoſophes, que le ſecond œuvre, qu'il appelle diſpoſition, eſt tout ſemblable au premier quant aux opérations.

On doit juger des fables de la même façon. Les travaux d'Hercule pris ſéparément, ne font pas alluſion à tous les travaux de l'œuvre ; mais la conquête de la Toiſon d'or le renferme dans ſon entier. C'eſt pourquoi l'on voit reparoître pluſieurs fois dans cette derniere fiction des faits différens en eux-mêmes quant aux lieux & aux actions, mais qui, pris dans le ſens allégorique, ne ſignifient que la même choſe. Les lieux par leſquels il étoit tout naturel que les Argonautes paſſaſſent pour retourner dans leur pays, n'étant plus propres à exprimer ce qu'Orphée avoit en vue, il en a feint d'autres qui n'ont jamais exiſté, ou a feint qu'ils avoient paſſé par des lieux connus, mais qu'il leur étoit impoſſible de trouver ſur leur route. Cette remarque a lieu pour les autres, comme nous le verrons dans la ſuite. La propriété que Midas avoit reçu de Bacchus de changer en or tout ce qu'il touchoit, n'eſt qu'une allégorie de la projection ou tranſmutation des métaux en or. L'art nous fournit tous les jours dans le regne végetal des exemples de tranſmutation, qui prouve la poſſibilité de celle des métaux. Ne voyons-nous pas qu'un petit œil pris

ſur un arbre franc, & enté ſur un ſauvageon, porte des fruits de la même eſpece que ceux de l'arbre d'où l'œil a été tiré ? Pourquoi l'art ne réuſſiroit-il pas dans le regne minéral en fourniſſant auſſi l'œil métallique au ſauvageon de la Nature, & en travaillant avec elle ? La Nature emploie un an entier pour faire produire à un pommier des feuilles, des fleurs & des fruits. Mais ſi au commencement de Décembre, avant les gélées, on coupe d'un pommier une petite branche à fruit, & que l'ayant miſe dans de l'eau dans une étuve, on la verra dans peu de jours pouſſer des feuilles & des fleurs. Que font les Philoſophes ? ils prennent une branche de leur pommier Hermétique ; ils la mettent dans leur eau, & dans un lieu modérément chaud ; elle leur donne des fleurs & des fruits dans ſon temps. La Nature aidée de l'art abrége donc la durée de ſes opérations ordinaires. Chaque regne a ſes procédés ; mais ceux que la Nature met en uſage pour l'un juſtifient ceux de l'autre, parce qu'elle agit toujours par une voie ſimple & droite ; l'art doit l'imiter : mais il emploie divers moyens quand il s'agit de parvenir à des buts différens.

La fable des Heſpérides eſt une preuve que le Philoſophe Hermétique doit conſulter la Nature avant de travailler, & imiter ſes procédés dans ſes opérations, s'il veut, comme Hercule, réuſſir à enlever les Pommes d'or. C'eſt dans ce même Jardin que fut cueillie la pomme, premiere ſemence de la guerre de Troye. Vénus y prit auſſi celles dont elle fit préſent à Hyppomene pour arrêter Atalante dans ſa courſe. Nous expli-

querons cette derniere fable dans le Chapitre ſuivant ; & nous réſervons l'autre pour le ſixieme Livre.

CHAPITRE III.

Hiſtoire d'Atalante.

LA fable d'Atalante eſt tellement liée avec celle du Jardin des Heſpérides, qu'elle en dépend abſolument, puiſque Vénus y prit les Pommes qu'elle donna à Hyppomene. Ovide avoit ſans doute appris de quelque ancien Poëte, que Vénus avoit cueilli ces Pommes dans le champ Damaſéen de l'Iſle de Chypre (*a*). L'inventeur de cette circonſtance a fait alluſion à l'effet de ces pommes, puiſque le nom du champ où l'on ſuppoſe qu'elles croiſſent, ſignifie, vaincre, dompter, de δαμάω, *ſubigo*, *domo*; qualité qu'ont les Pommes d'or du Jardin Philoſophique; ce qui eſt pris de la nature même de la choſe, comme nous le verrons ci-après.

On a varié ſur les parens de cette Héroïne, les uns la diſant avec Apollodore fille de Jaſus, & les autres filles de Schœnée, Roi d'Arcadie. Quelques Auteurs ont même ſuppoſé une autre Atalante, fille de Ménalion, qu'ils diſent avoir été ſi légere à la courſe, qu'aucun homme, quelque vigoureux qu'il fût, ne pouvoit l'atteindre.

(*a*) Métam. l. 10. Fab. 11.

M. l'Abbé Banier ſemble la diſtinguer de celle qui aſſiſta à la chaſſe du Sanglier de Calydon, mais les Poëtes la font communément fille de Schœnée, Roi de Schyrre. Elle étoit vierge, & d'une beauté ſurprenante. Elle avoit réſolu de conſerver ſa virginité (*a*), parce qu'ayant conſulté l'Oracle pour ſavoir ſi elle devoit ſe marier, il lui répondit qu'elle ne devoit pas ſe lier avec un époux, mais qu'elle ne pourroit cependant l'éviter. Sa beauté lui attira beaucoup d'amans; mais elles les éloignoit tous par les conditions dures qu'elle impoſoit à ceux qui prétendoient à l'épouſer. Elle leur propoſoit de diſputer avec elle à la courſe, à condition qu'ils courroient ſans armes; qu'elle les ſuivroit avec un javelot, & que ceux qu'elle pourroit atteindre avant d'être arrivés au but, elles les perceroit de cette arme; mais que le premier qui y arriveroit avant elle, ſeroit ſon époux. Pluſieurs le tenterent, & y périrent. Hyppomene, arriere-petit-fils du Dieu des Eaux (*b*), frappé lui-même de la valeur connue, de la beauté d'Atalante, ne fut point rebuté par le malheur des autres pourſuivans de cette valeureuſe fille. Il invoqua Vénus, & en obtint trois pommes d'or. Muni de ce ſecours, il ſe préſenta pour courir avec Atalante aux mêmes conditions que les autres. Comme l'amant, ſuivant la convention, paſſoit devant, Hyppomene en courant laiſſa tomber adroitement ces trois pommes à quelque diſtance l'une de l'autre, & Atalante s'étant amuſée à les ramaſſer, il eut toujours l'avance, &

(*a*) Ovid. loc. cit. (*b*) *Ibid.*

arriva le premier au but. Ce ſtratâgeme l'ayant ainſi rendu vainqueur, il épouſa cette Princeſſe. Comme elle aimoit beaucoup la chaſſe, elle prenoit ſouvent cet exercice. Un jour qu'elle s'y étoit beaucoup fatiguée, elle ſe ſentit atteinte d'une ſoif violente auprès d'un Temple d'Eſculape. Elle frappa un rocher, dit la fable, & en fit ſaillir une ſource d'eau fraîche, dont elle ſe déſaltéra. Mais ayant dans la ſuite profané avec Hyppomene un Temple de Cybele, il fut changé en Lion, & Atalante en Lionne.

Quelqu'envie que l'on puiſſe avoir de regarder cette fiction comme une hiſtoire véritable, toutes les circonſtances ont un air ſi fabuleux, que M. l'Abbé Banier lui-même s'eſt contenté de rapporter ce qu'en diſent divers Auteurs, ſans en faire aucune application. Ceux qui trouvent dans toutes les fables des regles pour les mœurs, réuſſiſſent-ils mieux en diſant que celle-ci eſt le portrait de l'avarice & de la volupté ? que cette vîteſſe à la courſe indique l'inconſtance qui ne peut être fixée que par l'appât de l'or ? & que leur métamorphoſe en animaux, fait voir l'abrutiſſement de ceux qui ſe livrent ſans modération à la volupté ? Quelque peu vraiſemblables que ſoient ces explications, combien d'autres circonſtances trouve-t-on dans cette fiction qui les démentent, & qui ne ſauroient s'y ajuſter ? Mais il n'en eſt aucune qui devienne difficulté dans mon ſyſtême.

Atalante a Schænée pour pere, ou une plante qui croît dans les marais, de σχοῖνος, *juncus* ; elle étoit vierge & d'une beauté ſurprenante, ſi légere

à la courſe, qu'elle parut à Hyppomene courir auſſi vîte que vole une fléche ou un oiſeau :

. . . . . *Dum talia ſecum*
Exigit Hyppomenes, paſſu volat alite virgo.
Quæ quanquàm Scythica non ſegniùs ire ſagitta
Aonio viſa eſt Juveni.

Ovid. loc. cit.

L'eau mercurielle des Philoſophes a toutes ces qualités ; c'eſt une vierge ailée, extrêmement belle (*a*), née de l'eau marécageuſe de la mer, ou du lac Philoſophique. Elle a des joues vermeilles, & ſe trouve iſſue de ſang royal, telle qu'Ovide, dans l'endroit cité, nous repréſente Atalante :

Inque puellari corpus candore, ruborem
Traxerat.

Rien de plus volatil que cette eau mercurielle ; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'elle ſurpaſſe tous ſes Amans à la courſe. Les Philoſophes lui donnent même ſouvent les noms de fleches & d'oiſeaux. C'étoit avec de telles fleches qu'Apollon tua le ſerpent Python ; Diane les employoit à la chaſſe, & Hercule dans les combats qu'il avoit à ſoutenir contre certains monſtres ; la même raiſon a fait ſuppoſer qu'Atalante tuoit avec un javelot, & non avec une pique, ceux qui cou-

(*a*) Recipe Virginem alatam, optimè lotam & mundatam... tinctæ puniceo colore genæ prodent. *Eſpagnet, Arcan. Hermet. Philoſoph. opus. Can.* 58.

roient devant elle, Hyppomene fut le ſeul qui la vainquit, non-ſeulement parce qu'il étoit deſcendu du Dieu des Eaux, par conſéquent de même race qu'Atalante, mais avec le ſecours des pommes d'or du Jardin des Heſpérides, qui ne ſont autre choſe que l'or ou la matiere des Philoſophes fixée & fixative. Cet or eſt ſeul capable de fixer le mercure des Sages en le coagulant, & le changeant en terre. Atalante court; Hyppomene court à cauſe d'elle, parce que c'eſt une condition ſans laquelle il ne pouvoit l'épouſer. En effet, il eſt abſolument requis dans l'œuvre que le fixe ſoit premierement volatiliſé, avant de fixer le volatil; & l'union des deux ne peut par conſéquent ſe faire avant cette ſucceſſion d'opérations; c'eſt pourquoi l'on a feint qu'Hyppomene avoit laiſſé tomber ſes pommes de diſtance en diſtance.

Atalante enfin devenue amoureuſe de ſon vainqueur, l'épouſe, & ils vivent enſemble en bonne intelligence; ils ſont même inſéparables, mais ils s'adonnent encore à la chaſſe; c'eſt-à-dire, qu'après que la partie volatile eſt réunie avec la fixe, le mariage eſt fait; ce fameux mariage dont les Philoſophes parlent dans tous leurs Traités (*a*). Mais comme la matiere n'eſt pas alors abſolument fixe, on ſuppoſe Atalante & Hyppomene encore adonnés à la chaſſe. La ſoif dont Atalante eſt

(*a*) D'Eſpagnet, Can. 58.

Morien, Entretien du Roi Calid, 2. partie.

Flamel, Deſir deſiré.

L'Auteur anonyme du Traité, *Conſilium conjugii maſſæ Solis & Lunæ*; *Theſaurus Philoſophiæ*, & tant d'autres.

atteinte, eſt la même que celle dont brûloient Hercule & les Argonautes auprès du Jardin des Heſpérides; & ce prétendu Temple d'Eſculape n'en differe tout au plus que de nom. Hercule dans le même cas fit ſortir, comme Atalante, une ſource d'eau vive d'un rocher, mais à la maniere des Philoſophes, dont la pierre ſe change en eau. Car, comme dit Synéſius (*a*), tout notre art conſiſte à ſavoir tirer l'eau de la pierre ou de notre terre, & à remettre cette eau ſur ſa terre. Riplée s'explique à peu près dans les mêmes termes: « Notre art produit l'eau de la terre, & » l'huile du rocher le plus dur. « Si vous ne » changez notre pierre en eau, dit Hermès (*b*), » & notre eau en pierre, vous ne réuſſirez pas. » Voila la fontaine du Tréviſan, & l'eau vive des Sages. Synéſius que nous venons de citer, avoit reconnu dans l'œuvre une Atalante & un Hyppomene, lorſqu'il dit (*c*): « Cependant, s'ils » penſoient m'entendre ſans connoître la nature » des élémens & des choſes créées, & ſans avoir » une notion parfaite de notre riche métal, ils » ſe tromperoient, & travailleroient inutilement. » Mais, s'ils connoiſſent les natures qui *fuient*, » & celles qui *ſuivent*, ils pourront, par la grace » de Dieu, parvenir où tendent leurs deſirs. » Michel Majer a fait un traité d'emblêmes Hermétiques, qu'il a intitulé en conſéquence *Atalanta fugiens*, &c.

Ceux d'entre les Anciens qui ont dit qu'Hyp-

(*a*) Sur l'œuvre des Philoſophes.

(*b*) Sept Chap. (*c*) Loc. cit.

pomene étoit fils de Mars, ne ſont point contraires dans le fond à ceux qui le diſent deſcendu de Neptune (*a*), puiſque le Mars Philoſophique ſe forme de la terre provenue de l'eau des Sages, qu'ils appellent auſſi leur mer. Cette matiere fixe eſt proprement le Dieu des Eaux; d'elle eſt compoſée l'Iſle de Délos, que Neptune, dit-on, fixa pour favoriſer la retraite & l'accouchement de Latone, qui y mit au monde Apollon & Diane; c'eſt-à-dire la pierre au blanc & la pierre au rouge, qui ſont la Lune & le Soleil des Philoſophes, & qui ne different point d'Atalante changée en Lionne, & d'Hyppomene métamorphoſé en Lion. Ils ſont l'un & l'autre d'une nature ignée, & d'une force à dévorer les métaux imparfaits repréſentés par les animaux plus foibles qu'eux, & à les transformer en leur propre ſubſtance, comme fait la poudre de projection au blanc & au rouge, qui tranſmue ces bas métaux en argent ou en or, ſuivant ſa qualité. Le Temple de Cybele où ſe fit la profanation qui occaſionna la métamorphoſe, eſt le vaſe Philoſophique, dans lequel eſt la terre des Sages, mere des Dieux Chymiques.

Quoiqu'Appollodore ait ſuivi une tradition un

(*a*) Jam ſolitos poſcunt curſus, populuſque paterque,
Cùm me ſollicita proles Neptunia voce
Invocat Hyppomenes.

Ovid. metam. l. x. fab. xi.

Namque mihi genitor Megareus, Oncheſtus, & illi
Eſt Neptunus avus, pronepos ego Regis aquarum.

Ibid.

peu différente de celle que nous venons de rapporter, le fond en eſt le même, & s'explique auſſi facilement. Suivant cet Auteur, elle fut expoſée dès ſa naiſſance dans un lieu déſert, trouvée & élevée par des chaſſeurs; ce qui lui fit prendre beaucoup de goût pour la chaſſe. Elle ſe trouva à celle du monſtreux Sanglier de Calydon, & enſuite aux combats & aux jeux inſtitués en l'honneur de Pélias, où elle lutta contre Pélée, & remporta le prix. Elle trouva depuis ſes parens, qui la preſſant de ſe marier, elle conſentit d'épouſer celui qui pourroit la vaincre à la courſe, ainſi qu'on l'a dit.

Le déſert où Atalante eſt expoſée, eſt le lieu même où ſe trouve la matiere des Philoſophes, fille de la Lune, ſuivant Hermès (*a*) : *In depopulatis terris invenitur, Sol eſt ejus pater, & mater Luna*, comme Atalante avoit Ménalion pour mere, qui ſemble venir de μήν, *Luna* & de ἀλοάω, *ſeges*. Les chaſſeurs qui la trouverent, ſont les Artiſtes auxquels Raymond Lulle (*b*) donne le nom de Chaſſeurs dans cette circonſtance même. *Cùm venatus fueris eam* (materiam) *à terrâ noli ponere in ea aquam, aut pulverem, aut aliam quamcumque rem.* L'Artiſte en prend ſoin, il la met dans le vaſe, & lui donne le goût de la chaſſe, c'eſt-à-dire, la diſpoſe à la volatiliſation; quand elle fut en âge de ſoutenir la fatigue, & qu'elle fut exercée, elle aſſiſta à la chaſſe du Sanglier de Calydon, c'eſt-à-dire, au

(*a*) Tab. Smarag.

(*b*) Theoricâ Teſtam. c. 18.

combat qui se donne entre le volatil & le fixe, où le premier agit sur le second, & le surmonte comme Atalante blessa le premier d'une *fleche* le fier animal, & fut cause de sa prise ; c'est pourquoi on lui en adjugea la hure & la peau. A ce combat succede la dissolution & la noirceur, représentées par les combats institués en l'honneur de Pélias, comme nous le verrons dans le quatrieme Livre. Enfin après y avoir remporté le prix contre Pélée, elle retrouva ses parens ; c'est-à-dire, qu'après que la couleur noire a disparu, la matiere commence à se fixer, & à devenir Lune & Soleil des Philosophes, qui sont les pere & mere de leur matiere. Le reste a été expliqué ci-devant. Ce que je viens de dire de la guerre de Calydon sembleroit exiger que j'entrasse dans un plus grand détail à ce sujet ; mais cette fable n'étant pas de la nature de celles que je me suis proposé d'expliquer dans ce second Livre, à cause de leur rapport plus apparent avec l'Art Hermétique, je n'en ferai pas une mention plus étendue.

CHAPITRE IV.

La Biche aux cornes d'or.

L'HISTOIRE de la prise de la Biche aux cornes d'or & aux pieds d'airain, est si manifestement une fable, qu'aucun Mythologue, je pense, ne se mettra en tête de la traiter autrement. M. l'Abbé

l'Abbé Banier (*a*) a bien ſenti lui-même que des cornes, & qui plus eſt des cornes d'or données à une Biche, qui n'en porte d'aucune eſpece, formoient une circonſtance qui rend l'hiſtoire au moins allégorique, & que les pieds d'airain devoient faire alluſion à quelque choſe; mais il a rapporté ſimplement le fait des cornes ſans y donner aucune explication, quelqu'envie qu'il eût de donner cette fiction pour une hiſtoire véritable. Il auroit bien fait de ſe taire auſſi ſur les pieds d'airain. « Hercule, dit-il, ayant pour-
» ſuivi pendant un an une Biche qu'Euryſthée
» lui avoit ordonné de lui amener en vie, on
» publia dans la ſuite qu'elle avoit les pieds d'ai-
» rain; expreſſion figurée, qui marquoit la vî-
» teſſe avec laquelle elle couroit. » Le Lecteur penſera-t-il avec ce Mythologue que des pieds d'airain ſoient très-propres à donner de la légereté à un animal & à augmenter ſa vîteſſe? Pour moi, ſi je voulois expliquer cette fable dans le ſyſtême de ce Savant, j'aurois ſuppoſé, au contraire, que l'Auteur de cette fiction avoit feint ces pieds d'airain pour rendre le fait plus croyable; non pas quant aux pieds d'airain en eux-mêmes, mais pour donner à entendre figurativement, que cette Biche étoit d'une nature beaucoup plus peſante que les Biches ne le ſont communément; par conſéquent bien moins légere à la courſe, & plus facile à être priſe par un homme qui la pourſuivoit.

Mais cette difficulté levée, il reſte encore celle

(*a*) T. III. p. 276.

des cornes d'or ; celle de la pourſuite d'une année entiere ; celle de ne pouvoir être tuée par aucune arme, ni priſe à la courſe par aucun homme qu'un Héros tel qu'Hercule, enfin toutes les autres circonſtances de cette fiction. Une hiſtoire de cette eſpece deviendroit un conte puéril, & un fait très-peu digne d'être mis au nombre des travaux d'un ſi grand Héros, s'il ne renfermoit quelques myſteres.

Cette Biche étoit, dit-on, conſacrée à Diane. Elle habitoit le mont Ménale; il n'étoit pas permis de la chaſſer aux chiens, ni à l'arc; il falloit la prendre à la courſe, en vie, & ſans perte de ſon ſang. Euryſtée commanda à Hercule de la lui amener. Hercule la pourſuivit ſans relâche un an entier, & l'attrapa enfin dans la forêt d'Artémiſe, conſacrée à Diane, lorſque cet animal étoit ſur le point de traverſer le fleuve Ladon.

La Biche eſt un animal des plus vîtes à la courſe, & aucun homme ne pourroit ſe flatter de l'atteindre. Mais celle-ci avoit des cornes d'or & des pieds d'airain ; elle en étoit moins leſte, & par conſéquent plus aiſée à prendre ; & malgré cela il falloit un Hercule. Dans toute autre circonſtance, celui qui ſe ſeroit aviſé de prendre une Biche conſacrée à Diane, dans les bois de cette Déeſſe, &c. auroit infailliblement encouru l'indignation de la ſœur d'Apollon, extrêmement jalouſe de ce qui lui appartenoit, & puniſſant ſévérement ceux qui lui manquoient. Mais dans celle-ci Diane ſemble avoir agi de concert avec Alcide, quoiqu'elle parût faite pour fournir matiere aux travaux de ce Héros. Le Lion Néméen,

le Sanglier d'Erymante en ſont des preuves. Hercule qui lançoit des fleches contre le Soleil même, auroit-il à craindre le courroux de Diane ? mais quelque téméraire qu'il eût pu être, lui qui étoit dans le monde pour le purger des monſtres & des malfaiteurs qui l'infeſtoient, auroient-ils oſé s'en prendre aux Dieux, s'il avoit regardé ces Dieux comme réels, & s'il n'avoit ſu qu'ils étoient de nature à pouvoir être attaqués impunément par des hommes ? Il brave Neptune, Pluton, Vulcain, Junon. Tous cherchent à lui nuire, à lui donner de l'embarras, & il s'en tire. Mais tels ſont les Dieux fabriqués par l'Art Hermétique, ils donnent de la peine à l'Artiſte ; mais celui-ci les pourſuit tout-à-coup de fleches ou de maſſue, & vient à bout d'en faire ce qu'il ſe propoſe. Dans la pourſuite qu'il fait de cette Biche, il n'emploie pas de telles armes ; mais l'or même dont les cornes de cet animal ſont faites, & ſes pieds d'airain favoriſent ſon entrepriſe. C'eſt en effet ce qu'il faut dans l'Art chymique, où la partie volatile, figurée par la courſe légere de la Biche, eſt volatile au point, qu'il ne faut rien moins qu'une matiere fixe comme l'or pour la fixer. L'Auteur du Roſaire a employé figurativement des expreſſions qui ſignifient la même choſe, lorſqu'il a dit : « L'argent-vif vo-
» latil ne ſert de rien, s'il n'eſt mortifié avec
» ſon corps ; ce corps eſt de la nature du *Soleil.* »
» Deux animaux ſont dans notre foiêt, dit un
» ancien Philoſophe Allemand (*a*), l'un vif,

(*a*) Rythmi German.

» léger, alerte, beau, grand & robuſte; c'eſt » un Cerf, l'autre eſt la Licorne. »

Baſile Valentin, dans une allégorie ſur le Magiſtere des Sages, s'exprime ainſi : « Un âne » ayant été enterré, s'eſt corrompu & putréfié; » il en eſt venu un cerf ayant des cornes d'or » & des pieds d'airain beaux & blancs; parce » que la choſe dont la tête eſt rouge, les yeux » noirs & les pieds blancs, conſtitue le Magiſ- » tere. » Les Philoſophes parlent ſouvent du *laton* ou leton qu'il faut blanchir. Ce laton ou la matiere parvenue au noir par la putréfaction, eſt la baſe de l'œuvre. Blanchiſſez le *laton*, & déchirez vos livres, dit Morien; l'azoth & le *laton* vous ſuffiſent. On a donc feint avec raiſon que cette Biche avoit des pieds d'airain. De cet airain étoient ces vaſes antiques que quelques Héros de la fable offrirent à Minerve; le Trépied dont les Argonautes firent préſent à Apollon; l'inſtrument au bruit duquel Hercule chaſſa les oiſeaux du lac Stymphale; la tour dans laquelle Danaë fut renfermée, &c.

Tout dans cette fable a un rapport immédiat avec Diane. La Biche lui eſt conſacrée; elle habite ſur le mont Ménale, ou pierre de la Lune, de μῆνη, *luna*, & de λᾶας, *lapis*; elle fut priſe dans la forêt Artémiſe qui ſignifie auſſi Diane. La Lune & Diane ne ſont qu'une même choſe, & les Philoſophes appellent *Lune* la partie volatile ou mercurielle de leur matiere. *Lunam Philoſophorum ſive eorum mercurium, qui mercurium vulgarem dixerit, aut ſciens fallit, aut ipſe fal-*

litur/(*a*). Ils nomment auſſi *Diane* leur matiere parvenue au blanc : *Viderunt illam ſine veſte* Dianam *hiſce elapſis annis* (*ſciens loquor*) *multi & ſupremæ & infimæ ſortis homines*, dit le Coſmopolite dans la Préface de ſes douze Traités. C'eſt alors que la Biche ſe laiſſe prendre, c'eſt-à-dire, la matiere de volatile qu'elle étoit devient fixe. Le fleuve Ladon fut le terme de ſa courſe, parce qu'après la circulation longue elle ſe précipite au fond du vaſe dans l'eau mercurielle, où le volatil & le fixe ſe réuniſſent. Cette fixité eſt déſignée par le préſent qu'Hercule en fait à Euryſthée ; car Euryſthée vient d'Εὐρὺς, *latus*, *amplus*, & de στάω, *ſto*, *maneo*. Comme on a fait Εὐρυσθενὴς, *firmiter ſtans*, ou *potens*, d'Εὐρυς, *latus*, & de σθένος, *robur*. C'eſt donc comme ſi l'on diſoit que l'Artiſte, après avoir travaillé à fixer la matiere lunaire pendant le temps requis, qui eſt celui d'un an, il réuſſit à en faire leur Diane, ou à parvenir au blanc, & lui donne enſuite le dernier degré de fixité ſignifié par Euryſtée. Ce terme d'un an ne doit pas s'entendre d'une année commune, mais d'une année Philoſophique, dont les ſaiſons ne ſont pas non plus les ſaiſons vulgaires. J'ai expliqué ce que c'étoit dans le Traité Hermétique qui ſe trouve au commencement de cet Ouvrage, & dans le Dictionnaire qui lui ſert de Table.

Cette pourſuite d'un an auroit dû faire ſoupçonner quelque myſtere caché ſous cette fiction. Mais les Mythologues n'étant pas au fait de ce

(*a*) D'Eſpagn. Can. 44.

myſtere, n'ont pu y voir que du fabuleux. Chaque choſe a un temps fixe & déterminé pour parvenir à ſa perfection. La Nature agit toujours longuement, & quoique l'Art puiſſe abréger ſes opérations, il ne réuſſiroit pas s'il en précipitoit trop les procédés. Au moyen d'une chaleur douce, mais plus vive que celle de la Nature, on peut prématurer une fleur ou un fruit; mais une chaleur trop violente brûleroit la plante, avant qu'elle eût pu produire ce qu'on en attendoit. Il faut plus de patience & de temps dans l'Artiſte, que de travail & de dépenſe, dit d'Eſpagnet (*a*). Riplée nous aſſure d'ailleurs (*b*), & beaucoup d'autres, qu'il faut un an pour parvenir à la perfection de la pierre au blanc, ou la Diane des Philoſophes, que cet Auteur appelle *chaux*. « Il » nous faut, dit-il, un an, pour que notre chaux » devienne fuſible, fixe, & prenne une couleur » permanente. » Zacharie & le plus grand nombre des Philoſophes diſent qu'il faut 90 jours, & autant de nuits pour pouſſer l'œuvre au rouge après le vrai blanc, & 275 jours pour parvenir à ce blanc; ce qui fait un an entier, auquel Tréviſan ajoute ſept jours.

Quelques Mythologues ont fait de cette fable une application aſſez extraordinaire. Hercule, diſent-ils, figure le Soleil, qui fait ſon cours tous les ans. Mais quand il faut dire qu'elle eſt cette Biche que le Soleil pourſuit, ils reſtent en chemin; tant il eſt vrai que toute explication fauſſe cloche toujours par quelqu'endroit.

(*a*) Can. 35. (*b*) 12 Portes.

CHAPITRE V.

Midas.

QUOIQUE la fable de Midas ne renferme pas une seule circonstance qu'on puisse avec fondement regarder comme historique, M. l'Abbé Banier prétend que tout en est vrai (*a*). « C'est » ainsi, dit ce Mythologue, que les Grecs se » plaisoient à travestir l'histoire en fables ingé- » nieuses. Je dis l'histoire, car c'en est une vé- » ritable. » Les Auteurs de cette fiction ne pourroient-ils pas dire de M. l'Abbé Banier avec plus de raison : C'est ainsi que ce Savant travestit en histoire ce qui ne fut jamais qu'un fruit de notre imagination ; car l'histoire prétendue de Midas est une fable pure. En effet, tous les Acteurs de la piece ne sont-ils pas imaginaires? Nous avons donné Cybele, mere de Midas, pour mere des Dieux, & il plaît à ce Mythologue d'en faire une Reine de Phrygie, fille de Dindyme & de Méon, Roi de Phrygie & de Lydie. Silène étoit pour nous le nourricier du Dieu Bacchus qui n'exista jamais, il le métamorphose en Philosophe aussi célebre par sa science que par son ivrognerie. Je sais bien que plusieurs anciens Auteurs sont de son sentiment, & qu'ils ne regardent cette ivresse dont on a tant parlé, que comme une ivresse mystérieuse, qui signifioit que Silene étoit

(*a*) Mythol. T. II. p. 596.

profondément enſeveli dans ſes ſpéculations. Cicéron, Plutarque & bien d'autres encore avoient conçu de lui une idée à peu près ſemblable; mais les uns ne parlent que d'après les autres, & lorſqu'on remonte à la ſource, on ne voit Silene que comme un véritable ivrogne, pere nourricier du Dieu Bacchus.

La ſingularité même de l'aventure qui livra Silene, à Midas, & ce qui en réſulta ne peut être regardé que comme une pure fiction. Y a-t-il apparence que Midas, en tant que le plus avare des hommes, eût prodigué du vin juſqu'à en remplir une fontaine pour engager Silene d'en boire avec excès, & l'avoir en ſa poſſeſſion? Un avare n'auroit-il pas trouvé un moyen plus conforme à ſon avarice, & falloit-il uſer d'un ſtratagême auſſi coûteux pour obtenir une choſe auſſi aiſée? Les façons dont Midas en uſa envers Silene, ſuivant ce qu'en rapporte M. l'Abbé Banier (*a*), détruiſent même abſolument l'idée de réalité. « Silene, dit ce Mythologue, rodoit dans » le pays, monté ſur ſon âne, & s'arrêtoit ſou» vent près d'une fontaine pour cuver ſon vin, » & ſe repoſer de ſes fatigues. L'occaſion parut » favorable à Midas : il fit jeter du vin dans » cette fontaine, & mit quelques payſans en » embuſcade. Silene but un jour de ce vin avec » excès, & ces payſans qui le virent ivre, ſe » jeterent ſur lui, le lierent avec des guirlandes » de fleurs, & le menerent ainſi au Roi. Ce » Prince, qui étoit lui-même initié aux Myſ-

(*a*) Loc. cit. p. 395.

» teres de Bacchus, reçut Silene avec de grandes » marques de reſpect ; & après avoir célébré » avec lui les Orgies pendant dix jours & dix » nuits conſécutives, & l'avoir entendu diſcourir » ſur pluſieurs matieres, le remena à Bacchus. » Ce Dieu, charmé de revoir ſon pere nourricier, » dont l'abſence lui avoit cauſé beaucoup d'in- » quiétudes, ordonna à Midas de lui demander » tout ce qu'il voudroit. Midas qui étoit extrê- » mement avare, ſouhaita de pouvoir convertir » en or tout ce qu'il toucheroit ; ce qui lui fut » accordé. »

Si l'on en croit le même Auteur, Silene étoit donc un Philoſophe très-ſavant, dont Midas employa les lumieres pour l'établiſſement de la Religion, & les changemens qu'il fit dans celle des Lydiens. Et pour avoir un garant de la vérité de cette hiſtoire prétendue, il cite Hérodote (*a*), à qui il fait dire ce qu'il ne dit pas en effet. Les autres explications ſont ſi peu naturelles, & s'éloignent ſi fort du vraiſemblable, que je ne crois pas devoir les rapporter.

Si Silene étoit un Philoſophe, quelle raiſon peut avoir engagé de le ſuppoſer nourricier de Bacchus ? La Philoſophie n'eſt-elle pas incompatible avec l'ivreſſe ? Un homme adonné habituellement à ce vice, n'eſt aucunement propre aux profondes ſpéculations que demande cette ſcience. Puiſque ce Philoſophe prétendu avoit coutume d'aller cuver ſon vin auprès de la fontaine où il fut pris, étoit-il néceſſaire de prendre tant de

(*a*) L. I. c. 14.

meſures pour s'en ſaiſir? Penſera-t-on avec le Scholiaſte d'Ariſtophane & M. l'Abbé Banier, qu'on n'a feint que Midas avoit des oreilles d'âne, que parce que ce Prince avoit par-tout des eſpions qu'il interrogeoit & écoutoit avec attention? Dira-t-on avec ce Mythologue, qu'il communiqua ſa vertu aurifique au fleuve Pactole, parce qu'il obligeoit ſes ſujets à ramaſſer l'or que les eaux de ce fleuve entraînoient? Et s'il eſt vrai qu'il étoit extrêmement groſſier & ſtupide (*a*), comment avoit-il aſſez d'eſprit pour entreprendre de donner des loix aux Lydiens, & d'inſtituer des cérémonies religieuſes (*b*)? Pour s'accréditer parmi ſes peuples, & ſe faire regarder comme un ſecond Numa? Pour conduire un commerce de maniere à devenir ſi opulent, qu'on ait feint qu'il changeoit tout en or?

Telles ſont les explications, ou plutôt les contradictions de ce ſavant Mythologue, qui ſait ingénieuſement faire uſage de tous les Auteurs pour parvenir à ſon but. Dans un endroit Midas regne le long du fleuve Sangar; dans l'autre, c'eſt le long du fleuve Pactole. Là, c'eſt un homme groſſier & ſtupide qui mérite en conſéquence qu'on feigne qu'il avoit des oreilles d'âne: ici, c'eſt un homme d'eſprit, un génie vaſte & étendu, capable de grandes entrepriſes, digne d'être comparé à Numa; & qui, ayant trouvé le ſecret de ſavoir tout par ſes eſpions, avoit par-là donné lieu de feindre qu'il portoit des oreilles d'âne.

Les Poëtes n'avoient pas trouvé un dénouement

(*a*) T. II. p. 227. (*b*) Ibid. p. 398.

ſi ingénieux à cette fiction. Ovide (*a*) nous dit qu'Apollon ne crut pas pouvoir mieux punir Midas, que de lui faire croître des oreilles d'âne, pour faire connoître à tout le monde le peu de diſcernement de ce Roi, qui avoit adjugé la victoire à Pan ſur ce Dieu de la Muſique; ce qui prouve aſſez clairement que les Hiſtoriens ſont aſſez mal entrés dans l'eſprit des Poëtes en voulant nous donner Midas pour un homme d'eſprit & de génie. Mais prenons la choſe de la maniere que les Poëtes la racontent. Midas étoit, diſent-ils, un Roi de Phrygie qu'Orphée avoit initié dans le ſecret des Orgies. Bacchus allant un jour voir ce pays-là, Silene ſon pere nourricier ſe ſépara de lui, & s'étant arrêté auprès d'une fontaine de vin dans un jardin de Midas, où croiſſoient d'elles-mêmes les plus belles roſes du monde, Silene s'y enivra, & s'endormit. Midas s'en étant apperçu, & ſachant l'inquiétude où l'abſence de Silene avoit jeté le fils de Sémélé; il ſe ſaiſit de Silene, l'environna de guirlandes de fleurs de toutes eſpeces, & après lui avoir fait l'accueil le plus gracieux qu'il lui fut poſſible, il le reconduiſit vers Bacchus. Il fut enchanté de revoir ſon pere nourricier; & voulant reconnoître ce bienfait de Midas, il lui promit de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit. Midas demanda que tout ce qu'il toucheroit devînt or: ce qui lui fut accordé. Mais une telle propriété lui étant devenue onéreuſe, parce que les mets qu'on lui ſervoit pour ſa nourriture, ſe

(*a*) Métam. l. 11. Fab. 4.

convertiſſoient en or dès qu'il les touchoit, & qu'il étoit ſur le point de mourir de faim, il s'adreſſa au même Dieu pour être délivré d'un pouvoir ſi incommode. Bacchus y conſentit, & lui otdonna pour cet effet d'aller laver ſes mains dans le Pactole. Il le fit, & communiqua aux eaux de ce fleuve la vertu fatale dont il ſe débarraſſoit.

Quand on ſait ce qui ſe paſſe dans l'œuvre Hermétique, lorſqu'on travaille à l'élixir, la fable de Midas le repréſente comme dans un miroir. On peut ſe rappeler que quand Oſiris, Denys ou Bacchus des Philoſophes ſe forme, il ſe fait une terre. Cette terre eſt Bacchus que l'on feint viſiter la Phrygie, à cauſe de ſa vertu ignée, brûlante & ſeche, parce que φρυγία, veut dire *terra torrida & arida*, de φρύγω, *torreo*, *arefacio*. On ſuppoſe que Midas y regne; mais pour indiquer clairement ce qu'on doit entendre par ce Roi prétendu, on le dit fils de Cybele ou de la Terre, la même qu'on regardoit comme mere des Dieux, mais des Dieux Philoſophico-Hermétiques. Ainſi Bacchus, accompagné de ſes Bacchantes & de ſes Satyres, dont Silene étoit le Chef, & Satyre lui-même, quitte la Thrace pour aller vers le Pactole qui deſcend du Mont-Tmole; c'eſt préciſément comme ſi l'on diſoit le Bacchus Philoſophique, ou le ſoufre après avoir été diſſous & volatiliſé, tend à la coagulation; puiſque Θρήκη, *Thracia*, vient de τρέχω, *curro*, ou de Θρέω, *tumultuando clamo*, ce qui déſigne toujours une agitation violente, telle que celle de la matiere fixe quand elle ſe volatiliſe après ſa

diſſolution. On ne pouvoit gueres mieux exprimer la coagulation que par le nom de Pactole, qui vient naturellement de πακτὶς, πακτόω, *compactus*, *compingo*, aſſembler, lier, joindre l'un à l'autre. Par cette réunion ſe forme cette terre Phrygienne, ou ignée & aride, dans laquelle regne Midas. Ce qui étoit alors volatil eſt arrêté par le fixe, ou cette terre. C'eſt Silene ſur le territoire de Midas. La fontaine auprès de laquelle ce Satyre ſe repoſe, eſt l'eau mercurielle. On feint que Midas y avoit mis du vin, dont Silene but avec excès, parce que cette eau mercurielle, que le Tréviſan appelle auſſi fontaine (*a*), & Raymond Lulle (*b*) vin, devient rouge à meſure que cette terre devient plus fixe. Le ſommeil de Silene marque le repos de la partie volatile, & les guirlandes de fleurs dont on le ceignit pour le mener à Midas, ſont les différentes couleurs par leſquelles la matiere paſſe avant d'arriver à la fixation. Les Orgies qu'ils célébrerent enſemble avant de joindre Bacchus, ſont les derniers jours qui précedent la parfaite fixation, qui eſt elle-même le terme de l'œuvre. On pourroit même croire qu'on a voulu exprimer ce terme par le nom de *Denys* donné à Bacchus; puiſqu'il peut venir de Διὸς & de νῦσα, *meta*, le Dieu qui eſt la fin ou le terme.

Les Poëtes font des deſcriptions admirables du Pactole; lorſqu'ils veulent peindre une région fortunée, ils la comparent au pays qu'ar-

(*a*) Philoſoph. des Métaux.

(*b*) Dans preſque tous ſes Ouvrages.

roſe le Pactole, dans les eaux duquel Midas dépoſa le don funeſte qui lui avoit été communiqué. Créſus n'eût été ſans le Pactole qu'un Monarque borné dans ſa puiſſance, & incapable de piquer la jalouſie de Cyrus.

Suivant M. l'Abbé Barthelemi, (Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles-Lettres pour l'année 1747. juſques & compris l'année 1748. T. XXI.) le Pactole n'a jamais été qu'une riviere très médiocre, ſortie du Mont-Tmolus, dirigée dans ſon cours au travers de la plaine, & même de la ville de Sardes, terminée par le fleuve Hemus. Homere, voiſin de ces contrées, n'en parle pas, non plus qu'Héſiode, quoiqu'il ſoit attentif à nommer les rivieres de l'Aſie mineure. Longtemps avant Strabon le Pactole ne rouloit plus d'or, & tous les ſiecles poſtérieurs n'ont point reconnu de richeſſes dans ce ruiſſeau ſi fortuné ſous la plume des Poëtes. Quoique pluſieurs Hiſtoriens graves lui attribuent cette propriété, je ne vois pas ſur quoi M. l'Abbé Barthelemi peut fixer l'époque de cette fécondité du Pactole au huitieme ſiécle avant l'Ere Chrétienne, ſous les ancêtres de Créſus, qui perdit ſon Royaume 545 ans avant Jéſus-Chriſt. La Lydie pouvoit être riche en or, indépendamment du Pactole, & les richeſſes que Cyrus y trouva ne prouvent point du tout qu'elles venoient de ce fleuve. On n'a jamais trouvé d'or ſur le Mont-Tmolus; aucun Hiſtorien ne parle des mines de ce Mont. Je conclus donc de ces raiſons, que le tout eſt une fable.

Bacchus eſt charmé de revoir ſon pere nour-

ricier, & récompenſe Midas par le pouvoir qu'il lui donne de convertir en or tout ce qu'il toucheroit. Ce Dieu ne pouvoit donner que ce qu'il poſſédoit lui-même ; il étoit donc un Dieu aurifique. Cette propriété auroit dû occaſionner aux Mythologues quelques réflexions ; mais comme ils n'ont lu les fables qu'avec un eſprit rempli de préjugés pour l'hiſtoire ou la morale, ils n'y ont vu que cela. L'or eſt l'objet de la paſſion des avaricieux ; on feint que Midas demande à Denys le pouvoir d'en faire tout ce qu'il voudra ; on conclut qu'il eſt un avare ; & le plus avare des hommes. Mais ſi l'on avoit fait attention que c'eſt à Denys qu'il fait cette demande, & que ce Dieu la lui accorde de ſa pleine autorité, ſans recourir ni à Jupiter ſon pere, ni à Pluton Dieu des richeſſes ; on auroit penſé naturellement que Bacchus étoit un Dieu d'or, un principe aurifique, qui peut tranſmuer lui-même, & communiquer à d'autres le même pouvoir de convertir tout en or, au moins tout ce qui eſt tranſmuable. Lorſque les Poëtes nous diſent que tout devenoit or dans les mains de Midas, juſqu'aux mets qu'on lui ſervoit pour ſa nourriture, on ſait bien qu'on ne peut l'entendre qu'allégoriquement. Auſſi eſt-ce une ſuite naturelle de ce qui avoit précédé. Midas ayant conduit Silene à Bacchus ; c'eſt-à-dire, la terre Phrygienne, ayant fixé une partie du volatil, tout eſt devenu fixe, & par conſéquent pierre tranſmuante des Philoſophes. Il reçoit de Bacchus le pouvoir de tranſmuer, il l'avoit quant à l'argent ; mais il ne pouvoit obtenir cette propriété quant à l'or,

que de Bacchus, parce que ce Dieu eſt la pierre au rouge, qui ſeule peut convertir en or les métaux imparfaits. Je l'ai expliqué aſſez au long dans le premier Livre, en parlant d'Oſiris, que tout le monde convient être le même que Denys ou Bacchus.

On peut auſſi ſe rappeler que j'ai expliqué les Satyres & les Bacchantes des parties volatiles de la matiere, qui circulent dans le vaſe. C'eſt la raiſon qui a fait dire aux inventeurs de ces fictions, que Silene étoit lui-même un Satyre fils d'une Nymphe ou de l'Eau, & le pere des autres Satyres; car on ne pouvoit, ce ſemble, mieux indiquer la matiere de l'Art Hermétique, que par le portrait que l'on nous fait du bon-homme Silene. Son extérieur groſſier, peſant, ruſtique & fait, ce ſemble, pour être tourné en ridicule, propre à exciter la riſée des enfans, cachoit cependant quelque choſe de bien excellent, puiſque l'idée qu'on a voulu nous en donner eſt celle d'un Philoſophe conſommé. Il en eſt de même de la matiere du Magiſtere, mépriſée de tout le monde, foulée aux pieds, & quelquefois même ſervant de jouet aux enfans, comme le diſent les Philoſophes; elle n'a rien qui attirent les regards. On la trouve par tout comme les Nymphes, dans les prés, les champs, les bois, les montagnes, les vallées; les jardins: tout le monde la voit, & tout le monde la mépriſe, à cauſe de ſon apparence vile, & qu'elle eſt ſi commune, que le pauvre peut en avoir comme le riche, ſans que perſonne s'y oppoſe, & ſans employer de l'argent pour l'acquérir.

Il

Il faut donc imiter Midas, & faire un bon accueil à ce Silene, que les Philosophes disent fils de la Lune & du Soleil, & que la Terre est sa nourrice. Aussi σελήνη signifie la Lune, & l'on peut très-bien avoir fait Silene de *Selene*, en changeant le premier *e* en *i*, comme on a fait, *lira* de λύρα, *plico* de πλέκω, *aries* d'Ἄρις & cent autres mots semblables. (*a*) Les Joniens changeoient même assez souvent l'ε en ι, & disoient ἵπτιος pour ἔφιτιος, *domesticus familiaris*; il n'y auroit donc rien de surprenant qu'on eût fait ce changement pour le nom de Silene.

Cette matiere étant le principe de l'or, on a raison de regarder Silene comme le pere nourricier d'un Dieu aurifique. Elle est même le nectar & l'ambrosie des Dieux. Elle est, comme Silene, fille de Nymphe, & Nymphe elle-même, puisqu'elle est eau; mais une eau, disent les Philosophes, qui ne mouille pas les mains. La terre seche, aride & ignée, figurée par Midas, boit cette eau avidement; & dans le mêlange qui se fait des deux, il survient différentes couleurs. C'est l'accueil que Midas fait à Silene, & les guirlandes de fleurs dont il le lie. Au lieu de nous donner Silene pour un grand Philosophe, on auroit mieux rencontré, & l'on seroit mieux entré dans l'esprit de celui qui a inventé cette fiction, si l'on avoit dit que Silene étoit propre à faire des Philosophes, étant la matiere même sur laquelle raisonnent & travaillent les Philosophes Hermétiques. Et si Virgile (*b*) le

(*a*) Vossius Etymolog. (*b*) Eglog. 6.

fait raiſonner ſur les principes du monde, ſa formation & celles des êtres qui le compoſent ; c'eſt ſans doute parce que, ſi l'on en croit les diſciples d'Hermès, cette matière eſt la même dont tout eſt fait dans le monde. C'eſt un reſte de cette maſſe premiere & informe, qui fut le principe de tout (*a*). C'eſt le plus précieux don de la Nature, & un abrégé de la quinteſſence céleſte. Elien (*b*) diſoit en conſéquence, que quoique Silene ne fût pas au nombre des Dieux, il étoit cependant d'une nature ſupérieure à celle de l'homme. C'eſt-à-dire, en bon françois, qu'on devoit le regarder comme un être auſſi imaginaire que les Dieux de la fable, & que les Nymphes dont Héſiode (*c*) dit que tous les Satyres ſont ſortis.

Enfin Midas ſe défait du pouvoir incommode de changer tout en or, & le communique au Pactole en ſe lavant dans ſes eaux. C'eſt préciſément ce qui arrive à la pierre des Philoſophes, lorſqu'il s'agit de la multiplier. On eſt alors obligé de la mettre dans l'eau mercurielle, où le Roi

(*a*) Antiquæ illius maſſæ confuſæ, ſeu materiæ primæ ſpecimen aliquod nobis natura reliquit in aquâ ſiccâ non madefaciente, quæ ex terræ vomicis, aut etiam lacubus ſcaturiens, multiplici rerum ſemine prægnans effluit, tota calore etiam leviſſimo volatilis ; ex quâ cum ſuo maſculo copulatâ qui intrinſeca elementa eruere, & ingeniosè ſeparare, ac iterum conjungere noverit, pretioſiſſimum naturæ & artis arcanum, imò cœleſtis eſſentiæ compendium adeptum ſe jactet. *D'Eſpagnet, Ench. Phyſ. reſtit. Can.* 49.

(*b*) Variar. Hiſt. l. 3. c. 12.

(*c*) Théog.

du pays, dit Tréviſan (*a*), doit ſe baigner. Là, il dépouille ſa robe de drap de fin or. Et cette fontaine donne enſuite à ſes freres cette robe, & ſa chair ſanguine & vermeille, pour qu'ils deviennent comme lui. Cette eau mercurielle eſt véritablement une eau pactole, puiſqu'elle doit ſe coaguler en partie, & devenir or Philoſophique.

CHAPITRE VI.

De l'âge d'or.

TOUT eſt embarras, tout eſt difficulté, & tout préſente aux Mythologues un labyrinthe dont ils ne ſauroient ſe tirer quand il s'agit de rapporter à l'hiſtoire ce que les Auteurs nous ont tranſmis ſur les temps fabuleux. Il n'en eſt pas un ſeul qui n'attribue l'âge d'or au regne de Saturne; mais quand il faut déterminer & l'endroit où ce Dieu a régné, & l'époque de ce regne, & les raiſons qui ont pu engager à le faire nommer le *Siecle d'or*, on ne ſait plus comment s'y prendre. On auroit bien plutôt fait d'avouer que toutes ces prétendues hiſtoires ne ſont que des fictions; mais on veut y trouver de la réalité, comme s'il intéreſſoit beaucoup de juſtifier aujourd'hui le trop de crédulité de la plupart des Anciens. Et l'on ne fait pas attention qu'en s'é-

(*a*) Philoſ. des Métaux, 4. part.

rayant de l'autorité de pluſieurs d'entr'eux, que l'on tient même pour ſuſpects, on prouve aux Lecteurs qu'on ne mérite pas d'être cru davantage. Si l'on avoit pour garans des Auteurs contemporains, ou qui euſſent du moins travaillé d'après des monumens aſſurés, & dont l'authenticité fût bien avérée, on pourroit les en croire; mais on convient que toutes ces hiſtoires nous viennent des Poëtes, qui ont imité les fictions Egyptiennes. On ſait que ces Poëtes ont preſque tout puiſé dans leur imagination, & que les Hiſtoriens n'ont parlé de ces temps-là que d'après eux. Hérodote, le plus ancien que nous connoiſſions, n'a écrit que plus de 400 ans après Homere, & celui-ci long-temps après Orphée, Lin, &c. Aucun de ceux-ci ne dit avoir vu ce qu'il rapporte, ailleurs que dans ſon imagination. Leurs deſcriptions mêmes ſont abſolument poëtiques. Celle qu'Ovide nous fait (*a*) du ſiecle d'or, eſt plutôt un portrait d'un Paradis terreſtre, & de gens qui l'auroient habité, que d'un temps poſtérieur au Déluge, & d'une terre ſujette aux variations des ſaiſons. « On obſervoit alors, dit-il, les regles » de la bonne foi & de la juſtice, ſans y être » contraint par les loix. La crainte n'étoit point » le motif qui faiſoit agir les hommes : on ne » connoiſſoit point encore les ſupplices. Dans » cet heureux ſiecle, il ne falloit point graver » ſur l'airain ces loix menaçantes, qui ont ſervi » dans la ſuite de frein à la licence. On ne » voyoit point en ce temps-là de criminels trem-

(*a*) Metam. l. 1. Fab. 3.

» blet en préſence de leurs Juges : la ſécurité où
» l'on vivoit, n'étoit pas l'effet de l'autorité que
» donnent les loix. Les arbres tirés des forêts,
» n'avoient point encore été tranſportés dans un
» monde qui leur étoit inconnu : l'homme n'ha-
» bitoit que la terre où il avoit pris naiſſance,
» & ne ſe ſervoit point de vaiſſeaux pour s'ex-
» poſer à la fureur des flots. Les villes ſans mu-
» railles ni foſſés étoient un aſyle aſſuré. Les
» trompettes, les caſques, l'épée étoient des cho-
» ſes qu'on ne connoiſſoit pas encore, & le ſol-
» dat étoit inutile pour aſſurer aux citoyens une
» vie douce & tranquille. La terre, ſans être
» déchirée par la charrue, fourniſſoit toutes
» ſortes de fruits ; & ſes habitans, ſatisfaits des
» alimens qu'elle leur préſentoit ſans être culti-
» vée, ſe nourriſſoient de fruits ſauvages, ou
» du gland qui tomboit des chênes. Le Printems
» regnoit toute l'année : les doux zéphyrs ani-
» moient de leur chaleur les fleurs qui naiſſoient
» de la terre : les moiſſons ſe ſuccédoient ſans
» qu'il fût beſoin de labourer ni de ſemer. On
» voyoit de toutes parts couler des ruiſſeaux de
» lait & de nectar ; & le miel ſortoit en abon-
» dance du creux des chênes & des autres ar-
» bres. »

Vouloir admettre avec Ovide un temps où les hommes aient vécu de la maniere que nous venons de le rapporter, c'eſt ſe repaître de chimeres, & d'êtres de raiſon. Mais quoique ce Poëte l'ait dépeint tel qu'il devoit être pour un ſiecle d'or, ce portrait n'eſt pas du goût de M. l'Abbé Banier. Des gens qui auroient vécu de cette

maniere, auroient été, ſelon lui (*a*), des gens qui menoient une vie ſauvage, ſans loix & preſque ſans religion. Janus ſe préſente, il les aſſemble, leur donne des loix; le bonheur de la vie ſe manifeſte, on voit naître un ſiècle d'or. La crainte, la contrainte qu'occaſionnent des loix menaçantes avoient paru à Ovide contraires au bonheur de la vie. Elles ſont une ſource de félicité pour M. l'Abbé Banier. Mais enfin quelles raiſons peuvent avoir eu les Anciens pour attribuer au regne de Saturne, la vie d'un ſiecle d'or? Jamais regne ne fut ſouillé de plus de vices; les guerres, le carnage, les crimes de toutes eſpeces inonderent la terre pendant tout ce temps-là. Saturne ne monta ſur le trône qu'en en chaſſant ſon pere, après l'avoir mutilé. Que fit Jupiter de plus que Saturne, pour avoir mérité qu'on ne donnât pas à ſon regne le nom d'âge d'or? Jupiter le traita à la vérité préciſément & de la même maniere que Saturne avoit traité ſon pere. Jupiter étoit un adultere, un homicide, un inceſtueux, &c. Mais Saturne valoit-il davantage? N'avoit-il pas auſſi épouſé ſa ſœur Rhée? N'eut-il pas Philyre pour concubine, ſans compter les autres? Vit-on un Roi plus inhumain que celui qui dévore ſes propres enfans? Il eſt vrai qu'il ne dévora pas Jupiter; mais il y alloit à la bonne foi, & l'on ne doit pas lui en ſavoir gré: on lui préſenta un caillou; il l'avala, & ne pouvant le digérer, il le rendit. Cette pierre, ſuivant Héſiode, fut placée ſur le Mont Hélicon, pour ſer-

(*a*) Mythol. T. II. p. 110.

vir de monument aux hommes. Beau monument, bien propre à rappeler le ſouvenir d'un ſiecle d'or!

N'eſt-il pas ſurprenant qu'un tel paradoxe n'ait pas fait ouvrir les yeux aux Anciens, & que tous ſoient convenus d'attribuer un âge d'or au regne de Saturne? M. l'Abbé Banier le donne à celui de Janus, qui regna conjointement avec Saturne. « Ce Prince, dit ce Mythologue (*a*), adoucit » la férocité de leurs mœurs, les raſſembla dans » les villes & dans les villages, leur donna des » loix, & ſous ſon regne, ſes ſujets jouirent d'un » bonheur qu'ils ne connoiſſoient pas : ce qui » fit regarder le temps où il avoit régné comme » un temps heureux, & un ſiecle d'or. » Mais il n'y a pas moins de difficultés en prenant les choſes de ce côté là. Il n'eſt même pas poſſible de faire vivre Saturne avec Janus. Les temps ne s'y accordent point du tout. Théophile d'Antioche nous aſſure, ſur l'autorité de Tallus (*b*), que Chronos, appelé Saturne par les Latins, vivoit trois cents vingt-un ans avant la priſe de Troye; ce qui, en admettant le calcul des Hiſtoriens mêmes, ſuppoſeroit plus d'un ſiecle & demi entre lui & Janus. D'où il faudroit conclure, ou que Saturne n'alla jamais en Italie, ou qu'il y alla long-temps avant le regne de Janus. Toute l'Antiquité atteſte cependant la contemporanéité de ces deux Princes. On pourroit ſuppoſer, dit M. l'Abbé Banier avec quelques autres, qu'il s'agit d'un autre Saturne, & que celui qui

(*a*) Loc. cit.

(*b*) Lib. 3. adv. Ant.

étoit contemporain de Janus, étoit Stercès, pere de Picus, qui après ſon apothéoſe fut nommé Saturne. Mais ces Auteurs ne font pas attention, que Janus ne partagea pas ſa couronne avec Stercès; que la fable dit que Janus regnoit déja, lorſque Saturne vint en Italie. On ne peut donc le dire de Stercès, puiſqu'il régna avant Janus. Ce Saturne même qui, ſuivant Virgile (*a*), raſſembla ces hommes ſauvages, cette race indocile, diſperſée ſur les montagnes, qui leur donna des loix, & qui appella cette terre *latium*, parce qu'il s'y étoit caché, pour éviter la fureur de ſon fils, ne peut-être Stercès, pere de Picus, puiſque celui-ci étoit dans un âge fort tendre, lorſque ſon pere mourut. Il l'entendoit donc de Saturne, pere de Jupiter.

Puiſqu'il n'eſt pas poſſible de concilier tout cela, il eſt naturel de penſer que l'inventeur de cette fable n'avoit pas l'hiſtoire en vue, mais quelqu'allégorie, dont les Hiſtoriens n'ont pas ſoupçonné le ſens. Non, Saturne, Janus, Jupiter n'ont jamais régné; parce que pour regner, il faut être homme, & tous ces Dieux dont nous parlons n'exiſterent jamais que dans l'eſprit des

(*a*) Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo,
Arma Jovis fugiens, & regnis exul ademptis:
Is genus indocile, ac diſperſum montibus altis
Compoſuit, legeſque dedit; latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuiſſet tutus in oris,
Aureaque ut perhibent, illo ſub Rege fuére
Sæcula, ſic placida populos in pace regebat.
Æneid. l. 8.

inventeurs de ces fables, que la plupart des Peuples regardoient comme hiſtoires réelles, parce que leur amour propre s'en trouvoit extrêmement flatté. Il leur étoit infiniment glorieux d'avoir des Dieux pour les premiers de leurs ancêtres, ou pour Rois, ou enfin pour fondateurs de leurs villes. Chaque Peuple s'en flattoit à l'envi, & ſe croyoit ſupérieur aux autres, à proportion de la grandeur du Dieu, & de ſon antiquité. Il faut donc chercher d'autres raiſons qui aient fait donner au prétendu regne de Saturne le nom de ſiecle ou d'âge d'or. J'en trouve plus d'une dans l'Art Hermétique, où ces Philoſophes appellent *regne de Saturne* le temps que dure la noirceur, parce qu'ils nomment Saturne cette même noirceur; c'eſt-à-dire, lorſque la matiere Hermétique miſe dans le vaſe, eſt devenue comme de la poix fondue. Cette noirceur étant auſſi, comme ils le diſent, l'entrée, la porte & la clef de l'œuvre, elle repréſente Janus, qui regne par conſéquent conjointement avec Saturne. On a cherché & l'on cherchera long-temps encore la raiſon qui faiſoit ouvrir la porte du Temple de Janus, lorſqu'il s'agiſſoit de déclarer la guerre, & qu'on la fermoit à la paix. Un Philoſophe Hermétique la trouve plus ſimplement que tous ces Mythologues. La voici. La noirceur eſt une ſuite de la diſſolution; la diſſolution eſt la clef & la porte de l'œuvre. Elle ne peut ſe faire que par la guerre qui s'éleve entre le fixe & le volatil, & par les combats qui ſe donnent entr'eux. Janus étant cette porte, il étoit tout naturel qu'on ouvrît celle du Temple qui lui étoit conſacré, pour

annoncer une guerre déclarée. Tant que la guerre duroit, elle demeuroit ouverte, & on la fermoit à la paix, parce que cette guerre du fixe & du volatil dure juſqu'à ce que la matiere ſoit abſolument devenue toute fixe. La paix ſe fait alors. C'eſt pourquoi la Tourbe dit, *fac pacem inter inimicos, & opus completum eſt* Les Philoſophes ont même dit figurativement, *ouvrir*, *délier*, pour dire *diſſoudre*; & *fermer*, *lier*, pour dire fixer. Macrobe dit que les Anciens prenoient Janus pour le Soleil. Ceux qui entendoient mal cette dénomination, l'attribuoient au Soleil céleſte qui regle les ſaiſons; au lieu qu'il falloit l'entendre du Soleil Philoſophique; & c'eſt une des raiſons qui fit appeler ſon regne *ſiecle d'or.*

Pendant la noirceur dont nous avons parlé, ou le regne de Saturne, l'ame de l'or, ſuivant les Philoſophes, ſe joint avec le mercure; & ils appellent en conſéquence ce Saturne, *le tombeau du Roi*, ou du Soleil. C'eſt alors que commence le regne des Dieux, parce que Saturne en eſt regardé comme le pere; c'eſt donc en effet l'âge d'or, puiſque cette matiere devenue noire contient en elle le principe aurifique, & l'or des Sages. L'Artiſte ſe trouve d'ailleurs dans le cas des ſujets de Janus & de Saturne; dès que la noirceur a paru, il eſt hors d'embarras & d'inquiétude. Juſques-là il avoit travaillé ſans relâche, & toujours incertain de la réuſſite. Peut-être avoit-il *erré* dans les bois, les forêts, & ſur les montagnes, c'eſt-a-dire, travaillé ſur différentes matieres peu propres à cet Art; peut-être même avoit-il *erré* près de deux cents fois en travaillant

comme Pontanus (*a*) sur la vraie matiere. Il commence alors à sentir une joie, une satisfaction & une véritable tranquillité, parce qu'il voit ses espérances fondées sur une base solide. Ne seroit-ce donc pas un âge vraiment d'or, dans le sens même d'Ovide, où l'homme vivroit content, & le cœur & l'esprit pleins de satisfaction?

CHAPITRE VII.

Des Pluies d'or.

Les Poëtes ont souvent parlé des pluies d'or, & quelques Auteurs Payens ont eu la foiblesse de rapporter comme vrai, qu'il tomba une pluie d'or à Rhodes, lorsque le Soleil y coucha avec Vénus. On pardonneroit cela aux Poëtes; mais que Strabon nous dise (*b*) qu'il plut de l'or à Rhodes, lorsque Minerve naquit du cerveau de Jupiter, on ne sauroit la lui passer. Plusieurs Auteurs nous assurent à la vérité, qu'en tel ou tel temps il plut des pierres, du sang, ou quelque liqueur qui lui ressembloit, des insectes. Bien des gens protestent même encore aujourd'hui avoir vu pleuvoir des petites grenouilles; qu'elles tomboient en abondance sur leurs chapeaux, mêlées avec une pluie d'orange; qu'ils en avoient vu une si grande quantité, que la terre en étoit presque couverte. Sans entrer dans la recherche des causes physiques de tels phénomenes, & sans

(*a*) Epist. (*b*) Liv. 14.

vouloir les contredire ou les approuver, parce qu'ils ne viennent pas au ſujet que je traite, je dirai ſeulement que cela peut être; mais quant à une pluie d'or, on auroit beau le certifier, je ne crois perſonne aſſez crédule pour le croire ſans l'avoir vu. Il faut donc regarder cette hiſtoire comme une allégorie.

On peut appeler en effet *pluie d'or*, une pluie qui produiroit de l'or, ou une matiere propre à en faire, comme le Peuple dit aſſez communément qu'il pleut du vin, lorſqu'il vient une pluie dans le temps qu'on la deſire, ſoit pour attendrir le raiſin, ſoit pour le faire groſſir. C'eſt préciſément ce qui arrive par la circulation de la matiere Philoſophique dans le vaſe où elle eſt renfermée. Elle ſe diſſout, & ayant monté en vapeurs au haut du vaſe, elle s'y condenſe, & retombe en pluie ſur celle qui reſte au fond. C'eſt pour cela que les Philoſophes ont donné quelquefois le nom d'*eau de nuée* à leur eau mercurielle. Ils ont même appelé Vénus cette partie volatile, & Soleil la matiere fixe. Rien n'eſt ſi commun dans leurs ouvrages que ces noms. « Notre Lune, dit Philalethe, qui fait dans » notre œuvre la fonction de femelle, eſt de » race de Saturne; c'eſt pourquoi quelques-uns » de nos Auteurs envieux l'ont appellé *Vénus.* » D'Eſpagnet a parlé pluſieurs fois de cette eau mercurielle ſous le nom de *Lune* & de Vénus, & a parfaitement exprimé cette conjonction du Soleil & de Vénus, lorſqu'il a dit (*a*) : « La

(*a*) Can. 27.

» génération des enfans eſt l'objet & la fin du » légitime mariage. Mais pour que les enfans » naiſſent ſains, robuſtes & vigoureux, il faut » que les deux époux le ſoient auſſi, parce qu'une » ſemence pure & nette produit une génération » qui lui reſſemble. C'eſt ainſi que doivent être » le Soleil & la Lune avant d'entrer dans le » lit nuptial. Alors ſe conſommera le mariage, » & de cette conjonction naîtra un Roi puiſſant, » dont le Soleil ſera le pere, & la Lune la mere. » Il avoit dit (*a*) que la Lune des Philoſophes eſt leur Mercure, & qu'ils lui ont donné pluſieurs noms (*b*), entr'autres ceux de terre ſubtile, d'eau-de-vie, d'eau ardente & permanente, d'eau d'or & d'argent, enfin de *Vénus* Hermaphrodite. Cette épithete ſeule explique aſſez clairement de quelle nature & ſubſtance étoit formée cette prétendue Déeſſe, & l'idée qu'on devoit y attacher, puiſque le nom d'Hermaphrodite a été fait ſelon toutes les apparences de Ἑρμῆς, *Mercurius*, &

(*a*) Lunam Philoſophorum ſive eorum mercurium qui mercurium vulgarem dixerit; aut ſciens fallit, aut ipſe fallitur. *Can.* 44.

(*b*) Variis nominibus mercurius ille Philoſophorum enunciatur; modo terra, modo aqua diverſa ratione dicitur, tum etiam quia ex utrâque naturaliter conflatur. Ea eſt terra ſubtilis, alba ſulfurea, in quâ elementa figuntur, & aurum Philoſophorum ſeminatur. Illa eſt aqua vitæ, ſive ardens, aqua permanens, aqua limpidiſſima, aqua auri & argenti nuncupata. Hic verò mercurius, quia ſuum in ſe habet ſulfur, quod artificio multiplicatur, ſulfur argenti vivi vocari meruit. Denique ſubſtantia illa pretioſiſſima eſt Venus priſcorum hermaphrodita utroque ſexu pollens. *D'Eſpagnet, Can.* 46.

d'Ἀφρός, *Spuma*, comme si l'on disoit écume de mercure. C'est sans doute pour cela que la Fable dit Hermaphrodite fils de Mercure & de Vénus. On a feint que cette conjonction du Soleil & de Vénus se fit à Rhodes, parce que l'union du Soleil & du Mercure Philosophiques ne se fait que quand la matiere commence à rougir; ce qui est indiqué par le nom de cette Isle, qui vient de Ῥόδον, *rosa*. La matiere fixe ou l'or Philosophique, qui après s'être volatilisée retombe alors en forme de pluie, a donc pris avec raison le nom de pluie d'or; sans cette pluie l'enfant Hermétique ne se formeroit pas.

Une pluie semblable se fit voir lorsque Pallas naquit du cerveau de Jupiter, & cela par la même raison; car Jupiter n'auroit pu accoucher d'elle, si Vulcain ou le feu Philosophique ne lui avoit servi de sage-femme. Si l'on regarde Pallas dans cette occasion comme la Déesse des Sciences & de l'Etude, on peut dire, quant à l'Art Hermétique, qu'on auroit en vain la théorie la mieux raisonnée, & la matiere même du Magistere appelée Vierge, fille de la Mer, ou de l'Eau, ou de Neptune, & du marais Tritonis, on ne réussira jamais à faire l'œuvre si l'on n'emploie le secours de Vulcain ou du feu Philosophique. Quelques Poëtes ont feint en conséquence que Pallas ayant résisté vigoureusement à Vulcain, qui vouloit lui faire violence, la semence de celui-ci étant tombée à terre, il en naquit un monstre, qui fut nommé Erichthon, ayant la figure humaine depuis la tête jusqu'à la ceinture, & celle d'un Dragon dans toute la

partie inférieure. Cet Erichthon eſt le réſultat des opérations des Artiſtes ignorans, qui mettent la main à l'œuvre ſans ſavoir les principes, & veulent travailler malgré Minerve. Ils ne produiſent que des monſtres, même avec le ſecours de Vulcain.

M. l'Abbé Banier prétend (*a*) que cet Erichthonius fut réellement un Roi d'Athenes, qui ſuccéda à un nommé Amphiction ſon compétiteur, par lequel il avoit été vaincu. Cet Amphiction avoit ſuccédé à Cranaus, & celui-ci à Cécrops, qui vivoit, ſuivant les interpretes des marbres d'Arondel, la chronologie de Cenſorin, & de Denys d'Halycarnaſſe, 400 ans avant la priſe de Troye. M. l'Abbé Banier rejette cette chronologie, parce qu'elle n'eſt pas propre à confirmer ſon ſyſtême, & aſſure que ces Auteurs reculent trop l'arrivée de Cécrops dans la Grece. Il détermine donc cette arrivée à 330 ans avant la guerre de Troye (*b*). Mais ce Mythologue a oublié ſon propre calcul quelques pages après, où parlant de l'arrivée de Deucalion dans la Theſſalie, il en fixe l'époque à la neuvieme année du regne de Cécrops, *c'eſt-à-dire*, dit notre Auteur (*c*), *vers l'an* 215 *ou* 220 *avant la guerre de Troye*. Ce qui fait une erreur de 110 ans au moins dans ſa chronologie même. Mais quand on lui paſſeroit cela, l'en croira-t-on ſur ſa parole, lorſqu'il dit (*d*) qu'Erichthonius n'avoit paſſé pour être fils de Minerve & de Vulcain, que

(*a*) T. III. p. 39.
(*b*) Ibid. p. 37.
(*c*) Ib. p. 42.
(*d*) Ib. p. 40.

parce qu'il avoit été exposé dans un Temple qui leur étoit consacré ? Une telle exposition pouvoit-elle fournir matiere à la Fable, qui donne à Erichthonius une origine tout-à-fait infâme ? Il n'est dans cette fiction aucune circonstance qui ait le moindre rapport à cette exposition. La suite même de la Fable, qui dit que Minerve voyant cet enfant né avec des jambes de serpens, en donna le soin à Aglaure, fille de Cécrops, qui, contre la défense de Minerve, eut la curiosité de regarder dans la corbeille où il étoit enfermé, & en fut punie par une passion de jalousie contre sa sœur, dont Mercure étoit amoureux. Qu'ayant un jour voulu empêcher ce Dieu d'entrer dans la chambre où sa sœur Hersé étoit, il la frappa de son caducée, & la changea en rocher. Cette suite de la fiction montre bien que c'est une pure fable, qu'on ne peut expliquer qu'allégoriquement. Pallas, Vulcain, Mercure & les filles de Cécrops ne peuvent être supposés avoir vécus ensemble, quand même on regarderoit les uns & les autres comme des personnes réelles : je crois qu'on n'exigera pas que j'en donne la preuve. Mais si l'on fait attention au rapport que cette fable peut avoir avec l'Art Hermétique, on y trouve d'abord deux Dieux & une Déesse qui lui appartiennent tellement, qu'ils y sont absolument requis, savoir la science de cet Art, &. la prudence pour la conduite du regime du feu & des opérations ; en second lieu, le feu Philosophique, ou Vulcain ; ensuite le mercure des Sages. Si l'Artiste anime & pousse trop ce feu, c'est Vulcain qui veut faire violence à Pallas, que les Philosophes ont

ont souvent pris pour la matiere. Malgré la résistance de cette vierge, Vulcain agit toujours, il ouvre la matiere des Philosophes, & la dissout. Cette dissolution ne peut se faire que par cette espece de combat entre la matiere Philosophique, appelée Vierge, comme nous l'avons prouvé plus d'une fois, & le feu. Mais qu'en résulte-t-il ? un monstre, qu'on nomme Ericthonius, parce que ce nom même désigne la chose, c'est-à-dire, la contestation & la terre. On ne sera pas étonné que ce soit un monstre, quand on se rappellera tous les autres de la Fable, Cerbere, l'Hydre de Lerne, les différens Dragons dont il est fait mention dans les autres Fables, & qui signifient la même chose qu'Ericthonius; c'est-à-dire, la dissolution, & la putréfaction, qu'on dit avec raison fils de Vulcain & de la Terre, puisque cette putréfaction est celle de la terre Philosophique même, & un effet de Vulcain, ou du feu des Sages.

C'est donc la semence de Vulcain qui produit Ericthonius. Et si l'on dit qu'Aglaure fut chargée par Minerve d'en avoir soin, sans qu'il lui fût permis de regarder ce que la corbeille contenoit; on sent bien qu'une condition telle que celle-là, qui rendoit la chose impossible, ne peut avoir été inventée qu'en vue d'une allégorie, de même que sa métamorphose en rocher. C'est en effet une suite de l'allusion au progrès de l'œuvre Hermétique. Aglaure signifie éclat, splendeur, & les Philosophes appellent de ce nom leur matiere parvenue au blanc à mesure qu'elle quitte la noirceur; cet intervalle du blanc au noir est le temps

de l'éducation d'Ericthonius. Et ſi Mercure la changea en rocher, c'eſt que la matiere même ſe coagule, & devient pierre lorſqu'elle parvient à cet état de blancheur éclatante dont nous venons de parler; c'eſt pourquoi les Philoſophes l'appellent alors leur *Pierre au blanc*, leur *Lune*, &c. Le Mercure étant l'agent principal, produit cette métamorphoſe. On ſuppoſe ce Dieu amoureux d'Herſé, ſœur d'Aglaure, parce qu'Ἕρσα ſignifie la roſée, & que le Mercure Philoſophique circule alors dans le vaſe, & retombe comme une roſée.

D'une troiſieme pluie d'or naquit un Héros; mais un Héros bien plus fameux qu'Ericthonius. Danaé fut renfermée dans une tour d'airain par ſon pere Acriſe, parce qu'il avoit appris de l'Oracle que, l'enfant qui naîtroit de ſa fille, le priveroit de la couronne & de la vie, & il ne voulut entendre à aucune propoſition de mariage pour elle. Jupiter fut épris d'amour pour cette belle priſonniere. La tour étoit bien fermée & bien gardée; mais l'amour eſt ingénieux. Jupiter accoutumé aux métamorphoſes, ſe transforma en pluie d'or, & ſe gliſſa par ce moyen dans le ſein de Danaé, qui de cette viſite conçut Perſée.

Perſea quem pluvio Danaë conceperat auro.
Ovid. Métam. l. 6.

Ce fils de Jupiter étant devenu grand, entr'autres exploits, coupa la tête à Méduſe, & s'en ſervit pour pétrifier tout ce à quoi il la préſentoit. Des gouttes du ſang qui découloit de la

plaie de Méduſe, naquit Chryſaor, pere de Géryon, à trois corps; quelques-uns diſent à trois têtes.

L'explication de cette fable ſera très-aiſée à qui voudra ſe rappeler celles que nous avons données des autres pluies d'or. On conçoit aiſément que Danaë & la tour ſont la matiere & l'airain des Philoſophes qu'ils appellent *cuivre*, *laton*, ou *laiton*; que la pluie d'or ſont les gouttes d'eau d'or, ou la roſée aurifique qui montent dans la circulation, & retombent ſur la terre, qui eſt au fond du vaſe. On pourroit dire même avec les Mythologues, que Jupiter eſt pris pour l'air; mais il faut l'entendre ici de la couleur griſe appelée Jupiter, parce que la pluie d'or ſe manifeſte pendant le temps que la matiere paſſe de la couleur noire à la griſe. Perſée eſt le fruit qui naît de cette circulation. Je ne vois pas trop ſur quel fondement M. l'Abbé Banier tire l'étymologie de Perſée du mot hébreu *Paras*; il eſt vrai qu'il ſignifie *Cavalier*; & que Perſée monta ſur un cheval. Mais pourquoi les Grecs auroient-ils été chercher dans la langue Hébraïque les noms que la langue Grecque leur fourniſſoit abondamment? Des gouttes du ſang de Méduſe naquit Chryſaor, & de celui-ci Géryon. C'eſt comme ſi l'on diſoit que de l'eau rouge des Philoſophes, que Pythagoras nomme *ſang* (*a*), avec bien d'autres Adeptes, & Raymond Lulle avec

(*a*) Et des quatre parts s'éleve airain, rouille, fer, ſafran, or, ſang & pavot. Et la Tourbe : ſachez que notre œuvre a pluſieurs noms : fer, airain, argent, rouge ſanguin, & rouge très-hautain, &c. *La Tourbe.*

Riplée, *vin rouge*, naît l'or, ou le ſoufre philoſophique. On ſait d'ailleurs que Chryſaor vient du grec χρυσὸς, *aurum*. Cet or diſſous dans ſa propre eau rouge comme du ſang, produit l'élixir ou Géryon, à trois corps ou trois têtes, parce qu'il eſt compoſé de la combinaiſon exacte des trois principes ſoufre, ſel & mercure. J'expliquerai plus au long cette fable dans le chapitre de Perſée. J'aurois pu en mettre quelques autres dans ce ſecond Livre; mais par celles-ci on peut juger des autres. Je ne me ſuis pas propoſé de faire une Mythologie entiere; il ſuffit, pour prouver mon ſyſtême, d'expliquer les principales & les plus anciennes. J'aurai d'ailleurs occaſion d'en paſſer en revue un grand nombre dans le Livre ſuivant, qui traitera de la généalogie des Dieux.

Fin de la premiere Partie & du ſecond Livre.